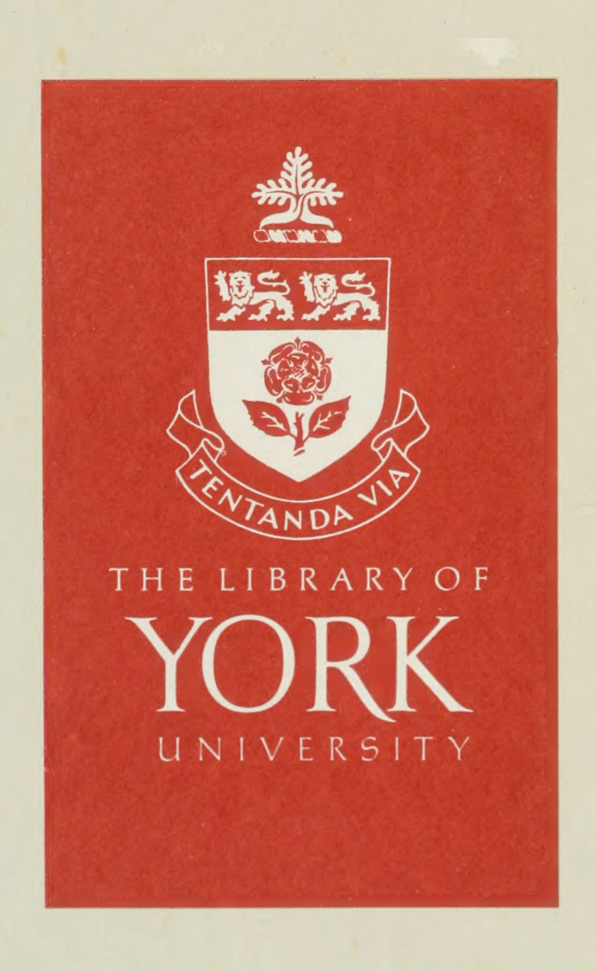
BIBLIOTHÈQUE DE PHILOLOGIE ET DE LITTÉRATURE MODERNES

Denis Saurat

Docteur ès lettres,
Professeur agrégé d'anglais au Lycée de Bordeaux.

La Pensée de Milton

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN.


TENTANDA VIA
THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY

LA

PENSÉE DE MILTON

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

DU MÊME AUTEUR

Blake and Milton. A study of the relationship between the two poets' characters and systems of thought. 1920. 1 vol. in-8. Bordeaux. Prix : 7 fr. 50.

LA
PENSÉE DE MILTON

PAR

DENIS SAURAT

Agrégé de l'Université
Docteur ès lettres

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI[e]

1920

Bordeaux, Imprimerie Cadoret, 17, rue Poquelin-Molière

A Albert HOMBEK

MORT A L'ENNEMI SOUS MAUBEUGE

LE 1er SEPTEMBRE 1914

LA
PENSÉE DE MILTON

INTRODUCTION

But de cette étude. Idée générale.

Je me propose d'essayer de déterminer dans cette étude ce qu'il y a d'humain et de durable dans la pensée de Milton.

Je ne m'attacherai pas à établir la valeur historique de ses idées et de son art. Cela a été fait dans d'innombrables biographies. On a trop replacé Milton dans son siècle, et on nous a trop fait voir en lui l'homme de son temps, de sorte que nous ne sommes que trop portés à nous représenter une figure raide du XVIIe siècle puritain anglais, et cette figure est peu attrayante et peu intéressante. Nous ne sommes que trop disposés à pardonner à Milton et son caractère et ses idées par égard pour l'irrésistible beauté et la majesté souveraine de son œuvre d'art. Trop souvent même nous abordons et lisons cette œuvre avec un préjugé à demi étouffé seulement contre l'auteur, et nous perdons ainsi bien des beautés et bien de l'intérêt.

Il y a en effet dans l'œuvre de Milton un intérêt permanent en dehors des controverses religieuses et politiques et même des dogmes et des sectes, contingences dont Milton a su se débarrasser autant que qui que ce soit.

La pensée de Milton devient plus attrayante encore si on l'étudie dans ses sources intimes, le caractère et l'expérience de l'homme même.

Ses idées abstraites sont pour la plupart des généralisations de conceptions acquises dans son expérience personnelle, dans le conflit entre son caractère et les circonstances privées et politiques de sa vie. Elles constituent une interprétation de la vie qui n'a pas été construite abstraitement par un homme de spéculation, mais qui a été le résultat du passage dans la vie d'un homme très sensitif, d'un homme de haute intelligence aussi, à qui la vie a apporté des révélations sur lui-même, sur ses ambitions et sur sa cause.

Une étude abstraite ne serait pas complète : Milton nous a donné dans ses grands poèmes un tableau de la vie telle qu'il la comprenait après avoir vécu. Il est nécessaire, il est vrai, de jeter sur ce tableau la lumière qui vient de l'étude de ses idées abstraites. Bien des traits changent d'importance, bien des particularités s'expliquent dans l'œuvre d'art. Mais, d'autre part, bien des lacunes de la pensée sont comblées par la poésie. Je veux donc essayer de montrer l'homogénéité de tout Milton, l'unité de l'homme même, dans les actes de sa vie privée et politique, et du penseur, et du poète.

Il n'est pas même juste de dire que l'homme privé ou l'homme politique a influencé le penseur ou le poète. C'est aussi souvent le poète qui a influencé l'homme politique ou privé, en lui donnant à réaliser dans la vie un idéal magnifique et impossible. Et l'échec de cet essai a, par contre-coup, influencé le penseur qui a dû se l'expliquer.

Le vrai Milton est donc un dans toutes ses manifestations: sensibilité complexe qui se trouve dans ses poèmes autant que dans sa vie; volonté claire et impérieuse qui se trouve dans sa philosophie autant que dans ses actions; intelligence perçante et systématique qui domine à la fois et la carrière politique et la théologie et les poèmes.

Une première partie étudiera le caractère de Milton dans sa jeunesse et montrera comment ce caractère s'est heurté aux réalités de la vie privée et politique; quels problèmes ces heurts ont posés à l'intelligence; quelles conceptions de la vie ils ont gravées profondément dans l'homme même.

Une seconde partie exposera les idées abstraites sorties de cette expérience d'abord — comme solution aux problèmes posés par la vie et le caractère, comme généralisation des tendances de la sensibilité — ; sorties de plus d'une culture intellectuelle aussi intense et aussi large qu'aucun homme ait jamais atteinte.

Une troisième partie essaiera de déterminer, dans les grands poèmes de la fin de la vie de Milton, le rôle essentiel de ces idées abstraites.

Cette étude reliera ainsi l'art à la pensée, l'art et la pensée à la vie, une en soi, multiple en ses manifestations, qu'elles soient politiques, privées, philosophiques ou artistiques.

C'est là que réside l'intérêt permanent de Milton : c'est un homme qui a souffert et qui a lutté ; un homme qui a pensé et chanté de telle sorte qu'il peut apporter une consolation dans toutes les luttes et dans toutes les souffrances de l'homme de tous les temps, et non pas seulement une jouissance de pur dilettantisme artistique.

Le centre même de cette personnalité parait être dans un sentiment puissant d'égotisme et d'orgueil, dans la pleine conscience de soi d'une puissante individualité. Et cependant rien ne s'y mêle de petit ou de ridicule, et

Trelawney, qui est passé parmi les littérateurs anglais du XIX[e] siècle comme un homme et un juge d'hommes, a pu se laisser aller à appeler Milton :

« Le plus grand des hommes — quoiqu'il ne soit pas le plus grand des poètes » (1).

C'est que Milton avait, profondément enracinée en lui, une tendance à se considérer, non comme une exception grandiose à la manière romantique, mais comme représentant la normale de la nature humaine. Sa haute idée de lui-même est une haute idée de l'homme en général. Il a toujours essayé d'appliquer aux autres, que ce soit dans les pamphlets sur le Divorce ou dans la lettre sur l'Éducation, les méthodes et les règles qu'il trouvait bonnes pour lui-même.

De plus, Milton sait mettre au-dessus de lui l'Impersonnel, la Cause sacrée, en religion ou en politique. Il est grand, mais il n'oublie jamais qu'il est d'abord un grand Serviteur. D'où une noble humilité dans son orgueil. Il sait se sacrifier, il a abandonné à la Cause toutes ses ambitions littéraires et volontairement sacrifié ses yeux; la recherche de l'intérêt personnel ou des gratifications de la vanité n'a pas de place dans sa vie. Il a souvent tiré gloire de ce qu'il avait fait; il n'a rien entrepris à seule fin d'en tirer gloire ou profit. Il est, en cela, bien au-dessus des grands orgueilleux littéraires, de Lord Byron comme de Victor Hugo.

D'où son exquise courtoisie envers ses amis et son admiration enthousiaste pour Galilée, par exemple. Il sait reconnaître ses pairs; il sait traiter comme des égaux les hommes d'intelligence et de culture qu'il rencontre. D'où encore l'équilibre de caractère et la maîtrise de soi qui sont si rares chez les grands orgueilleux. Il n'y a en Milton aucune mégalomanie : alors que Lord Byron s'est cru digne de devenir peut-être roi de Grèce, Milton ne s'est pas cru digne de commander une compagnie dans la guerre civile (2).

Cet orgueil légitime, dans la pleine et juste connaissance de ses propres forces, en qualité de représentant autorisé de l'espèce humaine, est le centre du caractère de Milton. Son intelligence travaille toujours avec ce sentiment derrière elle. De là l'idée, fondamentale pour Milton, que la nature humaine est bonne et grandiose et même qu'elle est essentiellement divine. De là, la nécessité de la liberté pour l'homme.

Cet orgueil est planté dans une nature intelligente et sensitive, qui voit clairement l'échec et qui en souffre profondément.

D'où les théories de la chute.

Et ce même orgueil légitime ne permet pas à Milton d'admettre que la chute ou la régénération de l'homme puissent lui venir du dehors. Aussi, il les place en lui-même, et clairement et impitoyablement il rend l'homme responsable de ses échecs et de ses humiliations.

On trouve donc en Milton, non seulement un suprême génie poétique et un maître incomparable du langage, mais une intelligence claire et puissante, à l'image de la volonté, et une sensibilité vive et profonde; et cette

(1) Trelawney, *Records of Shelley, Byron, and the author.* « The greatest man, although not the greatest poet, John Milton. » ed. Routledge, p. 215.

(2) V. Masson, vol. II, p. 472 à 486.

personnalité est dominée par un orgueil colossal et cependant respectable parce qu'il ne sépare pas Milton des autres hommes, mais l'unit à eux en des aspirations grandioses vers des buts communs.

La pensée de Milton résulte de tous ces éléments. La distinction d'essence entre les idées et les sentiments est factice, en tout cas pour Milton. Dans les idées les plus abstraites, formées en apparence par le plus pur travail de l'intelligence, on retrouve en réalité les sentiments, raffinés, subdivisés, élaborés et transposés dans les formes du langage et de l'art.

PREMIÈRE PARTIE

LA FORMATION

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE ET LES ÉLÉMENTS DU CARACTÈRE

1. Le caractère et la famille.

On peut distinguer dans le caractère de Milton, tel qu'il est représenté par les historiens dès sa jeunesse, deux traits essentiels.

Le premier est une sensibilité à la fois variée, vive et profonde, telle qu'on s'attend à la trouver chez un poète.

Le second est une intransigeance morale qui porte Milton à sacrifier toute considération pratique ou sentimentale à un haut idéal de pureté et de vérité, que ce soit dans la vie privée ou dans la vie politique.

Ce dernier trait, qu'on appelle généralement le puritanisme de caractère de Milton, est celui qui a le plus frappé et le public en général et la plupart des biographes. Il est à la base de la conception ordinaire de Milton comme étant un homme rigide, droit, mais d'une austérité en somme rebutante et dénué de cette bonne sensibilité humaine qui attire la sympathie des hommes — et des lecteurs.

Il y a sans doute une part de vérité dans la conception populaire du poète. Mais il y a aussi une part d'exagération, et il y a surtout une large mesure d'injustice à ignorer le côté humain de son caractère.

Milton n'est ni un pédant dépourvu de sentiments, ni un fanatique dont les seules passions seraient religieuses et politiques. Les ardeurs amoureuses de la jeunesse ont régné en lui, et les sentiments tendres des relations familiales et amicales, et surtout les passions généreuses pour le bonheur et la liberté de l'humanité.

Il y a d'ailleurs des critiques — et ce sont ceux qui connaissent Milton le plus intimement — qui se sont élevés contre les préjugés dont souffre la réputation personnelle du poète. Richard Garnett, dans une admirable préface à ses extraits de la prose de Milton, le compare successivement à Rousseau et à Shelley.

« La leçon principale », écrit-il, « à tirer des œuvres en prose... est la notion de sa position de grand idéaliste, le Rousseau ou le Ruskin de sa génération. La conception courante de son caractère lui fait grande injustice et cependant est naturelle et presque inévitable. Un homme de vie stricte et

austère, vivant dans une époque de puritanisme et prenant parti pour les puritains — ne peut guère être considéré que comme un puritain..., mais comme la grande cathédrale protestante, la grande épopée protestante descend de la Renaissance. Et de même que sa poésie révèle Milton dans sa capacité d'humaniste, ainsi les plus importantes de ses œuvres en prose révèlent en lui le révolutionnaire... Il embrassa le parti puritain, sans doute, en partie, parce qu'il y trouvait ses vertus favorites de tempérance et d'énergie, mais aussi parce que c'était alors la seule force organisée qui, en détruisant l'ordre ancien, pût créer des chances de réalisation de l'idéal de Milton. Le même instinct l'aurait amené sous d'autres bannières dans les siècles suivants : la Révolution française l'aurait enthousiasmé il y a cent ans, et le socialisme en ce moment. Nul n'a jamais conçu de visions plus splendides et plus généreuses, et pas entièrement utopistes non plus. On devrait se le représenter, non comme l'austère Genevois à la Calvin que voit en lui le public, mais comme la personnification de l'Espoir Idéaliste, habillé accidentellement du costume du XVII[e] siècle.

» Sa parenté spirituelle avec Shelley serait plus évidente si l'imagination exubérante du jeune poète ne l'avait enveloppé de brume lumineuse, qui cache le vrai Shelley comme l'habit genevois cache le vrai Milton » (1).

On a d'ailleurs exagéré la passion religieuse de Milton; en fait, ses passions sont surtout antireligieuses.

Milton sort d'une famille où la passion religieuse semble, au premier abord, avoir dominé. Lorsque la culture croît dans une société, les passions religieuses tendent parfois à se transformer en tendances simplement idéalistes ou en passions intellectuelles. Cela s'est produit dans la famille de Milton, au cours des trois générations que nous connaissons. Il y a au fond, dans Milton lui-même, très peu de passion religieuse proprement dite. Sa véhémence est dirigée contre la religion établie et jamais ne se manifeste pour une forme religieuse quelconque. Milton attaque la religion; il ne fonde pas de secte et n'en suit pas. Son idéal est la tolérance. Et l'énergie avec laquelle il attaque les évêques, puis les presbytériens, n'est pas le zèle du fanatique qui veut écraser les sectes rivales de la sienne, mais la passion de l'intellectuel qui défend sa liberté de penser.

Ainsi en Milton la passion religieuse est devenue intellectuelle et les forces de sentiment manifestées par ses ancêtres immédiats dans cette passion se sont répandues en lui sur bien d'autres objets de la vie privée et publique : l'art, la littérature, la nature, l'amitié, l'amour.

Chez le père de Milton déjà cette transformation est commencée.

Le grand-père du poète, Richard Milton, semble avoir été un catholique des plus obstinés. En juillet 1601, il fut frappé d'une amende de 60 livres pour n'avoir pas assisté depuis plus de trois mois aux services de l'Église établie, et en octobre de la même année, l'amende fut renouvelée, le rebelle n'ayant pas cédé dans l'intervalle (2).

---

(1) Garnet, *Prose of Milton Selected.* (Scott), p. XI à XIII.

(2) Masson, I, p. 17 et 18.

Le fils de ce Richard Milton se convertit au protestantisme, et fut en conséquence chassé de la maison paternelle et déshérité (1).

On trouve ainsi chez le père et chez le grand-père du poète cette intransigeance sur les questions d'idées qui sera un des traits dominants du caractère de Milton. Cette intransigeance se manifeste dans les deux cas sous forme de révolte pour assurer la liberté personnelle : liberté d'un catholique dans un état protestant, et liberté d'un protestant dans une famille catholique.

Or, ni le père ni le fils ne semblent avoir été des fanatiques. Richard Milton avait occupé une fonction officielle dans une église anglicane (2) ; et on verra que son fils ne s'est jamais signalé par un zèle religieux exagéré. Il paraît donc probable que, chez le père comme chez le fils, une forte dose d'orgueil et d'intransigeance de caractère était mêlée aux soucis religieux, si en vérité ce besoin de faire à sa propre tête et de ne pas se soumettre à la règle n'est pas le motif essentiel des deux révoltes. De même chez le poète le besoin de liberté individuelle est bien plus fort que le zèle religieux.

Nous connaissons mieux le père du poète, John Milton, que son grand-père. Et il n'y a en lui rien du puritain pédant et d'esprit étroit. Il avait reçu une éducation libérale et avait peut-être étudié à Oxford (3). On trouve en lui cet amour de la musique qui est un des traits les plus attrayants du caractère de son fils. John Milton le père était un musicien et un compositeur connu dans le Londres de son temps, l'un des vingt-cinq qui composèrent en l'honneur de la reine Élizabeth la musique d'un recueil de madrigaux : *Les triomphes d'Oriana* — musique essentiellement profane. D'autres productions de Milton le père sont connues, surtout des cantiques ou des psaumes (4).

Le « scrivener » (5) avait aussi des ambitions littéraires, et un sonnet de sa plume nous a été conservé. Masson se permet de souhaiter que ç'ait été « le premier et le dernier » (6), et la modestie littéraire aussi bien que le bon sens de l'auteur sont prouvés par le fait qu'il n'insista pas auprès de la Muse. Ces ambitions littéraires se reportèrent sur son fils, et le discernement et le désintéressement du père de Milton ne peuvent être trop loués. Il semble avoir été convaincu dès l'abord du mérite extraordinaire de son fils et avoir consenti à tous les sacrifices pour faire un grand homme de son aîné. Il l'avait d'abord destiné à l'Église, mais plutôt pour lui assurer une carrière libérale que par zèle religieux. Lorsque Milton décida qu'il ne pouvait accepter les chaînes de la prêtrise, son père s'inclina de bonne grâce et continua de mettre à la disposition du jeune poète, pour sa culture et pour ses voyages, une fortune laborieusement acquise.

L'homme d'affaires retiré nous est représenté dans sa vieillesse, alors qu'il

---

(1) Masson, I, p. 24.

(2) Masson, I, p. 23; de plus, Richard Milton semble s'être en fin de compte soumis à la loi, son nom ne paraissant plus sur les Recusants' Rolls après 1601 (à moins qu'il ne soit mort à la fin de cette année).

(3) Masson, I, p. 23.

(4) Masson, I, p. 51 à 54.

(5) Homme de loi qui était à la fois une sorte de notaire et un agent de placements financiers. Le père de Milton était « scrivener ».

(6) P. 58.

habitait chez son fils aîné, comme étant calme et heureux, vivant dans la pleine confiance que tous les espoirs de sa vie étaient réalisés en ce fils, et vivant tranquillement « without the least trouble imaginable » (1), ce qui n'est pas un signe de violent prosélytisme religieux. A cette époque, en effet, vivait dans la même maison la famille royaliste et (peut-être) catholique de la femme de Milton.

D'ailleurs, ce John Milton, qui s'était séparé de son père sur des questions de religion, avait ensuite vécu en bonne harmonie avec son second fils Christophe, dont il fut l'hôte pendant plusieurs années; et Christophe Milton était royaliste et destiné à se convertir au catholicisme (2). Le schisme et l'hérésie se trouvent à toutes les générations de la famille. Mais la famille s'humanisait évidemment, et les idées du père et des deux fils doivent avoir été assez larges, puisque jamais l'harmonie entre les trois ne fut troublée par les divergences d'opinion. Lorsque le parti royaliste fut définitivement battu, Christophe et son père trouvèrent asile et protection auprès du poète qui appartenait au parti triomphant (3).

Le père de Milton semble donc avoir été un homme de sentiments larges et humains et d'ambitions élevées, religieux, sans doute, mais sans étroitesse ou intransigeance.

De la mère du poète nous savons peu de chose, sinon que son fils était fier d'elle, de la bonté de son cœur et de la libéralité de ses aumônes (4).

Milton grandit ainsi dans une famille où la vie et ses devoirs étaient pris très au sérieux, mais où les affections douces ne manquaient pas plus que le goût et l'intelligence.

L'ambition littéraire de Milton se développa de bonne heure. Avant onze ans, il faisait des vers et était considéré par les siens comme un prodige (5).

Ainsi son éducation fut particulièrement soignée, et de même qu'un jeune prince est élevé pour être roi, Milton fut élevé par son père pour être un grand homme, et commença dès sa dixième année son apprentissage délibéré d'homme de génie.

Quel colossal orgueil devait être latent dans une famille où cette conception fut acceptée comme quelque chose de normal, et où cette entreprise fut menée à bonne fin, à la complète satisfaction des membres de cette conjuration unique! Cette habitude de se considérer comme un grand homme fut prise par le poète dès son enfance. Il en vint donc à accepter la chose comme toute simple et naturelle; son orgueil n'est jamais de la vantardise. Sa grandeur est, comme disent les Anglais, « taken for granted » tout d'abord par lui-même. Tout au long de sa vie, il lui échappe des aveux candides concernant son propre génie; non qu'il s'en vante : c'est chose naturelle, et que tout le monde connaît, qui ne demande pas qu'on y insiste; mais c'est un avantage dont il ne veut priver ni sa cause ni ses idées. La forme de ses

(1) Phillips. — Masson, vol. II, p. 508.
(2) Masson, vol. VI, p. 761.
(3) Masson, vol. II, p. 490 et 508.
(4) *Second Defence*, Bohn, I, p. 254.
(5) Masson, I, p. 65.

exhortations au peuple ou aux grands, est toujours, plus ou moins : Ἀμὴν ἀμὴν λέγω ὑμῖν : En vérité, je vous le dis, moi Milton !

Et cette confiance était contagieuse : presque tous ceux qui sont venus en contact avec Milton l'ont partagée avec lui.

Un autre caractère de cet orgueil vient aussi de son origine familiale. Milton ne s'est jamais clairement aperçu que le monde n'était pas fait de Miltons. Il a légiféré, avant la lettre, suivant la règle kantienne, comme si ce qui était valide pour lui devait l'être pour les autres. Il a estimé trop haut les capacités de l'homme en faisant de sa norme la norme universelle.

Et sans doute cela lui est venu de cet âge tendre où il acceptait en toute naïveté le culte de sa famille et croyait peut-être que toutes les familles élevaient naturellement un jeune Milton.

2. L'Université et Horton.

Après avoir reçu une éducation soignée chez son père, sous un précepteur, et à l'école de Saint-Paul, Milton entra à l'Université de Cambridge en 1625 et suivit le cours normal des études de son temps, jusqu'en 1632.

Ses débuts à l'Université semblent avoir réservé des froissements à cette nature orgueilleuse et sensitive. Sans doute Milton ne trouva pas parmi les jeunes étudiants l'affection et l'admiration dont il avait été entouré dans sa famille, et sans doute aussi son âme délicate et fière se révolta contre un entourage grossier et indifférent. Il ne réussit d'abord à s'attirer ni les bonnes grâces de ses maîtres, comme le montre la querelle, mal connue d'ailleurs, entre lui et son maître Chappell (1), ni celles de ses camarades, comme on le voit clairement dans le début de son premier *Exercice oratoire* (2).

« L'auteur était alors », dit Masson, « pour quelque raison inconnue, peu aimé dans son collège. Il avait quelques amis, dit-il, mais la majorité était contre lui ».

Mais lorsqu'il quitta l'Université, il avait triomphé de la froideur ou de l'antipathie de ses camarades et de ses maîtres. Il s'en alla regretté de beaucoup, admiré de tous (3).

Ce revirement d'opinion est une preuve certaine de l'amabilité latente du caractère de Milton. Un raide puritain ayant une fois produit une impression défavorable n'aurait pu ramener à lui l'affection de ceux qui l'entouraient.

Ce côté humain de son caractère se manifeste aussi dans son amitié avec Charles Deodati, un compagnon d'études de l'école de Saint-Paul, un ami précieux jusqu'à sa mort, en 1639 — l'ami le plus intime, semble-t-il, de toute la vie de Milton. La correspondance entre les deux amis, tour à tour enjouée et sérieuse, a pour ton normal la plaisanterie affectueuse (4). L'épître latine

(1) Masson, I, p. 159-161.
(2) Masson, I, p. 276 et 277.
(3) Masson, I, p. 269 et suiv., et 307.
(4) V. Bohn, vol. III, p. 492, 493, etc.

adressée en 1626 à Deodati (1) révèle un côté plus léger encore de Milton : l'amour du théâtre et de la scène, qui nous a valu *Arcades, Comus,* et dans le sérieux de la vieillesse, *Samson Agônistes.*

Cette même épître nous présente un trait plus fondamental du caractère du poète : une intense susceptibilité aux influences féminines. Le poète était très beau de sa personne et très élégant dans sa façon de s'habiller, comme ses portraits nous le montrent (2). Il était donc dans l'ordre des choses qu'il fût lui-même attiré par la beauté féminine.

« Milton », dit Mark Pattison, « était bien plus sensible qu'un homme ordinaire aux charmes de la femme » (3). Toute la vie du poète est une preuve du fait et, dès sa jeunesse, ses écrits d'occasion le révèlent comme très préoccupé d'amour et de beauté.

A dix-huit ans, dans son épître à Deodati, on le voit tout ravi des beautés des filles de Londres.

En mai 1628, à vingt ans, Milton est violemment amoureux, dit-il dans sa VII[e] Épître latine (4), d'une jeune fille vue par hasard dans la foule et qu'il ne reverra plus.

Sans doute, ces deux productions sont surtout des exercices d'école, remplis de rhétorique et d'allusions mythologiques froides et fausses. Mais on y trouve des traits vifs et précis. D'abord, le choix de sujets amoureux ne se serait guère imposé à un jeune puritain. Ensuite, le second poème est basé sur un incident réel : le poète a vu dans la rue une femme qu'il ne reverra plus; ce fait banal doit être vrai. Si un sentiment réel n'avait inspiré le jeune homme, s'il avait voulu simplement imiter les classiques, il aurait choisi un sujet prêtant à plus d'ornementation et introduit la cruauté de l'objet aimé et autres incidents plus à la mode.

De même, dans le *In Adventum Veris*, en 1629, Milton chante les faunes lascifs poursuivant les nymphes dans les bois (5).

Mais il y a plus dans ces premiers poèmes écrits vers la vingtième année. Avec l'éveil des sentiments amoureux, c'est en Milton l'éveil d'une merveilleuse sympathie pour la nature, en qui il sent et reconnaît des forces immenses de désir presque voluptueux. Ce sentiment s'épanouira dans quelques-uns des discours de Comus et s'exprimera pleinement dans le chant de la Création dans *Le Paradis perdu :* il deviendra une sorte de sens de la fécondité qui rend vivants des vers comme celui-ci :

Reptile with spawn abundant, living soul.

Et ce sentiment prendra une haute importance philosophique dans l'œuvre de Milton (6).

---

(1) Masson, I, p. 164.
(2) V. en tête du vol. I de Masson.
(3) P. 53. *Milton.*
(4) Masson, V, p. 189.
(5) Masson, I, p. 219.
(6) Voir ci-dessous 2[e] partie : *Cosmologie, Dieu et la matière.*

Dans le *In Adventum Veris*, on trouve les germes déjà de ces futures splendeurs :

« Regarde, Phœbus ; les amours faciles t'invitent ; les souffles du printemps exhalent leurs prières aussi douces que le miel ; le zéphyr embaumé bruit doucement de son aile au parfum de cannelle, et les abeilles semblent t'apporter leurs caresses. Ce n'est pas au hasard et sans rien t'offrir que la terre recherche tes amours ; elle ne réclame pas, les mains vides, ton hymen tant désiré. Si tu es sensible aux choses précieuses, aux présents étincelants (l'amour s'achète souvent par des cadeaux), elle étale à tes yeux toutes les richesses qu'elle recèle sous la mer immense et dans les flancs de ses montagnes... » (1).

Unie à cette sensibilité, dès la jeunesse et dans toute la vie de Milton, est la maîtrise de soi, et surtout dans la forme qui fait le plus appel à l'imagination d'un jeune homme pur, mais passionné : la chasteté.

Milton avait été surnommé par les étudiants de Cambridge « The Lady of Christ's » ; hommage à sa beauté, sarcasme sur sa chasteté. « La vierge du collège », pourrions-nous dire, suivant l'interprétation de Masson (2).

Milton était fier de sa chasteté. Il s'en vante à Deodati dans l'épître déjà citée :

« Shunning far on my path false Circe's infamous mansions » (3).

Et dans l'apologie pour Smectymmus, nous retrouverons cet orgueil (4).

Sa sixième élégie fait de la chasteté le premier devoir du poète, du grand poète, donc de lui-même, Milton :

Celui qui veut chanter les guerres, et le monde en sa grandeur,
Les héros pieux, les demi-dieux chefs des hommes,

Qu'il soit chaste et sans reproche en sa conduite ;
Ainsi mangeant peu et ne buvant que de l'eau, Homère
Conduisit son héros grec à travers les détroits dangereux,
A travers le palais de Circe et ses enchantements monstrueux (5).

Et ce palais de Circé est celui de Comus : le masque de Comus a pour thème la glorification de la chasteté.

On voit aisément deux sentiments se mêler pour assurer cette chasteté de Milton. Le premier est sans doute l'intransigeance devant l'idéal, la domination de l'intelligence sur les passions. Mais le second est l'orgueil ; l'orgueil moral d'abord, le sens de sa propre valeur, puis, même cette intransigeance d'idéaliste est à base d'orgueil aussi : orgueil intellectuel et littéraire. Milton a une si haute idée de sa raison, une telle confiance en son intelligence, qu'il la veut maîtresse absolue en lui-même. Il se prend trop au sérieux, et son génie et sa mission, pour permettre à aucune passion de l'aveugler.

(1) Vers 67 à 78.
(2) I, p. 311.
(3) Masson, I, p. 166.
(4) V. ci-dessous, p. 58 et suiv.
(5) Masson, I, p. 227.

Ses susceptibilités amoureuses, réelles et profondes, sont, pour le moment, bien en main, soumises, raisonnables, presque raisonnées et voulues.

Ce qui domine la jeunesse du poète, c'est l'ambition littéraire, et l'orgueil de l'esprit.

Milton avait commencé à écrire très jeune, avant dix ans. Pendant toute la durée de son éducation à Londres, il s'exerça à la poésie latine et anglaise.

Le premier poème de ses œuvres publiées : *Sur la mort d'un bel enfant,* est déjà d'un vrai poète. Au milieu de la rhétorique et de la mythologie, on y trouve de la force et de l'élégance.

A vingt-un ans, dans l'*Ode sur le matin de la Nativité,* Milton avait pleinement justifié son orgueil et assis ses ambitions sur des bases solides; et produit quelques-unes des plus belles strophes de la littérature anglaise :

Ni la guerre, ni le son des batailles
Ne s'entendaient dans tout le monde :
L'épée et le bouclier, oisifs, étaient suspendus aux murs,
Les chars armés étaient immobiles,
Purs du sang de l'ennemi.
La trompette ne parlait pas à l'armée innombrable,
Ni les rois ne bougeaient sur leur trône, l'œil anxieux,
Comme s'ils avaient su que leur roi s'approchait.

Mais la nuit était paisible,
Où le Prince de Lumière
Inaugura sur la Terre son règne de paix;
Et l'émerveillement rendait muets les vents,
Et leur baiser était léger aux eaux,
Parlant tout bas de joies inconnues à l'Océan tranquille
Qui avait oublié tout à fait ses colères;
Et l'halcyon couvait sur la vague enchantée (1).

---

(1) Nor war, or battle's sound
Was heard the world around :
The idle spear and shield were high up hung,
The hooked chariot stood
Unstained with hostile blood,
The trumpet spake not to the armed throng,
And kings sat still with awful eye
As if they surely knew their Sovereign Lord was by.

But peaceful was the night
Wherein the Prince of Light
His reign of peace upon the earth began;
The winds with wonder whist
Smoothly the waters kist,
Whispering new joys to the mild Ocean,
Who now hath quite forgot to rave
While birds of calm sit brooding on the charmed wave.

Dès cet âge, dès sa première jeunesse même, des projets grandioses étaient remués dans sa tête. A dix-neuf ans, dans un exercice de Collège, le génie du poète s'élève un moment au-dessus du latin grotesque et des plaisanteries grossières en anglais, et les auditeurs durent se trouver assez étonnés d'être pris pour témoins des premiers serments qui liaient Milton à son œuvre future :

Salut, langue maternelle !
... Et je préférerais, si j'en avais le choix,
Employer ton effort à des sujets plus graves ...
... Où l'esprit transporté puisse planer plus haut
Que les pôles tournants; par la porte du ciel
Regarder, voir chacun des Immortels heureux
Se reposer devant le trône des tonnerres,
En écoutant chanter l'Apollon chevelu.

... Et puis chanter les faits secrets qui s'accomplirent
Quand l'aïeule nature était en son berceau (1).

Le sujet du *Paradis perdu* n'est pas trouvé, mais le programme est tracé déjà : le poète entrevoit vaguement une épopée universelle, décrivant la création du monde et révélant les buts secrets et les occupations de la divinité. Le genre de mythologie lui importera peu. Dans n'importe quelle religion Milton aurait chanté, et son épopée eût été essentiellement ce qu'elle est. Il est ici tout prêt à transposer le *Paradis perdu*, avant la lettre, dans la mythologie grecque. Ce qu'il veut chanter, c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus profond, de plus sublime : le Tout, le Monde, la Divinité, car en ces sujets seulement ses pouvoirs auront libre cours.

Il est sûr de lui; autour de lui, on a également confiance : « On trouva, soit que le sujet me fût donné par ceux qui faisaient mon éducation, ou que je le choisisse moi-même, en anglais ou en quelque autre langage, en prose ou en vers, mais surtout en vers, que le style avait certains signes de vitalité, qui rendaient probable sa durée », dit-il dans *La Raison du gouvernement de l'Église* (2).

« On », c'est son père, qui veut faire un grand homme de son fils, ce sont ses maîtres, surtout, c'est Milton lui-même.

---

(1) — Hail, native language !
Yet I had rather, if I were to choose
Thy service in some graver subject use —
— Such where the deep transported mind may soar
Above the wheeling poles, and at Heaven's door
Look in and see each blissful Deity
How he before the thunderous throne doth lie
Listening to what unshorn Apollo sings.

Then sing of secret things that came to pass
When beldam Nature in her cradle was.

(2) Bohn, vol. II, p. 477.

Dès sa jeunesse aussi, l'orgueil de son génie fit alliance avec l'orgueil de sa maîtrise de soi. Dans l'*Apologie de Smectymnuus*, Milton nous raconte les ambitions et les rêves de sa jeunesse ; la chasteté est la garantie de son génie :

« Celui qui ne veut pas être frustré dans ses espoirs de chanter dignement par la suite les choses louables devrait lui-même être un véritable poème, c'est-à-dire une composition et un modèle des choses les meilleures et les plus honorables » (1).

A sa sortie de l'Université, après bien des hésitations, Milton se décida enfin à ne pas adopter de profession régulière et à se consacrer aux lettres. Le père se laissa convaincre ; à ce moment, il se retirait des affaires, fortune faite, et il résolut de se payer le luxe peu ordinaire d'avoir un fils homme de génie, et de renoncer au plaisir plus commun d'avoir un fils prêtre.

« Ayant confiance en son fils, et fier de lui, et habitué maintenant, lui aussi bien que sa femme, à considérer ce fils comme le personnage principal de la maison, le scrivener consentit, puisqu'il en devait être ainsi, à lui laisser faire sa volonté » (2).

Et Milton l'en récompensa par le poème latin *Ad Patrem*, digne hommage à l'un des hommes à qui la littérature doit le plus, car Milton se trouva, par la faveur de son père, libre, riche et maître de lui. Il fit, avant d'entrer dans la lice, une retraite studieuse comparable à la veillée d'armes des anciens chevaliers.

Il ne négligea pas d'ailleurs les premiers exercices nécessaires au futur guerrier. Ces merveilleux poèmes, *Comus* et *Lycidas*, ne sont pour lui que des passes d'armes préliminaires (3), les tournois qui donnent au jeune chevalier l'assurance de soi et la maîtrise de ses armes, avant qu'il se lance dans la lutte véritable.

En 1637, de Horton où il s'est retiré avec son père depuis 1632, il écrit au fidèle Deodati :

« Tu me demandes à quoi je pense ? Par l'aide du ciel, à m'assurer une immortalité de gloire » (4).

Cette haute opinion de soi n'était pas inconnue autour de lui. Wood nous dit avec une délicieuse naïveté qu'à l'Université « on l'estimait être une personne vertueuse et tempérée, mais qu'on savait ne pas ignorer ses propres qualités » (5).

A cet orgueil se joignait naturellement un besoin impérieux de liberté personnelle.

Aussi Milton ne pouvait-il entrer dans les ordres. Il semble avoir été, vers 1632, un anglican libéral, sans passions religieuses, probablement assez hésitant sur les questions de dogme (6). Ce n'est donc pas le fanatisme qui

(1) Bohn, vol. III, p. 117.

(2) Masson, I, p. 337.

(3) Masson, vol. III, p. 451.

(4) « Do you ask what I am meditating? By the help of Heaven, an immortality of Fame », Bohn, III, p. 495.

(5) Masson, I, p. 312.

(6) Masson, p. 323 et 326.

l'empêcha de devenir pasteur; c'est le besoin d'être libre, de pouvoir penser à sa guise; c'est surtout l'orgueil qui ne voulut pas se courber au joug spirituel de l'Église.

Il dit dans la *Raison du gouvernement de l'Église* (1) : « J'étais destiné au service de l'Église dès l'enfance par les intentions de mes parents et de mes amis et par mes propres résolutions. Mais arrivé à quelque maturité d'âge, je vis quelle tyrannie avait envahi l'Église, je vis que celui qui voulait entrer dans les ordres devait se livrer à l'esclavage et se lier par des serments qui, s'il n'étouffait complètement sa conscience, le feraient aussitôt équivoquer. Il me parut que mieux valait le silence honorable que le droit sacré de parler acheté et exercé dans la servitude et le parjure. Ainsi mis hors de l'Église par les prélats, j'ai droit de parler sur ces matières ».

Les serments qu'il n'eût pu tenir étaient les serments d'obéissance qui lui eussent fait accepter la discipline de la hiérarchie sacerdotale (2).

Dès cette époque entra dans son âme la haine du clergé. La religion catholique en particulier lui semblait réaliser le type même de l'intolérance et de la domination des prêtres. Aussi Rome fut pour lui toute sa vie la Bête de l'Apocalypse; en 1673 même, dans son dernier pamphlet en faveur de la tolérance, il exclut le catholicisme de la tolérance générale, parce que ce n'est pas une religion, mais une tyrannie (3).

Cela est d'autant plus probant que Milton, sur bien des points, comme on le verra, était très près des théories catholiques; et cela sur des points essentiels, tels que le libre arbitre. Ce n'est donc pas aux dogmes, aux idées catholiques qu'il en voulait, mais à la tyrannie intellectuelle et politique qu'il croyait discerner dans l'Église romaine.

La nature passionnée qu'il tenait de ses ancêtres et de son temps l'emporte parfois très loin. Il est le rebelle au lieu d'être le défenseur, l'hérétique et non l'orthodoxe, et il demande la liberté au nom de tous les hérétiques ses frères. Mais la passion est la même : seul son point d'application est changé. Cette nature sensitive et violente s'emporte dans l'attaque jusqu'à la férocité.

A dix-sept ans, il produit (en latin), sous le titre : *Le 5 novembre* (anniversaire d'un complot politico-catholique de Guy Fawkes contre le roi Jacques), un poème d'une force littéraire incontestable, mais d'une ardeur anticatholique réellement féroce et quelque peu choquante :

So young, and so untender

eût dit le vieux roi Lear.

Le pape nous est présenté à son coucher :

Cependant le Dompteur des Rois, l'héritier du sceptre infernal,
Entre dans sa couche (et ne croyez pas que ce soit l'habitude de
[l'adultère hypocrite

(1) Bohn, p. 482.
(2) Masson, p. 326.
(3) V. Bohn, II, p. 514 : « Popery as being idolatrous, is not to be tolerated, either in public or in private ».

De jamais passer ses nuits sans quelque belle compagne.
A peine le sommeil avait-il fermé ses paupières somnolentes
Que le noir Seigneur des Ombres, le Roi et le Chef des Silencieux,
Le Destructeur affreux des hommes, déguisé comme il convenait,
Était auprès de lui (1).

Et le pape et Satan organisent le complot. Meurtre et Trahison, les deux « bravi » au service de Rome, sont appelés à la rescousse, et l'intervention de Dieu lui-même est nécessaire pour sauver le roi menacé.

De même, la passion de *Lycidas* sera dirigée contre le clergé anglican. L'oppression et l'hypocrisie enflamment la rage de Milton bien plus que la religion n'excite son zèle.

D'ailleurs, somme toute, ces éclats de passion sont rares dans la jeunesse de Milton, avant l'entrée dans l'arène en 1641.

Des intérêts plus aimablement humains occupent sa vie après sa sortie de l'Université, pendant sa retraite à Horton.

Il visite Londres, il prend des leçons de mathématiques et de musique. Il fait la connaissance du compositeur Lawes qui écrira la partition de *Comus* (2). Il lit les classiques grecs et latins. Il écrit l'*Allegro, Il Penseroso.* Il est reçu dans la société aristocratique du voisinage : chez la comtesse de Derby et le comte de Bridgewater, chez sir Henry Wotton; il s'occupe de théâtre et de musique; pour l'amusement de ses nobles amis, il écrit *Arcades* et *Comus.*

Il célèbre la mémoire d'un compagnon d'études de Cambridge et il écrit *Lycidas.*

Il cultive l'amitié de Deodati, amitié intellectuelle et cependant affectueuse; il écrit à son ami :

« Dieu m'a inspiré un amour véhément du beau dans toutes les formes et les apparences des choses » (3). Certainement, il n'est indifférent à aucune des belles choses et à aucun des plaisirs raffinés et intellectuels que la société de son temps peut lui offrir. Il est fier de sa beauté personnelle et soigne son apparence. Son neveu Phillips nous apprendra qu'en 1640 Milton fréquente les « beaux » de la capitale, et ne croit nullement s'abaisser en s'habillant aussi élégamment qu'eux et se permettant en leur compagnie un jour de liesse « a gaudy day » une ou deux fois par mois (4).

On est loin en tout ceci du puritain de l'imagination populaire. On se trouve

---

(1) Masson, I, p. 176 à 179.

(2) Masson, I, p. 567.

(3) Bohn, vol. III, p. 494 : Whatever the Deity may have bestowed upon me in other respects, he has certainly inspired me, if any ever were inspired, with a passion for the good and fair. Nor did Ceres, according to the fable, ever seek her daughter Proserpine with such unceasing solicitude, as I have sought this τοῦ καλοῦ ἰδέαν, this perfect model of the beautiful in all the forms and appearences of things — I am wont day and night to continue my search ».

« Quelques autres dons que Dieu puisse m'avoir faits, il m'a certainement inspiré, si jamais il l'a inspiré à quelqu'un, un amour véhément du bon et du beau. Et Cérès elle même, dans la fable, n'a jamais cherché sa fille Proserpine avec une sollicitude aussi incessante que j'ai cherché ce modèle parfait du beau dans toutes les formes et les apparences des choses. Et je passe mes jours et mes nuits à cette recherche continuelle ».

(4) Masson, II, p. 209.

en présence d'un jeune homme élégant, amateur de musique et fréquentant la meilleure société, déjà connu dans des milieux choisis comme un futur poète de grande valeur, et parmi ses intimes comme un grand poète; vivement sensible aux charmes mondains et surtout au charme féminin; pénétré d'un sentiment tout particulier des forces vivantes de la nature; pur dans sa conduite comme dans son esprit; en lui-même, ne s'en cachant pas d'ailleurs, voué à une suprême entreprise d'ambition poétique, et regardant le monde de haut, plein de sérieux, de force et d'orgueil; maître parfait de lui-même et ayant bien l'intention de tirer de ses facultés tout ce qu'elles peuvent produire.

Et c'est là Milton, tel que nous le représentent ses premiers poèmes, tel que nous le voyons agir et parler pendant son voyage en Italie.

3. Les premiers poèmes.

Les premiers poèmes ne sont pour Milton qu'un essai de ses forces, une préface à son œuvre, une promesse au public, un gage à son orgueil et à son ambition. Aussi les a-t-il publiés au moment où il semblait abandonner la littérature pour des devoirs moins familiers, mais plus pressants.

Milton nous avertit, par la façon modeste dont il les présente au public, qu'il ne les considère pas comme une œuvre fondamentale (1); à plusieurs reprises d'ailleurs, dans ses pamphlets, il réitère ses promesses de se consacrer à quelque chose de grand en littérature, sans parler même de cette première publication.

Dans l'histoire du développement des idées de Milton, les premiers poèmes nous donnent un point de départ solide; à une époque où Milton était probablement encore à peu près orthodoxe en religion, les poèmes nous révèlent les caractères dominants en lui, les tendances générales de son tempérament, qui, portant sur la première base des conceptions orthodoxes, vont la dissoudre dans le cours des quinze années suivantes.

Ces tendances sont celles que les historiens nous ont montrées dès sa jeunesse.

Une sensibilité extrêmement variée se joue dans ses poèmes. Leur pur charme poétique, fait de force majestueuse et de grâce souveraine, a fait dire à Mark Pattison que :

« Dans *Lycidas*, on atteint le plus haut point de la poésie anglaise et des productions de Milton lui-même » (2).

Mais il est nécessaire surtout d'insister sur la variété, et, pour ainsi dire, « l'humanité » de la sensibilité de Milton. On trouve en lui de la sympathie pour tous les sentiments de l'âme humaine, même en apparence les plus contradictoires. Or, Milton est de tous les poètes le moins dramatique. Il ne sait pas se mettre à la place d'un personnage; il ne sait pas créer des caractères animés vivants; il est essentiellement lyrique : ce qu'il chante, c'est

(1) Masson, III, 451, 453.
(2) M. Pattison, p. 29, « the highwater mark ».

toujours Milton. Et cela est bien en harmonie d'ailleurs avec tout son caractère centralisé sur soi.

Mais cela nous montre que ce poète, dont on a voulu faire un puritain étroit, était, en réalité, doué d'une richesse extraordinaire de sentiments et de sympathie pour tout ce qui est humain.

Cet élément humain, que nous trouverons dans le *Paradis perdu* (1), est le même sentiment de solidarité avec son espèce qui fait que Milton applique à tous ses propres règles et fait à tous crédit de ses propres facultés.

Sa richesse de sentiments divers est évidente dans les premiers poèmes.

L'*Allegro* et *Il Penseroso* chantent deux états d'âme opposés que Milton a sentis tour à tour, comme tous les hommes.

Le rire se tenant les côtes,
La nymphe des montagnes, la douce Liberté,
La bière brune et épicée,
L'âme cachée de la musique (2),

lui sont aussi familiers que :

Le chérubin Contemplation,
L'oiseau qui fuit le bruit des fêtes,
La lampe à l'heure de minuit,
La robe de crin et la cellule moussue (3).

Il sait aussi bien

Chanter pour celles qui tiennent les ciseaux de la Fatalité...
Pour adoucir les filles du Destin
Et retenir dans ses lois la nature incertaine,

Que mener les troupes joyeuses des danseurs

Sur la verdure unie et émaillée
Où n'est nulle trace de pas (4).

Surtout ces poèmes sont pleins de sentiments amoureux et plus qu'à demi voluptueux.

Milton a su se demander parfois dans sa jeunesse :

A quoi sert-il, hélas, avec des soins sans fin,
De méditer sévèrement la Muse ingrate?
Ne vaudrait-il pas mieux faire comme les autres,

---

(1) Cf. ci-dessous, 3e partie, 2e section, La vie privée dans le *Paradis perdu*.
(2) L'*Allegro*.
(3) *Il Penseroso*.
(4) *Arcades*.

Avec Amaryllis à l'ombre se jouer,
Ou caresser les boucles emmêlées de Néère (1)?

Et ce n'est pas un puritain qui a vu l'exubérance et la luxuriance de la Nature ainsi que Comus les célèbre dans ce passage étonnant où l'on voit arrivé déjà à une maturité splendide cet amour particulier de Milton pour la nature, qu'on a pu remarquer dans quelques passages des poèmes latins : un amour interne pour ainsi dire, qui ne s'attache pas outre mesure à la description, mais qui est une sorte de sympathie pour la croissance même des êtres, comme si Milton reconnaissait instinctivement en lui-même les mêmes forces généreuses que dans les plantes et dans le grouillement des générations animales :

Sottise des humains! qui vont prêter l'oreille
A ces docteurs fourrés de l'École stoïque,
Qui empruntent leurs lois au tonneau du Cynique,
Et qui célèbrent l'abstinence maigre et pâle.
Pourquoi Nature répand-elle ses bienfaits
De main si généreuse et sans nulle réserve,
Couvrant le sol d'odeurs, de fruits et de troupeaux,
Faisant grouiller les mers de leur frai innombrable
Pour plaire et satisfaire à nos goûts délicats?
Et met à l'œuvre des millions de vers fileurs,
Dans leurs verts ateliers filant la soie luisante
Pour parer ses enfants; et pour que nul recoin
N'échappe à sa bonté, dans ses propres entrailles,
Cachant l'or convoité, les riches pierreries,
Elle accumule les trésors. Si tous ses fils,
Tempérants, la boudaient, se nourrissaient de pois,
Buvaient l'eau claire et se vêtaient de simple bure,
Quelle louange aurait le Donneur de tous dons
Pour ses richesses inconnues et méprisées?
Ce serait le servir ainsi qu'un maître avare
Et qui regarderait, comme un pauvre, à ses dons;
Vivre en bâtards, et non en fils de la Nature
Qui se verrait alors accablée de son poids
Et qui s'étoufferait de sa fertilité,
La terre s'encombrant, l'air obscurci de plumes;
Les troupeaux devenus trop nombreux pour leurs maîtres;
Et la mer surchargée s'enflant; les diamants,

(1) *Lycidas :*

Alas what boots it with incessant care,
To tend the homely slighted shepherd's trade,
And strictly meditate the thankless Muse?
Were it not better done as others use
To sport with Amaryllis in the shade,
Or with the tangles of Neera's hair?

Dédaignés, orneraient le front de l'Océan
D'étoiles trop pressées; les habitants du gouffre
S'habitueraient à la lumière et monteraient
Regarder le soleil de leurs yeux éhontés (1).

Déjà, sortie à demi des sentiments de Milton, une idée est amorcée qui jouera un rôle capital dans la philosophie miltonienne. Toute la Nature vient de Dieu; les instincts sont bons et normaux; les suivre, c'est remplir les desseins de Dieu.

The All-giver would be unthanked, would be unpraised
Not half his riches known, and yet despised (2).

C'est là déjà la pensée qui deviendra :

Our Maker bids increase, who bids abstain
But our Destroyer, foe to God and Man?

Dans ce sens pour ainsi dire « génésique » de Milton est la source intime de ses idées panthéistes. Jamais il ne pourra admettre que la Nature soit

---

(1) *Comus*, 706 :

Com. O foolishness of men! that lend their ears
To those budge doctors of the Stoic fur,
And fetch their precepts from the Cynic tub,
Praising the lean and sallow Abstinence.
Wherefore did Nature pour her bounties forth,
With such a full and unwithdrawing hand,
Covering the earth with odours, fruits, and flocks,
Thronging the seas with spawn innumerable,
But all to please, and sate the curious taste?
And set to work millions of spinning worms,
That in their green shops weave the smooth-haired silk
To deck her sons; and that no corner might
Be vacant of her plenty, in her own loins
She hutched the all-worshipped ore, and precious gems,
To store her children with : if all the world
Should in a pet of temp'rance feed on pulse,
Drink the clear stream, and nothing wear but frieze,
Th' All-giver would be unthanked, would be unpraised,
Not half his riches known, and yet despised;
And we should serve him as a grudging master,
As a penurious niggard of his wealth;
And live like Nature's bastards, not her sons,
Who would be quite surcharged with her own weight,
And strangled with her waste fertility;
Th' earth cumbered, and the winged air darked with plumes,
The herds would over-multitude their lords,
The sea o'erfraught would swell, and th' unsought diamonds
Would so emblaze the forehead of the deep,
And so bestud with stars, that they below
Would grow inured to light, and come at last
To gaze upon the sun with shameless brows.

(2) *Comus*, 722.

mauvaise, ni la matière, ni la chair. Sa sympathie intime allait à tout ce qui croît, à tout ce qui se reproduit, et aussi à tout ce qui s'épanouit en belles formes (1); la Nature était ainsi doublement aimée de lui : et par les sens pour sa beauté externe, et par sentiment de sympathie vivante.

Comus est une partie de l'âme de Milton, de même que plus tard Satan. C'est de lui-même, en personnifiant ses diverses tendances, que Milton a tiré, plus ou moins consciemment, tous ses personnages.

Mais au-dessus de ces puissances profondes du sentiment — qui dorment encore à demi d'ailleurs dans l'âme du jeune Milton — règne la maîtresse main de la Raison. *Comus* est un long panégyrique de la tempérance, de la maîtrise de soi, de la chasteté.

Il est intéressant de noter combien la nécessité de la chasteté tient large place dans les pensées de Milton : signe certain, confirmant tous les autres, d'un tempérament passionné et profondément sensuel, quoique maintenu par une volonté claire et froide.

La chasteté, frère, la chasteté (2),
C'est l'armure d'acier complète de la Vierge,
Comme la nymphe armée de flèches acérées,
Elle parcourt forêts sans fin, landes perdues,
Monts redoutés, déserts aux sables périlleux,
Où devant la splendeur de la chasteté sainte
Le sauvage féroce ou bandit montagnard
N'oserait polluer la vierge inviolée;
Aux lieux où la terreur même semble habiter,
Près des cavernes ombragées d'arbres horribles,
Sa majesté la fait passer sans s'émouvoir,
Si l'orgueil ne la pousse ou la présomption.
Nul des démons, dit-on, qui hantent les ténèbres,

(1) Ce côté pittoresque et plastique se manifeste surtout dans *l'Allegro* et *Il Penseroso*.

(2) *Comus*, 420 :

Tis Chastity, my Brother, Chastity :
She that has that, is clad in complete steel,
And like a quivered Nymph with arrows keen
May trace huge forests, and unharboured heaths,
Infamous hills, and sandy perilous wilds,
Where, through the sacred rays of chastity,
No savage fierce, bandit, or mountaineer
Will dare to soil her virgin purity :
Yea, there where very desolation dwells,
By grots, and caverns shagged with horrid shades,
She may pass on with unblenched majesty,
Be it not done in pride, or in presumption.
Some say no evil thing that walks by night,
In fog, or fire, by lake, or moorish fen,
Blue meagre hag, or stubborn unlaid ghost,
That breaks his magic chains at curfew time,
No goblin, or swart faery of the mine,
Hath hurtful power o'er true virginity.

Dans la brume ou le feu, les lacs ou les marais,
Sorcière maigre et bleue, fantôme inapaisable,
Qui brise son lien magique au couvre-feu,
Diablotins, ou gnomes noircis de la mine,
N'ont pouvoir de blesser la vierge véritable.

Le passage suivant nous montre en formation quelques-unes des théories les plus originales de Milton sur l'intime union de l'âme et du corps :

Si chère aux yeux de Dieu est la chasteté sainte
Que lorsqu'une âme se rencontre qui s'y voue,
Les anges par milliers, splendides, l'accompagnent
Chassant loin d'elle les esprits vils ou méchants,
Et dans des rêves clairs, des visions sublimes,
Lui disent des secrets que nulle autre n'entend,
Si bien que des esprits célestes le commerce
Verse de la splendeur sur les formes du corps,
Ce temple de l'esprit, demeuré sans souillure,
Et le transforme enfin en matière divine
Comme l'âme, immortelle; et lorsque la luxure,
Par des regards, des mots, des gestes dépravés,
Et par l'acte fréquent de l'obscène péché,
Fait entrer la souillure aux parts intérieures,
L'âme alors se corrompt par la contagion,
Devient grossière et matérielle et perd enfin
De son être premier la qualité divine.
Ces ombres sont ainsi, lourdes et embrumées,
Et noires, que l'on voit aux voûtes sépulcrales
S'attarder, s'asseyant près des tombes nouvelles,
Et ne pouvant quitter les corps jadis aimés,
Et s'étant attachés par les plaisirs charnels
A l'état avili de dégradation (1).

---

(1) *Comus*, 440, etc. :

So dear to heav'n is saintly chastity,
That when a soul is found sincerely so,
A thousand liveried angels lackey her,
Driving far off each thing of sin and guilt,
And in clear dream, and solemn vision,
Tell her of things that no gross ear can hear,
Till oft converse with heav'nly habitants
Begin to cast a beam on th' outward shape,
The unpolluted temple of the mind,
And turns it by degrees to the soul's essence,
Till all be made immortal : but when lust,
By unchaste looks, loose gestures, and foul talk,
But most by lewd and lavish act of sin,
Lets in defilement to the inward parts,
The soul grows clotted by contagion,
Imbodies, and imbrutes, till she quite lose

Le poète ne s'occupe pas encore philosophiquement de ces idées; il joue avec elles; ce ne sont que fantaisies poétiques inspirées assez directement par les rêveries de Platon (1). Mais nous trouvons ici d'abord l'idée que dans certaines circonstances le corps devient esprit :

And turns by degrees to the soul's essence
Till all becomes immortal.

Ce qui est ici l'exception en faveur de la chasteté deviendra, dans la pensée mûrie du poète, la règle normale : le corps et l'esprit deviendront un, toute distinction étant supprimée (2).

Déjà la distinction d'essence entre l'âme et le corps semble avoir disparu. Le corps se transforme « en la substance de l'âme » par l'effet de la chasteté; et, d'autre part, l'âme se matérialise par la luxure. Nulle barrière infranchissable n'existe entre les deux ordres de choses. Or, et ceci est typique du tempérament et de l'esprit de Milton, c'est la méditation sur le désir sensuel qui révèle au poète l'unité fondamentale de l'esprit et de la matière, sans doute à cause de l'intensité du désir qu'il sentait en lui, le prenant tout entier. Probablement l'introspection passionnée qui suivit son mariage malheureux fit grandir en lui cette idée, et l'une des conceptions les plus importantes de sa philosophie, une de celles qui l'ont le plus éloigné de l'orthodoxie, sortit ainsi inévitablement de son tempérament même.

On trouve ensuite dans ces passages cette haute appréciation de la chasteté qui lui restera toute sa vie. La chute sera, en un certain sens, la luxure, « the deed of darkness ». Mais lorsque Milton aura cessé de croire à l'existence séparée de l'âme, le corps deviendra sacré au poète et ses instincts aussi. L'hymne à la chasteté deviendra l'hymne à l'amour nuptial : la chasteté sera l'amour nuptial. L'horreur et la dégradation de la sensualité ne s'attacheront qu'à l'amour illégitime (3).

Le désir sensuel est déjà pour Milton le principal désir parmi ceux qui sont derrière la matière, puisque, si on y renonce, la matière corporelle se raffine et disparaît; si on s'y attache, l'âme même en devient matérielle. On voit dès *Comus* le rôle que jouera la sensualité dans la conception de la chute.

L'expérience personnelle de Milton modifiera ainsi ses conceptions premières; mais le travail philosophique de sa pensée s'exercera sur ces premiers matériaux, qui étaient d'abord encore à demi de la fantaisie poétique en harmonie avec le caractère du poète.

The divine property of her first being.
Such are those thick and gloomy shadows damp
Oft seen in charnel vaults, and sepulchres,
Ling'ring and sitting by a new-made grave,
As loath to leave the body that it loved,
And linked itself by carnal sensualty
To a degenerate and degraded state.

(1) Dans le *Phédon* et le *Phèdre* surtout.

(2) V. ci-dessous, 2e partie, chap. II, 3.

(3) V. ci-dessous, 2e partie, chap. III, 2 et 3.

Il faut noter aussi dans tous ces *Early Poems* un ton constant de satisfaction personnelle. Cette gratulation miltonienne sera mieux cachée ou plus digne plus tard ; elle perce trop souvent, trop évidemment ici. Milton se sent heureux de son génie ; il s'admire ; il ne peut le cacher.

Le voici, par exemple, faisant la leçon au peuple, en vers charmants, d'ailleurs :

Que la philosophie divine est donc charmante,
Et non revêche et dure, ainsi que croient les sots,
Harmonieuse autant que le luth d'Apollo,
Repas perpétuel des douceurs les plus fines
Où n'arrive jamais la satiété (1).

L'effort de l'ambition littéraire est présent partout dans ses poèmes : le voulu, le conscient ; il n'y a aucune négligence, aucune faute que l'auteur eût pu éviter ; il y a beaucoup de rhétorique ambitieuse qui vise à la grandeur, qui y atteint souvent :

Salut, déesse des ébats nocturnes (2),
O Cotytto voilée d'ombre et pour qui la flamme
Des torches de minuit brûle, mystérieuse !
Maîtresse seulement invoquée quand du sein
Des Ténèbres du Styx a jailli l'heure sombre,
Qui fait de l'air un manteau noir,
Arrête ici ton char de nuages d'ébène,
Que seule Hécate monte avec toi ; sois amie
Aux prêtres qui te sont dévoués.

Il marque d'ailleurs, au début de *Lycidas*, sa conscience de ses hautes ambitions :

Hence with denial vain and coy excuse !
Begin and somewhat loudly sweep the string (3).

---

(1) *Comus*, 476 :

How charming is divine philosophy
Not harsh and crabbed as dull fools suppose
But musical, as is Apollo's lute,
And a perpetual feast of nectared sweets
Where no crude surfeit reigns.

(2) *Comus*, 127 :

Hail Goddess of nocturnal sport,
Dark-veil'd Cotytto, to whom the secret flame
Of midnight torches burns ; mysterious dame,
That ne'er art called, but when the dragon womb
Of Stygian darkness spets her thickest gloom,
And makes one blot of all the air ;
Stay thy cloudy ebon chair,
Wherein thou rid'st with Hecat, and befriend
Us thy vowed priests.

(3) *Lycidas*, 17.

Plus de refus modeste et d'excuse inutile :
Commence, et que les cordes sonnent avec force.

Cette ambition de faire grand, d'être le poète qui marche dans les voies classiques, le voue à la rhétorique, au voulu, à la froideur. Le poète ne s'est pas encore suffisamment assimilé les vieilles mythologies. Il n'a pas encore la maîtrise du *Paradis perdu*, où toute sa science ne lui est qu'un ornement, léger à porter, mis à sa place d'une main sûre.

Ici, la mythologie emporte le poète ; souvent il y en a trop, trop de traits entassés l'un sur l'autre, comme au début de l'*Allegro :*

Viens, déesse belle et libre,
Au ciel appelée Euphrosyne
Et par les hommes « Joie qui fait du bien au cœur » ;
Toi que Vénus en une fois,
Avec tes sœurs les autres grâces,
A Bacchus couronné de lierre présenta ;
Ou n'est-ce pas, comme de plus savants l'ont dit,
Le vent léger qui nous amène le printemps,
Le Zéphyr, s'amusant avec l'Aurore,
Un jour qu'il la trouva pendant le mois de mai,
Sur un lit bleu de violettes
Et de roses nouvelles lavées de rosée,
Qui t'engendra... (1).

Comus et *Lycidas* sont pleins de cette mythologie si souvent charmante, même quand elle est surfaite.

Une seule fois, la passion éclate ; c'est dans *Lycidas*, et ce n'est pas la douleur à la mort d'un camarade en somme assez peu connu, c'est la passion religieuse ou plutôt la passion antireligieuse. Le poète, « Church-outed by the prelates », mais aussi l'homme de cœur qui voyait la tyrannie s'appesantir sur son pays, abandonne tout à coup le sujet conventionnel de l'élégie, et, sans se soucier d'à-propos ou de prétexte, se lance dans un des plus beaux morceaux jamais écrits d'invective approchant de la férocité.

Au contact de la réalité, la passion se révèle, brutale, la passion qui va s'épancher, quelques années plus tard, dans les pamphlets :

---

(1) But come thou Goddess fair and free
In heaven y-clep'd Euphrosyne,
And by men, heart-easing Mirth,
Whom lovely Venus at a birth
With two sister Graces more,
To ivy-crowned Bacchus bore ;
Or whether (as some sager sing)
The frolic wind that breathes the spring,
Zephyr with Aurora playing,
As he met her once a Maying,
There on beds of violets blue,
And fresh-blown roses washed in dew,
Filled her with thee.

Alors vint le dernier, le dernier s'en alla,
Ce pilote-patron du lac de Galilée ;
Il portait les deux clés, lourdes, de deux métaux
(Une d'or pour ouvrir, l'autre de fer qui clôt) ;
Il secoua sa mitre et, sévère, parla :
« Que volontiers j'eusse perdu au lieu de toi,
» Jeune homme, bien de ceux qui, pour l'amour du ventre,
» Se glissent en l'étable ainsi que des voleurs.
» Aucun autre souci n'occupe leur pensée
» Que de venir s'asseoir au repas des tondeurs,
» Pour usurper le plat du réel invité.
» Aveugles appétits ! Ils ne savent tenir
» Qu'à peine le bâton du berger, n'ont appris
» Rien de l'art du meneur fidèle des troupeaux.
» Que leur importe donc, si leur but est atteint ?
» A l'occasion, leur chant vantard et sans substance
» Grince sur leurs pipeaux faits de méchante paille.
» Les brebis affamées les regardent en vain,
» Et sont nourries de vents et de brumes infectes,
» Dont la contagion leur pourrit les entrailles.
» De plus, le loup féroce à la griffe hypocrite
» Les dévore à cœur joie, et nul ne s'en soucie.
» Mais la double terreur est debout à la porte
» Prête à frapper ; un seul de ses coups suffira » (1).

Et Milton ajoute :

« Reviens, Alphée, la voix terrible est éloignée ».

Le poète connaît sa force. La haine de l'hypocrisie et la haine de la tyrannie l'ont emporté ; mais c'est d'un éclat voulu et mesuré encore.

---

(1) How well could I have spared for thee, young swain,
Enow of such as for their bellies' sake
Creep, and intrude, and climb into the fold !
Of other care they little reckoning make,
Than how to scramble at the shearers' feast,
And shove away the worthy bidden guest ;
Blind mouths ! that scarce themselves know how to hold
A sheep-hook, or have learned aught else the least
That to the faithful herdsman's art belongs !
What recks it them ? What need they ? They are sped ;
And when they list, their lean and flashy songs
Grate on their scrannel pipes of wretched straw ;
The hungry sheep look up, and are not fed,
But swoln with wind, and the rank mist they draw,
Rot inwardly, and foul contagion spread ;
Besides what the grim wolf with privy paw
Daily devours apace, and nothing said ;
But that two-handed engine at the door
Stands ready to smite once, and smite no more.

Partout dans ces poèmes l'intelligence domine la sensibilité; mettant de côté cet accès de passion révolutionnaire, on ne trouve nulle part de sentiment profond, malgré la riche variété des sentiments qui attirent la sympathie du poète. Il joue avec ses sentiments, il s'en sert comme d'une matière poétique.

Partout on trouve en germe une sensibilité forte et délicate, on découvre, latentes, les puissances passionnelles qui feront explosion dans les traités sur le Divorce; mais Milton ne connaît pas encore ce qu'il apprendra si bien à redouter, les dangers de la passion, l'aveuglement de la raison.

Partout, les puissances sentimentales sont ordonnées, groupées et sériées par l'intelligence souveraine, dans l'alternance artificielle et gracieuse de l'*Allegro* et du *Penseroso*, dans la convention des masques, dans l'élégie sur commande pour *Lycidas*.

Mais le sentiment est là en puissance. Plus qu'en tout autre caractère, il est dans la beauté souveraine et le charme exquis de ces premiers poèmes.

Milton pouvait bien écrire à Deodati en 1637, après *Comus*, peut-être quelques mois avant *Lycidas :* « Dieu m'a inspiré un amour véhément du beau »; jamais peut-être le pur amour du beau, l'effort volontaire à la poursuite de la beauté, n'a produit de plus magnifiques résultats.

Bien d'autres motifs concourent à faire la grandeur du *Paradis perdu*. Ici, le poète cultive l'art pour l'amour véhément qu'il a du beau.

Et les poèmes sont pleins de choses exquises ou magnifiques, et pleins aussi de trouvailles merveilleuses de rythme, telles que ce début d'incantation :

Sabrina fair,
Listen where thou art sitting,
Under thé glassy, cool, translucent wave;
In twisted braids of lilies knitting
The loose train of thy amber-dropping hair,
Listen for dear honour's sake,
Goddess of the silver lake,
Listen and save!
Listen and appear to us,
In the name of great Oceanus, ... (1).

Ils abondent en vers grandioses, tels que ceux-ci, à l'ami pris par la mer :

Where thou perhaps under the whelming tide
Visitest the bottom of the monstrous world.

Milton est déjà absolument un maître de son art : ni comme langue, ni comme rythme, il ne fera jamais mieux; nul ne fera jamais mieux.

Ce qui lui manque encore pour devenir le poète souverain du *Paradis perdu*, c'est la pensée. Il y en a pourtant, dans ces poèmes, plus peut-être que le masque n'en peut porter; mais il n'y a encore là que les germes de la philosophie miltonienne. Dans cette nature tournée vers soi, orgueilleuse et

---

(1) *Comus*, 859.

égoïste, quoique en même temps désintéressée et généreuse, la pensée devra sortir des sentiments par la lente et sévère éducation de la vie privée et politique, par les désespoirs et les désillusions de l'échec de ses affections personnelles et de ses ambitions politiques.

Dès *Lycidas*, dès *Comus*, nous avons trouvé le principe fondamental de sa philosophie :

To triumph in victorious dance
O'er sensual Folly and Intemperance;

Love virtue, she alone is free.

Ce sont là les leçons de *Comus* : le triomphe de la raison sur la passion, la liberté intérieure de l'homme assurée par la vertu; la maîtrise de soi, c'est-à-dire le règne de l'intelligence en l'homme.

Et la passion à conquérir et à dominer surtout, c'est la sensualité, dès *Comus*, comme plus tard dans le *Paradis perdu*. Le thème de *Comus* n'est pas artificiellement choisi; il correspond à l'un des besoins intimes de l'auteur : le besoin de triompher de la sensualité, ce qui implique la sensualité. Ces deux sentiments, la passion et le désir de la maîtriser, produiront quelques-unes des idées fondamentales de la philosophie : la légitimité du sentiment, d'abord, puisque Milton le sent en lui, normal et puissant; mais ensuite la nécessité de maintenir l'harmonie entre cette passion normale et la raison. La passion ne sera donc légitime et normale que si elle est approuvée par l'intelligence.

Les germes de la conception du bien sont donc dans *Comus*, et ils ont grandi dans le caractère même de Milton.

Les germes de la conception du mal sont dans *Lycidas*, dans l'invective. En effet, Milton n'a peut-être jamais exprimé ce qui est le mal pour lui aussi brièvement et aussi fortement que dans deux mots célèbres :

« blind mouths » (1).

Blind, c'est-à-dire sans intelligence;
mouths, c'est-à-dire gouffres d'avidité;
hommes qui ne cherchent qu'à satisfaire leurs passions et dont l'intelligence est aveuglée.

Car c'est la domination des passions en l'homme qui est la source de tout e mal et qui crée les esclaves aussi bien que les tyrans.

Ces idées seront élaborées et systématisées au cours des luttes passionnées de 1641 à 1658, du Long Parlement et du Commonwealth, et, appliquées à la politique aussi bien qu'à la théologie, elles deviendront le centre d'une explication complète du monde.

Mais, dès 1637, elles existent, plus ou moins latentes ou développées, en Milton, parce qu'elles grandissent sûrement sur les dispositions profondes de son caractère, dans le jeu des deux tendances fondamentales : la sensibilité passionnée et l'orgueil de l'intelligence.

---

(1) *Lycidas*.

En attendant, nous retrouvons dans le voyage en Italie, transposées clairement dans les actions du poète, toutes les tendances diverses que l'histoire de sa jeunesse nous a révélées, que ses premiers poèmes ont magnifiquement exprimées.

4. Le voyage en Italie.

C'est pour parfaire son éducation que Milton visita l'Italie, et moins pour étudier sur place les scènes des grands événements de l'antiquité que pour entrer en contact avec les beaux esprits de l'époque. L'Italie vivait encore sur la réputation acquise du XIII[e] au XVI[e] siècle ; Milton allait chercher à Florence, à Rome et à Naples des compatriotes du Dante et du Tasse. Si son bon goût et son esprit critique ordinaires ne l'abandonnèrent pas dans l'enthousiasme du premier voyage, il dut être bien désappointé.

Il est vrai que Milton était généreux et disposé à s'illusionner plus ou moins volontairement sur la valeur des hommes qu'il rencontrait.

Il ne trouva plus guère qu'un ou deux témoins vénérables de la splendeur perdue. Sa visite à Galilée produisit peut-être sur lui la plus profonde de ses impressions d'Italie. Milton n'avait guère ce que nous appellerions l'esprit scientifique; c'était plutôt un grand rhéteur qu'un observateur de la nature. Mais il avait l'admiration la plus sincère pour la science, et il devançait en cela la plupart ds ses contemporains, puisque Johnson lui reprochera encore au XVIII[e] siècle ses goûts scientifiques. Aussi sa visite à Galilée lui resta-t-elle dans la mémoire comme une entrevue avec un des géants de l'esprit. Milton parlera de Galilée à plusieurs reprises dans le *Paradis perdu* et même y citera son nom (1).

Il semble avoir reconnu ici, peut-être pour la seule fois de sa vie, un esprit supérieur au sien et c'est avec joie et vénération qu'il lui rendit hommage.

Une autre rencontre mémorable est celle de Manso, l'ami et le protecteur — quarante ans auparavant — du Tasse.

Mais, en somme, ce n'étaient là que de vénérables restes de grandeurs disparues.

L'ambition littéraire de Milton fut forcée de se contenter de ce que l'Italie pouvait alors lui offrir. Il fut choyé et reçu comme un envoyé des Muses par les cercles littéraires de Florence et de Rome, et les compliments versifiés échangés en de nombreuses réunions nous semblent aujourd'hui bien pauvre pâture pour avoir satisfait l'auteur de *Comus* et de *Lycidas* (2).

Des lettrés qui ne savaient pas l'anglais, et qui ne connaissaient de Milton que sa personne et ses vers latins, lui écrivaient ainsi :

Le Mélès d'Homère est vaincu, le Mincio de Virgile pleure,
Le Sebeto du Tasse n'ose plus murmurer,
La Tamise est victorieuse, ses ondes sont les plus orgueilleuses,
Car la Muse de Milton égale la seule Tamise aux trois autres rivières (3).

---

(1) *P. L.*, V, 262.
(2) V. Masson, I, p. 778 à 805, pour les traductions.
(3) Masson, I, 805.

Milton garde un peu plus de dignité et d'honnêteté dans ses réponses, mais il est entraîné plus loin que nous ne voudrions le voir se risquer (1).

Un îlot plus solide dans cette mer d'extravagance est la correspondance avec Boumattei sur la grammaire italienne (2).

D'ailleurs Milton ne semble guère s'être trompé sur la valeur de ces éloges, et les Italiens eux-mêmes se lamentaient devant lui de la dégradation à laquelle la tyrannie politique et religieuse avait réduit leur littérature, abaissée à toutes les adulations et forcée à toutes les bassesses (3).

Dans tout cela, nous voyons Milton digne et très conscient de sa propre valeur, et encourageant peut-être un peu trop la flatterie de ses amis; ils devaient se prendre eux-mêmes beaucoup moins au sérieux. Mais Milton les imprima gravement en tête de ses premiers poèmes.

En fait, ces Italiens ne savaient pas si bien dire; et si leurs louanges avaient été écrites sérieusement après le *Paradis perdu* et le *Samson Agonistes,* elles eussent été largement légitimes.

Milton, connaissant sa propre valeur, les accepta. Put-il croire, en son enthousiasme juvénile, qu'il avait trouvé des hommes capables de l'apprécier dans la patrie des arts et des lettres?

Ne savait-il pas que des réceptions semblables étaient offertes à tout venant? Son ennemi Morus lui dira plus tard que lui-même, Morus, a été reçu avec les mêmes honneurs par les mêmes amis (4).

Non seulement l'orgueil de Milton fut à la fête, mais tous ses goûts artistiques, et particulièrement son amour de la musique. Il entendit à Rome les plus célèbres cantatrices de l'Italie, les Baroni, et c'est dans un goût véritablement italien qu'il leur rendit hommage.

Mais la sensibilité du jeune poète fut émue de plus puissante et précise façon. Il devint violemment et poétiquement amoureux d'une dame de Bologne. Les détails sont inconnus; plusieurs thèses ont été soutenues (5). Mais les cinq poèmes italiens qui nous restent sont preuve suffisante que le séjour en Italie avait remué dans le cœur de Milton des puissances amoureuses.

Son orgueil de poète et de jeune homme le garda pur et fier de sa pureté, et ses propres mots, dans la *Seconde Défense*, font preuve et de la tentation et du triomphe :

« Je prends Dieu à témoin que, dans tous ces endroits où tant de choses sont considérées légitimes, j'ai vécu sain et sans tache de vice ou de libertinage, gardant perpétuellement en l'esprit la pensée que je pouvais bien échapper aux yeux des hommes, mais que je n'échapperais certainement pas à l'œil de Dieu » (6).

Et c'est l'orgueil de Milton, et non le zèle religieux, qui lui dicte sa conduite à l'égard du catholicisme. Milton n'a aucune étroitesse d'esprit. Voyageant de

(1) Cf. Masson, I, p. 806.
(2) Masson, I, 789.
(3) *Areopagitica,* Bohn, II, p. 82.
(4) V. Masson, vol. V, p. 193-195.
(5) Masson, I, p. 827-828.
(6) Bohn, vol. I, p. 257.

Rome à Naples, il entre en conversation avec « un certain frère ermite », et certes les relations ainsi établies durent être amicales, puisque c'est ce « certain frère ermite » qui, à l'arrivée à Naples, présenta Milton au noble marquis de Villa, le Manso du Tasse. De plus, presque tous les amis italiens de Milton doivent avoir été des catholiques.

Mais Milton ne voulait pas se taire sur sa religion; il adopta un compromis à la fois ingénieux et digne entre son orgueil et sa politesse :

« Je résolus donc de ne jamais commencer moi-même de conversation sur la religion, mais si l'on m'interrogeait sur ma foi, alors, quelles qu'en pussent être les conséquences, de ne dissembler en rien » (1).

Manso s'excuse de ne pas le recevoir encore mieux à cause de sa franchise religieuse; des marchands amis (Milton se fait des amis partout) l'avertissent que les Jésuites de Rome complotent contre lui. Et Milton nous dit :

« Par conséquent, je revins à Rome, malgré ces avertissements; je ne cachai ce que j'étais à nul de ceux qui me le demandèrent; et de nouveau, pendant deux mois, dans la cité même des papes, si l'on attaquait la religion orthodoxe, je la défendis en toute franchise ».

Mais les projets de voyage de Milton furent renversés par les nouvelles d'Angleterre :

« Je désirais, dit-il, aller visiter la Sicile et la Grèce, mais les tristes nouvelles de la guerre civile en Angleterre me rappelèrent. Il me sembla indigne de voyager pour ma culture intellectuelle, alors que dans ma patrie mes concitoyens luttaient pour la liberté » (2).

C'est l'appel des armes.

Milton ne sait pas encore ce qu'il fera. Mais il veut être sur les lieux de la lutte; il veut être prêt. En août 1639, il est en Angleterre. Il observe les événements. Dans l'année d'accalmie qui précède la lutte, il rassemble tous ses projets littéraires, il étudie les plans de son grand poème (3).

Mais l'appel de la passion religieuse et politique avait touché les sourdes et profondes puissances de sentiment dont nous avons vu si souvent les signes. Ses premières émotions lui avaient fait abandonner ses projets de culture intellectuelle.

Milton se lance dans la tempête. La passion éclate. L'intellectuel devient le combatif.

Toutes les puissances latentes passent dans l'action, dans la vie réelle, pour y être durement éprouvées et brisées. Dans ces épreuves et ces échecs se formera définitivement, en se cristallisant autour des tendances fondamentales du caractère, la conception miltonienne de la vie.

(1) Bohn, vol. I, p. 256.
(2) Bohn, vol. I, p. 256.
(3) Masson, vol. II, p. 106 à 121.

CHAPITRE II

L'HOMME D'ACTION ET DE PASSION

---

1. Milton, homme d'action.

C'était surtout la situation religieuse de l'Angleterre qui avait fait revenir Milton.

Deux grands partis se divisaient le pays.

D'abord, le parti puritain s'était peu à peu constitué depuis les temps de la reine Élizabeth. Dès la Réforme, la Bible s'était répandue dans toutes les classes de la société, et une éducation nouvelle en était sortie pour une partie du peuple anglais (1). Ces Anglais avaient appris l'égalité de tous les hommes devant Dieu (2), et le droit de chacun de penser à sa guise, aidé seulement par la Sainte Écriture. Ils avaient appris à discuter de questions religieuses et apportaient à cet exercice toute l'intransigeance de leur race. Ils avaient particulièrement horreur de l'Église catholique qui leur était comme la tyrannie d'Égypte à laquelle ils avaient échappé.

Aussi tout ce qui leur rappelait l'Église romaine leur était exécrable, et ils trouvaient dans leur Église anglicane trop de choses qui leur rappelaient Rome, depuis la hiérarchie épiscopale jusqu'aux vêtements sacerdotaux. Tout luxe d'ailleurs de vêtement ou d'habitation leur rappelait l' « Infâme de Babylone ».

Leur extérieur s'était donc endurci, mais leur vie intérieure avait décuplé d'intensité. La vie de famille leur était devenue plus chère et avait pris un caractère sacré. Le chef de famille était le prêtre qui lisait et expliquait le livre saint. C'est alors que l'expression « holy wedlock : le saint mariage » prit vraiment un sens réel (3). Les mémoires du colonel Hutchinson, un des plus ardents des puritains, écrits par sa veuve, donnent un admirable tableau de cette vie de la famille puritaine, faite de tendresse profonde et de sévérité. Aussi les mœurs légères des cours étaient-elles une abomination à ces hommes forts et purs.

Ces mêmes mémoires du colonel Hutchinson montrent aussi qu'une culture

---

(1) Cf. Green's *Short History*, p. 447 et les premiers volumes de Masson.
(2) Green, p. 451.
(3) Green, p. 451.

réelle embellissait souvent leurs foyers. La musique était leur art favori et n'était pas encore tombée à l'état de musique religieuse et de chant de psaumes.

Le grand idéal puritain était la domination de l'âme sur la chair, la maîtrise de soi, et, au dehors de soi, la Justice inexorable.

C'étaient là les meilleurs des puritains, et bien de leurs traits sont en Milton. Mais dans les esprits inférieurs, dans la masse qui vint plus ou moins au parti quand le parti triompha, ces belles qualités se changèrent trop souvent en défauts peu aimables : l'hypocrisie, le fanatisme, l'austérité et l'étroitesse d'esprit ne se répandirent que trop, parmi les puritains.

Milton se sépara très tôt de la majorité qui voulait instituer en Angleterre une tyrannie pire que la tyrannie épiscopale. Cromwell dut gouverner contre la majorité des puritains, appuyé presque uniquement par son armée, et c'est grâce à Cromwell que l'intolérance et le fanatisme ne réussirent pas à s'emparer complètement du pays.

L'autre parti, le parti du roi et du chef du clergé, Laud, était, au fond, souvent inconsciemment, tourné vers l'idéal catholique (1). Pour Laud, l'essence de la religion était la discipline ecclésiastique, et la base de l'Église était la succession épiscopale qui fait descendre par ordination tous les évêques de l'apôtre Pierre. Le clergé aurait dû rester célibataire; un rituel fixe et un cérémonial pompeux et compliqué étaient établis dans l'Église. L'Église anglicane se séparait complètement des protestants du continent et devenait une branche insulaire et assez peu modifiée de l'Église catholique.

Les puritains, ceux qui lisaient la Bible au lieu de recevoir les instructions des supérieurs, et qui haïssaient les surplis, étaient chassés de leurs églises.

Le calvinisme était ouvertement combattu, et les opinions d'Arminius — autrement dit la foi au libre arbitre — encouragées dans toute la hiérarchie. Les évêques prêchaient l'obéissance passive au roi en toutes choses; l'Église de Laud devenait un instrument puissant de domination à la disposition de la couronne.

Par contre, une tolérance assez large régnait dans le parti et pour les idées et pour les mœurs. Tant qu'on obéissait aux rois et aux évêques, tant qu'on se conformait aux usages fixés et aux cérémonies prescrites, on était libre pour le reste de penser à peu près comme on voulait, et la morale n'était pas trop sévère.

Sur bien des points, Milton était d'accord avec ces ennemis de son parti. Lui aussi finit par rejeter la prédestination des calvinistes, devint un Arminien et plaça le libre arbitre au centre même de son système. Lui aussi lutta pour la tolérance, comme Chillingworth, comme Hales, comme les Libéraux anglicans. Lui aussi était d'avis de laisser faire, laisser aller, et de laisser le peuple s'amuser le dimanche au lieu de le pousser, bon gré, mal gré, dans les églises.

Mais Milton se révolta contre la tyrannie épiscopale, et la majorité de ses compatriotes était avec lui. La peur du retour vers le catholicisme mit l'Écosse et l'Angleterre debout contre la royauté.

---

(1) V. Green, p. 494.

Charles Ier fit, pour imposer l'épiscopat à l'Écosse, deux guerres ridicules qui se terminèrent, presque sans effusion de sang d'ailleurs, par sa complète déconfiture.

Mais il poursuivait plus particulièrement l'établissement de son pouvoir personnel, essayant peu à peu de supprimer les plus vieilles libertés anglaises. La question religieuse ouvrit les guerres civiles et leur donna leur caractère spécial; mais la question politique tenait peut-être encore plus à cœur aux Anglais eux-mêmes. Ils saisirent l'occasion de la défaite du roi par les Écossais et des embarras financiers de la couronne pour forcer Charles Ier à convoquer le Parlement de 1640 qui devint le Long Parlement.

Le Parlement s'attaqua d'abord à l'ennemi politique et, en 1641, l'instrument de la tyrannie du roi, Strafford, lâchement abandonné par un maître qu'il avait servi non sans génie, périt sur l'échafaud.

Puis le Parlement s'attaqua à l'ennemi religieux et essaya d'abattre le pouvoir des évêques, instruments plus efficaces encore du pouvoir royal. Mais le roi, qui n'avait pu défendre Strafford, défendit l'Église et trouva un parti pour la défendre. En 1642, la guerre civile commença.

Mais avant cela, Milton avait publié cinq pamphlets en faveur du Parlement. Et Milton, laissant de côté pour le moment la question politique, s'était lancé de toutes ses forces à l'assaut des institutions épiscopales.

Les pamphlets de Milton ne sont pas de la littérature; ce sont des actes.

L'idéal puritain se formait et une vision généreuse attirait invinciblement l'esprit des hommes religieux d'Angleterre. Ceux qui allaient le plus loin attendaient la Cinquième Monarchie : la venue triomphale du Christ sur la terre, dans un temps très rapproché, et la fondation d'un royaume temporel du Christ, qui devait durer mille ans et finir avec le monde lui-même.

Milton, à la fin de sa vie certainement, mais nous ne savons à partir de quelle date, admit l'idée de ce royaume temporel du Christ qui clorait les destinées terrestres (1).

Ces Millénaires exaltés ne faisaient qu'exprimer un espoir sublime du grand parti puritain. Qui pouvait savoir si et quand le Christ viendrait? En attendant, les Anglais allaient se mettre à l'œuvre; ils allaient supprimer les tyrans politiques et religieux; ils allaient réorganiser leur pays sur des bases rationnelles et en harmonie avec les volontés de Dieu. Les Anglais étaient le peuple choisi de Dieu « qui se révèle », dit Milton, « tout d'abord à ses Anglais » (2); ils lui étaient dédiés, dès 1643, par une Ligue et Covenant solennels; ils étaient destinés à remplir sa volonté. Ils allaient établir sur terre le Royaume visible de Dieu (3).

Milton partageait pleinement ces espoirs, ces orgueils et ces enthousiasmes. Et Milton, de plus, avait, outre sa haute idée du peuple d'Angleterre, une haute idée de lui-même. Il se croyait capable d'une action réelle et décisive; il sentait en lui une grande force qui pèserait lourdement sur les destinées de l'Église et du pays. Son orgueil s'éleva jusqu'au sacrifice.

---

(1) V. ci-dessous, 2e partie, V, 2. Pour les Chiliastes (Millénaires), etc., V. Masson, vol. III, p. 152.

(2) *Areopagitica.*

(3) Cf. Green, p. 588.

Il abandonna les buts qui avaient rempli sa vie ; il ne s'agissait plus maintenant de littérature : il fallait exécuter les volontés de Dieu ; il fallait rétablir le Paradis sur terre, et non plus se contenter de chanter le Paradis perdu ou le Paradis à reconquérir. L'œuvre était autrement urgente et glorieuse. La même ardeur qui lançait Milton vers ce qui lui avait semblé le but le plus haut de l'homme, la poésie, le lança vers un but plus grand, plus solide, plus réel, lorsque ce but lui apparut. Derrière les ambitions littéraires de Milton, il y avait une ambition plus haute : être grand. Et quand la grandeur lui apparut ailleurs que dans la littérature, il la chercha ailleurs. Il n'y a donc aucune contradiction, aucune inconsistance entre les deux parties de la vie de Milton. Elles ne sont pas deux, elles sortent ensemble de son caractère, elles ne sont qu'une : la recherche de la gloire de Dieu qui est une avec la recherche de la gloire de Milton. Mais Milton, en son orgueil, préférait encore la gloire intérieure de sa propre approbation aux applaudissements du public lettré.

Il est beau et noble de chanter les plans de Dieu ; il est plus noble et plus nécessaire de les remplir. Aussi, dans cette âme sérieuse de Milton, il n'y eut que peu d'hésitation. Et Milton savait qu'il se sacrifiait ; il savait que, personnellement, il n'était pas fait pour cette lutte.

Il confesse :

« Je n'aurais pas choisi cette manière d'écrire (la prose), m'y sachant inférieur à moi-même, incliné par ma nature vers d'autres tâches et ne me servant, pour ainsi dire, ici que de ma main gauche » (1).

« Si je cherchais la gloire en faisant montre d'esprit et de savoir, je n'écrirais pas en un temps si peu opportun pour moi, alors que je n'ai pas complété à ma satisfaction le cycle de mes études privées — quoique je ne me plaigne d'aucune insuffisance de préparation pour le sujet dont il s'agit » (2).

Mais l'œuvre presse et a besoin de tous. Milton abandonne le trône de la gloire poétique et consent à devenir un ouvrier obscur des plans de Dieu (3) :

« Quand Dieu commande de saisir la trompette et de lancer un appel douloureux et sans harmonie, il n'appartient pas à l'homme de décider ce qu'il dira ou ce qu'il taira » (4).

Au début de la lutte, il s'écrie (5) :

« Mais je prévois ceci : Si l'église tombait sous le joug de l'oppression, alors que Dieu m'avait donné la force d'élever la voix contre l'auteur d'un tel forfait ; ou bien si l'église, par la bénédiction d'en haut accordée aux labeurs courageux des hommes fidèles, transformait en de meilleurs jours cette période de calamités, sans la moindre aide ou contribution de ces quelques talents que

---

(1) *Reason of Church Government*, p. 477.

(2) P. 476.

(3) Ses trois premiers pamphlets contre les évêques furent publiés sans nom d'auteur. Ce n'est qu'au quatrième, lorsque la polémique passa sur un terrain personnel et que Milton dut se justifier dans sa vie privée, qu'il leva le masque. Tous ceux qui s'intéressaient à la question savaient d'ailleurs qui était l'auteur des trois pamphlets. V. Masson, II, p. 237, 257, etc.

(4) *Reason of Church Government*, p. 474.

(5) *Ibid.*, p. 475 et 476.

Dieu m'a prêtés, je prévois les litanies de découragement et de reproche que j'entendrais en moi-même pendant tout le reste de ma vie :

« Homme timoré et ingrat, l'Église de Dieu est une fois encore sous les » pieds de ses ennemis insultants, et tu te lamentes. Mais de quelle importance » es-tu, toi et ta lamentation? Quand il en était temps, tu n'as pas su trouver, » dans tout ce que tu avais lu et étudié, une syllabe à dire pour sa défense. Et » cependant, à la sueur des autres hommes, on t'avait donné et bien-être et loisir » pour tes méditations. Tu as l'ardeur, l'intelligence et le langage d'un homme » lorsqu'il s'agit d'orner ou d'embellir un vain sujet; mais quand il a fallu » plaider la cause de Dieu et de son Église — ce pour quoi cette langue que tu » as t'a été donnée — Dieu a écouté s'il entendait ta voix parmi ses serviteurs » zélés, mais tu étais muet comme les brutes; sois donc dorénavant ce que ton » silence de brute a fait de toi ».

» Ou bien, dans l'autre cas, j'entendrais ceci :

« O lâche, dont jamais nul ne tiendra plus compte, l'Église a maintenant » triomphé de ses épreuves grâce aux labeurs incessants de beaucoup de ses » fidèles serviteurs qui se sont levés pour la défendre; et toi aussi, tu voudrais » te permettre de participer, comme l'un d'eux, à leur joie — mais pourquoi » donc toi? Où peux-tu montrer un mot ou un acte de toi qui aurait pu hâter » le triomphe? Quoi que tu fasses maintenant, quoi que tu dises ou écrives, ou » que tu exprimes sur ton visage, c'est l'aumône qui t'est faite par la prudence, » l'activité et le zèle des autres. N'ose donc rien faire ou dire de plus qu'en ta » paresse ou ton imbécillité première; si tu l'oses, ton impudence achète du » courage à bon marché par le mérite et la souffrance des autres; ce qui a été » ton péché est maintenant ton devoir : être abject et ignoble ».

» Et ce seraient là régulièrement mes matines et mes vêpres » (1).

---

(1) But this I foresee, that should the church be brought under heavy oppression, and God have given me ability the while to reason against that man that should be the author of so foul a deed; or should she, by blessing from above on the industry and courage of faithful men, change this her distracted estate into better days, without the least furtherance or contribution of those few talents, which God at that present had lent me; I foresee what stories I should hear within myself, all my life after, of discourage and reproach. Timorous and ungrateful, the church of God is now again at the foot of her insulting enemies, and thou bewailest. What matters it for thee, or thy bewailing? When time was, thou couldst not find a syllable of all that thou hast read, or studied, to utter in her behalf. Yet ease and leisure was given thee for thy retired thoughts, out of the sweat of other men. Thou hast the diligence, the parts, the language of a man, if a vain subject were to be adorned or beautified; but when the cause of God and his church was to be pleaded, for which purpose that tongue was given thee which thou hast, God listened if he could hear thy voice among his zealous servants, but thou wert dumb as a beast; from henceforward be that which thine own brutish silence hath made thee. Or else I should have heard on the other ear : Slothful, and ever to be set light by, the church hath now overcome her late distresses after the unwearied labours of many her true servants that stood up in her defence; thou also wouldst take upon thee to share amongst them of their joy : but wherefore thou? Where canst thou shew any word or deed of thine which might have hastened her peace? Whatever thou dost now talk, or write, or look, is the alms of other men's active prudence and zeal. Dare not now to say or do anything better than thy former sloth and infancy; or if thou darest, thou dost impudently to make a thrifty purchase of boldness to thyself, out of the painful merits of other men; what before was thy sin is now thy duty, to be abject and worthless. These, and suchlike lessons as these, I know would have been my matins duly, and my even-song.

Donc, en pleine conscience de ce qu'il faisait, et à l'appel du devoir, Milton abandonna les buts de sa vie. Il fit confiance à Dieu. Il ne perdit pas l'espoir que, une fois l'œuvre divine solidement assise, Dieu lui accorderait vie et force et courage pour chanter le triomphe ultime, et lui permettrait d'être la trompette qui célèbre la victoire comme il aurait été celle qui sonne le combat. Au milieu de ses pamphlets, Milton s'adresse un instant à part au « lecteur élégant et savant » (1) et prend avec lui ses engagements particuliers pour après la bataille. Cette confiance est aussi sublime que l'orgueil qui l'inspirait, et que l'esprit de sacrifice qui la rendait nécessaire (2):

« Je n'hésite pas à m'engager avec tout lecteur compétent, afin que, pendant quelques années encore, il me fasse confiance pour le paiement de ma dette envers lui ; car ce n'est pas une œuvre qui puisse sortir du feu de la jeunesse ou des vapeurs du vin — comme celles qui coulent, en flots désordonnés, de la plume de quelque vulgaire chantre d'amour —, ou de l'ardeur qu'inspire la bonne chère à quelque parasite rimeur. Cette œuvre ne peut s'accomplir par l'invocation de la déesse Mémoire et de ses sirènes de filles, mais par la prière ardente à cet Esprit éternel, qui fait présent à ses élus de toute poésie et de toute science, et qui envoie son séraphin, armé du feu sanctifié de ses autels, toucher et purifier les lèvres de ceux qu'il choisit. Il faut ajouter à cela l'étude persévérante et bien dirigée...

» Je veux déclarer clairement ici que c'est bien contre mon gré que j'abandonne la poursuite de ces espérances, et que je quitte une solitude calme et agréable, nourrie de pensées joyeuses et confiantes, pour m'embarquer sur une mer troublée de bruits et de disputes revêches, laissant la contemplation de la face éblouissante de la vérité dans l'air calme et tranquille d'études chéries, pour m'avancer dans la lumière trouble d'une érudition creuse qu'on vend par son volume apparent, et me contenter comme je puis de me battre à coup de citations contre des hommes dont la science et la religion reposent sur des bourrages de marges...

» Quel honneur y a-t-il à se mesurer avec de tels adversaires?

» Mais si c'était le service le plus humble, alors que Dieu me le commande par son secrétaire, ma conscience, ce serait malheureux pour moi de m'y refuser (3) ».

---

(1) *Reason Ch. G.*, p. 476.

(2) *Ibid.*, p. 481 et 482.

(3) Neither do I think it shame to covenant with any knowing reader, that for some few years yet I may go on trust with him toward the payment of what I am now indebted, as being a work not to be raised from the heat of youth, or the vapours of wine; like that which flows at waste from the pen of some vulgar amourist, or the trencher fury of a rhyming parasite; nor to be obtained by the invocation of dame memory and her siren daughters, but by devout prayer to that eternal Spirit, who can enrich with all utterance and knowledge, and sends out his seraphim, with the hallowed fire of his altar, to touch and purify the lips of whom he pleases : to this must be added industrious and select reading, steady observation, insight into all seemly and generous arts and affairs ; till which in some measure be compassed, at mine own peril and cost, I refuse not to sustain this expectation from as many as are not loth to hazard so much credulity upon the best pledges that I can give them. Although it nothing content me to have disclosed thus much beforehand, but that I trust hereby to make it manifest with what small willingness I endure to interrupt the pursuit of no less hopes than these, and leave a calm and

Milton eut raison; sa confiance en la destinée ne fut pas trompée. C'est de la lutte amère à son âme qu'il a tiré le fond du *Paradis perdu.* C'est là qu'il a amassé la matière qu'il fondra dans sa vieillesse en une œuvre suprême. Sans le savoir, en faisant le sacrifice, il semait le grain le plus riche de la moisson de sa gloire future.

Ses idées vont se former au contact des réalités douloureuses, et la grandeur du *Paradis perdu,* comme celle de la *Divine Comédie,* c'est que ni l'une ni l'autre des deux grandes épopées européennes n'ont été écrites par de purs hommes de lettres, mais par des hommes qui avaient souffert et lutté dans les plus grandes entreprises de leur temps, pendant de longues années, et qui ont versé dans leur œuvre le résultat de l'expérience de ces luttes, les problèmes et les espoirs, la passion et les découragements, et les certitudes finales. C'est pour cela que le *Paradis perdu,* comme la *Divine Comédie,* et plus peut-être, car l'idéal de Milton avait été autrement large dans ses luttes politiques que celui du Dante, est un poème humain et universel, et non pas seulement une œuvre de rhétorique littéraire.

Milton voulut d'abord, avant tout, l'établissement du royaume des saints sur la terre. Ses préoccupations religieuses et pratiques furent supérieures à ses préoccupations littéraires :

« Not the greatest poet, but the greatest man », dit Trelawney.

Il sut sacrifier ses sentiments personnels à un but désintéressé. Il voulut aider Dieu. Il crut le pouvoir. Son orgueil et son égotisme n'étaient donc pas de la trempe ordinaire.

Ses pamphlets ont été considérés comme de la littérature, et condamnés. C'est donc là une erreur complète. Ce sont des actes et c'est en tant qu'actes qu'il faut les juger, et non par ce qui choque en eux le goût d'aujourd'hui.

Milton a adapté ses formes au but poursuivi. Il a essayé, non pas de faire œuvre d'art, ce qui n'aurait servi à rien, mais de produire impression sur ses contemporains.

D'où, d'abord, la négligence de son style : il fallait faire vite, produire au moment opportun un effort décisif, parer au plus pressé. La seule qualité du style qu'il recherchât, c'est l'énergie. Beaucoup d'autres lui furent données par surcroît, parce qu'il était Milton.

D'où ensuite les personnalités, les insolences et la grossièreté. C'était là, à l'époque, ce qui discréditait l'adversaire, bien plus que les raisonnements ou que l'érudition, si appréciée pourtant.

---

pleasing solitariness, fed with cheerful and confident thoughts, to embark in a troubled sea of noises and hoarse disputes, put from beholding the bright countenance of truth in the quiet and still air of delightful studies, to come into the dim reflection of hollow antiquities sold by the seeming bulk, and there be fain to club quotations with men whose learning and belief lies in marginal stuffings, who, when they have, like good sumpters, laid ye down their horse-loads of citations and fathers at your door, with a rhapsody of who and who were bishops here or there, ye may take off their packsaddles, their day's work is done, and episcopacy, as they think, stoutly vindicated. Let any gentle apprehension, that can distinguish learned pains from unlearned drudgery imagine what pleasure or profoundness can be in this, or what honour to deal against such adversaries. But were it the meanest under-service, if God by his secretary conscience enjoin it, it were sad for me if I should draw back.

D'où encore le pédantisme : il fallait écraser l'adversaire sous le poids des textes et des autorités, et prouver qu'il avait tort devant un tribunal qui admettait ce genre de preuves.

Si Milton voulait agir, il devait prendre ces moyens. Il ne pensait pas alors à la postérité, mais à faire un effet sur l'opinion publique de son temps. Son travail de cette époque est comparable, (« pour comparer les grandes choses aux petites », comme il dit) à celui des polémistes politiques et religieux de la presse contemporaine : par la rapidité de production, par la négligence de style, par le manque d'idées sérieuses du fond, sauf en ce que l'homme qui écrit y met inconsciemment de sa propre valeur.

Les actes doivent être jugés par leurs résultats ; et aujourd'hui les résultats des pamphlets de Milton nous semblent maigres, sinon inexistants. Mais les résultats des batailles de Cromwell aussi nous semblent maigres après la Restauration. Puis nous approchons du temps où les pamphlétaires seront choyés par les chefs des partis et considérés comme des personnages importants dans l'État, du temps où Swift traitera les ministres avec mépris.

Si les pamphlets de Milton ne convertirent personne à la cause de la liberté — et qu'en savons-nous ? — du moins affermirent-ils sans doute bien des tièdes et des hésitants, et furent-ils plus tard des causes de triomphe et de jubilation par toute l'Europe pour les partisans du Commonwealth. Et n'est-ce pas un résultat appréciable que de stimuler les courages de ses compagnons de lutte ?

En tout cas, Milton croyait à l'efficacité de ses efforts, et ses contemporains avec lui, surtout en tant que pamphlétaire officiel. L'*Eikonoklastes,* les *Défenses* lui donnèrent la célébrité. Ce fut du travail commandé, et par conséquent jugé utile, par les meilleurs politiques du temps.

Il est certain que Milton occupa une place importante, en tant qu'homme politique, dans l'opinion de ses contemporains, non pas tant en qualité de chef que comme un de ces secrétaires et hommes de bureau favorisés qui, sous tous les régimes, ont souvent une influence de fait considérable, quoique sans notoriété pour les historiens.

Sous le Commonwealth, il fut souvent chargé des travaux les plus confidentiels, et, en leur sphère, les plus importants : il eut à lire les papiers saisis chez les suspects, et le Commonwealth acceptait ses conclusions (1).

Il agit souvent comme porte-parole du gouvernement, comme, par exemple, dans les *Observations sur la paix du comte d'Ormond* (2). Il put envoyer un de ses amis en Écosse comme inspecteur des bois et des goudrons, et le Commonwealth s'en remit à lui pour les résultats de cette mission. Ce même ami, ancien royaliste non repenti, s'adressa à Milton pour obtenir de se faire rendre le crâne du marquis de Montrose, qui était resté plusieurs années exposé à la réprobation publique. C'est Milton aussi qui s'occupa d'une histoire de 44 canons cachés par le marquis d'Argyle dans les sables de la côte écossaise, en vue de révolutions futures (3). Masson estime que, sans sa cécité, Milton eût

(1) Masson, IV, 87.
(2) 1649.
(3) Masson, IV, 491, 492.

probablement joué un rôle important dans le Parlement de Cromwell ou dans la diplomatie, ainsi que plusieurs de ses collègues en secrétariat (1).

Enfin, les ennemis du Commonwealth ne s'y trompèrent pas. A la Restauration, Milton fut sérieusement en danger de mort, puis de prison, en dépit de l'amnistie presque générale. Il fut l'objet nominatif d'un vote du Parlement, puis d'une proclamation du roi. Il n'échappa qu'à la surprise générale, et parce qu'il avait des amis influents et dévoués au Parlement, le beau-frère et un ami de Monk, et quelques-uns des « Restorers », et parce que Lord Hyde, de qui dépendaient les poursuites, était lui-même un lettré intelligent qui consentit à se laisser aveugler (2).

C'est donc Milton homme d'action que nous révèlent les pamphlets; et tous ses travaux religieux et politiques doivent être considérés comme des actes et non comme de la littérature. A ce titre, ils sont profondément intéressants et caractéristiques. Milton a voulu aider, et il a aidé de la meilleure façon possible, de la seule façon possible pour lui, à l'établissement du Royaume des Saints. Il a sacrifié, momentanément au moins — et en fait pour près de vingt ans — l'œuvre chérie de sa vie, volontairement et en pleine connaissance de caûse; de même que volontairement et en pleine connaissance de cause, de 1650 à 1652, il a sacrifié sa vue à l'œuvre de défense républicaine.

Et c'est là, en un sens plus élevé, une application de la vieille maxime : *Primum vivere, deinde philosophari.* La vie est au-dessus de la littérature. Si le royaume de Dieu peut être établi sur la terre, le plus humble ouvrier de cette œuvre sera au-dessus des plus glorieux des hommes. Ainsi pensa Milton. Tout son caractère : son orgueil, sa passion, sa noblesse d'âme, le forçait à penser ainsi.

Et ce caractère d'acte se retrouve au fond même du *Paradis perdu.*

Après la chute de tous les espoirs, il s'agit intellectuellement, et non plus pour un public ignorant, mais pour la conscience humaine universelle, de

Justifier les voies de Dieu devant les hommes,

de ne pas désespérer, de montrer les causes de l'échec général de la nature humaine, qui viennent d'opérer une fois de plus, et de montrer aussi l'espérance éternelle. Milton apprit, de 1642 à 1657, que la réalité se refuse trop souvent à s'adapter aux idées abstraites; il apprit de quelle étoffe était faite la nature humaine. En lui se posa la question d'où sortira le fond du *Paradis perdu;* et il discerna graduellement les grandes lignes de la réponse.

C'est un tour d'esprit de Milton que de passer toujours du particulier au général : de même que dans ses pamphlets sur le Divorce, il ne parle même pas de son propre cas, ainsi dans le *Paradis perdu*, il ne parle pas de la chute du Commonwealth.

Mais c'est pourtant son mariage qui lui fit écrire les traités sur le divorce. Et c'est l'échec du Commonwealth qui lui posa le problème du *Paradis perdu.*

(1) Masson, V, 578.
(2) Masson, VI, p. 169, 172, 181, 187.

C'est toujours le même Milton qui écrivit un violent pamphlet pour la défense du peuple anglais. Le *Paradis perdu* est un pamphlet grandiose pour la défense de Dieu.

Nous examinerons les pamphlets au point de vue de la formation graduelle des conceptions de Milton, pour en tirer ses idées générales et y trouver les sentiments qui l'animent.

Par conséquent, nous n'étudierons pas — c'est-à-dire pas plus que ce n'est absolument nécessaire pour les comprendre — leur formation historique, l'occasion de leur apparition, ou même leur fond proprement dit. Du point de vue moderne, le fond est généralement sans grand intérêt, ou même sans intérêt aucun.

Les pamphlets sont pour nous des mines inépuisables et indispensables de renseignements sur les idées et les sentiments de Milton — et non pas seulement sur sa biographie, comme on les considère trop souvent. Ils valent de plus par leur style d'être étudiés pour eux-mêmes. Si Milton n'eût écrit que cela, il serait resté comme un des plus grands prosateurs de la littérature anglaise. D'ailleurs, les morceaux de grand style sont généralement ceux qui nous intéressent au point de vue sentiments ou idées, ou autobiographie. Par conséquent, laissant de côté la polémique historique morte qui est le fond de ces œuvres, nous nous occuperons de ce qui y est encore vivant, les idées et les passions de Milton, et de ce qui y est digne d'admiration, sa maîtrise de la prose anglaise.

On divise naturellement en plusieurs périodes l'étude des pamphlets de Milton.

D'abord vient la période des controverses ecclésiastiques, en 1641-1642, qui a produit :

La Réforme en Angleterre;
De l'Épiscopat;
Critiques sur la Défense de la Remontrance;
La raison du gouvernement de l'Église tournée contre l'Épiscopat;
Apologie de Smectymnuus.

Pendant cette période, Milton est avec les Presbytériens.

Ensuite vient le groupe des traités sur le Divorce, de 1643 à 1645 :

La doctrine et la discipline du Divorce;
Le *Tétrachordon;*
Le *Colasterion.*

Milton se sépare ici des Presbytériens et se joint aux Indépendants.

A la même époque, en 1644, il publie deux œuvres qui sont restées les plus intéressantes pour le public en général :

L'*Areopagitica, Défense de la Liberté de la Presse;*
La *Lettre sur l'Éducation.*

De 1649 à 1655, c'est la lutte soulevée par le procès et la mort du roi.

Milton publie en 1649 :

Du Pouvoir des Rois et Magistrats;
L'Eikonoklastes.

Puis viennent les trois Défenses en latin :

En 1651, *Defensio pro Populo anglicano;*
En 1654, *Defensio secunda;*
En 1655, *Defensio pro se.*

Enfin, de 1658 à 1660, Milton, conscient de l'échec approchant de sa cause, fait un dernier effort pour elle, contre les prélats encore une fois dans le

Traité du Pouvoir civil dans les Causes Ecclésiastiques
et la *Façon de chasser de l'Église les Mercenaires;*

et contre la monarchie en 1660 :

Manière facile et rapide d'établir une libre république.

C'est la fin des pamphlets de Milton; la cause est perdue, toute action est inutile; Milton retourne à la littérature.

En 1673, avant sa mort, il donne un dernier mot de conseil à ses contemporains sur leurs querelles religieuses, et, en quelques pages traite

De la vraie Religion, de l'Hérésie et du Schisme.

Ces divisions des pamphlets ne sont pas seulement des séries de titres; elles constituent, si seulement nous pouvions la reconstituer, l'histoire profondément humaine des espoirs et des désillusions de Milton. L'homme au cœur noble et à l'intelligence sublime se lance dans la lutte avec ardeur en 1641; en 1660, il s'en retire plein de l'amertume d'un échec complet. Il a passé par plusieurs phases, et les différents groupes des pamphlets correspondent à ces phases.

Pendant la lutte contre les évêques, Milton est jeune, plein d'ardeur et d'orgueil et ne doute un moment ni de lui, ni de sa cause.

Son mariage lui apporte le premier grand choc de sa vie. Tout d'un coup, Milton voit un de ses rêves les plus hauts complètement détruit, et par sa faute : il s'est laissé aveugler par la passion. Il sait désormais qu'il porte en lui des puissances mauvaises. Il découvre en même temps que son parti n'entend aucunement l'aider dans sa lutte d'homme privé pour sa liberté intime.

Mais sa jeunesse et son orgueil se révoltent; il se libérera et, avec lui-même, libérera le monde. L'*Areopagitica* et la *Lettre sur l'Éducation* sont deux hymnes de certitude dans le triomphe final de la liberté, dans la mission divine de l'Angleterre, dans les pouvoirs de l'intelligence humaine.

Puis Milton se calme; la vie de son foyer s'établit sur un compromis; il est le témoin des guerres civiles. Une nouvelle fois, il se lance avec ardeur dans la lutte : Cromwell et les saints ont paru. Le royaume de Dieu s'approche. Milton lutte contre le mal politique, et voit, avec dégoût et indignation, que la passion et l'intérêt règnent dans ce monde, et que l'individu corrompu fait les sociétés corrompues. Sa conception du mal universel, le triomphe de la passion, se forme en lui. Et il s'aperçoit bientôt que ce mal est dans son propre parti. Cromwell ne le satisfait plus. A la mort de Crom-

well, le petit nombre des saints ne suffit pas contre le débordement des passions aveugles du peuple.

Tous les espoirs de Milton ont échoué. Le problème du mal lui a été posé, dans toute l'amertume et le désespoir des désillusions personnelles, des souffrances et des sacrifices vains.

2. La lutte contre les évêques.

En janvier 1641, l'évêque Hall publia son *Humble Remontrance* contre les projets révolutionnaires du Parlement en matière de hiérarchie ecclésiastique.

Le fameux pamphlet contre les évêques, signé *Smectymnuus*, parut en mars 1641. Thomas Young, le premier précepteur de Milton, en était le principal auteur (1). Milton était en relations avec lui et a peut-être même, pense Masson, collaboré au pamphlet (2). En tout cas, en juin 1641, Milton publia, sans nom d'auteur, le pamphlet intitulé :

De la réforme de la discipline de l'Église en Angleterre, et des causes qui, jusqu'ici, l'ont empêchée.

Le pamphlet ne présente qu'un intérêt très modéré quant à son fond même. L'idée générale, qui revient perpétuellement dans les pamphlets de Milton, est que toute vraie réforme a été rendue impossible en Angleterre par l'ambition et l'égoïsme de caste des évêques. Milton examine d'une façon très peu méthodique l'histoire de l'Église depuis Henri VIII, et, plus ou moins, depuis les premiers chrétiens, et s'efforce de trouver en toute occasion des preuves à l'appui de sa théorie. Il ne paraît pas qu'un historien se soit jamais avisé d'examiner de près les affirmations historiques de Milton ; il ne paraît pas non plus que cela en vaille la peine. Mais au point de vue de l'étude des idées de Milton en 1641, la pamphlet est intéressant.

Milton s'attache dès l'abord à l'aspect religieux des luttes de son temps. La politique proprement dite l'intéresse moins. Ce trait lui restera toujours. Même lorsqu'il en viendra à juger Cromwell, son héros, il subordonnera sa politique à ses entreprises religieuses, et quoique approuvant sa politique, le condamnera à cause de sa religion.

« Parmi les méditations profondes et intimes que tout homme élevé dans la religion chrétienne doit consacrer très fréquemment à Dieu et aux voies et œuvres miraculeuses de Dieu parmi les hommes, — après l'histoire de notre Sauveur le Christ, — je ne sais rien qui soit plus digne d'exciter, d'une part, tous nos sentiments de pitié, et d'autre part, de joie, que de considérer d'abord la corruption horrible et soudaine de l'église, et puis, après des

(1) Masson, II, 219 et 221.
(2) Masson, II, p. 238 et 260 ; ce point ne semble pas très bien prouvé. L'imagination de Masson l'entraîne souvent un peu loin dans ses hypothèses.

siècles insupportables à la pensée, sa réforme longtemps attendue, mais d'autant plus merveilleuse et heureuse » (1).

C'est ici un point de départ de la pensée de Milton; au point d'arrivée, nous verrons que Milton ne jugera même plus que la Réforme vaille la peine d'une mention dans le *Paradis perdu* (2).

C'est au nom d'une haute conception de Dieu qu'il combat le clergé, et déjà nous trouvons ici un des traits principaux de sa philosophie, qui le mènera à l'Arianisme et plus loin : l'idée que Dieu est illimité, sans formes et incompréhensible. Il reproche à l'Église d'avoir voulu un Dieu trop précis. C'est là l'origine de toute superstition (3).

« Comme s'ils pouvaient abaisser Dieu jusqu'à la terre et la chair, parce qu'ils ne pouvaient devenir eux-mêmes spirituels et célestes, ils commencèrent à ravaler le commerce divin de Dieu avec l'âme, et, en vérité, la forme même de Dieu, en des formes corporelles et extérieures, prétendant avec insistance qu'il était nécessaire de joindre le corps à un hommage formaliste et à une adoration délimitée. Ils le sanctifièrent, ils le parfumèrent, ils l'ornèrent non de robes d'innocence, mais de robes de lin pur et d'autres vêtements difformes et fantastiques, de voiles et de mitres, de dorures et de babioles tirées de la vieille garde-robe d'Aaron, ou du vestiaire des flamines ».

L'idée paraît pour la première fois que l'Angleterre est spécialement une nation choisie de Dieu, et qu'il faut, par conséquent, qu'elle soit digne de ce choix (4).

« Le cours agréable de ces pensées m'a souvent fait me demander sérieusement et débattre en moi-même comment cela s'était fait que l'Angleterre — à qui Dieu avait fait cette grâce et cet honneur d'être la première à lever l'étendard dans la cause de la vérité perdue et à sonner la trompette évangélique, montrant à toute la chrétienté, comme du haut d'une colline, le flambeau rallumé de la lumière salutaire — que l'Angleterre, dis-je, soit maintenant la dernière et la moins tranquille à jouir de cette paix dont elle apprit aux autres le chemin.

---

(1) Bohn, II, p. 364. — Sir, Amidst those deep and retired thoughts, which, with every man Christianly instructed, ought to be most frequent of God, and of his miraculous ways and works amongst men, and of our religion and works, to be performed to him; after the story of our Saviour Christ, suffering to the lowest bent of weakness in the flesh, and presently triumphing to the highest pitch of glory in the spirit, which drew up his body also; till we in both be united to him in the revelation of his kingdom, I do not know of anything more worthy to take up the whole passion of pity on the one side, and joy on the other, than to consider first the foul and sudden corruption, and then, after many a tedious age, the long deferred, but much more wonderful and happy reformation of the church in these latter days.

(2) V. ci-dessous, 2e partie, V, 2, Dieu et l'histoire.

(3) Bohn, II, 365 : As if they could make God earthly and fleshly, because they could not make themselves heavenly and spiritual; they began to draw down all the divine intercourse betwixt God and the soul, yea, the very shape of God himself, into an exterior and bodily form, urgently pretending a necessity and obligement of joining the body in a formal reverence and worship circumscribed; they hallowed it, they fumed up, they sprinkled it, they bedecked it, not in robes of pure innocency, but of pure linen, with other deformed and fantastic dresses, in palls and mitres, gold, and gewgaws fetched from Aaron's old wardrobe, or the flamins vestry. — V. ci-dessous, 2e partie, I, 1.

(4) B. II, 368-369.

» Il me semble que la précédence donnée par Dieu à notre île, qui fut la première à redécouvrir les vérités ensevelies, aurait dû être couronnée d'un succès plus heureux et conduire plus vite à la perfection » (1).

Les premiers temps de l'Église et les Pères n'inspirent à Milton aucun respect (2) :

« Il a été montré clairement que ces premiers temps ne prouvent rien en faveur des évêques ; mais même s'ils prouvaient tout ce qu'on voudra, leur décision ne devrait en rien nous influencer, comme je vais le montrer par la triple corruption qui les caractérise : 1. Les meilleures périodes de ces temps étaient largement infectées. 2. Les meilleurs esprits de ces périodes abondaient en défauts grossiers. 3. Les meilleurs écrits de ces esprits sont corrompus de dangereuse façon ».

Le rôle du clergé dans l'État est comparé à celui d'une verrue sur la tête d'un homme (3) :

« On raconte qu'une fois le corps assembla tous les membres en conseil pour le bien commun... La tête prit, de droit, la première place et, à côté d'elle, une monstrueuse verrue, presque aussi grosse que la tête elle-même... Les membres, stupéfaits, se mirent à se demander les uns aux autres qui était celui-là, assis auprès du chef. Nul ne sut que dire. Sur ce, la verrue se leva, non sans peine, et harangua l'assemblée en ces termes :

» Que si elle était, par sa place, immédiatement après la tête, elle l'était aussi par son mérite, étant pour la tête un ornement, une force, et étant en relation particulièrement étroite avec elle ; et que si la tête venait à manquer, nul n'était plus digne qu'elle-même de prendre la place vacante ; et que, par

---

(1) The pleasing pursuit of these thoughts hath ofttimes led me into a serious question and debatement with myself, how it should come to pass that England (having had this grace and honour from God, to be the first that should set up a standard for the recovery of lost truth, and blow the first evangelic trumpet to the nations, holding up, as from a hill, the new lamp of saving light to all Christendom) should now be last and most unsettled in the enjoyment of that peace, whereof she taught the way to others; although indeed our Wickliffe's preaching, at which all the succeeding reformers more effectually lighted their tapers, was to his countrymen but a short blaze, soon damped and stifled by the pope and prelates for six or seven kings' reigns ; yet methinks the precedency which God gave this island, to be first restorer of buried truth, should have been followed with more happy success, and sooner attained perfection.

(2) Bohn, 378 : How little therefore those ancient times make for modern bishops hath been plainly discoursed ; but let them make for them as much as they will, yet why we ought not to stand to their arbitrement, shall now appear by a threefold corruption which will be found upon them. 1. The best times were spreadingly infected. 2. The best men of those times foully tainted. 3. The best writings of those men dangerously adulterated. These positions are to be made good out of those times witnessing of themselves.

Cf. ci-dessous, 3e partie, 1re section, III, 2. Je ne relèverai plus, dans cette partie, les innombrables preuves de ce mépris de Milton pour les premiers chrétiens.

(3) P. 398 : Upon a time the body summoned all the members to meet in the guild, for the common good : (as Æsop's chronicles aver many stranger accidents :) the head by right takes the first seat, and next to it a huge and monstrous wen, little less than the head itself, growing to it by a narrower excrescency. The members, amazed, began to ask one another what he was that took place next their chief? None could resolve. Whereat the wen, though unwieldy, with much ado gets up, and bespeaks the assembly to this purpose : « That as in place he was second to the head, so by due of merit; that he was to it an ornament, and strength, and of special near relation; and that if the head should fail, none were fitter than himself to step into his place ;

conséquent, cela ferait honneur au corps de lui accorder les dignités et les richesses qui ornaient et distinguaient les membres les plus nobles ».

« On lui répondit qu'on consulterait : Et on envoya chercher un sage et savant philosophe, versé dans toutes chartes, lois et ordonnances du corps... Il vit immédiatement où en étaient les choses, et s'étonna de la témérité de cette enflure.

« Eh quoi », lui dit-il, « toi qui n'es qu'un sac d'excréments corrompus et durcis, tu oses te comparer aux membres libres et légitimes? Tu n'es pas la tête, quoique tu en aies tiré tant de substance. Quelle est ta fonction? Qu'as-tu fait de profitable au bien commun »?

» La verrue, peu facile à confondre, répondit que sa fonction était sa gloire; car lorsque l'âme se retirait de la tête pour échapper aux vapeurs qui y montent des membres inférieurs et pour méditer à son aise, c'était en elle, la verrue, que l'âme trouvait une retraite pure et calme, loin de la terre et des troubles.

» Ta sottise, répondit le philosophe, est aussi grande que ta corruption... Il n'y a en toi rien de bon, mais un amas d'immondices durcis et repoussants, comme tout le monde va le voir aussitôt que je t'aurai coupée, ce que je vais faire à l'aide de ces instruments ».

Milton, si violent contre les évêques, ne trouve encore rien à blâmer dans la constitution monarchique de l'Angleterre (1).

« Il n'y a jamais eu de gouvernement plus divinement harmonieux, plus équitablement balancé comme par la main même et les balances de la justice, que la république d'Angleterre, en laquelle, sous un monarque libre et sans maîtres, les hommes les plus nobles, les plus dignes et les plus prudents,

---

therefore he thought it for the honour of the body, that such dignities and rich endowments should be decreed him, as did adorn and set out the noblest members ». To this was answered, that it should be consulted. Then was a wise and learned philosopher sent for, that knew all the charters, laws, and tenures of the body. On him it is imposed by all, as chief committee, to examine, and discuss the claim and petition of right put in by the wen; who soon perceiving the matter, and wondering at the boldness of such a swoln tumour, « Wilt thou », quoth he, « that art but a bottle of vicious and hardened excrements, contend with the lawful and freeborn members, whose certain number is set by ancient and unrepealable statute? Head thou art none, though thou receive this huge substance from it. What office bearest thou? what good canst thou shew by thee done to the commonweal? » The wen, not easily dashed, replies that his office was his glory; for so oft as the soul would retire out of the head from over the steaming vapours of the lower parts to divine contemplation, with him she found the purest and quietest retreat, as being most remote from soil and disturbance. « Lourdan », quoth the philosopher, « thy folly is as great as thy filth : know that all the faculties of the soul are confined of old to their several vessels and ventricles, from which they cannot part without dissolution of the whole body; and that thou containest no good thing in thee, but a heap of hard and loathsome uncleanness, and art to the head a foul disfigurement and burden, when I have cut thee off, and opened thee, as by the help of these implements I will do, all men shall see ».

(1) P. 408 : There is no civil government that hath been known, no, not the Spartan, not the Roman, though both for this respect so much praised by the wise Polybius, more divinely and harmoniously tuned, more equally balanced as it were by the hand and scale of justice, than is the commonwealth of England; where, under a free and untutored monarch, the noblest, worthiest, and most prudent men, with full approbation and suffrage of the people, have in their power the supreme and final determination of highest affairs.

soutenus par la pleine approbation et les suffrages du peuple, ont pouvoir de prendre les décisions suprêmes sur les affaires les plus considérables ».

Le pamphlet se termine par une prière et une malédiction dans le style le plus grandiose de Milton ; et, dans le triomphe final des saints, le poète se représente lui-même, célébrant la victoire. Cette prière n'est pas seulement intéressante par son style magnifique, mais parce qu'elle exprime une des idées fondamentales de Milton : pour lui, Dieu intervient à tout moment dans la politique, et il intervient comme libérateur (1).

Et ce Dieu est encore pour Milton la Trinité du dogme orthodoxe (2) :

« Toi donc, qui sièges dans la lumière et la gloire inapprochables, père des anges et des hommes ! Et toi qu'ensuite j'implore, Roi Tout-Puissant, Sauveur de ce reste perdu des hommes dont tu pris la nature, Amour ineffable et éternel ! Et toi, troisième personne de l'infini divin, Esprit de lumière, joie et réconfort des créatures ! Divinité unique en trois personnes ! Baisse les yeux sur cette pauvre église presque expirante et épuisée, ne la laisse pas en proie à ces loups importuns, qui préparent patiemment leurs plans et veulent dévorer tes troupeaux sans défense ; les sangliers sauvages ont forcé les haies de ton vignoble et laissé la marque de leurs sabots flétrisseurs sur les âmes de tes serviteurs. O ne leur permets pas d'accomplir leurs desseins de damnation, à ceux-là qui se tiennent maintenant à la porte de l'abîme sans fond, attendant le mot d'ordre pour l'ouvrir et précipiter sur nous la terreur des sauterelles et des scorpions et nous ensevelir à nouveau dans le nuage effrayant des ténèbres infernales, où nous ne verrons plus jamais le soleil de ta vérité, où nous n'espérerons plus l'aube réconfortante, où nous n'entendrons plus jamais chanter l'oiseau du matin.

» O toi qui, après la rage impétueuse de cinq inondations sanglantes et la guerre intestine dont l'épée trempa le pays dans son propre sang, pris pitié de la succession incessante et navrante de nos calamités pressées et rapides, alors que nous étions tout à fait épuisés tu rétablis la paix par ta grâce favorable, et tu nous unis à toi en ligue solennelle ; et nous ayant presque entièrement libérés d'un esclavage indigne de chrétiens, tu édifias cet empire de

(1) P. 417 à 419.

(2) Thou, therefore, that sittest in light and glory unapproachable, parent of angels and men ! next, thee I implore, omnipotent King, Redeemer of that lost remnant whose nature thou didst assume, ineffable and everlasting Love ! and thou, the third subsistence of divine infinitude, illumining Spirit, the joy and solace of created things ! one Tripersonal godhead ! look upon this thy poor and almost spent and expiring church, leave her not thus a prey to these importunate wolves, that wait and think long till they devour thy tender flock ; these wild boars that have broke into thy vineyard, and left the print of their polluting hoofs on the souls of thy servants. O let them not bring about their damned designs, that stand now at the entrance of the bottomless pit, expecting the watchword to open and let out those dreadful locusts and scorpions, to reinvolve us in that pitchy cloud of infernal darkness, where we shall never more see the sun of thy truth again, never hope for the cheerful dawn, never more hear the bird of morning sing. Be moved with pity at the afflicted state of this our shaken monarchy, that now lies labouring under her throes, and struggling against the grudges of more dreaded calamities.

O thou, that, after the impetuous rage of five bloody inundations, and the succeeding sword of intestine war, soaking the land in her own gore, didst pity the sad and ceaseless revolution of our swift and thick coming sorrows ; when we were quite breathless, of thy free grace didst motion peace, and terms of covenant with us ; and having first well nigh freed us from antichris-

Bretagne jusqu'à une hauteur glorieuse et enviable, avec toutes les îles ses sœurs groupées autour d'elle.

» Maintiens-nous dans cette félicité, ne permets pas que l'obstination de notre demi-rébellion et de notre entêtement fasse naître la vipère Sédition qui grandit dans son œuf depuis quatre-vingts ans pour dévorer les entrailles de notre paix; qu'elle soit détruite avant sa naissance sans danger pour ce royaume frémissant et en travail, afin que nous puissions encore nous rappeler, dans nos chants solennels de grâces, qu'à cause de nous l'océan septentrional, jusqu'aux glaces de Thulé, fut couvert des débris orgueilleux de l'Armada d'Espagne et que du ventre même de l'enfer fut arrachée la damnation qui devait nous détruire avant qu'elle ne pût éclater sur nous en épouvantable tempête...

» Et nous savons maintenant, ô toi qui es notre espoir le plus certain et notre défense assurée, que tes ennemis se sont inspirés de toutes les sorcelleries de la grande prostituée et ont comploté avec ce lamentable tyran conspirateur qui consume le monde avec ses mines d'Ophir, et qui a soif de venger les ruines des vaisseaux éparpillées sur nos mers. Laisse-les s'entendre tous ensemble et qu'ils n'arrivent à rien; laisse-les décider et confonds leurs projets; laisse-les s'assembler et disperse-les; laisse-les se ranger en bataille et brise leurs rangs. Leurs rangs seront brisés, car tu es avec nous!

» Alors, parmi les hymnes et les alleluias des saints, peut-être entendra-t-on une voix essayer de chanter en un style sublime et nouveau tes miséricordes divines et tes jugements merveilleux accomplis en ce pays dans tous les temps. — Cette grande et belliqueuse nation... se dépouillant des loques de tous ses vices, sera saisie de cette haute et heureuse envie, d'être reconnue

---

tian thraldom, didst build up this Britannic empire to a glorious and enviable height, with all her daughter-islands about her; stay us in this felicity, let not the obstinacy of our half-obedience and will-worship bring forth that viper of sedition, that for these fourscore years hath been breeding to eat through the entrails of our peace; but let her cast her abortive spawn without the danger of this travailing and throbbing kingdom: that we may still remember in our solemn thanksgivings, how for us, the northern ocean even to the frozen Thule was scattered with the proud shipwrecks of the Spanish armada, and the very maw of hell ransacked, and made to give up her concealed destruction, ere she could vent it in that horrible and damned blast.

O how much more glorious will those former deliverances appear, when we shall know them not only to have saved us from greatest miseries past, but to have reserved us for greatest happiness to come! Hitherto thou hast but freed us, and that not fully, from the unjust and tyrannous claim of thy foes; now unite us entirely, and appropriate us to thyself, tie us everlastingly in willing homage to the prerogative of thy eternal throne.

And now we know, O thou our most certain hope and defence, that thine enemies have been consulting all the sorceries of the great whore, and have joined their plots with that sad intelligencing tyrant that mischiefs the world with his mines of Ophir, and lies thirsting to revenge his naval ruins that have larded our seas: but let them all take counsel together, and let it come to nought; let them decree, and do thou cancel it; let them gather themselves, and be scattered; let them embattle themselves, and be broken; let them embattle, and be broken, for thou art with us.

Then, amidst the hymns and hallelujahs of saints, some one may perhaps be heard offering at high strains in new and lofty measure to sing and celebrate thy divine mercies and marvellous judgments in this land throughout all ages; whereby this great and warlike nation, instructed and inured to the fervent and continual practice of truth and righteousness, and casting far from her the rags of her whole vices, may press on hard to that high and happy emulation to be found

comme le peuple le plus vertueux, le plus sage et le plus chrétien en ce jour, Roi Éternel qui dois bientôt venir, où tu ouvriras les cieux pour juger les divers royaumes du monde...

» Et ceux qui, par la destruction de la vraie foi, par les détresses et la servitude de leur pays, aspirent aux hautes dignités, au pouvoir et aux places ici-bas, après une fin ignoble en cette vie — et puisse Dieu la leur infliger — ils seront jetés pour l'éternité dans le gouffre le plus profond et le plus obscur de l'enfer. Ils seront soumis à la méchanceté, à l'insulte et au mépris de tous les autres damnés qui, dans les angoisses de leurs tortures, n'auront que ce soulagement de les tyranniser en brutes enragées, car ce seront leurs esclaves et leurs nègres. Et ils demeureront à jamais en cet état, les plus bas, les plus avilis, les plus méprisés, les plus insultés et les plus anéantis des vassaux de l'enfer ».

Ce n'est plus maintenant l'homme de lettres froid et mesuré, la passion a éclaté; Milton s'est jeté dans la lutte, avec tout son orgueil et toute sa puissance de passion et d'exécration, au service d'un idéal magnifique; et il est certain de la victoire. La victoire sur la Terre d'abord, mais bientôt après, le règne éternel du Christ, « shortly expected ».

En ce jour de triomphe, Milton satisfait reprendra son rôle naturel et redeviendra le poète. Et, en effet, Milton redevint poète, mais ce fut dans l'échec et la ruine de toutes ces ambitions, et non comme il l'avait rêvé. En ce rêve généreux pourtant, il nous révèle l'unité de son âme et de sa vie, la relation fondamentale et inévitable entre sa carrière politique et ses buts littéraires, le rôle qu'il voulait se créer en se jetant dans la lutte. Il nous montre aussi la source profonde de sa poésie épique : après la victoire, ce devait être le chant de triomphe. Malgré la défaite, la source d'inspiration sera la même, le *Paradis perdu* sera le chant de réconfort de la cause perdue. Dès 1641, Milton comprit donc d'où son poème allait lui venir : de la lutte même pour laquelle il semblait l'abandonner.

Le second pamphlet de Milton, paru en juillet 1641, est une réponse à un pamphlet de l'archevêque irlandais Usher et ne présente aucun intérêt pour nous, sauf peut-être pour l'opinion que Milton avait des autorités, pères et conciles (1). Il est court, et le titre suffit à donner une idée du fond, la forme ne présentant rien de saillant :

De l'épiscopat, et si cette institution peut être rattachée au temps des

---

the soberest, wisest, and most Christian people at that day, when thou, the eternal and shortly expected King, shalt open the clouds to judge the several kingdoms of the world, and distributing national honours and rewards to religious and just commonwealths, shall put an end to all earthly tyrannies, proclaiming thy universal and mild monarchy through heaven and earth.

But they contrary, that by the impairing and diminution of the true faith, the distresses and servitude of their country, aspire to high dignity, rule, and promotion here, after a shameful end in this life, (which God grant them,) shall be thrown down eternally into the darkest and deepest gulf of hell, where, under the despiteful control, the trample and spurn of all the other damned, that in the anguish of their torture, shall have no other ease than to exercise a raving and bestial tyranny over them as their slaves and negroes, they shall remain in that plight for ever, the basest, the lowermost, the most dejected, most underfoot, and downtrodden vassals of perdition.

(1) V. ci-dessous, 3e partie, 1re section.

apôtres par les témoignages produits à cette fin dans quelques récents traités, dont l'un est signé du nom de Jacques, archevêque d'Armagh.

Naturellement Milton conclut que l'épiscopat était inconnu aux premiers chrétiens, et manifeste un beau mépris pour les pères et autres autorités qui semblent être contre lui.

Entre temps, l'évêque Hall avait répliqué à Smectymnuus par une *Défense de l'humble Remontrance.*

Milton revint à la charge, en juillet 1641, par ses *Critiques sur la Défense de la Remontrance.*

Dans sa préface, Milton s'excuse de la violence de son langage. La violence du langage est à peu près la seule source d'intérêt de ce pamphlet, qui, sous forme de dialogue, reprend un par un les arguments de l'évêque, de la façon suivante (1) :

« Le remontrant : C'est Dieu qui fait l'évêque, et le roi qui donne l'évêché.

Réponse : ... Et c'est le diable qui fait le prélat. La générosité du roi est excusable de donner ce que l'avarice des évêques est damnable d'accepter.

Le remontrant : Bien des hommes éminents des Églises étrangères ont souhaité être en notre état.

Réponse : Je ne puis les en blâmer, et ce devaient être des hommes d'Église plus qu'éminents, et comparables en ambition à ce grand Pompée qui ne pouvait souffrir d'égaux.

Le remontrant : Il n'est pas un clergé dans la chrétienté entière qui produise autant de savants éminents, de prédicateurs érudits, de théologiens graves, accomplis et saints, que cette Église d'Angleterre en ce moment.

Réponse : « Ha! ha! ha! » (2).

Un passage de la section V (3) nous montre que Milton n'admettait pas plus l'autorité des modernes que celle des anciens. Il dit à son adversaire :

« Vous vous croyez couverts par cette preuve que Calvin est pour vous; comme si le nom de Calvin pouvait nous satisfaire, si nous ne sommes pas convaincus par les raisons de Calvin! »

Par contre, le poète Spenser est cité longuement et considéré comme un témoin de poids (4).

---

(1) Bohn, III, p. 85, 87.

(2) Remonst. It is God that makes the bishop, the king that gives the bishopric : what can you say to this?

Answ. What you shall not long stay for : we say it is God that makes a bishop, and the devil that makes him take a prelatical bishopric; as for the king's gift, regal bounty may be excusable in giving, where the bishop's covetousness is damnable in taking.

Remonst. Many eminent divines of the churches abroad have earnestly wished themselves in our condition.

Answ. I cannot blame them, they were not only eminent but supereminent divines, and for stomach much like to Pompey the Great, that could endure no equal.

Remonst. No one clergy in the whole Christian world yields so many eminent scholars, learned preachers, grave, holy, and accomplished divines, as this church of England doth at this day.

Answ. Ha, ha, ha!

(3) P. 73.

(4) P. 84.

Au commencement de 1642, Milton publia un quatrième pamphlet dans lequel il expose plus méthodiquement et plus posément que dans les autres ses griefs contre les évêques :

La raison du gouvernement de l'Église tournée contre l'Episcopat.

Ce petit traité et celui qui le suivit sont parmi les œuvres en prose les plus intéressantes de Milton, non par leur fond, qui est la polémique habituelle, mais par leur richesse en renseignements sur leur auteur, et surtout par les passages biographiques qu'ils contiennent.

Milton est, à cette époque, presbytérien convaincu. La préface de *La Raison du gouvernement de l'Église* nous avertit que (1) :

« L'Angleterre appartiendra bientôt à cet ordre de gouvernement ecclésiastique que les saints apôtres établirent dans toutes les églises, c'est-à-dire, comme je vais essayer de le prouver, celui des anciens et des diacres ».

Milton revient sur une idée déjà exprimée et qui est une de ses bases favorites d'attaque : ce qu'il combat a été, dit-il, fondé par le diable; plus tard, le diable sera le premier roi ; ici, c'est le premier évêque. Quelque prélat ayant soutenu qu'Adam fut le premier pontife, Milton commente :

« Puisqu'ils sont si insatiables d'antiquité, je les aurais satisfaits avec plaisir en avouant qu'ils étaient plus anciens encore, car Lucifer était, avant Adam, le premier prélat parmi les anges » (2).

Milton, quoique presbytérien, est déjà un apôtre de la tolérance; son cœur incline vers « les sectes et les schismes », et il trouve, en leur faveur, une ingénieuse raison artistique (3) :

« Dans les choses de l'art, on produit rarement rien de bien élégant, sans beaucoup de déchets et de pertes en ce faisant. On ne peut sculpter une statue de marbre ou bâtir un bel édifice sans perdre presque la moitié des matériaux ». Et les hérésies représentent en religion ces pertes nécessaires.

Dans la préface du second livre, Milton explique les raisons qui l'ont fait entrer dans les polémiques (4) et, à cette occasion, nous donne de très intéressants aperçus de sa jeunesse et de ses projets littéraires (5).

---

(1) Bohn, II, p. 440 : Through the mercy and grace of Christ, the head and husband of his church, that England shortly is to belong, neither to see patriarchal nor see prelatical, but to the faithful feeding and disciplining of that ministerial order, which the blessed apostles constituted throughout the churches; and this, I shall essay to prove, can be no other than that of presbyters and deacons.

(2) II, p. 450 : To which assertion, had I heard it, because I see they are so insatiable of antiquity, I should have gladly assented, and confessed them yet more ancient : for Lucifer, before Adam, was the first prelate angel.

(3) P. 469 : It best beseems our Christian courage to think they are but as the throes and pangs that go before the birth of reformation, and that the work itself is now in doing. For if we look but on the nature of elemental and mixed things, we know they cannot suffer any change of one kind or quality into another, without the struggle of contrarieties. And in things artificial, seldom any elegance is wrought without a superfluous waste and refuse in the transaction. No marble statue can be politely carved, no fair edifice built, without almost as much rubbish and sweeping.

(4) V. ci-dessus, p. 37.

(5) P. 477 et suiv.

Milton soutient longuement la thèse que tous les chrétiens sont des prêtres, et essaie de démontrer historiquement que le clergé n'a acquis sa fonction sacerdotale que par usurpation des droits des fidèles (1).

Cependant, en 1642, Milton est encore soumis à la discipline de l'Église, et il admet l'excommunication, quoiqu'il la fasse précéder de toutes les précautions et de tous les ménagements (2).

En conclusion, il déclare que les prélats sont les meilleurs instruments de la tyrannie. En cela, il se fait le porte-parole de l'Angleterre de son temps, où la lutte contre les évêques devenait déjà la lutte contre le roi.

L'Église anglicane a fait de l'Évangile une arme contre la liberté; elle s'en est servie pour satisfaire son avarice et son ignoble ambition (3) :

« Quand ils (les évêques) auront assouvi les désirs de leurs corps ingrats, s'il est concevable que ces sépulcres ouverts puissent jamais être assouvis, quand ils auront entassé dans leurs temples idolâtres le produit du pillage ruineux de vos possessions, prendront-ils pitié de votre sort, et du peu qu'ils vous ont laissé?

» Auront-ils seulement la bonté de ce ravisseur (4), lorsqu'il eut fait de sa sœur selon son désir? Se contenteront-ils de vous haïr et ainsi vous débarrasseront-ils de leur présence? Non, Lords et Communes, ils ne vous feront pas cette faveur ».

« Et si un tyran venait à s'emparer du sceptre, voici ses lanciers et ses lances, voici ses mousquets tout préparés, il n'aurait pas besoin d'autres bandes prétoriennes ou d'autres mercenaires, si seulement leurs prêches perfides pouvaient tenir le peuple dans la terreur » (5).

« L'épiscopat, qui est par nature une tyrannie en religion, et dans l'État l'agent et le ministre de la tyrannie, semble avoir reçu à sa naissance ce don fatal (comme un autre Midas) que tout ce qu'il toucherait serait transformé — non en or, ce qui lui serait d'ailleurs le bienvenu — mais en lie et écume d'esclavage, se produisant et se déposant dans les corps et dans les âmes » (6).

Voici ce que Milton pense des Universités, quelques années après avoir quitté Cambridge :

---

(1) P. 492 à 497. V. ci-dessous, 2e partie, V, 1, b.

(2) P. 497-498.

(3) But when they have glutted their ungrateful bodies, at least, if it be possible that those open sepulchres should ever be glutted, and when they have stuffed their idolish temples with the wasteful pillage of your estates, will they yet have any compassion upon you, and that poor pittance which they have left you; will they be but so good to you as that ravisher was to his sister, when he had used her at his pleasure; will they but only hate ye, and so turn ye loose. No, they will not, lords and commons, they will not favour ye so much.

(4) II Samuel, XIII, 18.

(5) That if it should happen that a tyrant (God turn such a scourge from us to our enemies) should come to grasp the sceptre, here were his spearmen and his lances, here were his firelocks ready, he should need no other pretorian band nor pensionary than these, if they could once with their perfidious preachments awe the people.

(6) P. 503 : Prelaty, whom the tyrant custom begot, a natural tyrant in religion, and in state the agent and minister of tyranny, seems to have had this fatal gift in her nativity, like another Midas, that whatsoever she should touch or come near either in ecclesial or political government, it should turn, not to gold, though she for her part could wish it, but to the dross and scum of slavery, breeding and settling both in the bodies and the souls.

« Les natures honnêtes et simples y viennent se munir de bonne et solide science, mais n'y sont malheureusement nourries que des leçons rocailleuses et épineuses d'une misérable sophistique de moines. On les renvoie avec cette bourre scolastique dans leurs gorges, qui a empêché la vraie philosophie de passer, et on fausse leurs voix à jamais par ces gargarismes métaphysiques » (1).

Et voici la passion et là rhétorique de Milton :

« Leurs infâmes désirs de richesses sont tels qu'ils (les prélats) sont prêts à combattre et, s'ils le pouvaient, à massacrer tous les bons chrétiens, sous les noms de schismatiques horribles, parce que ces chrétiens trouvent blâmables leurs dignités temporelles, leurs richesses et leurs revenus exorbitants, leur autorité cruelle sur leurs frères qui travaillent le champ de l'Évangile, alors qu'eux-mêmes ronflent dans l'excès de leur luxe » (2).

« Ils sont semblables à cet énorme dragon d'Égypte qui couvrait de ruines et de désolation le pays entier, s'il n'était nourri chaque jour du sang d'une vierge.

» Et ce monstre aux ailes puissantes menace d'engloutir notre nation, si son insatiable appétit n'est satisfait par le sang de la fille du roi, l'Église, et s'il ne peut, comme autrefois, emplir son obscur repaire d'infamie des os des saints » (3).

Mais Milton est encore loyal sujet du roi, comme les Anglais à cette époque. On veut libérer le roi comme l'Angleterre du joug des prélats. Remarquons en passant que le sujet de *Samson* est déjà dans l'esprit du poète (4).

---

(1) P. 504 : Which makes me wonder much that many of the gentry, studious men as I hear, should engage themselves to write and speak publicly in her defence; but that I believe their honest and ingenuous natures coming to the universities to store themselves with good and solid learning, and there unfortunately fed with nothing else but the scragged and thorny lectures of monkish and miserable sophistry, were sent home again with such a scholastic bur in their throats, as hath stopped and hindered all true and generous philosophy from entering, cracked their voices for ever with metaphysical gargarisms.

(2) P. 505 : ... the outrageous desire of filthy lucre ... the prelates make so little conscience of, that they are ready to fight, and if it lay in their power, to massacre all good Christians under the names of horrible schismatics, for only finding fault with their temporal dignities, their unconscionable wealth and revenues, their cruel authority over their brethren, that labour in the word, while they snore in their luxurious excess.

(3) Like that huge dragon of Egypt, breathing out waste and desolation to the land, unless he were daily fattened with a virgin's blood.

This mighty sail-winged monster menaces to swallow up the land unless her bottomless gorge may be satisfied with the blood of the king's daughter, the church; and may, as she was wont, fill her dark and infamous den with the bones of the saints.

(4) P. 506 : I cannot better liken the state and person of a king than to that mighty Nazarite Samson; who being disciplined from his birth in the precepts and the practice of temperance and sobriety, without the strong drink of injurious and excessive desires, grows up to a noble strength and perfection with those his illustrious and sunny locks, the laws, waving and curling about his godlike shoulders. And while he keeps them about him undiminished and unshorn, he may with the jawbone of an ass, that is, with the word of his meanest officer, suppress and put to confusion thousands of those that rise against his just power. But laying down his head among the strumpet flatteries of prelates, while he sleeps and thinks no harm, they wickedly shaving off all those bright and weighty tresses of his law, and just prerogatives, which were his ornament and strength, deliver him over to indirect and violent counsels, which, as those

« Je ne puis mieux comparer la condition et la personne du roi qu'au géant nazaréen Samson, qui, étant élevé dès sa naissance dans les préceptes et l'exercice de la tempérance et de la sobriété, sans la forte boisson des désirs excessifs et mauvais, atteint une force et une perfection splendide, ces illustres tresses rayonnantes, les lois, ondulant sur ses divines épaules. Pendant qu'il les garde ainsi, sans les laisser couper ou diminuer, avec la seule mâchoire d'un âne, c'est-à-dire par la parole du moindre de ses ministres (1), il supprime et confond par milliers ceux qui se révoltent contre son juste pouvoir.

» Mais s'il repose sa tête parmi les flatteries hypocrites des prélats, pendant qu'il dort et ne soupçonne rien, ils coupent, les misérables, les lourdes et splendides tresses de la loi, qui étaient son ornement et sa force, et ils le livrent à des conseils insidieux et violents; les Philistins crèvent les yeux de sa raison native et le font travailler dans la prison de leurs plans sinistres et de leurs projets à son égard, jusqu'au jour où il s'aperçoit que c'est le rasoir épiscopal qui l'a privé de son pouvoir normal, et fait repousser sa chevelure, les rayons d'or de la loi et du droit; alors il les secoue impitoyablement et leur tonnerre s'abat sur les têtes de ces mauvais conseillers, mais non sans grande affliction pour le roi lui-même ».

Au début de 1642 (2), Milton fut pris à partie par l'évêque Hall, et son fils, dans un pamphlet plein de grossièretés et de violence :

Réfutation modeste d'un libelle grossier et calomnieux, intitulé Critiques sur la Défense de la Remontrance.

A ce pamphlet, Milton répondit en avril par son *Apologie de Smectymnuus* (3), et nous devons aux Hall quelques-unes des pages les plus intéressantes de la prose de Milton.

Milton s'identifie hardiment à sa cause et, du haut de tout son orgueil, répond à ses adversaires en leur découvrant noblement sa vie privée et ses motifs d'action (4) :

« Quand je vis que son intention n'était pas tant de s'attaquer à moi que de rendre odieuse en ma personne la vérité de mes écrits et de souiller d'igno-

---

Philistines, put out the fair and far-sighted eyes of his natural discerning, and make him grind in the prisonhouse of their sinister ends and practices upon him : till he, knowing this prelatical rasor to have bereft him of his wonted might, nourish again his puissant hair, the golden beams of law and right; and they sternly shook, thunder with ruin upon the heads of those his evil counsellors, but not without great affliction to himself.

(1) A noter que Milton est sérieux ; c'est ce que les Anglais appellent « his colossal lack of sense of humour ».

(2) Masson, II, p. 394.

(3) Titre abrégé, mais usuel. Bohn, III, 93.

(4) III, p. 98 : But when I discerned his intent was not so much to smite at me, as through me to render odious the truth which I had written, and to stain with ignominy that evangelic doctrine which opposes the tradition of prelacy, I conceived myself to be now not as mine own person, but as a member incorporate into that truth whereof I was persuaded, and whereof I had declared openly to be a partaker. Whereupon I thought it my duty, if not to myself, yet to the religious cause I had in hand, not to leave on my garment the least spot or blemish in good name, so long as God should give me to say that which might wipe it off; lest those disgraces which I ought to suffer, if it so befall me, for my religion, through my default religion be made liable to suffer for me.

minies ces doctrines évangéliques qui s'opposent aux traditions épiscopales, il me parut que je devais me considérer, non plus comme un particulier, mais comme un membre participant de cette vérité dont j'étais persuadé et je m'étais proclamé adhérent. Il me parut donc que c'était mon devoir de ne pas laisser sur mon vêtement la moindre tache, de peur que ma religion ne souffre à cause de moi ».

Et sur ce, Milton entre dans son autobiographie (1) :

« Si l'on doit en croire ce calomniateur, après avoir passé à l'Université une jeunesse de débauche et de violence, j'en ai été expulsé et « vomi ». Je le remercie de ce mensonge opportun, afin qu'il soit encouragé à recommencer ; car cela m'a donné une occasion favorable de manifester publiquement ma reconnaissance pour la faveur et la considération peu ordinaires que me témoignèrent plus qu'à quiconque les savants et aimables maîtres du collège où je résidai plusieurs années. A mon départ, lorsque j'eus, suivant la règle, subi avec succès les deux examens, ils me donnèrent à entendre de maintes façons combien ils auraient préféré que je demeurasse ; et leurs lettres pleines de bonté et d'affectueuse considération, et avant, et bien après mon départ, m'ont assuré de leur affection toute particulière » (2).

Puis Milton revient à son appréciation de l'Université :

« Il serait bien peu habile ce médecin qui ne verrait pas, par ce qu'elle vomit (et sa sœur comme elle), qu'elle garde avec énergie en l'estomac ce qu'il y a de pire, mais que c'est ce qui se rencontre de bon qui lui soulève le cœur et la fait vomir. — Même au temps où elle était en meilleure santé et où mon jugement était moins mûr, je ne l'ai jamais trop admirée, et maintenant moins que jamais » (3).

Il continue ensuite son apologie (4) :

« Entre temps, cet égout suburbain — comme l'appelle cet égoutier malappris, qui l'accuse de façon plus qu'insultante d'avoir la peste, alors que lui-même porte une pire peste dans ses entrailles — ce faubourg donc où

---

(1) III, p. 110.

(2) I must be thought, if this libeller (for now he shows himself to be so) can find belief, after an inordinate and riotous youth spent at the university, to have been at length « vomited out thence ». For which commodious lie, that he may be encouraged in the trade another time, I thank him; for it hath given me an apt occasion to acknowledge publicly with all grateful mind, that more than ordinary favour and respect, which I found above any of my equals at the hands of those courteous and learned men, the fellows of that college wherein I spent some years : who at my parting, after I had taken two degrees, as the manner is, signified many ways how much better it would content them that I would stay; as by many letters full of kindness and loving respect, both before that time, and long after, I was assured of their singular good affection towards me.

(3 Of small practice were that physician, who could not judge by what both she or her sister hath of long time vomited, that the worser stuff she strongly keeps in her stomach, but the better she is ever kecking at and is queasy — Which in the time of her better health and mine own younger judgment, I never greatly admired, so now much less.

(4) In the meantime, that suburb sink, as this rude scavenger calls it and more than scurrilou-ly taunts it with the plague, having a worse plague in his middle entrail, that suburb wheres in I dwell shall be in my account a more honourable place than his University.

« And where my morning haunts are, he wisses not ». It is wonder that, being so rare an alchymist of slander, he could not extract that, as well as the university vomit, and the suburb

j'habite est, à mon avis, un endroit bien plus honorable que l'université où il réside.

« Quels lieux je hante les matins, il ne sait ».

...Ces lieux sont ce qu'ils devraient être : ma propre maison, et je n'y suis pas à dormir ou à digérer avec peine le trop-plein des orgies, mais levé et au travail, en hiver souvent avant que le son des cloches appelle les hommes à leurs labeurs ou à leurs prières ; en été, aussi tôt que le premier oiseau qui s'éveille, ou peu après. Et je lis les bons auteurs, ou me les fais lire, jusqu'à ce que l'attention se fatigue, ou que la mémoire soit remplie. Puis, par des exercices utiles et nobles, je me conserve la santé du corps et son endurance, afin qu'il obéisse légèrement et vigoureusement à l'esprit, et qu'il puisse servir la cause de la religion et de la liberté nationale, lorsqu'il sera besoin de cœurs fermes dans des corps vigoureux, lorsque chacun prendra son rang de défense, pour ne pas voir la ruiné de nos revendications et le triomphe de la tyrannie.

» Voilà l'emploi de mes matinées; passons maintenant à l'après-midi : « Dans les théâtres », dit-il, « et les mauvais lieux ».

Cette fois, le reproche a touché Milton au vif, piquant à la fois son orgueil d'homme chaste et ses ambitions littéraires (1). Il justifie donc sa jeunesse, et même ses lectures, nous montrant combien les trois sentiments, orgueil, chasteté et ambitions poétiques, étaient intimement mêlés en lui : en fait, trois formes de son pur et grand orgueil (2).

« Je préférai à tous les autres ces deux poètes qui ont célébré Béatrice et Laure, parce qu'ils n'écrivent jamais rien qui ne soit à l'honneur de leurs dames et n'expriment que des pensées pures et sublimes et sans aucune souillure.

---

sink which his art could distil so cunningly; but because his lembec fails him, to give him and envy the more vexation, I will tell him.

Those morning haunts are where they should be, at home; not sleeping, or concocting the surfeits of an irregular feast, but up and stirring, in winter often ere the sound of any bell awake men to labour, or to devotion; in summer as oft with the bird that first rouses, or not much tardier, to read good authors, or cause them to be read, till the attention be weary, or memory have its full fraught : then, with useful and generous labours preserving the body's health and hardiness to render lightsome, clear, and not lumpish obedience to the mind, to the cause of religion, and our country's liberty, when it shall require firm hearts in sound bodies to stand and cover their stations, rather than to see the ruin of our protestation, and the inforce, ment of a slavish life.

These are the morning practices : proceed now to the afternoon; « in playhouses », he says « and the bordelloes ».

(1) Cf. ci-dessus, p. 16.

(2) And above them all, preferred the two famous renowners of Beatrice and Laura, who never write but honour of them to whom they devote their verse, displaying sublime and pure thoughts, without transgression.

Next, (for hear me out now, readers,) that I may tell ye whither my younger feet wandered; I betook me among those lofty fables and romances, which recount in solemn cantos the deeds of knighthood founded by our victorious kings, and from hence had in renown over all Christendom. There I read it in the oath of every knight, that he should defend to the expense of his best blood, or of his life, if it so befell him, the honour and chastity of virgin or matron.

So that even these books, which to many others have been the fuel of wantonness and loose

» Puis (écoutez-moi encore, lecteurs, que je vous raconte par quelles routes voyagèrent mes jeunes pieds) je m'enfonçai parmi ces magnifiques romans fabuleux qui narrent en chants solennels les hauts faits de la chevalerie fondée par nos rois victorieux et célébrée par toute la chrétienté. J'y lus, dans les serments de chaque chevalier, l'engagement de protéger, au prix du meilleur de son sang et même de sa vie, s'il en était besoin, l'honneur et la chasteté des vierges et des dames.

» Et ces livres, qui pour tant d'autres ont nourri des désirs de luxure et de débauche, ont été pour moi, par une permission spéciale de la Providence — je ne puis l'expliquer autrement — une source d'amour de la chasteté, une aide dans la pratique persévérante de cette vertu qui abhorre les mauvais lieux.

» Puis, de la société des poètes couronnés de laurier, les années en mûrissant, et le cours ininterrompu de mes études et de mes lectures m'amenèrent aux jardins ombreux de la philosophie et surtout aux volumes divins de Platon et de son égal Xénophon. Et peut-être, ô lecteurs, vaudrait-il la peine que vous m'écoutiez, si je vous disais ce que j'appris là sur la chasteté et l'amour, ce qui est vraiment l'amour, dont la coupe enchanteresse, que l'amour offre à ceux qui en sont dignes, est la vertu; aux autres, une sorcière trompeuse usurpant le nom de l'amour offre une potion grossière et qui fait perdre le sens. La fonction unique et essentielle de l'amour est entièrement dans l'âme et y produit ces heureux jumeaux engendrés par le ciel : la science et la vertu. J'espère un jour, ô lecteurs, vous présenter ces hauts mystères, un jour où le calme régnera, où les disputes cesseront; non pas aujourd'hui au milieu de tout ce tumulte, mon adversaire, comme vous le savez, aboyant

---

living, I cannot think how, unless by divine indulgence, proved to me so many incitements, as you have heard, to the love and steadfast observation of that virtue which abhors the society of bordelloes.

Thus, from the laureat fraternity of poets, riper years and the ceaseless round of study and reading led me to the shady spaces of philosophy; but chiefly to the divine volumes of Plato, and his equal Xenophon : where, if I should tell ye what I learnt of chastity and love, I mean that which is truly so, whose charming cup is only virtue, which she bears in her hand to those who are worthy; (the rest are cheated with a thick intoxicating potion, which a certain sorceress, the abuser of love's name, carries about;) and how the first and chiefest office of love begins and ends in the soul, producing those happy twins of her divine generation, knowledge and virtue, with such abstracted sublimities as these, it might be worth your listening, readers, as I may one day hope to have ye in a still time, when there shall be no chiding; not in these noises, the adversary, as ye know, barking at the door, or searching for me at the bordelloes, where it may be he has lost himself and raps up without pity the sage and rheumatic old prelates, to inquire for such a one.

But having had the doctrine of holy scripture unfolding those chaste and high mysteries, with timeliest care infused, that « the body is for the Lord, and the Lord for the body »; thus also I argued to myself, that if unchastity in a woman, whom St. Paul terms the glory of man, be such a scandal and dishonour, then certainly in a man, who is both the image and glory of God, it must, though commonly not so thought, be much more deflouring and dishonourable; in that he sins both against his own body, which is the perfecter sex, and his own glory, which is in the woman; and, that which is worst, against the image and glory of God, which is in himself. Nor did I slumber over that place expressing such high rewards of ever accompanying the Lamb, with those celestial songs to others inapprehensible, but not to those who were not defiled with women, which doubtless means fornication; for marriage must not be called a defilement.

à la porte, ou me cherchant dans les mauvais lieux où il a l'air de s'être perdu et y dérangeant sans pitié les sages et vieux prélats rhumatisants pour leur demander s'ils m'ont vu.

» Et enfin — ayant reçu la doctrine des Écritures « que le corps est pour le Seigneur, et le Seigneur est pour le corps » (1) — je me dis que si le manque de chasteté est chez la femme (la gloire de l'homme, a dit saint Paul) un tel scandale et un tel déshonneur, ce doit l'être bien plus encore chez l'homme, en dépit de l'opinion vulgaire, car l'homme pèche à la fois contre son corps, qui est du sexe le plus accompli, contre la femme, qui est la gloire de l'homme, et contre l'image et la gloire de Dieu qui est en l'homme même. Et je ne dormais pas non plus à cet endroit où il est promis de telles faveurs en la présence de l'agneau parmi des chants inaccessibles à tous autres, à tous ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes — ce par quoi il faut entendre la fornication; car il ne faut pas appeler souillure le mariage ».

« For Marriage cannot be counted a defilement ».

Nous avons ici la corrective à *Comus*, à l'hymne à la chasteté totale; et la distinction, qui jouera un si grand rôle dans la vie et la pensée de Milton, entre l'amour permis et l'amour défendu, *love and lust*. Mais *lust*, la luxure est bien considérée comme ce qu'il y a de plus bas pour l'homme, la chute la plus profonde. Ce sera plus tard la chute, essentiellement.

Puis Milton essaie de justifier le langage de ses pamphlets, et il s'élève un peu « comme font les poètes » dans son allégorie du *Zèle* (2).

Il trouve abondante justification dans l'Écriture, et se moque amèrement de ces « sots qui veulent que les hommes lisent avec plus de réserve que Dieu n'a jugé bon d'en employer en écrivant » et qui veulent expurger les livres sacrés (3).

Vers la fin du pamphlet, nous trouvons exprimée la bonne opinion qu'avait Milton des classes inférieures du peuple, dont il oppose le bon sens au peu de culture du clergé (4).

« Laquelle de ces façons de reconnaître la vérité peut-on affirmer être

(1) C'est probablement ici l'origine première de cette théorie fondamentale du *Traité de la doctrine* et du *Paradis perdu* qui fait du corps une partie de Dieu même, et de la matière une partie de la divinité. Ce passage nous montre comment Milton a été poussé vers le panthéisme par son orgueil et sa chasteté : son corps était saint à ses yeux; son corps était une partie de Dieu; la matière sera une partie de Dieu (V. ci-dessous, 2e partie, chap. III).

(2) P. 129.

(3) P. 131 : Fools, who would teach men to read more decently than God thought good to write.

(4) P. 154 : Which of these three will the confuter affirm to exceed the capacity of a plain artisan? And what reason then is there left, wherefore he should be denied his voice in the election of his minister, as not thought a competent discerner?

It is but arrogance therefore, and the pride of a metaphysical fume, to think that « the mutinous rabble » (for so he calls the Christian congregation) « would be so mistaken in a clerk of the university », that were to be their minister. I doubt me those clerks, that think so, are more mistaken in themselves; and what with truanting and debauchery, what with false grounds and the weakness of natural faculties in many of them, it being a maxim in some men to send the simplest of their sons thither, perhaps there would be found among them as many unsolid and corrupted judgments, both in doctrine and life, as in any other two corporations of like bigness This is undoubted, that if any carpenter, smith, or weaver were such a bungler in his trade, as the greater number of them are in their profession, he would starve for any custom.

au-dessus de la capacité d'un ouvrier ordinaire? Et pourquoi donc lui refuser une voix dans l'élection de son prêtre, comme si on le jugeait infirme de discernement?

» Ce n'est donc que l'arrogance et l'orgueil des fumées métaphysiques qui font croire que la « plèbe mutinée » puisse tant se tromper sur la valeur d'un clerc de l'Université. Et ces clercs qui le croient se trompent bien plutôt sur leur propre valeur; car, en partie à cause de leur vie déréglée et de leurs débauches, et en partie par la faiblesse mentale de la plupart d'entre eux (puisque c'est un principe pour beaucoup de gens de faire des ministres de leurs fils les moins doués), on trouverait parmi eux plus d'esprits superficiels et corrompus que dans deux autres professions de même importance numérique. Il est certain en tout cas que si un charpentier, un forgeron ou un tisserand était dans son métier un gâcheur comparable au plus grand nombre des prêtres dans le leur, il mourrait de faim par manque de clientèle ».

Son opinion du clergé ne s'améliorera pas; mais après la Restauration, il parlera du peuple d'un tout autre ton.

Milton dévoile de façon curieuse les restes de catholicisme dans l'Église anglicane; et on note avec intérêt, dès 1642, sa sympathie au moins littéraire pour les formes du divorce. Il arrive souvent à Milton de prendre par la suite au sérieux ce qui n'était d'abord pour lui que fantaisie littéraire (1).

« Si nous avons vraiment donné leurs lettres de divorce au papisme et à la superstition, que ne leur disons-nous comme aux femmes divorcées : « Emportez avec vous toutes ces choses qui vous appartenaient, et qu'elles disparaissent avec vous ». Que n'avons-nous fait ainsi à notre séparation d'avec Rome? Ah! comme une femme adultère subtile, elle n'abandonna pas à son départ ses paroles séductrices et son visage de charmeuse : « Gardez pourtant ces lettres, ces souvenirs, ces quelques ornements; je ne suis pas si avare de ce qui m'appartient. Que ces choses entretiennent en vous le souvenir » — de ce que je suis? non — « de ce que j'étais, moi qui fus autrefois aimable et charmante à vos yeux ».

Les pamphlets contre les évêques nous montrent Milton au point de départ de sa pensée. Il est encore le croyant orthodoxe qui adresse ses prières à la Trinité; il est presbytérien, suivant le rite écossais, comme les presbytériens d'Angleterre à cette époque; il est royaliste encore.

Une passion le domine : la passion de la liberté, qui n'est au fond que l'orgueil de son développement individuel. Mais cette passion, qui s'exprime ici par la violence de ses polémiques, l'entraînera hors de toutes les restrictions : hors de l'orthodoxie dogmatique, qui sera en contradiction avec sa haute idée de lui-même et de la nature humaine; hors du presbytérianisme

---

(1) P. 461 : If we have indeed given a bill of divorce to popery and superstition, why do we not say as to a divorced wife, « Those things which are yours take them all with you, and they shall sweep after you? » Why were not we thus wise at our parting from Rome? Ah! like a crafty adulteress, she forgot not all her smooth looks and enticing words at her parting : « Yet keep these letters, these tokens, and these few ornaments; I am not all so greedy of what is mine, let them preserve with you the memory » — of what I am? No, but — « of what I was; once fair and lovely in your eyes ».

trop étroit, qui, lui aussi, impose aux fidèles une croyance et une discipline; hors du royalisme enfin, qui, au cours de l'histoire des quelques années suivantes, se montrera incompatible avec la liberté.

Il faut remarquer aussi que Milton, dans ses premiers pamphlets, n'a pas de doctrine à défendre. Il attaque incessamment. Ce n'est que par des allusions passagères que nous découvrons ce qu'il croit, ou ce qu'il croit croire. Car, en réalité, il n'a pas examiné encore ses croyances. Il s'est identifié à une cause, mais sans l'examiner. Au fond, ce qu'il défend, ce n'est pas le presbytérianisme, dont il va se séparer, c'est sa propre personnalité, ses droits de penser comme il veut.

Le caractère personnel de cette polémique n'est donc pas seulement à la surface, mais au fond même. C'est l'égoïsme de Milton qui, pour un moment, se trouve être le champion des presbytériens. Mais la crise va survenir qui lui montrera que les presbytériens aussi lui refusent le droit de penser et de vivre à sa guise. Alors, sans hésitation, il rompra, sans même le vouloir ou le faire intentionnellement. Il croira d'abord pouvoir convertir le presbytérianisme. Sitôt qu'il le trouvera sourd et fermé, il l'abandonnera. Ses pamphlets en faveur du divorce sont donc de fond personnel, tout comme ses pamphlets pour les presbytériens. C'est pour ainsi dire par hasard que, dans ces derniers, il s'est trouvé d'accord avec un parti. Et l'illusion est bientôt dissipée.

Mais l'égoïsme de Milton ne se renfermera pas en lui-même. A cause de son orgueil, son égoïsme aura toujours besoin de s'identifier à quelque chose de grand. Nous l'avons vu un avec une cause, justifiant sa personne pour que la cause soit lavée.

La cause une fois abandonnée comme, après tout, étroite et petite, Milton ne consentira pas à n'être que Milton seul. Il se mettra au service de la République et enfin, et surtout, au service de Dieu. Et il finira par s'identifier avec Dieu, deviendra son porte-parole et une part de l'Existence divine.

Il conférera d'ailleurs le même privilège à tous ceux qui en seront jugés dignes. Son égoïsme inconscient n'est jamais étroit. Il se révélerait autrement en tant qu'égoïsme — ce que la haute conscience morale de Milton ne pourrait supporter.

Ainsi cette idée philosophique de l'unité de l'homme et de Dieu grandira graduellement en Milton, sortant de son orgueil et de ses nobles ambitions. Désappointé des partis terrestres, il ne sera plus que du parti de Dieu. Mais il voudra être membre de Dieu, temple de l'Esprit.

Cette dernière ambition, qui lui fera écrire le *Paradis perdu* et le *Traité de la doctrine*, n'est qu'un développement de l'ambition qui lui fit lever la plume en 1641 et le fit se lancer à l'attaque de l'épiscopat.

3. La première crise : La vie privée et la conception de la chute.

Milton était à l'entrée d'une crise qui lui apprit deux choses : le pouvoir de la passion en lui-même, et aussi la légitimité de la passion. Et ces deux conceptions, gravées profondément en lui par la souffrance, deviendront deux de ses idées fondamentales.

En 1643, Milton épousa Mary Powell. Il semble que seul l'entraînement de la passion physique ait poussé Milton à ce mariage (1). Il paraît certain, de plus, que cette passion fut frustrée par la jeune femme qui se refusa à la satisfaire (2). Quelques semaines après son mariage, Milton écrivait avec toute sa colère et tout son dégoût le premier traité sur le divorce (3).

L'examen des pamphlets sur le divorce montre que Milton était venu faire naufrage dans ce que Meredith appelle « the sensual whirlpools » (4).

Tout le caractère de Milton le prédestinait à cette catastrophe. De tempérament passionné, il s'était imposé une chasteté rigide. Surpris par ses sens, il se précipita dans le mariage. Sa haute opinion de lui-même, l'orgueil de sa force et de son intelligence lui firent naturellement croire qu'il dominerait et élèverait sa femme, et ne lui permirent aucune considération avant la démarche où tout son être l'entraînait.

Sans doute Milton n'eût-il pas découvert son erreur et sa faute s'il eût rencontré en sa femme un caractère quelque peu malléable. L'illusion qui l'entraîna au mariage aurait duré au moins quelque temps, et le caractère généreux de Milton l'eût ensuite empêché de s'avouer même trop clairement l'infériorité intellectuelle de sa première femme. Il aurait alors trouvé dans cette première union le bonheur tranquille de ses deux derniers mariages.

Mais le refus de la jeune femme donna à Milton le premier grand choc de son existence. Il vit immédiatement l'erreur irréparable. Il se trouva placé dans un dilemme intolérable pour sa pureté et son orgueil. La passion grondait en lui ; il n'était pas réellement marié, il lui était interdit maintenant de trouver une épouse. Son plus haut idéal, l'idée de l'amour réalisant l'harmonie entre le corps et l'esprit, était à la fois brisé et souillé.

La cause de cette dégradation, si pénible à un caractère si orgueilleux, c'était l'entraînement aveuglant de la chair. D'où une colère contre la chair, et une défiance qui restera dans toute la vie de Milton. La chair sera le mal, la chair prendra un rôle essentiel dans la chute.

Mais ceci, sans doute, resta plus ou moins sentimental en lui. Intellectuellement, il généralisa : il ne s'avoua pas complètement, quoique en étant conscient au fond, que la chair seule l'avait entraîné. Il avait trop d'orgueil pour cela. Les traités sur le divorce sont pleins de ces révoltes contre la chair, de ces refus passionnés d'admettre sa force : ces refus sont des preuves de la force sensuelle en Milton. Ce qui l'avait entraîné à l'erreur, ce fut pour lui surtout le désir, « le charme féminin », ce « female charm », qui entraînera l'Adam du *Paradis perdu*.

Le désir l'a poussé à l'union, alors qu'il n'y avait pas d'harmonie intellectuelle entre lui et sa femme (c'est là le point essentiel de son argument dans les traités).

D'où sa conception plus large du Mal. Milton n'oublia jamais sa rancune passionnée contre la chair; mais il plaça plus haut sa grande idée générale.

---

(1) Cf. Mark Pattison, p. 53.
(2) Mark Pattison, p. 58; Raleigh, p. 54.
(3) Masson, vol. III.
(4) *Diana of the Crossways.*

Le Mal, c'est la Passion qui domine la Raison, le Sentiment qui aveugle l'Intelligence.

Ce principe, acquis dans l'amertume des désespoirs personnels, deviendra pour Milton un instrument puissant d'explication philosophique, qu'il appliquera plus tard à la Politique et à la Religion (1).

Car ici intervient encore cette autre caractéristique de Milton : son besoin d'être non un individu seul, mais la norme, la règle, la loi pour tous. Ce qu'il a appris dans sa propre expérience, c'est l'expérience de l'humanité entière. La leçon si profondément sentie est valable pour l'homme en général. Milton prêchera au monde entier la doctrine découverte en son âme. Il apportera le salut à tous les torturés. Il écrit les traités sur le divorce pour que tous profitent de ses malheurs. Son étrange orgueil le rend insatisfait de n'être qu'un seul homme, et il transporte naïvement et sincèrement dans sa conception du monde politique et dans la cité de Dieu ses besoins personnels.

Sa haute idée de lui-même, d'autre part, ne peut lui laisser admettre qu'il y ait rien en lui de foncièrement mauvais. Les pouvoirs sensuels qu'il sent si puissamment ne peuvent être condamnables. Sa santé d'esprit lui montre clairement que les instincts normaux de la nature humaine doivent être satisfaits. Par conséquent, si la chair est une puissance mauvaise lorsqu'elle entraîne l'esprit, lorsque, au contraire, ses instincts sont approuvés par la raison, ils sont bons et légitimes et doivent être écoutés. C'est dans les traités sur le divorce que paraît la distinction. La nature foncièrement sensuelle de Milton, d'une part, et son orgueil intellectuel, d'autre part, produisaient tout naturellement ce compromis :

L'amour sensuel est louable et sacré lorsqu'il est légitimé par la raison, il est exécrable, il est « la chute », lorsqu'il est contre la raison.

Lorsque les esprits ne sont pas en harmonie, l'union des corps est une dégradation, même dans le mariage.

Et une fois de plus il généralisa et se formula la règle que non seulement la passion sensuelle, mais toute passion est bonne lorsqu'elle est justifiable par la raison, lorsqu'elle n'accomplit pas dans l'homme le schisme qui est la chute.

Probablement on trouve ici encore une partie du développement d'une autre des grandes idées philosophiques de Milton. On verra que pour lui le corps et l'âme sont un, sans distinction. N'est-ce pas dans les angoisses de son mariage malheureux que Milton se pénétra d'abord de cette conception? C'est alors qu'il conçut que la souillure du corps est la souillure de l'âme, et que l'harmonie à établir n'est pas entre deux pouvoirs séparés et antagonistes, mais au sein du même pouvoir. C'est alors qu'il se sentit un, mû tout entier et souffrant tout entier, corps et âme, de la même passion. C'est alors probablement qu'il se convainquit de son unité absolue, qu'il rejeta la dualité du corps et de l'âme, tirant cette leçon de son expérience, de sa douleur et de ses efforts.

Ainsi donc Milton tira de son expérience sentimentale plusieurs grandes conceptions que nous allons voir se former dans les traités sur le divorce :

(1) V. la 2e partie.

La conception de la sensualité, qui est le triomphe des sens sur la raison;

La conception de la chute, qui est le triomphe de la passion sur la raison — la sensualité n'étant qu'un cas, mais le plus important, de la chute;

La conception de la normale : l'instinct de l'homme est bon en soi, seules ses aberrations sont condamnables et la raison est le critère de la bonté de l'instinct.

La doctrine et la discipline du Divorce, écrit en 1643, fut complètement refondu et très augmenté dans une seconde édition en 1644. Cette seconde édition est la plus lisible et la plus intéressante; elle est divisée clairement en chapitres, et les idées de l'auteur, essentiellement celles de la première édition, y sont plus développées. Le travail d'élaboration des résultats de sa surprenante aventure y est plus avancé; en réalité, ce travail continuera pendant toute la vie de Milton.

L'idée principale du livre est que le mariage (ou l'amour) doit être basé sur l'harmonie intellectuelle entre l'homme et la femme. Là où cette harmonie de sentiments et d'idées n'existe pas, le mariage est nul, et le divorce doit pouvoir être prononcé sur la demande du mari.

Milton est de beaucoup trop orgueilleux et trop digne pour faire entrer en considération son expérience personnelle. Il se place donc en principe dans une fausse position. En réalité, ce qui le pousse à demander le divorce, c'est le refus de sa femme. Mais il ne peut le dire; peut-être même ne peut-il se l'avouer à lui-même. Aussi se lance-t-il dans la thèse abstraite, avec l'orgueil de légiférer pour l'univers sans être influencé par son propre cas.

D'autre part, sa situation personnelle se trahit à tout moment, d'abord par le soin qu'il met à rabaisser la passion sensuelle, alors que dans la plupart de ses autres écrits il revendique la légitimité de l'amour physique; ensuite par sa préoccupation évidente des moyens de dompter la chair : il revient à plusieurs reprises sur les moyens physiques, tels que le régime alimentaire, l'exercice en plein air; enfin par la passion apportée à l'argumentation et la poésie intime et poignante jetée çà et là par passages splendides au milieu des arguments scholastiques et ennuyeux.

Le traité de *La doctrine et la discipline du Divorce*, si on y joint le *Tetrachordon* qui en est la suite et la répétition, est ce que Milton a produit de plus soutenu, de plus intéressant et de plus vivant en prose. A tout moment paraît le penseur et le poète sous le polémiste.

Milton s'adresse d'abord au Parlement, espérant pouvoir faire passer dans la loi civile ses idées sur le divorce. Ses appels répétés au Parlement et leur inutilité absolue durent le mener plus tard à appliquer au mécanisme politique des idées destructives.

Milton insiste sur son idée de la mission de l'Angleterre; ses propositions, adoptées par l'Angleterre, finiront par s'imposer au monde (1).

---

(1) Vol. III, p. 178 : Whatever else ye can enact, will scarce concern a third part of the British name : but the benefit and good of this your magnanimous example, will easily spread far beyond the banks of Tweed and the Norman isles. It would not be the first or second time, since our ancient druids, by whom this island was the cathedral of philosophy to France, left off their pagan rights, that England hath had this honour vouchsafed from heaven, to give out reformation to

« Toutes vos autres lois », dit-il au Parlement, « n'intéresseront au plus qu'un Anglais sur trois ; mais les bénéfices de cet exemple magnanime s'étendront bien au delà de la Tweed et des îles normandes. Et depuis que nos anciens druides abandonnèrent leurs rites païens — et eux-mêmes avaient fait de cette île l'école de la philosophie pour la France — ce ne serait ni la première ni la seconde fois que l'Angleterre aurait cet honneur accordé par le Ciel de présenter la réforme à l'univers.

» N'est-ce pas l'Anglais Constantin qui baptisa l'Empire romain ? Ne sont-ce pas Willibrode le Northumbrien et Winifrid de Devon et leurs disciples qui évangélisèrent la Germanie ? Ne sont-ce pas Alcuin et Wickliff, nos compatriotes, qui ouvrirent les yeux de l'Europe, le premier aux arts, le second à la vraie religion ? Que l'Angleterre n'oublie pas qu'elle fut et qu'elle doit être la première à enseigner aux nations ce qu'est la civilisation ».

Milton prend position contre les anciens pères, revendiquant dès l'abord la légitimité des instincts que le mariage satisfait ; puis contre la loi anglaise, revendiquant la liberté de l'individu (1) :

« Pendant de longs siècles, le mariage fut considéré comme une honte par les anciens docteurs, comme une œuvre de la chair, presque comme une souillure, entièrement défendu aux prêtres et déconseillé à tous en secondes noces.

» Puis on le considéra comme un sacrement si saint que ni l'adultère, ni l'abandon ne pouvaient le dissoudre... et cela est contre la loi, non pas telle que l'a écrite Moïse, mais telle que la nature l'a imprimée en nos cœurs. Cette loi, plus ancienne et plus profonde que le mariage même, c'est qu'on ne doit en rien faire violence aux nécessités légitimes de la nature. »

Puis Milton nous parle de lui-même et de sa femme et l'aveu est clair qu'il est de ceux qui, ayant passé leur jeunesse dans la chasteté, se sont trop hâtés d'allumer le flambeau nuptial.

« Ce sont les hommes tempérants et qui se sont le mieux conduits qui ont le moins d'expérience en ces affaires. Et qui ne sait que le silence modeste d'une jeune vierge peut parfois cacher l'inertie et la lourdeur d'une nature impropre à tout commerce ?... Il n'est pas étonnant que beaucoup d'hommes, s'ils ont passé une jeunesse chaste, soient lents à s'apercevoir de certaines choses et se hâtent trop d'allumer le flambeau nuptial... Rendant hommage à l'apparence de la modestie, et espérant trouver sous ce voile toutes les vertus

---

the world. Who was it but our English Constantine that baptized the Roman empire ? Who but the Northumbrian Willibrode, and Winifride of Devon, with their followers, were the first apostles of Germany ? Who but Alcuin and Wickliff our countrymen, opened the eyes of Europe, the one in arts, the other in religion ? Let not England forget her precedence of teaching nations how to live.

(1) P. 182 : It was for many ages that marriage lay in disgrace with most of the ancient doctors, as a work of the flesh, almost a defilement, wholly denied to priests, and the second time dissuaded to all, as he that reads Tertullian or Jerome may see at large. Afterwards it was thought so sacramental, that no adultery or desertion could dissolve it ; and this is the sense of our canon courts in England to this day, but in no other reformed church else : yet there remains in them also a burden on it as heavy as the other two were disgraceful or superstitious, and of as much iniquity, crossing a law not only written by Moses, but charactered in us by nature, of more antiquity and deeper ground than marriage itself, which law is to force nothing against the faultless proprieties of nature.

sociales, il leur arrive facilement de rencontrer, sinon un corps impénétrable, du moins une âme impropre à tout autre commerce, et, pour tous les buts plus estimables et plus élevés du mariage, sans utilité et pour ainsi dire sans vie (1). »

Et voici l'idéal que cherche Milton, l'idéal fixé par Dieu même : union des corps et des âmes dans l'amour ; voici de plus le mépris du corps et les moyens de le réduire ; mais n'est-ce pas la passion physique qui inspire l'ardeur de cette page ?

« Saint Paul a dit : « Il vaut mieux se marier que brûler ». — Et que signifie ce feu qui brûle ? Certainement pas uniquement le besoin de la chair et l'aiguillon du désir sensuel. Dieu ne fait pas d'abord passer le souci de la brute. C'est le désir et le besoin d'échapper à la solitude mauvaise en s'unissant à un autre corps, qui contienne aussi une âme digne, dans le commerce réconfortant du mariage.

» Et celui qui est frustré en cela, lorsqu'il lui arrive de trouver une compagne sans intelligence ou sympathie, demeure plus seul encore qu'auparavant et brûle d'un feu plus difficile à contenir que celui de la chair. Car ce désir de la chair, qui n'est pour ainsi dire que le venin distillé par un tempérament trop vigoureux, il est aisé de le soumettre et de le dompter par une vie laborieuse et réglée et par un régime alimentaire convenablement réduit.

» Mais c'est le besoin de l'âme que le mariage doit satisfaire, ce besoin que le jeûne ne diminue pas et que l'ascétisme ne dompte pas. Et celui qui, par malechance, s'est lié à une âme sans sympathie, comment peut-il adoucir sa peine ? Qui peut lutter contre ce feu de l'âme auquel même au paradis l'homme ne put résister, ce désir rendu plus ardent par la déception de ses justes anticipations et qui est le moins satisfait lorsque l'importunité du besoin matériel est suffisamment calmée, car même alors l'âme n'a rien obtenu de ce qu'elle désirait ?

» Certainement, défendre à un homme qui se trouve dans ces circonstances de divorcer, c'est lui défendre de se marier et le soumettre à des difficultés plus grandes que celles du célibat. Car si le mariage ne satisfait pas des désirs plus humains que les désirs sensuels, il ne peut être honorable de s'en servir pour réduire et satisfaire une luxure réciproque, puisque cela est fait

(1) P. 190 : The soberest and best governed men are least practised in these affairs ; and who knows not that the bashful muteness of a virgin may ofttimes hide all the unliveliness and natural sloth which is really unfit for conversation ? Nor is there that freedom of access granted or presumed, as may suffice to a perfect discerning till too late ; and where any indisposition is suspected, what more usual than the persuasion of friends, that acquaintance, as it increases, will amend all ? And lastly, it is not strange though many, who have spent their youth chastely, are in some things not so quick-sighted, while they haste too eagerly to light the nuptial torch ; nor is it, therefore, that for a modest error a man should forfeit so great a happiness, and no charitable means to release him, since they who have lived most loosely, by reason of their bold accustoming, prove most successful in their matches, because their wild affections unsettling at will, have been as so many divorces to teach them experience. Whenas the sober man honouring the appearance of modesty, and hoping well of every social virtue under that veil, may easily chance to meet, if not with a body impenetrable, yet often with a mind to all other due conversation inaccessible, and to all the more estimable and superior purposes of matrimony useless and almost lifeless.

parfois par les bêtes qui savent vivre ensemble de leur propre choix et sans adultère, et qui seraient ainsi tout aussi bien mariées que nous » (1).

« Tout homme tempéré a en son pouvoir des moyens faciles de dompter la chair (2). »

Et n'est-ce pas de lui-même qu'il parle ensuite (3)?

« Quand cet homme » (dont la jeunesse a été pure) « se voit attaché indissolublement à une irréductible erreur de la nature, ou, comme il arrive souvent, à un être qui semble fait de terre et d'inertie, alors qu'il espérait trouver une compagne de société douce et agréable, et quand il voit de plus que son esclavage est maintenant inévitable, même s'il est le plus constant des chrétiens, il doit être près de désespérer de la vertu et de se révolter contre la providence de Dieu (4). »

Et Milton a une haute idée de l'importance de son sujet; toute sa vie, en effet, le problème de l'amour et de la sensualité l'occupera profondément (5).

« Être sage et savant en ces matières — des hommes jusqu'à présent de la plus haute réputation en fait de vertu ont estimé que c'était un des essors les plus sublimes que puisse accomplir la méditation humaine, lorsqu'elle élève les cercles de son vol au-dessus de la sphère des mers qu'elle habite. »

---

(1) P. 191-192 : Saint Paul saith : It is better to marry than to burn. But what might this burning mean?

Certainly not the mere motion of carnal lust, not the mere goad of a sensitive desire : God does not principally take care for such cattle. What is it then but that desire which God put into Adam in Paradise, before he knew the sin of incontinence; that desire which God saw it was not good that man should be left alone to burn in; the desire and longing to put off an unkindly solitariness by uniting another body, but not without a fit soul to his, in the cheerful society of wedlock? Whereof who misses, by chancing on a mute and spiritless mate, remains more alone than before, and in a burning less to be contained than that which is fleshly, and more to be considered; as being more deeply rooted even in the faultless innocence of nature. As for that other burning, which is but as it were the venom of a lusty and over-abounding concoction, strict life and labour, with the abatement of a full diet, may keep that low and obedient enough. This is that rational burning that marriage is to remedy, not to be allayed with fasting, nor with any penance to be subdued : which how can he assuage who by mishap hath met the most unmeet and unsuitable mind? Who hath the power to struggle with an intelligible flame, not in Paradise to be resisted, become now more ardent by being failed of what in reason, it looked for; and even then most unquenched, when the importunity of a provender burning is well enough appeased; and yet the soul hath obtained nothing of what it justly desires. Certainly such a one forbidden to divorce, is in effect forbidden to marry, and compelled to greater difficulties than in a single life; for if there be not a more humane burning which marriage must satisfy, or else may be dissolved, than that of copulation, marriage cannot be honourable for the meet reducing and terminating lust between two; seeing many beasts in voluntary and chosen couples live together as unadulterously, and are as truly married in that respect.

(2) The flesh hath other easy curbs which are in the power of any temperate man.

(3) P. 194.

(4) When he shall find himself bound fast to an uncomplying discord of nature, or, as it oft happens, to an image of earth and phlegm, with whom he looked to be the copartner of a sweet and gladsome society, and sees withal that his bondage is now inevitable; though he be almost the strongest Christian, he will be ready to despair in virtue, and mutiny against Divine Providence.

(5) P. 195 : To be wise and skilful in these matters, men heretofore of greatest name in virtue have esteemed it one of the highest arcs, that human contemplation circling upwards can make from the globy sea whereon she stands.

Dans le chapitre IX, Milton établit les fins du mariage, revient sur les moyens de dompter la sensualité et exprime le désespoir de l'homme déçu dans son amour (1) :

« On s'accorde à reconnaître trois buts dans le mariage : la conversation religieuse, la société humaine et le lit conjugal. Et nul homme baptisé ne niera que c'est la première de ces trois fins qui est la plus haute et la plus excellente.

» Il est incontestable que c'est l'aide réconfortante apportée par le mariage à la sainteté de la vie qui est la fin la plus pure et la plus noble de ce contrat. Mais si l'on considère chaque individu en particulier, de ces trois fins fixées par Dieu, celle-là est la plus importante pour lui qui lui est la plus nécessaire. Et, pour chacun, le mariage est totalement inexistant quand l'homme n'y trouve pas la jouissance de ce dont il avait le plus besoin, que ce soit la société de l'âme, ou de l'esprit ou du corps.

» J'ai montré que le manque de proportion, d'harmonie ou de sympathie dans les esprits justifie le divorce ... puisque dans ce cas le mariage ne satisfait plus ces désirs intellectuels et légitimes que Dieu a mis en l'homme... et n'est plus que le remède d'un feu terrestre et bestial, qu'un régime frugal, sans le mariage, pourrait facilement éteindre. Cet état de choses pousse bien des hommes à oublier la sainteté du lit conjugal, leur âme cherchant ailleurs la satisfaction espérée en vain au foyer ; ou, parfois, l'âme inerte se désespère, jusqu'à en perdre la foi, se jugeant durement traitée, et en rejetant à tort la faute sur la loi de Dieu. »

Dans le chapitre XIII, l'idée fondamentale du livre est répétée : l'harmonie intellectuelle entre les époux est nécessaire pour que l'union charnelle soit légitime ; le mariage n'est autrement que luxure et abomination (2) :

« Je pense qu'on m'accordera que le mariage est une société humaine et que toute société humaine doit procéder de l'esprit plutôt que du corps, car

---

(1) P. 205 : Touching matrimony, there be three chief ends thereof agreed on : godly society ; next, civil ; and thirdly, that of the marriage bed. Of these the first in name to be the highest and most excellent, no baptized man can deny. And out of question the cheerful help that may be in marriage toward sanctity of life, is the purest, and so the noblest end of that contract : but if the particular of each person be considered, then of those three ends which God appointed, that to him is greatest which is most necessary ; and marriage is then most broken to him when he utterly wants the fruition of that which he most sought therein, whether it were religious, civil, or corporal society. And having shewn that disproportion, contrariety, or numbness of mind may justly be divorced, by proving already the prohibition thereof opposes the express end of God's institution, suffers not marriage to satisfy that intellectual and innocent desire which God himself kindled in man to be the bond of wedlock, but only to remedy a sublunary and bestial burning, which frugal diet, without marriage, would easily chasten. Next, that it drives many to transgress the conjugal bed, while the soul wanders after that satisfaction which it had hope to find at home, but hath missed ; or else it sits repining, even to atheism, finding itself hardly dealt with, but misdeeming the cause to be in God's law.

(2) P. 210 : I suppose it will be allowed us that marriage is a human society, and that all human society must proceed from the mind rather than the body, else it would be but a kind of animal or beastish meeting : if the mind therefore cannot have that due company by marriage that it may reasonably and humanly desire, that marriage can be no human society, but a certain formality ; or gilding over of little better than a brutish congress, and so in very wisdom and pureness to be dissolved.

autrement elle ne serait qu'une sorte d'union animale ou brutale ; si donc l'esprit ne peut obtenir cette société, le mariage n'est plus qu'une formalité couvrant et cachant ce qui n'est guère mieux qu'une conjonction de brutes, que la pureté et la sagesse commandent de dissoudre. »

Le fait que Milton insiste, et à plusieurs reprises, sur l'horreur des relations du mariage lorsque l'union morale n'y est pas est une preuve qui semble décisive du refus deviné par les critiques. Ces relations n'ont pas pris place dans le mariage de Milton à ce moment, car Milton avoue clairement l'incompatibilité de caractère et d'intelligence. Ce serait donc sur lui-même qu'il prononcerait ces condamnations horrifiées, ce qui est impossible à l'orgueil de Milton : il aurait soigneusement — quoique peut-être inconsciemment — évité ce sujet. Évidemment, le refus de sa femme le fit réfléchir sur la moralité des passions physiques et l'amena à sa théorie de l'amour légitime et de l'amour défendu.

Mais il vit aussi la nécessité de satisfaire la nature, et c'est un morceau curieux de psychologie que la page du chapitre XIV où il décrit les effets de la continence exagérée, faisant du fanatisme religieux une conséquence de l'austérité excessive (1) :

« C'est une conjecture assez vraisemblable, considérant que les hommes qui professent l'anabaptisme, le familisme, l'antinomianisme sont en général de nature religieuse et ne mènent pas une vie débauchée et que leurs opinions cependant, poussées à bout, aboutissent à la satisfaction de la chair ; il peut venir, dis-je, à l'esprit d'un homme raisonnable que peut-être tout cela provient en partie, sinon principalement, de la suppression de quelque liberté légitime qui devrait être accordée aux hommes et leur est refusée. La médecine nous apprend que, dans les humeurs menstruelles, lorsque le courant de la nature a été arrêté, la montée d'éléments inférieurs affecte par suffocation la tête et l'intelligence de rêveries et d'imaginations vaines.

» Ceci vaudrait bien d'être étudié par les esprits habiles à la théologie et à la recherche des raisons des choses. »

L'homme qui sait ainsi analyser le fanatisme ne peut certes pas être un fanatique ou un sectaire.

Ces livres sur le divorce, pleins de choses intéressantes et exprimées avec une puissance extraordinaire de langage, sont, pour nous, mal composés, pleins de redites et de vaines argumentations sur des textes souvent insignifiants. La deuxième partie de *La doctrine et la discipline du Divorce* ne se compose guère que de ces redites sans intérêt. Milton se lance tête baissée dans

(1) P. 213 : To these considerations this also may be added as no improbable conjecture, seeing that sort of men who follow Anabaptism, Famlism, Antinomianism, and other fanatic dreams (if we understand them not amiss), be such most commonly as are by nature addicted to religion, of life also not debauched, and that their opinions having full swing, do end in satisfaction of the flesh ; it may be come with reason into the thoughts of a wise man, whether all this proceed not partly, if not chiefly, from the restraint of some lawful liberty, which ought to be given men and is denied them ? As by physic we learn in menstruous bodies, where nature's current hath been stopped, that the suffocation and upward forcing of some lower part affects the head and inward sense with dotage and idle fancies.

This may be worth the study of skilful men in theology, and the reason of things.

la critique sans fin et sans base d'innombrables textes de l'Écriture; quelquefois avec ingéniosité, plus souvent avec gaucherie, il tente de tourner à son propre avantage les textes qui sont le plus évidemment contre lui. Aussi le livre II est-il de peu d'intérêt, comparé au livre I où la question est examinée du point de vue humain.

Quelques points cependant retiennent l'attention, car c'est toujours Milton qui écrit, et jusque dans les recoins les plus obscurs de sa polémique on trouve parfois des éclairs de son génie.

Voici un présage de l'enfer des poèmes (1) :

« Bannir éternellement dans un enfer spatial, qu'il soit dans l'air ou au centre de la terre, ou dans cet abîme ultime et sans fond du chaos, éloigné de la félicité des saints de plusieurs fois le diamètre du monde — ce châtiment n'a pas semblé si juste et si convenable aux sanctions de Dieu que celui qui consiste à punir le péché par le péché. »

Le même chapitre III du livre II (2) nous montre Milton encore partisan de la prédestination, qu'il répudia si complètement par la suite (3).

Dans le chapitre XIV, Milton répète encore son idée générale, et encore une fois jette un violent anathème à l'union charnelle que n'accompagne pas l'union des âmes (4) :

« Il est dit : Ils seront une même chair » — mais (sans l'union spirituelle) « au lieu d'être une même chair, ce seront plutôt deux carcasses enchaînées l'une à l'autre de façon monstrueuse, ou, comme il peut arriver, une âme vivante enchaînée à un cadavre, ce qui ressemble plutôt à ce châtiment infligé par le tyran Mézence qu'à ce remède à la solitude institué par Dieu.

» Puisque nous savons que ce n'est pas l'union avec un autre corps qui remédie à la solitude, mais l'union avec un esprit sympathique, ce n'est pas une bénédiction, mais un tourment, ou plutôt un état ignoble et bestial, que d'être une chair, quand la nature n'a pas créé, en quelque mesure, une similarité de caractères. »

Et la violence de ces paroles « deux carcasses enchaînées », etc., montre bien que Milton n'était pas coupable de cette abomination.

---

(1) P. 224 : To banish for ever into a local hell, whether in the air or in the centre, or in that uttermost and bottomless gulf of chaos, deeper from holy bliss than the world's diameter multiplied; they thought not a punishing so proper and proportionate for God to inflict, as to punish sin with sin.

(2) P. 223 et suiv.

(3) V. ci-dessous, 2e partie.

(4) P. 249 : Next he saith, « They must be one flesh »; which when all conjecturing is done, will be found to import no more but to make legitimate and good the carnal act which else might seem to have something of pollution in it; and infers thus much over, that the fit union of their souls be such as may even incorporate them to love and amity : but that can never be where no correspondence is of the mind; nay, instead of being one flesh, they will be rather two carcasses chained unnaturally together; or, as it may happen, a living soul bound to a dead corpse; a punishment too like that inflicted by the tyrant Mezentius, so little worthy to be received as that remedy of loneliness which God meant us : Since we know it is not the joining of another body will remove loneliness, but the uniting of another compliable mind; and that it is no blessing but a torment, nay, a base and brutish condition to be one flesh, unless where nature can in some measure fix a unity of disposition.

Or, les époux seront « une chair » seulement lorsque les esprits sont convenablement disposés et capables d'un commerce réconfortant pour tous deux (1).

Un passage du chapitre XX est curieux encore, montrant que Milton cherche à se débarrasser de sa femme afin de pouvoir se livrer à des amours légitimes (2) :

« Sans doute on peut dire, avec piété, à celui qui voudrait s'affranchir de sa chasteté forcée : « Acceptez votre épreuve comme si Dieu désirait vous voir vivre dans la continence. » — Si ce n'est là qu'un conseil, je l'écoute comme on écoute un ange ; mais si l'on prétend m'y forcer, alors je reconnais Satan. »

Ainsi Milton, à la fin de son traité, affirme à nouveau la légitimité de l'instinct.

Le chapitre XXI contient le germe d'une idée qui grandira : pour l'homme raisonnable, il n'y a plus de loi. Cette idée encore est sortie de ses méditations sur sa propre expérience. Une autre idée qui grandira aussi, et sera étendue à toutes les Églises, est l'idée que c'est par usurpation que le pape s'est arrogé le droit de célébrer le mariage. Milton a déjà dit et redira plus tard que tous les droits du clergé sont des usurpations (3). Et même le rôle du magistrat civil doit être réduit au minimum. Milton pensera par la suite que le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins (4).

« Ce fut un acte d'usurpation papale d'enlever au maître de maison le droit de divorce. — Le Christ ne s'est adressé qu'à la conscience, et n'a pas donné autorité aux cours de justice » (sur ce point).

Immédiatement avant la fin, Milton résume ses conclusions, s'armant d'un texte de l'Écriture qui n'a rien de puritain (5) : « Que la fragilité de l'homme cesse donc de se créer des fardeaux inutiles et de gémir sous la fausse imagi-

---

(1) P. 250.

(2) P. 261 : Who doubts not but that it may be piously said, to him who would dismiss his frigidity, Bear your trial; take it as if God would have you live this life of continence? If he exhort this, I hear him as an angel, though he speak without warrant; but if he would compel me, I know him for Satan.

(3) P. 263 : Another act of papal encroachment it was to pluck the power and arbitrement of divorce from the master of the family, into whose hands God and the law of all nations had put it, and Christ so left it, preaching only to the conscience, and not authorizing a judicial court to toss about and divulge the unaccountable and secret reason of disaffection between man and wife, as a thing most improperly answerable to any such kind of trial. But the popes of Rome, perceiving the great revenue and high authority it would give them even over princes to have the judging and deciding of such a main consequence, etc.

(4) V. ci-dessous, 2e partie.

(5) P. 272 : Let not, therefore, the frailty of man go on thus inventing needless troubles to itself, to groan under the false imagination of a strictness never imposed from above; enjoining that for duty which is an impossible and vain supererogating. « Be not righteous overmuch », is the counsel of Ecclesiastes; « why shouldst thou destroy thyself? ». Let us not be thus overcurious to strain at atoms, and yet to stop every vent and cranny of permissive liberty, lest nature, wanting those needful pores and breathing places, which God hath not debarred our weakness, either suddenly break out into some wide rupture of open vice and frantic heresy, or else inwardly fester with repining and blasphemous thoughts, under an unreasonable and fruitless rigour of unwarranted law.

nation d'une sévérité qui n'existe pas en Dieu. — « Ne sois pas vertueux à l'excès », dit l'Ecclésiaste. « Pourquoi te détruire toi-même? » Ne soyons pas minutieux au point de ne pas laisser échapper un atome et de boucher toutes les fentes et les crevasses qui laissent un chemin légitime à la liberté, de peur que la nature, qui a besoin de ces pores pour respirer, ne soit contrainte à quelque explosion de vice manifeste et d'hérésie frénétique, ou bien ne se pourrisse en secret de pensées blasphématoires et rebelles, sous la rigueur déraisonnable et vaine de la loi trop lourde. »

Il attend des législateurs une adhésion complète et leur décrit les bienfaits qui sortiront de ses propositions pour l'Angleterre et pour le monde chrétien (1) :

« Ils tireront bien des chrétiens des profondeurs du désespoir où ils ne peuvent plus servir ni Dieu ni les hommes; ils en arracheront beaucoup aux sectes obscures et extravagantes et aux vices de brutalité et de débauche... Ils rendront à l'homme sa juste dignité. »

Puis Milton termine son traité de magistrale et très humaine façon (2) :

« Et je n'hésiterai pas à leur déclarer, en conclusion, que Dieu le Fils a mis toutes les autres choses sous ses propres pieds, mais pour ses commandements il les a tous laissés sous les pieds de la charité. »

En juillet 1644, Milton publia *Le jugement de Martin Bucer sur le Divorce.* Ce traité n'a aucun intérêt pour nous, n'étant qu'une arme de polémique contre les adversaires du traité sur le divorce. Car les presbytériens s'étaient révoltés contre la nouvelle doctrine. Milton est, dès lors, parmi les sectaires, dans « un monde de mépris ». On prêche contre lui dans les églises. L'Assemblée de Westminster le met à l'index (3) et le fait poursuivre par la Guilde des Imprimeurs pour une offense commune en ce temps : se faire imprimer sans autorisation (4). En vain d'ailleurs. Le goût de la liberté grandissait en Angleterre : Cromwell jetait son épée dans la balance en faveur de la tolérance.

En mars 1645 parut le *Tétrachordon.*

Ce traité est moins une suite qu'une répétition de *La doctrine et la discipline du divorce.* Il a les mêmes qualités et les mêmes défauts, et les deux sont exagérés; de sorte que c'est par endroits l'ouvrage en prose de Milton le plus près du sublime, et que, par très longs passages, surtout dans la deuxième partie, c'est un ouvrage à la fois des plus ennuyeux par ses longueurs et des plus puérils par ses vaines subtilités.

Milton essaie de digérer les Écritures; et cette opération ne fut jamais

---

(1) Many helpless Christians they shall raise from the depth of sadness and distress, utterly unfitted as they are to serve God or man : many they shall reclaim from obscure and giddy sects, many regain from dissolute and brutish licence, many from desperate hardness, if ever that were justly pleaded. They shall set free many daughters of Israel not wanting much of her sad plight whom « Satan had bound eighteen years ». Man they shall restore to his just dignity and prerogative in nature, preferring the soul's free peace before the promiscuous draining of a carnal rage. Marriage, from a perilous hazard and snare, they shall reduce to be a more certain haven and retirement of happy society.

(2) P. 273 : Which yet I shall not doubt to leave with them as a conclusion, that God the Son hath put all other things under his own feet, but his commandments he hath left all under the feet of charity.

(3) Masson, vol. III, p. 186, 263, etc.

(4) Masson, III, p. 297, note.

menée à bonne fin, même sa longue vie n'y suffisant pas. Il a en lui trop d'idées absolument contraires à l'interprétation orthodoxe de la Bible; et cependant il ne veut pas abandonner la Bible. D'où des dissertations, des argumentations et des subtilités sans fin — et sans intérêt pour nous — pour concilier l'inconciliable. Parmi les longueurs insupportables, nous devons découvrir et libérer ce qui est vraiment la pensée et le génie de Milton. La tâche est dure, la tentation est forte de parcourir les pages et de passer les chapitres innombrables; mais la récolte est riche et de haute qualité, et c'est seulement ainsi que nous pouvons surprendre les secrets de Milton, la démarche familière de son esprit et la source intime de ses idées.

Et par une contradiction bien miltonienne, ces lourds et ennuyeux traités sont parcourus par des sous-courants d'une passion intense et très humaine qui donnent à de nombreux passages le plus haut intérêt.

Dans le *Tétrachordon*, Milton examine d'abord les buts de Dieu instituant le mariage. Tout le livre est un commentaire de quelques textes de l'Écriture.

Voici d'abord la position de la femme vis-à-vis de l'homme : une idée permanente de Milton, qui s'efforce pourtant de rendre pleine justice à la femme, inférieure, mais non esclave.

« Saint Paul décide la controverse en expliquant que la femme n'est pas directement et immédiatement l'image de Dieu, mais seulement par sa relation à l'homme. Il n'est pas pour elle; elle est pour lui (1). »

Milton insiste ensuite sur le besoin qu'a l'homme du commerce féminin, et de tous les points de vue, physique, moral et intellectuel. Il développe en un langage parfois sublime une conception très élevée des relations entre les sexes, nécessaires l'un à l'autre, atteignant dans leur union seulement la plénitude de leurs pouvoirs, la somme de leur humanité (2).

---

(1) P. 324-5 : But St. Paul ends the controversy, by explaining, that the woman is not primarily and immediately the image of God, but in reference to the man : « The head of the woman », saith he, I Cor. xi., « is the man » ; « he the image and glory of God, she the glory of the man » ; he not for her, but she for him. V. 2e partie, III, 3, la suite de ce passage qui explique que la femme ne doit pas être une esclave.

(2) P. 329-330 et suiv. : « And here « alone » is meant alone without woman; otherwise Adam had the company of God himself, and angels to converse with; all creatures to delight him seriously, or to make him sport. God could have created him out of the same mould a thousand friends and brother Adams to have been his consorts; yet for all this, till Eve was given him, God reckoned him to be alone.

« For man to be alone ». Some would have the sense hereof to be in respect of procreation only; and Austin contests that manly friendship in all other regard had been a more becoming solace for Adam, than to spend so many secret years in an empty world with one woman. But our writers deservedly reject this crabbed opinion; and defend that there is a peculiar comfort in the married state beside the genial bed, which no other society affords. No mortal nature can endure, either in the actions of religion, or study of wisdom, without sometime slackening the cords of intense thought and labour, which, lest we should think faulty, God himself conceals us not his own recreations before the world was built : « I was », saith the Eternal Wisdom, « daily his delight, playing always before him ». And to him, indeed, wisdom is as a high tower of pleasure, but to us a steep hill, and we toiling ever about the bottom. He executes with ease the exploits of his omnipotence, as easy as with us it is to will; but no worthy enterprise can be done by us without continual plodding and wearisomeness to our faint and sensitive abilities. We cannot, therefore, always be contemplative, or pragmatical abroad, but have need of some delightful intermissions, wherein the enlarged soul may leave off a while her severe schooling,

Et Milton revendique à la fois la sainteté de l'amour physique et la nécessité de l'unir à l'amour moral.

« Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul, et « seul » ici signifie sans la femme, car autrement Adam avait la société de Dieu même et la conversation des anges, et toutes les créatures pour l'intéresser ou l'amuser. Dieu aurait pu lui créer de la même argile des milliers d'Adams frères et amis, mais malgré tout cela, tant qu'il ne lui eut pas donné Ève, Dieu considéra qu'Adam était seul.

» Il en est qui voudraient que le sens de ce passage ne s'applique qu'à la procréation; et saint Augustin soutient que, pour toute autre chose, une amitié masculine eût été un meilleur réconfort pour Adam, qui passa tant d'années obscurcies dans un monde vide, avec une femme. Mais nos auteurs rejettent avec justice cette opinion revêche, et maintiennent qu'il y a dans l'état de mariage, en plus du lit conjugal, un réconfort particulier qu'aucune autre société ne donne.

» Aucune nature mortelle ne peut durer, qu'elle soit engagée dans l'exercice de la religion ou dans l'étude de la sagesse, sans relâcher parfois les cordes tendues du labeur et la pensée. Et pour nous y ôter tout scrupule, Dieu lui-même ne nous cache pas ses propres récréations avant que le monde ne fût construit. « Je faisais journellement ses délices », nous dit la sagesse éternelle « me jouant éternellement devant lui ». Pour lui, en vérité, la sagesse est comme une haute tour de délices, mais pour nous c'est une colline escarpée au pied de laquelle nous peinons éternellement. C'est sans effort qu'il exécute les exploits de sa toute-puissance, aussi facilement qu'il nous est facile de vouloir. Mais nous ne pouvons rien faire qui en vaille la peine sans un labeur persistant qui épuise nos forces peu considérables et vite fatiguées. Nous ne pouvons donc méditer sans cesse, ou agir sans interruption dans le monde, mais nous avons besoin d'intervalles de réjouissance, pendant lesquels l'âme allégée quitte pour quelque temps ses travaux rigoureux, et, comme un adolescent joyeux dans ses vacances vagabondes, se livre à la joie des récréations légitimes. Et l'âme ne peut le faire sans compagne, et nulle société n'y est si

---

and, like a glad youth in wandering vacancy, may keep her holidays to joy and harmless pastime; which as she cannot well do without company, so in no company so well as where the different sex in most resembling unlikeness, and most unlike resemblance, cannot but please best and be pleased in the aptitude of that variety. Whereof lest we should be too timorous, in the awe that our flat sages would form us and dress us, wisest Solomon among his gravest proverbs countenances a kind of ravishment and erring fondness in the entertainment of wedded leisures; and in the Song of Songs, which is generally believed, even in the jolliest expressions, to figure the spousals of the church with Christ, sings of a thousand raptures between those two lovely ones far on the hither side of carnal enjoyment.

We may conclude, therefore, seeing orthodoxal expositors confess to our hands, that by loneliness is not only meant the want of copulation, and that man is not less alone by turning in a body to him, unless there be in it a mind answerable; that it is a work more worthy the care and consultation, of God to provide for the worthiest part of man, which is his mind, and not unnaturally to set it beneath the formalities and respects of the body, to make it a servant of its own vassal: I say, we may conclude that such a marriage, wherein the mind is so disgraced and vilified below the body's interest, and can have no just or tolerable contentment, is not of God's institution, and therefore no marriage.

favorable que celle de l'autre sexe, car là les différences ont une ressemblance, et les ressemblances sont complètement diversifiées, et c'est là ce qui donne le plus de joie, de côté et d'autre, cette variété étant si harmonieuse. Et pour nous enlever toute crainte, et nous tirer de la timidité en laquelle nos sages insipides voudraient nous élever et nous tenir, le sage Salomon, parmi ses maximes les plus graves, donne l'exemple d'une sorte de ravissement et de tendre extravagance dans la poursuite des plaisirs conjugaux; et dans le Cantique des Cantiques, qui est supposé figurer, même dans ses expressions les plus libres, les épousailles du Christ et de l'Église, Salomon célèbre les plaisirs de ces deux êtres charmants, et les fait aller bien au delà de la limite où commencent les voluptés de la chair. »

Milton revient sur l'horreur de la luxure, du mariage sans conformité d'âmes (1), puis encore une fois sur la définition du mariage et la distinction fondamentale entre « love and lust » (2) :

« Et quoique l'œuvre de la chair fasse partie des fins du mariage, elle n'est vraiment légitime que si elle est l'effet de l'amour conjugal... autrement l'acte n'en est pas pur, ni saint, ni digne du nœud sacré du mariage ; n'étant tout au plus qu'une excrétion animale, mais bien pire et bien plus ignoble que les désirs naturels qui existent parmi les troupeaux stupides. Car l'amour humain doit procéder de principes intellectuels et, dans ce cas, ne participe en rien à la raison, mais aux besoins des pâturages et des étables. »

Puis Milton consacre de longues pages à discuter la question de savoir si la loi peut permettre, dans une certaine mesure, le péché. Mais bien des longues pages peuvent lui être pardonnées, puisqu'elles amènent une expression digne du *Paradis perdu*, car le poète ne perd jamais son génie ni ses droits :

« Suppose it anyway possible to limit sin, to put a girdle about that chaos (3). »

« Supposons que ce soit possible de limiter le péché et de passer une ceinture autour de ce chaos. »

Et puis, hélas ! n'ayant pas réussi à contenir le chaos de ses explications, il continue sur un tout autre ton.

L'esprit de Milton revient perpétuellement aux origines. Le *Paradis perdu* était en lui, dans une sorte de gestation, dont les signes sont en toutes ses œuvres. Et, toujours, à la pensée des premiers temps, son esprit s'élève et la poésie s'épanouit.

---

(1) P. 333.

(2) P. 341, 342 : And although copulation be considered among the ends of marriage, yet the act thereof in a right esteem can no longer be matrimonial, than it is an effect of conjugal love. When love finds itself utterly unmatched, and justly vanishes, nay, rather, cannot but vanish, the fleshly act indeed may continue, but not holy, not pure, not beseeming the sacred bond of marriage; being at best but an animal excretion, but more truly worse and more ignoble than that mute kindliness among the herds and flocks : in that proceeding as it ought from intellective principles, it participates of nothing rational, but that which the field and the fold equals. For in human actions the soul is the agent, the body in a manner passive.

(3) P. 383.

Les premiers temps, avant la chute, deviendront pour lui l'état normal de l'homme, ce qu'il devrait être, ce qu'il devient après la régénération (1).

Ainsi, avant la chute, l'homme et la femme étaient complètement unis de corps et d'âme. La luxure n'existait pas, puisqu'elle est la séparation des deux amours. Le divorce ne pouvait donc alors exister (2).

Là où est l'amour, il n'y a point de luxure; de même que là où la raison domine, il n'y a point de loi.

Il est intéressant de voir Milton disposer des textes qui sont évidemment contraires à ses idées quand il discute le verdict du Christ :

« Celui qui divorce d'avec sa femme, si ce n'est à cause de fornication, et en épouse une autre, celui-là commet l'adultère. »

Il a déjà les germes d'idées qui grandiront, se retrouveront dans l'*Areopagitica* et dans le *Traité de la Doctrine*. D'abord, la vérité divine s'est accommodée aux temps et aux lieux, et ne doit pas être prise littéralement; ensuite, l'Évangile même a souvent été corrompu : il n'a pas encore assez d'audace pour soutenir ouvertement ces idées, mais il en a bien souvent la tentation (3) :

« Cette sévérité excessive avait donc pour seul but imaginable de mettre un frein aux attaques spécieuses et outrageantes des pharisiens... comme le médecin guérit celui qui a pris du poison, non par la modération d'une bonne nourriture, mais par l'autre extrême, l'antidote. »

Enfin Milton, dans la furie de son désir de convaincre ses adversaires, oublie ses principes les plus sacrés et son dédain de toute autorité, et passe en revue longuement les pères de l'Église, les conciles et les grands réformateurs, descendant jusqu'à

« Grotius, encore vivant, et de la plus grande célébrité parmi les savants » (4).

Relevons seulement cette phrase sur Luther, où gît le fond de toute cette littérature. Milton, qui s'est si souvent trahi inconsciemment, s'est bien gardé d'avouer quel était son cas particulier; une seule phrase enterrée dans la péroraison de son troisième et volumineux traité sur le divorce nous dit :

« Enfin, Luther — quel grand serviteur de Dieu! dans son livre *La vie conjugale,* cité par Gérard, permet le divorce pour cause de refus obstiné du devoir conjugal, de sorte « qu'un homme peut renvoyer une altière Vashti et épouser une Esther à sa place » (5).

Et le *Tétrachordon* se termine par une menace et des mots de mépris, alors que la *Doctrine et Discipline* se terminait sur des mots de charité. Milton s'est séparé des siens : la menace et le mépris lui restent (6).

---

(1) V. ci-après, 2e partie.

(2) P. 389.

(3) P. 392 : No other end therefore can be left imaginable of this excessive restraint, but to bridle those erroneous and licentious postillers the pharisees. And as the physician cures him who hath taken down poison, not by the middling temper of nourishment, but by the other extreme of antidote; so Christ administers here a sharp and corrosive sentence against a foul and putrid licence; not to eat into the flesh, but into the sore.

(4) P. 431.

(5) P. 426.

(6) P. 433 : Henceforth let them, who condemn the assertion of this Book for new and

« Que ceux donc qui condamnent les doctrines de ce livre comme nouvelles et licencieuses se taisent, de peur qu'ils ne s'exposent à faire révéler au grand jour, par ceux qui les connaissent intimement, et à faire livrer au mépris public, leur ignorance et leur présomption ».

Et c'est le mépris et l'insulte qui remplissent le *Colasterion*, les *Châtiments* publiés avec le *Tétrachordon* en 1645.

Milton passe en revue ses adversaires et leur dit, à chacun à leur tour, en langage plus ou moins varié (1) :

« Je n'ai pas l'intention de disputer de philosophie avec ce porc. »

En dépit de cette promesse, il examine neuf ou dix propositions de chacun de ses ennemis; mais il est bien vrai que peu de « philosophie » intervient dans cet examen.

« Il passe au troisième argument, comme un sanglier dans un vignoble, arrachant et mâchonnant à tort et à travers, et il ne peut concevoir ce que j'entends par « une âme sympathique » — conception et mots peu faits pour ses mâchoires et semblables à un vin généreux qui trouble et dérange la boue de son imagination et lui fait vomir ouvertement ses infamies (2).

» Une autre chose encore le dérange : que j'appelle le mariage « un mystère de joie ». Que nous importe que cela le dérange? Comment se connaîtrait-il en joies et en mystères (3)? »

Citons de plus la fin où Milton s'excuse de sa brutalité avec quelque dignité encore (4).

« J'ai donc fait ce que pour bien des raisons je n'aurais jamais cru qu'il fût de ma destinée de faire, et je me suis mis à ce travail assez peu noble de décrotter et de nettoyer l'ignorance ignoble et sordide d'un cuistre aussi insolent. Hercule lui-même se vit imposer la tâche d'enlever le fumier des étables d'Augias.

» Si quelque auteur digne de s'occuper de ces questions se croit obligé à rouvrir cette controverse, ... je le supplie de ne pas s'imaginer, à cause du

---

licentious, be sorry: lest, while they think to be of the graver sort, and take on them to be teachers, they expose themselves rather to be pledged up and down by men who intimately know them, to the discovery and contempt of their ignorance and presumption.

(1) P. 445.

(2) P. 453 : He passes to the third argument, like a boar in a vineyard, doing nought else, but still as he goes champing and chewing over what I could mean by this chimæra of a « fit conversing soul », notions and words never made for those chops; but like a generous wine, only by overworking the settled mud of his fancy, to make him drunk, and disgorge his vileness the more openly.

(3) P. 455 : Another thing troubles him, that marriage is called « the mystery of joy ». Let it still trouble him; for what hath he to do either with joy or with mystery?

(4) I have now done that, which for many causes I might have thought could not likely have been my fortune, to be put to this underwork of scouring and unrubbishing the low and sordid ignorance of such a presumptuous lozel. Yet Hercules had the labour once imposed upon him to carry dung out of the Augean stable. If any man equal to the matter shall think it appertains him to take in hand this controversy, let him not, I entreat him, guess by the handling, which meritoriously hath been bestowed on this object of contempt and laughter, that I account it any displeasure done me to be contradicted in print, but as it leads to the attainment of anything more true, shall esteem it a benefit; and shall know how to return his civility and fair argument in such a sort, as he shall confess that to do so is my choice, and to have done thus was my chance.

traitement mérité que j'ai infligé à cet objet de mépris et de ridicule, qu'il me déplaise aucunement d'être contredit. Au contraire, si ses arguments nous font atteindre quelque vérité supérieure à ce que j'ai dit, je considérerai qu'il m'a fait une faveur, et je lui rendrai sa politesse et ses procédés de discussion de telle façon qu'il avouera que je le fais avec plaisir, et que c'est la malechance qui m'a ici forcé à agir autrement. »

Ainsi Milton a souffert, ainsi il a réfléchi sur la cause de sa souffrance. Ses idées ne seront plus maintenant des abstractions philosophiques, mais les leçons rudes et poignantes que le désespoir lui a fait entrer dans la chair.

Il en tira ses idées sur la chute, et de plus cette idée que c'est par la femme que cette chute se produit le plus souvent et le plus douloureusement.

Dès lors, son sujet prédestiné était le *Paradis perdu*, la chute de l'intelligence devant la sensualité, la chute de l'homme à cause de la femme.

Dès lors, son idéal est dans les deux conceptions opposées : la domination de l'intelligence, qui est la domination de l'homme.

Puis, ces idées vont s'élargir et être appliquées par lui à la politique, à la religion et à l'histoire, dans les œuvres de controverse suscitées par l'exécution du roi Charles Ier.

Entre temps, Milton pardonna à sa femme. C'est certes un signe de bon sens et d'indépendance autant que de générosité que ce pardon et il nous montre l'étoffe humaine dont était fait Milton.

Il s'était engagé à fond dans la question du divorce ; le plus grand obstacle à la réconciliation, pour un homme aussi orgueilleux, eût dû être dans ses propres écrits. Une secte de « Divorceurs » suivait Milton. Mais son orgueil était d'une espèce sublime et se faisait le serviteur de toutes les grandes idées et de toutes les impulsions généreuses. Milton n'eut pas peur des moqueries que sa rétractation pouvait lui attirer ; il brava l'opinion une seconde fois. Il reprit sa femme.

Milton avait appris déjà que la réalité ne se plie guère aux idées. La lutte et le peu de succès lui avaient montré que l'homme n'est que peu corrigible. Il reprit sa femme et ne semble pas avoir essayé jamais de lui imposer la culture intellectuelle qui l'eût rendue digne de lui.

Ainsi Milton accepta le compromis.

C'est qu'il avait déjà perdu de sa haute idée de la nature humaine ; le cycle de sa première désillusion était ainsi complet.

Il était préparé à la seconde et plus grande désillusion qui lui vint graduellement de 1650 à 1660 : comme dans les épreuves de son mariage il avait perdu sa foi en la femme et peut-être un peu en sa propre grandeur — lui qui s'était cru chastement au-dessus des autres hommes — ainsi au cours de la lutte politique il perdit sa foi en la nature humaine dans les masses. Il ne lui restera plus que sa foi en Dieu, et en cette foi il reporte tous les espoirs perdus sur la terre et prend la revanche glorieuse de toutes ses désillusions. Car Milton, dans sa force et son orgueil, ne pouvait pas désespérer.

4. La seconde crise : rupture avec les presbytériens : le problème politique.

Une autre désillusion était sortie pour lui des pamphlets sur le divorce. Milton s'attendait à être salué comme un réformateur ; il croyait qu'il lui suffirait de parler pour convaincre le Parlement, changer la loi et devenir un bienfaiteur de l'humanité.

Tout son caractère et toute sa carrière jusqu'à ce moment l'inclinaient à cette confiance. Son orgueil naturel et naïf, la pleine conscience de sa force, l'adoration familiale dans laquelle il avait grandi, les triomphes faciles — et qu'il avait pris un peu trop au sérieux — de son voyage en Italie ; surtout, enfin, sa conviction entière qu'il était dans le droit ; l'ardeur passionnée et douloureuse de sa jeunesse jetée tout entière dans sa cause ; le mouvement même du siècle, plein de hautes aspirations et qui semblait mûr pour les plus belles réformes, tout cela l'avait entraîné, tout cela l'avait trompé.

L'orage d'insultes et de réprobation qui accueillit la *Doctrine et discipline*, et le silence absolu du Parlement lui furent donc une désillusion amère. Il découvrit une première fois, dans une entreprise personnelle, ce que l'entreprise du Commonwealth allait pleinement confirmer ; les hommes ne veulent pas suivre les idées abstraites ; il ne suffit pas, dans le monde politique, d'avoir raison pour être écouté.

Deux sonnets de 1645 expriment sa désillusion et sa colère étonnée.

Un livre récemment écrit : *Tétrachordon*,
    Compact en sa matière et sa forme et son style,
    Nouveau par son sujet, a parcouru la ville
    Comptant les bons esprits ; mais tombe en abandon.
Le fureteur à l'étalage crie : « Pardon !
    Quel est ce titre là ? » Il se forme une file
    Qui met à l'épeler le temps d'aller à Mile
    End Green. Messieurs, qu'a-t-il de plus dur que Gordon
Ou bien Galasp (1), ou Mac Donnel ou Colkitto (2),
    Ces noms n'ont pas d'aspérité pour notre bouche,
    Dont la vue seule eût rendu Quintillien louche.
Notre âge hait le savoir comme on hait un crapaud
    Et ne ressemble pas au tien, ô Sir John Chek (3) ;
    Quand à Cambridge, au roi, tu apprenais le grec (4).

---

(1) Gillespie (Galasp), presbytérien écossais célèbre.

(2) Mac Donnel (surnommé Colkitto), un des lieutenants de Montrose dans son héroïque équipée en Écosse, dont toute l'Europe s'entretenait à cette époque.

(3) Un des professeurs de Cambridge au XVIe siècle.

(4)

XI

ON THE DETRACTION WHICH FOLLOWED UPON MY WRITING CERTAIN TREATISES

1645

A book was writ of late called Tetrachordon,
    And woven close, both matter, form, and style ;

*
* *

Pour avoir invité à quitter son licou
Notre âge, et célébré la liberté antique,
Je suis environné de bruit, où les bourriques,
Les singes et les chiens se sont joints aux coucous,
Car moi, j'avais jeté des perles à ces loups :
Tels en crapauds furent changés ces fous rustiques
Qui avaient insulté les jumeaux latoniques
Qui devaient tenir Lune et Soleil sous leur joug.
Ils hurlent : « Liberté » dans leur inconscience
Si le vrai les libère, ils ne l'acceptent point,
La liberté qu'ils veulent n'est que la licence :
Pour être libre, il faut la vertu, la science;
Nous voyons maintenant combien ils en sont loin;
De tant d'or et de sang le sacrifice est vain (1).

Milton cherche les raisons de son échec. Il les trouve dans l'ambition et l'avarice des presbytériens. Eux aussi sont, comme les prélats, des « bouches aveugles ». Milton ne formule pas encore sa règle politique de « la passion triomphant de l'intelligence », mais il en a la conception, qui deviendra de plus en plus claire en lui, sera développée à la fin de la *Defensio Secunda* et lui

---

The subject new : it walked the town a while,
Numb'ring good intellects; now seldom pored on.
Cries the stall-reader, « Bless us ! what a word on
A title-page is this ! » and some in file
Stand spelling false, while one might walk to Mile
End Green. Why, is it harder, Sirs, than Gordon,
Colkitto, or Macdonnel, or Galasp ?
Those rugged names to our like mouths grow sleek,
That would have made Quintilian stare and gasp.
Thy age, like ours, O Soul of Sir John Cheke,
Hated not learning worse than toad or asp,
When thou taught'st Cambridge, and king Edward, Greek.

(1) ON THE SAME

I did but prompt the age to quit their clogs
By the known rules of ancient liberty,
When straight a barbarous noise environs me
Of owls and cuckoos, asses, apes, and dogs :
As when those hinds that were transformed to frogs
Railed at Latona's twin-born progeny,
Which after held the sun and moon in fee.
But this is got by casting pearl to hogs;
That bawl for freedom in their senseless mood,
And still revolt when truth would set them free.
License they mean when they cry Liberty;
For who loves that, must first be wise and good;
But from that mark how far they rove we see,
For all this waste of wealth, and loss of blood.

fournira la clarté par laquelle il contemplera et comprendra l'échec du Commonwealth.

En 1647, son sonnet « con coda » sur les presbytériens leur applique le « test ».

Pour avoir rejeté votre maître et prélat,
Et raidement abandonné sa liturgie,
— Vous qui avez saisi la veuve Simonie,
Vous qui la désiriez, qui ne l'abhorriez pas —
Osez-vous du pouvoir civil prier le bras
D'enchaîner la pensée par le Christ affranchie,
Et de nous imposer la vieille hiérarchie
Que Rutherford, ou A. S. vous enseigna?
Des hommes dont la vie et la foi admirables
Eussent de Paul lui-même eu l'approbation
Sont voués, hérétiques, aux damnations,
Par Edwards, ou le Picte au nom imprononçable;
Nous allons dévoiler vos machinations
Et vos manèges, pires que ceux des conciles,
Afin que le Parlement,
A notre secours venant,
Puisse enfin prévenir le mal par ses cisailles,
Couper vos phylactères, et non vos oreilles,
Quand il aura compris notre accusation :
Presbytère n'est rien que prêtre écrit plus long (1)

(1) ON THE NEW FORCERS OF CONSCIENCE UNDER THE LONG PARLIAMENT
1647

Because you have thrown off your prelate lord,
And with stiff vows renounced his liturgy,
To seize the widowed whore Plurality
From them whose sin ye envied, not abhorred,
Dare ye for this adjure the civil sword
To force our consciences that Christ set free,
And ride us with a classic hierarchy
Taught ye by mere A. S. and Rutherford (*a*)?
Men whose life, learning, faith, and pure intent
Would have been held in high esteem with Paul,
Must now be named and printed heretics
By shallow Edwards (*a*) and Scotch what d'ye call :
But we do hope to find out all your tricks,
Your plots and packing worse than those of Trent,
That so the Parliament
May, with their wholesome and preventive shears,
Clip your phylacteries, though balk your ears,
And succour our just fears,
When they shall read this clearly in your charge,
New Presbyter is but Old Priest writ large.

(*a*) Rutherford, Adam Stuart, Edwards : théologiens et pamphlétaires presbytériens.

Ainsi Milton découvre que ses amis les presbytériens sont aussi intéressés que les évêques : ils ont les mêmes vices et les mêmes ambitions. Il avait condamné les uns, il condamne les autres.

Mais non seulement les hommes ne veulent pas suivre la raison; ils font plus : ils cherchent à la museler. Milton est donc une fois de plus sur la brèche : il attaque la censure; il adresse au Parlement l'*Areopagitica,* en 1644, dès qu'il sent la menace.

C'est que Milton à cette époque est jeune encore, plein d'ardeur et d'espoir. Il a reçu de rudes chocs déjà; mais il n'a pas perdu sa confiance en le royaume des saints qui vient et qui remettra toutes choses en leur place. Le Parlement, il est vrai, n'a accordé aucune attention au traité sur le Divorce. Mais, d'autre part, la Chambre des Lords (1) n'a aucunement encouragé les projets presbytériens contre la liberté de la presse. On n'a pas pu poursuivre Milton. Milton donc ne désespère pas : le *Tetrachordon* sera encore adressé au Parlement. L'*Areopagitica* est un appel à l'Assemblée.

Les presbytériens, il est vrai, se révèlent de plus en plus comme des ennemis de la liberté, des « forceurs de conscience ». Qu'importe? Ils ne seront pas du royaume des saints. L'espoir de l'Angleterre n'est plus en eux.

Le pouvoir de Cromwell grandissait; son armée s'organisait et Cromwell commençait à parler haut aux presbytériens, et il parlait en faveur de la liberté (2). Après Marston Moor, en juillet 1644, Cromwell pouvait déjà parler haut. Les Indépendants, tous ceux qui, comme Milton, voulaient avant tout la liberté, se groupaient autour du nouveau chef.

Dans l'*Areopagitica,* qui parut en novembre 1644, Milton était donc plein de confiance et d'ardeur. Il entame la lutte contre les presbytériens.

L'*Areopagitica* est le plus soutenu des pamphlets de Milton; mais il est moins intéressant pour nous que les derniers pamphlets contre les évêques, que les écrits sur le divorce et la *Seconde Défense.* Il nous révèle moins l'homme et moins ses idées; c'est plutôt, comme son nom l'indique, un morceau de belle éloquence qu'une œuvre personnelle ou une œuvre de polémique passionnée. D'autre part, les morceaux les plus magnifiques de la prose de Milton ne sont pas ici; le ton est plus soutenu, mais ne s'élève pas au sublime que la prose miltonienne atteint si souvent ailleurs.

C'est cependant, pour les idées générales, en harmonie avec l'esprit moderne, et pour les qualités du style, l'œuvre de prose la plus louée de Milton; et c'est certainement celle qui a les meilleures qualités pour réussir.

On y trouve d'ailleurs bien des passages intéressants à notre point de vue.

Dans son début, Milton se plaint du climat de l'Angleterre, et cette plainte reviendra dans le *Paradis perdu.* Le ciel de l'Italie l'avait captivé. Il dit aux parlementaires, leur rappelant que les grands tyrans de l'antiquité avaient souvent écouté les avis des lettrés (3), qu'il a

« Consacré aux labeurs de l'étude tout son temps et des facultés natives qui

(1) Masson, III, p. 274.
(2) Masson, III, p. 590 et suiv.
(3) Éd. Garnett, p. 3 : Il from the industry of a life wholly dedicated to studious labours, and those natural endowments haply not the worst for two and fifty degrees of northern latitude.

peut-être ne sont pas plus mauvaises pour être situées à 52 degrés de latitude nord. »

Et le chant IX du *Paradis perdu* répétera (1) :

Higher argument
Remains, sufficient of itself to raise
That name, unless an age too late, or cold
Climate, or years, damp my intended wing.

La louange des livres est célèbre (2) :

« Les livres ne sont pas choses absolument mortes. Il vaut presque autant tuer un homme que tuer un bon livre : celui qui tue un homme tue un être raisonnable, l'image de Dieu, mais celui qui détruit un bon livre, tue la raison elle-même. »

Un principe qui devient une des idées essentielles de Milton est appliqué et développé (3) :

« Tout est pur à l'homme pur : non seulement les viandes et les boissons, mais toute sorte de science, qu'elle soit du bien ou du mal. Le savoir ne peut souiller, ni, par conséquent, les livres ne le peuvent, si la volonté et la conscience ne sont pas souillées. »

Une autre formule célèbre place Spenser au-dessus de Thomas d'Aquin (4) et l'orgueil du poète insulte une fois de plus aux autorités de l'Église en parlant de :

« Our sage and serious poet Spenser, whom I dare be known to think a better teacher than Scotus et Aquinas. »

« Notre sage et sérieux poète Spenser, que j'avoue publiquement tenir pour un meilleur maître que Scot et Thomas d'Aquin. »

Milton n'est pas encore Arminien, mais Arminius pourtant est « the acute and distinct Arminius » (5), et Milton insiste sur l'idée du libre arbitre. Cette idée est dès ce moment profondément fixée en lui dans sa forme définitive et lui fera bientôt rejeter totalement la théorie de la prédestination (6). Quelques

---

(1) Vers 43, v. ci-dessous, 3e partie.

(2) P. 5 : For books are not absolutely dead things, but do contain a progeny of life in them to be as active as that soul was whose progeny they are; nay, they do preserve as in a vial the purest efficacy and extraction of that living intellect that bred them. I know they are as lively, and as vigorously productive, as those fabulous dragon's teeth : and being sown up and down, may chance to spring up armed men. And yet, on the other hand, unless wariness be used, as good almost kill a man as kill a good book : who kills a man kills a reasonable creature, God's image; but he who destroys a good book, kills reason itself, kills the image of God, as it were, in the eye. Many a man lives a burden to the earth; but a good book is the precious life-blood of a master-spirit, embalmed and treasured up on purpose to a life beyond life. It is true, no age can restore a life, whereof, perhaps, there is no great loss; and revolutions of ages do not oft recover the loss of a rejected truth, for the want of which whole nations fare the worse.

(3) P. 13 : « To the pure, all things are pure » ; not only meats and drinks, but all kind of knowledge, whether of good or evil : the knowledge cannot defile, nor consequently the books, if the will and conscience be not defiled.

(4) P. 68.

(5) P. 17.

(6) V. ci dessous, 2e partie et *Areop.*, p. 21.

mois auparavant, dans son traité sur le Divorce, Milton était encore le champion des doctrines de la prédestination et l'adversaire du libre arbitre (p. 223 à 225). On saisit donc ici un nouveau point de départ de sa pensée. Milton se libère à la fois et de la discipline et des idées presbytériennes, après le choc causé par la réception de son traité chez les presbytériens.

La République de Platon est traitée avec quelque dédain, Milton ne se rendait pas compte que beaucoup de ses idées étaient tout aussi en l'air que celles de Platon (1).

Puis vient une attaque en règle contre les principes répressifs des puritains (2) et une revendication serrée des droits de la nature, revenant en passant sur l'idée nouvelle de la liberté morale, idée qui s'épanouira dans le *Treatise of Christian Doctrine :*

« Pourquoi donc Dieu a-t-il placé des passions en nous et des plaisirs tout autour de nous, si ce n'est que ces plaisirs et ces passions, harmonieusement balancés, sont les ingrédients mêmes de la vertu? » (3).

Milton donne l'exemple de l'Italie à titre d'avertissement à ceux qui veulent enchaîner la presse (4) :

« Je me suis assis dans leurs assemblées et ces hommes de savoir ont jugé que j'étais heureux d'être né dans un pays de liberté de pensée (car c'est ce qu'ils se figuraient sur l'Angleterre) et ils ne faisaient que gémir sur la condition servile en laquelle le savoir avait été réduit chez eux. Cette cause avait éteint la gloire du génie italien, et depuis bien des années on n'avait rien écrit en Italie que des flatteries et des médiocrités. »

La haute idée de la mission de l'Angleterre et l'entière confiance de Milton en le triomphe de sa cause sont pleinement exprimées (5). Et Milton demande

---

(1) P. 18.

(2) P. 20 et 21.

(3) P. 24 : Wherefore did he create passions within us, pleasures round about us, but that these rightly tempered are the very ingredients of virtue?

(4) P. 29 : When I have sat among their learned men, (for that honour I had,) and been counted happy to be born in such a place of philosophic freedom, as they supposed England was, while themselves did nothing but bemoan the servile condition into which learning amongst them was brought; that this was it which had damped the glory of Italian wits; that nothing had been there written now these many years but flattery and fustian.

(5) P. 36 et 37 : Lords and commons of England ! consider what nation it is whereof ye are, and whereof ye are the governors : a nation not slow and dull, but of a quick, ingenious, and piercing spirit; acute to invent, subtile and sinewy to discourse, not beneath the reach of any point the highest that human capacity can soar to. Therefore the studies of learning in her deepest sciences have been so ancient, and so eminent among us, that writers of good antiquity and able judgment have been persuaded, that even the school of Pythagoras, and the Persian wisdom, took beginning from the old philosophy of this island.

Yet that which is above all this, the favour and the love of Heaven we have great argument to think in a peculiar manner propitious and propending towards us. Why else was this nation chosen before any other, that out of her, as out of Sion, should be proclaimed and sounded forth the first tidings and trumpet of reformation to all Europe? And had it not been the obstinate perverseness of our prelates against the divine and admirable spirit of Wickliffe, to suppress him as a schismatic and innovator, perhaps neither the Bohemian Husse and Jerome, no, nor the name of Luther or of Calvin, had been ever known : the glory of reforming all our neighbours had been completely ours.

Now once again by all concurrence of signs, and by the general instinct of holy and devout

la liberté pour tous dans la nation, car tous peuvent concourir à l'œuvre de Dieu :

« Lords et communes d'Angleterre! Considérez de quelle nation vous êtes et de quelle nation vous êtes les chefs! Une nation qui n'est ni paresseuse, ni stupide, mais d'un esprit rapide, ingénieux et perçant... Ainsi ses études dans les sciences les plus profondes ont été si anciennes qu'on a pu croire que même l'école de Pythagore et la sagesse des Perses prirent leur source dans la vieille philosophie de cette île.

» Nous avons de grandes raisons de croire que la faveur et l'amour de Dieu nous sont accordés d'une façon particulièrement propice. Ou sinon, pourquoi cette nation fut-elle choisie plutôt que toute autre pour que les premières proclamations et les premières trompettes de la réforme sortent d'Angleterre, comme d'une autre Sion au milieu de l'Europe? Sans la perversité et l'obstination de nos prélats contre l'admirable et divin esprit de Wickliff, peut-être n'eût-on jamais connu ni les Bohémiens Huss et Jérôme, ni même les noms de Luther et de Calvin : La gloire d'avoir réformé les peuples nos voisins eût été entièrement nôtre.

» Et maintenant, encore une fois, si l'on en croit des signes multiples et concordants, et le sentiment universel des hommes saints et dévots, exprimé solennellement tous les jours, Dieu a décrété qu'une nouvelle période de grandeur va commencer dans son Église, et que même la Réforme va être réformée. Que fait-il donc d'autre que de se révéler à ses serviteurs, et, suivant son usage, en premier lieu à ses Anglais? »

Ce sont bien là les idées qui transportaient les esprits religieux en Angleterre : le royaume de Dieu allait venir, et c'est pour préparer ses voies que Milton s'était mis à l'œuvre comme les autres (1).

« Je crois voir en esprit une nation noble et puissante qui se lève comme un géant sortant du sommeil et secouant sa chevelure invincible; comme un aigle qui laisse tomber les plumes de sa puissante jeunesse et allume son regard que rien n'éblouit au plein rayon de midi, purgeant et lavant ses yeux longtemps abusés à la fontaine même de la lumière céleste, alors que tout le tumulte des oiseaux timides qui volent par troupes, et de ceux qui aiment le crépuscule s'agite çà et là, épouvanté de ses projets, et leur caquetage envieux essaie de prédire une année de sectes et de schismes. »

L'ancienne violence de Milton contre les prélats s'est maintenant tournée contre les pasteurs du presbytérianisme qui dominaient dans la cité; Milton a senti l'hypocrisie et l'avarice, et il attaque directement, et c'est Tartufe qui est la victime, Tartufe prêtre et Tartufe fidèle :

---

men, as they daily and solemnly express their thoughts, God is decreeing to begin some new and great period in his church, even to the reforming of reformation itself; what does he then but reveal himself to his servants, and as his manner is, first to his Englishmen?

(1) P. 40 : Methinks I see in my mind a noble and puissant nation rousing herself like a strong man after sleep, and shaking her invincible locks : methinks I see her as an eagle mewing her mighty youth, and kindling her undazzled eyes at the full midday beam; purging and unscaling her long abused sight at the fountain itself of heavenly radiance; while the whole noise of timorous and flocking birds, with those also that love the twilight, flutter about, amazed at what she means, and in their envious gabble would prognosticate a year of sects and schisms.

« Pour un homme riche, occupé par ses plaisirs et ses affaires, la religion est chose si compliquée, si mystérieuse, qu'il n'a pas l'adresse nécessaire pour placer ses fonds sur ce marché. Que faire donc? Il voudrait bien passer pour homme religieux, et en cela à la hauteur de ses voisins. Que fait-il donc? Il cesse tout labeur en ce champ, et se trouve quelque régisseur au soin et à l'honneur duquel il puisse commettre l'administration totale de ses affaires religieuses, quelque ministre bien connu et estimé. Il se joint à lui, il confie à sa garde le magasin tout entier de sa religion, avec clés et serrures; il fait de sa personne même sa propre religion; comptant que de s'associer avec un tel homme, c'est donner preuve et témoignages suffisants de sa piété. De sorte qu'on peut dire que sa religion n'est plus en lui, et est devenue un individu séparé, qui va et vient autour de lui, comme ce saint homme dans sa maison. Il l'invite, lui fait des dons, le fait manger, le loge; sa religion rentre le soir, prie, soupe abondamment, et est mise somptueusement au lit, se lève, reçoit les saluts de la maison, et, après avoir mieux déjeuné que le Maître qui se serait contenté de figues vertes entre Béthanie et Jérusalem, sa religion sort à huit heures, et laisse l'hôte dans sa boutique, à faire du commerce tout le jour — sans sa religion. » (1).

Milton a perdu confiance en tout clergé. Il attaque les presbytériens; mais derrière les pasteurs des assemblées, il attaque tout prêtre, l'idée même de la prêtrise. Le prêtre devient pour lui l'ennemi de la liberté intellectuelle (2).

Milton, que la grossièreté ni la vigueur n'épouvantaient à l'occasion, n'eût peut-être pas été si choqué qu'on le penserait au premier abord de la grossière et vigoureuse chanson de Diderot :

Des boyaux du dernier des prêtres
Étranglons le dernier des rois.

Les prêtres et les rois vont être dorénavant ses ennemis; et Garnett semble bien deviner juste en disant que « La Révolution française l'eût enrôlé il y a cent ans » (3).

---

(1) P. 32 : There be, who knows not that there be? of protestants and professors, who live and die in as errant and implicit faith, as any lay papist of Loretto.

A wealthy man, addicted to his pleasure and to his profits, finds religion to be a traffic so entangled, and of so many piddling accounts, that of all mysteries he cannot skill to keep a stock going upon that trade. What should he do? Fain he would have the name to be religious, fain he would bear up with his neighbours in that. What does he therefore, but resolves to give over toiling, and to find himself out some factor, to whose care and credit he may commit the whole managing of his religious affairs; some divine of note and estimation that must be. To him he adheres. resigns the whole warehouse of his religion, with all the locks and keys, into his custody; and indeed makes the very person of that man his religion; esteems his associating with him a sufficient evidence and commendatory of his own piety. So that a man may say his religion is now no more within himself, but is become a dividual movable, and goes and comes near him, according as that good man frequents the house. He entertains him, gives him gifts, feasts him, lodges him; his religion comes home at night, prays, is liberally supped, and sumptuously laid to sleep; rises, is saluted, and after the malmsey, or some well-spiced bruage, and better breakfasted than He whose morning appetite would have gladly fed on green figs between Bethany and Jerusalem, his religion walks abroad at eight, and leaves his kind entertainer in the shop trading all day without his religion.

(2) Cf. ci-dessous, 2e partie.

(3) Introduction, p. XII.

En juin 1644, Milton adressa à Hartlib, l'ami du célèbre Comenius (1), sa *Lettre sur l'éducation.*

Il n'est pas nécessaire de s'attarder ici sur ce petit ouvrage qui a été si souvent étudié, et si aisément, en raison de son peu d'étendue. Il est extrêmement intéressant, mais Milton n'était certes pas un pédagogue en théorie; en pratique, l'éducation qu'il donna aux Philips semble avoir eu d'excellents résultats.

La seule existence de cette œuvre est intéressante. Milton a toujours été profondément convaincu que la liberté du peuple ne pouvait être solidement fondée que sur une éducation soignée. Il a placé les lois pour favoriser l'instruction parmi les rares devoirs positifs des gouvernements (2). Il a violemment critiqué l'Université de son temps.

Ce qu'il y a de plus remarquable et ce qui a été le plus remarqué d'ailleurs dans cette lettre sur l'éducation, c'est que Milton y réglemente des collèges de Miltons. Il place sur les jeunes élèves un fardeau beaucoup trop lourd, parce qu'il l'avait lui-même allègrement porté.

Nous retrouvons donc ici, en un exemple frappant, comme dans les traités sur le divorce, cette tendance de Milton, faite d'orgueil, de naïveté et d'une sorte de monstrueuse modestie, à se prendre pour la règle à établir comme la normale ce qui lui convenait et lui réussissait.

D'ailleurs, dans toute cette évolution de sa pensée, de 1641 à 1645, on est obligé de remarquer combien est complet et absolument dominant l'égotisme de Milton. Milton suit toujours les esprits les plus avancés de son temps; parfois il les devance. Mais c'est toujours pour des raisons personnelles, à l'occasion de sa vie privée, de l'exercice de ses droits.

Il s'attaque aux prélats par amour de la liberté, mais c'est surtout l'amour de sa liberté qui le pousse; et il donne comme raison lui donnant droit à s'occuper de ces choses le fait qu'il a été « Church-outed by the prelates ».

Il découvre de même la nécessité de nouvelles lois sur le divorce lorsque son propre mariage tourne mal. Il découvre l'étroitesse d'esprit des presbytériens lorsqu'ils ne veulent pas lui permettre de régler à son gré ses affaires privées, et la nécessité de la liberté de la presse lorsqu'ils veulent l'empêcher de publier ses pamphlets.

Et enfin il s'occupe d'éducation parce qu'il a été amené par des circonstances toutes fortuites à se faire précepteur des enfants de quelques amis.

Tout ceci pourrait sembler petit. Mais, bien au contraire, quelle personnalité puissante que celle de Milton, qui, dans l'exercice de ses besoins normaux, venait se heurter à tout ce qu'il y avait d'arbitraire dans les mœurs et les lois de son temps! Voici un homme qui n'avait pas besoin de penser pour découvrir les abus : il n'avait qu'à suivre ses instincts et il venait se buter à tous les préjugés et trébucher contre toutes les erreurs.

Il était naïvement surpris et se demandait pourquoi tout le monde n'était pas comme lui. Son égotisme et son orgueil étaient si profonds que c'étaient des forces naturelles en lui, à peine conscientes, comme si la nature humaine,

---

(1) V. Masson, III, p. 293 à 333.

(2) V. ci-dessous, 2e partie.

embarrassée, endiguée et emprisonnée en tous les autres hommes, s'était donné libre cours en lui seul.

Car ce qu'il y a de plus frappant, c'est que Milton avait raison, à notre point de vue, et contre les évêques, et contre les presbytériens, et contre les censeurs, et contre les royalistes. Il est vrai qu'il représentait la nature humaine normale. C'est là sa grandeur, qu'il ne s'est pas trompé sur lui-même : il était essentiellement « un homme représentatif », un des échantillons de l'humanité telle qu'elle devrait être, si elle était, comme disent les Anglais, *up to sample*.

5. La lutte politique et la conception du mal.

En 1645, Milton publie ses premiers poèmes, écrits depuis longtemps déjà. Puis, jusqu'en 1649, Milton se tait, écrivant à peine deux ou trois sonnets et s'abstenant des luttes de polémique.

Cependant, il continuait à être en butte aux attaques des presbytériens (1). Mais ayant dit ce qu'il avait à dire, il resta le témoin silencieux de la guerre civile. Sans doute, aucun des partis ne le satisfaisait complètement. Sans doute aussi s'accomplissait alors dans sa pensée cette révolution qui lui fit abandonner l'orthodoxie religieuse et soutenir à peu près toutes les hérésies possibles.

Milton, tout en gardant un sentiment religieux extrêmement intense, manifesté surtout par une croyance en Dieu active et constante, s'éloignait de plus en plus de toutes les formes de la religion. Même son idée de Dieu devenait plus haute et moins précise que du temps de son orthodoxie. Le sentiment profond qui ne l'abandonna jamais est la certitude de la justice inévitable de Dieu. Milton n'avait rien d'un mystique par sentiment. C'était un esprit précis, raisonnable et froid. Mais le travail de sa pensée, sous la sourde influence de son caractère, l'amenait à croire à l'unité de Dieu et de l'homme, de Dieu et du monde. Par conséquent, il voyait dans l'histoire et les œuvres de l'homme l'œuvre de Dieu : un Dieu tout-puissant et incompréhensible, dont les hommes libres étaient cependant d'infimes parties ; un Dieu dont Milton ne savait qu'une chose précisément : qu'il était juste, et que le sort n'était que sa volonté et la manifestation de sa justice.

Par tout son caractère, Milton avait besoin de cette conception de Dieu. C'était le postulat même sur lequel il vivait ; et on a vu que, dans son orgueil inconscient, il avait fini par s'identifier à ce Dieu juste, si profondément sentait-il que sa propre essence était celle de cette justice éternelle.

C'est donc de ce point de vue qu'il observe la Révolution, puis la République et la Restauration. Sa conception de Dieu est, au fond, la conviction profonde de la justice du sort ; une justice qui ne se manifeste pas de l'extérieur, imposée à l'homme par une divinité hors de lui, mais qui est à l'œuvre en l'homme même, qui sort naturellement de ses actions. Car Dieu travaille en l'homme ; il est en lui, et selon que l'homme libre accepte ou refuse cette présence, par ses actions ou ses volontés, il réussit ou échoue.

(1) Masson, III, p. 466 et suiv.

Milton élargit et élève les conceptions sorties de sa propre expérience. La chute de l'homme est le triomphe de la passion sur la raison, c'est là, de même, le mal dans le corps politique, dans la personne de l'État. Dieu tient la balance. Milton voit qu'un pays où règnent les passions et les intérêts privés, où nul souci n'existe de la justice et du droit, se précipite inévitablement lui-même à sa ruine.

C'est de ce point de vue qu'il jugera d'abord les rois et ensuite les peuples. Quel que soit le cours fâcheux des événements, Milton ne doutera jamais de la justice de Dieu; il se convaincra de plus en plus de la perversité de l'homme, pleinement responsable de ses malheurs.

L'armée presbytérienne avait été battue par les royalistes; c'est l'armée des Indépendants, organisée par Cromwell, qui triompha dans la guerre civile.

Il est très probable que l'immense majorité du peuple anglais resta toujours, au fond, royaliste (1). Si le roi avait su organiser les forces de son parti, il aurait facilement triomphé. Mais le grand organisateur, Cromwell, était contre lui; et c'est Cromwell seul qui gagna la guerre.

D'autre part, presque tout ce qui n'était pas royaliste était presbytérien; — et même les presbytériens, au fond, restèrent toujours royalistes; ils ne demandaient au roi que des concessions.

Il restait dans le pays une minorité d'hommes qui s'appelèrent les Indépendants et que les presbytériens appelaient les Sectaires.

Ces hommes, comme Milton, n'avaient pu supporter la tyrannie presbytérienne. Car les presbytériens, officiellement maîtres de l'Angleterre depuis le Covenant avec l'Écosse en 1643, étaient bien plus intolérants encore que les anglicans qu'ils remplaçaient. Ils avaient détruit la hiérarchie épiscopale et l'avaient remplacée par leur hiérarchie : presbytères d'églises, synodes de province, assemblée de nation. Ils n'admettaient aucune insubordination, ils jouaient de l'excommunication avec un zèle qui avait depuis longtemps abandonné les anglicans.

Le Parlement presbytérien vota, en 1648, une *Ordonnance pour la suppression des blasphèmes et hérésies*, qui est un document terrible (2).

Entre autres mécréants, ceux qui ne croyaient pas en Dieu, ou en l'un des attributs de Dieu (Toute-Puissance, Éternité, etc.), ou en la Divinité du Fils, ou en la Trinité, ou en l'inspiration de l'Écriture, étaient punis de mort; d'innombrables hérésies mineures, telles que la croyance au libre arbitre, entraînaient seulement la prison.

Heureusement pour l'histoire de l'Angleterre, Cromwell était indépendant; c'était, au fond, un homme de sens et de raison, profondément religieux, comme Milton, mais, comme lui, sans aucun fanatisme étroit.

Dès après Marston Moor, il organisa une armée où, en dépit des presbytériens qui sentaient le danger, il admit tous les « gens honnêtes » quelles que fussent leurs opinions. L'armée de Cromwell devint en peu de temps un foyer d'hérésies d'une intensité unique dans l'histoire. La discipline était, en général, parfaite; sinon Cromwell savait la rétablir. Mais la discussion reli-

(1) Masson et Green sont d'accord à ce sujet.

(2) Masson, III, p. 600.

gieuse faisait rage. Une haute valeur morale, l'esprit sérieux des chefs, dominait l'armée; elle était faite de volontaires et se battait librement pour la liberté : la liberté religieuse avant tout.

Mais, comme dit Masson, « jamais, sous le soleil, ne se vit pareille armée » (1) :

« une armée de fanatiques qui n'existaient que par une tolérance mutuelle sans bornes et dont l'un pouvait dire devant ses camarades :

« Si je veux adorer le soleil ou la lune, comme les Perses, ou même ce pot » de bière sur la table, cela ne regarde personne que moi. » (2).

C'était contre de tels hommes que le Parlement presbytérien vota ses lois. Mais ces Indépendants, en minorité dans le pays, étaient l'armée, et Cromwell était leur chef, et Milton allait devenir leur porte-parole.

Les presbytériens eurent peur, ils se rapprochèrent du roi, ils virent d'un œil à demi favorable l'invasion écossaise en faveur de Charles Ier.

« Cromwell combattit pour son pays la corde au cou. » (3).

Mais Cromwell et les siens avaient la foi de Milton. Dieu était en eux. A la bataille de Preston, en 1648, 9.000 Indépendants écrasèrent 24.000 presbytériens anglo-écossais, et la cause de la liberté triompha. Si Cromwell avait été battu, il aurait probablement été mis à mort et la cause royaliste eût été universellement acclamée (4).

L'armée triomphante s'empara du roi, chassa les presbytériens du Parlement, et la minorité organisée mit son chef Cromwell au pouvoir.

En janvier 1649, Charles Ier fut exécuté, comme tyran, traître, homicide et ennemi public. C'est fondamentalement son complot avec les Écossais pour l'invasion de l'Angleterre qui amena sa mort, et la certitude acquise par les chefs de l'armée après bien des essais qu'on ne pouvait en aucune occasion se fier à la parole du roi.

Milton approuvait. Dès avant le jugement du roi, il était à l'œuvre sur un traité qui prouverait le droit des peuples de juger et de condamner leurs rois; et quelques jours après l'exécution, au milieu de la terreur de la majorité, il éleva la voix le premier pour ce qui lui semblait la justice de Dieu, et publia : *The Tenure of Kings and Magistrates.*

Ce pamphlet est un des plus intéressants et des plus importants de Milton.

Sa doctrine politique y est fixée : le mal est le triomphe des passions sur la raison. Milton débute ainsi :

« Si les hommes voulaient être en leur particulier gouvernés par la raison et non, comme ils le font généralement, la livrer à la double tyrannie de la coutume au dehors et des passions aveugles en eux-mêmes, ils comprendraient mieux ce que c'est que de favoriser et de soutenir le tyran d'un peuple. Mais étant esclaves en eux-mêmes, il n'est pas étonnant qu'ils fassent tant d'efforts pour que l'état soit gouverné conformément à la mauvaise règle intérieure par laquelle ils se gouvernent. Car, en vérité, nul ne peut

(1) III, p. 522 et suiv.
(2) Masson, III, p. 525.
(3) Masson, III, p. 604.
(4) Masson, III, p. 604.

aimer la liberté en son cœur s'il n'est un homme moral; tout autre aime non la liberté mais la licence, et la licence n'a jamais plus de place, ou plus d'occasions de se montrer, que sous les tyrans. C'est pour cela que les tyrans ne sont pas souvent combattus par les hommes vicieux, qui sont naturellement serviles, et par conséquent les rois n'en ont pas peur (1). »

L'homme est libre en lui-même, étant l'image de Dieu — bientôt Milton dira : étant part de Dieu. L'homme juste n'est pas soumis à la loi. C'est donc la corruption de l'homme, la chute, qui a rendu les gouvernements nécessaires (2). Et tout gouvernement vient du peuple, qui a confié aux rois et aux magistrats l'exercice de l'autorité nécessaire à l'intérêt public.

« Nul homme qui n'est pas absolument ignorant ne peut avoir la stupidité de nier que tous les hommes soient nés libres par nature, étant l'image et le portrait de Dieu, faits pour commander et non pour obéir. Ils vécurent libres jusqu'au temps où, à cause de la chute d'Adam, ils se mirent à se quereller et à se maltraiter. Prévoyant que cet état de choses amènerait fatalement la destruction de tous, ils se mirent d'accord pour s'engager, en une ligue mutuelle, à ne pas se faire de mal entre eux, et à se défendre en commun contre tous ceux qui causeraient des troubles et résisteraient à leur ligue. Ainsi furent fondées les cités, les villes et les républiques.

» Et, parce qu'aucun engagement ne fut trouvé assez fort, on vit qu'il était nécessaire d'établir une autorité qui puisse empêcher, par la force et le châtiment, les violations de la paix et du droit de tous.

» Cette autorité et ce pouvoir de défense étaient à l'origine, et naturellement, en tous, et dans la communauté. Mais par besoin d'ordre, de peur que chacun ne soit juge prévenu en sa propre cause, ils investirent de cette autorité... le roi... ou les magistrats, non pour se donner des maîtres, mais pour que ce roi et ces magistrats soient les députés et les délégués du peuple, exécutant par délégation ces actes de justice que chacun eût dû autrement accomplir seul (3). »

---

(1) Bohn, II, p. 2 : If men within themselves would be governed by reason, and not generally give up their understanding to a double tyranny, of custom from without, and blind affections within, they would discern better what it is to favour and uphold the tyrant of a nation. But, being slaves within doors, no wonder that they strive so much to have the public state conformably governed to the inward vicious rule by which they govern themselves. For, indeed, none can love freedom heartily but good men; the rest love not freedom but licence, which never hath more scope, or more indulgence than under tyrants. Hence is it that tyrants are not oft offended, nor stand much in doubt of bad men, as being all naturally servile.

(2) P. 8 à 10.

(3) No man, who knows aught, can be so stupid to deny that all men were born naturally free, being the image and resemblance of God himself, and were, by privilege above all the creatures, born to command, and not to obey; and that they lived so, till from the root of Adam's transgression falling among themselves to do wrong and violence, and foreseeing that such courses must needs tend to the destruction of them all, they agreed by common league to bind each other from mutual injury, and jointly to defend themselves against any that gave disturbance or opposition to such agreement. Hence came cities, towns, and commonwealths. And because no faith in all was found sufficiently binding, they saw it needful to ordain some authority that might restrain by force and punishment what was violated against peace and common right.

This authority and power of self-defence and preservation being originally and naturally in

Le tyran est le prince qui, poussé par les passions, par « sa volonté et ses plaisirs de brute », oublie ce contrat primitif et cherche son intérêt et non celui du peuple (1) :

« Comme si ses frères n'étaient créés que pour lui, pour servir à sa gloire, les considérant, lorsque sont en cause sa volonté ou ses plaisirs de brute, comme autant d'animaux, ou comme de la vermine sous ses pieds, avec laquelle on ne raisonne pas, mais qu'on écrase. »

La source du mal est donc là dans les passions du roi. Ce pouvoir est inspiré de Satan, la source de toutes les passions malsaines et c'est un devoir de lui résister (2) :

« Si son pouvoir ne s'exerce de cette façon légitime, ni son pouvoir ni lui ne viennent de Dieu, mais tous deux du diable, et le devoir est de leur résister. »

« Le tyran — qu'il soit arrivé au trône par le droit ou par l'injustice — est celui qui, sans considérer la loi ni le bien commun, ne règne que pour lui-même et pour sa faction. »

Et Milton parcourt l'histoire à la recherche de preuves et d'exemples.

Puis il se tourne vers les presbytériens (3) et vers leurs prêtres, et la source du mal parmi les prêtres est toujours :

Covetousness, which, worse than heresy, is idolatry.

---

every one of them, and unitedly in them all; for ease, for order, and lest each man should be his own partial judge, they communicated and derived either to one, whom for the eminence of his wisdom and integrity they chose above the rest, or to more than one, whom they thought of equal deserving : the first was called a king; the other, magistrates : not to be their lords and masters, (though afterward those names in some places were given voluntarily to such as had been authors of inestimable good to the people,) but to be their deputies and commissioners, to execute, by virtue of their intrusted power, that justice, which else every man by the bond of nature and of covenant must have executed for himself.

(1) P. 13 : And surely no Christian prince, not drunk with high mind, and prouder than those pagan Cæsars that deified themselves, would arrogate so unreasonably above human condition, or derogate so basely from a whole nation of men, his brethren, as if for him only subsisting, and to serve his glory, valuing them in comparison of his own brute will and pleasure no more than so many beasts, or vermin under his feet, not to be reasoned with, but to be trod on; among whom there might be found so many thousand men for wisdom, virtue, nobleness of mind, and all other respects but the fortune of his dignity, far above him.

(2) P. 17 et 18 : So that if the power be not such, or the person execute not such power, neither the one nor the other is of God, but of the devil, and by consequence to be resisted.

A tyrant, whether by wrong or by right coming to the crown, is he who, regarding neither law nor the common good, reigns only for himself and his faction.

(3) P. 35 : As for the party called presbyterian, of whom I believe very many to be good and faithful Christians, though misled by some of turbulent spirit, I wish them, earnestly and calmly, not to fall off from their first principles, nor to affect rigour and superiority over men not under them; not to compel unforcible things, in religion especially, which, if not voluntary, becomes a sin.

I have something also to the divines, though brief to what were needful; not to be disturbers of the civil affairs, being in hands better able and more belonging to manage them; but to study harder, and to attend the office of good pastors, knowing that he, whose flock is least among them, hath a dreadful charge, not performed by mounting twice into the chair with a formal preachment huddled up at the odd hours of a whole lazy week.

It would be good also they lived so as might persuade the people they hated covetousness,

« Quant à ce parti qui s'appelle presbytérien et dont un grand nombre de membres sont, je le crois, de bons et fidèles chrétiens, quoiqu'ils se laissent conduire par quelques esprits turbulents, je lui conseille de ne pas se départir de ses premiers principes et de ne pas montrer trop de rigueur et d'orgueil à des hommes qui ne dépendent pas de lui; de ne pas rendre obligatoires des choses qui ne le sont pas, spécialement en pratiques religieuses, qui sont péché si elles sont volontaires.

» J'ai quelque chose à dire aussi aux prêtres, quoique ce soit plus court qu'il ne faudrait. Qu'ils ne se mêlent pas aux affaires politiques, qu'ils étudient davantage et s'occupent de leurs devoirs de pasteur; qu'ils sachent que celui d'entre eux dont le troupeau est le moindre a une responsabilité terrible dont il ne se décharge pas en montant deux fois en chaire pour y prêcher, pour la forme, quelque sermon compilé n'importe comment aux moments perdus d'une semaine d'oisiveté.

» Il serait bon de plus que les prêtres vécussent de façon à persuader au peuple qu'ils haïssent l'avidité qui est une idolâtrie pire que l'hérésie même; et cessassent d'errer de bénéfice en bénéfice, comme des loups affamés à la recherche de la proie la plus grosse.

» S'ils sont ministres de Mammon et non du Christ, et s'ils scandalisent l'Église par leur ignoble avidité, Dieu les arrachera de la terre, et révélera au monde entier leur hypocrisie. »

Les mauvais prêtres sont les meilleurs soutiens des tyrans; et par la tendance naturelle de l'esprit de Milton, avant tout religieuse, le pamphlet commencé contre le roi s'achève contre l'Église (1) :

« Les prêtres (ressemblent) à ces soldats qui font l'exercice au polygone. Parfois ils semblent exécuter avec furie une marche en avant et aussitôt une contremarche; parfois ils semblent résister, puis ils reculent et s'il en est besoin, ils font demi-tour à droite, ou changent de direction tous ensemble — mais avec tant d'habileté et d'adresse qu'on ne s'en aperçoit pas — et se

---

which, worse than heresy, is idolatry; hated pluralities, and all kind of simony; left rambling from benefice to benefice, like ravenous wolves seeking where they may devour the biggest.

But if they be the ministers of mammon instead of Christ, and scandalize his church with the filthy love of gain, aspiring also to sit the closest and the heaviest of all tyrants upon the conscience, and fall notoriously into the same sins, whereof so lately and so loud they accused the prelates; as God rooted out those wicked ones immediately before, so will he root out them, their imitators; and, to vindicate his own glory and religion, will uncover their hypocrisy to the open world.

(1) P. 45 à 47 : For divines if we observe them have their postures, and their motions no less expertly, and with no less variety, than they that practise feats in the Artillery-ground. Sometimes they seem furiously to march on, and presently march counter; by and by they stand, and then retreat; or if need be, can face about, or wheel in a whole body, with that cunning and dexterity as is almost unperceivable, to wind themselves by shifting ground into places of more advantage. And providence only must be the drum, providence the word of command, that calls them from above, but always to some larger benefice, or acts them into such or such figures and promotions. At their turns and doublings no men readier, to the right, or to the left; for it is their turns which they serve chiefly; herein only singular, that with them there is no certain hand right or left, but as their own commodity thinks best to call it. But if there come a truth to be defended, which to them and their interest of this world seems not so profitable, straight these nimble motionists can find not even legs to stand upon.

placent dans une position plus avantageuse. C'est la Providence qui est le tambour, c'est « Providence » qui est le mot d'ordre qu'ils reçoivent d'en-haut, mais qui les mène toujours vers des bénéfices plus importants.

» Et pourtant, s'il se rencontre quelque vérité à défendre, immédiatement ces agiles manœuvriers ne savent même plus se tenir sur leurs jambes — pour peu que cette vérité ne semble pas aussi profitable à leurs intérêts d'ici-bas. »

Ce ne sont là, d'ailleurs, que des prêtres assez ordinaires; et Milton a surtout pour eux du mépris, mais quant à ceux qui excitent particulièrement sa bile, en combattant ses idées, ce sont :

« Une horde de loups d'église affamés, qui, sur les pas de Simon le Magicien leur père, suivent la trace fumante des pluralités et des cures doubles; ce n'est pas le Christ qui les a appelés, mais leur ventre, comme ces prêtres de Baal dont Daniel dévoila le manège. Ils se sont emparés de la chaire, et en ont fait la citadelle de leur révolte contre le magistrat de l'État ... parce que le magistrat n'a pas voulu permettre à leur avidité, à leur ambition dévorante (qui est sans fond comme l'abîme d'où sortirent leurs précurseurs les sauterelles d'Égypte) de placer au-dessus de toutes choses et de toutes gens l'impétuosité de leur ignorance et de leur tyrannie (1). »

Ainsi Milton avait pris parti. Les chefs de la République reconnurent en lui un allié, et en mars 1649 il devint « secrétaire pour les langues étrangères » du gouvernement de la République (2). Ce titre, avec les fonctions d'ordre modeste qui y étaient attachées, n'est guère qu'un prétexte. La valeur de Milton était bien au-delà de ces fonctions, et le gouvernement s'en rendit rapidement compte. Milton devint, par la force des choses, l' « intellectuel » du parti au pouvoir; celui qui dirigea la défense de la République contre les attaques qui relevaient du domaine des lettres.

La première attaque fut l'*Eikon Basilike*, publié en août, et l'un des livres les plus populaires du XVIIe siècle, dès son apparition (3). La minorité qui était au pouvoir fut troublée du succès énorme de ce livre ; le roi lui-même était supposé l'avoir écrit, et, en tout cas, y était représenté comme un héros, un saint et un martyr.

Milton fut officiellement chargé d'y répondre et d'essayer d'amener l'opinion publique au gouvernement. L'importance des travaux de Milton pour le Commonwealth ne peut être bien jugée que si l'on prend en considération ce fait que le gouvernement républicain était soutenu par une petite majorité

(1) Pack of hungry churchwolves, who in the steps of Simon Magus their father, following the hot scent of double livings and pluralities, advowsons, donatives, inductions, and augmentations, though uncalled to the flock of Christ, but by the mere suggestion of their bellies, like those priests of Bel, whose pranks Daniel found out; have got possession, or rather seized upon the pulpit, as the stronghold and fortress of their sedition and rebellion against the civil magistrate. Whose friendly and victorious hand having rescued them from the bishops, their insulting lords, fed them plenteously, both in public and in private, raised them to be high and rich of poor and base; only suffered not their covetousness and fierce ambition (which as the pit that sent out their fellow-locusts hath been ever bottomless and boundless) to interpose in all things, and over all persons, their impetuous ignorance and importunity?

(2) V. Masson, IV, p. 82 et suiv.

(3) Masson, IV, p. 128 et suiv.

plus ou moins terrorisée en Angleterre et avait contre lui l'opinion européenne tout entière. Il était donc essentiel pour Cromwell et les siens d'essayer d'amener les esprits à eux, au moins en Angleterre, et cela d'autant plus qu'en théorie ils étaient républicains et s'appuyaient sur la volonté du peuple. Milton fut chargé de faire l'éducation politique de ce peuple ignorant et obstiné. Le respect des siens en Angleterre, et l'admiration de tous les lettrés de l'Europe montrent que, dans l'esprit de ses contemporains, son rôle était des plus importants, au point de vue pratique.

Son *Eikonoklastes* parut en octobre 1649.

Ce livre reprend un par un les chapitres, les arguments et les faits de l'*Eikon Basilike*. Il a donc un intérêt purement historique. On y apprend peu de chose de nouveau sur la pensée de Milton lui-même, on y trouve des confirmations fréquentes des principes relevés dans les pamphlets. Le style, attaché à celui de l'adversaire, s'élève rarement, et la critique minutieuse des événements de 1640 à 1649 ne relève que de la critique historique. Ce long livre de Milton est donc, pour nous, l'un des moins intéressants.

Les idées générales de Milton y sont vigoureusement exprimées, surtout vers la fin.

Milton s'adresse au peuple, et dans son avertissement perce déjà la menace et la colère que la popularité de l'*Eikon Basilike* inspirait aux Indépendants, et la méfiance du peuple entre déjà dans l'esprit de Milton. Il sent que la masse est contre lui, dès 1649 (1).

« Il dit à son fils de « se guider sur les principes de la piété, de la vertu et de l'honneur et il n'aura pas besoin de royaume ». Et moi je vous dis, ô peuple d'Angleterre : restez fidèles à ces principes et vous n'aurez pas besoin de roi. Après la délivrance qui nous a été accordée, après tant de force et de valeur dépensées contre le tyran, un peuple qui se chercherait un tel roi montrerait une nature d'esclaves et de bêtes brutes ; ce peuple ne serait pas digne de la liberté qu'il demandait à grands cris, mais mériterait plutôt d'être reconduit dans sa vieille servitude, comme un troupeau de brutes querelleuses et bruyantes, échappées à leurs étables, qui ne savent ni employer ni garder la liberté pour laquelle elles ont lutté et prêtes à se laisser à nouveau caresser et dompter. »

L'amour de la justice est, dans la politique, ce qui domine Milton, avec l'amour de la liberté. La justice n'est d'ailleurs pour lui que l'arme de la liberté : l'exécution du jugement de Dieu sur ceux qui ont abandonné la liberté à leurs passions.

---

(1) P. 482 : He bids his son « keep to the true principles of piety, virtue, and honour, and he shall never want a kingdom ». And I say, people of England ! keep ye to those principles, and ye shall never want a king. Nay, after such a fair deliverance as this, with so much fortitude and valour shewn against a tyrant, that people that should seek a king claiming what this man claims, would show themselves to be by nature slaves and arrant beasts : not fit for that liberty which they cried out and bellowed for, but fitter to be led back again into their old servitude, like a sort of clamouring and fighting brutes, broke loose from their copyholds, that know not how to use or possess the liberty which they fought for but with the fair words and promises of an old exasperated foe, are ready to be stroked and tamed again, into the wonted and well-pleasing state of their true Norman villanage, to them best agreeable.

Et Milton avait abandonné la recherche de la vérité pour se mettre au service de la justice, l'œuvre de Dieu par excellence. C'est donc presque une apologie personnelle que le passage suivant (1) :

« Il y eut une fois à la cour de Darius un grand et solennel débat sur la question de savoir quelle était la chose au monde la plus forte... L'un dit que c'était le vin ; un autre que c'était le roi. Mais Zorobabel, prince des Juifs captifs et héritier de la couronne de Juda, étant présent, soutint que les femmes étaient plus fortes que le roi, car il avait vu une concubine enlever la couronne de la tête du roi et la mettre sur la sienne ; et d'autres, présents aussi, avaient vu la même chose, et faite sérieusement, non par plaisanterie. Pourtant, il démontra, et ce fut admis de tous et du roi lui-même, que ce n'est pas le vin, ni les femmes, ni le roi qui sont ce qu'il y a de plus fort au monde, mais la vérité.

» Pour moi... mon opinion est quelque peu différente de celle de Zorobabel. Je soutiens que de deux choses l'une : ou bien la justice et la vérité sont une seule et même chose (la vérité étant notre connaissance de la justice, et la justice notre application de la vérité), ou bien la justice — quoique n'étant pas plus forte que la vérité — nécessairement de par sa fonction doit manifester plus de force dans les affaires des hommes. Car la vérité n'est proprement que contemplation ; sa plus grande activité n'est que de se répandre, tandis que la justice, en son essence même, est toute force et activité ; elle a une épée à la main, et l'emploie contre toute violence et toute oppression par toute la terre. »

Car c'est Dieu qui applique la justice, et le sort est favorable aux justes causes. Le sort est la volonté de Dieu (2).

---

(1) P. 484 : It happened once to be a great and solemn debate in the court of Darius what thing was to be counted strongest of all other. He that could resolve this, in reward of his excellent wisdom, should be clad in purple, drink in gold, sleep on a bed of gold, and sit next Darius. None but they, doubtless, who were reputed wise, had the question propounded to them ; who after some respite given them by the king to consider, in full assembly of all his lords and gravest counsellors, returned severally what they thought. The first held that wine was strongest ; another, that the king was strongest ; but Zorobabel, prince of the captive Jews, and heir to the crown of Judah, being one of them, proved women to be stronger than the king, for that he himself had seen a concubine take his crown from off his head to set it upon her own ; and others beside him have likewise seen the like feat done, and not in jest. Yet he proved on, and it was so yielded by the king himself, and all his sages, that neither wine, nor women, nor the king, but truth of all other things was the strongest.

For me, though neither asked, nor in a nation that gives such rewards to wisdom, I shall pronounce my sentence somewhat different from Zorobabel ; and shall defend that either truth and justice are all one, (for truth is but justice in our knowledge, and justice is but truth in our practice ;) and he indeed so explains himself, in saying that with truth is no accepting of persons, which is the property of justice, or else if there be any odds, that justice, though not stronger than truth, yet by her office, is to put forth and exhibit more strength in the affairs of mankind. For truth is properly no more than contemplation ; and her utmost efficiency is but teaching : but justice in her very essence is all strength and activity ; and hath a sword put into her hand, to use against all violence and oppression on the earth.

(2) P. 494 : He would fain bring us out of conceit with the good success, which God vouchsafed us. We measure not our cause by our success, but our success by our cause. Yet certainly in a good cause success is a good confirmation ; for God hath promised it to good men almost in every leaf of scripture. If it argue not for us, we are sure it argues not against us ; but as much or more

« On voudrait nous empêcher de nous réjouir du succès que Dieu nous a donné. Nous ne jugeons pas de notre cause par notre succès, mais inversement. Pourtant, dans une bonne cause, le succès sert de confirmation, car Dieu l'a promis aux justes à toutes les pages de l'Écriture... et il a menacé l'injuste de confusion dans toutes ses entreprises. »

D'où le problème qui se posera à l'esprit de Milton lorsque sa cause échouera.

Quelques semaines après l'*Eikonoklastes*, parut à La Haye, signée de Saumaise, la *Defensio regia pro Carolo I*. Saumaise était l'érudit le plus célèbre de l'Europe. Son livre, écrit en latin, s'adressait à l'opinion européenne, déjà indisposée contre le Commonwealth (1). Milton fut chargé de paraître devant le même tribunal et de présenter la défense de l'Angleterre. Il y sacrifia sa vue; mais en décembre 1650 parut la *Pro populo anglicano defensio*, qui valut à Milton sa célébrité dans l'Europe de son temps.

Plus que tout autre, ce livre de Milton est un acte. Il fallait, dans l'intérêt de la République, écraser Saumaise et le perdre de réputation devant l'Europe savante, « by means fair or foul ». By means fair and foul, Milton y réussit. Il se montra meilleur latiniste que son adversaire, ce qui étonna l'Europe. Il se révéla comme un maître de l'insulte et de l'invective. Il mit en pièces les arguments de Saumaise et couvrit sa personne d'une averse de boue.

Aux yeux de ses contemporains, il sortit triomphant de la lutte (2).

Mais le livre en lui-même a peu d'intérêt pour nous. Comme dans l'*Eikonoklastes*, Milton suit son adversaire point par point, entassant contre lui les arguments, les autorités et les insultes. Mais l'entreprise était trop importante, et Milton y avait consacré trop de temps et d'efforts pour ne pas y avoir mis beaucoup de lui-même. La première *Défense* est donc une source importante pour l'étude des idées de Milton.

Le livre est formé surtout de citations et d'appréciations d'autorités, et nous montre en détail les opinions de Milton sur ces autorités, ce qui est important pour l'histoire de la formation de sa propre doctrine (3).

Les idées générales de Milton sont, avec quelques précisions, celle des pamphlets précédents.

Milton s'élève naturellement contre l'idée du droit divin des rois.

Car le peuple tout entier est « de Dieu » et détient le pouvoir suprême (4).

« Nous sommes tous « de Dieu », nous sommes ses enfants. Ainsi le droit universel du Tout-Puissant, et sa participation aux intérêts des princes et à leur pouvoir, n'enlève rien aux droits du peuple, et tous les rois que Dieu n'a

---

for us, than ill success argues for them; for to the wicked God hath denounced ill success in all they take in hand.

(1) Masson, IV, 175.

(2) Masson, IV, p. 267 et suiv., p. 341 et suiv.

(3) V. ci-dessous, 3e partie, *Milton et les pères de l'Église*.

(4) Bohn, I, p. 47 : So all of us are of God, we are all his offspring. So that this universal right of Almighty God's, and the interests that he has in princes, and their thrones, and all that belongs to them, does not at all derogate from the people's right; but that notwithstanding all this, all other kings, not particularly and by name appointed by God, owe their sovereignty to the people only, and consequently are accountable to them for the management of it.

pas désignés par leur nom » (Milton pense aux rois d'Israël) « doivent leur souveraineté au peuple seulement et, par conséquent, en sont responsables devant le peuple. »

La thèse générale du livre est que Dieu est en faveur de la liberté, que le Christ est venu confirmer nos libertés (1), et Dieu agit activement dans ce sens dans toute l'histoire (2).

« Pensez-vous donc que Dieu ne s'intéresse aucunement aux affaires politiques?

» Dieu n'a pas constitué le gouvernement du monde de façon que ce soit jamais le devoir d'un pays de se soumettre aux cruautés des tyrans. »

Le peuple est « de Dieu », et Dieu lui-même le mène dans ses actions (3).

« Vous dites que les rois sont « de Dieu », et que, par conséquent, le peuple ne doit pas leur résister, même s'ils sont des tyrans. Je vous réponds que l'assemblée du peuple, ses votes, ses actes, sont aussi de Dieu.

» Il est certain que les libres assemblées de la masse du peuple sont de Dieu, et que, par conséquent, elles ont le droit d'empêcher les princes de sortir de la loi et le droit de les déposer. »

Or l'assemblée du peuple est essentiellement la Chambre des Communes (4).

« L'assemblée seule des communes a le pouvoir souverain même sans le roi, et le pouvoir de le juger. Bien avant qu'il y eût un roi, les Communes, représentant la nation entière, tenaient des conseils et constituaient des Parlements, rendaient la justice, faisaient les lois et faisaient les rois eux-mêmes. »

La fin est une exhortation au peuple anglais : la liberté est fondée sur la vertu et Dieu veille à l'exécution de ce pacte de la destinée (5).

« Après avoir accompli une action si glorieuse », dit-il aux Anglais, « il est de votre devoir de ne rien faire qui soit petit et médiocre, et même de ne pas accepter en votre esprit — bien moins d'accomplir — rien qui ne soit grand et sublime.

---

(1) P. 61.

(2) P. 86 et 87 : Or do you think that God takes no care at all of civil affairs? God has not so modelled the government of the world as to make it the duty of any civil community to submit to the cruelties of tyrants.

(3) P. 94 : You say, that all kings are of God, and that therefore the people ought not to resist them, be they never such tyrants. I answer you, the convention of the people, their votes, their acts, are likewise of God, so certain is it, that free assemblies of the body of the people are of God, and that naturally affords the same argument for their right of restraining princes from going beyond their bounds, and rejecting them if there be occasion.

(4) P. 176 : By the very same reason the commons apart must have the sovereign power without the king, and a power of judging the king himself; because before there ever was a king, they, in the name of the whole body of the nation, held councils and parliaments, had the power of judicature, made laws, and made the kings themselves.

(5) P. 212 : After the performing so glorious an action as this, you ought to do nothing that is mean and little, not so much as to think of, much less to do, anything but what is great and sublime. Which to attain to, this is your only way : as you have subdued your enemies in the field, so to make appear, that unarmed, and in the highest outward peace and tranquillity, you of all mankind are best able to subdue ambition, avarice, the love of riches. But if it should fall out otherwise (which God forbid), if as you have been valiant in war, you should grow debauched in peace, you that have had such visible demonstrations of the goodness of God to

» Et voici le seul moyen d'atteindre ce but : de même que vous avez conquis vos ennemis sur les champs de bataille, montrez que, de tous les hommes, vous êtes les plus capables de dominer en vous-mêmes l'ambition, l'avarice, l'amour des richesses.

» S'il en est autrement, si vous, qui avez été si vaillants à la guerre, tombez dans le vice pendant la paix, vous qui avez reçu tant de preuves tangibles de l'amour de Dieu pour vous et de sa colère contre vos ennemis, vous verrez qu'en très peu de temps la colère de Dieu contre vous sera plus grande même qu'elle n'a été contre vos adversaires, plus grande que ses grâces et ses faveurs pour vous, dont vous avez eu plus qu'aucune autre nation de ce monde. »

Ainsi, dès 1650, Milton n'est plus aussi sûr qu'il voudrait l'être de la constance du peuple anglais ; depuis des années, il est dans le parti de la minorité ; quoique cette minorité soit en possession du pouvoir, Milton éprouve quelque anxiété devant l'avenir. La première *Défense* finit par des menaces au peuple anglais ; la seconde contiendra des conseils à Cromwell qui montrent que Milton n'était plus sûr même de la minorité gouvernante et elle reviendra une fois encore sur la possibilité d'une trahison du peuple. Ainsi, même au moment où il semblait le plus près, le Royaume des Saints s'éloignait des yeux du poète prophète.

Les arguments sérieux sont entrelardés d'insultes à Saumaise et il est intéressant d'en citer quelques-unes, comme exemple de la virulence de Milton et des mœurs controversiales de l'époque :

« Tu dis que c'est une maxime des Anglais : « Qu'il faut épargner ses ennemis plus que ses amis », et que, par conséquent, tu comprends que nous n'ayons pas épargné la vie du roi, puisqu'il avait été notre ami.

» O impudent menteur, qui a jamais entendu parler de cette idée fabuleuse, avant que tu ne l'inventes ? Mais nous t'excusons. Il te fallait une entrée en matière de ce genre pour pouvoir amener cette figure usée et méprisable qui consiste à dire que « nous sommes plus féroces que nos bouledogues » (ce que tu as dit déjà cinq fois et ce que tu répètes cinq fois encore). Ce n'est pas que nous soyons plus féroces que nos bouledogues, c'est bien plutôt que tu es plus affamé qu'aucun chien ne le fut jamais, toi qui reviens avec tant de plaisir savourer tant de fois tes vomissements répétés. » (1).

« Il en est qui sont les secrétaires des princes, d'autres leurs échansons, d'autres leurs maîtres des fêtes ; mais toi tu seras pour quelqu'un d'eux, sans doute, son maître des parjures. Tu ne seras pas maître des cérémonies, tu as

---

yourselves, and his wrath against your enemies; you will find in a little time, that God's displeasure against you will be greater than it has been against your adversaries, greater than his grace and favour has been to yourselves, which you have had larger experience of than any other nation under heaven.

(1) P. 92 : You say, it is a maxim of the English, « That enemies are rather to be spared than friends »; and that therefore, « we conceived we ought not to spare our king's life, because he had been our friend ». You impudent liar, what mortal ever heard this whimsy before you invented it? But we will excuse it. You could not bring in that threadbare flourish, of our being more fierce than our own mastiffs (which now comes in the fifth time, and will as oft again before we come to the end of your book), without some such introduction. We are not so much more fierce than our own mastiffs, as you are more hungry than any dog whatsoever, who return so greedily to what you have vomited up so often.

trop d'un lourdaud pour cela, mais leur perfidie et leur duplicité seront confiées à tes soins. » (1).

Et, après d'innombrables allusions à la femme de Saumaise, qui avait la réputation de le mener un peu rudement, voici la fin, immédiatement avant l'exhortation ultime du peuple anglais :

« Qui donc t'a demandé de te charger de cette besogne?

» Ta femme, je suppose, puisqu'elle a sur toi, dit-on, le pouvoir d'une reine, et que, lorsque l'envie lui en vient, elle te crie : Écris, ou battons-nous! — Est-ce là ce qui t'a fait écrire de peur que le signal de cette bataille ne soit donné? Ou est-ce Charles le Jeune qui, du milieu de sa bande vicieuse de courtisans vagabonds, comme un autre Balak, t'a chargé, nouveau Balaam, de rétablir en écrivant mal une cause perdue en se battant mal? Peut-être; mais il faut observer la différence : Balaam était un homme sage monté sur un âne qui savait parler, tandis que c'est toi qui es un âne, un âne qui parle trop, et que c'est une femme qui est montée sur toi.

» On dit que tu t'es repenti d'avoir écrit ce livre; et je crois que pour rendre public ce repentir, tu ferais bien de prendre une corde et de te pendre : c'est ainsi que Judas s'est repenti, Judas à qui tu ressembles. Le Christ a délivré les hommes de la servitude, et tu essaies de les y ramener. Ne doute pas, puisque tu as ainsi trahi Dieu lui-même, son église et l'humanité entière, que ne t'attende ce même sort qui est tombé sur ton précurseur : par désespoir plutôt que par repentir, toi aussi tu te fatigueras de ta vie, et tu te pendras, et tu crèveras par le milieu (2). ... Et ton âme te précédera dans l'enfer qui t'attend. » (3).

En 1652, le parti royaliste opposa à Milton le *Regii sanguinis clamor ad cœlum* qui était essentiellement une attaque directe et personnelle dirigée contre le pamphlétaire républicain (4).

---

(1) P. 152 : Some are princes' secretaries, some their cup-bearers, some masters of the revels; I think you had best be master of the perjuries to some of them. You shall not be master of the ceremonies, you are too much a clown for that; but their treachery and perfidiousness shall be under your care.

(2) P. 211 : By your wife, I suppose, who, they say, exercises a kingly right and jurisdiction over you; and whenever she has a mind to it cries, « Either write, or let us fight; » that made you write perhaps, lest the signal should be given. Or were you asked by Charles the younger, and that profligate gang of vagabond courtiers, and like a second Balaam called upon by another Balak to restore a desperate cause by ill writing, that was lost by ill fighting? That may be; but there is this difference, for he was a wise understanding man, and rid upon an ass that could speak, to curse the people of God : thou art a very talkative ass thyself, and rid by a woman. But they say, that a little after you had written this book you repented of what you had done. It is well, if it be so; and to make your repentance public, I think the best course that you can take will be, for this long book that you have writ, to take a halter, and make one long letter of yourself. So Judas Iscariot repented. Christ delivered all men from bondage, and you endeavour to enslave all mankind. Never question, since you have been such a villain to God himself, his church, and all mankind in general, but that the same fate attends you that befell your equal, out of despair rather than repentance, to be weary of your life, and hang yourself, and burst asunder as he did.

(3) Probablement que le corps ira la rejoindre au jugement dernier seulement. Il semblerait que Milton soit donc encore dualiste en 1651 :

« And to send before hand that conscience — to that place of torment that is prepared for you. »

(4) V. Masson, IV, p. 455.

En juin 1654, Milton répondit par la *Defensio secunda pro populo anglicano,* Saumaise étant mort dans l'intervalle.

Cet ouvrage est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans la prose de Milton; on le lit avec plaisir d'un bout à l'autre, sans y trouver de ces longues périodes de discussion d'autorités ou de textes qui allongent si malheureusement presque tous ses pamphlets. Les passages magnifiques abondent; une large partie de l'œuvre est consacrée à la vie de Milton lui-même et constitue une autobiographie des plus intéressantes; une autre partie décrit les personnages les plus marquants du parti républicain; et la fin développe les idées fondamentales de Milton en politique. La matière du livre est donc presque constamment du plus haut intérêt. Le latin a été loué par des juges compétents. La traduction anglaise laisse subsister la rapidité du ton et le beau mouvement oratoire.

La *Defensio secunda* est ainsi une des œuvres capitales de Milton.

Milton se compare lui-même, et avec pleine justice, aux grands orateurs politiques de l'antiquité; il est fier de sa victoire sur Saumaise; il est même quelque peu flatté qu'on lui attribue le crédit de sa mort (1).

(1) P. 220: Though I did not participate in the toils and dangers of the war, I was engaged in a service not less hazardous to myself and more beneficial to my fellow-citizens; nor, in the adverse turns of our affairs, did I ever betray any symptoms of pusillanimity and dejection; or show myself more afraid than became me of malice or of death: For since from my youth I was devoted to the pursuits of literature, and my mind had always been stronger than my body, I did not cour the labours of a camp, in which any common person would have been of more service than myself, but resorted to that employment in which my exertions were likely to be of most avail. Thus, with the better part of my frame I contributed as much as possible to the good of my country, and to the success of the glorious cause in which we were engaged; and I thought that if God willed the success of such glorious achievements, it was equally agreeable to his will that there should be others by whom those achievements should be recorded with dignity and elegance; and that the truth, which had been defended by arms, should also be defended by reason; which is the best and only legitimate means of defending it. Hence, while I applaud those who were victorious in the field, I will not complain of the province which was assigned me; but rather congratulate myself upon it, and thank the Author of all good for having placed me in a station, which may be an object of envy to others rather than of regret to myself. I am far from wishing to make any vain or arrogant comparisons, or to speak ostentatiously of myself; but, in a cause so great and glorious, and particularly on an occasion when I am called by the general suffrage to defend the very defenders of that cause, I can hardly refrain from assuming a more lofty and swelling tone than the simplicity of an exordium may seem to justify: and much as I may be surpassed in the powers of eloquence and copiousness of diction, by the illustrious orators of antiquity, yet the subject of which I treat was never surpassed in any age, in dignity, or in interest. It has excited such general and such ardent expectation, that I imagine myself not in the forum or on the rostra, surrounded only by the people of Athens or of Rome, but about to address in this, as I did in my former Defence, the whole collective body of people, cities, states, and councils of the wise and eminent, through the wide expanse of anxious and listening Europe. Here I behold the stout and manly prowess of the Germans disdaining servitude; there the generous and lively impetuosity of the French; on this side, the calm and stately valour of he Spaniard; on that, the composed and wary magnanimity of the Italian. Of all the lovers of liberty and virtue, the magnanimous and the wise, in whatever quarter they may be found, some secretly favour, others openly approve; some greet me with congratulations and applause; others, who had long been proof against conviction, at last yield themselves captive to the force of truth. Surrounded by congregated multitudes, I now imagine that, from the columns of Hercules to the Indian Ocean, I behold the nations of the earth recovering that liberty which they so long had lost; and that the people of this island are transporting to other countries a plant of more

« Quoique je n'aie pas pris part aux travaux et aux dangers de la guerre, j'étais engagé à cette époque dans une entreprise aussi dangereuse pour moi et plus utile à mes concitoyens ; et dans les périodes où nos affaires semblaient mal tourner, je n'ai jamais fait voir aucun signe de pusillanimité ou de découragement ; et je n'ai jamais témoigné plus de crainte qu'il ne sied de l'insulte et de la mort. Depuis ma jeunesse, j'ai été consacré aux travaux de la littérature, et mon esprit a toujours été plus fort que mon corps ; et c'est pour cela que je ne m'enrôlai pas pour les travaux des camps où n'importe quel homme du commun eût rendu plus de services que moi ; mais je m'appliquai à l'œuvre dans laquelle mes efforts semblaient devoir être le plus fructueux...

» Je m'imagine maintenant être, non pas sur le forum ou les rostres, et non pas entouré seulement du peuple d'Athènes ou de Rome, mais en train de haranguer ici, comme dans ma première *Défense*, l'assemblée entière des peuples, des cités, des États et des conseils des sages et des principaux des nations, par toute l'étendue de l'Europe frémissante et attentive...

» Je vois ici le courage généreux et viril des Germains qui dédaignent la servitude ; là, la noble et vigoureuse impétuosité des Français ; de ce côté, la valeur calme et solennelle de l'Espagnol ; de l'autre, la noblesse prudente et réservée de l'Italien...

» Au milieu des multitudes assemblées, je crois voir les peuples de la terre, des colonnes d'Hercule à l'Océan Indien, reconquérant la liberté qu'ils ont perdue depuis si longtemps...

» Les habitants de ces îles répandent parmi les cités, les royaumes et les nations, les bienfaits de la civilisation et de la liberté. Et ce n'est pas sans admiration peut-être, ni sans amour, que ces peuples me verront venir à eux, s'il leur est dit que je suis celui qui attaqua en combat singulier ce terrible champion du despotisme qui, jusque-là, avait été réputé invincible, que je réduisis au silence par ses propres armes, et sur lequel, si j'en crois l'opinion des juges compétents, je remportai une victoire complète. »

Avant de quitter Saumaise, il lui décoche encore quelques-uns de ses traits les plus acérés : il dit que la reine de Suède avait invité à sa cour ce

« Salmasius ou Salmasia (car il n'est pas bien établi à quel sexe il appartenait) — to which sex he belonged is a matter of uncertainty » (1).

« Mais le conflit entre moi et Saumaise est terminé par sa mort ; je ne veux pas écrire contre les morts, et je ne veux pas l'insulter de ce qu'il a perdu la vie comme il m'a insulté de ce que j'avais perdu la vue, bien que quelques-uns imputent sa mort à la pénétration de mes attaques... Quand il vit le travail

---

beneficial qualities, and more noble growth, than that which Triptolemus is reported to have carried from region to region ; that they are disseminating the blessing of civilization and freedom among cities, kingdoms, and nations. Nor shall I approach unknown, nor perhaps unloved, if it be told that I am the same person who engaged in single combat that fierce advocate of despotism ; till then reputed invincible in the opinion of many, and in his own conceit ; who insolently challenged us and our armies to the combat ; but whom, while I repelled his virulence, I silenced with his own weapons ; and over whom, if I may trust to the opinions of impartial judges, I gained a complete and glorious victory.

(1) P. 221.

qu'il avait en main ne pas aboutir, le temps propice à sa réponse s'écouler, la curiosité publique s'éteindre, sa gloire se ternir et sa réputation se perdre, quand il vit la faveur des princes s'éloigner de lui, il succomba, après trois ans de souffrance, au désespoir plus qu'à la maladie. » (1).

Milton passe ensuite à l'attaque personnelle sur Morus, l'éditeur et l'auteur présumé du *Clamor*. L'exécution est menée de main de maître et demeure intéressante pour le lecteur moderne par sa vigueur non exempte de grossièreté. C'est cependant cette partie qui alourdit un peu l'œuvre. Voici un exemple du style de la polémique qui est dirigée contre Saumaise et Morus (2) :

« Quelques jours avant sa mort, une personne de savoir (de qui je le tiens) fit demander à Saumaise quand il publierait la seconde partie de son attaque contre le pape : il répondit qu'il reviendrait à cet ouvrage quand il aurait terminé son livre contre Milton... Ainsi je donnai au pape un secours opportun : je sauvai la capitale romaine de l'invasion de ce second Catilina... Sûrement on me doit de nombreux chapeaux de cardinal pour ce service, et j'ai peur que le pontife romain, me transférant un titre qui jusqu'à ces derniers temps appartenait à nos rois, ne me salue du nom de Défenseur de la Foi. »

Les adversaires de Milton se servaient d'armes aussi grossières que les siennes l'étaient parfois, et Milton doit se justifier même de sa cécité (3). A cette occasion, il nous donne son portrait :

---

(1) P. 222: The conflict between me and Salmasius is now finally terminated by his death; and I will not write against the dead; nor will I reproach him with the loss of life as he did me with the loss of sight; though there are some, who impute his death to the penetrating severity of my strictures, which he rendered only the more sharp by his endeavours to resist. When he saw the work which he had in hand proceed slowly on, the time of reply elapsed, the public curiosity subsided, his fame marred, and his reputation lost; the favour of the princes, whose cause he had so ill defended, alienated, he was destroyed, after three years of grief, rather by the force of depression than disease.

(2) P. 234 : For, only a few days before his death, when a learned person, from whom I received the information, sent to ask him when he would publish the second part of his argument against the supremacy of the pope; he replied, that he should not return to that work till he had completed his labours against Milton. Thus I was preferred before the pope; and that supremacy which he denied to him in the church, he gratuitously bestowed on me in his resentment. Thus I seem to have furnished a timely succour against his subversion of the papacy; and to have saved the Roman capital from the irruption of a second Catiline, not indeed like the consul Tully, by the fasces of office, or the premonitions of a dream, but by very different means. Surely many cardinals' caps will be due to me on this account; and I fear lest the Roman pontiff, by the transfer of a title which lately belonged to our kings, should salute me with the appellation of Defender of the Faith.

(3) P. 235 : I certainly never supposed that I should have been obliged to enter into a competition for beauty with the Cyclops; but he immediately corrects himself, and says, « though not indeed huge, for there cannot be a more spare, shrivelled, and bloodless form. » It is of no moment to say anything of personal appearance, yet lest (as the Spanish vulgar, implicitly confiding in the relations of their priests, believe of heretics) any one, from the representations of my enemies, should be led to imagine that I have either the head of a dog, or the horn of a rhinoceros, I will say something on the subject, that I may have an opportunity of paying my grateful acknowledgments to the Deity, and of refuting the most shameless lies. I do not believe that I was ever once noted for deformity, by any one who ever saw me; but the praise of beauty I am not anxious to obtain. My stature certainly is not tall; but it rather approaches the middle than the diminutive. Yet what if it were diminutive, when so many men, illustrious both in peace and war, have been the same? And how can that be called diminutive, which is great enough for every virtuous

« Je n'avais certainement jamais supposé que je dusse un jour prendre part à un concours de beauté en rivalité avec les cyclopes. Mais de peur qu'il ne soit quelqu'un qui, sur la foi de mes ennemis, s'imagine que j'ai la tête d'un chien ou la corne d'un rhinocéros, je veux dire quelques mots de mon apparence.

» Ma taille n'est certainement pas élevée, mais elle est plutôt moyenne que petite. Et, quoique peu corpulent, je n'ai jamais manqué de courage ni de force, et j'avais l'habitude de m'exercer à tirer de l'épée, tant que cela fut en harmonie avec ma santé et mes années. Porteur de cette arme, comme je l'étais d'ordinaire, je me croyais de force à tenir tête à qui que ce fût, même à quelqu'un de bien plus robuste que moi ; et j'ai maintenant le même courage et la même force, mais je n'ai plus les mêmes yeux. Cependant, mes yeux montrent si peu de marques de leur infirmité qu'ils sont aussi clairs et aussi brillants que les yeux des hommes qui voient le mieux. C'est en ce seul point que je trompe les autres, bien contre ma volonté. On dit que mon visage témoigne d'une absence complète de sang ; au contraire, son teint est entièrement à l'opposé d'un teint pâle et cadavérique et ma peau ne montre aucune trace de rides. »

Et Milton se justifie aussi des causes de sa cécité, nous montrant comment il jugeait l'œuvre qui lui était échue (1) :

« Je fais appel à toi, ô Dieu qui fouille les cœurs ! Je te prends à témoin que je n'ai pas conscience, ni dans ma jeunesse ni dans mon âge mûr, d'avoir commis aucun crime qui puisse avec justice avoir attiré sur moi une telle calamité. Et puisque mes ennemis proclament que mon affliction est une rétribution des offenses de ma plume, je prends à nouveau le Tout-Puissant à témoin que je n'ai jamais rien écrit qui me parût contraire à la vérité, à la justice et à la religion. Je n'ai jamais été poussé que par mon sentiment du devoir, mon patriotisme et ma passion désintéressée pour la liberté politique et religieuse. »

---

achievement? Nor, though very thin, was I ever deficient in courage or in strength; and I was wont constantly to exercise myself in the use of the broadsword, as long as it comported with my habit and my years. Armed with this weapon, as I usually was, I should have thought myself quite a match for any one, though much stronger than myself; and I felt perfectly secure angainst the assault of any open enemy. At this moment I have the same courage, the same strength, though not the same eyes; yet so little do they betray any external appearance of injury, that they are as unclouded and bright as the eyes of those who most distinctly see. In this instance alone I am a dissembler against my will. My face, which is said to indicate a total privation of blood, is of a complexion entirely opposite to the pale and the cadaverous : so that though I am more than forty years old, there is scarcely any one to whom I do not appear ten years younger than I am; and the smoothness of my skin is not, in the least, affected by the wrinkles of age.

(1) I call thee, O God, the searcher of hearts, to witness, that I am not conscious, either in the more early or in the later periods of my life, of having committed any enormity, which might deservedly have marked me out as a fit object for such a calamitous visitation. But since my enemies boast that this affliction is only a retribution for the transgressions of my pen, I again invoke the Almighty to witness, that I never, at any time, wrote anything which I did not think agreeable to truth, to justice, and to piety. This was my persuasion then, and I feel the same persuasion now. Nor was I ever prompted to such exertions by the influence of ambition, by the lust of lucre or of praise; it was only by the conviction of duty and the feeling of patriotism, a disinterested passion for the extension of civil and religious liberty.

Puis Milton entre dans sa biographie. Il est impossible de citer ici même ce qu'il y a de mieux dans toute la deuxième partie de la *Défense*.

La conclusion, d'autre part, nous sera précieuse pour l'étude de la politique de Milton (1).

Milton est enfin en pleine possession de ses idées : l'histoire lui apparaît comme le jugement perpétuel de Dieu sur les hommes et les nations. Il n'avait jusqu'ici condamné que les prêtres et les rois. Il donne maintenant l'avertissement solennel aux peuples : la liberté extérieure vient de la liberté intérieure ; la liberté intérieure est le triomphe de la raison sur les passions.

Milton explique donc comment les passions privées corrompent la politique, non plus seulement les passions des dirigeants qui peuvent être changés et supprimés. mais les passions du peuple même, de l'État dans son ensemble. C'est là la source du mal politique, et le mal entraîne le châtiment. Il n'est même pas besoin de l'intervention extérieure de Dieu. Un peuple corrompu se livre lui-même à la tyrannie, inévitablement. Dieu se manifeste par l'homme même, dans l'homme même. Peut-être la théorie était-elle déjà formée entièrement dans l'esprit de Milton que Dieu est aussi l'homme lui-même, et que, par conséquent, sa volonté s'accomplit par le cours normal des lois psychologiques et naturelles.

En conclusion, Milton revient à son apologie (2) :

« En ce qui me concerne, quelle que soit l'issue de ces événements, j'ai pensé que mes efforts pourraient en cette occasion être utiles à mon pays ; je les ai consacrés à cette œuvre avec joie, et j'espère que ce ne sera pas sans

---

(1) P. 295 à 299. Ces pages sont employées dans l'exposé du système politique de Milton, 2e partie, V.

(2) P. 299 : With respect to myself, whatever turn things may take, I thought that my exertions on the present occasion would be serviceable to my country; and as they have been cheerfully bestowed, I hope that they have not been bestowed in vain. And I have not circumscribed my defence of liberty within any petty circle around me, but have made it so general and comprehensive, that the justice and the reasonableness of such uncommon occurrences, explained and defended, both among my countrymen and among foreigners, and which all good men cannot but approve, may serve to exalt the glory of my country, and to excite the imitation of posterity. If the conclusion do not answer to the beginning, that is their concern; I have delivered my testimony, I would almost say, have erected a monument, that will not readily be destroyed, to the reality of those singular and mighty achievements which were above all praise. As the epic poet, who adheres at all to the rules of that species of composition, does not profess to describe the whole life of the hero whom he celebrates, but only some particular action of his life, as the resentment of Achilles at Troy, the return of Ulysses, or the coming of Æneas into Italy; so it will be sufficient, either for my justification or apology, that I have heroically celebrated at least one exploit of my countrymen; I pass by the rest, for who could recite the achievements of a whole people? If after such a display of courage and of vigour, you basely relinquish the path of virtue, if you do anything unworthy of yourselves, posterity will sit in judgment on your conduct. They will see that the foundations were well laid; that the beginning (nay, it was more than a beginning) was glorious; but with deep emotions of concern will they regret, that those were wanting who might have completed the structure. They will lament that perseverance was not conjoined with such exertions and such virtues. They will see that there was a rich harvest of glory, and an opportunity afforded for the greatest achievements, but that men only were wanting for the execution; while they were not wanting who could rightly counsel, exhort, inspire, and bind an unfading wreath of praise round the brows of the illustrious actors in so glorious a scene.

profit. Et je n'ai pas circonscrit ma défense de la liberté en un cercle étroit, mais je l'ai rendue si générale et si compréhensive, que la justice et la raison de ces faits extraordinaires seront évidentes et manifestes aux Anglais et aux étrangers, que tous les hommes justes prendront votre parti, ce qui exaltera la gloire de mon pays et incitera la postérité à l'imiter.

» Si la fin de ces événements ne répond pas au commencement, c'est l'affaire de mes concitoyens. J'ai rendu témoignage; j'oserai dire presque que j'ai construit un monument qui ne sera pas facilemeut détruit à la gloire de ces hauts faits d'une singulière splendeur, qui sont au-dessus de toute louange.

» De même que le poète épique ne prétend pas décrire la vie entière du héros qu'il célèbre, mais raconte seulement quelque action particulière de sa vie, tel que la colère d'Achille devant Troie, le retour d'Ulysse ou l'arrivée d'Enée en Italie, de même il me sera compté suffisant d'avoir dignement célébré au moins un exploit de mes concitoyens; je passe sur les autres, car qui peut relater les actions d'un peuple tout entier?

» Si après avoir montré tant de courage et de vigueur (1), vous abandonnez de façon ignoble les voies de la vertu, si vous vous livrez à des actions indignes de vous, la postérité jugera de votre conduite. Elle verra qu'il y avait ici une riche moisson de gloire et l'occasion d'accomplir les plus hauts faits, mais qu'il a manqué des hommes pour cette œuvre, alors qu'ils étaient présents, ceux qui savaient conseiller, exhorter, inspirer et lier une couronne impérissable de louanges autour de la tête des illustres acteurs d'une scène si glorieuse. »

6. L'échec.

Cromwell avait essayé en vain de donner à son gouvernement une base légale. En avril 1653, puis en janvier 1655, il avait été obligé de dissoudre ses Parlements; il se trouvait en présence des majorités presbytériennes, il fut obligé de saisir le pouvoir personnel.

Dès ce moment, l'échec des Indépendants devint de plus en plus évident. Le mécontentement se manifesta de plus en plus ouvertement dans le peuple. Mais l'armée soutenait fidèlement Cromwell, et le règne de Cromwell était bienfaisant; même les ennemis du régime redoutaient la mort du dictateur, car nul ne savait ce qui suivrait.

Mais une chose était certaine : le royaume des saints avait totalement échoué, le peuple n'avait pas suivi. Les saints étaient en minorité dès le début, ils étaient restés en minorité. Le peuple n'avait pas compris et n'avait pas voulu comprendre.

Dans les derniers discours de Cromwell, remarque Green, l'Angleterre n'est plus la nation choisie de Dieu. De nouveau les saints sont les élus rares, « the peculiar people », la minorité bonne parmi l'immense majorité des indifférents et des pervers (2).

---

(1) Nous avons noté que même au plus haut point de ses louanges des Anglais, Milton, dès la première *Défense*, a des doutes sur l'avenir.

(2) Green, p. 388, etc.; Masson, IV, p. 549, etc.

Le grand parti puritain de 1641 n'existait plus. Le type s'était formé et répandu du puritain hypocrite, orgueilleux et égoïste, et la majorité du peuple aspirait à se débarrasser de ce genre de maîtres, et commençait à soupirer vers la royauté et l'anglicanisme.

Mais si Cromwell n'était pas content du peuple, Milton n'était pas content de Cromwell, et sa désillusion était donc double. De 1654 à 1659, Milton se tait. Il est conscient de l'échec de son idéal. Il aide le gouvernement; lui non plus ne sait pas ce qu'on pourrait trouver de mieux que Cromwell.

Pour Milton, la religion avait toujours primé la politique, et pour lui la religion était la liberté religieuse. Il avait donc assigné deux devoirs préliminaires aux fondateurs du royaume des saints : la séparation de l'Église et de l'État, et la suppression du clergé salarié (1). Dans la seconde Défense, il avait dit à Cromwell (2) :

« Si vous laissez l'Église se gouverner elle-même, et si vous déchargez les fonctionnaires publics et vous-même d'un fardeau si lourd et si incompatible avec vos fonctions; si vous ne souffrez plus que deux pouvoirs si différents, le civil et l'ecclésiastique, commettent fornication l'un avec l'autre;... si vous chassez de l'Église tous les pouvoirs de persécution (et la persécution ne cessera jamais tant qu'il y aura des hommes payés d'un salaire mercenaire pour prêcher l'évangile), vous aurez alors véritablement chassé les changeurs du temple. »

Or, Cromwell avait préféré les intérêts terrestres à la gloire de Dieu, et trouvant la chose utile, avait gardé un clergé d'État, qui était sa « gendarmerie spirituelle » (3).

De plus, Milton soupçonnait la tyrannie; il avait demandé à Cromwell de s'entourer des vieux républicains, ses fidèles compagnons d'armes (4); or, à tort ou à raison, Cromwell avait arrêté successivement Bradshaw, Vane et Overton, et Overton était un ami particulier de Milton.

Le royaume des saints sombrait dans la lutte des intérêts politiques et les querelles de personnes.

Milton avait-il donc sacrifié en vain ses plus nobles ambitions et les plus belles années de sa vie?

En 1658, il se remit au *Paradis perdu*, estimant évidemment que son rôle politique était fini.

Mais Cromwell mourut en septembre 1658.

---

(1) Cf. Masson, IV, p. 615.

(2) P. 293 : Then, if you leave the church to its own government, and relieve yourself and the other public functionaries from a charge so onerous, and so incompatible with your functions; and will no longer suffer two powers, so different as the civil and the ecclesiastical, to commit fornication together, and by their mutual and delusive aids in appearance to strengthen, but in reality to weaken and finally to subvert, each other; if you shall remove all power of persecution out of the church (but persecution will never cease, so long as men are bribed to preach the gospel by a mercenary salary, which is forcibly extorted, rather than gratuitously bestowed, which serves only to poison religion and to strangle truth), you will then effectually have cast those money changers out of the temple, who do not merely truckle with doves but with the Dove itself, with the Spirit of the Most High.

(3) Masson, V, p. 297-298.

(4) *Defensio secunda*, p. 290.

Alors Milton interrompit une fois encore l'œuvre sacrée, commencée déjà, et de nouveau se lança dans la politique, pour essayer de faire entendre raison d'abord aux nouveaux gouvernants, puis au peuple qui s'en allait à la dérive vers la royauté. Ces derniers pamphlets de Milton sont de touchants efforts pour une cause évidemment perdue.

Il essaya d'abord si les nouveaux maîtres de l'heure consentiraient à être plus sages que Cromwell (1). Les deux pamphlets de 1659 sont dirigés contre la politique ecclésiastique de Cromwell (2) et demandent la séparation de l'Église et de l'État et la suppression du clergé professionnel et payé.

En février 1659, Milton adressa au Parlement son *Traité du pouvoir civil dans les causes ecclésiastiques, montrant qu'il n'est pas légitime, pour quelque pouvoir que ce soit, d'avoir recours à la force en matière de religion.*

Milton revient sur sa vieille idée que le Christ a établi la liberté. Il n'est effrayé ni des blasphèmes ni des hérésies (3).

« Il en est qui sont toujours prêts à crier : Que fera-t-on donc aux blasphémateurs? Je leur répondrai d'abord de ne pas terrifier et embrouiller l'esprit du peuple par des mots grecs.

» Une autre apparition grecque nous barre le chemin : « hérésie » contre laquelle on s'emporte devant le peuple, dans une langue inconnue. Qu'on lui dise donc que le mot hérésie dans cette langue, ne signifie rien de mal et veut dire simplement opinion, soit bonne, soit mauvaise, en religion ou en toute autre matière. »

Milton condamne vigoureusement tous les persécuteurs, et particulièrement les persécuteurs protestants, et il développe ensuite cette théorie curieuse que le catholicisme n'est pas une religion, mais une institution politique survivant de l'ancienne Rome (4) :

« De combien de persécutions, d'emprisonnements, de bannissements, d'amendes, de tortures, de combien de sang versé sont responsables ceux qui veulent forcer la conscience, et les protestants plus encore que les papistes » — (puisque les protestants persécutent en dépit de leurs propres principes).

» Quant aux papistes, je puis dire en peu de mots pourquoi on ne peut les

(1) Masson, V, p. 579-581.

(2) Masson, V, p. 584-587 et 613.

(3) Bohn, II, p. 527 : Some are ready to cry out, what shall then be done to blasphemy? Them I would first exhort, not thus to terrify and pose the people with a Greek word; but to teach them better what it is, being a most usual and common word in that language to signify any slander, any malicious or evil speaking, whether against God or man.

Another Greek apparition stands in our way, Heresy and Heretic; in like manner also railed at to the people as in a tongue unknown. They should first interpret to them that heresy, by what it signifies in that language, is no word of evil note, meaning only the choice or following of any opinion, good or bad, in religion, or any other learning.

(4) P. 532 : How many persecutions, then, imprisonments, banishments, penalties, and stripes; how much bloodshed have the forcers of conscience to answer for, and protestants rather than papists!

But as for popery and idolatry, why they also may not hence plead to be tolerated, I have much less to say. Their religion the more considered, the less can be acknowledged a religion; but a Roman principality rather, endeavouring to keep up her old universal dominion under a new name, and mere shadow of a catholic religion.

laisser jouir de la tolérance. Plus on considère leur religion, et plus on voit que ce n'est pas une religion ; c'est une *principauté* romaine, qui s'efforce de conserver sa vieille domination universelle sous un autre nom, et sous le voile d'une religion catholique. »

Milton explique ensuite que le Christ gouverne l'Église lui-même, par son inspiration directe, et que l'Évangile nous libère de toute loi (1).

Ayant donné la seule moelle de ses théories, il termine en s'excusant d'avoir été court et léger ; et c'était probablement là l'opinion de son temps (2) :

« La brièveté de ce petit livre ne le rendra pas moins digne de considération, si ce n'est pour ceux qui croient qu'il faut de grands livres pour traiter de grandes questions. Je préfère la méthode ordinaire qui consiste à ne pas faire beaucoup là où peu suffit ; cela rend les controverses — et surtout les controverses religieuses — moins fatigantes et, par conséquent, cela induit beaucoup plus de personnes à les lire plus souvent, et avec plus de profit. »

En août 1859, Milton publia d'ailleurs une suite à ce premier traité, sous le titre :

Façon de chasser de l'Église les Mercenaires.

Dans le premier pamphlet, il demandait la séparation de l'Église et de l'État; dans celui-ci, il demande, en pratique, la suppression de tout clergé. Il propose la suppression des dîmes, demande que les fidèles nourrissent leurs pasteurs, ou, de préférence, que les pasteurs aient d'autres professions; au fond, il pense que n'importe quel fidèle est aussi qualifié que le prêtre pour parler à ses frères ; les prêtres ne sont donc pas nécessaires à l'Église.

Certes, c'est bien ici l'ultime vengeance du Milton qui avait été « church-outed by the prelates ». Il finit par chasser de l'Église, non seulement les prélats, mais tous les prêtres indistinctement.

Les temples de même ne sont pas nécessaires : que les fidèles se réunissent dans les maisons ou dans les granges (3) :

« Qu'ils se réunissent pour leur édification mutuelle, soit dans les églises, soit dans les chapelles, ou, pour s'épargner les longues et pénibles courses de plusieurs milles, dans une maison ou une grange. — Par ces réunions, qui sont véritablement apostoliques et primitives, en peu de temps ils avanceront

---

(1) V. ci-dessous, 2e partie.

(2) P. 548 : The brevity I use, not exceeding a small manual, will not therefore, I suppose, be thought the less considerable, unless with them, perhaps, who think that great books only can determine great matters. I rather choose the common rule, not to make much ado, where less may serve; which in controversies, and those especially of religion, would make them less tedious, and by consequence read oftener by many more, and with more benefit.

(3) P. 26 : They may be trusted to meet and edify one another, whether in church or chapel, or, to save them the trudging of many miles thither, nearer home, though in a house or barn. For notwithstanding the gaudy superstition of some devoted still ignorantly to temples, we may be well assured, that he who disdained not to be laid in a manger, disdains not to be preached in a barn; and that by such meetings as these, being indeed most apostolical and primitive, they will in a short time advance more in Christian knowledge and reformation of life, than by the many years' preaching of such an incumbent, I may say, such an incubus ofttimes, as will be meanly hired to abide long in those places.

plus en savoir religieux et en pratique des devoirs de la vie, que par des années de prédications d'un « incumbent » qui n'est souvent qu'un « incubus », un mercenaire loué pour résider dans sa paroisse. »

L'argent consacré à l'Église serait souvent mieux employé à fonder des écoles et des bibliothèques, où tous ceux qui veulent enseigner l'Évangile pourraient s'instruire. En même temps, on leur enseignerait une autre profession (1).

« On se servirait de cet argent pour établir en grand nombre par tout le pays des écoles, et des bibliothèques attachées à ces écoles, où l'on enseignerait gratuitement les langues et les sciences... Ainsi tout le peuple serait bientôt plus civilisé, et tous ceux qui recevraient cette instruction aux frais du public seraient soumis à cette condition qu'ils la répandraient de même gratuitement autour d'eux...

» Comment vivront-ils alors? demandent les âmes paresseuses. Il est facile d'organiser ces écoles de façon à donner aux jeunes gens à la fois le savoir nécessaire et la connaissance d'une profession honnête; puis on peut arranger les heures de leurs prédications de façon qu'elles permettent l'exercice de cette autre profession. »

Il n'est pas nécessaire que les prêtres étudient dans les universités, où leur influence s'est en toutes choses exercée pour le mal (2) :

« Le savoir nécessaire à un ministre peut s'acquérir dans une maison privée aussi facilement et à moins de frais que dans une université... A dire vrai, il n'est pas besoin d'autant de logique dans les discussions de théologie que dans les débats subtils des hommes de loi ou des hommes d'État qui pourtant ne se servent jamais ou presque jamais de syllogismes. Toutes ces discussions théologiques soutenues par les professeurs et les étudiants ne tendent en rien à l'édification ou à l'instruction du peuple, et ne font qu'embrouiller la pure doctrine de sottises scholastiques. »

« A dire vrai, il vaudrait bien mieux qu'il n'y eût pas un seul théologien

---

(1) P. 27 : To erect in greater number, all over the land, schools, and competent libraries to those schools, where languages and arts may be taught free together, without the needless, unprofitable, and inconvenient removing to another place. So all the land would be soon better civilized, and they who are taught freely at the public cost might have their education given them on this condition, that therewith content, they should not gad for preferment out of their own country, but continue there thankful for what they received freely, bestowing it as freely on their country, without soaring above the meanness wherein they were born. But how they shall live when they are thus bred and dismissed, will be still the sluggish objection. To which is answered, that those public foundations may be so instituted, as the youth therein may be at once brought up to a competence of learning and to an honest trade; and the hours of teaching so ordered, as their study may be no hinderance to their labour or other calling.

(2) P. 37 et 38 : What learning, either human or divine, can be necessary to a minister, may as easily and less chargeably be had in any private house; though, to say truth, logic also may much better be wanting in disputes of divinity, than in the subtile debates of lawyers, and statesmen, who yet seldom or never deal with syllogisms. And those theological disputations there held by professors and graduates are such, as tend least of all to the edification or capacity of the people, but rather perplex and leaven pure doctrine with scholastical trash, and to speak freely, it were much better there were not one divine in the universities, no school-divinity known, the idle sophistry of monks, the canker of religion.

dans les universités, et qu'il n'y eût pas non plus de théologie d'école, cette sophistique vaine des moines, le cancer de la religion. »

Et le pamphlet se termine sur une attaque violente contre tous les clergés connus qu'il désire voir tous supprimés. L'institution même du clergé en tant que séparé des laïques lui paraît corrompue dès son origine et corruptrice en tout temps : tout chrétien est libre et doit être son propre prêtre.

« Voilà ce qui remplit le pays d'athées : ce n'est pas qu'il n'y ait assez de prédicateurs, c'est qu'il y a trop de mercenaires et d'hypocrites qui ont l'évangile en mains, en des mains qui toujours demandent et jamais ne sont satisfaites.

» Quels ministres vraiment dignes de proclamer la foi et de nous exhorter à la confiance en Dieu, alors qu'eux-mêmes ne veulent pas s'en remettre à lui de leur assurer les moyens nécessaires pour remplir la mission qu'il leur a confiée, prétendent-ils! Ils menacent de l'abandonner s'ils manquent de moyens matériels, alors qu'en réalité, ce qui leur manque, c'est la foi.

» Autrefois, dans les temps évangéliques (et il serait heureux qu'il en fût ainsi maintenant), les ministres de l'évangile ne se distinguaient en rien des autres chrétiens, si ce n'est par leur science et leur sainteté, qui les faisaient élire comme instructeurs et surveillants, sans les arracher pour cela à leur propre profession... La chrétienté serait vite heureuse et débarrassée de cette bande mercenaire et de tous les maux, de toutes les dissensions, les querelles et les guerres que causent ces gens, si les chrétiens prenaient enfin conscience de leur propre dignité, de leur liberté, de leur qualité de fils de Dieu, et, qu'on me permette de le dire, de leur prêtrise spirituelle, qui donne à chacun d'eux accès à toutes les fonctions du sacerdoce. » (1).

---

(1) P. 39 à 41 : This is that which makes atheists in the land, whom they so much complain of : not the want of maintenance, or preachers, as they allege, but the many hirelings and cheaters that have the gospel in their hands; hands that still crave, and are never satisfied. Likely ministers indeed, to proclaim the faith, or to exhort our trust in God, when they themselves will not trust him to provide for them in the message whereon, they say, he sent them; but threaten, for want of temporal means, to desert it; calling that want of means, which is nothing else but the want of their own faith; and would force us to pay the hire of building our faith to their covetous incredulity! Heretofore in the first evangelic times (and it were happy for Christendom if it were so again), ministers of the gospel were by nothing else distinguished from other Christians, but by their spiritual knowledge and sanctity of life, for which the church elected them to be her teachers and overseers, though not thereby to separate them from whatever calling she then found them following besides; as the example of St. Paul declares, and the first times of Christianity. When once they affected to be called a clergy, and became, as it were, a peculiar tribe of Levites, a party, a distinct order in the commonwealth, bred up for divines in babbling schools, and fed at the public cost, good for nothing else but what was good for nothing, they soon grew idle : that idleness, with fulness of bread, begat pride and perpetual contention with their feeders, the despised laity, through all ages ever since; to the perverting of religion, and the disturbance of all Christendom. Under this pretence, exempt from all other employment, and enriching themselves on the public, they last of all prove common incendiaries, and exalt their horns against the magistrate himself that maintains them, as the priest of Rome did soon after against his benefactor the emperor, and the presbyters of late in Scotland. Of which hireling crew, together with all the mischiefs, dissensions, troubles, wars merely of their kindling, Christendom might soon rid herself and be happy, if Christians would but know their own dignity, their liberty, their adoption, and let it not be wondered if I say, their spiritual priesthood, whereby they have all equally access to any ministerial function.

Milton, à vrai dire, sent quelque peu qu'il crie dans le désert, et il termine en ces termes (1) :

« Si l'on ne veut ni m'entendre, ni me croire, l'événement sera preuve que j'ai dit la vérité ; et j'aurai donné mon témoignage, au moment nécessaire, à l'Église et au pays. »

Le cours des événements donna raison à ces pressentiments. Les royalistes triomphaient maintenant dans toute l'Angleterre ; mais Milton avait un dernier défi à lancer, un dernier mot de conseil, de menace et d'amertume à dire au peuple.

En mars 1660, il publia son dernier ouvrage politique, dont le titre seul est à cette époque d'une naïveté splendide et d'un courage admirable. Milton était le dernier sur la brèche de la cité des saints qui s'écroulait, et il le savait. Mais son orgueil et sa colère, et la conviction qu'il était dans le droit, le firent lutter jusqu'au bout. Son dernier effort s'intitula :

Manière rapide et facile d'étabtir une libre république.

Quelques mois avant l'arrivée de Charles II, voici comment Milton parle de la royauté (2) :

« Certainement un peuple doit être fou, ou victime d'une étrange illusion, s'il met l'espoir de son bonheur et de sa tranquillité en une seule personne. Si cette personne est bonne, elle ne peut faire plus de bien que quiconque. Si elle est mauvaise, elle peut faire, sans qu'on puisse l'en empêcher, plus de mal que des millions d'autres hommes ensemble.

» Quelle ignominie de chérir un homme comme l'air de nos poumons, de nous en remettre à lui de tout notre bonheur, de toute notre sécurité, de tous nos biens, alors que si nous étions autre chose que des lâches ou des enfants, nous ne nous en remettrions qu'à Dieu et à nos propres conseils, à notre force active et à nos labeurs. »

C'est la colère qui parle en Milton : il sait que cette « folie » a saisi le peuple.

Cependant, il propose ses mesures nouvelles : que le gouvernement soit confié à un conseil élu à vie. L'expérience de sa longue carrière l'a dégoûté des Parlements (3) :

---

(1) If I be not heard nor believed, the event will bear me witness to have spoken truth : and I in the meanwhile have borne my witness, not out of season, to the church and to my country.

(2) Bohn II, p. 118 : Certainly then that people must needs be mad or strangely infatuated, that build the chief hope of their common happiness or safety on a single person ; who, if he happen to be good, can do no more than another man ; if to be bad, hath in his hands to do more evil without check, than millions of other men. The happiness of a nation must needs be firmest and certainest in full and free council of their own electing, where no single person, but reason only, sways. And what madness is it for them who might manage nobly their own affairs themselves, sluggishly and weakly to devolve all on a single person : and, more like boys under age than men, to commit all to his patronage and disposal, who neither can perform what he undertakes ; and yet for undertaking it, though royally paid, will not be their servant, but their lord ! How unmanly must it needs be, to count such a one the breath of our nostrils, to hang all our felicity on him, all our safety, our well-being, for which if we were aught else but sluggards or babies, we need depend on none but God and our own counsels, our own active virtue and industry !

(3) P. 121 : And, although it may seem strange at first hearing, by reason that men's minds are

« Quoique cela puisse sembler étrange au premier abord, parce que les esprits sont prévenus en faveur de l'idée de Parlements successifs, je soutiens que le conseil général devrait être perpétuel, une fois choisi avec soin, car les affaires dont il s'occupe sont perpétuelles et souvent urgentes, et l'occasion de les bien régler se présente et s'échappe en un moment.

» Par leur permanence, les membres de ce Conseil deviendront en toutes matières le plus habiles possible, le mieux informés de ce qui se passe à l'étranger ou chez nous, le plus connus de notre peuple. Le vaisseau de la république vogue sans cesse; ils sont au gouvernail et s'ils gouvernent bien, qu'est-il besoin de les changer, puisque, de plus, c'est dangereux?

» Je ne vois donc rien à gagner à avoir des Parlements successifs et transitoires. Les probabilités sont que ces Parlements désorganiseront une république, y créeront des changements, des nouveautés, des révolutions, amèneront, avec un manque de certitudes, la négligence des affaires et des événements urgents, pendant que tous les esprits sont en suspens, à attendre une nouvelle assemblée, ou pendant que l'assemblée passe une bonne partie de son existence à s'installer. Une fois installée, si l'assemblée ne trouve pas de travail à faire, elle s'en créera, en changeant ou en abolissant d'anciennes lois, ou en en faisant de nouvelles, afin de paraître en savoir plus que les assemblées précédentes et ne s'être pas réunie pour rien. »

Ici perce la défiance de Milton pour la multiplicité des lois, pour toute loi même, qui devenait un caractère de sa pensée (1).

Ce grand Conseil sera renouvelé par élection par le peuple, à la mort de chacun des membres; ou bien, si l'on y tient absolument, par petites fractions, annuellement; mais Milton est fort opposé à ce roulement, qu'il compare à celui de la roue de la Fortune. En tout cas, la base de tout gouvernement démocratique devra être l'éducation du peuple (2).

---

prepossessed with the notion of successive parliaments, I affirm, that the grand or general council, being well chosen, should be perpetual : for so their business is or may be, and ofttimes urgent; the opportunity of affairs gained or lost in a moment. The day of council cannot be set as the day of a festival : but must be ready always to prevent or answer all occasions. By this continuance they will become every way skilfullest, best provided of intelligence from abroad, best acquainted with the people at home, and the people with them. The ship of the commonwealth is always under sail; they sit at the stern, and if they steer well, what need is there to change them, it being rather dangerous? Add to this, that the grand council is both foundation and main pillar of the whole state; and to move pillars and foundations, not faulty, cannot be safe for the building.

I see not, therefore, how we can be advantaged by successive and transitory parliaments : but that they are much likelier continually to unsettle rather than to settle a free government, to breed commotions, changes, novelties, and uncertainties, to bring neglect upon present affairs and opportunities, while all minds are in suspense with expectation of a new assembly, and the assembly, for a good space, taken up with the new settling of itself. After which, if they find no great work to do, they will make it, by altering or repealing former acts, or making and multiplying new; that they may seem to see what their predecessors saw not, and not to have assembled for nothing; till all law be lost in the multitude of clashing statutes.

(1) V. ci-dessous, 2e partie, V.

(2) P. 126 : To make the people fittest to choose, and the chosen fittest to govern, will be to mend our corrupt and faulty education, to teach the people faith, not without virtue, temperance, modesty, sobriety, parsimony, justice; not to admire wealth or honour; to hate turbulence and ambition; to place every one his private welfare and happiness in the public peace, liberty, and safety.

« Il faut rendre le peuple capable de choisir, et les élus capables de bien gouverner, en réformant notre système d'éducation qui est corrompu et insuffisant. Il faut enseigner au peuple la foi, la vertu, la tempérance, la modestie, la sobriété, l'économie, la justice, le mépris des richesses et des honneurs, la haine des factions. »

« Il faut établir pour le peuple des écoles et des académies pour que les enfants puissent être élevés au vu de tous, selon le choix des parents, et apprendre toutes les sciences et recevoir une éducation vraiment noble, non seulement en grammaire, mais dans tous les arts libéraux.

» Une libre république consentira facilement à cela; car, entre tous les gouvernements, la république est celui qui prend le plus de soin de rendre le peuple prospère, vertueux, noble et digne. Mais les monarques n'y consentiront jamais, car leur but est peut-être bien de rendre le peuple riche, afin de pouvoir le tondre, et soutenir ainsi leurs royales dépenses, mais aussi le plus mou, le plus vil, le plus vicieux, le plus servile possible, car c'est ainsi qu'il est le plus soumis, brebis non seulement par la toison, mais par l'esprit » (1).

Pour balancer les pouvoirs du grand Conseil national, élu à vie, Milton veut établir un conseil régional dans chaque comté et donner le plus d'attributions possibles à ces conseils provinciaux, ne réservant guère pour le conseil central que la politique étrangère.

« Que chaque comté forme une sorte de communauté secondaire, et aussi chaque ville; que les nobles et les notables, dans chacune de ces petites républiques, s'y bâtissent des résidences en relation avec leur fortune; qu'ils prennent part au gouvernement, fassent leurs propres lois ou se servent de celles qui existent, et les fassent exécuter sans avoir besoin d'en appeler ailleurs, en toutes matières de droit civil entre particuliers.

» Ils n'auront ainsi qu'eux seuls à blâmer s'ils sont mal gouvernés, et ils auront moins de lois à attendre ou à craindre du pouvoir central (2).

---

(1) P. 136 : They should have here also schools and academies at their own choice, wherein their children may be bred up in their own sight to all learning and noble education; not in grammar only, but in all liberal arts and exercises. This would soon spread much more knowledge and civility, yea, religion, through all parts of the land, by communicating the natural heat of government and culture more distributively to all extreme parts, which now lie numb and neglected; would soon make the whole nation more industrious, more ingenious at home, more potent, more honourable abroad. To this a free commonwealth will easily assent (nay, the parliament hath had already some such thing in design); for of all governments a commonwealth aims most to make the people flourishing, virtuous, noble, and high-spirited. Monarchs will never permit; whose aim is to make people wealthy indeed perhaps, and well fleeced, for their own shearing, and the supply of regal prodigality; but otherwise softest, basest, viciousest, servilest, easiest to be kept under. And not only in fleece, but in mind also sheepishest.

(2) P. 135 et suiv. : Both which, in my opinion, may be best and soonest obtained, if every county in the land were made a kind of subordinate commonalty or commonwealth, and one chief town or more, according as the shire is in circuit, made cities, if they be not so called already; where the nobility and chief gentry, from a proportionable compass of territory annexed to each city, may build houses or palaces befitting their quality; may bear part in the government, make their own judicial laws, or use those that are, and execute them by their own elected judicatures and judges without appeal, in all things of civil government between man and man. So they shall have justice in their own hands, law executed fully and finally in their own counties and precincts, long wished and spoken of, but never yet obtained. They shall have none then to blame

» Ils n'auront pas ainsi à se défier de leurs élus du grand conseil ; ces élus pourront à bon droit s'appeler les gardiens de notre liberté, et la plus grande partie de leur travail consistera à s'occuper des affaires étrangères. » (1).

C'est donc une sorte d'oligarchie provinciale que Milton voudrait voir organiser. Sa confiance dans le peuple même baisse de plus en plus. Mais Milton n'insiste guère sur toutes ces propositions. Il sait qu'on ne l'écoute pas.

Il est arrivé au terme de sa carrière politique. Il a perdu sa dernière illusion terrestre : sa foi au peuple. C'est là l'ultime déception. Et c'est l'ultime désespoir qui fait s'élever la voix de Milton dans la conclusion de son dernier pamphlet (2).

« Je n'ai plus rien à dire : quelques mots suffiront à nous sauver si on les écoute; quelques actes simples et faciles, si on les accomplit à temps. Mais si le peuple a le cœur si vil qu'il prostitue la religion et la liberté à cette idée

---

but themselves, if it be not well administered; and fewer laws to expect or fear from the supreme authority.

(1) P. 126 : They shall not then need to be much mistrustful of their chosen patriots in the grand council; who will be then rightly called the true keepers of our liberty, though the most of their business will be in foreign affairs.

(2) P. 137 : I have no more to say at present : few words will save us, well considered ; few and easy things, now seasonably done. But if the people be so affected as to prostitute religion and liberty to the vain and groundless apprehension, that nothing but kingship can restore trade, not remembering the frequent plagues and pestilences that then wasted this city, such as through God's mercy we never have felt since ; and that trade flourishes nowhere more than in the free commonwealths of Italy, Germany, and the Low Countries, before their eyes at this day ; yet if trade be grown so craving and importunate through the profuse living of tradesmen, that nothing can support it but the luxurious expenses of a nation upon trifles or superfluities ; so as if the people generally should betake themselves to frugality, it might prove a dangerous matter, lest tradesmen should mutiny for want of trading; and that therefore we must forego and set to sale religion, liberty, honour, safety, all concernments divine or human, to keep up trading : if, lastly, after all this light among us, the same reason shall pass for current, to put our necks again under kingship, as was made use of by the Jews to return back to Egypt, and to the worship of their idol queen, because they falsely imagined that they then lived in more plenty and prosperity : our condition is not sound, but rotten, both in religion and all civil prudence ; and will bring us soon, the way we are marching, to those calamities, which attend always and unavoidably on luxury, all national judgments under foreign and domestic tyranny.

What I have spoken, is the language of that which is not called amiss « The good old Cause : » if it seem strange to any, it will not seem more strange, I hope, than convincing to backsliders. Thus much I should perhaps have said, though I was sure I should have spoken only to trees and stones : and had none to cry to, but with the prophet, « O earth, earth, earth ! » to tell the very soil itself, what her perverse inhabitants are deaf to. Nay, though what I have spoke should happen which thou suffer not, who didst create mankind free ! nor thou next, who didst redeem us from being servants of men ! to be the last words of our expiring liberty. But I trust I shall have spoken persuasion to abundance of sensible and ingenuous men : to some, perhaps, whom God may raise from these stones to become children of reviving liberty ; and may reclaim, though they seem now choosing them a captain back for Egypt, to bethink themselves a little, and consider whither they are rushing ; to exhort this torrent also of the people, not to be so impetuous, but to keep their due channel : and at length recovering and uniting their better resolutions, now that they see already how open and unbounded the insolence and rage is of our common enemies, to stay these ruinous proceedings, justly and timely fearing to what a precipice of destruction the deluge of this epidemic madness would hurry us, through the general defection of a misguided and abused multitude.

vaine et sans fondement, que seule la royauté peut rétablir le commerce... alors notre condition n'est plus saine, mais pourrie, en religion et en politique, et nous mènera bientôt, de la façon dont nous marchons, à ces calamités qui tombent immanquablement sur l'avidité et le désir des richesses, à l'esclavage pour toute la nation, à la tyrannie étrangère et domestique.

» Ce que j'ai dit, c'est le langage de ce qu'on appelle avec raison « la vieille et juste cause ».

» J'en aurais peut-être dit autant, même si j'avais été sûr de n'être écouté que par les arbres et les pierres; et si j'en avais été réduit, comme le prophète, à crier : « O terre! terre! terre! » et à dire au sol lui-même ce que ses habitants corrompus ne veulent pas entendre. Je l'aurais dit, même si ce devaient être ici les derniers mots de la liberté expirante (et ne le permets pas, ô Dieu qui créas l'homme libre, ni toi non plus, Christ qui nous délivras de la tyrannie des hommes!)

» Mais je veux espérer avoir convaincu nombre d'hommes intelligents et sensés et peut-être Dieu fera-t-il sortir des pierres même les enfants d'une nouvelle liberté. Peut-être les amènerai-je à réfléchir un moment, à considérer à quel abîme ils courent (quoiqu'ils semblent en train de se choisir un chef qui les ramène en Égypte), et à exhorter ce torrent populaire à calmer son impétuosité, à le faire rentrer dans son lit; et enfin, maintenant qu'ils voient combien la rage et l'insolence de nos ennemis est sans gêne et sans limite, à arrêter cette entreprise néfaste, à prendre peur à temps du précipice fatal vers lequel nous jette ce déluge de folie épidémique dans la trahison générale de la multitude aveuglée. »

7. Le problème et l'œuvre.

La cause a échoué; par un retour lamentable, les fils de Bélial tiennent le monde, le mènent aux catastrophes et aux châtiments. Les saints ont disparu : morts, emprisonnés, exilés, humiliés. Milton se cache au péril de sa vie.

Comment expliquer un tel monde; comment expliquer le triomphe du crime et concilier ces faits avec l'existence de la justice, de la liberté, de Dieu?

Voilà le problème qui se posa aux puritains à la Restauration; et Milton avait déjà entrevu ce problème quelques années auparavant. Il s'était lancé dans la lutte pour son idéal avec toutes ses forces; il avait fait tous les sacrifices.

Dieu avait-il abandonné les siens?

Si Cromwell avait réussi et organisé vraiment de façon durable le règne des saints sur la terre, le sujet ne se serait pas imposé. Milton serait redevenu le lettré qui cherche un sujet, comme en 1640, au lieu d'être l'apôtre qui expose sa foi.

Peut-être le *Paradis perdu* eût-il été écrit, mais le poème eût été différent en son essence. C'eût été un chant de triomphe, splendide et quelque peu superflu. L'échec de toutes les ambitions terrestres des puritains a fait du *Paradis perdu* quelque chose de plus.

Le désastre a donné au poème ce profond intérêt vital et passionné qui en fait plus qu'une œuvre d'art, qui en fait la question angoissée d'un homme interrogeant la destinée. C'est là ce qui place si haut le *Paradis perdu* devant la conscience humaine : c'est un essai de réponse précise à une question métaphysique qui est aussi une angoisse personnelle et en même temps universelle. C'est une voix qui exprime l'anxiété de l'humanité devant ses échecs répétés dans sa lutte contre le sort.

Or, la longue suite de désillusions qui avait posé le problème avait fourni à Milton les éléments de la réponse. Milton trouve dans la nature humaine elle-même les raisons de l'échec, et, par conséquent, il pense que l'homme a en son pouvoir les remèdes de l'avenir.

Son tempérament particulier lui a fait trouver en lui-même les raisons du douloureux échec de sa vie privée, et magnifier ces raisons jusqu'à les faire servir à l'explication du monde entier. Nous l'avons vu transporter sa théorie de la raison et de la passion dans la vie politique.

Il va l'appliquer maintenant à la métaphysique, et en tirer la réponse au problème de la destinée.

Le travail de sa pensée abstraite et l'expérience de sa vie s'unissent dans ces conceptions. La souffrance des désappointements et la haute idée de soi-même s'allient et donnent une solide consistance interne à toute la pensée miltonienne.

Il est arrivé très tôt dans sa vie, alors qu'il était encore orthodoxe de doctrine, à l'idée de la légitimité du désir, dans sa souffrance personnelle de 1643. Peut-être est-ce là le sentiment qui, peu à peu, a rongé son orthodoxie. Peut-être, probablement même, est-il passé de l'idée de la légitimité du désir à l'idée de la « bonté » de la matière, et puis de la divinité de la matière. Ses désirs à lui, Milton, ne pouvaient être vils; son intelligence, travaillant sur cette donnée, finit par trouver que ces désirs venaient de Dieu, la source de tout bien, et que donc le corps, l'instrument des désirs, la chair condamnée des puritains, venait de Dieu, était part de Dieu.

La pensée, travaillant davantage, faisait ainsi disparaître la distinction entre le corps et l'âme, distinction inutile si le corps est bon et vient de l'essence de Dieu, comme l'âme.

Ainsi, Milton sentit la force de Dieu dans les désirs de la chair et les lois matérielles de la nature. Dieu s'identifia pour lui à la création tout entière; il sentit Dieu en lui-même — non point par sentiment mystique d'union — mais par suite d'une claire conception de la nécessité de la « bonté » de la matière.

Mais Dieu était nécessairement bien davantage. En s'élevant au rang de membre de Dieu, Milton sentit profondément sa propre insuffisance et ses limitations. Dieu est tout le créé, mais il est bien plus, il est l'infini, il est la justice, il est l'incompréhensible.

Cela ruina en l'esprit de Milton l'idée de la Trinité. Au-dessus du monde, du créé, qu'il appela le Fils, et qu'il comprenait, il plaça l'incompréhensible destinée, qu'il appela Dieu.

Certes, on ne peut se fier absolument à aucune reconstruction de ce qui s'est passé dans la transformation de la pensée d'un homme. Mais les détails

importent peu : l'essentiel est la constatation de l'harmonie entre les idées et le caractère de Milton.

Le point central de sa cosmologie, le Dieu-Tout, et la matière divine source de tout bien, nous semble donc coïncider avec sa haute idée de lui-même et sa tendance à légitimer ses désirs.

La même coïncidence se retrouve dans sa morale; il posa, en principe, que ses désirs ne pouvaient être mauvais, alors que sa raison les approuvait. De là viendra sa religion particulière : la régénération par la raison, qui fera du Christ sauveur l'incarnation de la raison divine qui vient dompter les passions.

De ce même orgueil découlera tout son besoin de liberté, la base de sa politique. L'homme régénéré, celui en qui la raison domine, ne peut être que libre, et la politique rejoint la théologie par la considération que l'homme est une part de Dieu et que l'homme régénéré est un membre du Christ : la raison de Dieu :

What have we, Sons of God, to do with law?

C'est sur cet orgueil monumental et si bien organisé que s'abattent les catastrophes, du premier mariage à la Restauration.

Mais Milton, qui ne se regardait pas comme un être essentiellement exceptionnel, appliqua au corps politique, au corps de l'humanité même, les conceptions tirées de son orgueil.

Il reconnut les causes de l'échec des puritains : dans les convoitises des presbytériens, dans la politique intéressée de Cromwell, dans l'aveuglement du peuple qu'il accuse formellement de ne s'être pas débarrassé « de l'avarice et de la sensualité » — et ce sont ces passions qui ont ramené les tyrans, nécessairement.

Mais tout espoir n'est pas perdu pour les saints : qu'en eux au moins la raison divine domine; qu'ils restent fidèles, la même loi du destin amènera leur délivrance. Dans ce monde ou dans l'autre, qu'importe? La distinction corps et âme est fausse. Et puis peut-être, après tout, la délivrance viendra dans ce monde et dans l'autre également.

C'est donc sur ces lignes que Milton entreprit de

« Justifier les voies de Dieu devant les hommes ».

Il dit aux hommes en substance :

« Vos malheurs vous viennent de vos passions; n'incriminez pas Dieu; ce sont les conséquences de vos folies qui retombent sur vous; la destinée ne fait qu'enregistrer vos erreurs et vos crimes, et vous les redistribuer en catastrophes; donc votre destinée est entre vos mains : corrigez-vous, et vous corrigerez votre fortune. »

Le fait que tout le système de Milton s'est développé en liaison étroite avec sa personnalité d'homme n'infirmerait aucunement pour lui la valeur de ce système.

Dans son ordre intellectuel, Milton était justifié. Dieu est le Tout; donc Dieu est présent en chacun des hommes, en tant que cet homme est normal, régénéré.

La meilleure façon de connaître Dieu, c'est la connaissance de soi. Un grand mérite de cette explication, c'est qu'elle n'aura donc pas recours au miracle, à l'intervention d'un Dieu extérieur au monde. Milton reste dans l'explication psychologique : il nous montre que les conséquences des fautes de l'homme découlent naturellement et raisonnablement de ces fautes. Le Dieu de Milton se manifeste dans l'homme et les lois de la nature.

Ainsi Milton se croyait, lui comme tous les hommes normaux, en communication directe avec Dieu, membre de Dieu lui-même. C'est l'orgueil qui a construit en lui cette idée. Mais cette idée justifie à son tour cet orgueil : elle rend valide, si elle est acceptée, tout l'échafaudage intellectuel fondé en réalité sur le caractère de son auteur.

Milton consacra le reste de sa vie à cette dernière grande œuvre : les ambitions littéraires de sa jeunesse s'unirent aux besoins de réalité qui l'avaient dirigé pendant son âge mur. Sa grande œuvre littéraire est un grand acte : un acte d'espoir et de force, accompli non seulement pour la gloire de l'auteur, mais pour le réconfort du genre humain. Milton, une dernière fois, vient à l'aide de l'homme aux prises avec la destinée.

Cette œuvre est double. Elle a un côté purement intellectuel : l'énorme travail sur *La doctrine chrétienne;* un côté harmonieusement construit, intellectuel et artistique à la fois : la poésie du *Paradis perdu,* du *Paradis reconquis* et de *Samson Agonistes.*

Les deux œuvres s'éclairent mutuellement. L'œuvre abstraite doit être considérée d'abord, dans ses relations avec les poèmes; l'œuvre artistique ensuite, pour ce qu'elle ajoute au système abstrait.

DEUXIÈME PARTIE

LE SYSTÈME

Milton a écrit un traité systématique *De la doctrine chrétienne;* mais il a, de plus, semé ses idées dans de nombreux écrits en prose, au hasard des polémiques religieuses et politiques, et enfin, suivant ses conceptions des nécessités de sa poétique, il a exprimé ses idées dans ses poèmes, soit directement, soit par allégorie, soit dans la construction même de ses œuvres.

Pour étudier ce qu'il y a d'original et de durable dans la pensée de Milton, et surtout pour dégager du fatras théologique l'intérêt permanent et humain de cette pensée, il faut unifier ces diverses expressions, les comparer et les faire à la fois se corriger et se compléter mutuellement. Le mieux pour cela semble être d'adopter les plans abstraits de la métaphysique du XIXe siècle, qui forment des cadres applicables à toute pensée organisée, si on les adapte quelque peu aux exigences particulières à chaque penseur.

On peut donc étudier d'abord dans les idées de Milton :

Une *ontologie,* une doctrine des conditions générales de l'être absolu et des conditions d'existence des êtres séparés;

Une *cosmologie,* ou doctrine de la formation de ce monde et des lois qui le régissent;

Une *psychologie,* ou doctrine de l'homme en particulier et de ses tendances fondamentales; de cette psychologie sortira naturellement la *morale* de Milton qui est basée sur sa conception de l'homme intérieur.

Ces trois divisions comprennent les études métaphysiques normales (1).

Pour compléter l'étude de Milton, il faut y ajouter ce qui est particulièrement pour lui

la *religion,* la doctrine de la régénération de l'homme, que la psychologie nous a montré en état de dégradation; c'est la théorie de la seconde création qui donne naissance aux élus, et enfin

la *politique* qui couronne tout le système de la pensée miltonienne en appliquant au sort de l'homme individuel, aussi bien que des nations, les principes établis dans les études plus abstraites. En forçant un peu le sens du mot « politique », on peut en faire l'étude de la destinée même, de ce qui arrive à l'homme sur la terre en bien et en mal, l'étude de l'histoire universelle de l'homme et aussi de la carrière particulière de chacune des unités qui composent l'humanité.

C'est dans cette « politique » que gît le grand problème de la pensée de Milton, dont le but est essentiellement

To justify the ways of God to Men,

---

(1) Cf. Lotze, *Métaphysique,* en trois livres : Ontologie, Cosmologie, Psychologie.

c'est-à-dire de montrer que la destinée n'est pas aveugle, mais juste; qu'elle n'est pas imposée aux hommes par une tyrannie extérieure, mais qu'elle est créée par l'homme lui-même, pleinement responsable de son propre sort.

Par cette étude anxieuse de la destinée, Milton prend place parmi les grands chercheurs de l'humanité qui, depuis Eschyle jusqu'à Hugo, ont regardé en face le problème du mal et de la souffrance, posant, en dehors de toute foi et de tout système, la question permanente que toutes les religions et toutes les philosophies cherchent à résoudre : le pourquoi du destin. C'est la révolte du roseau pensant qui sait que l'univers l'écrase et lui en demande raison.

Milton a essayé de résoudre cette question ; tout son échafaudage, à la fois philosophique, théologique et poétique, n'est qu'un vaste essai de réponse méthodique. Et dans la mesure où la solution proposée est humaine et universelle, non plus seulement particulière à une époque et à une secte, mais basée sur des éléments vivant réellement en tous les hommes, la pensée de Milton est valable et intéressante d'une façon permanente pour toute l'humanité.

La classification proposée suit d'ailleurs à peu près la marche du *Traité de la doctrine chrétienne* (1), où Milton s'occupe d'abord de Dieu et de ses décrets (chap. I à IV), ce qui est son *ontologie;* puis de la création par le Fils (chap. V à X), ce qui est sa *cosmologie;* puis de la chute et ses conséquences (chap. XI à XIII), ce qui est sa *psychologie;* puis de la régénération (chap. XIV et suiv.), ce qui est sa *religion.*

Cette dernière partie se délaie et se perd dans des discussions théologiques interminables et peu intéressantes. Enfin, l'application aux événements de ce monde, la *politique,* est disséminée dans tout le traité et forme la base des poèmes et la substance des écrits polémiques, en tant que ces écrits ont quelque substance.

---

(1) En appendice à cette deuxième partie sont réunis tous les passages du *Traité de la doctrine chrétienne* qui ont semblé avoir quelque importance au point de vue philosophique (texte anglais de l'édition Sumner).

CHAPITRE PREMIER

ONTOLOGIE

---

1. Dieu absolu.

Le Dieu de Milton est loin du Dieu des croyances populaires ou même des théologies orthodoxes; il est sensiblement identique à l'absolu des philosophies du XIXe siècle. Ce n'est pas le Créateur éternel extérieur à sa création, mais l'Être total et parfait qui comprend en soi tout l'espace et tout le temps. Aussi la doctrine de Dieu dans Milton peut-elle être plutôt appelée une ontologie qu'une théologie.

Milton se sert ici, pour exprimer ses idées, de termes usuels auxquels il donne — comme le montre le reste de son système — un sens plus large que les théologiens ordinaires.

Dieu comprend tout l'espace.

Ses caractères sont « l'immensité et l'infinité » (1), et, par conséquent, « l'omniprésence » (2). Cette idée banale d'omniprésence deviendra pour Milton la base d'un panthéisme original : Dieu est partout, parce que Dieu est Tout (3).

On trouve dans tout le *Traité de la doctrine* — et c'est en cela que c'est une œuvre de poète et non pas seulement d'aride théologien — une sorte de joie féroce d'iconoclaste, presque une jubilation juvénile derrière les termes raides et compassés et les textes accumulés, dans la destruction des idées orthodoxes, dans l'ardeur de tourner contre les théologiens leurs propres définitions. Cette œuvre, en apparence théologique et froide, est en réalité une attaque passionnée déployée contre toutes les lignes de la théologie, une attaque dans laquelle Milton a mis tout le feu concentré, toute l'animosité personnelle et insultante de ses pamphlets politiques. Il faut se rappeler, en fouillant ce livre, l'amer mépris de Milton pour tout ce qui est clergé et œuvre du clergé. Et le contraste entre ces sentiments bouillonnants dans l'âme de Milton et le style impassible et géométrique qu'il s'est imposé afin de convaincre irréfutablement ses adversaires, met une sournoiserie presque divertissante dans des remarques en apparence anodines.

---

(1) *Treatise on Christian Doctrine (T. C. D.)*, p. 22.
(2) P. 24.
(3) V. ci-dessous, chap. II : la matière et les êtres créés sont parties de Dieu.

Comme Blake, Milton peut dire à celui qu'il attaque :

> Both read the Bible day and night,
> But thou read'st black where I read white (1).
>
> La Bible, que tous deux lisons matin et soir,
> Là où je lis blanc, tu lis noir.

Ainsi, à sa définition de l'omniprésence, Milton ajoute :

« Nos idées de l'omniprésence de Dieu, quelle que puisse être la nature de ses attributs, doivent être autant en harmonie que possible avec le respect que nous devons à la divinité (2). » Qui oserait le nier?

Mais voici le principal de ces « attributs » de l'Omniprésence, et voici une pensée « en harmonie avec le respect que nous devons à la divinité » :

La matière est une partie de Dieu, et les qualités de la matière sont si merveilleuses que c'est là une des principales gloires de Dieu :

« C'est un argument de puissance et de bonté suprêmes qu'une vertu si diversifiée, si multiforme et si inépuisable existe et soit substantiellement inhérente en Dieu... car cette matière est bonne et l'unique source productrice de tout bien subséquent (3) ».

Ainsi le respect dû à Dieu devient une arme contre les croyances orthodoxes et un argument en faveur du panthéisme.

Le *Paradis perdu* identifie Dieu à l'abîme premier et infini dont le monde sortira. Dieu s'adresse au Fils créateur :

> Va, commande à l'abîme
> Dans des limites fixées de devenir le ciel et la terre;
> L'abîme est infini, parce que c'est moi qui remplis
> L'infini, et nulle part l'espace n'est vide (4),

parce que Dieu le remplit en tous points.

De même que Dieu comprend tout l'espace, il comprend tout le temps, de toute éternité, il a voulu l'Être tout entier, il l'a eu et l'a entièrement présent devant lui.

« Il connaît d'avance les pensées et les actions des êtres libres encore à naître, bien des âges avant que ces pensées ou ces actions aient leur origine (5) ».

« Il a décrété de toute éternité, en sa pleine liberté, sagesse et sainteté, tout ce qu'il voudrait ou ferait... suivant sa prescience parfaite de tout ce

---

(1) *The everlasting Gospel* (v. 12-14). Ici, comme en bien d'autres cas, Blake est une sorte de « révélateur » des sentiments de Milton : en les exagérant et les précisant, il nous les présente un peu déformés, mais dans une clarté saisissante.

(2) *T. C. D.*, p. 24.

(3) *T. C. D.*, p. 179. V, ci-dessous, II, 3, sur ce passage essentiel.

(4) *P. L.*, VII, 166. Il n'a pas semblé opportun d'étendre à cette deuxième partie de notre étude l'essai de traduction en vers blancs commencé dans la première et continué dans la troisième partie. Dans la seconde partie, le sens précis étant ce qu'il y a de plus important, une traduction plus littérale a semblé à sa place.

(5) *T. C. D.*, p. 27.

qui devait être créé, c'est-à-dire cette idée de toute chose qu'il avait en l'esprit (pour parler le langage de l'homme), avant de rien décréter (1). »

D'où ce curieux passage du *Paradis perdu* (2) :

> *En un moment,* je crée
> Un autre monde, et fais sortir d'un homme une race
> D'hommes innombrables.

Newton, le mieux qualifié et le plus précis des critiques de Milton au point de vue théologique, commente ainsi ce passage, et ce commentaire est pleinement confirmé par le *Traité de la doctrine* que Newton ne connaissait pas : « Milton semble incliner vers l'opinion que la création fut instantanée ; mais ses effets devinrent visibles et apparurent en six jours, par condescendance pour les facultés des anges, et elle est racontée de même par Moïse par condescendance pour les facultés des hommes. »

Ainsi le monde existe potentiellement en Dieu, créé de toute éternité, et Dieu ne fait que révéler graduellement ce monde aux créatures.

Dieu étant l'Absolu, parfait et complet, est nécessairement immuable.

« L'immutabilité de Dieu est en relation immédiate avec son éternité (3). »

« Étant infiniment sage et bon, il ne pourrait désirer changer un état parfaitement bon pour un autre et ne pourrait même le faire sans contradiction avec ses attributs (4). »

Le seul grand principe qui permet à la raison humaine de s'aventurer dans l'étude de Dieu est le principe de non-contradiction. Milton le pose dès le début et s'en sert à tout moment.

« Il faut se rappeler que le pouvoir de Dieu ne s'exerce pas dans les choses qui impliquent contradiction (5). »

« Il ne peut rien faire qui implique contradiction (6). »

Milton prouve ainsi, entre autres thèses, l'indestructibilité de toute chose créée : « Dieu ne peut rien annihiler complètement, parce qu'en créant « rien » il créerait et ne créerait pas en même temps, ce qui est une contradiction (7). »

---

(1) *T. C. D.*, p. 30.

(2) *P. L.*, VII, 154 :

> In a moment will create
> Another world, out of one man a race
> Of men innumerable.

et 176 à 179 :

> Immediate are the acts of God, more swift
> Than time or motion, but to human ears
> Cannot without process of speech be told
> So told as earthly notion can receive.

> Les actes de Dieu sont immédiats et plus rapides
> Que le temps et le mouvement, mais aux oreilles humaines
> On ne peut les dire sans user des procédés de la parole,
> De façon que l'entendement terrestre puisse les comprendre.

(3) *T. C. D.*, p. 24.

(4) *T. C. D*, p. 28.

(5) *T. C. D.*, p. 25.

(6) P. 26.

(7) P. 182.

Le même principe prouve l'unité de Dieu, qui est incompatible avec la pluralité, donc avec la Trinité (1). Il n'y a pas de place pour les « mystères » dans la philosophie de Milton.

Cette conception de Dieu comme absolu est voilée sous les termes ordinaires plutôt qu'exprimée dans le *Paradis perdu* (2) :

Ils te célèbrent, d'abord, toi, Père tout-puissant,
Immuable, immortel, infini,
Roi éternel, toi, Auteur de tous êtres,
Fontaine de lumière, toi-même invisible.

2. Dieu non manifesté.

Ce mot « invisible » donne une note des plus importantes et montre Milton franchissant pour la première fois de façon ouverte et décisive les limites de l'orthodoxie pour suivre ce qui lui semble la raison.

L'absolu étant parfait est immuable, a dit Milton, il ne peut ni changer, ni désirer changer. L'absolu ne peut se manifester sans se limiter, sans devenir le relatif.

Aussi Dieu, l'être total et parfait, ne se manifeste pas. Dès que l'action paraît dans le monde, ce n'est plus de Dieu qu'il s'agit, mais du Fils. La différence est immense et essentielle.

Le Fils n'est plus l'infini, il est limité ; il n'est plus éternel, il est dans le temps, il a commencé ; Dieu est l'absolu, le Fils est le relatif, le réel.

Ce qu'on a appelé, d'un terme théologique et trop étroit, l'arianisme de Milton est donc part essentielle de son ontologie. L'absolu ne peut être qu'un (3). Milton ne cherche pas à diminuer le Fils, ce qui est la tendance arienne, et c'est pour cela que le terme « arien » ne convient pas à Milton ; il cherche à grandir l'idée de Dieu. Rejetant sur le Fils toutes les conceptions d'ordinaire attachées à Dieu, il établit par-dessus ce Dieu créateur et le monde créé, un être infiniment plus grand, plus incompréhensible, plus inaccessible : l'Être total, le Dieu absolu, dont la création entière, créateur compris, n'est qu'une infime partie. C'est en cela que Milton sort des théologies orthodoxes et que sa doctrine est véritablement une « ontologie ».

Pour lui, Dieu est l'Incréé, l'Infini, l'Être en puissance, l'Illimité, l'Inconnaissable.

Le Fils est le Créé, le Fini, l'Être exprimé, le Limité, ce qui nous est connu de Dieu.

Dieu, pour accomplir son éternelle volonté (4), pour réaliser le plan total

(1) P. 26.

(2) *P. L.*, III, 372.

(3) *T. C. D.*, p. 25 et 26 : « Unity of God ».

(4) « In pursuance of his decree, God has begotten his only son ». *T. C. D.*, p. 79, il faut noter le « only », alors que pour Milton, tous les êtres sont « fils de Dieu », mais ils le sont tous en celui-ci, en tant que « parties » du Fils « unique ».

de l'Être, a créé le Fils, et c'est tout (1). A partir de ce moment, Dieu n'a plus rien fait, et même son titre de Dieu, comme impliquant encore une sorte d'activité de manifestation, est en quelque sorte passé au Fils. Dans le chant de la création, le VII[e] du *Paradis perdu*, le Fils est appelé Dieu.

Milton consacre le plus long chapitre du *Traité* (2) à cette distinction entre Dieu et le Fils.

C'est par le Fils que tout a été fait.

« Le Fils existait au commencement, sous le nom de logos ou verbe, et fut le premier de toute la création, par qui ensuite toutes autres choses furent créées dans le ciel et sur la terre (3). »

Mais le Fils a été créé dans le temps et n'est pas coéternel au Père :

« Celui qui est proprement le Fils n'est pas coéternel au Père, et le Père ne l'a pas créé par une nécessité de la nature, mais de sa propre volonté libre (4). »

Milton insiste sur ce fait que la création du Fils — et par suite du monde — n'était nullement nécessaire :

« Il était au pouvoir de Dieu, sa propre essence étant parfaite, de ne pas créer le Fils, car la génération n'est pas dans la nature de la Divinité, qui n'a nul besoin de se reproduire ; et pour tout ce qui ne découle pas de sa nature même, Dieu n'est pas soumis, comme les agents naturels, à la nécessité physique (4). »

Le Fils est dans le temps :

« Le Fils fut engendré par le Père en conséquence d'un décret, et par conséquent dans les limites du temps, puisque le décret lui-même doit avoir été antérieur à son exécution (5). »

Le Fils est limité et non pas infini, et Dieu lui a donné seulement une partie de sa substance :

« Il y aurait autrement deux Dieux infinis, ce que nul homme dans son bon sens n'admettra (6). »

« Dieu a donné au Fils autant qu'il lui a semblé bon de la nature divine et de la substance divine elle-même (6). »

Le Fils n'est donc qu' « une cause secondaire et instrumentale », « une puissance secondaire et déléguée (7). »

Le Fils est manifesté, le Père ne peut l'être :

---

(1) C'est naturellement ici le point faible du système, comme de tous les systèmes de l'absolu : Pourquoi l'absolu est-il devenu le relatif ? Pourquoi Dieu a-t-il créé le Fils ? Cela même était une création, donc une limitation, et appelle toutes les objections qui poussent Milton à mettre la création sur le compte du Fils et non de Dieu. Milton a fait de son mieux pour réduire à son moindre degré possible la contradiction inévitable, en mettant un abîme entre Dieu et le Fils (Cf. ci-dessous, p. 133).

(2) Le chapitre V, qui a 80 pages, alors que les 33 chapitres n'en ont en tout que 500.

(3) *T. C. D.*, p. 81.

(4) *T. C. D.*, p. 83 et 85.

(5) *T. C. D.*, p. 84.

(6) *T. C. D.*, p. 85.

(7) *T. C. D.*, p. 91.

« Le Verbe — donc le Verbe pouvait être entendu. Mais Dieu, de même qu'il ne peut être vu, ne peut être entendu (1). »

« Dieu s'est manifesté dans la chair, c'est-à-dire dans le Fils; de toute autre manière, il est invisible (2). »

« La nature du Fils est, en vérité, divine, mais distincte de la nature du Père et clairement inférieure à elle. — Être le seul et invisible Dieu et être le seul créé et visible sont choses si différentes qu'elles ne peuvent être attribuées à une seule et même essence (3). »

Mais Dieu ne peut ainsi créer — ce qui est se manifester — que par le Fils. Donc le Fils créant prend parfois le nom de Dieu :

« Il est fréquent que Dieu déclare vouloir faire des choses qu'il fait ensuite par le Fils (4). »

« Mais il faut se rappeler que ce n'est pas son propre nom (celui du Fils), mais que le nom de Jehovah est en lui (5). »

Ces distinctions sont peut-être plus clairement affirmées encore dans le *Paradis perdu*.

Le Père n'était pas forcé de créer le Fils :

Nul besoin pour toi
De te multiplier, toi qui es déjà infini,
Et dans tous les nombres absolu, quoique seul (6).

La création du Fils est fixée à un jour déterminé :

C'est aujourd'hui que j'ai engendré celui que je déclare
Mon Fils unique (7).

Le Fils est la puissance créatrice du Père.

Le Père déclare :

Fils qui seul es
Mon Verbe, ma Sagesse et ma Puissance effective (8).

Et le Fils :

Père éternel, c'est à toi de décider,
C'est à moi, et dans le ciel et dans la terre, d'exécuter ta volonté (9).

Le Fils est la manifestation, et la seule manifestation du Père :

Ils te chantèrent ensuite, toi, le premier de toute la création,
Fils engendré, divine ressemblance;
Dans ton visage manifesté, sans nuage,

---

(1) *T. C. D.*, p. 109.
(2) *T. C. D.*, p. 115.
(3) P. 143.
(4) P. 127.
(5) *T. C. D.*, p. 127.
(6) *P. Lost*, VIII, 419.
(7) *P. L.*, V, 604.
(8) *P. L.*, III, 169.
(9) *P. L.*, X, 68.

Rendu visible, le Père tout-puissant rayonne,
Que nulle créature autrement ne peut contempler. Sur toi
Déversée, la splendeur de sa gloire demeure ;
Transplanté en toi, son ample esprit réside.
Il a créé par toi le ciel des cieux et tous les êtres (1).

Et le Père déclare :

Rayonnement de ma gloire, Fils bien-aimé,
Fils, dans ton visage, l'invisible est contemplé,
Visible, ce que je suis, la Divinité,
Et par ta main j'exécute mes volontés,
O seconde Toute-Puissance (2).

Toute-Puissance, puisque tout est fait par Lui seul ; mais seconde, parce qu'il n'est que l'expression de la Volonté suprême.

Dieu, étant l'absolu, non manifesté, ne peut donc agir ; il veut, et c'est le Fils qui crée. Dans le chant VII, le Fils est le Démiurge.

Dieu lui dit :

Et toi, mon Verbe, Fils engendré, c'est par toi (3)
Que j'exécute cela. Parle, et que ce soit fait.
Mon esprit planera sur toi et ma puissance
T'accompagnera ; va, et commande à l'abîme,
En ses limites fixé, de devenir le ciel et la terre.

Et à partir du vers 232, le Fils créant prend le nom de Dieu.

Il parle, « mais Dieu ne peut être entendu » (4).

Il va et revient, mais Dieu n'avait pas bougé, et cependant avait été présent, car il est partout :

Le pouvoir filial arriva, et prit place
Avec le Père infini, car Lui aussi était allé
Invisible, et cependant était resté — tel est le privilège
De l'omniprésence (5).

Privilège que ne partage pas le Fils.

Non seulement Dieu, l'Absolu, n'agit pas, mais on ne peut même dire de lui qu'il pense : tout est présent en lui, il sait.

« La phrase « il pensa » ne semble pas applicable au Dieu suprême, car « penser » n'est autre chose qu'acquérir une opinion, ce qui ne peut pas se dire proprement de Dieu » (6).

La conséquence directe de cette conception de Dieu est que Dieu étant absolument non manifesté, est absolument inconnaissable. Ceci jette une vive

---

(1) *P. L.*, III, 383.
(2) *P. L.*, VI, 680.
(3) *P. L.*, VII, 161.
(4) *T. C. D.*, p. 109.
(5) *P. L.*, VII, 588.
(6) *T. C. D.*, 145.

lumière sur la façon qu'avait Milton de croire en l'Ancien Testament, où Dieu constamment parle, se révèle et agit. « He is invisible, neither can he be heard » (1).

Milton accepte l'Écriture comme une représentation de Dieu en harmonie avec nos faibles pouvoirs. Puisque nous ne pouvons connaître Dieu tel qu'il est, acceptons humblement les métaphores qui nous le font quelque peu comprendre : souvenons-nous que ce sont des métaphores, mais ne présumons pas d'aller plus loin :

« Il résulte finalement que Dieu doit être déclaré pour nous merveilleux et incompréhensible (2). »

« Une certaine description de cette gloire divine a été révélée dans la mesure où elle entre dans la compréhension de l'entendement humain » (2), « et non pas telle qu'elle est réellement (3). »

« Ce qu'il y a de plus sûr pour nous, c'est de nous faire une conception de Dieu qui corresponde à sa propre représentation de lui-même dans l'Écriture sainte... Il s'est abaissé à notre niveau de peur que dans nos envolées au-dessus de la portée de l'entendement humain, et au delà du texte de l'Écriture, nous ne soyons tentés de nous permettre de vagues cogitations et subtilités (3). »

« Si l'on nous dit : « Jéhovah se repentit de ce qu'il avait fait l'homme », croyons vraiment qu'il s'en repentit ; mais ayons soin de nous rappeler que ce qu'on appelle repentir lorsqu'on applique ce mot à la divinité ne vient pas de son étourderie, comme chez l'homme (3). »

« De quelque façon que nous essayions d'adoucir de telles expressions par la latitude de nos interprétations, cela revient au bout du compte exactement au même (4). » De toute façon, nous ne comprendrons pas Dieu.

C'est la même haute conception de l'absolu divin qui fait dire à Raphaël que l'homme ne doit pas essayer

De dévoiler les choses cachées que le roi invisible,
Le seul omniscient, a voilées de nuit,
Que nul ne doit savoir, au ciel ou sur la terre (5).

On reproche généralement à Milton de n'avoir pas donné de Dieu une idée suffisamment élevée et vivante dans le *Paradis perdu*. Mais Milton n'a pas essayé : véritablement humble devant sa conception de l'Être inconnaissable, le poète s'est contenté de lui faire dire ce qu'il était nécessaire que nous sachions pour comprendre le poème, sans prétendre décrire la gloire de Dieu. Toutes les fois qu'il touche à ce thème, il marque son incompétence et se tait devant celui dont on sait seulement qu'il est incompréhensible :

---

(1) *T. C. D.*, p. 109.
(2) *T. C. D.*, p. 29.
(3) *T. C. D.*, p. 17.
(4) P. 18 (Masson (vol. VI *in fine*) voit en ces passages la preuve de la croyance littérale de Milton en l'Écriture. Ils semblent bien plutôt exprimer la petitesse de l'entendement humain et être une exhortation à la modestie dans nos essais de figuration de l'absolu.
(5) *P. L.*, VII, 120 ; V. de même, VIII, 71 et VIII, 117, traduits ci-dessous, 3e partie, sect. I.

Toi, auteur de tout être,
Fontaine de lumière, invisible toi-même,
Parmi la splendeur glorieuse où tu trônes
Inaccessible, sauf quand tu obscurcis
La pleine force de tes rayons, et dans un nuage
Enveloppé comme dans un tabernacle rayonnant,
Les franges de ton vêtement apparaissent obscures à force de lumière
Et éblouissent le ciel, et les plus brillants Séraphins
Ne s'approchent pas, mais se voilent les yeux de leurs deux ailes (1).

Il y a dans cette abdication volontaire du poète devant l'inaccessible plus de véritable philosophie, et peut-être donc au fond plus de véritable poésie que n'en peuvent contenir les descriptions les plus impressionnantes qui, en étant les plus précises, sont nécessairement les plus fausses.

Dark with excessive Light thy skirts appear :

L'homme ne peut contempler que les franges du manteau de la Divinité, et cela même est trop pour sa faible compréhension.

3. Les êtres particuliers : le retrait.

De l'absolu total rien ne peut sortir; il n'a, comme le dit Milton, ni raison ni pouvoir de changer pour un état moins parfait. Aussi l'absolu est entièrement non manifesté.

Comment donc tirer de cet absolu, source nécessaire de tout ce qui est, l'existence des êtres limités et individuels? Comment l'absolu peut-il se limiter dans des êtres particuliers?

C'est là un des problèmes les plus importants des philosophies absolutistes, et sur lequel sont venus se briser les systèmes sortis de Kant. Ni Fichte ni Hegel n'ont pu expliquer ni pourquoi ni comment l'absolu, l'infini, Dieu, se limite pour former le relatif, le fini, les individus. Pourquoi l'Être parfait se diminue-t-il pour donner naissance aux êtres séparés?

---

(1) III, 374 :

Thee Father first they sung, Omnipotent,
Immutable, Immortal, Infinite,
Eternal King ! Thee Author of all Being,
Fountain of Light, Thyself invisible
Amidst the glorious brightness where thou sit'st
Thron'd inaccessible, but when thou shad'st
The full blaze of thy beams, and thro' a cloud
Drawn round about thee like a radiant shrine,
Dark with excessive bright thy skirts appear :
Yet dazzle heav'n, that brightest Seraphim
Approach not, but with both wings veil their eyes.

Il faut remarquer que Milton emploie souvent les mots « visible » et « invisible » pour exprimer « ce qui peut » et « ce qui ne peut pas être perçu ». La nuit perpétuelle de sa cécité rendait probablement plus vives à son imagination poétique toutes les impressions visuelles (d'autrefois), et surtout la distinction entre la lumière et les ténèbres, encore perçue par lui.

Schelling posa le problème à ses grands prédécesseurs, et ne trouvant chez eux aucune réponse, renonça à ses propres systèmes antérieurs, et fonda la philosophie de l'irrationnel. Ce système est l'aveu de l'échec des systèmes de l'absolu : il pose en principe qu'il existe un abîme inexplicable, irrationnel, entre Dieu et les créatures, l'absolu et la nature. Il existe à la fondation du monde un pouvoir illogique et incompréhensible à la raison. Après ou avec Schelling, Schopenhauer élargit la brèche et fonda tout son système sur cette idée (1).

Milton a perçu le problème. Il n'a trouvé aucune solution théologique qui puisse être tirée des Écritures. Aussi a-t-il posé le principe de sa réponse dans le *Paradis perdu*, dans un passage qui est la clé de sa métaphysique :

... je me retire, moi que rien ne limite,
Et n'exerce pas ma force, qui est libre
D'agir ou de ne pas agir... (2).

En exécution de ses plans éternels, Dieu retire sa volonté de certaines parties de lui-même, les livre pour ainsi dire aux impulsions latentes qui demeurent en elles. C'est par ce « retrait » que la matière est créée (3). C'est par ce retrait que les êtres individuels sont créés. Les parties de Dieu ainsi libérées de sa volonté deviennent les êtres.

La question de la liberté, du « libre arbitre » devient ainsi pour Milton une question d'ontologie. La liberté est l'essence de l'être. Milton a sur ce point des arguments très puissants et très précis.

Pour lui, la caractéristique la plus évidente de l'être humain est la raison, on dirait maintenant la « conscience ». Or, la raison est essentiellement un choix entre divers partis à prendre dans l'action, entre diverses idées dans la pensée.

Or, le choix implique la liberté. Un être qui ne serait pas libre ne serait qu'une machine mue du dehors et non pas un être individuel; il ne pourrait avoir la conscience de soi, la raison. Donc tout être conscient est libre.

On lit dans l'*Areopagitica :*

« Quand Dieu donna (à Adam) la raison, il lui donna la liberté de choisir, car la raison n'est qu'un choix; il eût été autrement un Adam purement mécanique, comme il l'est dans les marionnettes (4). »

---

(1) V. Windelband, *Histoire de la philosophie,* éd. allemande, p. 484 à p. 489. P. 615 à 622 éd. anglaise.

(2) VII, 168 :

Boundless the deep, because I am who fill
Infinitude, nor vacuous the space,
Though I uncircumscribed myself retire
And put not forth my goodness, which is free
To act or not, Necessity and Chance
Approach me not, and what I will is fate.

Ces six vers résument admirablement toute la doctrine de Milton de la façon la plus solide et la plus précise. Elle est affirmée au point culminant du poème, au moment où la révolte de Satan semble avoir compromis les plans divins.

(3) V. chap. II, *Cosmologie,* ci-dessous.

(4) Éd. Garnett, p. 21.

Dans le *Paradis perdu :*

« La raison aussi est choix (1). » — « Reason also is choice ».

« Et la raison est l'essence de l'âme (2). » — « And reason is her being » (the soul's).

Le *Traité de la doctrine* consacre deux chapitres (3) à batailler pour la cause du libre arbitre, car le libre arbitre n'a pas de place dans la doctrine calviniste adoptée par les presbytériens; et Milton devait sur ce point chercher ses alliés parmi les Arminiens du clergé de Laud.

« Dieu, dans sa sagesse, résolut de faire des hommes et des anges des êtres raisonnables et, par conséquent, des agents libres (4). »

« Ce que l'agent est forcé de faire par quelque force extérieure — est produit par accident — c'est-à-dire n'est pas produit par lui (5). »

Si donc Dieu ne s'était pas ainsi retiré des êtres, il n'y aurait eu dans l'univers que Dieu et pas de créatures.

C'est ici le point central de la doctrine de Milton, la cheville ouvrière de sa justification de Dieu, car de là découlera la responsabilité de l'homme. Aussi Milton a-t-il reporté le plus haut possible ce principe de la liberté; il l'a implanté dans Dieu lui-même,

Qui est libre d'agir ou de ne pas agir (6),

et il a fait de toute création une libération.

4. Le plan total de l'être : les décrets de Dieu.

Ainsi Dieu a formé dès l'éternité son plan total du monde en tenant compte de la liberté des êtres. Ses décrets ne sont pas absolus, mais contingents (7), c'est-à-dire qu'ils sont basés sur l'action libre des créatures.

C'est ainsi qu'est établie la destinée :

Quoique je me retire, moi que rien ne limite,
Et n'exerce pas ma force, qui est libre
D'agir ou de ne pas agir, la nécessité et le hasard
Ne me touchent pas et ma volonté est la destinée (8).

Le plan total de l'être est composé de deux éléments :

D'abord, c'est un tableau de la volonté des êtres libres créés, dans toutes ses manifestations spontanées, mais prévues et connues par Dieu de toute éternité; ces volontés sont pour ainsi dire les matériaux à la disposition du grand architecte.

---

(1) III, 108.
(2) V, 486.
(3) Chap. III et IV.
(4) *T. C. D.*, p. 39.
(5) *T. C. D.*, p. 34 et 35, et « la Logique » de Milton, citée par Sumner, mêmes pages.
(6) *P. L.*, VII, 169.
(7) *T. C. D.*, p. 31.
(8) VII, 168.

Ensuite, c'est l'expression de la volonté totale, de Dieu, qui a pris ses mesures pour atteindre ses buts ultimes, en organisant le jeu réciproque des volontés séparées, et le cours du monde qui les dépasse : événements historiques, accidents, etc.

Le tout ainsi composé, matériaux et disposition, représente la volonté de l'Être total, qui a voulu même les matériaux donnés, nécessaires à l'exécution de ses plans.

Le discours de Dieu signifie donc :

« Quoique j'aie libéré de moi des êtres séparés, je l'ai fait en pleine connaissance des résultats, et je reste le maître de leurs destinées. »

Necessity and Chance
Approach me not, and what I will is Fate.

Satan lui-même, le grand révolté, la liberté qui s'oppose au Créateur, n'est qu'un instrument d'exécution du plan ultime; et Dieu parle de sa révolte comme étant,

My damage fondly deemed,

c'est-à-dire, en traduisant librement.

« Ce que Satan croit à tort avoir fait contre moi :
Ce que sa folie lui fait croire être une perte pour moi (1). »

Le *Traité de la doctrine* développe systématiquement ces idées :

« Le décret général de Dieu est la décision par laquelle il a réglé de toute éternité, dans ses buts infiniment libres, sages et bons, tout ce qu'il voudrait et ferait, suivant sa prescience parfaite de toutes les choses qui devaient être créées (2). »

« Il n'a rien décrété absolument de ce qu'il a laissé au pouvoir des êtres libres (3). »

« La Divinité conçut expressément ses décrets en relation avec les circonstances particulières, afin de pouvoir permettre aux causes libres d'agir conformément à la liberté qu'il leur avait donnée (4). »

« On peut donc dire que les conseils divins sont absolument indépendants, ne tenant compte que de la sagesse de Dieu même, par laquelle il savait parfaitement, dès le commencement, quelle serait la nature et l'issue de tout événement futur quand arriverait le temps marqué pour lui (4). »

« Il serait en vérité changeable, et ses conseils ne seraient pas permanents, s'il détruisait par un décret cette liberté qu'il avait donnée, ou s'il l'obscurcissait de la moindre ombre de fatalité (5). »

Mais Dieu reste le Maître de tout :

« Il ne s'ensuit pas que ce qui est temporel devienne la cause de ce qui est

(1) *P. L.*, VII, 152 : d'où l'ironie, trait dominant de Dieu dans tous ses discours sur la révolte des anges. Cf. 3e partie, sect. II, II, 4.
(2) *T. C. D.*, p. 30.
(3) *T. C. D.*, p. 31.
(4) *T. C. D.*, p. 36.
(5) *T. C. D.*, p. 37.

éternel, ou en soit même une restriction, car ce ne fut aucune chose temporelle, mais la sagesse de Dieu qui donna l'occasion de formuler les décrets divins (1). »

« Dieu décréta toute chose suivant sa sagesse infinie, en vertu de sa prescience (2). »

La même doctrine est développée dans le *Paradis perdu* et forme la substance des plus longs des discours théologiques si souvent reprochés à Milton. Mais ces idées sont l'armature même du poème qui ne serait, sans elles, que la répétition d'une légende absurde et choquante pour le bon sens. On ne peut tenir rigueur à Milton de les y avoir introduites; le seul reproche justifié peut s'attacher à leur expression, souvent froide et pédante. Mais même dans ces passages condamnés, traduisant des idées subtiles et solides, les beaux vers abondent, sonores et frappants; et au fond, le lecteur qui veut comprendre parfaitement la pensée de Milton lui est reconnaissant d'avoir été explicite et simple; de n'avoir pas obscurci sous une poésie splendide (et qui l'eût pu mieux que lui?) des idées difficiles à suivre, même dans leur expression la plus ample, qui est la plus abstraite.

Dieu parle (3) :

Je le créai juste et droit,
Assez fort pour ne pas tomber, mais libre de tomber.
Je créai de même tous les pouvoirs éthérés
Et les esprits, ceux qui se maintinrent et ceux qui tombèrent;
Libres, les uns se maintinrent, libres, les autres tombèrent.
S'ils n'avaient été libres, quelle preuve sincère eussent-ils pu donner
De véritable loyalisme, de constance dans la foi, d'amour
Là où seulement la nécessité se fût montrée,
Non leur volonté? Quelle louange eussent-ils méritée?
Quelle joie pour moi d'une telle obéissance
Si la volonté et la raison (raison aussi est choix),
Inutiles et vaines, privées de liberté
Passives toutes deux, avaient servi la nécessité
Au lieu de me servir? Par conséquent, comme il était juste,
Ils furent ainsi créés, et ne peuvent accuser avec justice
Ni leur Auteur, ni leur constitution, ni leur sort,
Comme si la prédestination avait entraîné
Leur volonté, suivant des décrets absolus
Ou une haute prescience. Eux-mêmes décrétèrent
Leur propre révolte, et non Moi. Si je sus la prévoir,
Ma prescience n'eut pas d'influence sur leur faute
Qui eût été aussi certaine même si je ne l'eusse prévue.
Ainsi, sans la moindre influence ou la moindre ombre de destin,
Ou sans que rien soit immuablement prévu par moi,
Ils pèchent, auteurs pour eux-mêmes entièrement

---

(1) *T. C. D.*, p. 38.
(2) *T. C. D.*, p. 39.
(3) *P. L.*, III.

Et de ce qu'ils jugent et de ce qu'ils choisissent; car ainsi
Je les fis libres et libres ils doivent rester
Jusqu'à ce qu'ils s'enchaînent eux-mêmes; ce serait autrement
Changer leur nature et révoquer le haut décret,
Immuable, éternel, qui ordonna
Leur liberté; eux-mêmes ordonnèrent leur chute (1).

Cette théorie, posée dès le début du poème, est répétée aussi souvent qu'il en est besoin (2) :

Dieu la répète à Raphaël pour qu'il en instruise l'homme (3) :

Parle-lui de telle façon
Que cela lui apprenne quel est le bonheur de son état,
Son bonheur qui est en son pouvoir, libre en sa volonté,
Laissé à son libre arbitre, à sa volonté libre,
Mais changeante.

Satan avoue qu'il est seul responsable de sa chute :

N'avais-tu pas la même liberté et le pouvoir de ne pas tomber?
Tu l'avais. Qui donc peux-tu accuser (4) ?

---

(1) I made him just and right;
Sufficient to have stood, though free to fall.
Such I created all th' ethereal Pow'rs,
And spirits, both them who stood, and them who fail'd :
Freely they stood who stood, and fell who fell.
Not free, what proof could they have giv'n sincere
Of true allegiance, constant faith or love,
Where only what they needs must do, appear'd;
Not what they would? What praise could they receive?
What pleasure I from such obedience paid,
When will and reason (reason also is choice)
Useless and vain, of freedom both despoil'd,
Made passive both, and serv'd necessity,
Not Me? They therefore, as to right belong'd,
So were created, nor can justly accuse
Their Maker, or their making, or their fate :
As if predestination over-rul'd
Their will; dispos'd by absolute decree,
Or high fore-knowledge. They themselves decreed
Their own revolt, not I : if I foreknew,
Fore-knowledge had no influence on their fault,
Which had no less prov'd certain unforeknown.
So without least impulse, or shadow of fate,
Or ought by Me immutably foreseen,
They trespass; authors to themselves in all,
Both what they judge, and what they choose; for so
I form'd them free, and free they must remain,
'Till they inthrall themselves; I else must change
Their nature, and revoke the high decree
Unchangeable, eternal, which ordain'd
Their freedom; they themselves ordain'd their fall.

(2) Cf. V, 233.
(3) *P. L.*, V, 233.
(4) IV, 66.

Les anges sont soumis à la même loi :

Nous servons librement
Parce que nous aimons librement, et il dépend de nous
D'aimer ou non ; en ceci nous tombons ou subsistons
Et quelques-uns sont tombés (1),

dit Raphaël à Satan.

Et Dieu, après la chute, répète encore :

Nul décret venant de moi
N'a eu la moindre part à sa chute
Et ne l'a nécessitée, n'a touché du moindre poids, de la moindre [impulsion
Sa volonté libre, laissée à sa propre balance
En équilibre. Mais il est tombé (2).

Mais le pouvoir de Dieu dépasse toutes les volontés libres : il est maître des lois qui meuvent les événements et de la destinée qui les englobe ; au fond, nulle loi ne lie Dieu, dont la volonté s'accomplit toujours :

Il en est qui doutent si ses voies sont justes,
Et qui croient qu'Il contredit ses propres édits.
Alors ils donnent libre cours aux pensées errantes,
Sans considérer qu'ils s'attaquent à sa gloire
Jusqu'à ce que, s'emmêlant dans leurs propres perplexités,
Ils s'embarrassent davantage, de moins en moins certains,
Et ne trouvant jamais de solution qui les satisfasse.
Car ils voudraient limiter l'interminable
Et l'attacher par ses propres lois,
Lui qui fit les lois pour nous lier, non pour se lier lui-même (3).

Ainsi, Dieu s'est servi même du mal, de Satan :

Qui peut échapper à l'œil
Du Dieu qui voit tout, ou tromper son cœur
Omniscient, Lui qui, en toutes choses juste et sage,

---

(1) V, 538.

(2) X, 43. Cf. le *T. C. D.*, p. 33 à 70, où Sumner a réuni dans ses notes tous les passages des poèmes où on trouve trace de cette doctrine.

(3) *Samson*, 300 à 309 :

Yet more there be who doubt His ways not just,
And to His own edicts found contradicting,
Then give the reins to wand'ring thought,
Regardless of His glory's diminution ;
Till, by their own perplexities involved,
They ravel more, still less resolved,
But never find self-satisfying solution.
As if they would confine th' Interminable,
And tie Him to His own prescript,
Who made our laws to bind us, not Himself.

N'empêcha pas Satan de tenter l'esprit
De l'homme (1)?

Ainsi, Dieu distribue la justice sur la terre, au cours de l'histoire, aux hommes et aux nations (2).

C'est pour cela que Blake a pu dire que « le Père dans Milton est la Destinée éternelle » (3).

C'est pour cela qu'Adam, lorsque les plans divins lui sont révélés, après avoir vu tout le mal, tous les crimes et toutes les souffrances, comprend la volonté de Dieu, et s'écrie :

O bonté infinie, bonté immense
Qui fera sortir du mal tout ce bien
Et changera le mal en bien, acte plus merveilleux
Que celui de la création qui au commencement tira
La lumière des ténèbres! je suis maintenant plein de doute
Si je devrais me repentir du péché
Commis et occasionné par moi, ou bien plutôt me réjouir
De ce que plus de bien en sortira,
Plus de gloire pour Dieu (4).

C'est ici un des passages les plus importants du poème, la conclusion ultime des douze chants, la réponse à la question première :

Justifier les voies de Dieu devant les hommes.

Et ceci mène au problème qui fait passer de l'ontologie à la cosmologie, à la question la plus audacieuse de l'esprit : quels étaient donc les buts de la création? On a vu comment Dieu a créé le monde : en se retirant des êtres et leur donnant la liberté ; mais pourquoi l'a-t-il créé?

---

(1) *P. L.*, X, 5 :

For what can' scape the eye
Of God all-seeing, or deceive His heart
Omniscient? Who, in all things wise and just,
Hinder'd not Satan, to attempt the mind
Of man :

(2) V. ci-dessous V, *La Politique de Milton*.

(3) V. ci-dessous, 3e partie, chap. II, sect. II.

(4) *P. L.*, XII, 469 :

O goodness infinite! goodness immense!
That all this good of evil shall produce,
And evil turn to good! more wonderful
Than that which by creation first brought forth
Light out of darkness! Full of doubt I stand,
Whether I should repent me now of sin,
By me done and occasion'd; or rejoice
Much more, that much more good thereof shall spring :
To God more glory.

5. Les buts de la création.

C'est, en effet, ici la question la plus audacieuse de l'ontologie. Quelle raison a pu décider l'absolu à passer dans le relatif? Quel motif pouvait exister dans l'Être parfait pour le pousser à se limiter? Quelle est la raison de l'existence du monde?

Milton, comme il convient, est très réservé à ce sujet et ne s'exprime qu'en termes soigneusement vagues et généraux. Il est d'avis qu'il y a des choses qui dépassent l'intelligence humaine, et ceci en est une.

Il est sûr seulement que Dieu a des buts :

Les conclusions du *Traité de la doctrine*, les résultats ultimes atteints par l'aventure épique de la création sont ainsi exprimés :

« Il n'y aura pas de fin à son royaume, pendant des âges d'âges, c'est-à-dire aussi longtemps que les âges du monde dureront, jusqu'à ce que le temps lui-même ne soit plus, *Apoc.*, X, 6, jusqu'à ce que tout ce pour quoi le royaume de Dieu avait été fondé soit accompli; et ce royaume ne passera pas comme s'il n'avait pas suffi à accomplir ses buts; il ne sera pas détruit, et sa fin ne sera pas une dissolution, mais bien plutôt une perfection et une consommation, comme la fin de la loi (1). »

Il existe donc des plans à remplir. Ces plans ont été formés avant la création du monde par la Sagesse se jouant devant l'Éternel, et Milton consacre deux passages sublimes à l'état de la divinité avant la création :

« Dieu lui-même ne nous cache pas ses propres récréations avant que le monde ne fût construit. « Je faisais journellement ses délices », nous dit la sagesse éternelle, « me jouant éternellement devant lui ». Pour lui, en vérité, la sagesse est comme une haute tour de délices, mais pour nous, c'est une colline escarpée, au pied de laquelle nous peinons éternellement. C'est sans effort qu'il exécute les exploits de sa toute-puissance, aussi facilement qu'il nous est facile de vouloir (2). »

> Avant que les collines ne parussent, ou les fontaines,
> Tu conversais (Uranie) avec la sagesse éternelle,
> La sagesse ta sœur, et avec elle te jouais
> En présence du Père tout-puissant qui prenait plaisir
> A ta chanson céleste (3).

C'est évidemment dans ces jeux divins que les plans du monde furent formés, et Milton n'ose y faire que des allusions passagères en parlant d'autre chose, du besoin de se récréer pour l'homme (2), ou d'inspiration poétique (3).

On peut obtenir d'autres précisions en considérant les résultats de la création : la vie parfaite et harmonieuse de la communion des saints en Dieu (4).

---

(1) *T. C. D.*, p. 488, dernier chapitre de la 1re partie.
(2) *Tétracordon*, vol. III, p. 331.
(3) *P. L.*, VII, 8.
(4) V. ci-dessous, chap. IV.

Dieu a tiré de son propre sein une société parfaitement construite, qui est l'expression et le témoin de sa gloire :

To God more glory,

dit Adam.

Le mal, le péché, la souffrance, viennent aboutir là.

Il existait dans l'être infini une sorte de vie latente (1) que Dieu a libérée, a livrée à ses propres forces, et qui s'est exprimée et développée, dans les bons vers la joie éternelle, dans les mauvais vers la souffrance éternelle. Dieu a intensifié sa propre existence, en élevant à la gloire les bons, parties de lui-même, en rejetant hors de lui les méchants, parties de lui-même aussi. Car :

Le mal dans l'esprit et de Dieu et de l'homme
Peut venir et passer (2);
Evil into the mind of God and man
May come and go;

parole terrible appliquée à Dieu, et Satan la confirme :

Le Fils de Dieu, je le suis aussi (3),

car Dieu est le seul être et tout est en lui (4).

Peut-être dans l'esprit de Milton était-ce là le but de Dieu : chasser le mal latent en lui-même, exalter le bien latent aussi. En tout cas, ce but a été rempli par l'exécution complète de la volonté de tous, de Dieu et des êtres, des volontés mauvaises comme des volontés bonnes, et c'est là

« la perfection et la consommation » (*T. C. D.*, p. 488).

L'ontologie de Milton est le tableau de toutes les volontés. Sa cosmologie est l'exécution de toutes les volontés.

(1) V. chap. II, Cosmologie.
(2) *P. L.*, V, 117.
(3) *P. R.*, IV, 518 : The Son of God I also am.
(4) V. ci-dessous, chap. II, Cosmologie.

CHAPITRE II

LA COSMOLOGIE : LA CRÉATION

1. Le Fils.

On a vu (1) que Dieu étant l'Absolu non manifesté, le Fils est le Réel, le Relatif, la Première Créature et le Créateur du monde.

Il ressortira nettement de la conception miltonienne de la matière que cette Première Créature comprend toutes les autres. Le Fils est l'Esprit de Dieu manifesté dans le Cosmos. Il a créé toutes choses, mais en les tirant de lui-même ; la matière est « de lui ».

Il est non seulement le Créateur, mais aussi le Créé : tout ce qui est est partie de Lui vivifiée par sa force divine, parcelle plus ou moins libre de l'Être total, mais restant Lui, par ses qualités et par sa destinée.

C'est là l'idée fondamentale de la cosmologie de Milton.

2. Le Saint-Esprit.

Milton est rempli d'hésitations au sujet du Saint-Esprit.

Il n'ose pas le nier absolument, il n'est pas complètement convaincu de sa non-existence, mais au fond il croit très peu en lui.

Le Saint-Esprit l'embarrasse ; il est de trop dans sa cosmologie ; Milton n'a pas de rôle bien précis à lui donner, et ne sait trop qu'en faire.

« En ce qui concerne la nature de l'Esprit, de quelle façon il existe et d'où il vient, l'Écriture est muette ; ce qui doit nous être un avertissement de ne pas être trop précipités dans nos conclusions à son sujet (2). »

« Le nom d'esprit est fréquemment appliqué à Dieu et aux anges et à l'esprit humain. Quand les mots « l'Esprit de Dieu » ou « le Saint Esprit » se rencontrent dans l'Ancien Testament, ils signifient quelquefois Dieu le Père lui-même, quelquefois le pouvoir et la vertu du Père, spécialement ce souffle divin, cette influence par laquelle tout est créé et maintenu. Mais ils semblent alors désigner le Fils (3). »

---

(1) V. ci-dessus, chap. I, 1 et 2, pour les citations à l'appui.

(2) *T. C. D.*, p. 151.

(3) *T. C. D.*, p. 152.

« Quelquefois c'est un ange. »

« Quelquefois c'est le Christ. »

« Quelquefois c'est le souffle ou la voix de Dieu qui inspira les prophètes. »

« Quelquefois c'est la lumière de la vérité, ordinaire ou extraordinaire, par laquelle Dieu éclaire et conduit son peuple. »

« Ces mots désignent aussi les dons spirituels donnés aux hommes (1). »

L'Esprit a été créé

« probablement avant que les fondations du monde ne soient posées (2), mais plus tard que le Fils, et il est bien inférieur au Fils. »

Admettant ainsi son existence, Milton lui trouve un rôle dans la création; rôle assez indistinct et effacé :

« Dieu nous est représenté comme créant le ciel et la terre; l'Esprit comme se mouvant sur la face des eaux une fois créées. Et la personne de l'Esprit semble avoir procédé plutôt de la bouche du Fils que de celle de Dieu » : « Ce Fils, par qui il nous est dit que le monde fut créé (3). »

Dans le *Paradis perdu*, l'Esprit organise et vivifie le monde en tant que monde distingué du ciel, le Fils ayant créé le tout :

Le Fils est devant l'œuvre à accomplir :

Les roues brûlantes s'arrêtèrent, et dans sa main
Il prit le compas d'or, tout préparé
Dans l'atelier éternel de Dieu, pour circonscrire
Cet univers, et toutes les choses créées.
Il fixa l'un des pieds, et fit tourner l'autre
A travers les vastes profondeurs obscures
Et dit : « Étends-toi jusqu'ici, qu'ici soient tes limites,
Que ceci soit ton exacte circonférence, ô monde. »
Ainsi Dieu créa le ciel, ainsi la terre,
Matière sans forme et vide. L'obscurité profonde
Couvrait l'abîme; mais sur le calme des eaux
L'Esprit de Dieu étendit ses ailes fécondantes
Et infusa la vertu et la chaleur de la vie
Dans toute la masse fluide, et chassa vers les profondeurs
La lie noire, tartaréenne, froide et infernale
Qui répugne à la vie; puis fondit et aggloméra
Les choses semblables; le reste fut séparé et mis en place
Et l'air s'étendit entre toutes choses
Et la terre fut suspendue en équilibre sur son centre (4).

---

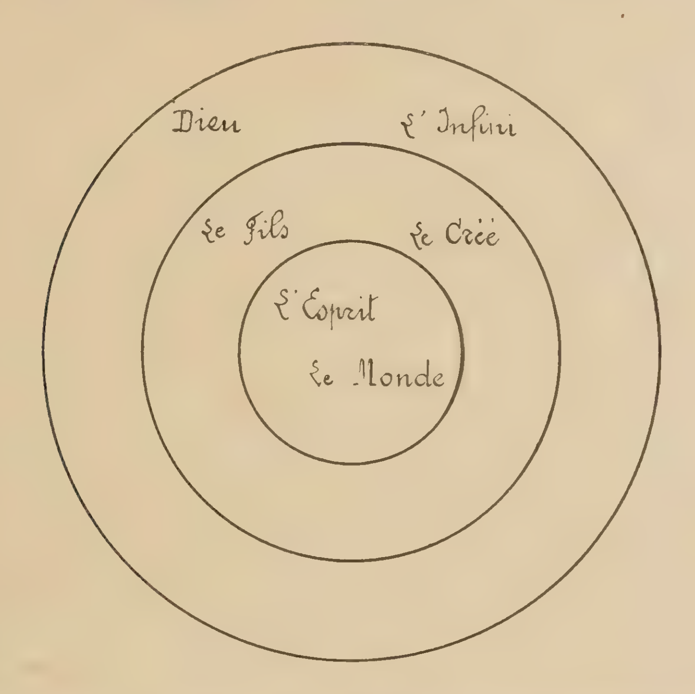
(1) *T. C. D.*, p. 152 et 153.
(2) *T. C. D.*, p. 169.
(3) *T. C. D.*, p. 175.
(4) *P. L.*, VII, 225 :

Then staid the fervid Wheels, and in His hand
He took the golden compasses, prepar'd
In God's eternal store to circumscribe
This Universe, and all created things.
One foot He center'd, and the other turn'd

Masson, commentant ces passages, dit :

« Milton nous donne même à entendre que le Saint Esprit est bien plus étroitement limité dans les buts et opérations d'ensemble de la divinité que le Fils... est peut-être un être dont les fonctions ne s'étendent qu'à l'ensemble des choses qui constituent nos cieux et notre terre (1). »

On peut donc représenter la Cosmologie de Milton par le tableau ci-dessous, en trois cercles concentriques :



Mais de tout ceci, il ressort très clairement que, dans la pensée de Milton, le Fils est essentiellement l'esprit de la création, et le premier aspect de cette création est la matière.

Round through the vast profundity obscure:
And said, Thus far extend, thus far thy bounds,
This be thy just circumference, O world!
Thus God the heav'n created, thus the earth;
Matter unform'd and void! Darkness profound
Cover'd th' abyss; but on the watry calm
His brooding wings the Spirit of God out-spread,
And vital virtue infus'd, and vital warmth
Throughout the fluid mass : but downward purg'd
The black, tartareous, cold infernal dregs,
Adverse to life : then founded, then conglob'd
Like things to like; the rest to several place
Disparted; and between, spun out the air :
And earth self-balanc'd on her centre hung.

(1) *Milton*, VI, p 824.

3. La matière.

C'est ici le point central de la conception miltonienne du monde physique et de la création entière; et c'est le point le plus original de son système, la base substantielle de la plupart des idées qui le séparent de ses contemporains et lui donnent droit au titre de penseur original.

Dieu a tout créé non de rien, mais de lui-même. Comme Dieu est entièrement non manifesté, c'est du Fils que tout a été créé.

Le Fils est ainsi le créateur et la création, l'esprit qui réside au centre des choses et leur donne la vie, et non le créateur qui façonne du dehors une matière indépendante.

Tous les êtres et toutes les choses sont donc des parties de Dieu.

La matière est une partie de la substance de Dieu, et de cette matière essentiellement divine toutes choses sont sorties.

Milton s'étend longuement sur ces idées et en tire les conséquences les plus lointaines et les plus hardies.

« Il est certain que ni le verbe hébreu, ni le grec κτίζειν, ni le latin *creare*, ne peuvent signifier créer de rien. Au contraire, ces mots signifient invariablement créer en tirant d'une matière (1). »

« Il est donc clair que le monde fut formé d'une matière d'une sorte ou d'une autre. Car, puisque « l'activité » et la « passivité » sont des termes corrélatifs et que, par conséquent, nul ne peut agir sans avoir quelque chose sur quoi agir, la matière par exemple, il semble impossible que Dieu ait tiré ce monde du néant; non que ce soit en Lui un manque de puissance, mais parce qu'il était nécessaire que quelque chose existât auparavant susceptible de recevoir en sa passivité l'influence de l'activité divine.

» Il s'ensuit nécessairement que la matière doit ou bien avoir éternellement existé indépendamment de Dieu, ou bien avoir été tirée de Dieu à un certain moment du temps.

» Que la matière ait existé dès l'éternité indépendamment de Dieu (considérant que ce n'est qu'un principe passif, dépendant de la Divinité, et lui obéissant, et considérant, de plus, que de même que dans le nombre abstrait il n'y a ni force ni puissance productrice, de même dans le temps et l'éternité il n'y en a pas (2), que la matière, dis-je, ait existé d'elle-même de toute éternité, est inconcevable.

» Si, au contraire, elle n'a pas existé de toute éternité, il est difficile de comprendre d'où elle tire son origine.

» Il ne reste donc qu'une solution de la difficulté, c'est que toutes choses sont de Dieu (*fuisse omnia ex Deo*).

« En premier lieu, il y a, comme tout le monde le sait, quatre sortes de

---

(1) *T. C. D.*, p. 176.

(2) Milton veut dire que l'éternité et le temps sont des conceptions abstraites, en lesquelles il n'est aucune puissance de produire une chose réelle, la matière; donc la matière ne peut avoir été produite par l'éternité. Il attaque en passant la conception des nombres des pythagoriciens par le même raisonnement : une idée abstraite ne peut produire une chose réelle.

causes : efficientes, matérielles, formelles et finales. En tant que Dieu est la cause première, absolue et unique de toutes choses, il ne peut y avoir de doute qu'il comprend et embrasse en lui-même toutes les causes ci-dessus mentionnées. Par conséquent, la cause matérielle doit être ou Dieu, ou rien. Or, rien ne peut être une cause, et cependant il en est qui prétendent que les formes, et spécialement les formes humaines, furent créées de rien. Mais la matière et la forme, considérées comme causes internes, constituent la chose même, de sorte que toutes choses doivent avoir eu deux causes seulement, et ces causes externes (1), ou bien Dieu ne serait pas la cause parfaite et absolue de toutes choses.

» En second lieu, c'est un argument de puissance et de bonté suprêmes, qu'une vertu aussi diversifiée, multiforme et inépuisable existe et soit *substantiellement* inhérente en Dieu (car cette vertu ne peut être *accidentelle*, puisqu'elle a des degrés et qu'elle augmente et diminue suivant le plaisir de Dieu) et que cette vertu diversifiée et substantielle ne demeure pas à l'état latent dans la divinité, mais soit dispersée et propagée et étendue aussi loin et de telle manière que Dieu le juge bon. Car cette matière originale dont nous parlons ne doit pas être considérée comme chose mauvaise ou triviale, mais comme intrinsèquement bonne et l'unique source productrice de tout bien subséquent.

» C'est une substance, et qui ne peut provenir que de la source de toute substance, quoique d'abord confuse et sans forme, mais ensuite organisée et ordonnée par la main de Dieu (2). »

Milton pose ici le principe fondamental de sa pensée :

Toutes choses sont de Dieu.

Et par chose il entend tout ce qui est créé, hommes inclus, et on trouvera ce principe à la base de sa politique comme à la base de sa cosmologie.

Cette matière est bonne et productrice de tout bien ; on ne pourra donc jeter l'anathème à rien de ce qui en sort.

Cette matière divine est incorruptible.

« La matière procéda incorruptible de Dieu, et même depuis la chute, elle reste incorruptible en son essence (3). »

L'intuition philosophique de Milton, partant de ce principe que la matière est divine, découvre donc un des grands principes de la science du XIXe siècle : le principe de la conservation de la matière, de la conservation de tout ce qui est.

---

(1) C'est-à-dire les causes : 1° efficientes et 2° finales, puisque les causes 3° matérielles et 4° formelles, suivant la thèse combattue par Milton, viennent de rien, ce qui, selon Milton, est inconcevable. Il ne reste donc aux adversaires de Milton que deux causes pour expliquer le monde, et Milton considère que c'est insuffisant et que, par conséquent, leur thèse est insoutenable.

Il est curieux de voir Milton retourner contre la scolastique et ses résultats les armes et les formes d'argumentation de la plus pure scolastique.

(2) *T. C. D.*, p. 176, 177, 178, 179.

(3) *T. C. D.*, p 180.

Milton en tire les conséquences les plus hardies.

Puisque la matière est « de Dieu et en Dieu » (1), rien ne peut jamais périr définitivement ; et sur cette loi de la conservation des forces, Milton base sa croyance à l'immortalité, non seulement de l'homme, mais de toutes choses. « Puisqu'il est prouvé que Dieu n'a pas tiré toutes choses du néant, mais de lui-même..., la conséquence nécessaire de cette doctrine est que si toutes choses sont non seulement produites par Dieu, mais faites de Dieu, aucune chose créée ne peut être définitivement annihilée (2). »

Cette matière, source de tout bien subséquent, contient en elle toutes les possibilités de la vie et de l'intelligence. C'est d'elle que sortent tous les êtres, de sorte qu'il n'y a aucune différence essentielle entre les choses inanimées et les animaux, entre les animaux et l'homme, ni entre l'homme et les esprits. L'Être entier est ainsi organisé en un grandiose tableau sans lacunes et sans heurt, depuis la matière inerte jusqu'à Dieu lui-même ; et le tout de ce tableau est Dieu, puisque tout est fait de sa substance et organisé par sa volonté. Raphaël explique à Adam :

O Adam, il est un être tout-puissant de qui
Toutes choses procèdent et à qui elles retournent,
Si elles ne sont dépravées, créées chacune
En son genre, en sa perfection, toutes n'étant qu'une matière première,
Douée de formes variées, de degrés variés
De substance, et, dans ce qui vit, de vie,
Mais plus raffinée, plus spirituelle et pure
Quand elle est plus près de lui ou tendant vers lui ;
Chaque chose placée dans sa sphère active propre,
De sorte que le corps monte vers l'esprit, dans les limites
Proportionnées à chaque espèce. Ainsi de la racine
Croît la tige verte, plus légère, d'où sortent les feuilles
Plus aériennes encore, et enfin le couronnement des fleurs brillantes
Exhale des esprits odorants ; les fleurs et leur fruit,
Nourriture de l'homme, sublimés par une échelle graduée,
Aspirent à la vie, puis à l'animalité,
Puis à l'intelligence, produisent la vie et le sentiment,
L'imagination et l'intelligence, d'où l'âme
Reçoit la raison, et la raison est son essence,
Discursive ou intuitive ; discursive
Pour vous le plus souvent, intuitive surtout pour nous (les anges),
Différente de degré, mais en essence la même (3).

---

(1) *T. C. D.*, p. 181.
(2) *T. C. D.*, p. 181.
(3) *P. L.*, V, 469 à 490 :

O Adam ! One Almighty is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not deprav'd from good ; created all
Such to perfection, one first matter all,
Indu'd with various forms, various degrees

C'est à cause de cette même identité d'essence que la nourriture peut être assimilée par les êtres et que la matière inerte dont elle se compose peut fortifier et vivifier les intelligences mêmes. Et cette matière nourrissante circule dans l'échelle des êtres, de bas en haut. Le poète se laisse aller à des imaginations plus ou moins fantaisistes qui ne sont que des broderies sur ce thème :

L'ange dit, en consentant à manger avec Adam (1) :

Ce qu'il donne,
Celui qu'on doit toujours louer, à l'homme, qui est en partie
Un esprit, peut bien être pour les esprits les plus purs
Une nourriture adéquate : et elles ont besoin de nourriture aussi
Ces substances pures, intelligentielles
Comme votre substance rationnelle ; toutes deux contiennent
En elles toutes les facultés inférieures
Du sentiment, par lesquelles elles entendent, voient, sentent, touchent [et goûtent,
Et goûtant, concoctent, digèrent, assimilent
Et changent le corporel en incorporel.
Sache que tout ce qui a été créé a besoin
D'être soutenu et nourri ; parmi les éléments,
Les plus grossiers nourrissent les plus purs ; la terre nourrit la mer,
La terre et la mer nourrissent l'air, et l'air ces feux
Éthérés ; le plus bas d'abord, la lune
D'où, dans sa face ronde, ces taches, vapeurs
Non digérées encore, ni transformées en sa substance,
Et la lune, à son tour, exhale quelque nourriture
De son continent humide vers les orbes plus élevés ;
Le soleil, qui donne à tous la lumière, reçoit
De tous sa récompense alimentaire

Of substance, and in things that live, of life :
But more refin'd, more spiritous, and pure,
As nearer to Him plac'd, or nearer tending,
Each in their several active spheres assign'd :
Till body up to spirit work, in bounds
Proportion'd to each kind. So, from the root
Springs lighter the green stalk ; from thence the leaves
More aery ; last, the bright consummate flow'r
Spirits odorous breathes ; flow'rs, and their fruit,
(Man's nourishment) by gradual scale sublim'd,
To vital spirits aspire, to animal,
To intellectual ; give both life and sense,
Fancy, and understanding ; whence the soul
Reason receives ; and reason is her Being,
Discursive or intuitive ; discourse,
Is oftest yours, the latter most is ours ;
Diff'ring but in degree, of kind the same.

(1) *P. L.*, V, 403 à 426.

En exhalaisons humides, et, le soir,
Se nourrit de l'océan (1).

On trouve dans cette fantaisie — qui était moins une fantaisie au temps de Milton qu'aujourd'hui — l'unité de l'esprit et du corps, la ressemblance essentielle entre l'ange et l'homme, et l'identité de la matière en toutes ses formes.

Mais ces passages du *Paradis perdu* ne pourraient être interprétés, et resteraient des audaces d'imagination poétique, sans les précisions du *Traité de la Doctrine*.

Tout est donc sorti de cette matière primitive. Mais Milton va plus loin. Tout est sorti de la matière par ses propres forces latentes, sans intervention de Dieu.

La matière est le « chief productive stock of every subsequent good ». Mais « chief » est ici un miltonisme qui signifie « unique ».

La pensée de Milton se découvre lorsqu'il parle de la reproduction de l'homme, c'est-à-dire au point où la difficulté est la plus grande, et la tentation d'admettre une nouvelle intervention divine est la plus forte.

« La propagation et la production de la forme humaine sont analogues à celles des autres (animaux) et sont l'effet propre de ce pouvoir qui a été communiqué à la matière par la divinité (2). »

Et ceci semble aller plus profondément que les idées de création instantanée, jusqu'à l'idée d'évolution. Il est d'ailleurs probable que pour la théologie de Milton, il n'y aurait eu aucune contradiction entre ces deux idées : la matière étant divine et le temps n'existant pas pour Dieu, Dieu a bien pu créer,

(1) Therefore what He gives
(Whose praise be ever sung !) to man, in part
Spiritual, may of purest spirits be found
No ingrateful food : and food alike those pure
Intelligential substances require,
As doth your rational; And both contain
Within them ev'ry lower faculty
Of sense, whereby they hear, see, smell, touch, taste :
Tasting concoct, digest, assimilate,
And corporeal to incorporeal turn.
For know, whatever was created, needs
To be sustain'd and fed : of elements,
The grosser feeds the purer; earth the sea;
Earth, and the sea, feed air; the air, those fires
Ethereal; and as lowest, first the moon;
Whence, in her visage round, those spots, unpurg'd
Vapors, not yet into her substance turn'd.
Nor doth the moon no nourishment exhale
From her moist continent, to higher orbs.
The sun, that light imparts to all, receives
From all his alimental recompense
In humid exhalations; and at ev'n
Sups with the Ocean.

(2) *T. C. D.*, p. 195.

c'est-à-dire décréter, vouloir en un moment, ce que la matière produit graduellement par son évolution naturelle au cours des âges (1).

C'est d'ailleurs une caractéristique de la pensée de Milton, comme Renouvier le fait remarquer pour celle de Victor Hugo, que « après cela, la contradiction, comme on dit, ne le gênait pas autrement » (2). Les principes fondamentaux étant tous exprimés, ils devaient ensuite s'arranger entre eux du mieux qu'ils pouvaient pour les détails.

Mais il n'y a aucune contradiction réelle à faire sortir naturellement de la matière tout ce que crée Dieu, puisque la matière est « de Dieu et en Dieu ».

L'être s'organise donc de Dieu à la matière par le retrait de Dieu, et inversement de la matière à Dieu par le développement des puissances latentes et divines de la matière.

Ainsi est établie l'unité de la création, et, ce qui est bien plus, l'unité de l'être entier, qui comprend, sans aucune différence d'essence :

la matière, les animaux, les hommes, les anges et le Dieu créateur, le tout enveloppé et compris dans le Dieu Infini, l'Être total et inexprimable.

Il est surtout intéressant de noter que Milton a vu peut-être l'évolution des êtres par la force de la matière, et certainement la gradation des êtres telle que les théories de l'évolution nous l'ont fait comprendre. Milton a entrevu aussi les lois de la matière, et cela dans un de leurs effets les moins évidents, dans la reproduction.

Adam, méditant sur sa responsabilité vis-à-vis de ses descendants, se dit :

Et si ton fils
Se rebelle aussi, et répond à tes reproches
« Pourquoi m'as-tu engendré? Je ne le demandais pas »,
Admettras-tu pour son mépris de toi
Cette orgueilleuse excuse? Et pourtant ce n'est pas ta volonté,
Mais la nécessité de la nature qui l'engendra (3).

Derrière ces mots « natural necessity », on trouve déjà une conception des lois naturelles qui va aussi loin que la conception scientifique, par delà les lois précises de la physique et de la chimie, jusqu'aux lois encore variables et indéterminées pour nous de la physiologie.

On peut à volonté appeler de divers noms ce système de Milton ; on a pu dire avec égale raison que c'est un panthéisme, puisque Dieu y est la substance universelle dont tout est formé, ou un matérialisme, puisque tout y sort de la matière. Mais il est également possible d'y voir un idéalisme complet ; pour Milton, c'est l'esprit qui contient la matière, et la matière n'est qu'une partie de l'esprit qu'est Dieu, et c'est pour cela qu'elle a tous ses pouvoirs.

Son origine est ainsi expliquée (4) :

---

(1) Cf. ci-dessus, p. 127 : L'opinion de Newton.

(2) Renouvier, *V. Hugo, le philosophe*, p. 164. Cf. ci-dessous, 3e partie, II, 1, pour les contradictions de Milton : *a)* Le Fils et la date de sa création ; *b)* Le monde et la durée de sa création et *c)* la Matière a tout produit graduellement, Dieu instantanément.

(3) *P. L.*, X, 760.

(4) *T. C. D.*, p. 181.

« L'esprit étant une substance plus excellente que la matière, virtuellement et essentiellement contient en lui-même la substance inférieure, comme la faculté spirituelle rationnelle contient la faculté sensitive et végétative. »

Contain
Within them every lower faculty
Of sense, whereby they hear, see, smell, touch, taste (1).

« Même la vertu de Dieu n'aurait pu produire les corps, s'il n'y avait eu en Dieu une puissance matérielle, car nul ne peut donner ce qu'il n'a pas (2). »

C'est qu'en réalité on ne peut appeler Milton ni idéaliste ni matérialiste : il ne reconnaît aucune distinction essentielle entre l'esprit et la matière, la seule différence étant du plus au moins. Le corps est pour lui l'agglomérat des facultés sensorielles, et l'esprit l'ensemble des facultés supérieures (raison et intelligence) ; et ces deux ordres de facultés passent l'un dans l'autre par des gradations insensibles :

Till body up to spirit works.

Il s'ensuit naturellement que pour Milton la question de l'existence de l'âme ne se pose pas. En mettant cette idée sous la forme négative, on peut dire que Milton ne croit pas à l'existence de l'âme. Le corps et l'âme sont pour lui une seule et même chose. Le mot « âme » est une expression abstraite qui sépare arbitrairement les facultés spirituelles des facultés sensorielles et qui ne correspond à aucune réalité.

« Man became a living soul, i. e., Man is a living being » : « L'homme est un être vivant, intrinsèquement et proprement un et indivis, et non composé et séparable, et non, suivant l'opinion commune, composé et formé de deux natures distinctes et séparées, corps et âme, mais l'homme tout entier est âme, et l'âme est l'homme, c'est-à-dire un corps ou substance individuelle, animée, sensible et rationnelle (3). »

« Que l'esprit de l'homme existe séparément du corps, de façon à avoir une existence complète et intelligente, indépendamment de lui, cela n'est dit nulle part dans l'Écriture, et cette doctrine va contre la nature et la raison (4). »

L'homme a donc été créé semblable aux animaux, et Milton insiste à plusieurs reprises sur ce point :

« Tout ce qui vit reçoit la vie de l'unique et même source de la vie (5). »

« Le mot âme est appliqué à toute sorte d'être vivant — et cependant on ne déduit jamais de cette expression que l'âme existe séparée du corps dans aucun être de la création brute (6). »

Milton a donc découvert que les anciens Hébreux ne croyaient pas à l'existence de l'âme (7).

---

(1) Cf. *P. L.*, 469.
(2) *T. C. D.*, p. 181.
(3) *T. C. D.*, p. 188.
(4) *T. C. D.*, p. 189.
(5) *T. C. D.*, p. 188.
(6) *T. C. D.*, p. 189.
(7) V. ci-dessous, 3e partie, sect. I, I, 1 (Bousset).

« Dans l'Écriture, « l'âme » se dit souvent du corps vivant considéré dans son ensemble (1). »

On trouve ainsi dans le *Paradis perdu :*

> Et Dieu dit : « Que les eaux produisent
> Les reptiles au frai abondant, âme vivante,
> Et que les oiseaux volent (2). »

Et :

> « Que la Terre produise l'âme vivante en chaque espèce,
> Les bestiaux et les êtres rampants, et les bêtes de la Terre
> Chacun suivant son espèce (3). »

Aussi ce qu'on appelle âme se propage naturellement sans intervention de Dieu dans le cours de la propagation de la race :

« L'âme humaine n'est pas créée quotidiennement par l'acte immédiat de Dieu, mais propagée, suivant l'ordre de la nature, de père en fils (4). »

« Si l'âme est répandue également dans un tout donné, et dans chaque partie de ce tout, comment peut-on imaginer que la semence humaine, la partie la plus noble et la plus intime de tout le corps, soit vide et destituée de l'âme des parents ou au moins du père, lorsque cette semence est communiquée au fils par les lois de la génération (5). »

C'est la matière même qui produit la vie et les formes, et ces considérations sur la non-existence de l'âme éclairent du jour le plus vif la conception miltonienne de la matière.

La matière une fois créée, tout sort d'elle, et Dieu n'a plus à intervenir (6) :

« Il n'y a aucune raison pour qu'on fasse de l'âme humaine une exception à la loi générale de la création. Car, ainsi qu'on l'a montré, Dieu insuffla le souffle de vie dans les autres êtres vivants et le mêla d'une façon si intime à la matière que la propagation et la production de la forme humaine sont analogues à celles des autres formes et sont l'effet propre de ce pouvoir qui avait été communiqué à la matière par la divinité. »

« Il est reconnu, du consentement commun de presque tous les philosophes, que toutes les formes — et l'âme humaine est une forme — sont produites par le pouvoir de la matière (7). »

Ainsi, Milton introduit dans le *Traité de la Doctrine,* qui ne devait être basé que sur l'Écriture, jusqu'aux philosophies profanes.

C'est qu'il s'agit pour lui d'établir sa thèse fondamentale : la matière est chose divine, la substance même de Dieu et « chief productive stock of every subsequent good. »

---

(1) *T. C. D.*, p. 281.
(2) *P. L.*, VII, 389.
(3) *P. L.*, VII, 451.
(4) *T. C. D.*, p. 189.
(5) *T. C. D.*, p. 193.
(6) *T. C. D.*, p. 195.
(7) *T. C. D.*, p. 193.

4. La mort et la résurrection.

Il est curieux de noter que, dans cette cosmologie, il n'y a pas de place pour la mort.

La matière est divine et indestructible, et l'homme n'a pas d'âme qui puisse se séparer de son corps. Donc, tout être est naturellement et normalement immortel.

En effet, Milton a adopté ce point de vue que la mort est, en somme, un simple incident cosmologique d'assez peu d'importance, plus ou moins équivalent à un sommeil de la matière. Et la mort a été introduite dans le monde en punition et en purification du péché.

Sans le péché, la mort n'aurait pas existé.

Adam et ses enfants seraient devenus esprits naturellement, par la progression normale de leur évolution.

L'ange dit à Adam :

Et par cette nourriture corporelle peut-être
Vos corps peuvent enfin devenir tout esprit
Se perfectionnant au cours du temps, et devenus ailés et éthérés
S'élever comme nous, et avoir la liberté à leur gré
D'habiter la terre ou les paradis célestes
Si vous êtes obéissants (1).

Le corps est destiné à devenir esprit, c'est-à-dire une substance semblable à la matière, mais plus subtile, plus durable et meilleure. Le pur esprit n'existe pas plus pour Milton que l'âme séparée du corps. Un esprit est un être supérieur à l'homme en facultés spirituelles, mais qui consiste essentiellement en un corps plus subtil que celui de l'homme. Il semble évident que Dieu lui-même, dans la pensée de Milton, était, en tant que Dieu manifesté, Fils créateur, un esprit de ce genre, de sorte qu'il lui a suffi d'abandonner quelques-unes de ses qualités les plus spirituelles pour tirer de lui la matière, le résidu des qualités plus grossières.

Cette conception du terme « esprit » est curieusement illustrée par le passage sur l'amour des anges, auquel une traduction ferait nécessairement violence, tant le vocabulaire est à la fois sensuel et pur, délicat et précis.

To whom the angel, with a smile that glowed
Celestial rosy red, love's proper hue,
Answered : Let it suffice thee that thou knowest

---

(1) *P. L.*, V, 496 :

And from these corporal nutriments, perhaps,
Your bodies may at last turn all to spirit,
Improv'd by tract of time ; and wing'd ascend
Ethereal, as we ; or may at choice,
Here, or in heav'nly Paradises, dwell :
If ye be found obedient...

Us happy and without love no happiness.
Whatever pure thou in the body enjoy'st
(And pure thou wert created) we enjoy
In eminence, and obstacle find none
Of membrane, joint or limb, exclusive bars :
Easier than air with air, if spirits embrace
Total they mix, union of pure with pure
Desiring; nor restrained conveyance need
As flesh to mix with flesh, or soul with soul (1).

Ainsi le corps n'était pas destiné à la mort. La mort a été introduite dans le monde par le péché.

« La mort du corps doit être considérée comme le châtiment du péché (2). » Aussi, dans l'allégorie du deuxième livre du *Paradis perdu*, la mort est née du péché, et au dixième livre le péché introduit la mort dans le monde.

Il semble que même la nature entière eût été immortelle si la chute n'eût eu lieu.

« Toute la nature est sujette à la mort à cause du péché de l'homme (3). »

C'est pour cela qu'au moment de la chute d'Ève

La terre sentit la blessure, et la nature de son siège
Gémit, et dans toutes ses œuvres donna des signes de douleur,
Que tout était perdu (4).

Et lorsque Adam cède aussi

La terre trembla dans ses entrailles, comme si à nouveau
Elle eût enfanté, et la nature à nouveau gémit (5).

Le désordre et la mort entrent dans la nature entière : le désordre parmi les éléments inertes, la mort parmi les animaux. C'est un des passages les plus originaux et les plus grandioses de la poésie de Milton (6) :

---

(1) *P. L.*, VIII, 618.
(2) *T. C. D.*, p. 269.
(3) *T. C. D.*, p. 269.
(4) *P. L.*, IX, 782.
(5) IX, 1000.
(6) X, 651 à 713 :

The sun
Had first his precept so to move, so shine,
As might affect the earth with cold, and heat,
Scarce tolerable : and from the north to call
Decrepit winter : from the south to bring
Solstitial summer's heat. To the blanc moon
Her office they prescrib'd : to th' other Five,
Their planetary motions, and aspects,
In Sextile, Square, and Trine, and Opposite,
Of noxious efficacy; and when to join
In synod unbenign : and taught the Fix'd
Their influence malignant when to show'r;
Which of them, rising with the sun, or falling,

Sans le péché,
Ce printemps perpétuel
Aurait régné sur la terre, et les fleurs printanières,
Les jours et les nuits étant égaux...

Should prove tempestuous. To the winds they set
Their corners; when with bluster to confound
Sea, air, and shore : the thunder, when to roll
With terror through the dark aëreal hall.
Some say, He bid His Angels turn askance
The poles of earth, twice ten degrees, and more,
From the sun's axle; they with labour push'd
Oblique the centric globe : some say, the sun
Was bid turn reins from th' æquinoctial road
Like distant breadth to Taurus, with the sev'n
Atlantic sisters, and the Spartan twins,
Up to the Tropic Crab; thence, down amain
By Leo, and the Virgin, and the Scales,
As deep as Capricorn; to bring in change
Of seasons to each clime : else had the spring
Perpetual smil'd on earth with vernant flow'rs,
Equal in days and nights, except to those
Beyond the polar circles : to them day
Had unbenighted shon, while the low sun
To recompense his distance, in their sight
Had rounded still th' horizon, and not known
Or east or west; which had forbid the snow
From cold Estotiland; and south as far
Beneath Magellan. At that tasted fruit,
The sun, as from Thyestean banquet, turn'd
His course intended : else, how had the world
Inhabited, though sinless, more than now
Avoided pinching cold, and scorching heat?
These changes in the heav'ns (tho' slow) produc'd
Like change on sea and land; sidereal blast,
Vapour, and mist, and exhalation hot;
Corrupt and pestilent! Now, from the north
Of Norumbeque, and the Samoed shore,
Bursting their brazen dungeon, arm'd with ice,
And snow, and hail, and stormy gust, and flaw,
Boreas, and Cæcias, and Argestes loud,
And Thrascias, rend the woods, and seas up-turn :
With adverse blast up-turns them from the south
Notus, and Afer, black with thund'rous clouds
From Sierra Liona : thwart of these, as fierce,
Forth rush the Levant, and the Ponent winds,
Eurus, and Zephyr; with their lateral noise,
Sirocco, and Libecchio. Thus began
Outrage from lifeless things : but Discord first
(Daughter of Sin) among th' irrational
Death introduc'd, through fierce antipathy :
Beast now with beast 'gan war, and fowl with fowl,
And fish with fish : to graze the herb all leaving,
Devour'd each other : nor stood much in awe
Of man, but fled him; or, with count'nance grim,
Glar'd on him passing.

Dès que le fruit fut mangé,
Le soleil se détourna de son cours prédestiné
Comme d'un banquet de Thyeste...
Le changement dans le ciel, quoique lent, produisit
Un changement pareil sur la mer et la terre, vent astral,
Vapeur et brouillard et chaudes exhalaisons,
Corrompues et pestilentielles...
Ainsi commença
Le désordre des choses inanimées; et la discorde alors
Fille du péché, parmi les créatures sans raison
Introduisit la mort par les antipathies féroces :
La bête commença à combattre la bête, et l'oiseau contre l'oiseau,
Et le poisson contre le poisson; abandonnant leurs pâturages
Ils s'entre-dévoraient.

Ainsi, sans le péché, tout était harmonieux et immortel, parce que tout était fait de la même matière divine et incorruptible. Péché introduit son fils Mort dans le paradis et toutes les « espèces » sont rendues par eux « in-immortelles » :

They both betook them sev'ral ways,
Both to destroy or unimmortal make
All kinds, and for destruction to mature
Sooner or later (1).

Mais une fois la matière frappée de malédiction, l'homme meurt; et l'homme n'a pas d'âme qui puisse survivre à son corps. « L'homme meurt tout entier », dit Milton.

« The whole man dies » « without excepting any part » (2).

« L'âme (soit que nous entendions par ce mot l'organisme tout entier, ou que nous en faisions un synonyme de l'esprit) est sujette à la mort, soit naturelle, soit violente (3). »

« Il est évident que les saints et les croyants d'autrefois, les patriarches, les prophètes et les apôtres, sans exception, sont de cet avis (4). »

Milton appelle même Euripide à la rescousse pour interpréter le texte : « L'esprit retourne à Dieu qui le donna ».

« Euripide, dans *Les Suppliantes*, a, sans le savoir, donné une bien meilleure interprétation de ce passage que les commentateurs :

Chaque partie diverse
Qui constitue l'homme retourne à l'endroit d'où elle venait :
L'esprit au ciel éthéré, le corps à la terre. »

(1) Livre X, 610.
(2) *T. C. D.*, p. 271.
(3) *T. C. D.*, p. 275.
(4) *T. C. D.*, p. 271.

Et même Euripide n'est pas assez précis pour Milton, qui continue :

« C'est-à-dire que chaque partie constitutive retourne, à la dissolution, à son principe élémentaire. Ceci est confirmé par Ezéchiel, XXXVII, 9.

« Reviens des quatre vents, ô esprit. » Il est donc certain que l'esprit de l'homme doit avoir été dispersé à sa mort dans ces éléments d'où il est rappelé (1). »

Ainsi, l'âme, comme le corps — aucune différence n'étant reconnue entre les deux — retourne aux éléments à la mort commune et totale.

Mais tout ce qui sort de la matière divine est impérissable.

« If all things are of God, no created thing can be finally annihilated (2); » et les plans de Dieu ne peuvent être frustrés par la destruction de son œuvre. Le but de la création ne serait pas rempli si la mort était définitive.

« Dieu ne peut vouloir et, proprement parlant, ne peut aucunement anéantir définitivement quoi que ce soit. Il ne le veut, parce qu'il fait tout en vue de quelque but — et rien n'est pas un but... Et il ne le peut... parce que, en créant « rien », il créerait et ne créerait pas en même temps, ce qui est une contradiction (3). »

Milton voit dans la mort une sorte de contradiction du principe d'identité, une impossibilité ontologique, une façon d'être et ne pas être simultanément.

Tout être a sa place dans le plan éternel de l'être, et sa disparition y causerait un vide irrémédiable. C'est ce que Milton exprime ainsi :

« Le covenant avec Dieu n'est pas dissous par la mort (4). »

Et il y ajoute l'argument kantien de la raison pratique en faveur de l'immortalité :

« S'il n'y avait pas de résurrection, les bons seraient de tous les hommes les plus misérables et les méchants, qui ont la meilleure part en cette vie, les plus heureux (5). »

Puisque Milton ne peut admettre la survivance de l'âme, il ne lui reste donc que l'hypothèse de la résurrection. La mort est un sommeil de la matière divine. Et Milton y ajoute cette autre consolation que, dans l'état de mort, le temps n'existe pas.

En effet,

« le temps est la mesure du mouvement (6) »

et, dans la mort, il n'est aucun mouvement. Donc, l'intervalle entre la mort et la résurrection, quelque long que les vivants le considèrent, n'existe pas pour le mort :

« Si cependant il est vrai que le temps est la mesure du mouvement — ce qu'Aristote prouve par l'exemple de ceux dont la fable raconte qu'ils dormirent dans le temple des héros et qu'en s'éveillant, ils s'imaginèrent que le moment du réveil avait succédé, sans interruption, au moment de l'assoupissement — combien plus encore doit être anéanti pour les morts l'inter-

(1) *T. C. D.*, p. 279.
(2) *T. C. D.*, p. 181.
(3) *T. C. D.*, p. 181 et 182.
(4) *T. C. D.*, p. 481
(5) *T. C. D.*, p. 481.
(6) *T. C. D.*, p. 185.

valle du temps, de sorte que pour eux mourir et être avec le Christ (1) doivent sembler avoir lieu au même moment (2). »

Ainsi aura lieu, à la fin du monde, la résurrection de tous les morts, prouvée par « les témoignages de l'Écriture et plusieurs arguments tirés de la raison » (3).

Ainsi s'accompliront les plans de Dieu et les destinées des êtres.

Dans le monde ainsi organisé s'exécuteront les volontés totales jusqu'à la consommation de la perfection complète : les êtres formés de la matière divine primitive s'élevant graduellement par une hiérarchie évolutionniste, jusqu'à la conscience de leur unité avec l'être total (4), jusqu'à la communion avec Dieu.

Ils auront ainsi réalisé et parfait pleinement les possibilités dormant en Dieu avant la création et qu'il a rendues conscientes en les rendant libres. Ces possibilités ont d'abord formé la matière, puis toutes les choses et tous les êtres qui en sont sortis, s'élevant jusqu'à la vie et l'intelligence, atteignant leur perfection possible, « in their kind », en leur genre, dans cette vie mortelle et disparaissant, lavés par la mort de leurs défaillances; mais leur pacte avec Dieu n'est pas rompu, il les a créés afin de les ajouter à lui, en leur perfection. Aussi au jour de la glorification finale, il les tire du néant de la mort où chacun à son tour est tombé et les réunit en la vie éternelle, totale et parfaite — qui remplace la vie solitaire et latente de la précréation (5).

---

(1) Milton commente le texte : Philip., I, 23, « désirant partir et être avec Christ. »

(2) *T. C. D.*, p. 280.

(3) V. ci-dessous, IV, 3 et V, 2.

(4) *T. C. D.*, p. 480 et dans tout le chap. XIII, p. 276, etc.

(5) Il semble utile de relever une erreur de Masson qui paraît prouver une mauvaise interprétation d'un des points principaux de la doctrine miltonienne.

Masson dit, vol. VI, p. 832 : « There runs through all Milton's account of Christ's ministry and its effects a surprise of another kind, which the commentators hitherto seem to have shrunk from bringing out. »

Et cette surprise est l'idée que l'homme meurt totalement, mais qu'il est ressuscité par « the effects of Christ's mission » (p. 834).

Masson met la résurrection des morts dans le ministère du Christ.

Il en parle après son commentaire de tout le rôle du Christ.

Il place ainsi la mort et la résurrection à une place qui n'est pas la leur dans le *T. C. D.* et dans la pensée de Milton.

Dans la mission du Christ (chap. XIV à XXV du Traité), il n'est pas question de la mort totale ni de la résurrection. Ces sujets sont traités avant qu'on ait parlé du Christ, dans les chapitres sur la chute (XI à XII).

Ceci est très important, parce que, dans le sens adopté par Masson, la mort serait naturelle et la résurrection due à un miracle du pouvoir du Christ. Cela va absolument contre l'esprit de Milton et contre toute sa cosmologie. Pour Milton, la mort est accidentelle et peu importante; l'état normal est l'immortalité. La matière étant « partie de Dieu » et devant vivre éternellement, point n'est besoin de miracle pour la ressusciter, mais seulement de l'exécution du covenant primitif.

Au contraire, l'intervention divine est nécessaire pour la faire mourir, et même alors la mort n'est qu'un sommeil, un épisode. Dans le chapitre XXXIII, la résurrection est traitée comme chose évidente et naturelle; Milton ne s'y attarde pas; dans le chapitre XIII, la mort est comparée au sommeil; dans aucun des deux passages le Christ n'intervient.

La cause de l'erreur semble être dans la proximité de deux chapitres dont les titres paraissent se compléter :

Chap. XIII, Death of the Body; chap. XIV, Man's Restoration (through Christ). Mais dans ce chapitre XIV, il n'est aucunement question de la résurrection, alors que Masson semble avoir conclu du simple titre venant après « la mort » que cette restauration comprenait la résurrection.

CHAPITRE III

PSYCHOLOGIE

La conception de la chute est déjà apparue dans la cosmologie comme ayant troublé l'ordre établi par Dieu. Dans la psychologie, c'est cette conception qui va dominer, et cette partie de notre étude est surtout une analyse de l'état de chute et de l'état normal ou régénéré qui s'y oppose.

La psychologie humaine, la conception qu'avait Milton de l'homme est, en effet, agencée sur ces deux idées.

1. Origine du mal et dualité de l'homme.

L'origine du mal est un problème redoutable pour le déiste et encore plus pour le déiste panthéiste qu'est Milton. Car tout vient de Dieu.

Aussi Milton a osé dire :

> Evil into the mind of God or man
> May come and go, so unapproved, and leave
> No spot or blame behind (1).

Le mal existe en possibilité dans Dieu même. Ceci nous permet de comprendre que lorsque Dieu se retire (2), abandonne à leurs impulsions latentes certaines parties de lui-même, le mal s'exprime par le libre arbitre.

En quoi consiste ce mal ?

L'étude de la chute montre que pour Milton l'homme est un être double, en qui existent simultanément la raison et la passion, c'est-à-dire l'intelligence et le désir. Ces deux pouvoirs devraient être en équilibre harmonieux, le désir s'exprimant normalement, mais demeurant soumis à l'intelligence ; la passion étant soumise à la raison.

Le mal paraît, la chute se produit, lorsque la passion domine la raison.

---

(1) *P. L.*, V, 117.

(2) Cf. ci-dessus, p. 133 et 142.

2. La chute.

a) La chute en général : le triomphe de la passion sur la raison.

Michel explique à Adam en quoi consiste la chute de l'homme :

> Depuis ta chute originelle, la véritable liberté
> Est perdue, qui toujours réside en la juste raison,
> Sa jumelle, et n'existe pas séparée d'elle.
> Une fois la raison obscurcie en l'homme, ou non obéie,
> Immédiatement les désirs extravagants
> Et les passions révoltées usurpent sur la raison
> Le gouvernement, et réduisent en servitude
> L'homme libre jusqu'alors (1).

La passion dominant la raison ; c'est là la source de tout le mal, le mal moral, le mal physique sa conséquence, et le mal politique.

C'est là ce que Milton appelle « le désir mauvais »,

> Evil concupiscence (2).

L'état de la chute est ainsi analysé et décrit :

> Ils s'assirent pour pleurer; et non seulement les larmes
> Leur coulèrent des yeux, mais de pires tempêtes en eux
> S'élevèrent, les passions révoltées, la colère, la haine,
> Le doute, le soupçon, la discorde, et secouèrent douloureusement
> L'intérieur de leur esprit, région autrefois calme
> Et paisible, maintenant turbulente et agitée.
> Car l'intelligence ne régnait plus, et la volonté
> N'entendait plus ses conseils, mais toutes deux étaient sujettes
> Maintenant aux appétits des sens, qui, des régions inférieures,
> Usurpant la place de la raison souveraine, s'emparaient
> De la domination (3).

---

(1) *P. L.*, XII, 82-90 :

> Since thy original lapse, true liberty
> Is lost, which always with right reason dwells
> Twinned, and from her hath no dividual being :
> Reason in man obscured, or not obeyed,
> Immediately inordinate desires
> And upstart passions catch the government
> From reason, and to servitude reduce
> Man till then free.

(2) *T. C. D.*, p. 259.

(3) *P. L.*, IX, 1128 :

> They sat them down to weep ; nor only tears
> Rained at their eyes, but high winds worse within
> Began to rise, high passions, anger, hate,

Dès avant la chute, Raphaël avertit Adam :

Prends garde que la *passion* n'entraîne
Ta *raison* à faire quelque chose qu'autrement ta libre volonté
N'admettrait pas (1).

Le dualisme si nettement posé dans le poème, dont il constitue l'armature symbolique (le Fils représentant la raison et Satan la passion), joue un rôle également important dans les œuvres en prose, dans lesquelles Milton l'applique aux problèmes politiques. Il s'agit, en effet, ici d'un des principes fondamentaux de sa pensée, lentement cristallisé en lui par l'expérience de toute sa vie privée et publique. Et de ce principe rayonnent des conséquences infinies dans tous les domaines de la pensée.

Milton s'adresse à ses concitoyens :

« Si vous ne dominez vos propensités à l'avarice, à l'ambition, à la sensualité, et ne chassez le luxe et de vous-mêmes et de vos familles, vous vous apercevrez que vous avez en vous-mêmes un tyran plus obstiné et plus intraitable que vous n'en avez jamais combattu sur les champs de bataille (2). »

« Vous donc qui désirez rester libres, devenez sages à l'instant ou, aussitôt que possible, cessez d'être des sots ; s'il vous semble que l'esclavage est un mal intolérable, apprenez à obéir à la raison et à vous gouverner vous-mêmes (3) ».

La passion doit être soumise à la raison, ou sinon elle donne naissance à tous les maux.

Et le premier pamphlet contre la royauté commence ainsi :

« Si les hommes voulaient être en leur particulier gouvernés par la raison, et non, comme ils le font généralement, la livrer à la double tyrannie de la coutume au dehors et des passions aveugles en eux-mêmes, ils comprendraient mieux ce que c'est que de favoriser et de soutenir le tyran d'une nation (4). »

Dans le dogme même, cette théorie s'applique à la chute d'Adam. Adam a été entraîné contre sa raison par sa passion pour Ève.

Mistrust, suspicion, discord, and shook sore
Their inward state of mind, calm region once
And full of peace, now tost and turbulent :
For understanding ruled not, and the will
Heard not her lore, both in subjection now
To sensual appetite, who from beneath
Usurping over sov'reign reason claimed
Superior sway.

(1) *P. L.*, VIII, 635.

(2) Bohn, vol. I, *Seconde Défense*, p. 295 : Unless you will subjugate the propensity to avarice, to ambition, and sensuality, and expell all luxury from yourselves and your families, you will find that you have cherished a more stubborn and intractable tyrant at home than you ever encountered in the field.

(3) *Ibid.*, p. 299 : You therefore who wish to remain free, either instantly become wise, or as soon as possible cease to be fools ; if you think slavery an intolerable evil, learn obedience to reason and the Government of yourselves.

(4) *Tenure of kings and magistrates*, Bohn, vol. II, p. 2.

En dépit de sa raison plus éclairée, sans être trompé,
Mais entraîné follement par le charme féminin.

Against his better knowledge, not deceived,
But fondly overcome by female charm.

Mais avec le « female charm », on touche à un ensemble de conceptions qui ont joué un rôle capital dans la pensée de Milton, justement parce qu'elles lui venaient de l'expérience la plus douloureuse de sa vie (1).

b) La chute en particulier : la sensualité.

La première conséquence de la chute est la sensualité, qui devient, en quelque sorte, le trait caractéristique de l'état de chute.

Milton suit en cela saint-Augustin (2) :

« Ils sentirent un nouveau mouvement dans leur chair devenue indocile en représailles de leur propre indocilité... Ce fut alors que la chair commença à convoiter contre l'esprit... Les mouvements de la concupiscence sont les suites du péché. »

Milton décrit ainsi le premier effet du fruit défendu, qu'il considère comme un aphrodisiaque (3) :

Ils nagent dans la joie et s'imaginent sentir
La divinité en eux leur faire pousser des ailes
Pour dédaigner la terre; mais ce fruit trompeur
Eut d'abord un effet bien différent
Et enflamma les désirs charnels. Adam jeta sur Ève
Un œil lascif, et elle, avec effronterie,
Le regarda. La luxure les brûle...

---

(1) V. ci-dessus, 1re partie : la Formation.
(2) V. ci-dessous, 3e partie, I, III, 3 (saint Augustin). *Cité de Dieu*, liv. XIII et XIV.
(3) *P. L.*, IX, 1010 :

They swim in mirth, and fancy that they feel
Divinity within them breeding wings,
Wherewith to scorn the earth. But that false fruit
Far other operation first display'd,
Carnal desire inflaming : he on Eve
Began to cast lascivious eyes; she him
As wantonly repaid; in lust they burn — —
But come! so well refresh'd, now let us play,
As meet is, after such delicious fare :
For never did thy beauty, since the day
I saw thee first, and wedded thee, adorn'd
With all perfections, so inflame my sense
With ardor to enjoy thee; fairer now
Than ever; bounty of this virtuous tree!
So said he, and forbore not glance or toy
Of amorous intent; well understood

Et Adam commença ainsi à faire appel à Ève :

« Viens donc, prenons notre plaisir,
Comme il est bon, après ce délicieux repas,
Car jamais, depuis le jour
Où je te vis pour la première fois et t'épousai, ornée
De toutes les beautés, jamais ta beauté n'a enflammé mes sens
D'une telle ardeur de jouir de toi, plus belle maintenant
Que jamais, par la vertu de cet arbre. »
Il parla ainsi et ne s'abstint pas de regards et de caresses
D'intention lascive bien comprise
Par Ève, dont les yeux lançaient un feu contagieux,
Il lui saisit la main, et vers un talus ombreux,
Couvert d'un toit épais de verdure,
Il la conduisit, et elle était loin de s'y refuser; les fleurs furent leur couche.
Les pensées, et les violettes, et l'asphodèle,
Et l'hyacinthe, le giron le plus frais et le plus doux de la terre.
Là, de l'amour et des jeux de l'amour, ils épuisèrent
A longs traits la coupe, et ce fut le sceau de leur faute commune,
La consolation de leur péché, jusqu'à ce que les rosées du sommeil
Les vainquirent, fatigués de leurs jeux amoureux.

C'est là la consommation de la chute, proprement l'état de chute. La preuve en est que la connaissance du bien et du mal ne leur vient pas après avoir mangé le fruit, mais après le transport sensuel; et la première manifestation de ce savoir nouveau est la honte sexuelle.

Ils se levèrent
Sortant de l'agitation, non du repos, et chacun regardant l'autre
Ils trouvèrent que leurs yeux s'étaient ouverts, et leurs esprits
Obscurcis (1).

Et Adam dit à Ève qu'il voit

Dans nos visages, les signes évidents
De l'ignoble concupiscence (2),

Of Eve, whose eye darted contagious fire.
Her hand he seiz'd; and to a shady bank,
Thick over-head with verdant roof imbowr'd
He led her nothing loth : flow'rs were the couch,
Pansies, and violets, and asphodel,
And hyacinth, earth's freshest softest lap.
There they their fill of love and love's disport
Took largely; of their mutual guilt the seal,
The solace of their sin : 'till dewy sleep
Oppress'd them, weary'd with their amorous play.

(1) *P. L.*, IX, 1052.
(2) *P. L.*, IX, 1077.

Et propose de

Couvrir ces parties du milieu du corps
Afin que ce nouveau venu, la honte,
N'y prenne pas son siège, et ne nous reproche pas notre ignominie (1).

C'est contre les entraînements de la sensualité que Raphaël avait averti Adam, en termes à peine voilés, à la fin de leurs entretiens :

Si le sens du toucher par lequel l'humanité
Se reproduit te semble un plaisir si cher,
Bien au-dessus de tous les autres, souviens-toi qu'il a été donné
Aux bêtes et à tous les animaux; il n'aurait pas été
Rendu commun, ni divulgué à tous, si aucun de ses délices
Eût été digne de dominer
L'âme de l'homme ou d'exciter sa passion (2).

C'est de cette passion surtout que l'ange parle un peu plus tard :

Prends garde que la passion n'entraîne
Ta raison... (3).

C'est qu'en effet si la chute est le triomphe de la passion en général, la passion principale et le désir le plus puissant sont dans l'inclination sexuelle, par laquelle se reproduit la race et se transmet la vie. Le désir sexuel est donc, pour ainsi dire, l'essence du désir. Dans son triomphe est donc essentiellement la chute de l'homme.

C'est dans la vie pratique, le désir qui occupe le plus de place, celui que Milton a dû condamner le plus souvent, a eu le plus en suscipion, le plus en horreur lorsqu'il s'empare de l'homme.

Enfin c'est celui qui a le plus torturé et humilié Milton lui-même, dans l'exaspération de la passion refoulée qui a produit les écrits sur le Divorce (4).

Et c'est ce désir qui oblitère le plus complètement la raison et entraîne l'homme aux pires folies, comme la douloureuse expérience du poète le lui avait appris. Or, en cette oblitération est le caractère abstrait essentiel de la chute.

Aussi y a-t-il toujours dans Milton une défiance profonde envers la femme, qui assiste à cette dégradation :

---

(1) *P. L.*, IX, 1096.

(2) *P. L.*, VIII, 579 :

But if the sense of Touch, whereby mankind
Is propagated, seem such dear delight
Beyond all other; think the same vouchsaf'd
To cattle, and each beast; which would not be
To them made common, and divulg'd, if aught
Therein enjoy'd were worthy to subdue
The soul of man, or passion in him move.

(3) *P. L.*, VIII, 636.

(4) V. ci-dessus, 1re partie.

Ta compagne, qui voit, quand tu es le plus dépouillé de ta raison (1).
Thy mate, who sees, when thou art seen least wise.

Milton, pour bien marquer le rôle essentiel de la sensualité dans la chute, transporte le même motif dans la chute de Satan.

Satan est tombé par orgueil. Mais dès la première nuit de la révolte, la sensualité naît en lui et sa chute se consomme dans l'ignominieux inceste. Milton paraphrase le texte de saint Jacques qui a sa valeur complète en anglais :

« Then when Lust hath conceived it bringeth forth Sin ; and Sin, when it is finished, bringeth forth Death (2). »

Satan est ainsi identifié à Lust. L'étude du *Paradis perdu* montre que Satan est une sorte de symbole du désir, opposé au Fils qui est la raison (3). « Lust » a donc le sens général de l' « evil concupiscence » du *Traité* (4), tout désir illégitime ; mais Milton marque de plus en ce désir, d'un trait si accusé qu'on l'a taxé de mauvais goût, « lust » au sens étroit, la luxure qui est, au sens étroit aussi, la chute.

La fille de Satan, « Péché », lui parle :

Devenue familière,
Je sus plaire, et mes grâces attrayantes gagnèrent
Les plus opposés ; et toi surtout, qui, très souvent,
Contemplant en moi ton image parfaite,
Devins amoureux ; et en secret tu t'abandonnas
Au plaisir avec moi, de sorte que mon sein conçut
Son fardeau croissant (5).

Et Satan répond avec une tendresse infernale et horrible, se souvenant

Des délices partagées avec toi au ciel, et des plaisirs
Alors doux, maintenant tristes au souvenir (6)...

3. L'État normal.

a) La bonne sensualité.

Mais pour Milton, le mal n'est pas le désir même. Le désir est normal et nécessaire. Le mal apparaît seulement lorsque le désir domine l'intelligence. Aussi la régénération de l'homme sera le triomphe de la raison sur la passion.

Lorsque le désir est approuvé par la raison, il est non seulement permis, mais bon et nécessaire, et commandé.

(1) *P. L.*, VIII, 579.
(2) Saint James, I, 15.
(3) V. ci-dessous, 3e partie.
(4) P. 259.
(5) *P. L.*, II, 761.
(6) *P. L.*, II, 816.

Il faut noter soigneusement que pour Milton le mal, la chute, la dégradation n'est pas l'état normal de l'homme.

La nature primitive était bonne, et la nature régénérée est bonne. En elle, le désir, pleinement approuvé par la raison, est légitime.

Milton se considère lui-même comme le type normal de l'homme sain, et il regarde ses désirs en face, non seulement sans honte, mais avec orgueil (1).

Il existe donc une sensualité qui est bonne. Milton reprend la distinction du XVIe siècle entre « Love » et « Lust ».

Raphaël pose nettement les différences :

> L'amour est bon pour toi, non la passion,
> En quoi l'amour véritable ne consiste pas. L'amour affine
> Les pensées et élargit le cœur; il a son siège
> Dans la raison, et est judicieux; c'est l'échelle
> Par laquelle tu peux monter à l'amour céleste,
> Et non t'enfoncer dans les plaisirs charnels. C'est pour cette raison
> Que ta compagne ne put être trouvée parmi les bêtes (2).

L'amour a son siège dans la raison. C'est dire que l'amour physique est légitime lorsque l'homme et la femme sont unis par les intérêts communs de la raison, de l'affection, de la religion, de toutes les inclinations supérieures.

Pour Milton, l'homme est un : l'âme n'est pas séparée du corps. L'être tout entier prend donc part même à l'amour physique : même les anges aiment physiquement (3). L'abomination se produit donc lorsque les inclinations inférieures de l'homme se satisfont sans que ses désirs supérieurs puissent participer à cet acte. C'est là la théorie qui est le fond des traités sur le divorce (4). C'est alors que l'homme est divisé contre lui-même et prostitue ce qu'il a de meilleur à ce qu'il a de plus vil.

Mais si, au contraire, l'inclination physique, loin de « terrasser l'âme de l'homme », « subdue the soul of man » (5), ne fait que réaliser sur le plan matériel l'âme tout entière, unir matériellement des êtres qui sont unis moralement et intellectuellement, alors la volupté est la consécration mystérieuse de tous les désirs légitimes de l'homme, et devient sacrée.

---

(1) V., pour les relations entre le caractère et la pensée de Milton, la 1re partie : La formation.

(2) *P. L.*, VIII, 588 :

> What higher in her society thou find'st
> Attractive, humane, rational, love still :
> In loving thou dost well, in passion not;
> Wherein true love consists not. Love refines
> The thoughts, and heart enlarges; hath his seat
> In reason, and is judicious : is the scale
> By which to heav'nly love thou may'st ascend :
> Not sunk in carnal pleasure : for which cause,
> Among the beasts, no mate for thee was found.

(3) V. ci-dessus, p. 154 : Le discours de Raphaël à ce sujet.

(4) V. ci-dessus, 1re partie.

(5) Raphaël, VIII, 584.

Adam répond à l'ange soupçonneux :

La procréation, commune à toutes les espèces,
Je la considère plus haute, et de beaucoup, dans le lit conjugal,
Et je la regarde avec respect, comme un mystère (1).

Aussi Milton place-t-il avant la chute l'hymne magnifique à l'amour conjugal :

Ève ne lui refusa pas
Les rites mystérieux de l'amour conjugal.
Quoi que puissent dire austèrement les hypocrites
Sur la pureté, et la sainteté du lieu, et l'innocence,
Accusant d'impureté ce que Dieu a déclaré
Pur, a commandé à quelques-uns, a permis à tous.
Notre Créateur nous a commandé de nous multiplier; qui nous dit de nous abstenir,
Sinon notre destructeur, l'ennemi de Dieu et de l'homme?
Salut, amour conjugal! loi mystérieuse, source véritable
Des générations humaines, seule propriété
Au Paradis, où toute autre chose était en commun.
Par toi, la sensualité adultère fut chassée de l'homme
Et s'en fut errer parmi les troupeaux des bêtes; par toi,
Qui es fondé sur la raison, fidèle, légitime et pur,
Les chers liens de la vie, et toutes les affections
Des pères, fils et frères, furent connus d'abord.
Loin de moi de te déclarer péché ou honte
Ou de croire que tu n'es pas à ta place dans les lieux les plus saints,
Toi dont le lit est proclamé sans souillure et chaste,
Maintenant ou dans le passé, suivant l'exemple des saints et des patriarches.
C'est ici que l'amour emploie ses traits dorés, et allume
Son flambeau fidèle et bat de ses ailes roses,
Ici qu'il règne et se réjouit et non dans le sourire acheté
Des prostituées, sans amour, sans joie, sans affection,
Jouissance accidentelle; ni dans les amours de cour,
Les danses mêlées, les masques légers, le bal de minuit,
Ou la sérénade que l'amant insatisfait chante
A sa belle orgueilleuse, qu'il ferait mieux de mépriser et de quitter.
Ces deux, bercés du chant des rossignols, s'endormirent embrassés,
Et sur leurs membres nus leur toit fleuri
Laissait tomber des roses que le matin remplaça (2).

---

(1) VIII, 597.
(2) *P. L.*, IV, 742 :

Nor turn'd, I ween,
Adam from his fair spouse; nor Eve the rites
Mysterious of connubial love refus'd :
Whatever hypocrites austerely talk
Of purity, and place, and innocence;
Defaming as impure what God declares

Milton est plein d'un respect religieux devant ce mystère des sources de la vie, qui est pur en soi, et noble, même dans ses instruments physiques. Le *Traité de la Doctrine* parle de « la semence humaine, la partie la plus noble et la plus intime de tout le corps » (1).

C'est que le désir est un élément fondamental de l'homme et ne peut être éliminé.

Aussi l'opinion de saint Augustin que « l'amitié masculine eût été un meilleur réconfort pour Adam, qui passa tant d'années obscurcies dans un monde vide avec une femme », est qualifiée de « crabbed opinion » (2).

Et Milton parle dans le traité sur le Divorce de « cette liberté légitime qui devrait être accordée aux hommes », et lorsqu'elle leur est refusée,

« lorsque le courant de la nature a été arrêté, la montée d'éléments inférieurs affecte par suffocation la tête et l'intelligence de rêveries et d'imaginations vaines (3). »

Mais ces désirs doivent être sanctionnés et guidés par la raison :

« Quoique l'œuvre de la chair fasse partie des fins du mariage, elle n'est vraiment légitime que si elle est effet de l'amour conjugal; elle doit procéder des principes intellectuels », et « de la raison (4). »

Un des bienfaits de cette sensualité légitime est de libérer l'homme de la sensualité mauvaise, d'expurger le désir, de chasser le mal :

Pure; and commands to some, leaves free to all.
Our Maker bids increase; who bids abstain,
But our destroyer, foe to God, and man?
Hail wedded love! mysterious law, true source
Of human offspring, sole propriety
In Paradise, of all things common else.
By thee adult'rous lust was driv'n from men,
Among the bestial herds to range; by thee,
(Founded in reason, loyal, just, and pure)
Relations dear, and all the charities
Of father, son, and brother, first were known.
Far be it, that I should write thee sin or blame!
Or think thee unbefitting holiest place;
Perpetual fountain of domestic sweets!
Whose bed is undefil'd and chaste pronounc'd,
Present, or past; as saints and patriarchs us'd.
Here, Love his golden shafts employs; here lights
His constant lamp; and waves his purple wings;
Reigns here and revels : not in the bought smile
Of harlots, loveless, joyless, un endear'd;
Casual fruition! nor in Court-amours,
Mix'd dance, or wanton mask, or midnight ball,
Or serenade, which the starv'd lover sings
To his proud Fair, best quitted with disdain.
These, lull'd by nightingales, embracing slept;
And on their naked limbs the flow'ry roof
Shower'd roses, which the morn repair'd.

(1) *T. C. D.*, p. 193.
(2) Bohn, vol. III, *Tetrac.*, p. 330.
(3) *Ibid.*, *Divorce*, p. 213. Cf. ci-dessus, p. 70.
(4) *Tetrac.*, p. 342.

By thee adulterous lust was driven from men
Among the bestial herds to range.

Car la satisfaction du désir légitime préserve l'homme du danger des passions.

C'est là un des buts du mariage qui est un « remède contre l'incontinence » (1). Mais ce but ne peut être atteint, même dans le mariage, que si les âmes sont d'accord et les esprits en harmonie :

« Si le mariage ne satisfait pas des désirs plus humains que les désirs sensuels, il ne peut être honorable de s'en servir pour réduire et satisfaire une luxure réciproque (2). »

L'état normal est donc pour Milton dans l'union des désirs de l'âme et de ceux du corps, dans la satisfaction harmonieuse de l'homme entier en l'amour conjugal.

Aussi Milton a placé la volupté au Paradis avant la chute, et à un moment où la luxure n'existait pas.

« Depuis la chute d'Adam, l'institution d'un remède contre l'incontinence est devenue une fin secondaire du mariage » (3), mais avant la chute cette raison n'existait pas ; et pourtant l'union conjugale « était nécessaire avant la chute (4) » dans la nature normale non corrompue.

Milton va plus loin et plus haut, selon son habitude, et sanctionne ses conceptions par ce qu'il considère en une certaine mesure comme l'exemple de Dieu même, dans le *Cantique des cantiques* (5) et ailleurs.

C'est qu'en effet cette conception de Milton dépasse la psychologie et va jusqu'à l'ontologie même. Dieu est le tout ; Dieu est la matière ; donc les instincts de la matière sont bons, et l'homme normal, qui est matière, remplit les fins de Dieu en satisfaisant ses désirs.

Our Maker bids increase, who bids abstain
But our destroyer, foe to God and Man !

C'est ici le centre même de la philosophie de Milton, le point où convergent d'une part, le travail de sa pensée abstraite, et d'autre part, l'expérience la plus intime et la plus douloureuse de sa vie (6).

b) La conception de la femme.

De ces idées sur la sensualité résultent pour Milton deux conclusions :

D'abord la nécessité de la femme, et pour la satisfaction du désir normal,

---

(1) *T. C. D.*, p. 239.

(2) *Divorce*, I, p. 192. Nous ne pouvons rappeler ici qu'une faible partie des textes cités à ce sujet dans notre première partie, p. 66 et suiv.

(3) *T. C. D.*, p. 239.

(4) *Divorce*, p. 190 et p. 389-390 du *Tétrachordon*.

(5) V. 1re partie, p. 75 (*Tétrachordon*). « Dieu lui-même ne nous cache pas ses propres récréations. » Et Salomon célèbre les plaisirs du Christ et de l'Église « bien au delà de la limite où commencent les voluptés de la chair ».

(6) V. ci-dessus p. 118-120 (1re partie), peut-être est-ce ici le point de départ d'une grande partie des idées, même métaphysiques, de Milton.

et pour la régularisation de la passion, que l'amour conjugal soumet à la raison;

Ensuite l'infériorité de la femme qui, malgré tout, reste l'instrument de la sensualité.

Ces conceptions fondamentales se retrouvent même lorsque Milton considère la femme d'un point de vue plus élevé.

La femme ne peut, à cause de son rôle passionnel, participer pleinement à l'intelligence. Elle ne peut y participer qu'en tant qu'elle lui est soumise, comme le désir n'est légitime qu'en tant qu'il est dominé par la raison. Et c'est l'homme qui est le représentant de la raison pure :

He for God only, she for God in him (1).

Ainsi la femme, qui représente le sentiment, le désir, doit être soumise à l'homme, qui représente l'intelligence. Lorsque la situation inverse se présente, c'est la chute, et les catastrophes surviennent.

Dans le récit de la chute, au IX[e] livre, Ève, entraînée par ses sentiments, est aveuglée dans son intelligence, parce que son intelligence est de qualité inférieure. Adam, au contraire, voit clair. Mais il tombe, parce que lui, l'intelligence qui voit clair, permet à Ève, la passion aveugle, de le mener :

Against his better knowledge, not deceived,
But fondly overcome by female charm.

Toutes les idées de Milton sur la femme et le rôle de la femme dérivent donc de ses deux principes généraux : le désir ne doit ni ne peut être rejeté; mais le désir doit être soumis à la raison.

Sur ces bases, Milton atteint à un très haut et très pur idéal du mariage et de la femme.

Les deux
Ne semblaient pas égaux, leur sexe ne l'étant pas;
Il était fait pour la méditation et le courage,
Elle pour la douceur et la grâce attrayante,
Lui pour Dieu seul, elle pour Dieu par lui.
Le beau front large d'Adam et son œil sublime déclaraient
Son pouvoir absolu; et ses boucles d'hyacinthe
Séparées sur le devant tombaient de façon virile
En touffe, mais pas au-dessous de ses larges épaules.
Mais elle, comme un voile descendant jusqu'à sa fine ceinture,
Portait ses tresses dorées, sans ornement
Et sans art, mais ondoyantes et en boucles échappées,
Comme la vigne roule ses tendrons, et cela montrait
Sa sujétion, mais à une domination adoucie,
Sujétion consentie par elle, et qu'il n'avait besoin que d'accepter,

(1) *P. L.*, IV, 299.

Consentie avec une soumission chaste, un orgueil timide,
Et une retenue douce et amoureuse (1).

Adam sait qu'elle lui est inférieure :

(Dieu) sur elle a répandu
Trop d'ornement, en son apparence extérieure
Trop travaillée, mais en elle-même moins finie.
Car je comprends que, dans le but premier
De la nature, elle m'est inférieure en intelligence,
Et dans ces facultés internes, qui sont les plus précieuses;
Et aussi son extérieur ressemble moins
A l'image de Celui qui nous créa tous deux, et exprime moins
Le caractère de cette domination qui nous fut donnée
Sur les autres créatures (2).

Et Ève accepte cette infériorité, non comme une dégradation, mais comme un privilège de plus, puisqu'elle a ainsi plus à recevoir, plus à admirer, plus à posséder (3).

Elle dit à Adam :

O toi, pour qui
Et de qui je fus formée, chair de ta chair,
Et sans qui mon être n'a point de but, mon guide

---

(1) *P. L.*, IV, 295 :

Though both
Not equal, as their sex not equal seem'd :
For contemplation he, and valor form'd;
For softness she, and sweet attractive grace;
He, for God only; she, for God in him.
His fair large front, and eye sublime, declar'd
Absolute rule; and hyacinthine locks
Round from his parted forelock manly hung
Clustring, but not beneath his shoulders broad.
She, as a veil, down to the slender waist
Her unadorned golden tresses wore,
Dishevel'd; but in wanton ringlets wav'd,
As the vine curls her tendrils, which imply'd
Subjection, but requir'd with gentle sway;
And by her yielded, by him best receiv'd :
Yielded with coy submission, modest pride,
And sweet reluctant amorous delay.

(2) *P. L.*, VIII, 536 :

At least, on her bestow'd
Too much of ornament; in outward show
Elaborate; of inward, less exact.
For well I understand in the prime end
Of nature, her th' inferior; in the mind,
And inward faculties, which most excel :
In outward also her resembling less
His image who made both, and less expressing
The character of that dominion given
O'er other creatures.

(3) *P. L.*, IV, 440.

Et ma tête, ce que tu as dit est juste et vrai,
Car à Lui nous devons en vérité toutes louanges,
Et des grâces quotidiennes : Moi surtout, qui ai de beaucoup
La part la plus heureuse, puisque je jouis de ta présence,
Toi qui es tellement au-dessus de moi, alors que toi
Tu ne peux trouver nulle part de compagnon qui t'égale (1).

Elle reconnaît, avec une modestie qui est à demi coquetterie et certitude de son pouvoir :

Je vois
Combien la beauté est dépassée par la grâce masculine,
Et la sagesse en qui est seule la beauté (2).
Auteur et maître de mon être, ce que tu commandes,
Je le fais sans raisonner, c'est Dieu qui le commande,
Dieu est ta loi, tu es la mienne (3).

Mais, d'autre part, la femme est nécessaire à l'homme, remplit un vide de son être, complète en lui des lacunes autrement irrémédiables.

Os de mes os, chair de ma chair, elle est moi-même
Devant moi; femme est son nom, d'homme
Tirée;
Ils seront une chair, un cœur, une âme (4).

Et il dit à Ève, en la voyant pour la première fois :

Pour te donner l'être, je t'ai prêté,
Tirée de mon sein, du plus près de mon cœur,
De la substance de ma vie, afin de t'avoir à mon côté
Pour toujours, ma consolation faite pour moi seul :

---

(1) To whom thus Eve reply'd. O thou! for whom,
And from whom I was form'd; flesh of thy flesh,
And without whom am to no end; my guide,
And head! what thou hast said is just and right.
For we to Him indeed all praises owe,
And daily thanks; I chiefly who enjoy
So far the happier lot, enjoying thee
Pre-eminent by so much odds; while thou
Like consort to thyself canst nowhere find.

(2) *P. L.*, IV, 489.

How beauty is excell'd by manly grace,
And wisdom, which alone is truly fair.

(3) *P. L.*, IV, 636.

My author and my disposer, what thou bidd'st,
Unargued I obey; so God ordains,
God is thy law, thou mine.

(4) *P. L.*, VIII, 496.

Bone of my bone, flesh of my flesh, myself
Before me, woman is her name, of man
Extracted —
And they shall be one flesh, one heart, one soul.

Partie de mon âme, je te cherche, je t'exige,
Comme la moitié de moi-même (1).

La femme a donc pouvoir sur l'homme qui a besoin d'elle : D'abord par la passion, qui par la femme seule s'empare de lui. Adam dit :

Je trouve
En toutes autres choses du plaisir, il est vrai, mais de telle sorte
Que je le puis accepter ou refuser, sans que mon âme soit troublée,
Ni mes désirs trop véhéments; j'entends la délicatesse
Du goût, de la vue, les odeurs, les herbes, les fruits et les fleurs,
La marche, et la mélodie des oiseaux; mais ici
Il en est bien autrement, je contemple avec transports,
Avec transports je touche; ici j'ai senti pour la première fois la passion,
Émotion étrange pour moi qui dans tous mes autres plaisirs
Reste supérieur et non ému, mais en ceci seulement faible
Contre le charme de la puissance de la beauté;
Peut-être que la nature a failli en moi et a laissé quelque partie
Insuffisamment formée et incapable de soutenir cela;
Ou peut-être elle a extrait de mon côté
Plus qu'il ne fallait (2).

Ainsi la passion est fondée sur le besoin, sur un manque dans la formation même de l'homme.

Mais la femme a pouvoir aussi de par la plus grande délicatesse de ses sentiments :

Ni sa forme pourtant si belle, ni rien
Dans la procréation, commune à toutes les espèces...

---

(1) *P. L.*, IV, 483.

— to give thee being I lent
Out of my side to thee nearest my heart,
Substantial life, to have thee by my side
Henceforth; an individual solace dear;
Part of my soul I seek thee and thee claim
My other half.

(2) *P. L.*, VIII, 524 :

I must confess to find
In all things else delight indeed; but such
As us'd or not, works in the mind no change,
Nor vehement desire : these delicacies
I mean of taste, sight, smell, herbs, fruits, and flow'rs,
Walks, and the melody of birds : but here
Far otherwise, transported I behold,
Transported touch : here passion first I felt,
Commotion strange! in all enjoyments else
Superior, and unmov'd : here only weak,
Against the charm of beauty's pow'rful glance.
Or nature fail'd in me, and left some part
Not proof enough such object to sustain :
Or from my side subducting, took perhaps
More than enough.

Ne fait mes délices autant que ces actes gracieux,
Ces mille délicatesses qui tout le jour jaillissent
De tous ses mots et de tous ses actes, mêlées d'amour
Et de douce soumission (1).

C'est là surtout le « female charm » et l' « attractive grace » qui reviennent toujours dans la poésie miltonienne quand le sujet est la femme.

Mais ce double pouvoir de la femme sur l'homme tout entier, sur ses inclinations supérieures et ses besoins élémentaires, la rend très dangereuse. L'homme est toujours sujet à être

Fondly overcome by female charm.

Car toujours la femme représente le désir, la puissance redoutable et perverse, et doit être dominée, pour être bonne, par la raison.

L'ange le rappelle sévèrement à Adam :

N'accuse pas la nature, elle a rempli son rôle;
Remplis le tien et ne doute jamais
De la sagesse; elle ne t'abandonne jamais si tu
Ne la chasses pas, quand tu as le plus besoin d'elle,
En attribuant plus que leur mérite à des choses
Moins excellentes, comme tu le perçois toi-même.
Qu'admires-tu donc qui cause tes transports?
Sa forme? Belle sans doute, et bien digne
De ta tendresse, de ton respect, de ton amour,
Non de ton esclavage; pèse-la, et pèse-toi,
Puis juge; souvent rien n'est plus profitable
Que l'estime de soi, fondée sur la justice et le droit,
Et bien comprise : mieux tu sauras cela
Et plus elle te reconnaîtra comme sa tête,
Et à la réalité fera céder ses apparences.
Elle fut ornée afin de te plaire davantage,
Elle inspire une sorte de terreur, afin que tu puisses l'aimer avec respect,
Ta compagne, qui voit quand tu es le plus dépouillé de ta raison (2).

---

(1) *P. L.*, VIII, 595 :

Neither her outside form'd so fair, nor aught
In procreation common to all kinds,
(Though higher of the genial bed by far,
And with mysterious reverence I deem)
So much delights me, as those graceful acts,
Those thousand decencies that daily flow
From all her words and actions, mix'd with love,
And sweet compliance.

(2) *P. L.*, VIII, 561.

To whom the angel with contracted brow :
Accuse not Nature, she hath done her part;
Do thou but thine, and be not diffident
Of Wisdom; she deserts thee not, if thou

Et Dieu dit à Adam, après la chute (1) :

Était-elle ton Dieu, que tu lui obéis
Au lieu d'obéir à la voix de Dieu? Était-elle ton guide,
Ton supérieur ou même ton égale, que tu abdiquas
Devant elle ta virilité et la place
Où Dieu t'avait placé au-dessus d'elle, faite de toi
Et pour toi, dont la perfection dépasse de beaucoup la sienne
En vraie dignité? Elle était, il est vrai, parée
Et charmante, afin d'obtenir
Ton amour, non ta sujétion ; et ses facultés
Étaient de celles qui doivent être gouvernées
Et qui ne doivent pas gouverner, ce qui était ton rôle.

Lorsque la femme n'est pas convenablement dominée par la raison, elle devient, en effet, la source principale du mal et cause

d'innombrables
Troubles sur la terre par les pièges féminins
Et la liaison trop intime avec ce sexe...
Ce qui causera des calamités infinies
Dans la vie humaine et ruinera la paix domestique (2).

Dismiss not her, when most thou need'st her nigh,
By attributing overmuch to things
Less excellent, as thou thyself perceivest.
For what admir'st thou, what transports thee so?
An outside? fair no doubt, and worthy well
Thy cherishing, thy honouring, and thy love,
Not thy subjection : weigh with her thyself;
Then value : oft times nothing profits more
Than self-esteem, grounded on just and right,
Well managed : of that skill the more thou know'st,
The more she will acknowledge thee her head,
And to realities yield all her shows;
Made so adorn for thy delight the more,
So awful, that with honour thou may'st love
Thy mate, who sees when thou art seen least wise.

(1) *P. L.*, X, 144 :

To whom the Sov'reign Presence thus reply'd.
Was she thy God, that her thou didst obey,
Before His voice? Or was she made thy guide,
Superior, or but equal? that to her
Thou didst resign thy manhood, and the place
Wherein God set thee above her, made of thee,
And for thee : whose perfection far excell'd
Hers, in all real dignity. Adorn'd
She was indeed, and lovely to attract
Thy love; not thy subjection : and her gifts
Were such, as under government well-seem'd;
Unseemly to bear rule : which was thy part.

(2) *P. L.*, X, 897. — innumerable
Disturbances on earth through female snares

Et Adam est tenté de rejeter sur la femme les causes du mal :

Je vois toujours que la teneur du malheur de l'homme
Vient de la même source et commence en la femme.

Mais l'archange Michel le rappelle à la réalité : l'homme est responsable pour la femme, et si elle devient l'instrument du mal, la faute en est à l'homme :

Son malheur vient de sa faiblesse efféminée
Car il devrait mieux tenir sa place
Par la sagesse et les dons supérieurs qu'il a reçus (1).

Et l'on trouve dans *Samson* les conclusions du poète sur ce point (2),

---

And strait conjunction with this sex —
Which infinite calamity shall cause
To human life, and household peace confound.

(1) *P. L.*, XI, 632.

— « But still I see the tenor of man's woe
Hold on the same, from woman to begin »
« From man's effeminate slackness it begins »,
Said th'angel, « who should better hold his place,
By wisdom, and superior gifts receiv'd ».

(2) *Samson*, 1010 à 1060 :

It is not virtue, wisdom, valour, wit,
Strength, comeliness of shape, or amplest merit,
That woman's love can win or long inherit ;
But what it is, hard is to say,
Harder to hit,
Which way soever men refer it,
Much like thy riddle, Samson, in one day
Or seven, though one should musing sit —
Is it for that such outward ornament
Was lavished on their sex, that inward gifts
Were left for haste unfinished, judgment scant,
Capacity not raised to apprehend
Or value what is best
In choice, but oftest to affect the wrong?
Or was too much of self-love mixed,
Of constancy no root infixed,
That either they love nothing, or not long?
Whate'er it be, to wisest men and best
Seeming at first all heav'nly under virgin veil,
Soft, modest, meek, demure,
Once joined, the contrary she proves, a thorn
Intestine, far within defensive arms
A cleaving mischief, in his way to virtue
Adverse and turbulent, or by her charms
Draws him awry enslaved
With dotage, and his sense depraved
To folly and shameful deeds which ruin ends.
What pilot so expert but needs must wreck,
Imbarked with such a steersmate at the helm?
Favoured of heav'n who finds
One virtuous, rarely found,

curieusement et fantastiquement exprimées; et l'on y voit que dans son esprit, après tout, le problème de la femme était loin d'être absolument résolu :

Ce n'est pas la vertu, la sagesse, la valeur, l'esprit,
La force, la beauté, ou le plus grand mérite
Qui peuvent gagner l'amour de la femme ou le retenir longtemps,
Mais ce que c'est, il est difficile de le dire
Et plus encore de le savoir...
Est-ce que, pour avoir trop dépensé à orner ce sexe
A l'extérieur, le Créateur,
A court de temps et de matière, laissa les dons intérieurs incomplets,
Le jugement faible, la raison insuffisamment haute pour comprendre
Ou apprécier ce qui est le mieux
Dans ses choix, mais le plus souvent préférant le mauvais?
Ou bien trop de l'amour de soi y fut-il mêlé,
Ou bien la racine de la constance ne fût-elle assez enfoncée
Qu'elles n'aiment rien, ou que si peu de temps?
Quoi qu'il en soit, aux hommes les meilleurs et les plus sages,
Elle semble d'abord toute céleste sous le voile virginal,
Douce, modeste, humble, soumise,
Mais une fois épousée, elle se révèle le contraire, une épine
Intestine, bien à l'intérieur des armes défensives,
Une maladie qui s'attache à l'homme, dans son chemin vers le bien,
Son adversaire turbulent, ou bien par ses charmes
Le tire hors de sa route, esclave
De sa folie, et son sens dépravé
Jusqu'à commettre des actes insensés et honteux qui finissent par sa perte.
Quel navigateur assez expert pour ne pas faire naufrage,
S'il s'embarque avec un tel timonier au gouvernail?
Favorisé du ciel, celui qui trouve
Une femme vertueuse, rarement rencontrée,
Qui réunit les vertus domestiques[1]:
Heureuse est sa maison! son chemin vers la paix est aplani,
Mais la vertu qui surmonte toutes difficultés

That in domestic good combines :
Happy that house! his way to peace is smooth;
But virtue, which breaks through all opposition,
And all temptation can remove,
Most shines and most is acceptable above.
Therefore God's universal law
Gave to the man despotic power
Over his female in due awe,
Nor from that right to part an hour,
Smile she or lour :
So shall he least confusion draw
On his whole life, not swayed
By female usurpation, or dismayed.

Et écarte toutes les tentations
Est la plus brillante et la plus acceptable à Dieu.
Donc, la Loi universelle du Créateur
A donné à l'homme un pouvoir absolu
Sur sa femelle qui le doit craindre,
Et lui ne doit pas abandonner son droit une seule heure,
Qu'elle sourie ou qu'elle pleure.
Ainsi attirera-t-il le moins de calamité
Sur sa vie entière, s'il n'est ni dominé
Par l'usurpation féminine, ni terrifié par elle.

Il y a dans cette étonnante invective, où le sens de l'humour se mêle si richement à la férocité, l'amertume de l'homme qui a souffert et le désappointement du philosophe qui n'a pas réussi à comprendre.

Même ici, quatre vers demeurent au milieu du déluge d'amertume, comme des restes d'une terre engloutie, les « témoins » d'un idéal qui ne s'est pas réalisé pour le poète et qui ne se réalise, croit-il, que bien rarement sur la terre.

C'est dans les œuvres en prose que cet idéal de l'union de l'homme et de la femme, dans le mariage et l'amour, est exprimé avec le plus de précision :

Une très haute idée des possibilités de la femme est à la base des traités de Milton sur le divorce. La femme doit être la compagne de l'homme dans tout ce qu'il a de meilleur :

« Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul », a dit l'Écriture; et Milton commente cette parole :

« Par cette expression « être seul », Dieu n'indique pas seulement la non-satisfaction des désirs physiques (the want of copulation), car l'homme n'est pas moins seul si on lui donne la compagnie d'un corps, lorsque ce corps ne contient pas un esprit digne de l'homme. C'est une œuvre plus digne des soins et des plans de Dieu que de prendre en considération la partie la plus exaltée de l'homme, qui est son esprit, et naturellement de faire passer ensuite les formalités et les besoins du corps (1). »

Et la doctrine est répétée en cent endroits.

Milton cherche son idéal dans le sein de Dieu même et assimile le rôle de la femme devant l'homme à celui de la Sagesse se jouant éternellement devant Dieu.

Comme Dieu même, l'homme a besoin de se récréer, de trouver dans la communion avec un être approprié le repos, la consolation et la force. Le rôle de la femme est essentiellement cette récréation de l'homme, au sens le plus élevé de ce mot, dans l'harmonie des intérêts partagés et des idées communes, dans une région où l'homme n'a plus d'efforts à faire pour être compris, mais trouve naturellement pleine sympathie pour tout ce qu'il y a de meilleur en lui.

Même ici, Milton ne donne pas à la femme l'égalité. La femme reste toujours le charme reposant et fortifiant. Elle est faite pour l'homme. Mais c'est là sa

---

(1) *Tétrachordon*, Bohn, vol. III, p. 332.

raison d'être, et sans ce besoin de l'homme, elle n'eût pas été créée. Il ne peut, dans l'esprit du poète, y avoir aucune dégradation à accepter le rôle de la Sagesse devant l'Éternel. Milton exalte, autant qu'il le peut, le rôle de la femme; mais ce rôle lui est marqué par une philosophie générale que Milton ne peut abandonner : la femme est le désir qui doit être subordonné à l'homme-intelligence pour le bien et la gloire de tous deux. C'est alors que la femme a sa plus grande puissance et joue son plus beau rôle : elle est pour l'homme la source de sa force intime.

« L'amour conjugal naît donc d'une aptitude commune aux causes finales du mariage : aide et compagnie dans le commerce religieux, civil et domestique, ce qui inclut en tant que fin secondaire la satisfaction des désirs naturels (1). »

L'argument de fond des traités sur le Divorce est ainsi qu'il est légitime pour l'époux de se séparer d'une femme qui ne peut avoir avec lui ce commerce supérieur du cœur et de l'intelligence (2).

On ne peut donc accuser Milton de rabaisser le rôle de la femme, et notamment dans les cas particuliers, il se plaisait à reconnaître la supériorité de certaines personnalités féminines (3).

Il pousse, en effet, ses principes jusqu'au bout. L'intelligence doit dominer dans l'union des sexes, et si l'intelligence est chez la femme, c'est elle qui est de droit la tête de l'association :

« Non qu'on n'admette des exceptions dans certains cas, si la femme est supérieure à l'homme en prudence et en habileté et qu'il soit d'accord de lui céder, car alors intervient une loi supérieure et plus naturelle encore : le plus sage gouverne le moins sage, sans distinction de sexe (4). »

Il est vrai que c'est là une exception pour Milton; son expérience de la vie lui a enseigné que généralement l'homme est de droit le maître. Mais même alors la dignité de la femme est pleinement sauvegardée.

« L'homme ne doit pas la traiter comme une servante, mais l'admettre à partager cet empire que Dieu lui a donné, sinon en toute égalité, du moins de généreuse façon, comme étant son image et sa gloire; car la gloire n'est pas petite pour lui qu'une créature si semblable à lui lui soit soumise (5). »

Même dans la première explosion de sa colère et de sa passion dans la *Doctrine et dicipline du Divorce*, Milton n'a pas blasphémé sa haute foi en l'idéal féminin. La femme doit participer à tout ce qu'il y a de plus haut dans l'homme.

Le but de Dieu en instituant le mariage est

---

(1) *Tétrac.*, p. 342.

(2) V. ci-dessus, 1re partie, pour ces traités.

(3) V. par exemple Masson, sur l'amitié de Milton et de Lady Ranelagh.

(4) *Tétrac.*, p. 325. Not but that particular exceptions may have place, if she exceed her husband in prudence and dexterity, and he contentedly yield : for then a superior and more natural law comes in, that the wiser should govern the less wise, whether male or female.

(5) *Tetrac.*, III, p. 325 : Nevertheless man is not to hold her as a servant, but receives her into a part of that empire which God proclaims him to, though not equally, yet largely, as his own image and glory : for it is no small glory to him, that a creature so like him should be made subject to him.

« de satisfaire ce désir innocent et intellectuel que Dieu même a mis dans l'âme humaine (1). »

« Si l'esprit ne peut avoir par le mariage cette société qu'il a le droit, raisonnablement et humainement, de désirer, ce mariage n'est pas une association humaine (2). »

Le *Traité de la Doctrine* résume, sous forme dogmatique, la doctrine finale, la même que dans les écrits de la jeunesse :

« Le mariage consiste dans l'exercice mutuel de la bienveillance, de l'aide et de la consolation entre les époux (3).

» Les plaisirs de la société (sont dans les fins du mariage) et sont incompatibles avec l'isolement qui résulte de l'aversion. L'aide conjugale ne vient que de l'amour.

» Il est évident que l'affection conjugale est de plus d'importance et de plus haute excellence que le lit nuptial lui-même, et plus digne d'être considérée comme la fin première de l'institution du mariage (4). »

Ainsi pour Milton, la femme est essentiellement différente de l'homme, et nécessairement différente; sa présence ne peut être remplacée par « l'amitié masculine » (5). Elle contient un élément nécessaire à l'homme.

C'est seulement par leur union, en « esprit » et « âme », par la participation de la femme aux occupations intellectuelles de l'homme aussi bien qu'à sa vie physique et sensuelle, que les deux atteignent à leur perfection. Mais dans cette harmonie finale, la femme reste soumise à l'homme, non comme une esclave à son maître, mais comme une reine à son roi.

Il faut ajouter cependant un trait chevaleresque et délicat à ce tableau. Milton a senti que le charme subtil de la femme est supérieur à l'intelligence et à l'homme. Le psychologue et l'artiste en lui ont vu que le charme le plus exquis de la vie lui vient lorsque l'intelligence après tout se laisse aller, volontairement s'abandonne, et abdique devant le beau vivant. C'est là le triomphe ultime de la femme.

Adam dit :

Et cependant, quand je m'approche
De sa charmante beauté, elle semble si parfaite,
Si complète en elle-même, si noblement consciente
De ce qu'elle est, que ce qu'elle veut ou dit
Semble ce qu'il y a de plus sage, de plus vertueux, de meilleur.
Tout savoir supérieur s'incline devant elle,
Dégradé. La sagesse conversant avec elle
Perd contenance et semble être stupidité;
L'autorité et la raison sont ses servantes
Comme si elle avait été placée la première, et non faite après,
Par occasion ; et pour parfaire tout cela,

---

(1) III, p. 205.
(2) III, p. 210.
(3) *T. C. D.*, p. 239.
(4) P. 252.
(5) *Tétrac.*, p. 332.

La grandeur d'âme et la noblesse ont en elle
Leur plus magnifique demeure, et créent une sainte terreur
Autour d'elle, ainsi qu'une garde angélique (1).

Mais l'exquise « flavour » de ce charme est le plein consentement de l'intelligence à sa propre abdication, et Adam a le dernier mot :

Sa douce soumission déclare véritable
L'union de nos esprits : en nous deux, une seule âme;
Harmonie dans le couple conjugal plus ravissante
A contempler que les sons harmonieux à entendre.
Mais de tout cela, je ne suis pas l'esclave : ... Je reste libre
De choisir ce qui est le mieux, et de suivre ce que je choisis (2).

L'intelligence consent à se laisser distraire par l'amour, et l'amour de la femme est pour l'homme le repos, et la source de forces nouvelles; ce qu'est pour Dieu la Sagesse, se jouant éternellement devant lui (3).

c) La raison triomphante.

C'est une erreur — proprement un sophisme — qui a produit la chute. « Deceived » est le terme que Milton applique à nos premiers parents (4) : trompés, et trompés par les arguments que fournissent les passions pour circonvenir la raison quand elle leur est opposée.

---

(1) *P. L.*, VIII, 548 :

Yet when I approach
Her loveliness, so absolute she seems
And in herself complete, so well to know
Her own, that what she wills to do or say
Seems wisest, virtuousest, discreetest, best :
All higher knowledge in her presence falls
Degraded, wisdom in discourse with her
Loses discountenanced, and like folly shows :
Authority and reason on her wait,
As one intended first, not after made
Occasionally; and, to consummate all,
Greatness of mind and nobleness their seat
Build in her loveliest, and create an awe
About her, as a guard angelic placed.

(2) *P. L.*, VIII, 604 :

Which declare unfeign'd
Union of mind, or in us both one soul;
Harmony to behold in wedded pair
More grateful than harmonious sound to th' ear.
Yet these subject not : I to thee disclose
What inward thence I feel; not therefore foil'd :
Who meet with various objects, from the sense
Variously representing; yet still free,
Approve the best, and follow what I approve.

(3) *Tetrac.*, p. 331.
(4) *P. L.*, IX, 998; *P. R.*, I, 50, etc.

Ainsi dans Le Dante, les damnés ont « perdu le bien de l'intelligence ».

C'est là l'état de damnation, de chute : l'intelligence aveuglée par les passions ou la sentimentalité.

L'intelligence rétablit tout quand elle triomphe des arguties et des forces de la passion :

But to vanquish *by wisdom* hellish wiles (1).

Donc, la rédemption est le retour de l'intelligence. Et ce triomphe de la raison s'accomplit non sur la croix, mais dans le désert (2) où le démon essaie de tromper le Christ en faisant appel à ses passions, à ses besoins physiques, à son ambition, à son orgueil.

Tout le *Paradis reconquis* est la lutte entre l'intelligence et les passions, non sur le plan de l'action, mais sur le plan purement intellectuel de la discussion.

L'intelligence triomphe, l'homme est régénéré et libre, car

what obeys reason is free (3).

Mais pour assurer ce triomphe de la raison, pour rétablir l'homme normal dans son état naturel, une nouvelle intervention du Créateur est nécessaire.

Cette seconde création est ce qui constitue proprement la religion particulière de Milton.

---

(1) *P. R.*, I, 175.
(2) V. ci-dessous, 3e partie, sur le *Paradis reconquis*.
(3) *P. L.*, IX, 351. « Ce qui obéit à la raison est libre. »

CHAPITRE IV

RELIGION : LA SECONDE CRÉATION. LA RÉGÉNÉRATION

1. La seconde création.

Le mal s'est introduit dans la première création par le libre arbitre qui a fait dominer la passion.

Pour arriver à ses fins, Dieu concentre, au sein de la première, une seconde création :

En « le Fils », qui avait créé, et de qui avait été créé le monde, se forme : « Le Christ », qui crée, et de qui sont créés, les élus.

Il les tire de lui-même, ils sont ses « membres », il s'incarne en eux — comme le Fils s'était matérialisé dans le monde.

Comme le Fils est le monde créé,

le Christ est l'Homme élu, le « Greater Man », l'humanité régénérée, l'ensemble des hommes qui méritent le nom d' « Homme ».

Le tableau de l'être peut donc être construit ainsi :

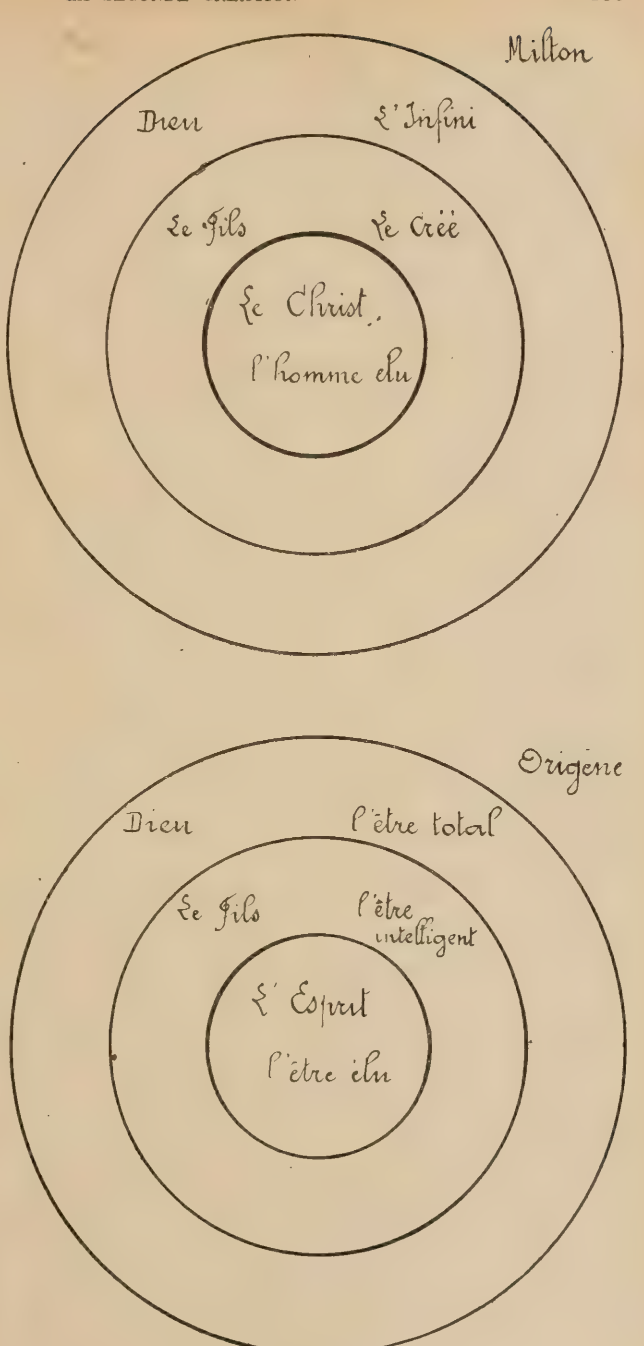
Il faut remarquer, d'ailleurs, que ce genre de spéculation n'est pas particulier à Milton : on le trouve dans le christianisme primitif et le platonisme.

Origène a une conception semblable de l'ensemble des êtres quand il dit (1) :

« Le Père embrasse tout ce qui existe, le Fils est borné aux seuls êtres intelligents, et l'Esprit aux seuls élus. »

Et Origène même n'aurait fait que commenter un texte assez énigmatique de Platon :

« Le grand roi étant au milieu des choses, et toutes choses ayant été faites pour lui, puisqu'il est l'auteur de tout bien, le second roi est cependant au milieu des secondes choses, et le troisième au milieu des troisièmes choses. »



(1) Ces deux textes sont cités par J. de Maistre : *Soirées de Saint-Pétersbourg, Éclaircissement sur les sacrifices,* vol. II, p. 381 et 382. Le Fragment d'Origène est conservé par Photius, t celui de Platon vient de Epist. VI ad Dyonis. Milton a dû connaître les deux textes.

Or, le Christ, pour Milton, c'est :
(1°) L'intelligence qui, dans l'homme, vient dominer les passions
(2°) en s'incarnant dans un groupe d'hommes qui sont les élus.

2. Le Christ : Intelligence triomphant des passions.

Milton nous rappelle d'abord que cette régénération nous vient de Dieu, et que par elle ce sont ses plans qui s'exécutent :

« Le Père est souvent appelé Notre Sauveur, parce que c'est par ses plans éternels et sa grâce seule que nous sommes sauvés (1). »

C'est Dieu lui-même qui, voyant le mal, a pris en main l'œuvre du Salut, et ce Dieu est le Dieu Créateur, le Fils :

« Celui par qui toutes choses avaient été faites dans le ciel et dans la terre, Celui qui, au commencement, était le Verbe, et Dieu avec Dieu, et quoique n'étant pas suprême, pourtant était le Premier Né » (2).

C'est donc une seconde concentration de Dieu à l'intérieur de la première (le Fils) qui forme le Christ. Dans les chapitres sur la Régénération, Milton emploie soigneusement le mot « Christ » qui ne s'applique qu'au Sauveur des hommes, alors que le mot « Fils » s'applique au créateur du monde. Les deux sont un, mais le Fils est plus grand que le Christ : le Christ est partie du Fils.

Le Christ est essentiellement l'Intelligence :

« Sa fonction prophétique se compose de deux parties : l'une externe, la promulgation de la vérité divine; l'autre interne, l'illumination de l'entendement (3). »

Il est l'Intelligence qui donne à l'homme la liberté, car :

what obeys reason is free

et on a vu que la liberté, c'est la subjugation de la passion.

Il vient

« pour rendre à l'homme, plus complètement qu'auparavant, l'exercice de ses facultés naturelles en ce qui concerne son pouvoir de former un jugement droit et de manifester son libre arbitre (4). »

Milton ajoute :

« Le vieil homme étant détruit par lui (5). »

Or, ce « vieil homme », c'est « la concupiscence mauvaise », la passion, et Milton l'a ainsi interprété en parlant de la chute (6).

Cette domination de l'intelligence est une nouvelle création :

« La fin de la rénovation surnaturelle est de créer à nouveau, pour ainsi

---

(1) *T. C. D.*, p. 285.
(2) *T. C. D.*, p. 288.
(3) *T. C. D.*, p. 290.
(4) *T. C. D.*, p. 327.
(5) *T. C. D.*, p. 328.
(6) *T. C. D.*, p. 259.

dire, l'homme intérieur et d'infuser d'en haut des facultés nouvelles et surnaturelles dans l'esprit des élus. Ceci est la régénération, et on dit que les régénérés sont *plantés dans le Christ.* »

« La régénération est ce changement opéré par le Verbe et l'Esprit, par lequel, le vieil homme étant détruit, l'homme intérieur est régénéré par Dieu suivant sa propre image, dans toutes les facultés de son esprit et devient, pour ainsi dire, une créature nouvelle (1). »

Une créature nouvelle plantée dans le Christ :

Cela signifie que cette seconde création a lieu par la descente du Christ dans l'âme des élus.

3. Christ, the greater Man.

En chacun des élus s'accomplit cette seconde création. Le Christ s'incarne dans un certain nombre d'hommes, qui deviennent son corps mystique ; il est en chacun, il est en tous ; ils sont un en lui. Il rend chez eux sa domination légitime à l'intelligence ; il est en eux la raison triomphante :

« Believers are said to be ingrafted in Christ, when they are planted in Christ by God the Father, that is, are made partakers of Christ, and meet for becoming one with him (2). »

Tous les élus sont un même corps :

« Le corps du Christ est mystiquement un, et l'union de ses membres est aussi mystique et n'est pas limitée par le temps ou les lieux, car elle est formée d'individus de pays très distants les uns des autres, et de tous les temps depuis la création du monde (3). »

Le Christ est en chacun de nous :

« Chaque croyant a le droit d'interpréter l'Écriture, puisqu'il a l'esprit pour guide, et l'Esprit du Christ est en lui (4). »

De même que tout est « de Dieu », tous les élus sont « du Christ ».

Il faut noter, pour bien comprendre cette conception miltonienne, que Milton ne croit pas à l'âme, aux esprits. Ainsi le Christ est matériellement en nous, probablement, dans l'esprit de Milton, en une substance très subtile, mais aussi réellement qu'Adam est matériellement en nous par la continuité de la génération. Le Christ est en nous (les élus), ou plutôt, comme il est plus grand que nous, nous sommes en lui : « plantés », « transplantés », « greffés » en lui (5). Il y a relation matérielle entre lui et nous ; il est le contenant, nous le contenu ou, mieux encore, il est le tout, nous sommes les parties.

C'est donc l'expression de « seconde création » qui rend le mieux l'idée de Milton :

Le Christ a tiré de sa substance les élus, comme le Fils a tiré de sa substance le monde créé.

---

(1) *T. C. D.*, p. 327 et 328.
(2) *T. C. D.*, p. 342.
(3) *T. C. D.*, p. 363.
(4) *T. C. D.*, p. 444.
(5) Transplanted, engrafted.

Le Christ est ainsi le « Greater Man », le plus grand Homme : l'ensemble des élus; plus grand, non seulement moralement, mais parce qu'il est un ensemble dont les élus sont des parties.

Ceci est en relation étroite avec le matérialisme de Milton ; nous sommes physiquement des parties d'Adam (il y a ici une conception presque scientifique de l'hérédité). En la substance matérielle qu'il nous a transmise était la chute, la concupiscence, « animate propensity to sin » (1). Donc, c'est seulement une nouvelle et meilleure substance, coulée en nous, qui nous régénère; et par elle nous sommes aussi des parties du Christ, plus encore, car Adam est mort, mais le Christ est toujours vivant.

Nous, les élus, nous sommes ses parties, ses « membres » ; et il est le « Greater Man ».

C'est ainsi qu'il faut entendre l'expression des poèmes :

Till one Greater Man
Restore us, and regain the blissful seat (2).

Car le Christ n'a pas reconquis réellement l'ancien Paradis de l'Éden, qui n'est ici qu'une allégorie ; le Christ l'a rétabli en chacun de nous :

A Paradise within thee, happier far (3).

Et de même que le paradis, l'enfer est en nous, et Satan déclare :

Myself am Hell (4).

L'archange fait la leçon à Adam (5) :

N'imagine pas que leur lutte (du Christ et de Satan)
Soit un duel, avec des blessures locales
De la tête ou du pied...
Ce n'est pas en détruisant Satan lui-même, mais son œuvre,
En toi et en tes fils (6)

que le Christ triomphera.

Le Christ est ainsi matériellement le créateur de la nouvelle race humaine, et cette idée explique une expression étrange de Milton qui appelle Marie

Blest Mary, second Eve (7).

(1) *T. C. D.*, p. 259.
(2) *P. L.*, I, 4.
(3) *P. L.*, XII, 586.
(4) *P. L.*, IV, 75.
(5) *P. L.*, XII, 386.
(6) Dream not of their fight
As of a duel, or the local wounds
Of head or heel —
Not by destroying Satan, but his works,
In thee and in thy seed —
(7) *P. L.*, V, 387.

L'anticatholicisme violent de Milton irait mal avec la glorification de Marie. Mais le poète exprime ici un fait physique. Marie est la mère du nouveau genre humain sorti du Christ, tout comme Ève est la mère du genre humain tout entier.

D'où l'insistance de Milton dans le *Paradis reconquis* sur l'idée du Christ homme. Et Milton n'est nullement socinien. Le Christ est bien le Fils de Dieu, parce que l'homme régénéré est le Fils de Dieu, créé de Lui. Mais le Christ est le créateur de l'homme régénéré : la partie de Dieu incarnée dans les élus (1).

Dieu dit, parlant du Christ :

Il (Satan) saura maintenant que je puis produire un homme
Sorti de la femme, bien plus capable de résister à
Toutes ses sollicitations et à tout le développement
De sa force énorme, et de le rejeter dans l'enfer,
Reconquérant ce que le premier homme perdit,
Surpris par les sophismes. Mais d'abord je veux
Qu'il fasse ses premières armes dans le désert ;
Il posera là les premiers jalons
De sa grande campagne, avant que je ne l'envoie
Conquérir le péché et la mort, les deux grands ennemis,
Par son humilité et sa forte patience.
Sa faiblesse conquerra la force satanique,
Et le monde entier, et la masse de la chair pécheresse,
Afin que tous les anges et les pouvoirs éthérés
Sachent dès maintenant, et que les hommes apprennent ensuite,
Que c'est par sa vertu consommée que j'ai choisi
Cet homme parfait, à cause de son mérite appelé mon Fils,
Pour gagner le salut pour le fils des hommes.

---

(1) *P. R.*, I, 150.

He now shall know I can produce a Man
Of female seed, far abler to resist
All his solicitations, and at length
All his vast force, and drive him back to hell,
Winning by conquest what the first man lost
By fallacy surprised. But first I mean
To exercise Him in the wilderness;
There He shall first lay down the rudiments
Of His great warfare, ere I send Him forth
To conquer Sin and Death, the two grand foes,
By humiliation and strong sufferance.
His weakness shall o'ercome Satanic strength,
And all the world, and mass of sinful flesh;
That all the angels and ethereal powers
(They now, and men hereafter,) may discern,
From what consummate virtue I have chose
This perfect Man, by merit called my Son,
To earn salvation for the sons of men.

« A cause de son mérite appelé mon Fils. » C'est que, en effet, tous les êtres créés sont appelés « fils de Dieu », comme Satan le dit hardiment au Christ :

J'entendis une voix du ciel
Te proclamer Fils bien-aimé de Dieu.
Alors il me parut qu'il valait que je te voie de plus près
Et que je t'examine soigneusement, afin d'apprendre
Dans quel degré ou dans quel sens tu es appelé
Le Fils de Dieu, ce qui s'entend de diverses façons.
Le Fils de Dieu ! Je le suis aussi, ou je l'étais,
Et si je l'étais, je le suis : la parenté ne se perd pas.
Tous les hommes sont fils de Dieu ; mais je pensais
Que cette qualité t'appartenait de quelque manière plus haute (1).

Tous les hommes sont fils de Dieu ; mais le Christ l'est doublement, et par naissance, et par mérite ; aussi a-t-il le titre tout spécialement. Mais non pas parce qu'il est un homme de mérite supérieur, et non pas seulement parce que, né de la Vierge, il n'a pas de père terrestre — Milton n'insiste aucunement sur ce fait : ni la naissance virginale ni la crucifixion, ces deux piliers de la foi chrétienne, ne sont très importants dans sa conception des choses, — mais parce que le Christ est le Greater Man, l'ensemble des élus ; parce que l'humanité se relèvera avec lui, parce qu'en lui Satan tente l'Homme régénéré tout entier.

Le fait historique de la vie de Jésus ne joue pas un rôle très important dans Milton. L'Homme régénéré existait avant la venue de Jésus sur terre :

Adam lui-même est sauvé et rachètera, lui dit l'archange,

Une action mauvaise par de nombreuses actions bien accomplies (2).

Les patriarches font partie de l'Homme régénéré, et probablement tous les grands hommes de l'antiquité, que Milton considérait comme inspirés de Dieu (3), quoique Jésus ne fût pas encore venu. Et pourtant tous étaient les membres du Christ, dont le corps mystique « n'est pas limité par le temps ou les lieux et est formé d'individus de pays très distants les uns des autres, et *de tous les temps depuis la création du monde* » (4).

---

(1) *P. R.*, IV, 512 :

By voice from heav'n
Heard thee pronounced the Son of God beloved.
Thenceforth I thought thee worth my nearer view
And narrower scrutiny, that I might learn
In what degree or meaning thou art called
The Son of God, which bears no single sense.
The son of God I also am, or was,
And if I was I am ; relation stands ;
All men are sons of God ! yet thee I thought
In some respect far higher so declared.

(2) *P. L.*, XI, 256.

(3) V. ci-dessous, 3e partie, II, 1.

(4) *T. C. D.*, p. 363.

Car en eux tous parlait la raison divine, l'intelligence maîtresse des passions, parce que le Christ était en eux, le Christ étant la Raison, la Seconde création, le Greater Man.

C'est que Milton a un haut idéal intérieur de l'homme : l'homme ne peut être sauvé par une puissance extérieure à lui ; c'est en lui-même que cette régénération doit s'accomplir par le propre effort de sa volonté, cette volonté qui est en chacun une parcelle de Dieu même.

C'est en chacun des hommes que le Christ descend.

Milton est amené à cette conception, en outre, par son besoin de justice. Il admet bien les dogmes, mais, au fond, l'idée du « vicarious atonement » ne lui plaît guère ; et c'est bien pour cela que la crucifixion joue si maigre rôle dans sa conception des destinées humaines; il en parle très peu dans le *Paradis perdu* et pas du tout dans le *Paradis reconquis*, où c'était l'endroit d'en parler.

Pour être sauvés dans le Christ, nous devons participer à ses mérites, nous sauver nous-mêmes; de même que nous participons à la chute d'Adam en laissant la passion, « le vieil homme », la « concupiscence mauvaise » nous dominer. Et les anciens qui ont su dompter « le vieil homme » sont sauvés, sont en Christ, même avant que Jésus ne vive et ne meure.

Dieu dit au Fils qui accepte de devenir le Christ (1) :

Sois donc au lieu d'Adam
La tête de l'humanité, quoique fils d'Adam.
De même qu'en lui périssent tous les hommes; que de toi
Comme d'une seconde racine, ils soient régénérés,
Tous ceux qui le seront; sans toi, aucun.
Son crime rendit criminels tous ses fils; ton mérite
Leur sera attribué et absoudra tous ceux qui renonceront
A leurs propres actes, bons ou mauvais,
Et vivront en toi transplantés; et de toi
Recevront une vie nouvelle. Ainsi, l'Homme, comme il est juste.
Expiera pour l'homme, sera jugé et mourra,
Et mourant ressuscitera, et ressuscitant élèvera avec lui
Ses frères rançonnés par sa précieuse vie.
Ainsi, l'Amour céleste confondra la haine infernale,
Cédant à la mort, mourant pour racheter,
Pour racheter si chèrement ce que la haine infernale
Détruisit si facilement, et détruit encore maintenant,
Dans ceux qui, quand ils le peuvent, n'acceptent pas la grâce.

---

(1) *P. L.*, III, 285 :

Be Thou in Adam's room
The head of all mankind, though Adam's son.
As in him perish all men, so in Thee,
As from a second root, shall be restor'd
As many as are restor'd, without Thee none.
His crime makes guilty all his sons; Thy merit
Imputed shall absolve them who renounce

Ce passage est une des clés du poème et rassemble plusieurs idées essentielles. Il faut se rappeler ici la « double vision » de Blake (1). Il est vrai que le Fils de Dieu s'est fait homme parmi les hommes et s'est sacrifié : la vie de Jésus des Évangiles est vraie littéralement. Mais cela n'aurait pas eu de valeur si, en même temps, ou plutôt de tout temps, Christ ne s'était fait en chacun de nous la part régénérée de nous-même et n'était descendu en chacun des élus, s'incorporant à eux, les recréant de lui.

Cette seconde création se fait en chacun par la volonté de la créature, qui abandonne son égoïsme, renonce à ses actes pour devenir part de Dieu et faire la volonté de Dieu :

> Ceux qui renoncent à leurs propres actes, bons ou mauvais,
> Et vivent en toi transplantés.

Les cinq derniers vers donnent la clé qui ouvre la « deuxième vision », parallèle au drame de la vie terrestre du Christ. Et ceci est vrai pour tout le *Paradis perdu :*

Le drame se passe non seulement dans le monde extérieur, au début du monde pour la chute, dans la vie de Jésus pour la régénération, mais en chacun de nous, à tout moment de notre vie.

Satan est en nous « hellish hate », le Christ « heavenly love ».

Dans les deux derniers vers, Dieu semble oublier le temps de l'action qui est au début du monde, et remonte dans la sphère la plus haute de sa divinité, dans le temps divin éternellement présent, et parle pour tous les temps :

> And *still* destroys
> In those who, when they may, accept not grace

Ou bien est-ce le poète qui se substitue à Dieu et parle du XVII[e] siècle?

Ces deux vers révèlent en tout cas que, dans la pensée du poète, le drame est éternellement présent en toute conscience humaine, et transportent la scène dans la psychologie humaine, de même que les deux expressions jumelles :

« A Paradise within thee » et « myself am Hell. »

Ainsi, Milton croit à la lettre de ses récits et, en même temps, les considère comme un symbole des réalités psychologiques.

> Their own both righteous and unrighteous deeds :
> And live in Thee transplanted, and from Thee
> Receive new life. So man, as is most just,
> Shall satisfy for man, be judg'd and die ;
> And dying rise, and rising with Him raise
> His brethren, ransom'd with His own dear life.
> So heav'nly love shall outdo hellish hate
> Giving to death, and dying to redeem,
> So dearly to redeem what hellish hate
> So easily destroy'd, and still destroys
> In those who, when they may, accept not grace

(1) Cf. ci-dessous, 3[e] partie, II, 1, et *Blake and Milton*.

Ce que le Christ Jésus a fait jadis sur terre, en sa personne vivante, n'a été que le symbole de ce qui se passe « encore maintenant » dans chacun de nous, dans toute âme où l'intelligence doit dominer la passion, où le Christ doit dominer Satan.

Ainsi nous n'avons part au sacrifice du Christ que parce qu'il s'accomplit en nous; c'est ainsi que le Christ est l'Homme qui expiera pour l'homme et sera jugé.

C'est ainsi qu'il est la tête de l'humanité, le Greater Man, l'ensemble de tous ceux qui « acceptent la grâce ».

Car Dieu fait s'accomplir la volonté des hommes; c'est là la conception de la destinée dans Milton (1); et cela est vrai en psychologie comme en politique.

De toute éternité, le tableau des volontés des êtres existe; et ce tableau se réalise dans la vie de tous. Après la chute, les hommes tombés peuvent avoir la volonté, ils n'ont plus la puissance, ni même la possibilité d'exécuter leur volonté. Mais pour Dieu, la volonté suffit; il donnera la puissance : c'est là la grâce. Ainsi leur volonté les prédestine au salut; et le Christ leur en donne la possibilité (2). Dieu dit :

Ainsi que mes plans éternels l'ont déterminé,
L'homme ne sera pas entièrement perdu, mais sauvé celui qui le voudra,
Non pourtant par sa volonté, mais par ma grâce
Librement donnée; une fois de plus je veux renouveler
Ses forces tombées, perdues, et esclaves,
Par suite du péché, de désirs ignobles et exorbitants.

Le pouvoir de l'homme est petit, pour le mal d'ailleurs comme pour le bien. Mais Dieu, de même qu'il aide les bons dans le bien, aide les méchants dans le mal :

Que les durs soient endurcis et les aveugles aveuglés plus encore,
Afin qu'ils trébuchent, et tombent plus bas (3).

---

(1) V. ci-dessous, chap. V, La Politique.

(2) *P. L.*, III, 171 à 177.

All hast thou spoken as My thoughts are, all
As My eternal purpose hath decreed.
Man shall not quite be lost, but sav'd who will;
Yet not of will in him, but grace in Me
Freely vouchsaf'd : once more I will renew
His lapsed pow'rs, though forfeit, and enthrall'd
By sin to foul exorbitant desires.

(3) *P. L.*, III, 200.

But hard be harden'd, blind be blinded more
That they may stumble on, and deeper fall.

Cf. le *T. C. D.*, p. 50 et 51, où Milton montre comment et avec quelle justice le cœur de Pharaon fut endurci.

Ainsi pour Satan :

La volonté
Et haute permission du ciel tout-puissant
Le laissa libre de poursuivre ses plans funestes,
Afin que par ses crimes réitérés
Il entassât sur lui sa propre damnation (1).

Mais nul n'est prédestiné à la perdition ; ce serait et contre la justice de Dieu, et contre le bon sens, puisque les êtres créés sont des parties « de Dieu » (2).

Chacun réalise la volonté qui est en lui ; c'est en lui qu'a lieu sa chute, et il en est pleinement responsable ; c'est en lui qu'a lieu sa régénération.

Ainsi l'Homme total, « the Greater Man », qui est le Christ, expie sa faute et satisfait la justice de Dieu : non seulement le Christ Jésus, mais le Christ répandu en tous les élus, les re-créés (3).

Ainsi, par l'aide et par la volonté de Dieu, qui pour la deuxième fois s'incarne dans une série de créatures, l'intelligence reprend sa place dominante dans l'homme normal.

Ainsi l'homme est régénéré et libéré, par l'incarnation en lui du Christ Intelligence, et devient la manifestation suprême de Dieu.

L'homme normal ainsi conçu est donc l'expression de Dieu même, et par conséquent, nulle loi ne peut s'appliquer à lui. Pour les régénérés, il n'y a plus de loi. Et Milton applique hardiment ses idées à la vie réelle : d'où sa conception de la liberté chrétienne, qui est la base même de sa politique.

---

(1) *P. L.*, I, 211.

(2) *T. C. D.*, chap. IV, p. 45 : Predestination must always be understood with reference to election.

(3) Les « twice born », comme disent les Brahmanes, exprimant une idée curieusement semblable à celle de Milton.

CHAPITRE V

LA POLITIQUE

C'est finalement dans l'application de ses idées aux affaires des hommes que Milton cherche sa justification des voies de Dieu. C'est sur ce terrain que s'est posée la question première. C'est ici qu'aboutit toute la philosophie de Milton ; et ses idées sont sorties de son caractère autant que de son intelligence, de son orgueil et de ses désappointements autant que du travail patient de sa pensée.

A certains points de vue même, tout l'échafaudage du système métaphysique n'a été bâti par Milton que pour fournir une explication de la politique, si on entend par ce mot la pratique et la réalité des affaires de l'homme. Et cela n'enlève rien au système; n'est-ce pas véritablement le but de toute philosophie que d'essayer d'expliquer raisonnablement l'état actuel et sensible de l'Univers et de l'humanité?

Ainsi Milton dans sa politique pose les principes de ce que l'homme devrait être, demandant pour l'homme régénéré la liberté complète, et livrant aux châtiments de la destinée les hommes et les peuples non régénérés.

1. La liberté.

« La liberté chrétienne est ce par quoi nous sommes libérés, comme par une délivrance, du joug du péché; et par conséquent du joug de la loi et de l'homme (1). »

Les membres du Christ ne sont plus soumis à la loi, puisqu'ils l'ont en eux, de même que la vérité est en eux par l'inspiration divine directe.

Ce besoin de liberté vient directement à Milton de sa haute opinion de lui-même; il se sent supérieur aux législateurs, aux pères de l'Église, aux prêtres, à toutes les autorités (2). Il sent en lui une parcelle de l'esprit divin, et ne veut se soumettre devant personne.

Or, Milton essaie toujours d'élever son cas au rôle de norme; et se prenant pour l'homme normal et juste, il demande pour tous les justes l'indépendance

(1) *T. C. D.*, p. 399 et tout le chap. XXVII : of Gospel Liberty.
(2) Cf. ci dessus, 1re partie.

et l'autonomie : « Paul affirme expressément que la loi n'est pas faite pour le juste. » I Tim 1. 9. Gal V, 22. 23 (1).

a) La liberté morale : pas de loi.

La vieille loi morale, le décalogue de Moïse est aboli.

« La loi mosaïque tout entière est abolie; nous sommes déliés de notre obligation au décalogue tout autant que de tout le reste de la loi (2). »

L'esprit de la loi reste en chacun de nous :

« La fin pour laquelle la loi fut instituée, l'amour de Dieu et du prochain, n'est aucunement abolie; c'est la table de la loi qui est changée, ses injonctions étant maintenant gravées par l'Esprit dans le cœur des croyants, avec cette différence que, dans certains préceptes, l'esprit semble n'être pas d'accord avec la lettre, en tous les points où, en abandonnant la lettre, nous pouvons suivre plus parfaitement l'amour de Dieu et du prochain (3). »

« Étant maintenant les fils et non plus les serviteurs, des hommes faits et non plus des enfants, nous pouvons servir Dieu dans notre amour, sous la direction de l'esprit de vérité (4). »

Car le jugement de Dieu se fera suivant une règle particulière pour chacun :

« La règle du jugement sera la conscience de chacun, suivant le degré de lumière qui lui a été donné (5). »

Dans les traités sur le divorce déjà la même doctrine est affirmée : « que la question du divorce ne doit pas être jugée par la loi, mais par la conscience, comme bien d'autres péchés le sont (6). »

Une application curieuse de ces principes, qui sont, au fond, une justification de tous les instincts des hommes régénérés, est l'admission de la polygamie. Milton en était probablement venu à considérer qu'il n'y avait pas grande différence entre le fait d'avoir trois femmes successivement et celui de les avoir simultanément. Sa propre vie l'amenait donc à soutenir la polygamie. Il démontre longuement qu'elle était permise aux Hébreux (7) et finit par poser la règle que : « La pratique des saints donne la meilleure interprétation des commandements (8). »

(1) *T. C. D.*, p. 391.
(2) *T. C. D.*, p. 387.
(3) *T. C. D.*, p. 394.
(4) *T. C. D.*, p. 399.
(5) *T. C. D.*, p. 483.
(6) Titre du chap. XXII, 2e partie, p. 263; à noter ici ce miltonisme d'expression : « as many other sins are », qui semblerait faire du divorce un péché, ce qui est tout à fait l'opposé de la pensée de Milton. Milton veut dire « comme beaucoup d'actes qui sont autres et qui sont des péchés ». Cette concentration miltonienne aboutit à des expressions telles que « the fairest of her daughters, Eve » (*P. L.*, IV, 324) qui n'est pas un lapsus, ni une absurdité, mais un miltonisme signifiant : la plus belle de toutes les femmes, les autres étant ses filles.
(7) *T. C. D.*, p. 225 à 237.
(8) *T. C. D.*, p. 237.

b) La liberté religieuse : pas de prêtres.

« Chaque croyant a le droit d'interpréter les Écritures lui-même, puisqu'il a l'Esprit pour guide, et l'esprit du Christ est en lui (1). »

« Le même esprit qui les dicta originellement nous éclaire intérieurement (2). » Et même l'Écriture ne nous lie pas, puisque Dieu a permis que l'Évangile soit corrompu et falsifié dans son texte :

« Afin de nous enseigner que l'Esprit qui nous a été donné est un guide plus certain que l'Écriture, et que c'est notre devoir de le suivre (3). »

D'ailleurs, l'Écriture n'est pas compréhensible sans l'Esprit :

La vérité
Nous fut seulement laissée dans ces purs écrits
Qui pourtant ne peuvent être compris que par l'Esprit (4).

Ainsi le Christ est en chacun de nous; mais le Christ est aussi dans la communion des élus, et ainsi il gouverne directement lui-même son Église, nul besoin n'est d'autres gouverneurs :

« Le Christ a son gouvernement à lui, suffisant en lui-même à gouverner l'Église en toutes choses, mais tout différent du gouvernement d'un magistrat civil; et la différence consiste en ceci même qu'il ne s'exerce pas par la force extérieure; parce qu'il agit seulement sur l'homme intérieur et ses actions, et tout cela est spirituel, et ne peut être soumis à la force (5). »

La conséquence de ces principes, c'est la suppression de tout ministère ecclésiastique. Les prêtres professionnels sont non seulement inutiles, mais nuisibles :

« Pour celui qui croit quelque chose parce que son prêtre le lui dit, ou que l'assemblée des pasteurs en décide ainsi, sans avoir d'autre raison, même si sa croyance est juste, la vérité elle-même ainsi adoptée devient une hérésie (6). »

Tous les membres de l'Église sont des prêtres, et ceux qui s'appellent prêtres ne sont donc que des usurpateurs (7) :

« Tous les chrétiens devraient savoir ceci, que le titre de « clergé » fut donné par saint Pierre à tout le peuple de Dieu, jusqu'à ce que le pape Higinus et les prélats qui lui succédèrent l'eurent usurpé, l'appropriant à leur usage et à celui de leurs prêtres; condamnant ainsi le reste des héritiers de Dieu à la condition injurieuse et étrangère de laïques, ils les séparèrent d'eux-mêmes par des cloisons dans les églises. Mais ces usurpateurs ne purent réussir assez complètement à supprimer les libertés de l'Église, pour empêcher Origène, un laïque, d'expliquer les Écritures en public. »

(1) *T. C. D.*, p. 444.
(2) *T. C. D.*, p. 446.
(3) *T. C. D.*, p. 449.
(4) *P. L.*, XII, 511. Though not but by the Spirit understood.
(5) *A Treatise of civil Power in Ecclesiastical causes* (Bohn, II, p. 533).
(6) *Areopagitica*, éd Garnett, p. 31.
(7) *The Reason of church Government.* Bohn, II, p. 493.

Milton est rempli d'amertume contre les prêtres et leur théologie et propose de chasser les uns et l'autre des Universités :

« A dire vrai, il vaudrait bien mieux qu'il n'y eût pas un seul théologien dans les Universités, et qu'il n'y eût pas non plus de théologie d'école, cette sophistique vaine des moines, le cancer de la religion (1). »

c) La liberté intellectuelle : pas de censure.

La liberté est également essentielle aux occupations de l'esprit. Chacun doit pouvoir chercher à sa guise, car nous ne connaissons jamais que des parcelles de la vérité, et c'est seulement en cherchant en tous sens que nous accroîtrons nos connaissances. C'est surtout dans l'*Areopagitica* que Milton insiste sur la nécessité de la liberté du travail intellectuel.

La vérité n'est pas connue tout entière :

« La vérité est venue une fois dans le monde avec son Divin Maître, et c'était une forme parfaite, glorieuse à contempler; mais quand il nous eut quittés, et quand ses apôtres après lui se furent endormis dans la tombe, s'éleva aussitôt une race perverse de trompeurs, qui, de la même façon que dans la légende l'Égyptien Typhon et ses conspirateurs traitèrent le bon Osiris, se saisirent de la vierge vérité et hachèrent ses formes charmantes en mille morceaux et les éparpillèrent aux quatre vents. Depuis ce temps, sans repos, les tristes amis de la vérité — ceux qui osent se montrer — imitant la recherche soigneuse que fit Isis du corps dépecé d'Osiris, vont de-ci, de-là, recueillant les membres un par un, où ils les trouvent.

» Nous ne les avons pas encore trouvés tous, seigneurs et communes... Ne permettez donc pas à ces prohibitions et à ces censures de se dresser à tous les endroits favorables, effrayant et dérangeant ceux qui continuent la recherche, ceux qui continuent à célébrer les obsèques du corps déchiré de notre sainte martyre (2). »

De plus, sur bien des points, la vérité n'est pas déterminée et on ne peut la soumettre à la loi sans lui faire violence :

« N'est-il pas possible qu'elle ait plus d'une forme? Qu'est-ce donc autre-

---

(1) *Way to remove Hirelings*, III, p. 38. V. ci-dessus, 1re partie, p. 110 et suiv., pour le développement de ces idées.

(2) *Areop.*, p. 35 : Truth indeed came once into the world with her divine master, and was a perfect shape most glorious to look on : but when he ascended, and his apostles after him were laid asleep, then straight arose a wicked race of deceivers, who, as that story goes of the Egyptian Typhon with his conspirators, how they dealt with the good Osiris, took the virgin Truth, hewed her lovely form into a thousand pieces, and scattered them to the four winds. From that time ever since, the sad friends of Truth, such as durst appear, imitating the careful search that Isis made for the mangled body of Osiris, went up and down gathering up limb by limb still as they could find them. We have not yet found them all, lords and commons, nor ever shall do. Suffer not these licensing prohibitions to stand at every place of opportunity forbidding and disturbing them that continue seeking, that continue to do our obsequies to the torn body of our martyred saint.

ment que cet ordre de choses indifférentes, en lesquelles la vérité peut être d'un côté ou de l'autre, sans aller contre elle-même? (1). »

Enfin, et Milton entrevoit ici une des idées les plus fécondes du cardinal Newman — il est remarquable sur combien de points Milton est de l'avis de ses ennemis les plus haïs, les catholiques — la vérité change suivant les âges de l'humanité : chaque période a ses expressions qui ne doivent pas lier les périodes suivantes :

« Qui ne sait que la vérité est forte — ce qu'il y a de plus fort après le Tout-Puissant; elle n'a pas besoin de règles ni de licences pour vaincre; ce sont là les stratagèmes et les défenses de l'erreur contre la puissance de la vérité. Donnez-lui seulement de l'espace et ne l'attachez pas pendant qu'elle dort, car alors elle ne dit pas vrai, ne ressemblant pas à cet ancien Protée, qui ne donnait d'oracles que saisi et lié; mais, bien plutôt, elle prend toutes les formes autres que la sienne, et peut-être met sa voix à l'unisson des temps, comme Michée devant Achab, jusqu'à ce qu'on la conjure d'apparaître en sa forme propre (2). »

« L'Écriture compare la vérité à un ruisseau qui coule : si ses eaux ne courent pas en progression perpétuelle, elles se corrompent dans les mares boueuses de l'orthodoxie et de la tradition. »

La nécessité de la liberté de pensée est ainsi solidement établie. Milton fait remarquer, de plus, que la liberté politique même est nécessaire au développement des œuvres de l'intelligence. Ainsi, en Italie, la chute de la liberté a entraîné la décadence intellectuelle (3).

Mais c'est la liberté politique qui est l'objet principal des œuvres en prose.

d) La liberté politique : pas de tyrans.

Milton applique directement à la politique ses principes fondamentaux :

L'homme est une part de Dieu; donc, il doit être libre.

Mais la liberté implique des obligations réciproques entre l'État et le citoyen : l'état doit la liberté au citoyen, mais le citoyen a le devoir d'établir d'abord la liberté en lui-même : de faire qu'en lui la raison domine les passions. Sinon, il n'a aucun droit à la liberté extérieure.

Milton développe cette idée dans les belles pages qui terminent la *Seconde Défense*.

---

(1) *Areop.*, p. 43 : Yet is it not possible that she may have more shapes than one? What else is all that rank of things indifferent, wherein truth may be on this side, or on the other, without being unlike herself?

(2) *Areop.*, p. 43 : For who knows not that truth is strong, next to the Almighty; she needs no policies, nor stratagems, nor licensings to make her victorious, those are the shifts and the defences that error uses against her power : give her but room, and do not bind her when she sleeps, for then she speaks not true, as the old Proteus did, who spake oracles only when he was caught and bound, but then rather she turns herself into all shapes except her own, and perhaps tunes her voice according to the time, as Micaiah did before Ahab, until she be adjured into her own likeness.

P. 31 : Truth is compared in scripture to a streaming fountain; if her waters flow not in a perpetual progression, they sicken into a muddy pool of conformity and tradition.

(3) *Areop.*, p. 29. Cf. 1re partie, p. 85.

Les institutions en elles-mêmes n'ont aucune valeur; le suffrage universel n'a de sens que si les citoyens sont éclairés et libérés de leurs passions.

L'homme doit d'abord se gouverner lui-même, et surtout ne doit choisir pour chefs que ceux qui savent d'abord se gouverner eux-mêmes :

« Car ce n'est pas de peu d'importance, ô citoyens, par quels principes vous êtes gouvernés, soit en acquérant la liberté, soit en la conservant une fois acquise.

» La guerre grandit beaucoup d'hommes que la paix diminue. Si, après être sortis des labeurs de la guerre, vous négligez les arts de la paix, votre paix ne sera qu'une guerre plus néfaste, et ce que vous imaginez liberté, le pire des esclavages.

» Que ce soient là (l'avarice, l'ambition et la sensualité) les premiers ennemis à soumettre; là sont les campagnes de la paix.

» Si vous n'êtes victorieux dans cette guerre, c'est en vain que vous avez abattu les despotes sur les champs de bataille (1). »

« Des abîmes de corruption dans lesquels vous tombez si aisément, personne, pas même un Cromwell ni une nation entière de Brutus, s'ils existaient, ne pourraient vous délivrer s'ils le voulaient, ou ne le voudraient s'ils le pouvaient. Qui voudrait revendiquer vos droits de libre suffrage et d'élection des représentants que vous préférez, afin que vous puissiez élire les créatures de vos partis, ou celui qui vous donnerait les fêtes les plus plantureuses, ou vous permettrait de boire avec le plus d'excès ?

» La sagesse et l'autorité disparaissant, la turbulence et la gloutonnerie feraient sortir des tavernes et des b — des villes et des villages les plus vils mécréants pour leur conférer le rang et la dignité de sénateurs.

» Devraient-ils avoir la charge des deniers publics, ceux qui les convertiraient en fortunes privées par leur avidité sans principes ? Sont-ils dignes d'être les législateurs d'un peuple, ceux qui ne savent pas ce que sont la loi, la raison, le bien et le mal, le droit et le tortu, le licite et l'illicite (2) ? ».

« La justice et la nature sanctionnent toutes deux la nécessité de soumettre au gouvernement des autres celui qui, par l'imbécillité ou le dérangement de son intelligence, ne peut, comme un mineur, se gouverner lui-même. Et encore moins doit-il être chargé de diriger les affaires des autres et les intérêts de l'État.

» Vous donc qui désirez être libres, devenez sages à l'instant... dites adieu pour toujours à vos dissensions, à vos jalousies, à vos superstitions, à vos outrages, à vos rapines et à votre sensualité (3). »

« Apprenez l'obéissance à la raison ; subjuguez vos passions. » C'est le principe fondamental de Milton, de la religion à la politique.

Mais l'homme régénéré, celui en qui la raison domine la passion, est véritablement « du Christ » et « de Dieu » et la liberté lui appartient de droit.

---

(1) *Seconde Défense*, Bohn, I, p. 295 à 299. — De l'analyse de ces quelques pages ressort clairement le système politique de Milton. Le texte anglais est cité sans interruption en fin de chapitre.
(2) P. 297.
(3) P. 299.

La *Première Défense* déclare :

« Si l'on considère attentivement la contenance d'un homme, et si on se demande sur quel modèle a été formée une créature si noble, que peut-on répondre, sinon qu'il a été fait à l'image de Dieu ? Étant donc ainsi spécialement « de Dieu », étant des êtres qui lui appartiennent, nous sommes entièrement libres par nature, et ne pouvons sans le plus grand des sacrilèges être réduits à l'état d'esclaves de qui que ce soit, et surtout d'un tyran injuste, cruel et pervers (1) ».

Et le principe fondamental est énoncé :

« Les libres assemblées du peuple sont de Dieu (2), »

« Car nous sommes tous de Dieu, nous sommes ses enfants. »

« Tous les rois doivent leur souveraineté au peuple seulement, et sont responsables devant lui (3). »

C'est ici la conséquence ultime du panthéisme de Milton : Dieu est Tout. La théorie ne pourrait être basée sur un fond plus solide, et la politique de Milton découle immédiatement de son ontologie.

Si les hommes étaient restés à l'état normal, nul gouvernement n'eût été nécessaire. L'origine des gouvernements est donc dans la chute (4).

Donc, pour les hommes maîtres d'eux-mêmes, le gouvernement n'est pas nécessaire; et dans les sociétés organisées, le gouvernement n'est qu'un mal indispensable. Par conséquent, il en faut le moins possible.

Milton demande donc aux autorités d'intervenir aussi peu que possible dans les affaires des hommes.

Il faut peu de lois ; Milton le dit à Cromwell :

« Vous ferez bien... puisqu'il y a souvent dans une république des hommes qui ont la rage de faire une multitude de lois, comme des poètereaux ont la rage de faire des multitudes de vers; et puisque les lois sont en général d'autant plus mauvaises qu'elles sont plus nombreuses... de faire moins de nouvelles lois que vous n'en abolirez d'anciennes. Ce ne sont pas tant des avertissements contre le mal que des empêchements au bien. Ne gardez que celles qui sont nécessaires et qui, en empêchant les crimes des mauvais, ne suppriment pas les libertés des bons. Car le but des lois est la suppression des vices, et la liberté est la meilleure école de la vertu (5) .»

L'État ne doit pas non plus s'occuper en quoi que ce soit de questions reli-

---

(1) *Première Défense*, p. 63.

(2) *Première Défense*, p. 94.

(3) *Première Défense*, p. 47.

(4) *Tenure of Kings and Magistrates*, vol. II, p. 9. V. 1re partie, p. 92.

(5) *Seconde Défense*, p. 294 : Since there are often in a republic men who have the same itch for making a multiplicity of laws as some poetasters have for making many verses, and since laws are usually worse in proportion as they are more numerous, if you shall not enact so many new laws as you abolish old, which do not operate so much as warnings against evil, as impediments in the way of good ; and if you shall retain only those which are necessary, which do not confound the distinctions of good and evil, which while they prevent the frauds of the wicked, do not prohibit the innocent freedoms of the good, which punish crimes, without interdicting those things which are lawful only on account of the abuses to which they may occasionally be exposed. For the intention of laws is to check the commission of vice ; but liberty is the best school of virtue, and affords the strongest encouragements to the practice.

gieuses. On a vu toute l'amertume de Milton contre son héros Cromwell qui n'avait pu ou voulu s'abstenir sur ce point (1). Cela a ruiné dans l'esprit de Milton toute l'œuvre du Protecteur.

Donc, pas de religion d'État, et surtout pas de clergé payé par l'État.

En troisième lieu, le gouvernement doit assurer la liberté de la discussion; la critique du peuple est bonne pour les autorités; il faut « permettre la libre discussion de la vérité sans risques pour celui qui discute, sans qu'il soit soumis au caprice d'un individu. C'est la meilleure façon de faire se développer le savoir et rayonner la vérité. La censure des demi-savants, l'envie, la pusillanimité, les préventions qui mesurent les découvertes d'autrui et toute sagesse par la capacité du critique, seront ainsi empêchées de nous donner une instruction parcimonieuse suivant leur choix arbitraire (2) ».

Le seul grand devoir positif de l'État, c'est de répandre l'instruction. Milton n'est pas satisfait de l'état de l'éducation dans son pays (3).

Il demande à Cromwell de

« prendre de meilleures mesures qu'on ne l'a fait jusqu'ici pour l'éducation de notre jeunesse, et d'empêcher dans l'éducation le mélange des dociles et des indociles, des travailleurs et des paresseux, mélange qui coûte cher à la nation, et de réserver pour les savants les récompenses de la science, et celles du mérite pour les méritants (4). »

Car tout pouvoir est dans le peuple, mais le peuple doit être éclairé. Cependant le peuple doit avoir des chefs, car, comme on le verra, la masse n'est pas capable de se gouverner seule.

« Le pouvoir appartient au peuple, et est par lui confié au roi pour le bien de la communauté, et le peuple ne lui en donne pas la propriété, mais l'usage (5). »

« Les lois et les magistrats ont été tous deux créés pour le bien du peuple (6). »

Et roi et magistrats détiennent le pouvoir « as a trust », « en dépôt ».

« Presque tous les rois, de quelque nation que ce soit, ont reçu leur autorité du peuple sous certaines conditions. Et si le roi ne remplit pas ces conditions, ce pouvoir, qui n'était qu'un dépôt, revient au peuple, que ce soit celui d'un roi ou d'un consul ou de tout autre magistrat (7). »

---

(1) V. ci-dessus, 1re partie, p. 108 et suiv., les citations.

(2) *Seconde Défense*, p. 294 : If you permit the free discussion of truth without any hazard to the author, or any subjection to the caprice of an individual, which is the best way to make truth flourish and knowledge abound, the censure of the half learned, the envy, the pusillanimity or the prejudice which measure the discoveries of others and, in short, every degree of wisdom, by the measure of its own capacity, will be prevented from doling out information to us according to their own arbitrary choice.

(3) V. ci-dessus, 1re partie.

(4) *Seconde Défense*, p. 294 : Then, if you make a better provision for the education of our youth than has hitherto been made, if you prevent the promiscuous instruction of the docile and the indocile, of the idle and the diligent, at the public cost, but reserve the rewards of learning for the learned, and of merit for the meritorious.

(5) *Première Défense*, p. 142.

(6) *Première Défense*, p. 66.

(7) *Première Défense*, p. 144.

« Et quand le bien public le demande, le peuple peut, avec justice, reprendre en ses propres mains ce pouvoir qui avait été confié à d'autres pour le bien public (1). »

L'idée centrale est donnée dans le *Paradis perdu :*

Il ne fit pas l'homme roi
Sur l'homme, se réservant à lui seul
Ce titre, laissant l'homme libre de l'homme (2).

Sur ces bases est établie la distinction entre le vrai chef, qui cherche le bien du peuple, et le tyran, qui ne cherche que son propre bien et celui des siens.

Pour Milton, le chef absolu peut être le bienvenu. Le tyran seul est abhorré : les tyrans sont les chefs qui suivent leurs passions personnelles, et, pour les satisfaire, cherchent à supprimer les libertés du peuple, même si ces chefs sont sortis de l'élection du peuple. Les tyrans sont « ceux qui pensent que tout pouvoir consiste à se faire craindre par la violence et toute dignité dans les parades de l'insolence; qui négligent toute autre considération pour la gratification perverse de leurs amitiés ou la poursuite de leurs vengeances; qui dispersent leurs créatures dans les provinces, pour lever des impôts et confisquer les marchandises; ...qui étendent le pillage dans tout le pays... quand bien même ils seraient cinq cents élus par les comtés et les bourgs » (3).

Ce n'est donc pas la manière dont il a reçu le pouvoir qui fait le tyran : c'est la manière dont il l'exerce.

Le tyran est le chef qui se livre à ses passions : cette accusation est celle qui pèse le plus lourdement contre Charles Ier (4).

Le type du tyran est Satan qui, sous prétexte de nécessité, cherche à satisfaire ses passions :

par la nécessité,
L'excuse des tyrans, il excusa ses actes diaboliques (5).

Car le tyran, comme Satan, cherche à prendre la place de Dieu.

« Il désire d'une façon déraisonnable, et en vérité sacrilège, que nous soyons ses sujets, sinon plus, au moins autant que nous sommes ceux de Dieu, à qui ce désir ne laisse plus de précédence (6). »

Et Milton déclare dans le *Tenure of Kings and Magistrates* que le pouvoir des tyrans vient du diable, et par conséquent doit être combattu (7).

Au contraire du tyran, le chef qui se dévoue au bien du peuple est le bien-

---

(1) *Première Défense*, p. 145.

(2) *P. L.*, XII, 70 :

But man over men
He made not lord : such title to himself
Reserving, human left from human free.

(3) *Seconde Défense*, p. 297-298.

(4) Cf. *Première Défense*, p. 97.

(5) *P. L.*, IV, 392.

(6) *Eikonoklastes*, I, p. 449.

(7) Bohn, II, p. 17. V. 1re partie, p. 93.

venu, et Milton est prêt à lui donner les pouvoirs les plus étendus, tant qu'il respecte les libertés du peuple, c'est-à-dire surtout, pour Milton, la liberté religieuse et la liberté intellectuelle.

Cromwell est, en règle générale, le modèle du chef légitime, « l'auteur et le gardien de nos libertés » (1).

Ce chef est le garant des libertés du peuple :

Milton dit à Cromwell :

« Enfin, respectez-vous vous-même; ayant supporté tant de souffrances et subi tant de périls pour l'amour de la liberté, ne souffrez pas qu'elle soit violée ou par vous ou par les autres en aucun cas. Vous ne pouvez pas être vraiment libre si nous ne sommes pas libres aussi; car telle est la nature des choses que celui qui empiète sur la liberté des autres est le premier à perdre la sienne et à devenir esclave (2). »

C'est-à-dire esclave de ses passions, esclave en lui-même. C'est donc dans la personnalité intime du chef, dans sa valeur morale, que Milton place la garantie ultime de la liberté.

De plus, le chef ne règne jamais absolument seul :

« Pour rendre notre liberté à la fois plus large et plus sûre », continue Milton, « le meilleur moyen est d'associer à vos conseils les compagnons de vos dangers et de vos travaux. »

Ici aussi Cromwell désappointa Milton (3).

A la fin de sa vie, il se désillusionna, non de ses idées, mais de l'idée qu'il s'était faite et des chefs possibles et du peuple même. Comme Cromwell, comme les puritains vaincus, il s'aperçut que les « hommes régénérés », ceux qui sont libres en eux-mêmes, sont très peu nombreux.

Dans la *Manière facile et rapide d'établir une libre République,* il est plein d'amertume contre

« The general defection of the misguided and abused multitude » (4).

Le peuple entier n'est plus « de Dieu », mais seulement les rares élus, les hommes raisonnables; d'où la proposition de donner tout pouvoir à un conseil, élu à vie, des plus sages de la nation.

Ce désappointement s'associe au tempérament orgueilleux de Milton, qui est par nature un aristocrate raffiné et dédaigneux de la tourbe; à sa culture classique, qui fait de lui un républicain aristocrate, et non un démocrate à la manière moderne; à sa religion, qui lui dit qu'au fond seuls les hommes régénérés sont libres, et non la masse du peuple.

Or, c'est ce Milton vieillissant, en pleine force intellectuelle, mais ayant perdu de ses illusions, que l'on trouve dans les grands poèmes et le *Traité,*

(1) *Seconde Défense,* p. 289.

(2) *Seconde Défense,* p. 290 : And lastly, revere yourself; and, after having endured so many sufferings and encountered so many perils for the sake of liberty, do not suffer it, now it is obtained, either to be violated by yourself, or in any one instance impaired by others. You cannot be truly free unless we are free too; for such is the nature of things, that he who entrenches on the liberty of others, is the first to lose his own and become a slave.

(3) V. ci-dessus, 1re partie, p. 108.

(4) V. ci-dessus, 1re partie, p. 117.

dans l'expression définitive du système. Le *Paradis reconquis* parle sévèrement du peuple :

Et le peuple, qu'est-ce d'autre qu'un troupeau confus,
Une tourbe mêlée, qui élève aux cieux
Les choses vulgaires, qui, bien pesées, ne valent pas d'être louées?
Ils louent et ils admirent ils ne savent quoi
Ni qui, mais comme l'un pousse l'autre...;
Les hommes intelligents parmi eux et les sages
Sont rares..... (1).

Le poète se réfugie en Dieu et se console en pensant qu'après tout et les chefs infidèles et les peuples inconstants n'ont pas grande puissance sur leurs destinées.

Dieu seul est digne de régner (2); et, en fait, c'est lui qui règne :

« Comme si Dieu ne menait pas les peuples en sorte qu'ils choisissent les rois qui lui plaisent (3) »,

et aussi, pense Milton, qu'ils exécutent les rois qui lui déplaisent.

Au-dessus de tous les efforts et de toutes les infamies des hommes et des peuples, pour la consolation des sages peu nombreux, règne la destinée inébranlable et inéluctable, qui distribue à chacun, suivant ses mérites, sa fortune sur cette terre.

2. La destinée : Dieu et l'histoire.

La règle de la destinée des peuples est fixe, et claire à l'esprit de Milton. Les peuples ont en eux leur liberté. S'ils la perdent, s'ils se laissent aller aux passions, ils deviennent infailliblement esclaves. Il y a à cela deux raisons :

Une raison humaine : l'homme livré à la passion devient l'esclave de ceux qui flattent ses passions ou s'en font craindre.

Une raison divine : la justice de Dieu livre aux tyrans les nations corrompues.

---

(1) *R. P.*, III, 48 :

And what the people but a herd confused,
A miscellaneous rabble, who extol
Things vulgar, and, well weighed, scarce worth the praise?
They praise and they admire they know not what,
And know not whom, but as one leads the other :
And what delight to be by such extolled,
To live upon their tongues and be their talk,
Of whom to be dispraised were no small praise,
His lot who dares be singularly good.
Th' intelligent among them and the wise
Are few.

(2) *Première Défense*, p. 114.

(3) P. 142.

C'est la réponse de Milton à sa question première, et toute sa pensée aboutit là ; c'est sa façon de

Justifier les voies de Dieu devant les hommes.

La cause de tous ses malheurs est dans l'homme même :

Milton a construit toute une ontologie pour montrer à l'homme qu'il est libre originellement, venant de Dieu ; toute une cosmologie pour lui montrer qu'il est bon foncièrement, étant pétri de la matière divine ; toute une psychologie pour lui montrer en quoi et comment il pèche, en s'abandonnant à la passion malgré sa claire raison ; toute une religion pour l'assurer du secours de Dieu si seulement il veut se corriger.

Et maintenant il tire impitoyablement les conséquences de tout le système. Les plans de Dieu sont bien construits :

Il fait s'accomplir les volontés des créatures libres, et la destinée précipite dans les catastrophes les hommes et les peuples qui sont corrompus, par le poids même de leurs propres actions.

L'homme est ainsi responsable, non seulement de ses actes, mais de sa destinée, car sa destinée n'est que la traduction dans le monde extérieur du drame psychologique qui se déroule en l'âme libre de l'homme.

Milton contemple donc les châtiments de l'histoire avec quelque chose de l'exultation des vieux prophètes applaudissant à la justice de Dieu :

« Si vous croyez que c'est une politique plus noble, ou plus utile, ou plus sage, que d'inventer de subtils expédients pour augmenter les revenus, de multiplier les forces navales et militaires, de rivaliser d'astuce avec les ambassadeurs des puissances étrangères, de former d'habiles traités et alliances plutôt que d'administrer au peuple une justice pure, de secourir les pauvres et de rendre à chacun son bien, vous êtes ensevelis dans un nuage d'erreur.

» Vous vous apercevrez trop tard, quand l'illusion se sera évanouie, qu'en négligeant ces considérations, que vous jugez inférieures, vous avez précipité votre ruine et votre désespoir.

» La fidélité des alliés est chose fragile et périssable, si elle n'est cimentée par les principes de la justice ; la richesse et les honneurs que la foule envie changent de maîtres rapidement. Ils abandonnent les oisifs et s'en vont là où règnent le travail, la patience, la vertu. Ainsi, les nations précipitent la chute des nations.

» Comme si Dieu s'était fatigué de vous protéger, vous aurez passé dans le feu pour périr dans la fumée (1). »

« Parmi des hommes semblables, qui voudra combattre pour la liberté, ou affronter le moindre péril pour sa défense?

» Il n'est pas conforme à la nature des choses que de tels hommes soient libres.

» De quelque façon qu'ils braillent de liberté, ils sont esclaves, et en eux et en dehors d'eux, mais sans s'en apercevoir. Et s'ils s'en aperçoivent, comme

(1) *Seconde Défense*, p. 295 296.

des chevaux impatients du frein, ils s'efforceront de rejeter le joug non par amour de la liberté (que seul l'homme bon aime et sait obtenir), mais par l'impulsion de l'orgueil et des passions viles. Mais même s'ils l'essaient souvent par les armes, ils n'y arriveront pas; ils changeront peut-être de maîtres, mais ne pourront jamais se tirer de leur esclavage.

» C'est ce qui arriva aux anciens Romains (1). »

« Au lieu de vous tourmenter, ou de penser que vous pouvez en rejeter le blâme ailleurs que sur vous, sachez qu'être libre c'est la même chose qu'être pieux, sage, tempéré et juste, frugal et abstinent, et magnanime et brave; être le contraire de tout ceci, c'est être esclave.

» Il arrive ordinairement, par l'arrangement, et pour ainsi dire par la justice rétributive de la divinité, que les peuples qui ne savent se gouverner et modérer leurs passions, mais croupissent dans l'esclavage de leurs appétits, sont livrés à ceux qu'ils abhorrent et forcés de se soumettre à une servitude involontaire (2). »

Cette vue de l'histoire était formée dès 1654. Et lorsque les puritains échouèrent, et que l'Angleterre retomba dans l'esclavage, Milton avait les principes de la réponse aux doutes que l'échec des saints jetait sur les voies de la Providence. Il appliquait à l'histoire de l'Angleterre ses principes généraux, et il termine son *Histoire de la Grande-Bretagne*, publiée en 1669, par cette prophétie menaçante (3) :

« Si ce furent là les causes de la souffrance et de l'esclavage de nos ancêtres, quelle meilleure conclusion que de rappeler à notre âge, au milieu de sa sécurité, que, s'il ne s'amende, les mêmes vices amèneront le retour des mêmes calamités. »

Le *Paradis perdu* aboutit aux mêmes conclusions quand l'archange dit à Adam (4) :

Puisqu'il permet
A des pouvoirs inférieurs de régner en lui
Sur la libre raison, Dieu, dans sa justice,
Le soumet extérieurement à des maîtres violents
Qui légitimement ainsi réduisent en esclavage
Sa liberté externe. La tyrannie est nécessaire
Quoique cela ne soit pas une excuse au tyran.
Mais quelquefois des nations tombent si bas,
Si loin de la vertu, qui est la raison, que ce n'est pas l'oppression,
Mais la justice, et quelque malédiction fatale de plus
Qui les prive de leur liberté extérieure,
Quand leur liberté en eux est perdue (5).

---

(1) *Seconde Défense*, p. 298.

(2) *Seconde Défense*, p. 298.

(3) Bohn, V, 392, 393 : If these were the causes of such misery and thraldom to those our ancestors, with what better close can be concluded, than here in fit season to remember this age in the midst of her security, to fear from like vices, without amendment, the revolution of like calamities?

(4) *P. L.*, XII, 82 à 101. V. p. 161, le commencement de ce passage.

(5) Therefore, since he permits
Within himself unworthy powers to reign

Toutes les théories de Milton sur la chute, qui est la domination des passions sur la raison, et sur la destinée qui accomplit la volonté de l'homme, toute la psychologie et l'ontologie, sont rassemblées dans cette conclusion politique du *Paradis perdu* qui est largement un poème politique (1).

L'origine de toute tyrannie est donc dans la chute, et la chute est non pas un événement accompli à l'origine du monde, mais un fait psychologique en l'âme de tout homme.

C'est pour cela même que l'homme qui n'est plus en état de chute doit être libre, et que nul n'a pouvoir sur lui.

Ces principes expliquent la conception de l'histoire exposée au XIIe livre du *Paradis perdu,* conception pessimiste du réel :

La corruption engendre l'esclavage ;

Le Christ vient, mais dans peu d'hommes. Il ne peut briser l'esclavage auquel les masses se livrent elles-mêmes :

> Ainsi ira le monde,
> Mauvais aux bons, favorable aux mauvais,
> Gémissant sous son propre poids (2),

c'est-à-dire sous le poids de ses fautes.

Il est curieux de remarquer que dans ce tableau de l'histoire, à la fin du *Paradis perdu,* Milton ne parle même pas de la Réforme. Il ne dit pas qu'elle ait en aucune façon rétabli la liberté ; depuis la mort des apôtres jusqu'au jour du jugement, le monde suit son cours dans le mal. Et cela montre combien peu le protestantisme au fond satisfaisait Milton ; tous les prêtres lui sont en haine, et la succession du prêtre protestant au prêtre catholique ne lui semble pas valoir qu'on en fasse état.

Mais enfin le Christ reviendra. Le vieux rêveur incorrigible qu'était Milton a gardé pour la fin son rêve le plus fantastique et le plus logique pourtant.

Le Christ reviendra dans sa gloire et régnera sur la terre pendant mille ans.

> Over free reason, God in judgment just
> Subjects him from without to violent lords
> Who oft as undeservedly enthral
> His outward freedom. Tyranny must be,
> Though to the tyrant thereby no excuse.
> Yet sometimes nations will decline so low
> From virtue, which is reason, that no wrong,
> But justice, and some fatal curse annexed,
> Deprives them of their outward liberty,
> Their inward lost.

(1) V. ci-dessus, 1re partie *in fine*.

(2) *P. L.*, XII, 537 :

> So shall the world go on
> To good malignant, to bad men benign
> Under her own weight groaning till the day
> Appear of respiration to the just
> And vengeance to the wicked, at return
> Of Him —

Milton a adopté cette curieuse utopie des chiliastes dont parle saint Augustin, et qui florissait sous le Commonwealth (1).

C'est que sans cette revanche ultime des bons, du parti des saints, vraiment l'histoire de l'humanité serait trop triste, et, malgré toutes les explications, pour Milton, serait injuste. Car Milton avait une conception rigoriste de la justice, bien proche de celle du programme des musulmans :

Œil pour œil, dent pour dent.

Ce sera le jour « de respiration pour le juste, et de vengeance pour le méchant ».

C'est sur la terre que les mauvais ont triomphé. C'est sur la terre, et de la même façon, que les bons doivent triompher, et qu'ils célébreront le retour du Christ-Roi. Et d'ailleurs Milton ne croit pas aux esprits. La solide matière lui est nécessaire.

« Ce règne sera sur la terre » (2), et durera jusqu'à « l'expiration de mille ans » (3).

Après cela, c'est l'Armageddon et la fin de Satan, et la consommation dans le ciel des destinées des élus, l'exécution finale et définitive des plans de Dieu et des buts de la création du monde (4).

Les buts de Dieu sont remplis, la politique a rejoint l'ontologie, le cycle est terminé, la philosophie est complète.

Extrait de « La Seconde Défense du peuple anglais ».

For it is of no little consequence, O citizens, by what principles you are governed, either in acquiring liberty, or in retaining it when acquired. And unless that liberty which is of such a kind as arms can neither procure nor take away, which alone is the fruit of piety, of justice, of temperance, and unadulterated virtue, shall have taken deep root in your minds and hearts, there will not long be wanting one who will snatch from you by treachery what you have acquired by arms. War has made many great whom peace makes small. If after being released from the toils of war, you neglect the arts of peace, if your peace and your liberty be a state of warfare, if war be your only virtue, the summit of your praise, you will, believe me, soon find peace the most adverse to your interests.

Your peace will be only a more distressing war; and that which you imagined liberty will prove the worst of slavery. Unless by the means of piety, not frothy and loquacious, but operative, unadulterated, and sincere, you clear the horizon of the mind from those mists of superstition which arise from the ignorance of true religion, you will always have those who will bend your necks to the yoke as if you were brutes, who, notwithstanding all your triumphs, will put you up to the highest bidder, as if you were mere booty made in war; and will find an exuberant source of wealth in your ignorance and superstition. Unless you will subjugate your propensity to avarice, to ambition, and sensuality, and expel all luxury from yourselves and from your families, you will find that you have cherished a more stubborn and intractable despot at home, than you

(1) Cf. ci-dessus, p. 36, 1re partie.

(2) *T. C. D.*, p. 484 et 485, et *P. L.*, XII, 541, 542, où cette croyance de Milton n'est pourtant pas ouvertement déclarée.

(3) *T. C. D.*, p. 486.

(4) Cf. *T. C. D.*, p. 488, et ci-dessus, *Ontologie*, les buts de la création.

ever encountered in the field; and even your very bowels will be continually teeming with an intolerable progeny of tyrants. Let these be the first enemies whom you subdue; this constitutes the campaign of peace; these are triumphs, difficult indeed, but bloodless; and far more honourable than those trophies which are purchased only by slaughter and by rapine. Unless you are victors in this service, it is in vain that you have been victorious over the despotic enemy in the field.

For if you think that it is a more grand, a more beneficial, or a more wise policy, to invent subtle expedients for increasing the revenue, to multiply our naval and military force, to rival in craft the ambassadors of foreign states, to form skilful treaties and alliances, than to administer unpolluted justice to the people, to redress the injured, and to succour the distressed, and speedily to restore to every one his own, you are involved in a cloud of error; and too late will you perceive, when the illusion of those mighty benefits has vanished, that in neglecting these, which you now think inferior considerations, you have only been precipitating your own ruin and despair. The fidelity of enemies and allies is frail and perishing, unless it be cemented by the principles of justice; that wealth and those honours, which most covet, readily change masters; they forsake the idle, and repair where virtue, where industry, where patience flourish most. Thus nation precipitates the downfall of nation; thus the more sound part of one people subverts the more corrupt; thus you obtained the ascendant over the royalists.

If you plunge into the same depravity, if you imitate their excesses, and hanker after the same vanities, you will become royalists as well as they, and liable to be subdued by the same enemies, or by others in your turn; who, placing their reliance on the same religious principles, the same patience, the same integrity and discretion which made you strong, will deservedly triumph over you who are immersed in debauchery, in the luxury and the sloth of kings. Then, as if God was weary of protecting you, you will be seen to have passed through the fire, that you might perish in the smoke; the contempt which you will then experience will be great as the admiration which you now enjoy; and, what may in future profit others, but cannot benefit yourselves, you will leave a salutary proof what great things the solid reality of virtue and of piety might have effected, when the mere counterfeit and varnished resemblance could attempt such mighty achievements, and make such considerable advances towards the execution. For, if either through your want of knowledge, your want of constancy, or your want of virtue, attempts so noble, and actions so glorious, have had an issue so unfortunate, it does not therefore follow, that better men should be either less daring in their projects or less sanguine in their hopes. But from such an abyss of corruption into which you so readily fall, no one, not even Cromwell himself, nor a whole nation of Brutuses, if they were alive, could deliver you if they would, or would deliver you if they could. For who would vindicate your right of unrestrained suffrage, or of choosing what representatives you liked best, merely that you might elect the creatures of your own faction, whoever they might be, or him, however small might be his worth, who would give you the most lavish feasts, and enable you to drink to the greatest excess?

Thus not wisdom and authority, but turbulence and gluttony, would soon exalt the vilest miscreants from our taverns and our brothels, from our towns and villages, to the rank and dignity of senators. For, should the management of the republic be entrusted to persons to whom no one would willingly entrust the management of his private concerns; and the treasury of the state be left to the care of those who had lavished their own fortunes in an infamous prodigality? Should they have the charge of the public purse, which they would soon convert into a private, by their unprincipled peculations? Are they fit to be the legislators of a whole people who themselves know not what law, what reason, what right and wrong, what crooked and straight, what licit and illicit means? who think that all power consists in outrage, all dignity in the parade of insolence? who neglect every other consideration for the corrupt gratification of their friendships, or the prosecution of their resentments? who disperse their own relations and creatures through the provinces, for the sake of levying taxes and confiscating goods; men, for the greater part, the most profligate and vile, who buy up for themselves what they pretend to expose to sale, who thence collect an exorbitant mass of wealth, which they fraudulently divert from the public service; who thus spread their pillage through the country, and in a moment emerge from penury and rags to a state of splendour and of wealth? Who could endure such thievish servants, such vicegerents of their lords? Who could believe that the masters and the patrons of banditti could be the proper guardians of liberty? or who would suppose that he should ever be made one hair more free by such a set of public functionaries, though they might amount to five hundred

elected in this manner from the counties and boroughs,) when among them who are the very guardians of liberty, and to whose custody it is committed, there must be so many, who know not either how to use or to enjoy liberty, who neither understand the principles nor merit the possession? But, what is worthy of remark, those who are the most unworthy of liberty are wont to behave most ungratefully towards their deliverers. Among such persons, who would be willing either to fight for liberty, or to encounter the least peril in its defence?

It is not agreeable to the nature of things that such persons ever should be free. However much they may brawl about liberty, they are slaves, both at home and abroad, but without perceiving it; and when they do perceive it, like unruly horses that are impatient of the bit, they will endeavour to throw off the yoke, not from the love of genuine liberty, (which a good man only loves and knows how to obtain,) but from the impulses of pride and little passions. But though they often attempt it by arms, they will make no advances to the execution; they may change their masters, but will never be able to get rid of their servitude. This often happened to the ancient Romans, wasted by excess, and enervated by luxury: and it has still more so been the fate of the moderns; when, after a long interval of years, they aspired, under the auspices of Crescentius, Nomentanus, and afterwards of Nicolas Rentius, who had assumed the title of Tribune of the People, to restore the splendour and re-establish the government of ancient Rome. For, instead of fretting with vexation, or thinking that you can lay the blame on any one but yourselves, know that to be free is the same thing as to be pious, to be wise, to be temperate and just, to be frugal and abstinent, and lastly, to be magnanimous and brave; so to be the opposite of all these is the same as to be a slave; and it usually happens, by the appointment, and, as it were, retributive justice, of the Deity, that that people which cannot govern themselves, and moderate their passions, but crouch under the slavery of their lusts, should be delivered up to the sway of those whom they abhor, and made to submit to an involuntary servitude. It is also sanctioned by the dictates of justice and by the constitution of nature, that he who from the imbecility or derangement of his intellect, is incapable of governing himself, should, like a minor, be committed to the government of another.

CHAPITRE VI

VUE D'ENSEMBLE DE LA PHILOSOPHIE DE MILTON

1. Idées principales.

Tout le système philosophique de Milton est le développement de quelques idées originales qu'il peut être utile de grouper sous une forme concise. Ce sont principalement :

I. L'idée du Dieu-Infini et non manifesté en qui se forme le Fils-Créateur et création à la fois, en qui se forme enfin le Christ, l'Ensemble des élus ;

II. L'idée des volontés libérées par le retrait de Dieu, et l'union de l'idée d'intelligence à l'idée de liberté, qui constitue une preuve originale du libre arbitre (l'intelligence est impossible sans la liberté) ;

III. L'idée de la matière divine, impérissable et bonne, part de Dieu, et dont tout sort spontanément, de sorte que l'âme séparée du corps n'existe pas ; que tous les êtres sont en leur substance des parties de Dieu, organisées en une gradation évolutionniste, sans différence entre les choses, les animaux et les hommes ;

IV. L'idée psychologique et morale : la dualité de l'homme : intelligence et sentiment ; et la nécessité du triomphe de l'intelligence, d'où sort l'idée de la chute : passion et sensualité ;

V. L'idée de la liberté chrétienne, basée sur la bonté de l'être normal formé de la matière divine, et sur la présence en chacun des régénérés de l'Esprit de Dieu même : l'Intelligence.

De ces cinq groupes principaux d'idées, le premier n'a guère d'intérêt qu'au point de vue de l'explication de Milton, et aussi le cinquième ;

le second contient une conception philosophique de la nécessité de la liberté qui est intéressante et originale dans l'histoire de la philosophie, et n'a nullement perdu de son intérêt ;

le troisième contient les germes d'une conception de l'univers en harmonie complète avec les vues de la science moderne, et les principes d'un panthéisme rationaliste d'un intérêt encore actuel ;

le quatrième contient une vue de la nature humaine profonde au point de vue dramatique, et éternellement valable, étant fondée sur des réalités permanentes de la psychologie de l'homme.

2. Tableau systématique.

I. *Dieu :* l'infini latent, la perfection consciente.
La sagesse éternelle forme devant lui le plan du monde : la destinée.

II. *La Création :* le Fils : la matière primitive divine.
Le retrait de Dieu : la libération des volontés individuelles.
Évolution de la matière : choses, animaux, hommes — pas d'âmes.

La Chute : triomphe des passions sur la raison.

III. *La seconde Création :* le Christ Intelligence — l'Homme élu
terrasse la passion,
s'incarne dans les élus, leur donnant :

1° l'intelligence 2° la domination des passions	la liberté	en morale en croyance en politique

IV. *La Mort :* incident cosmologique : extinction totale, mais temporelle.
Rien de créé ne peut périr, étant partie de Dieu.

V. *La Résurrection :* accomplissement des plans de Dieu
et
La Perfection finale : l'Union des Élus à Dieu.

3. Transposition en vocabulaire abstrait.

On a trop dit que le sujet de Milton lui avait nui, parce que la ruine des croyances religieuses entraînait la ruine de ses idées, et ainsi enlevait au *Paradis perdu*, qui est un poème d'idées, son intérêt central, ne lui laissant que la valeur de pittoresque des tableaux et des épisodes (1).

Il y a, dans ces affirmations, une erreur de perspective; Milton a employé un vocabulaire de son temps et de son pays, modifié quelque peu suivant ses besoins, mais que nous ne comprenons plus sans étude spéciale.

Les termes « Dieu », « Christ », « Fils de Dieu », « Église », etc., ont pris pour nous un sens plus étroit qu'ils ne l'avaient pour Milton, surtout après l'usage qu'en ont fait, d'une part, Voltaire et ses successeurs, et, d'autre part, les polémistes catholiques leurs adversaires.

Mais Milton était protestant libéral du XVII[e] siècle et surtout philosophe miltonien. Il a employé ces mots dans un sens beaucoup plus complexe et plus large que leur sens courant d'aujourd'hui.

Il est donc intéressant d'essayer de traduire le système de Milton dans le langage abstrait de la philosophie absolutiste du XIX[e] siècle, qui est l'école de pensée de laquelle il se rapproche le plus. On aura ainsi, dans une certaine

(1) Cf. Mark Pattison, p. 200.

mesure, ce qu'il y a d'actuel et de moderne, sinon de permanent, dans la pensée de Milton.

Cette transposition peut être basée sur deux points fondamentaux : pour Milton,

tous les êtres sont des parties de Dieu,

et le Christ est l'Intelligence de tous et de chacun parmi les élus.

On a ainsi :

en langage abstrait :		*en langage de Milton :*
L'Être infini	—	Dieu,
pour réaliser ses possibilités latentes	—	le plan éternel de la Sagesse,
forme l'Être fini	—	le Fils,
en créatures multiples	—	la création.
Mais ses possibilités libérées et violentes empêchent sa maîtrise de soi		(la chute) ;
jusqu'à ce que, dans le cours de son évolution au sein de ses créatures		
les plus hautes,	—	les élus,
apparaisse l'Intelligence	—	le Christ,
qui domine et mène les passions		(ce qui est) la régénération
et les rend bonnes		(ce qui est) la liberté chrétienne.
Ces êtres ainsi parfaits s'unissent en une communion	—	la Communion des Saints,
qui vient s'incorporer à l'Être premier	—	la Résurrection.
L'Être a ainsi choisi dans ses possibilités celles qu'il voulait réaliser, et les a jointes à son existence consciente,	—	la Perfection finale,
rejetant les autres hors de lui	—	l'Enfer.

APPENDICE A LA DEUXIÈME PARTIE

EXTRAITS DU « TRAITÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE »

Boundless the deep, because I am who fill
Infinitude, nor vacuous the space.
Though I uncircumscribed myself retire
And put not forth my goodness, which is free
To act or not, necessity and chance
Approach me not, and what I will is fate.
P. L., VII, 168.

Le *Traité de la doctrine chrétienne* « De doctrina christiana » avait été confié par Milton à Daniel Skinner, neveu du Cyriack Skinner des sonnets. Après la mort de Milton, Daniel Skinner fut forcé, par des menaces qui mettaient en danger sa carrière dans la diplomatie, de remettre le traité entre les mains du secrétaire d'État, qui, jugeant l'ouvrage dangereux, le confisqua et le plaça dans les archives d'État, où il fut retrouvé seulement en 1823. L'un des chapelains du roi, C. R. Sumner, plus tard évêque de Winchester, le publia et en donna une traduction en 1825. Le premier livre, de 494 pages dans l'édition Bohn, est l'ouvrage le plus important de Milton au point de vue philosophique. Le second livre, de moitié moins long, est un système de morale qui ne présente aucun intérêt spécial.

Le traité est un amas énorme de textes tirés de l'Écriture et entrelardés de commentaires assez courts et le plus souvent noyés dans la masse des citations.

I so far satisfied myself as at length to trust that I had discovered, with regard to religion, what was matter of belief and what only matter of opinion. Ded. 4.

I readily give as wide a circulation as possible to what I esteem my best and richest possession. Ded. 5.

Granting that both in the literal and figurative descriptions of God, he is exhibited not as he really is, but in such a manner as may be within the scope of our comprehensions. Chap. II, p. 17.

God's general decree is that whereby he has decreed from all eternity, of his own most free and wise and holy purpose whatever he himself willed or was about to do.

According to his perfect foreknowledge of all things that were to be created. III, 30.

The foreknowledge of God is nothing but the wisdom of God under another name, or that idea of everything which he had in his mind, to use the language of men, before he decreed anything. III, 30-31.

We must conclude, therefore, that God decreed nothing absolutely which he left in the power of free agents.
When the efficient is compelled by some extraneous force to operate the effect, which is called compulsory necessity, whatever effect the efficient produces, it produces *per accidens* (1). III, 34.

The Deity purposely framed his own decrees with reference to particular circumstances, in order that he might permit free causes to act conformably to that liberty with which he had endued them — he perfectly foreknew from the beginning what would be the nature and event of every future occurrence when its appointed season should arrive. III, 36.

He would indeed be mutable, neither would his counsel stand, if he were to obstruct by another decree that liberty which he had already decreed, or were to darken it with the least shadow of necessity.
The liberty of man must be considered entirely independent of necessity. — If (necessity) constrain (free agents) against their will, man being subject to this compulsory decree, becomes the cause of sins only *per accidens*, God being the cause of sins *per se*. III, 37.

Nor does it follow from hence that what is temporal becomes the cause of, or a restriction upon what is eternal, for it was not anything temporal, but the wisdom of the eternal mind, that gave occasion for framing the divine counsel. III, 38.

---

(1) Per accidens efficit causa quæ externa facultate efficit, id est, non sua. (Artis logicæ. Symmons' ed., VI, 209, quoted p. 35. Bohn.

That the will of God is the first cause of all things is not intended to be denied, but his prescience and wisdom must not be separated from his will, much less considered as subsequent to the latter in point of time.

God of his wisdom determined to create men and angels reasonable beings, and therefore free agents (1), foreseeing at the same time which way the bias of their will would incline, in the exercise of their own uncontrolled liberty.
III, 39, 40.

Certain it is that the Son existed in the beginning, under the name of the logos or word, and was the first of the whole creation by whom afterwards all other things were made. V, 80.

He who is properly the Son is not co-eval with the Father.
V, 83.

Nor did the Father beget him from any natural necessity, but of his own free will (2).

God imparted to the Son as much as he pleased of the divine nature, nay of the divine substance itself. V, 85.

The Son, the secondary and instrumental cause. V, 91.

« In the beginning was the Word » — not from everlasting, but in the beginning. The Word — therefore the word was audible. But God, as he cannot be seen, so neither can he be heard. V, 109.

God was manifest in the Son, his own image; in any other way he is invisible. V, 115.

It is not unusual among the prophets for God to declare that he would work himself, what afterwards he wrought by means of his Son. The name of Jehovah was in Him (Christ). V, 127.

The Son, in his capacity of Creator — V, 131.

The following gifts were received by him from the Father. Creation — but with this peculiarity that it is always said to have taken place *per eum*, through him, not by him, but by the Father. V, 137.

God is first described as creating the heaven and the earth; the Spirit is only represented as moving upon the face of the waters already created.
VII, 175.

Now the person of the Spirit does not seem to have proceeded more from the mouth of God than from that of Christ (the breath [spiritu] of his mouth).
VII, 175.

---

(1) When God gave (Adam) reason, he gave him freedom to choose, for reason is but choosing : he had been else a mere artificial Adam. *Areop*. Reason also is choice. *P. L.*, III, 108. And reason is her being (the soul's). *P. L.*, V, 486.

(2) Cf. about Adam's son. *P. L.*, X, 760, him not thy election. — But natural necessity begot.

Probably before the foundations of the world, but later than the Son, and far inferior to Him. VII, 169.

Neither the Hebrew verb, nor the Greek κτίζειν nor the Latin *creare*, can signify create out of nothing.

On the contrary, these words uniformly signify to create out of matter.
VII, 176.

It is clear then that the world was framed out of matter of some kind or other. For, since action and passion are relative terms, and since, consequently, no agent can act externally unless there be some patient, such as matter, it appears impossible that God should have created this world out of nothing, not from any defect of power on his part, but because it was necessary that something should have previously existed capable of receiving passively the exertion of the divine efficacy. VII, 177.

Matter must either have always existed independently of God, or have originated from God at some particular point of time. That matter should have been always independent of God (seeing that it is only a passive principle, dependent on the Deity, and subservient to him; and seeing, moreover, that, as in number, considered abstractedly, so also in time or eternity there is no inherent force or efficacy) that matter, I say, should have existed of itself from all eternity, is inconceivable, if on the contrary it did not exist from all eternity, it is difficult to understand from whence it derives its origin. There remains, therefore, but one solution of the difficulty, for which moreover we have the authority of Scripture, namely, that all things are of God.
VII, 178.

In the first place, there are, as is well known to all, four kinds of causes — efficient, material, formal, and final. Inasmuch as God is the primary and absolute and sole cause of all things, there can be no doubt but that he comprehends and embraces within himself all the causes above mentioned. Therefore the material cause must be either God or nothing. Now, nothing is no cause at all; and yet it is contended that forms, and, above all, that human forms, were created out of nothing. But matter and form, considered as internal causes, constitute the thing itself; so that either all things must have had two causes only and those external, or God will not have been the perfect and absolute cause of everything.

Secondly, it is an argument of supreme power and goodness, that such diversified multiform and inexhaustible virtue should exist and be substantially inherent in God (for that virtue cannot be accidental which admits of degrees, and of augmentation or remission, according to his pleasure) and that this diversified and substantial virtue should not remain dormant within the Deity, but should be diffused and propagated and extended as far and in such manner as he himself may will.

For the original matter of which we speak is not to be looked upon as an evil or trivial thing, but as intrinsically good, and the chief productive stock of every subsequent good. It was a substance, and derivable from no other

source than from the fountain of every substance, though at first confused and formless, being afterwards adorned and digested into order by the hand of God. VII, 179.

Matter proceeded incorruptible from God; and it remains incorruptible as far as concerns its essence. VII, 180.

Spirit being the more excellent substance, virtually and essentially contains within itself the inferior one, as the spiritual and rational faculty contains the corporal, that is, the sentient and vegetative faculty. For not even divine virtue and efficiency could produce bodies out of nothing, unless there had been some bodily power in the substance of God, since no one can give to another what he does not himself possess. VII, 181.

Nor can it be understood in what sense God can be properly called infinite, if he be capable of receiving any accession whatever, which would be the case if anything could exist in the nature of things, which had not been first of God and in God. VII, 181.

If all things are not only from God, but of God, no created thing can be finally annihilated. VII, 181.

Time is the measure of motion. VII, 185.

It was not the body alone that was then made, but the soul of man also. VII, 187.

He infused the breath of life into other living beings also. Every living thing receives animation from one and the same source of life and breath. Nor has the word spirit any other meaning in the sacred writings but that breath of life which we inspire, or the vital, or sensitive, or rational faculty, or some action or affection belonging to those faculties. VII, 188.

« Man became a living soul ». Man is a living being, intrinsically and properly one and individual, not compound and separable, not, according to the common opinion, made up and framed of two distinct and different natures as of soul and body — but the whole man is soul, and the soul man, that is to say a body, or substance individual, animated, sensitive and rational. VII, 188.

That the spirit of man should be separate from the body, so as to have a perfect and intelligent existence independently of it, the doctrine is evidently at variance both with nature and reason. For the word « soul » is applied to every kind of living being, yet it is never inferred from these expressions that the soul exists separate from the body in any of the brute creation. VII, 189.

The human soul is not created daily by the immediate act of God, but propagated from father to son in natural order. VII, 189.

If the soul be equally diffused throughout any given whole, and throughout every part of that whole, how can the human seed, the noblest and most

intimate part of all the body, be imagined destitute and devoid of the soul of the parents, or at least of the father, when communicated to the son by the laws of generation? VII, 193.

There seems therefore no reason why the soul of man should be made an exception to the general law of creation. For God breathed the breath of life into other living beings, and blended it so intimately with matter, that the propagation and production of the human form were analogous to those of other forms, and were the proper effect of that power which had been communicated to matter by the Deity. VII, 195.

The whole man dies. What could be more absurd, than that the mind, which is the part principally offending, should escape the threatened death; and that the body alone, to which immortality was equally allotted, before death came into the world by sin, should pay the penalty of sin by undergoing death, though not implicated in the transgression. It is evident that the saints and believers of Old, the patriarchs, prophets and apostles, without exception, held this doctrine. XIII, 271.

The soul (whether we understand by this term the whole human composition, or whether it is to be considered as synonymous with the spirit), is subject to death, natural as well as violent. XIII, 275.

The spirit returneth to God. The phrase must be understood with considerable latitude. Euripides has, without being aware of it, given a far better interpretation of this passage than the commentators. That is, every constituent part returns at dissolution to its elementary principle (1).
XIII, 279.

If it be true that there is no time without motion, which Aristotle illustrates by the example of those who were fabled to have slept in the temple of the heroes, and who, on awaking, imagined that the moment in which they awoke had succeeded without an interval to that in which they fell asleep; how much more must intervening time be annihilated to the departed, so that to them to die and to be with Christ will seem to take place at the same moment? XIII, 280.

In the Scripture idiom the soul is generally often put for the whole animate body. XIII, 281.

The Father is often called our Saviour, inasmuch as it is by his eternal counsel and grace alone that we are saved. XIV, 285.

He by whom all things were made — he who in the beginning was the Word, and God with God, and although not supreme, yet the first-born of every creature, must necessarily have existed previous to his incarnation,

---

(1) *Suppliants* 532 : each part that constitutes the frame of man returns whence it was taken : to the sky the soul, to the earth the body.

whatever subtleties may have been invented to evade this conclusion by those who contend for the purely human nature of Christ.

XIV, 288.

He voluntarily performed, and continues to perform, on behalf of man, whatever is requisite for obtaining reconciliation with God.

XV, 297.

His prophetical function consists of two parts; one external, namely, the promulgation of divine truth, the other internal, to wit, the illumination of the understanding. XV, 299.

The intent of Supernatural Renovation is not only to restore man more completely than before to the use of his natural faculties as regards his power to form right judgment, and to exercise free will, but to create afresh, as it were, the inward man, and infuse from above new and supernatural faculties into the minds of the renovated. This is called regeneration, and the regenerate are said to be engrafted in Christ.

XVIII, 327-328.

Regeneration is that change operated by the Word and the Spirit, whereby the old man being destroyed, the inward man is regenerated by God after his own image, in all the faculties of his mind, in so much that he becomes as it were a new creature. XVIII, 328.

Believers are said to be ingrafted in Christ, when they are planted in Christ by God the Father, that is, are made partakers of Christ, and meet for becoming one with him. XXI, 342.

Our Union and Fellowship with the Father through Christ the Son.

XXIV, 361.

From this union and fellowship of the regenerate with the Father and Christ, and of the members of Christ's body among themselves (The Communion of Saints), results the mystical body called The Invisible Church, whereof Christ is the head. XXIV, 363.

Seeing then that the body of Christ is mystically one, it follows that the fellowship of his members must also be mystical, and not confined to place and time, inasmuch as it is composed of individuals of widely separated countries, and of all ages from the foundation of the world.

XXIV, 363.

The entire Mosaic law was abolished. We are absolved from subjection to the decalogue as fully as to the rest of the law. XXVII, 387.

Paul expressly asserts that « The law is not made for a righteous man ». I Tim. i. 9. Gal. V., 22, 23. XXVII, 391.

The end for which the law was instituted, namely, the love of God and our neighbour, is by no means to be abolished, it is the tablet of the law, so to speak, that is alone changed, its injunctions being now written by the Spirit in the heart of believers. XXVII, 394.

Christian liberty is that whereby we are loosed as it were by enfranchisement, through Christ our deliverer, from the bondage of sin, and consequently from the rule of the law and of man; to the intent that being made sons instead of servants, and perfect men instead of children, we may serve God in love through the guidance of the Spirit of Truth.

XXVII, 398-399.

Every believer has a right to interpret the Scriptures for himself, inasmuch as he has the Spirit for his Guide, and the mind of Christ is in him.

XXX, 444.

Scripture is the sole judge of controversies; or rather every man is to decide for himself through its aid, under the guidance of the Spirit of God.

XXX, 445.

The same Spirit which originally dictated them enlightening us inwardly, through faith and love. XXX, 446.

We possess, as it were, a twofold Scripture : one external, which is the written word, and one internal, which is the Holy Spirit; that which is internal, and the peculiar possession of each believer, is far superior to all, namely, the Spirit itself. XXX, 447.

The written word, I say, of the New Testament, has been liable to frequent corruption, and in some instances has been corrupted through the number, and occasionally the bad faith of those by whom it has been handed down; the variety and discrepancy of the original manuscripts, and the additional diversity produced by subsequent transcripts and printed editions.

XXX, 447-448.

It is difficult to conjecture the purpose of Providence in committing the writings of the New Testament to such uncertain and variable guardianship, unless it were to teach us by this very circumstance that the Spirit which is given to us is a more certain guide than Scripture, whom therefore it is our duty to follow. XXX, 449.

Thus, even on the authority of Scripture itself, everything is to be finally referred to the Spirit and the unwritten word. XXX, 450.

The Covenant with God is not dissolved by death (1).

XXXIII, 481.

(1) In support of the doctrine of the Resurrection of the Dead. Cf. *T. C. D.*, p. 181 : « no created thing can be finally annihilated. »

The rule of judgment will be the conscience of each individual.

XXXIII, 483.

There shall be no end of his kingdom for ages of ages, until time shall be no longer, until everything which his kingdom was intended to effect shall have been accomplished; it will not pass away as insufficient for its purpose; it will not be destroyed, nor will its period be a period of dissolution, but rather of perfection and consummation, like the end of the law.

XXX, 488.

TROISIÈME PARTIE

PREMIÈRE SECTION

LE MYTHE : SOURCES ET INTERPRÉTATIONS

La pensée de Milton est essentiellement originale. Même lorsqu'il n'a fait qu'exprimer des idées traditionnelles, il ne les a jamais acceptées comme données, mais il les a repensées. Il les a examinées indépendamment, faisant comparaître à la barre de son intelligence toutes les vieilles conceptions du genre humain, les jugeant pour son propre compte et les absolvant seulement lorsque bon lui semblait.

Aussi les vieilles idées théologiques reprennent une vie nouvelle, fraîche et rajeunie, en traversant son intelligence. Elles méritent d'être étudiées à nouveau à leur sortie de son tribunal.

Il est donc intéressant d'aller retrouver ces idées et ces mythes autant que possible sur leur terrain primitif et dans leur sens originel. Milton a pu parfois retrouver ce sens. Il possédait une sorte d'intuition de la pensée de l'Ancien Testament, qui lui a fait deviner souvent la signification précise de certaines expressions en opposition avec l'opinion traditionnelle ou l'avis de ses propres contemporains.

Parfois aussi, alors que le sens du mythe lui était inconnu, il lui est arrivé, partant des mêmes données, de reconstituer un sens approchant. La pensée humaine parcourt souvent des cycles semblables, en des pays éloignés et à des époques différentes, alors même que toute idée de communication doit être écartée.

Pour citer un exemple curieux, l'hypothèse hardie de Satan cherchant à se justifier de la lourde accusation d'ingratitude lancée contre lui par le séraphin Abdiel n'est autre qu'une re-découverte, à des siècles et à des milliers de lieues d'intervalle, d'une vieille idée des livres sacrés du bouddhisme (1) :

Nous fûmes alors créés, dis-tu?
Mais qui a vu
Les temps de cette création? Te souviens-tu
De ta formation, alors que l'ouvrier te donnait l'être?
Nous n'avons connaissance d'aucun temps où nous n'existions pas,
Ni d'aucun être qui nous ait précédés, mais nous fûmes engendrés et
[créés par nous-mêmes,
Par notre propre pouvoir vivifiant, lorsque les destins révolus
Eurent accompli leur cours fatal; nous fûmes les fruits
Mûris par le ciel natal, les fils de l'Éther.

(1) *P. L.*, V, 852 :

Who saw
When this creation was? Remember'st thou
Thy making, while the Maker gave thee Being?
We know no time when we were not as now;
Know none before us; self-begot, self-rais'd
By our own quick'ning pow'r, when fatal course
Had circled his full orb, the birth mature
Of this our native heav'n, ethereal sons.

Et Satan dit à Ève dans la tentation (1),

> Les dieux sont venus les premiers, et se servent de cet avantage
> Pour nous faire croire que tout vient d'eux.
> J'en doute; car je vois cette belle terre,
> Échauffée par le soleil, produire toutes les espèces,
> Eux je ne les vois rien produire.

Les êtres ont été créés par la nature, au temps fixé par les destins; Dieu n'a eu aucune part à cette création, mais étant le premier des êtres en date, il a passé par erreur pour le créateur des autres. Satan détruit cette erreur de la même façon que Bouddha parlant à ses disciples (2) :

« Donc, il vient un temps, ô mes frères, tôt ou tard, où le système de ce monde recommence à évoluer.

» Quand ceci se produit, le ciel (le palais de Brama) apparaît, mais vide. Puis quelque être, peut-être parce que son cycle d'années est accompli... vient à la vie dans ce palais. Et il y habite, pur esprit, se nourrissant de joie, rayonnant de lumière, pendant longtemps.

» Puis s'élève en lui, à cause de sa longue solitude, un désir : « O, si d'autres êtres pouvaient venir et se joindre à moi en cet endroit. » Et alors, soit parce que leur cycle d'années est accompli, soit parce que leur mérite s'est épuisé, d'autres êtres tombent et apparaissent dans le palais de Brama. Et alors, ô mes frères, celui qui est né le premier se dit : « Je suis Brama, le grand Brama, le suprême, le puissant, l'omniscient, le souverain, le maître de tous, l'ouvrier, le créateur, l'ancien des jours, le père de tous ceux qui sont et qui seront. Ces êtres sont mes créatures; et comment? J'ai pensé, il y un moment « qu'ils viennent » et ils sont venus suivant mon désir. » Et ces êtres eux-mêmes pensent aussi : « Celui-là doit être le Brama, le suprême, etc. Et nous devons avoir été créés par lui. Comment? Parce que, comme nous le voyons, il était ici le premier, et nous après lui. »

C'est là, développée et précisée, la conception de Satan : c'est ainsi qu'il essaie de se représenter une origine des êtres qui justifie sa révolte.

Ainsi Milton, par pure imagination poétique, par jeu de rhétorique pour justifier Satan, a retrouvé un point de vue bouddhiste, à une époque où le nom même de Bouddha semble avoir été inconnu en Europe (3).

Il est particulièrement intéressant de retracer parallèlement le développe-

(1) IX, 717 :

> The gods are first, and that advantage use
> On our belief, that all from them proceeds.
> I question it, for this fair Earth I see
> Warmed by the Sun, producing every kind,
> Them nothing.

(2) Rhys Davids, *Dialogues of the Buddha* (Clarendon Press), vol. I, p. 30.

(3) Cf. Garnett, p. 168-170. Des théories sur les sources de Milton ont été basées sur des rapprochements de ce genre. Sur les ressemblances fortuites entre Milton et Calderon, et l'imitation possible dans le *Paradis perdu* de passages de Caedmon, de l'*Adamus Exul* de Grotius, de l'*Adamo* d'Andreini, du *Lucifer* de Vondel, et de du Bartas, V. aussi Masson, introduction au *Paradis perdu*, éd. des Poèmes, 1890, vol. II.

ment d'un vieux mythe et la marche d'un esprit moderne qui ne le connaissait pas ou qui n'en connaissait le sens primitif que par fragments.

Ainsi parfois Milton redonne au mythe un sens curieusement approché des vieilles conceptions. Parfois, il lui trouve un sens nouveau, mais encore parallèle; et parfois il s'éloigne totalement du sens primitif.

Il est intéressant, de plus, d'essayer de déterminer la part d'originalité de Milton dans ses récits des premiers temps du monde. Il semble, dès l'abord, que les critiques anglais contemporains aient exagéré cette part. Huxley s'est plaint avec quelque amertume de ce que l'idée générale des origines était puisée par les chrétiens d'aujourd'hui beaucoup plus dans Milton que dans la Bible.

Mark Pattison écrit (1) :

« Dans la Genèse, c'est le serpent qui tente Ève, poussé par sa propre malice. Dans Milton, c'est Satan qui est entré dans le corps du serpent et qui est l'intelligence motrice. Il est vrai que Milton ne fait qu'adopter une glose, au moins aussi ancienne que le Livre de la Sagesse (II, 24) (2). Mais c'est la glose, et non le texte, qui est en possession de nos esprits, et à qui le devons-nous le plus, à Milton ou aux commentateurs? »

Sir Walter Raleigh dit de même (3) :

« Le récit miltonien de la chute des anges n'est pas emprunté aux Pères, mais correspond plutôt à la version tardive popularisée en Angleterre par les cycles des miracles. »

Enfin, l'un des derniers biographes de Milton, Mr. J. Bailey (4), dit :

« Lorsqu'on demande à un homme de culture moyenne de dire ce qu'il sait de l'histoire d'Adam et Ève, il vous donne autant de Milton que de Genèse. Par exemple, le Satan miltonien prend d'une façon presque inattendue la place du serpent de l'Écriture. »

Or, l'idée que Satan était dans le serpent est une idée très orthodoxe, bien antérieure à Milton, introduite pour ainsi dire dans le dogme même par saint Augustin, développée par Calvin dans son commentaire des premiers chapitres de la Genèse. On retrouve cette idée dans les catéchismes populaires de la Réforme avant Milton (1), et certainement sa popularité est due aux ministres et aux Sunday school teachers bien plus qu'à Milton dans les pays protestants, et elle fait partie de l'enseignement orthodoxe catholique dans les pays où Milton est à peu près totalement inconnu (5).

Milton est l'héritier d'une tradition extrêmement touffue. Son originalité a consisté à choisir et à organiser et non à inventer; dans la façon dont il a

(1) *Milton*, p. 189.
(2) V. à ce sujet ci-dessous, p. 250.
(3) *Milton*, p. 101.
(4) *Milton* (Home University Library), p. 143.
(5) *Catechisms of the second Reformation*, edited by professor Alex. F. Mitchell (St Andrews).
(6) *Le catéchisme romain*, par G. Bareille, chanoine, vol. II, p. 48 et suiv., 1905, Montréjeau

choisi et combiné ses données, on retrouve les principes directeurs de sa pensée et l'application de ses idées générales.

L'étude des traditions sur la chute de l'homme et les origines du monde présente donc un double intérêt pour nous :

intérêt de psychologie générale dans la comparaison des idées anciennes avec celles d'un grand esprit moderne;

intérêt de psychologie miltonienne dans les raisons de l'adoption et souvent plus spécialement du rejet de certaines données traditionnelles.

CHAPITRE PREMIER

SOURCES HÉBRAÏQUES (1)

Les traditions hébraïques sur la chute peuvent servir surtout de terme de comparaison pour juger d'abord des additions successives apportées par les siècles à ces traditions, pour voir ensuite dans quelle mesure Milton a pu connaître ou retrouver l'esprit primitif des mythes.

La plus grande prudence est nécessaire sur ce terrain, même aux spécialistes; il semble, en effet, que seuls quelques points importants soient clairement connus. Les interprétations successives des mythes n'ont souvent rien de commun avec les opinions des premiers rédacteurs, si tant est que l'on puisse, avec quelque certitude, retrouver ces opinions primitives.

Mais cette étude est si intéressante et en elle-même et pour la connaissance de Milton qu'elle vaut qu'on risque quelques erreurs (2).

1. La chute de l'homme (3).

Le but probable des récits de la chute de l'homme chez les anciens Hébreux semble avoir été l'investigation de l'origine de la souffrance et non de l'origine du mal moral.

Les questions suivantes semblent s'être posées à l'esprit des premiers rédacteurs des Écritures :

Pourquoi l'homme est-il obligé à travailler à contre-cœur et à peiner jusqu'à la mort pour se nourrir et pour nourrir sa famille?

Pourquoi la femme enfante-t-elle dans la douleur et est-elle soumise au dur esclavage de l'union conjugale, et pourquoi, malgré les misères de cet état, aspire-t-elle au mariage?

---

(1) Les données utilisées dans cette partie de l'étude ont été fournies ou indiquées par M. Ad. Lods, professeur de langue et de littérature hébraïques à la Sorbonne. C'est pour moi à la fois un devoir de gratitude et une garantie que de mentionner le nom de M. Lods, qui est cité lui-même comme une autorité, par exemple dans R. M. Charles, *The book of Enoch*, p. 15 et 42 de l'introduction. (*Clarendon Press*, 1912.)

(2) Même si les chances d'erreur sont multipliées par l'inexpérienee et la témérité.

(3) Les autorités pour cette section sont, outre M. Lods, Bousset, *Die Religion des Judentums im neutestamentlichen Zeitalter*, chap. XX surtout, mais des renseignements sont épars dans tout le livre; Charles, *The Book of Enoch*, p. CIV et suiv., et Gunkel, *Genesis übersetzt und erklärt*, Göttingen, 1901.

La réponse semble avoir été que la misère de l'homme est en relation avec son intelligence, avec sa connaissance du bien et du mal.

Cette connaissance est considérée comme un avantage; elle constitue la perspicacité du juge :

Second Samuel, XIV, 17 et 20 : « Car mon seigneur le roi est comme un ange de Dieu prêt à entendre le bien et le mal. Et que l'Éternel, ton Dieu, soit avec toi.

» Mon seigneur est aussi sage qu'un ange de Dieu pour connaître tout ce qui se passe sur la terre. »

C'est une marque d'affaiblissement sénile que de la perdre.

Second Samuel, XIX, 35 : « Je suis aujourd'hui âgé de quatre-vingts ans. Puis-je connaître ce qui est bon et ce qui est mauvais? »

Enfin, et en ceci va consister la solution du problème, c'est le privilège de l'enfant d'acquérir cette connaissance quand il grandit : *Deutéronome*, I, 39 : « Et vos petits-enfants, dont vous avez dit : Ils deviendront une proie! Et vos fils, qui ne connaissent aujourd'hui ni le bien ni le mal, ce sont eux qui y entreront » (dans la terre promise). *Isaïe*, VII, 15 et 16 :

Il mangera de la crème et du miel
Jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien,
Mais avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien,
Le pays sera abandonné.

Il s'établit ainsi dans le mythe une sorte de parallèle entre l'histoire de l'humanité et l'histoire de l'homme individuel, et il ne s'agit pas alors d'une chute morale, mais d'une croissance naturelle, d'une loi du développement humain (1).

L'enfance de l'homme est une période d'insouciance et de bonheur : le seul travail est le jeu; et c'est aussi une période d'ignorance des choses qui importent dans la vie. De même l'humanité a vécu d'abord d'une vie enfantine et sans soucis, dans un paradis où aucun travail n'était imposé : c'était l'âge d'or.

Mais lorsque l'enfant grandit, la connaissance lui vient : il sait discerner le bien du mal; il comprend les problèmes de la vie. Mais alors les jeux et le bonheur cessent. La jeune fille reçoit un mari qui est son maître et est condamnée aux souffrances de la maternité. Le jeune homme est mis au travail et commence une vie de labeur et de souffrance. Ainsi l'humanité est sortie de l'âge d'or de l'enfance, est entrée dans la maturité, et nécessairement subit la souffrance attachée à la vie adulte (2).

On est tenté, dès l'abord, de trouver la clé de l'énigme, la raison du changement, dans la sexualité. Là, en effet, se trouve le fait qui marque le passage

(1) Bousset, p. 466 : « La pensée qu'avec le péché du premier homme un changement de l'essence de l'être humain a pris place n'apparait nulle part »; Charles, p. LIV : même dans *le livre d'Hénoch*, comparativement récent, « Moral evil is not brought into causal connexion with the transgression of Adam, save in one passage ».

(2) Cf. H. Gunkel, *Genesis ubersetzt und erklart*, p. 26. Ce chapitre est en grande partie un résumé du commentaire de Gunkel.

de l'enfance à la virilité, et qui peut être dénommé « la connaissance du bien et du mal », d'un certain point de vue de moralité conventionnelle et limitée; qui, en tout cas, apparaît dans la vie de l'homme simultanément avec la première prise de possession par l'adolescent de ses pouvoirs intellectuels. Là, de plus, se trouve la raison directe des douleurs de l'enfantement imposées à la femme, comme des labeurs de l'homme obligé de nourrir sa famille.

Cette explication de la chute a probablement existé sous une forme antérieure et non hébraïque de la légende. Le mythe aurait représenté plus ou moins allégoriquement la croissance et la génération humaines, comme les mythes de Cérès et Proserpine représentent la croissance et la génération des plantes.

Le fruit défendu deviendrait dans ce cas un aphrodisiaque (1).

Il existe même un mythe des îles Gilbert en relation avec les légendes de la chute, d'après lequel il avait été défendu au premier couple humain d'avoir des enfants (2).

En tout cas, cette explication a existé dans la tradition postérieure à l'Ancien Testament. On la retrouve comme une sorte de sous-courant accompagnant l'interprétation orthodoxe chez les Juifs, chez les Pères de l'Église, chez les mystiques du moyen âge et même chez les critiques modernes. Sir Walter Raleigh écrit, dans sa préface à l'édition Sampson des poèmes lyriques de Blake :

« Blake, suivant le mystique qui rédigea le récit de la chute dans la Genèse, a trouvé la seule explication (de la nature corrompue de l'homme, de la chute et de la rédemption) où l'avaient trouvée Platon, les poètes de l'Orient et les plus philosophes des Élizabéthains : dans la sexualité. »

Il est possible que cette tradition première soit marquée dans la Genèse par la honte d'Adam et Ève lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils sont nus — un trait qui s'explique assez mal dans la rédaction actuelle, mais qui peut être un reste mal compris de légendes antérieures.

Il ne semble pas, en effet, que les narrateurs israélites aient eu cette conception de la chute et de la sexualité (3). Il aurait été contraire aux idées des anciens Hébreux d'admettre que l'union des sexes pût être défendue par Dieu; ils n'y voient jamais rien de moralement condamnable ou inférieur en soi.

Et la connaissance du bien et du mal étant un avantage, seul le fait de

---

(1) Dans Milton, le fruit défendu est un aphrodisiaque. *P. L.*, IX, 1010 :

Ils s'imaginent sentir la divinité en eux
... Mais ce fruit trompeur
Eut d'abord un effet bien différent,
Et enflamma les désirs charnels.

(2) Gressmann, *Archiv für Religionwissenschaft*, X, p. 354; Hermann Gunkel, *Commentaire de la Genèse* (p. 34 du texte de 1901); Loisy, *Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse*, Paris, Picard, 1901, p. 125.

(3) Dans la source babylonienne la plus directe, découverte récemment, le motif sexuel n'est pas représenté, ce qui semble montrer que ce motif n'est pas essentiel au mythe dont dérive la légende hébraïque. Cf. Stephen Langdon, *A Sumerian Epic of Paradise' the Flood and the Fall of Man* (University of Pensylvania, Babylonian Section, vol. X, n° 1, 1915), et A. Lods, *Revue de théologie et de philosophie*, n° 9, novembre-décembre 1916, p. 269 à 286.

l'avoir acquise par une désobéissance constitue la faute d'Adam et Ève; et l'interdiction portait uniquement sur l'acquisition de la connaissance, nullement sur l'union sexuelle. En effet, alors que l'enfant devient naturellement et nécessairement homme mûr, l'humanité aurait pu rester perpétuellement dans l'état bienheureux de son enfance. La volonté divine, légitime et bienveillante, lui avait interdit la connaissance du bien et du mal; Dieu voulait que l'humanité conservât son bonheur primitif, en conservant l'intelligence restreinte de l'enfance. C'est donc par sa faute que l'homme est soumis à la misère de la vie. Il a voulu connaître; il a voulu devenir comme les dieux, discernant le bien et le mal. Ainsi l'orgueil s'empare aisément du jeune homme arrivant à la virilité. Alors Dieu a été obligé de rabaisser l'orgueil de l'homme, et lui a envoyé les misères et les tribulations qui chargent maintenant l'âge adulte. Cette idée est un des thèmes les plus persistants chez les prophètes.

Ainsi *Isaïe*, II, 17 :

> L'homme orgueilleux sera humilié. Et le hautain sera abaissé.
> L'Éternel seul sera élevé ce jour-là.

En résumé, et autant que nous puissions préciser les vieilles conceptions hébraïques, les souffrances de la vie sont la rançon de la connaissance. Et l'homme est fier de posséder la connaissance; et, en somme, la peine à subir est supportable. En tout cas, l'homme a voulu son sort actuel, et l'a choisi malgré la volonté de Dieu.

Sur ces bases générales s'est donc développée une première fois une entreprise intellectuelle semblable à celle de Milton :

Justifier les voies de Dieu devant les hommes.

Que connaissait Milton des vieux textes qui eussent pu lui permettre de reconstituer les vieilles idées des Hébreux?

Il avait à sa disposition la Bible de Walton publiée en 1657, la Bible polyglotte que Pattison appelle « le plus noble monument de l'érudition du clergé anglican ». Il semble certain que Milton connaissait Walton, qui avait été « curate » en 1624 dans une église de Bread St., la rue natale de Milton. Il est même probable que c'est sur l'initiative de Milton que le Conseil d'État proposa des subsides pour aider Walton dans son entreprise (1).

Un ami particulier de Milton — un de ses anciens élèves — était même un des collaborateurs de Walton (2).

Dans la recension de Walton parurent les grands commentaires hébreux de la Bible, les *Targoum* d'Onkélos et de Jonathan; Milton les connaissait d'ailleurs dès 1642 : il en parle dans l'*Apologie pour Smectymnuus* (3).

Il parle de même du *Talmud* à diverses reprises, notamment dans la *Première*

(1) V. Pattison, p. 130, et Masson, vol. I, p. 104, IV, p. 446-447; V, 79
(2) Masson, VI, p. 417.
(3) Bohn, III, p. 131.

défense du Peuple anglais (1), où il considère les rabbins comme des autorités valables, et bonnes à confondre Saumaise.

Il a donc pu puiser dans ces sources des précisions utiles sur les idées des Israélites primitifs. Mais surtout la communion intime dans laquelle il a vécu avec la Bible même, sa connaissance précise des textes, et son intelligence perçante lui ont permis de retrouver souvent le sens même des rédacteurs premiers en dépit des commentaires et des interprétations de l'orthodoxie. C'est ainsi notamment qu'il reconnut, malgré l'opinion générale des autorités antérieures et contemporaines, que les premiers rédacteurs bibliques ne croient pas à la survivance de l'âme après la mort (2).

Souvent aussi le cours naturel du mythe l'a porté, plus ou moins consciemment, à des conceptions semblables aux conceptions originelles. Ainsi sa peinture de l'état d'innocence est, probablement sans qu'il l'ait voulu, pleine d'une puérilité tout à fait en harmonie avec l'idée israélite qui faisait correspondre l'âge d'or à l'enfance (3).

Le point le plus important de ressemblance est dans l'attitude de Milton sur la question sexuelle. Pour lui, comme pour les Hébreux, l'union de l'homme et de la femme est légitime et même pour ainsi dire sacrée. Il a retrouvé aussi sur ce point l'esprit de l'Ancien Testament, et il est pleinement conscient de cette harmonie :

Amour conjugal, ...
Loin de moi de te déclarer péché ou honte
Ou de croire que tu n'es pas à ta place dans les lieux les plus saints
... suivant l'exemple des saints et des patriarches ...

et encore :

Toi que Dieu a déclaré
Pur, a commandé à quelques-uns, a permis à tous ...
Notre Créateur nous a commandé de nous multiplier ...
(*P. L.*, IV, 750.)

Mais d'autre part, Milton a trop médité sur le mythe pour ne pas pousser plus loin que l'hébreu, jusqu'au mythe complet qui unit la sexualité à la chute. Il importe peu, pour l'objet de cette étude, que ce mythe primitif et hypothétique ait réellement existé. La pensée humaine, poussée par la logique apparente des choses, l'a rebâti, et l'idée centrale s'en retrouve à tous les degrés du développement de la légende. Milton a donc aussi uni la sexualité à la chute, suivant surtout en cela saint Augustin (4).

Mais il est cependant resté fidèle à la conception juive, qui s'harmonisait parfaitement avec ses idées générales et son propre tempérament. Sa définition de la sensualité, qu'il condamne, unit ces deux lignes de pensée en apparence contradictoires :

(1) Bohn, I, p. 39.
(2) V. pour les idées de Milton, ci-dessus, 2e partie, p. 157-158, et le *T. C. D.*, p. 271 et 272, où Milton fait la critique des textes bibliques, et pour les idées des Juifs, Bousset, p. 460, chap. XX.
(3) Surtout dans la description des « travaux » d'Adam et Ève dans le Paradis.
(4) V. ci-dessous, chap. III, 3.

L'union des sexes est pour lui légitime et sacrée lorsqu'elle est approuvée par la raison; elle est mauvaise, elle est « la chute », lorsqu'elle marque le triomphe de la passion sur la raison (1).

Enfin, comme pour les Hébreux, la connaissance est pour lui le bien suprêmement désirable, et il est prêt à accepter la connaissance du mal — et la souffrance — comme rançon de la connaissance du bien. « Le bien et le mal, nous le savons, croissent presque inséparables dans le champ de ce monde; la connaissance du bien est mêlée et tissée à la connaissance du mal. Quelle sagesse peut-il y avoir à choisir, quelle tempérance à se retenir, sans la connaissance du mal? Je ne puis louer une vertu fugitive et cloîtrée (2). » La raison, l'intelligence, vaut qu'on la paie de quelques inconvénients; et c'est le seul critère dans notre distinction du bien et du mal, même dans la question de la sensualité.

Milton voit, en somme, des avantages à la chute, comme les Hébreux. Dans un ordre d'idées un peu différent, il fait même exprimer à Adam des doutes sur l'opportunité de trop regretter la transgression. Il est significatif, et à bien d'autres points de vue aussi, que ces pensées soient à peu près les dernières exprimées par Adam et presque la conclusion du *Paradis perdu* (3).

2. La chute des anges (4).

Le point de départ des spéculations des Hébreux sur la chute des anges est dans la *Genèse*, VI, 1-5.

« Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la terre, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent.

» Les géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes et qu'elles leur eurent donné des enfants, ces héros qui furent fameux dans l'antiquité. L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande. »

Il est important de remarquer que dans cette forme primitive du mythe :

I. La chute des anges est postérieure à la chute de l'homme;

II. Le motif de la chute des anges est la sensualité;

III. L'origine du mal est dans la chute des anges et non dans celle de l'homme.

Les légendes de la chute, conservant ces trois idées fondamentales, se sont développées au cours de l'histoire juive et ont été rassemblées, vers les IIe et Ier siècles avant l'ère chrétienne, dans *Le livre d'Hénoch*, un des apocryphes les plus importants de l'Ancien Testament.

---

(1) V. ci-dessus, 2e partie.

(2) *Areopagitica*, éd. Garnett, p. 14-15.

(3) Cf. 2e partie, p. 140, *Paradis perdu*, XII, 474.

(4) Les autorités pour cette section sont encore : Bousset, *op. cit.*, chap. XVII (la pagination donnée ici est celle de la 2e édition, Berlin, 1906); R.-H. Charles, *The book of Enoch*. (*Clarendon Press*, 1912.) Ad. Lods, *Le livre d'Hénoch*. (Leroux, 1892.)

Au temps de Milton, on ne connaissait du *Livre d'Hénoch* qu'un fragment assez long (le plus important d'ailleurs du point de vue de cette étude) conservé par Georges Le Syncelle, chroniqueur byzantin du VIIIe siècle, dans sa *Chronographie d'Adam à Dioclétien* (1). Cet ouvrage avait été publié, en 1652, à Paris, par Goar.

Le *livre d'Hénoch* est très confus et mêle plusieurs versions de la chute des anges, versions très imparfaitement fondues par les rédacteurs du texte définitif.

La première est la seule que Milton ait pu connaître :

« Et lorsque les fils des hommes se furent multipliés, dans ces jours-là, il arriva qu'il (leur) naquit des filles gracieuses et belles. Et les anges, fils du ciel, les virent et les désirèrent et se dirent les uns aux autres : « Allons, choisissons-nous des femmes parmi les hommes et engendrons-nous des enfants (2). »

« Et ils étaient en tout deux cents (3). »

De ces unions naissent des géants : « qui dévoraient les produits du travail des hommes », puis qui dévorent les hommes eux-mêmes et commettent toutes sortes d'atrocités.

Les anges tombés apprennent aux hommes les arts de luxe, la métallurgie, les arts de la guerre, la magie :

« Les hommes donc périssant, (leur) voix s'éleva vers le ciel. »

Michel, Uriel, Raphaël et Gabriel, anges restés fidèles, du ciel entendent cette voix et vont dénoncer au Seigneur les méfaits des anges tombés.

« Et toi tu sais toutes choses avant qu'elles aient lieu ; et tu vois ceci, et tu les laisses agir, et tu ne nous dis même pas ce qu'il faut leur faire pour cela. »

Alors, le Seigneur donne des instructions aux quatre anges pour le châtiment des rebelles :

« Et à Raphaël il dit : « Lie Azazel (4) pieds et mains et le jette dans les ténèbres. Et mets sous lui des pierres âpres et aiguës et couvre-le de ténèbres et qu'il habite là aux siècles (des siècles) (et) bouche ses yeux, et qu'il ne voie pointl a lumière. Et, au jour du jugement, il sera emmené dans la fournaise. »

Et il dit à Michel : « Lie-les dans les vallées de la terre jusqu'au jour du jugement et de la consommation, jusqu'à ce que soit accompli le jugement du siècle des siècles. Alors, ils seront emmenés dans le gouffre de feu et dans la prison où l'on est enfermé pour l'éternité. »

Dans une seconde version, un ange (5) à qui pouvoir a été donné sur la terre révèle « les antiques mystères du ciel » et devient la source de tout le mal (chap. IX, v. 6 ; chap. X, v. 8). Cet ange semble plus tard avoir été identifié à l'Azazel de la première version.

---

(1) A. Lods, p. VI. Les passages conservés sont deux fragments consécutifs dans le texte actuel d'Hénoch, cités séparément par Le Syncelle (éd. Dindorf, Bohn, 1829, p. 20 à 24 et p. 42 à 47), ce qui donne, dans le texte moderne : R.-H. Charles, p. 13 à 25, et Ad. Lods, p. 72 à 76. (VI, 1 à X, 14.)

(2) A. Lods, p. 72 et suiv.

(3) Charles, p. 15 et suiv.

(4) L'un des chefs des anges tombés.

(5) Ad. Lods, p. XXX ; R.-H. Charles, p. 137.

Dans une troisième version, moins claire encore que les précédentes (1), un ange (que le texte appelle une étoile) descend sur terre avant les autres, ses motifs demeurant obscurs — peut-être l'orgueil ou l'envie — et corrompt un grand nombre d'autres étoiles-anges en faisant appel à leur sensualité.

Mais en tout cela, aucune relation n'est établie encore entre la chute des anges et la chute de l'homme, sauf dans un passage isolé en contradiction avec le reste du livre et dont il sera fait mention plus tard.

Il semble, au premier abord, que Milton, ami de Bryan Walton, et s'intéressant à son entreprise, ait dû connaître un ouvrage aussi important que celui du Syncelle, publié cinq ans avant la Bible de Walton, et qui évidemment éveilla un grand intérêt dans le monde savant de l'époque. D'autre part, Milton ne rejette pas complètement les apocryphes. Dans le *Traité de la doctrine chrétienne* (2), il se contente de dire qu'ils « ne sont pas d'autorité égale aux livres canoniques », ce qui leur reconnaît une certaine autorité. Dans le traité, il ne cite que le canon. Mais dans les poèmes, il puise à toutes les sources.

Le *Paradis perdu* fournit la preuve que Milton connaissait le passage d'Hénoch conservé par Le Syncelle et s'en est inspiré. On trouve, chant I, vers 530-538 (3) :

Il commande alors qu'au son guerrier
Des fortes trompettes et des clairons soit levé
Son puissant étendard : ce haut privilège appartenait
Par droit à Azazel, un chérubin de taille majestueuse
Qui déploya aussitôt de sa hampe étincelante
L'enseigne impériale, qui, portée très haut,
Brillait comme un météore, flottant au vent
Richement décorée de pierres précieuses et de couleurs d'or.

Or, Azazel (4) n'est mentionné que dans le livre d'Hénoch comme l'un des chefs des anges tombés.

Le mot « Azazel » se trouve dans le *Lévitique*, XVI, 8, mais l'*Authorized Version* le traduit par « bouc émissaire ». La Bible de Walton donne les Targoums de Jonathan et de Raschi, qui font d'Azazel le nom d'un endroit dans le désert où le bouc est envoyé. L'une de ces deux versions aurait naturellement été adoptée par Milton s'il n'avait connu le fragment du Syncelle.

---

(1) Chap. LXXXVI, v. 1-4; chap. LXXXVIII, v. 1-3; chap. XC, v. 21; Charles, p. 187 et suiv.

(2) P. 437, chap. XXX.

(3)
Then straight commands that at the warlike sound
Of trumpets loud, and clarions, be uprear'd
His mighty standard : that proud honour claim'd
Azazel as his right, a Cherub tall :
Who forthwith from the glittering staff unfurl'd
Th' imperial ensign ; which, full high advanc'd,
Shone like a meteor streaming to the wind,
With gems and golden lustre rich imblaz'd.

(4) V. l'article *Azazel*, dans l'*Encyclopædia Biblica* et dans *Hastings' Dictionary of the Bible*.

D'autre part, Irénée (Hær., I, 12) et Origène (Cels., VI, 305) (1), que Milton connaissait probablement, identifient cet Azazel du Lévitique à Satan lui-même, ce qui n'est pas adopté par la tradition orthodoxe, car dans ce cas le passage du Lévitique semblerait prouver que les Juifs sacrifiaient au diable aussi bien qu'à Dieu (« Aaron tirera au sort les deux boucs : un pour le Seigneur, et un pour Azazel »).

C'est donc dans le seul fragment d'Hénoch du Syncelle que Milton a pu trouver Azazel mentionné comme l'un des chefs des anges tombés (2), qui cependant n'est pas Satan lui-même.

L'examen des textes confirme pleinement cette idée.

Les commentateurs se sont demandé souvent la raison de l'expression « as his right », « par droit ».

Le livre d'Hénoch fournit l'explication probable. Azazel porte l'étendard par droit parce que c'est lui qui l'a fabriqué. En effet (3) :

« Azazel apprit aux hommes à faire des épées et des armes, ..., et il leur montra les métaux et l'art de les travailler, ..., et les objets de parure, et l'antimoine, et les diverses pierres précieuses, et les substances colorantes. »

Milton dit :

With gems and golden lustre rich imblazed.

Dans l'ordre même d'Hénoch, « diverses pierres précieuses » est traduit par « gems », et « substances colorantes » par « golden lustre rich emblazed ».

Une ressemblance plus générale peut confirmer encore cette hypothèse.

Dans le *Traité de la Doctrine* (4), à propos des démons, Milton dit :

« Leur science est grande, mais telle, qu'elle tend plutôt à aggraver qu'à soulager leur infortune ». Or ceci semble être une impression dérivée de la lecture du fragment du Syncelle, dans lequel les anges enseignent aux hommes tous les arts et toutes les sciences, avec ce résultat d'aboutir aux guerres, à la prostitution et au cannibalisme. Le passage de Milton est le seul endroit du chapitre sur les démons où il ne donne pas son texte probant de la Bible, ce qui s'expliquerait par le fait qu'Hénoch, n'étant pas canonique, ne peut être cité.

Il est intéressant de déterminer si Milton a connu le fragment d'Hénoch du Syncelle, parce que Hénoch développe un point essentiel du mythe de la chute et un point sur lequel Milton a particulièrement insisté : le motif de la sensualité.

Non que Milton ait tiré cette idée d'Hénoch; elle sort de toute sa vie, de la

---

(1) Cités par *Encycl. Bibl.*, article *Azazel*.

(2) Les commentateurs ont éprouvé des difficultés à expliquer l'Azazel de Milton, aucun n'ayant eu recours au *livre d'Hénoch*. Newton, le plus informé de ces questions, écrit : « The name is used for some demon or devil by several ancient authors » et interprète l'hébreu par « brave in retreating », faisant remarquer que ce nom est un sarcasme bien approprié au porte-étendard des anges tombés. Or, Milton n'a certainement jamais considéré ses anges rebelles comme des lâches.

Même Masson ne trouve aucune explication satisfaisante d'Azazel (éd. des Poèmes de 1890).

(3) Lods, p. 73, chap. VIII, v. 1.

(4) P. 219.

constitution même de son esprit, et de plus elle est exposée tout au long dans Augustin (1). Mais Milton l'a retrouvée ici, à sa source même, présentée d'une façon nouvelle alors et particulièrement piquante, et certainement en a subi l'influence, quand ce n'eût été qu'en confirmation de ses propres conceptions. Et chaque confirmation donne une vigueur nouvelle même à des idées originales.

D'autre part, saint Augustin, et la tradition orthodoxe suivie par Milton introduisent la sensualité dans la chute de l'homme, mais non dans celle des anges — le passage de la Genèse sur les fils de Dieu qui tombent par luxure étant appliqué à une race d'hommes vertueux, non d'esprits célestes. Milton lui-même, dans le *Paradis perdu* (2), adopte cette explication en parlant de :

Cette race d'hommes vertueux, dont la vie
Religieuse leur valut le nom de Fils de Dieu.

Il est d'autant plus remarquable que Milton s'écarte de la tradition et réintroduise la luxure dans la chute de Satan, bien que, suivant en cela les autorités postérieures, il n'en fasse pas de mention spéciale dans la chute des partisans de Satan. La fameuse allégorie du second livre nous montre Satan incestueux, et, en parallèle avec le passage si souvent cité de Jacques (I, 15) :

« When lust hast conceived, it bringeth forth sin, and sin, when it is finished, bringeth forth death »,

identifie Satan à « Lust », c'est-à-dire, dans une certaine mesure, à la sensualité. En cela Milton est très près des conceptions du livre d'Hénoch.

La Bible parle très peu d'Hénoch (*Genèse*, V, 19, 21 à 24) et ne lui donne aucun rôle ni prophétique ni réprobateur au milieu de la corruption de l'époque de Noé. Milton, au contraire, de même que l'apocryphe, fait d'Hénoch un juste qui réprouve les mœurs de son temps, et un sage qui connaît les voies de Dieu (3) :

Enfin
Un homme s'éleva, d'âge moyen, éminent
Par sa sagesse et sa dignité, et discourut longuement sur le bien et le [mal,
La justice, la religion, la vérité et la paix.
Et le jugement de Dieu; contre lui vieux et jeunes

---

(1) V. ci-après les rapports entre les textes d'Augustin et Milton.

(2) Liv. XI, v. 609 à 710.

(3) XI, 665 : Till at last,
Of middle age one rising, eminent
In wise deport, spake much of right and wrong,
Of justice, of religion, truth, and peace,
And judgment from above : him old and young
Exploded, and had seiz'd with violent hands,
Had not a cloud descending snatch'd him thence,
Unseen amid the throng : so violence
Proceeded, and oppression, and sword-law,
Through all the plain, and refuge none was found.

Firent rage, et l'eussent saisi avec des mains violentes
Si un nuage ne l'eût arraché à la terre
Le faisant invisible dans la foule.

La description de la corruption dans la *Genèse* est très courte; il y est dit seulement (VI, 5) : « Et Dieu vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toutes les pensées de son cœur étaient mauvaises continuellement. » Or Milton consacre plus de cent vers du livre XI à cette description, qui correspond très bien au tableau du livre d'Hénoch (1) :

« Azazel apprit aux hommes à faire des épées, et des armes, et des boucliers, et des cuirasses, enseignements des anges, et il leur montra les métaux et l'art de les travailler, et les bracelets, et les objets de parure, et l'antimoine, et le fard pour teindre les paupières, et les diverses pierres précieuses, et les substances colorantes. Et l'impiété s'accrut; et ils se prostituèrent et s'égarèrent et se corrompirent dans toutes leurs voies. Sémiazas enseigna les incantations et les recettes pour couper les racines; Armaros le moyen de rompre les charmes; Rakiel les connaissances astrologiques; Khokhiel la science des signes; Sathiel l'observation des astres; Sériel la connaissance de la lune.

» (Les femmes) mirent au monde des géants de haute taille, qui dévoraient les produits du travail des hommes. Mais lorsque les hommes ne purent plus suffire à leur entretien, les géants osèrent s'élever contre eux, et ils dévoraient les hommes. Et ils commencèrent à se manger la chair les uns des autres :

» Les hommes donc périssant, leur voix s'éleva vers le ciel. »

Trois traits dominent ce tableau : le développement des sciences et des arts, la guerre, la luxure. Et ces trois traits ressortent non moins clairement du tableau du onzième livre du *Paradis perdu :*

Ils semblent studieux
Des arts qui raffinent la vie, inventeurs excellents (2),
Oublìant leur Créateur, quoique ce soit son Esprit
Qui les ait instruits.

Les guerriers dévorent aussi les produits du travail des hommes :

D'un côté, une bande pousse devant elle, provenant du pillage,
Un troupeau de bœufs... ou les moutons toisonneux,
Les brebis et les agneaux bêlants...
Les bergers fuient, échappant à peine à la mort.

---

(1) Lods, p. 73.
(2) XI, 610 :

Studious they appear
Of arts that polish life; inventors rare;
Unmindful of their Maker, though His Spirit
Taught them; but they His gifts acknowledg'd none.

Puis les guerres couvrent de cadavres la face de la terre :

> De toutes parts, carnage et exploits gigantesques (1).

Et les femmes sont

> Élevées dans l'unique but de satisfaire parfaitement
> Les désirs de la luxure (2).

Il faut noter de plus que les quatre anges fidèles qui vont rapporter à Dieu les méfaits de la terre sont Michel, Uriel, Rahaël et Gabriel (3) et ces anges se font devant Dieu les porte-parole des intérêts de l'homme ; ils se disent (4) :

« Les âmes des hommes demandent justice, disant : présentez notre cause au Très Haut. »

Or, ces quatre anges sont ceux qui jouent, et dans l'intérêt de l'homme, les principaux rôles dans le *Paradis perdu*, rôles parfois étonnamment en harmonie avec ceux qui leur sont donnés dans le fragment d'Hénoch.

Uriel est l'ange du soleil qui le premier découvre l'arrivée de Satan sur la terre (IV, 555, etc.) et prévient Gabriel.

Gabriel est le chef des anges chargés de défendre le Paradis.

Michel est le commandant des armées célestes dans la première lutte contre Satan dans le ciel (liv. VI) (ceci est d'ailleurs en relation avec l'*Apocalypse*) (5). Il est aussi l'instituteur d'Adam après la chute, le révélateur et le consolateur ultime (liv. XI et XII).

Enfin Raphaël est l'ange qui vient instruire Adam des luttes dans le ciel et des dangers qui entourent l'humanité. Un détail de ce rôle semble emprunté au livre d'*Hénoch*, où le Seigneur commande à Raphaël :

« Montre le moyen de guérir la terre, pour que l'on guérisse la blessure, afin que tous les fils des hommes ne périssent pas par la révélation de tout le

---

(1) XI, 646 :

> One way, a band select from forage drives
> A herd of beeves, fair oxen, and fair kine,
> From a fat meadow-ground ; or fleecy flock,
> Ewes and their bleating lambs, over the plain ;
> Their booty : scarce with life the shepherds fly ;
> But call in aid ; which makes a bloody fray.
> With cruel tournament the squadrons join !
> Where cattle pastur'd late, now scatter'd lies
> With carcases, and arms, th' ensanguin'd field,
> Deserted. Others, to a city strong
> Lay siege, incamp'd ; by battery, scale, and mine,
> Assaulting : others, from the wall defend
> With dart, and jav'lin, stones, and sulph'rous fire :
> On each hand slaughter, and gigantic deeds !

(2) Lods, p. 73.

(3) C. 18 :

> Bred only and completed to the taste
> Of lustful appetence.

(4) Lods, p. 74.

(5) V. ci-dessous, II, 2.

mystère dont les vigilants ont frappé le monde et qu'ils ont enseigné à leurs fils ; et toute la terre a été réduite en désert, désolée, par les œuvres de l'enseignement d'Azazel (1). »

Cette idée qu'il existe des secrets qui peuvent être dangereux pour l'homme paraît, à plusieurs reprises, dans le *Paradis perdu*. Et c'est, en effet, Raphaël qui met Adam en garde, à plusieurs reprises, contre le désir de savoir trop (2) :

Le reste,
Et pour l'homme et pour l'ange, le grand architecte
L'a sagement caché, et n'a pas divulgué
Ses secrets au regard de ceux qui devraient
Seulement les admirer.
Du ciel j'ai reçu
La mission de répondre à tes désirs
De savoir dans certaines limites ; garde-toi d'en demander
Davantage, et ne laisse pas tes imaginations espérer
De dévoiler les choses cachées, que le roi invisible
Le seul omniscient, a voilées de nuit,
Que nul ne doit connaître, au ciel ou sur la terre (3).

Et encore (4) :

N'occupe pas ta pensée aux choses cachées,
Laisse-les à Dieu seul, sers et crains Dieu,

---

(1) Lods, p. 75.

(2) VIII, 71 :

The rest,
From man or Angel, the Great Architect
Did wisely to conceal ; and not divulge
His secrets to be scannd by them who ought
Rather admire.

(3) VII, 120 :

Commission, from above
I have received, to answer thy desire
Of knowledge within bounds ; beyond abstain
To ask, nor let thine own inventions hope
Things not revealed, which th' invisible King,
Only omniscient, hath suppress in night,
To none communicable in earth or heav'n.

(4) VIII, 167 :

Solicit not thy thoughts with matters hid ;
Leave them to God above ; Him serve and fear !
Of other creatures, as Him pleases best,
Whereever plac'd, let Him dispose : joy thou
In what He gives to thee, this Paradise,
And thy fair Eve : heav'n is for thee too high
To know what passes there ; be lowly wise :
Think only what concerns thee, and thy being ;
Dream not of other worlds, what creatures there
Live, in what state, condition, or degree ;
Contented that thus far hath been reveal'd,
Not of earth only, but of highest heav'n.

Laisse-lui le soin de disposer des autres créatures
Où qu'elles soient, comme il lui plaît; contente-toi
D'être heureux...
Le ciel est trop haut pour toi,
Pour que tu saches ce qui s'y passe; sois humble, sagement;
Contente-toi de ce qui t'a été révélé
Non seulement au sujet de la terre, mais aussi du plus haut des cieux.

Une contradiction curieuse de Milton semble une preuve de plus qu'il avait en l'esprit le fragment d'*Hénoch* en écrivant le *Paradis perdu*. On a vu que Milton adopte l'interprétation augustinienne de l'expression « les fils de Dieu », or, on trouve dans le cinquième livre, lorsque Adam et l'ange sont à table :

Cependant Ève
Les servait, nue... O innocence
Qui méritait bien le paradis! C'est alors, si jamais ils eurent une excuse,
Que les fils de Dieu en eussent eu une, de s'éprendre
A cette vue; mais dans ces cœurs
L'amour chaste régnait (1).

« Les fils de Dieu » ne peuvent être ici que les anges, Adam, le seul homme alors existant, étant déjà amoureux. Cette idée était évidemment dans l'esprit de Milton, qui la repoussait lorsqu'il s'agissait formellement de la déclarer vraie ou non, mais qui s'est ici laissé surprendre et a, par inadvertance (2), et pour ne pas laisser échapper un trait poétique frappant et pittoresque, exprimé une opinion à laquelle il ne croyait pas.

Or, il semble que seul le fragment d'*Hénoch*, par sa longueur, ses précisions et sa force poétique, ait pu établir dans l'esprit de Milton une aussi forte association d'idées.

Enfin, les textes qui se rapportent aux luttes des anges dans le ciel sont rares (3) et il y a dans *Hénoch* une grandeur épique dans l'entrevue entre les quatre anges et le Seigneur, et dans les ordres d'extermination donnés par Dieu, qui a pu contribuer à éveiller dans l'esprit de Milton des visions de luttes héroïques et surhumaines (4).

Il est intéressant de noter que, dans les premiers plans de Milton sur le

---

(1) V, 445 :

Meanwhile at table Eve
Ministered naked, and their flowing cups
With pleasant liquors crowned. O innocence
Deserving Paradise! if ever, then,
Then had the sons of God excuse to have been
Enamoured at that sight; but in those hearts
Love unlibidinous reigned.

(2) Cf. pour les contradictions de Milton, 2e partie, p. 151.

(3) V. ci-après, II, 2.

(4) Lods, p. 74. V. plus haut les citations.

sujet du *Paradis perdu*, en 1641, les luttes dans le ciel et les descriptions de l'enfer ont une place bien restreinte par comparaison avec celle qu'ils occupent dans le poème épique (1).

Ces ressemblances générales, jointes aux détails précis du nom et des attributs d'Azazel, semblent prouver de façon décisive que Milton connaissait le fragment d'*Hénoch* du Syncelle. L'importance particulière de ce fait pour cette étude est dans une conception plus arrêtée du rôle de la sensualité dans le caractère de Satan (2) et dans la chute en général. Car le motif de la chute dans Hénoch, la source de tout le mal sur la terre, est la luxure :

« Et lorsque les fils des hommes se furent multipliés dans ces jours-là, il arriva qu'il leur naquit des filles gracieuses et belles. Et les anges, fils du ciel, les virent et les désirèrent et se dirent les uns aux autres : Allons, choisissons-nous des femmes. »

Et c'est bien là un des courants principaux de la pensée de Milton.

Il est un détail intéressant du *Livre d'Hénoch* que Milton n'a pu connaître, ce trait n'étant pas dans le fragment du Syncelle, et cependant il résoudrait une des contradictions les plus évidentes et les plus critiquées du *Paradis perdu*, une des contradictions les plus importantes d'ailleurs et sur laquelle nous reviendrons (3).

Milton nous présente Dieu intronisant son Fils :

> Écoutez, vous tous, Anges, Fils de la Lumière,
> Trônes, Dominations, Princes, Vertus, Puissances,
> En ce jour, j'ai conçu celui que je déclare
> Mon Seul Fils (4).

Or, ce Fils n'avait pu être conçu « en ce jour » et présenté aux anges, puisque c'était lui-même qui avait, dès l'origine, créé et le monde et les anges.

Le *Livre d'Hénoch* nous propose une solution ingénieuse de la difficulté (5) : Le Fils existait bien dès avant la création, mais Dieu l'avait tenu caché jusqu'au jour choisi pour sa révélation.

A un point de vue plus général, dans le *Livre d'Hénoch* paraît, n'occupant qu'une place secondaire et quelque peu en contradiction avec de nombreux textes du même livre, une idée qui deviendra l'idée orthodoxe dès saint Augustin (6) : le premier ange déchu est tombé par orgueil et par envie et s'est révolté contre Dieu; il a entraîné les autres dans sa chute. Cette conception de l'archange du mal finira par dominer et effacer les premières traditions et naturellement occupera le premier plan — quoique non peut-être le plus important — dans le *Paradis perdu* même. Les hommes n'oseront plus donner de précisions sur les luttes mystérieuses des anges et s'en tiendront au motif le plus général et le plus vague : la révolte contre Dieu.

---

(1) V. Masson, vol. II, p. 106-117.
(2) V. ci-dessus, 2e partie, p. 166.
(3) 2e section, chap. I.
(4) *P. L.*, V, 600 et suiv.
(5) V. Charles, p. 93, notes sur le verset *a* du chapitre XLVIII.
(6) V. Charles, p. 187 et suiv., et ci-dessous, III, 3.

L'idée de ces luttes n'est pas originale chez les Hébreux.

Elle leur est venue peut-être des Persans et du dualisme des vieilles races iraniennes (1). Probablement à cette influence s'est jointe celle des mythes babyloniens décrivant les luttes des divinités du chaos contre les dieux du ciel. Dans l'épopée babylonienne de la création, une partie des dieux se joint à Tiamat, le grand adversaire, quelques-uns sont enchaînés, quelques-uns sont tués. Le mobile de la sensualité paraît encore ici : c'est la luxure qui égare les « veilleurs du ciel », c'est-à-dire les anges ou dieux (2).

En relation avec ces mythes est le cycle des légendes grecques sur les luttes entre les titans et les dieux. Il est évident que les mythes grecs ont inspiré Milton dans ses récits des luttes dans le ciel, non comme un sujet d'imitation directe, mais comme un modèle à suivre et à surpasser dans son vol

Above th'Aonian mount (3).

Milton a ainsi réuni par sa large culture les légendes grecques aux récits des Hébreux, et ces mythes, probablement unis dans une origine commune perdue à nos yeux, avant les débuts de l'histoire, puis séparés pendant des siècles dans des races si différentes, sont venus se fondre et se mêler dans l'imagination du grand poète épique, comme ces fleuves jumeaux de l'Asie, qui sortent des mêmes montagnes et traversent des empires différents, se retrouvent à la fin de leur cours et vont se jeter, par la même embouchure, dans la même mer.

---

(1) Bousset, chap. XXV.

(2) R.-H. Charles, Clarendon Press, 1912, *Fragments of a Zadokite Work*, p. 7.

(3) *P. L.*, I, 15.

CHAPITRE II

L'ÈRE CHRÉTIENNE (1)

Les débuts de l'ère chrétienne sont de la plus haute importance dans le développement des mythes de la chute. Deux mouvements sont à étudier : le christianisme naissant, représenté surtout par les écrits de l'apôtre Paul, et le judaïsme postérieur.

Dans les spéculations juives des temps précédant immédiatement l'ère chrétienne s'était développée une tendance à rapporter l'origine du mal à la chute de l'homme, surtout dans le quatrième *Esdras*.

Paul est, dans une certaine mesure, l'héritier de cette tradition. Mais son importance est telle, au centre du développement et de l'interprétation du dogme, qu'il est préférable de le considérer d'abord et séparément.

1. Paul.

C'est Paul qui est pour le christianisme, et par conséquent pour Milton, le créateur des dogmes du péché originel et de la Rédemption par le Christ (2).

Il faut noter que pour Paul, Satan ne semble jouer encore aucun rôle dans la chute d'Adam (3).

Romains, V, 12 : « C'est pourquoi, comme par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et par le péché, la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes parce que tous ont péché... »

Pour Paul, comme pour les anciens Hébreux, le serpent qui tenta Ève était le serpent « le plus rusé de tous les animaux des champs », et nulle part Paul ne l'assimile à Satan :

II, *Corinthiens*, XI, 3 : « Le serpent séduisit Ève par sa ruse ».

C'est que pour Paul la question est bien plus élevée. Au fond, les détails du mythe ne l'intéressent pas. Paul est l'esprit intellectuel du début du christianisme : par un puissant effort de son génie lucide, il a tiré la question des

(1) L'autorité principale pour ce chapitre est Bousset.

(2) La façon dont Milton comprenait ces dogmes a été étudiée à propos des idées de Milton. Il est donc inutile d'insister ici sur ce point.

(3) Bousset, p. 386 : « Aber selbst den Sündenfall Adams scheint er noch nicht auf den Teufel zurückgeführt zu haben ».

brouillards de la mythologie et l'a transportée dans une claire et profonde psychologie humaine. Paul s'intéresse à la psychologie de l'homme, au fait de sa dégradation, à l'état de la chute, bien plus qu'à l'origine nébuleuse et hypothétique de cette chute.

Il cherche le mal à l'intérieur de l'homme; et la grandeur de Milton lui vient en partie de ce qu'il a suivi Paul sur ce terrain fécond.

Or, ce mal est essentiellement pour Paul « la chair », c'est-à-dire d'abord le désir, en général, et ensuite, plus particulièrement, le principal des désirs physiques : le désir sexuel. Et ici encore Milton suit Paul de très près :

Galates, V, 19 : « Or, les œuvres de la chair sont manifestes; ce sont : l'impudicité, l'impureté, la dissolution, l'idolâtrie, la magie, etc. »

I, *Corinthiens*, VI, 13 : « Le corps n'est pas pour l'impudicité, il est pour le Seigneur. »

Et 18 : « Fuyez l'impudicité. Quelque autre péché qu'un homme commette, ce péché est hors du corps, mais celui qui se livre à l'impudicité pèche contre son propre corps. »

Et I, *Corinthiens*, VII, en entier : « Il est bon pour l'homme de ne point avoir de contact avec une femme. Toutefois, pour éviter l'impudicité, que chacun ait sa femme et que chaque femme ait son mari.

» Je dis cela par condescendance, je n'en fais pas un ordre. Je voudrais que tous les hommes fussent comme moi, mais chacun tient de Dieu un don particulier, l'un d'une manière, l'autre d'une autre.

» A ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves, je dis qu'il leur est bon de rester comme moi. Mais s'ils manquent de continence, qu'ils se marient; car il vaut mieux se marier que de brûler. »

Une première conséquence de ces idées est la soumission de la femme, instrument du désir, à l'homme qui est plus près de la raison et de Dieu.

Ephésiens, V, 22 à 24 : « Car le mari est la tête de la femme, comme le Christ est la tête de l'Église. Femmes, soumettez-vous à vos maris comme au Seigneur. »

Deux des conceptions fondamentales de Milton viennent donc directement de Paul (1) :

« Pour éviter la fornication » nous a donné, dans l'hymne au « wedded love » :

> By thee adulterous lust was driven from men,
> Among the bestial herds to range (2).

Et « le mari est la tête de la femme, comme le Christ est la tête de l'Église » nous a valu :

> He for God only, she for God in him (3).

Ces idées de Paul sont la source d'une tradition puritaine dont Milton a

---

(1) Pour l'importance de ces idées dans le système général de la pensée de Milton, v. ci-dessus, 2e partie.

(2) *P. L.*, IV, 752.

(3) *P. L.*, IV, 299.

partiellement hérité. Mr. G. B. Shaw, qui s'est fait, en partie par dilettantisme et en partie par conviction, le champion de bien des traditions puritaines, s'explique tout au long sur celle-ci dans sa préface à *Androclès et le Lion*.

P. LXXXV : « La terreur du péché n'est que la terreur de la sexualité. »

P. LXXXVII : « Le péché originel n'était pas le fait de manger le fruit défendu, mais la conscience du péché que produisit le fruit. Aussitôt qu'Adam et Ève eurent goûté la pomme, ils furent honteux de leurs relations qui, jusqu'alors, leur avaient semblé innocentes (1), et on ne peut s'aveugler sur le fait que cette honte a persisté jusqu'à ce jour. »

Et p. LXXXVIII : « La théorie de Paul sur le péché originel lui était dans une certaine mesure toute personnelle : il nous dit précisément qu'il se trouve tout à fait capable d'éviter le péché de sexualité en restant célibataire; mais il reconnaît avec quelque mépris qu'à cet égard il n'est pas comme tout le monde, et dit qu'il vaut mieux pour les hommes se marier que brûler... admettant ainsi que les préoccupations du désir non satisfait sont plus funestes encore que les préoccupations des affections domestiques. Ce point de vue le conduisit infailliblement à insister sur le fait qu'une femme doit être plutôt une esclave qu'une compagne égale, sa fonction réelle étant, non d'accaparer la fidélité et l'amour d'un homme, mais, au contraire, de les libérer pour le service de Dieu, en enlevant à l'homme toute préoccupation d'ordre sexuel, de même qu'en sa capacité de ménagère et de cuisinière, elle lui enlève toutes préoccupations au sujet de sa faim, par le procédé très simple qui consiste à satisfaire son appétit. Cet esclavage a fait de Paul l'éternel ennemi de la femme. »

On trouve dans Milton une grande part de cette tradition paulinienne; mais Milton avait en plus un sens profond de la nature humaine normale. Il a gardé l'horreur de la sensualité. Il a joint lui aussi la luxure à la chute; il en a fait la première et essentielle conséquence de la chute. Il a donné à la femme une position inférieure à celle de l'homme. Mais là où Paul n'a vu qu'une concession inévitable, Milton a reconnu la saine normale de la nature humaine (2).

Paul a aussi consacré l'idée qu'Adam était tombé sans avoir été trompé, mais par l'influence d'Ève.

I, *Timothée,* II, 14 : « Ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression. »

Et cela est important encore, soulignant la faiblesse intellectuelle de la femme, et son influence subtile et néfaste sur l'homme, par une sorte de sensualité morale raffinée, de charme trompeur qui amène l'homme à agir contre sa propre raison :

Against his better knowledge, not deceived
But fondly overcome by female charm (3).

---

(1) Cette idée semble bien tirée de Milton et de ses conceptions sur la sensualité légitime. (Cf. 2e partie.)

(2) V. ci-dessus, 2e partie.

(3) IX, 998.

C'est le danger de la femme, le danger subtil des désirs même purifiés de leur grossièreté : une des conceptions fondamentales de Milton, qui en déduit la nécessité de la soumission complète de la femme à la raison masculine.

2. Le judaïsme postérieur.

On trouve dans Paul le contenu psychologique essentiel du mythe : là est la grandeur intellectuelle de Paul. Plus qu'aucun autre, il s'est débarrassé de la mythologie et a essayé de voir, au delà, les réalités de la psychologie humaine.

Mais la tradition chrétienne n'était pas formée encore. Avant Paul et autour de Paul, ses éléments se constituaient et s'aggloméraient lentement.

D'abord, vers le premier siècle de l'ère chrétienne, la démonologie juive était en pleine floraison, et cette démonologie devait influencer profondément l'Apocalypse et les Pères de l'Église, et par là faire pénétrer ses conceptions dans le christianisme postérieur.

C'est vers la première moitié du Ier siècle après Jésus-Christ que les Juifs, avant les chrétiens, identifièrent définitivement le serpent tentateur avec Satan (1).

Cette idée était depuis longtemps en préparation.

L'apocryphe de Sirach (*Sagesse de Salomon*, II, 24) avait dit : « C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde. » Mais cela était encore très peu précis.

Le *Livre d'Hénoch* (2) avait dit que l'un des anges tombés était le séducteur d'Ève. Mais cela était en contradiction avec le reste du livre dans lequel les anges ne sont tombés que bien après la chute de l'homme, et les narrateurs d'*Hénoch* n'avaient pas insisté.

Mais enfin les Juifs du Ier siècle unifièrent les deux origines du mal, établirent la relation entre la chute des anges et celle des hommes. La chute de l'homme, qui jusque-là avait surtout été une légende confuse et assez mal expliquée, prit un sens précis et définitif et devint la source du péché et de la souffrance dans l'humanité. Les Juifs arrivèrent à ces idées bien avant les Pères de l'Église, parmi lesquels Épiphane, vers 300 après J.-C., fut un des premiers à soutenir que le serpent était Satan (3), et cela probablement par esprit d'opposition aux doctrines gnostiques qui tendaient vers l'adoration du serpent. De même que Paul, les premiers Pères se sont peu intéressés aux premiers faits et gestes du diable.

Il est intéressant de noter en passant que les croyances hébraïques au sujet de Satan et des Satans (c'était toute une race) dérivent peut-être du dualisme persan (4) : les Hébreux semblent avoir admis l'existence des esprits mauvais

---

(1) Bousset, p. 469, une vieille Βίος Ἀδάμ des Juifs du Ier siècle est le texte principal et probant.

(2) Chap. LXVIII, v. 4; Charles, p. 137.

(3) V. chapitre suivant.

(4) V. Bousset, chap. XVII, p. 386.

tout naturellement et ne s'être préoccupés de leur origine que très tard, lorsque le monothéisme triomphant obligea les penseurs à tout expliquer par une seule création d'un seul Dieu. C'est alors que les démons, parfaitement autonomes auparavant, furent transformés en anges déchus.

Une curieuse légende juive du 1er siècle rapporte (1) qu'après la création de l'homme, Dieu commanda aux anges d'adorer Adam, son image. Seul Satan refusa de s'humilier à ce point et, en conséquence, fut chassé du ciel. Mais il réussit à se venger à la fois d'Adam et de Dieu en induisant Adam à manger le fruit défendu.

Cette légende est curieusement logique. Les mobiles de Satan cherchant à se venger d'Adam sont bien plus humains — si l'on peut ainsi s'exprimer en parlant du diable — que dans la tradition orthodoxe, car Adam est ici la cause directe des malheurs de Satan, au lieu de n'être que la victime innocente et irresponsable d'une querelle qui ne le concernait pas entre le Seigneur et son adversaire.

Mais il y a plus. La gnose juive (2) finit par identifier Adam au Fils de l'Homme, au Messie promis. Peut-être peut-on trouver ici l'origine de la légende que Milton adopte dans son poème sans y croire, mais qui était acceptée par quelques théologiens de la Réforme (3), d'après laquelle Satan s'est révolté par envie du Fils de Dieu.

Les croyances juives sur la révolte de Satan et l'origine des luttes dans le ciel passèrent probablement dans la rédaction de l'*Apocalypse* de Jean. En tout cas, l'*Apocalypse* est une source particulièrement importante des récits de Milton.

XII, 3 et 4 : « ... Un grand dragon rouge ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes.

» Sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel et les jetait sur la terre. »

Et 7 à 9 : « Et il y eut guerre dans le ciel. Michel et ses anges combattirent le dragon. Et le dragon et ses anges combattirent,

» mais ils ne furent pas les plus forts et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel.

» Et il fut précipité, le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, celui qui séduit toute la terre; il fut précipité sur la terre et ses anges furent précipités avec lui. »

Tout ceci s'applique à la fin du monde. Mais une sorte de loi de l'imagination prophétique veut que la fin du monde soit une sorte de répétition du commencement, et ces textes de l'*Apocalypse* devinrent, pour la tradition orthodoxe, une source précieuse de renseignements sur les origines.

Milton les cite comme ses preuves pour les luttes dans le ciel (4).

Nous trouvons ici, comme dans Milton, le tiers des anges en révolte, Michel commandant l'armée des anges fidèles, la lutte quelque temps indécise et la déroute finale des rebelles.

---

(1) Bousset, p. 469. Cette légende se retrouve dans le *Coran*, XX, 115.

(2) Bousset, chap. XXV, p. 558.

(3) V. ci-dessous, 2e section, chap. I. Calvin condamne sévèrement ces théologiens (*Commentaires sur la Genèse*).

(4) *T. C. D.*, p. 216 et 217.

« Michel, le chef des anges, nous est présenté en qualité de commandant d'armée faisant la guerre au prince des démons, les armées des deux côtés disposées en bataille et se séparant après un combat douteux (1). »

Milton décrit ici plutôt ce qui se passe dans son *Paradis perdu* (livre VI) que ce que rapporte l'*Apocalypse*. Il a cependant, assez légitimement, pu interpréter le verset 7 comme indiquant que la lutte avait été prolongée et par conséquent douteuse.

Ici aussi, Satan est nommé le serpent, ou plutôt le nom du serpent est Satan; mais ceci se passe à la fin du monde, et ce serpent n'est pas le tentateur d'Ève. Postérieurement cependant, ce passage viendra renforcer la tradition définitive.

Enfin, les débuts de l'ère chrétienne virent naître une interprétation erronée de quelques versets d'Isaïe, et cette erreur était destinée à prendre une importance considérable (2).

XIV, 12-15 :

> Te voilà tombé du ciel, astre brillant (Lucifer), fils de l'aurore,
> Tu es abattu à terre, toi le vainqueur des nations,
> Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel,
> J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu,
> Je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée,
> A l'extrémité du Septentrion;
> Je monterai sur le sommet des nues,
> Je serai semblable au Très Haut.
> Mais tu as été précipité dans le séjour des morts,
> Dans les profondeurs de la fosse.

Ces imprécations s'adressent, en réalité, au roi de Babylone, et Lucifer n'est rien autre que l'étoile du matin. A notre connaissance, Tertullien et Grégoire le Grand sont les premiers qui ont appliqué le passage à Satan, qui en a conservé le nom de Lucifer.

De là sont venus, dans Milton comme dans la tradition, la montagne des régions du nord où siègent les rebelles (3) et, ce qui est plus important, le mobile de la révolte de Satan : l'ambition d'être égal au Très Haut.

Les divers éléments de la tradition définitive sont maintenant presque tous acquis :

- la révolte de Satan, contre Dieu, par ambition;
- la sensualité dans la chute des anges;
- la tentation par Satan d'Ève (Satan étant le serpent) et par Ève d'Adam;
- la sensualité dans la chute de l'homme.

Ces éléments seront rassemblés par les Pères de l'Église et plus ou moins

---

(1) *T. C. D.*, p. 217.

(2) Sir Walter Raleigh (*Milton*, p. 101) fait allusion à ces versets sans les citer : « Une interprétation erronée de quatre versets du quatorzième chapitre d'Isaïe et quelques allusions obscures dans l'*Apocalypse* sont les principales autorités bibliques pour le récit miltonien de la chute des anges. »

(3) *P. L.*, V-VI.

élaborés. Cependant la plupart des Pères semblent au lecteur moderne étonnamment en retard : beaucoup croient que la chute des anges est postérieure à celle de l'homme et leurs récits sont chaotiques et très fantaisistes. C'est seulement en saint Augustin que l'on trouve le grand rassembleur du dogme; et avec lui le récit orthodoxe de la chute est définitivement constitué. L'étonnement du lecteur moderne devant les excentricités des premiers Pères est pleinement partagé par Milton qui, en conséquence, les considère assez souvent avec un mépris peu voilé.

Avant de passer à l'étude des opinions des Pères et surtout de saint Augustin, il est donc nécessaire d'étudier en détail les opinions de Milton sur les Pères.

CHAPITRE III

LES PÈRES DE L'ÉGLISE

1. Les opinions de Milton sur les Pères.

C'est une opinion assez répandue parmi les biographes de Milton qu'il méprisait les Pères et même qu'il les dédaignait au point de ne pas les connaître.

Cette opinion se fonde sur quelques phrases assez vives des premiers pamphlets de Milton — ouvrages de controverse où Milton, en cherchant à accabler ses adversaires, n'a pas toujours respecté les Pères derrière lesquels ils s'abritaient. Ses traits les plus vifs vont d'ailleurs aux conciles.

Mais, d'autre part, dans le *Traité de la Doctrine*, Milton s'appuie sérieusement sur l'autorité de quelques-uns des Pères, et à mesure qu'il avance dans la vie, montre de plus en plus une connaissance intime et étendue de leurs ouvrages. Son attitude reste, en somme, respectueuse. Il est vrai qu'il ne les considère qu'autant qu'ils lui semblent parler conformément à l'évidence de sa propre raison. Une de ses théories favorites (1) est que l'inspiration vient directement de Dieu à tous les grands hommes et peut-être même à tous les hommes. Il s'estime donc aussi qualifié qu'aucun des Pères de l'Église pour trancher un point quelconque de doctrine. Cependant, il aime à les avoir pour lui. Quand l'un des plus importants (notamment saint Augustin) est contre lui, il prend grand'peine à le réfuter. C'est donc qu'il les considère, après tout, comme des autorités respectables.

On trouve tout au long de ses œuvres en prose des références nombreuses, permettant de préciser ces opinions, et même, dans certains cas, l'évolution de ces opinions.

Dès 1641, dans le pamphlet *De l'Épiscopat*, on trouve son idée générale exprimée en termes pittoresques (2) :

---

(1) V. ci après, 2e section.

(2) Bohn, vol. II, p. 422 : When men began to have itching ears, then not contented with the plentiful and wholesome fountains of the gospel, they began after their own lusts to heap to themselves teachers, and as if the divine scripture wanted a supplement, and were to be eked out, they cannot think any doubt resolved, and any doctrine confirmed, unless they run to that indigested heap and fry of authors which they call antiquity. Whatsoever time, or the heedless hand of blind chance, hath drawn down from of old to this present, in her huge drag net, whether fish or seaweed, shells or shrubs, unpicked, unchosen, those are the fathers.

« Quand les hommes commencèrent à avoir des bourdonnements dans les oreilles, ne se contentant plus de l'abondante et saine fontaine des Écritures, ils commencèrent, suivant les mauvais penchants de leurs cœurs, à s'amasser des maîtres, et ils ne peuvent estimer aucun doute résolu ni aucune doctrine confirmée, s'ils ne courent à cet amas d'auteurs mal cuit et mal digéré qu'on appelle l'antiquité. Tout ce que le temps, ou la main insouciante du hasard aveugle, a tiré de ces époques anciennes jusqu'à nos jours, dans son énorme filet, poissons et plantes marines, coquillages et madrépores, sans choix, sans tri, voilà les Pères. »

Plus loin (1), il exécute Irénée pour avoir dit que « la vierge Marie fut persuadée d'obéir à Dieu, afin que la vierge Marie pût devenir la patronne et protectrice de la vierge Ève. » Pour cela Irénée devient « le patron de l'idolâtrie papiste ». Peut-être Milton regarda-t-il Irénée d'un œil plus favorable, lorsqu'il eut lui-même appelé Marie :

Blest Mary, second Eve (2).

Peut-être aussi prit-il plus tard une meilleure opinion de Tertullien, qu'il blâme vigoureusement (3) pour ses tendances ariennes :

« Doit-il nous convaincre, lui qui voit une inégalité entre Dieu le Père et Dieu le Fils. »

Milton lui-même alla probablement plus loin que Tertullien dans cette voie (4).

Clément d'Alexandrie lui inspire cependant dès lors un certain respect (5), et il s'attache à prouver que Clément ne soutient pas les évêques.

De même, dans la *Raison du gouvernement de l'Église*, en 1641, il appelle Jérôme (6) « le plus savant des Pères ».

La même année, dans la *Réforme en Angleterre*, il attaque violemment les premiers Pères, et Clément lui-même ne lui échappe pas (7) :

« Qui ne sait les viles erreurs, les interprétations forcées de l'Écriture, les hérésies, les vanités qui se pressent dans les volumes de Justin, de Clément, d'Origène, de Tertullien, et d'autres des premiers temps? Qui jugerait un homme digne d'écrire une apologie de la foi chrétienne au Sénat romain, s'il parlait « des anges » (et par là il entend certainement ceux que la Genèse appelle fils de Dieu) « qui, se mêlant aux femmes, engendrèrent les démons », et pourtant c'est ce que dit le bon Justin dans son apologie. »

---

(1) P. 430.
(2) V. ci-dessus, 2e partie, p. 188.
(3) Bohn, II, p. 433.
(4) V. ci-dessus, 2e partie, pour l'arianisme de Milton.
(5) P. 433-444.
(6) II, 458.
(7) I, 379 : Who is ignorant of the foul errors, the ridiculous wresting of Scripture, the heresies, the vanities thick sown through the volumes of Justin Martyr, Clemens, Origen, Tertullian, and others of eldest time? Who would think him fit to write an apology for Christian faith to the Roman senate, that would tell them « how of the angels », which he must needs mean those in Genesis, called the sons of God, « mixing with women were begotten the devils » as good Justin Martyr told them.

Justin semble avoir mieux compris ce passage de la Bible que Milton (1); mais le passage montre qu'à cette époque déjà Milton s'intéressait vivement au sujet de la chute des anges. L'opinion qu'il adopte ici étant celle de saint Augustin, et le fait que ce Père n'est pas « des premiers temps » semble établir pour lui déjà dès cette époque une exception favorable dans l'esprit de Milton.

Et, en effet, après une attaque directe contre les Ariens (2) (que Milton a jugés bien différemment par la suite) viennent des louanges à Cyprien, à Lactance et à Augustin pour avoir dit (pour ne citer qu'Augustin) :

« Il est légitime de rejeter ce qui ne semble pas raisonnable, dans quelque auteur que ce soit. »

Milton ajoute fièrement : « Il ne tenait donc, semble-t-il, ni ces Pères qui le précédèrent, ni lui-même, ni d'autres de son rang, comme des hommes d'esprit plus qu'ordinaire, et les considérait comme capables et d'induire les autres en erreur, et de se tromper eux-mêmes. »

Sur ces bases, Milton semble sceller un pacte d'amitié avec Augustin, se réservant d'ailleurs de lui appliquer la commune mesure : « C'est ainsi qu'il eût voulu être traité lui-même (3). »

En 1641 encore, dans les *Animadversions*, il déclare à son adversaire (4) : « Je ne vous mènerai pas par ces temps de chaleur à travers les larges et poussiéreuses campagnes des conciles, mais je prendrai conseil de leur conseiller : la Raison, qui est le don de Dieu dans un homme aussi bien que dans mille. »

Mais c'est en 1642, dans *L'Apologie de Smectymnuus*, que les conciles subissent leur condamnation finale et savoureuse (5) :

« Je confesse que je n'ai pas lu plus avant dans les conciles » (ceci après avoir décrit ses premières impressions à cette lecture et donné les opinions de quelques Pères opposés aux conciles), « sauf de-ci de-là. Je regretterais beaucoup d'y avoir perdu mon temps... Mais si l'on me provoque (car autrement je ne veux aucunement entreprendre un labeur aussi frivole), je m'engage à être en trois mois une autorité sur les conciles. »

Les Pères au moins ont toujours été traités plus sérieusement.

En 1644, dans le Traité sur *le Divorce*, Milton prend les opinions des Pères comme exemple des préjugés anciens sur le sujet du mariage, et ceci est plus

---

(1) V. ci-dessus, p. 236-237.

(2) II, p. 381-382.

(3) II, p. 385 : St Austin writes to Fortunatian that « he counts it lawful, in the books of whomsoever, to reject that which he finds otherwise than true; and so he would have others deal by him ». He neither accounted, as it seems, those fathers that went before, nor himself, nor others of his rank, for men of more than ordinary spirit, that might equally deceive, and be deceived.

(4) III, p. 56-57.

(5) Bohn, III, p. 162-163 : I have not therefore, I confess, read more of the councils, save here and there; I should be sorry to have been such a prodigal of my time; but, that which is better, I can assure this confuter, I have read into them all. And if I want anything yet I shall reply something toward that which in the defence of Murena was answered by Cicero to Sulpitius the lawyer : If ye provoke me (for at no hand else will I undertake such a frivolous labour, I will in three months be an expert councilist.

intéressant pour notre connaissance de Milton que pour son opinion des Pères nommés (1), Tertullien et Jérôme.

Dans le *Tétrachordon*, en 1645 (2), il prend saint Augustin à partie pour une idée semblable, et lui consacre, dans un des plus beaux passages de sa prose, une sorte de mention, qui, bien que non honorable, montre cependant combien il le considère :

Mais il l'attaque à part, comme un noble adversaire.

Il est précieux de trouver là la preuve que Milton avait lu avec une attention particulière ce que dit saint Augustin de la chute. Le rapprochement des textes prouvera qu'il s'est souvent inspiré de saint Augustin à ce sujet (3).

Dans ce même traité, il cite en ordre de bataille les Pères qui sont pour lui ; il s'en excuse d'ailleurs assez lourdement et avec quelque sentiment de honte, mais pas assez pour faire oublier que ce sont nommément ces mêmes Pères si vivement condamnés en 1641 : Justin, Clément, Origène et Tertullien, entre autres. Il faut avouer, en passant, qu'il pousse même l'impudence jusqu'à citer des conciles, ceux d'Elne et de Néo-Césarée (4) et d'Agde (5).

« Quoique l'autorité soit, en logique, un argument appelé avec raison « artificiel », etc., mais considérant que la plupart des hommes sont habitués dès l'enfance non à interroger la raison, mais à se fier à des noms et à des nombres, etc. » Et Milton patauge dans des marécages de contradiction et, pour lui, d'ignominie intellectuelle, et il en est conscient.

Il en résulte que les Pères sont « les têtes les plus sages jusqu'à ce jour, et des cœurs également révérés pour leur dévotion » (6).

Suivent de longues citations et des discussions non moins longues des opinions de Justin, de Tertullien, d'Origène, de Lactance, d'Épiphane, de Jérôme, d'Ambroise.

Il arrive ainsi à saint Augustin, et lui consacre un de ses paragraphes les plus détaillés (7), et tire de ses écrits ce qu'il considère comme une de ses meilleures preuves sur un point capital.

Augustin a, en effet, interprété comme Milton l'expression « fornication, qui contient l'idolâtrie, ou toute superstition nuisible » et « non seulement la fornication corporelle, mais tout ce qui arrache l'esprit de l'homme à la loi de Dieu, et le corrompt et le ravale. » Milton ajoute : « La clause « fornication » est ici interprétée d'une façon nouvelle, pour indiquer d'autres fautes que l'adultère contre les devoirs du mariage. » C'est là l'argument principal des traités sur le Divorce, et Milton exploite jusqu'au bout l'ingénieuse explication de saint Augustin.

(1) Bohn, III, p. 182. Cf. ci-dessus, p. 66.
(2) III, p. 331. V. ci-dessus, 1re partie, p. 71, le passage tout entier.
(3) V. ci-dessous, III, 3, Saint Augustin.
(4) III, p. 417.
(5) P. 419.
(6) III, p. 415.
(7) III, p. 419.

L'*Areopagitica* (1644) donne une indication précieuse : « Qui ne voit qu'Irénée, Épiphane, Jérôme et les autres enregistrent plus d'hérésies qu'ils n'en peuvent réfuter, et souvent nous donnent comme hérésie ce qui est la bonne opinion (1). »

Ceci est intéressant, car Irénée et Épiphane ont surtout écrit contre les gnostiques, vers qui semblent ainsi aller les opinions de Milton.

Dans la *Première Défense*, en 1651, les Pères sont souvent cités pour confondre Saumaise (2).

Saint Chrysostome est mentionné avec respect : « il parle très bien et très clairement à ce propos (3). »

Tertullien n'est pas encore rentré en grâce (4) :
« Tertullien, qui n'est pas un auteur orthodoxe, mais bien connu pour ses nombreuses erreurs. »

Athanase et Ambroise sont « misérablement faibles en théologie et ignorants de la doctrine de l'Évangile » (5).

Saint Augustin, ici encore, est le plus cité et le mieux traité. Son opinion sur Sulpice Sévère est citée comme prouvant que cet auteur est « homme de grande science et sagesse » (6). Milton essaie longuement d'interpréter saint Augustin en sa faveur (7), ou le combat d'une façon qui montre l'importance de ce père à ses yeux (8).

Son idée générale est affirmée à nouveau :

« Quoi que ce soit qu'ils affirment, si ce n'est appuyé par l'autorité de l'Écriture ou par de bonnes raisons, cela n'aura pas pour moi plus de poids que si quelque homme ordinaire l'avait dit (9). »

On ne peut nier cependant que leur autorité ne l'impressionne.

En 1659, dans la *Façon de chasser de l'Église les mercenaires*, Milton, dont la cause est alors perdue, est dans un état de grande irritation, et de bien méchante humeur. Les Pères de l'Église, qui après tout sont des prêtres, et par suite plus ou moins suspects d'être du parti du roi, sont en conséquence traités assez rudement. Augustin même n'est pas épargné :

« Parmi les Pères — qu'on appelle ainsi par habitude — ils citent Ambroise, Augustin et autres docteurs de même farine, dont les affirmations — si elles ne sont soutenues par des textes appropriés de l'Écriture — ne peuvent être admises par aucune Église réformée. » Et il parle amèrement du « reste de ces soi-disant Pères » (10).

---

(1) *Aerop.* (éd. Garnett), p. 16.

(2) V. surtout Bohn, vol. I, p. 39, 80 et 81 : sur Jérôme, Origène, Tertullien, Irénée.

(3) P. 60 et 61.

(4) P. 101.

(5) P. 81.

(6) P. 38, 62 et 172.

(7) P. 82.

(8) P. 107.

(9) P. 101.

(10) Vol. III, p. 17 : Of fathers, by custom so called, they quote Ambrose, Augustin, and some other ceremonial doctors of the same leaven : whose assertion, without pertinent scripture, no reformed church can admit ; and what they vouch is founded on the law of Moses, with which,

Il est à remarquer que dès qu'il pense aux Pères, Augustin lui vient à l'esprit.

Plus loin, il parle :

« du bois obscur et touffu de l'antiquité où les Pères et les conciles se combattent les uns les autres » (1) et il déclare inutile de les connaître et, par conséquent, d'aller dans les Universités afin de les étudier. Son humeur n'épargne d'ailleurs ici ni le clergé ni les Universités et il est assez d'avis de tout supprimer : « Reform them altogether », eût dit Hamlet, pères et théologiens, et clergé et Universités.

Mais on le trouve plus rassis dans le *Traité de la Doctrine*, amassé patiemment depuis peut-être 1655 jusqu'à la fin de sa vie.

Ici, il cite peu les Pères, mais, par contre, il les appelle à la rescousse aux moments particulièrement critiques, où il se sent seul contre la foule ; il parle d'eux avec dignité et avec respect. Ainsi, lorsqu'il s'agit pour lui de démontrer que les anges furent créés et tombèrent avant le commencement de notre monde (or il s'agit ici de soutenir tout l'édifice du *Paradis perdu*, Milton n'a aucun texte sacré, et le point est très douteux), il dit :

« Beaucoup du moins des Pères grecs, et quelques-uns des Latins, sont d'avis que les anges, étant des esprits, ont dû exister longtemps avant le monde matériel, et il semble même probable que l'apostasie qui amena l'expulsion du ciel de tant de milliers d'entre eux se produisit avant que les fondations de ce monde fussent posées (2). »

Saint Augustin surtout est ici à la gloire. Lorsque Milton veut prouver un des points les plus importants de son système (3), à savoir que les âmes ne sont pas créées par Dieu à chaque nouvelle naissance, mais transmises suivant les lois de la nature des parents aux enfants, il cite fièrement saint Augustin, qui (4)

« fut amené à confesser qu'il ne pouvait découvrir ni par l'étude, ni par la prière, ni par aucun procédé de raisonnement, comment on pouvait soutenir la doctrine du péché originel dans l'hypothèse de la création des âmes ».

Tertullien lui-même devient sur ce point autorité digne de considération, il est cité avec Apollinaire, dans un autre passage, pour soutenir saint Augustin :

« L'âme se transmet de père en fils suivant l'ordre de la nature. Cela fut considéré l'opinion la plus probable par Tertullien et Apollinaire, de même que par saint Augustin (5). »

Donc, pour Milton, et c'est là la conclusion la plus importante de cette étude, depuis 1641 jusqu'à la fin de sa vie, saint Augustin est le Père de l'Église de beaucoup le plus considéré, le plus étudié, le plus souvent invoqué, celui qui a le plus de poids lorsqu'il est favorable aux idées miltoniennes,

---

everywhere pitifully mistaken, they again incorporate the gospel; as did the rest also of those titular fathers.

(1) P. 38.

(2) *T. C. D.*, Bohn, IV, p. 184-185

(3) V. ci-dessus, 2e partie, p. 153.

(4) P. 193.

(5) *T. C. D.*, p. 190

celui qui est combattu avec le plus de labeur et d'énergie quand c'est nécessaire.

Une étude particulière de saint Augustin en relation avec les idées de Milton s'imposera donc. Cependant il faut se rappeler aussi que Milton connaît intimement le plus grand nombre des Pères et les traite, en somme, comme des autorités considérables. Mais il ne perd jamais son légitime orgueil intellectuel et se laisse aller à traiter ces autorités avec une superbe à la fois admirable et piquante lorsqu'elles ne sont pas de son avis.

2. Les Pères avant saint Augustin (1).

Une des autorités les plus récentes de l'Église romaine, le chanoine Bareille, dans son énorme travail intitulé *Le catéchisme romain* (2), résume ainsi l'opinion générale des premiers Pères :

« Les Pères, au début, attribuent à un sentiment de jalousie la chute de Satan. C'est l'opinion de Justin, d'Athénagore, d'Irénée, de Tertullien, de Cyprien. Mais si le chef a péché par jalousie à cause des faveurs accordées à Adam, ses satellites ont péché par luxure, et c'est à eux qu'on applique le passage de la *Genèse* sur l'union des Benê Elohim (Fils de Dieu) avec les filles des hommes. »

Tertullien est un des premiers qui aient identifié la chute à la sensualité. La femme est pour lui la cause de la chute, et la « porte du diable » (3). Il décrit la chute des anges d'après le chapitre VI de la *Genèse*.

Origène se base sur le même texte, mais il est de beaucoup le plus philosophe et le plus intellectuel des Pères.

Pour lui (4), la chute des esprits a eu lieu avant la création et les esprits ont choisi sciemment le mal. Le libre arbitre est la cause première de la chute et le mobile direct des anges rebelles est, semble-t-il, l'orgueil. La conséquence de la chute est l'apparition de la matière : plus bas un esprit tombe et plus il se matérialise.

Cette idée est à double tranchant : d'abord la matière est ainsi déclarée être une dégradation, et ceci est entièrement opposé aux conceptions de Milton (5) ; mais, d'autre part, la matière est de même essence que l'esprit, l'un n'étant qu'un degré d'intensité différente de l'autre, et cela est une des idées fondamentales de Milton.

Tertullien et Origène, tous deux frappés de suspicion par la tradition orthodoxe et, d'ailleurs, finalement excommuniés, sont d'accord avec Milton sur un point capital. M. de Faye écrit (6) :

---

(1) Pour cette partie de l'étude, les renseignements ont été fournis ou indiqués en grande partie par M. de Faye, directeur d'études pour la patristique à l'École des Hautes Études. Le livre de M. de Faye, *Gnostiques et gnosticisme*, a été particulièrement utile.

(2) Vol. II, p. 46.

(3) *De exhortatione Castitatis* et *De Monogamia*.

(4) *De Principiis*, II.

(5) V. ci-dessus, 2e partie.

(6) *Gnostiques et gnosticisme*, p. 164.

« Naturellement, seules les âmes obtiennent le salut. La chair doit périr. Quiconque possédait alors une sérieuse culture philosophique et qui réfléchissait, considérait le salut de la chair, donc sa résurrection, comme inadmissible. Les efforts que font d'une part Tertullien pour sauver la chair, Origène de l'autre pour sauver le corps sans la chair, sont singulièrement significatifs à cet égard. »

Milton a poussé ces idées d'Origène et de Tertullien à leur dernière limite en proclamant le corps et la matière indestructibles, et en liant indissolublement le sort de l'âme à celui du corps.

Les gnostiques étaient connus de Milton — comme ils nous sont encore largement connus — par les citations de leurs adversaires, et surtout d'Irénée et d'Épiphane. Et Milton avait souvent plus de sympathie pour les gnostiques que pour les Pères qui les condamnent (1). Deux courants de la pensée gnostique ont dû particulièrement intéresser Milton, même s'ils n'avaient pas son adhésion. M. de Faye écrit (2) :

« Irénée, *Adversus hæreses*, I, 30, 1-14, dit que pour certains gnostiques le serpent, fils du Démiurge (divinité inférieure créatrice), est né de la concupiscence que son père a ressentie pour la matière et est l'auteur de l'iniquité et de la mort. »

Milton, qui savait dégager de toutes les gangues les pensées semblables aux siennes, retrouvait ici le Démiurge inférieur à Dieu (3), la concupiscence à l'origine de la chute, et le serpent fatal.

Quelques gnostiques, poussant à bout les vieilles conceptions qui trouvaient du bon à la chute, en vinrent à adorer le serpent, cause de la chute, comme le grand bienfaiteur (4).

Il semble probable que c'est par pure polémique et pour écraser ces Ophiites qu'Épiphane déclara que le serpent tentateur d'Ève n'était autre que Satan (5), et c'est seulement alors (vers 380 après J.-C.) que la tradition des Pères rattrapa enfin la pensée des Juifs. Ceux-ci étaient arrivés à la même conclusion vers le Iᵉʳ siècle (6).

Les œuvres de Lactance prouvent qu'au IVᵉ siècle la tradition était bien chancelante (7). Lactance, dans les *Institutions divines* (II, 9), explique l'origine du Fils de Dieu et du diable, d'une façon qui nous semble étrange par son arianisme, puisque cet auteur fait du Fils une créature :

« Dieu produisit un esprit semblable à lui-même, rempli des perfections de Dieu le Père. Puis il créa un autre être chez qui les dispositions de son origine divine ne se maintinrent pas. Il envia son prédécesseur. Cet être, qui de bon devint mauvais de son propre mouvement, est appelé le diable. »

---

(1) V. ci-dessus, p. 258.

(2) *Gnostiques et gnosticisme*, p. 341.

(3) V. l'arianisme de Milton, l'infériorité du Fils créateur, ci-dessus, 2ᵉ partie.

(4) De Faye, sur la secte des Ophiites.

(5) De Faye, p. 348.

(6) V. ci-dessus, p. 250.

(7) Sir Walter Raleigh (*Milton*, p. 101) résume la légende relatée dans les *Institutions divines*. Comme il le fait remarquer, Lactance a suivi à peu près le *Livre d'Hénoch*. (V. R.-H. Charles, *The book of Enoch*, p. XXXIX, où les passages parallèles sont confrontés.)

Ce diable corrompit Ève et Adam, puis (II, 15) :

« Dieu, dans sa prévoyance, de peur que le diable, à qui il avait donné pouvoir sur la terre, par sa subtilité ne corrompe et ne détruise les hommes, comme il l'avait déjà fait au commencement, envoya des anges pour la protection et l'instruction de la race humaine. Ce perfide maître de la terre, graduellement, attira les anges dans le vice et les fit se souiller avec les femmes. »

Mais, d'autre part, l' « *Epitome* » des *Institutions divines,* du même Père, nous donne une version différente. Le chapitre XXVII rapporte :

« Alors le serpent, qui était un des serviteurs de Dieu, envia l'homme, parce que l'homme avait été créé immortel, et, par ruse, l'amena à violer le commandement de Dieu. » Ce serpent devint l'auteur de tout le mal, l'instigateur du meurtre d'Abel, de toutes les cruautés et de toutes les turpitudes. « Et quand Dieu vit cela, il envoya ses anges, etc. » Le reste est comme dans *Hénoch.* Lactance ajoute : « Et ce serpent, à cause de ses actes, reçut le nom de diable. »

Ce second passage, comparé au premier, montre l'incohérence des traditions, non seulement d'un Père à l'autre, mais dans les écrits du même Père.

Le passage des *Institutions* donne le motif de l'envie de Satan contre le Fils transporté dans la tradition chrétienne; le passage de l' « *Epitome* », qui donne au lieu de ce motif celui de l'envie contre Adam, trahit la source juive de cette légende (1).

De plus, les *Institutions* montrent que Milton, s'il avait daigné s'abaisser jusque-là, aurait trouvé chez les Pères des justifications pour son arianisme.

On trouve dans une production du IVe siècle faussement attribuée à Clément, les *Homélies*, des détails complémentaires sur le principe du mal.

Dans la 20e Homélie, il est expliqué que Dieu, à l'origine, produisit deux pouvoirs : l'un pour le mal, le diable; l'autre pour le bien, le Fils de Dieu.

Le diable doit régner le premier sur la terre, car son règne doit être court, et céder la place au règne sans fin du Fils. Il n'y a donc eu dans cette version aucune révolte à l'origine du mal.

La 19e Homélie (chap. V) va plus loin, et soutient que le diable n'a pas eu de commencement ; et il ne faut pas blâmer Dieu de ne pas le détruire : cela est impossible, même à Dieu.

Ces citations sont édifiantes pour le lecteur moderne. Qui peut s'étonner, en trouvant au IVe siècle ces extravagantes spéculations, du mépris que Milton avait parfois pour ces premiers « soi-disant Pères » et de son exclamation :

« Tout ce que le temps ou la main insouciante du hasard aveugle a tiré dans son énorme filet, poissons et plantes marines, coquillages et madrépores, sans choix, sans tri, voilà les Pères! » (2).

Deux autres idées des Pères ont été utilisées par Milton.

Bareille écrit (3) : « Saint Hilaire (in Matth. XVIII, 6) a pensé que les élus étaient appelés à occuper la place laissée vide dans le ciel par les anges déchus. »

---

(1) V. ci-dessus, p. 250, *La vie d'Adam* et la Gnose juive.
(2) V. ci-dessus, p. 255.
(3) *Le catéchisme romain,* vol. II, p. 49.

Le Dieu de Milton dit, parlant de Satan (1) :

De peur que son cœur ne se réjouisse
(A la pensée) d'avoir dépeuplé les cieux,
...Je puis réparer cette perte...
Et en un moment créer un autre monde
Et tirer d'un homme une race
D'hommes innombrables pour le peupler
Jusqu'à ce que, s'élevant par les degrés de leurs mérites,
Ils s'ouvrent enfin une voie montant
Jusqu'ici.

Enfin Jérôme et Lactance et quelques autres Pères (2) eurent une idée géniale : ils identifièrent les anges tombés aux dieux des païens, et inaugurèrent ainsi une fructueuse tradition qui est devenue pour Milton une source inépuisable de poésie, lui permettant d'unir et de mêler à volonté les deux mythologies, la juive et la grecque. Hooker fixa cette doctrine pour la Renaissance et la Réforme anglaise (3) :

« Ces esprits pervers (les anges tombés) furent honorés par les païens sous le nom de *Dii Inferi*..., quelques-uns comme oracles, quelques-uns comme dieux domestiques, quelques-uns comme dieux des bois. »

Milton proclame, dès le premier livre du *Paradis perdu* (4) :

Ils n'avaient pas encore, parmi les fils d'Ève,
Reçu leurs nouveaux noms, comme lorsque, errants par la terre,

---

(1) *P. L.*, VII, p. 150 :

But lest his heart exalt him in the harm
Already done, to have dispeopled heav'n,
My damage fondly deemed, I can repair
That detriment, if such it be to lose
Self-lost, and in a moment will create
Another world, out of one man a race
Of men innumerable, there to dwell,
Not here, till by degrees of merit raised,
They open to themselves at length the way
Up hither.

(2) V. Sir Walter Raleigh, p. 102 et 103; Lactance, dans les *Inst. div.*, II, 15 et 17 ; Jérôme, *Contre Vigilantius*, 10.

(3) *Ecclesiastical Polity*, i, 4.

(4) 364 :

Nor had they yet among the sons of Eve
Got them new names; till wand'ring o'er the earth,
Through God's high sufferance for the trial of man,
By falsities and lies the greatest part
Of mankind they corrupted to forsake
God their Creator, and the invisible
Glory of Him that made them to transform
Oft to the image of a brute, adorned
With gay religions full of pomp and gold,
And Devils to adore for Deities :
Then were they known to men by various names,
And various idols through the heathen world.

Par la permission de Dieu afin d'éprouver les hommes
Par des mensonges et des faussetés, ils corrompirent
La plus grande partie de l'humanité, lui faisant abandonner
Son créateur...
Et adorer les démons comme des dieux.

En résumé, les Pères de l'Église, avant saint Augustin, n'ont guère fait que répéter sur la chute des conceptions qui existaient déjà dès le Ier siècle de l'ère chrétienne. Ils n'ont fixé aucune tradition déterminée et il n'est pas un point du dogme qui trouve une acceptation unanime parmi eux. La conclusion de cette étude peut être exprimée encore dans les mots de Milton qui a certainement été le porte-parole de l'esprit moderne sur ce point en s'écriant :

« Qui ne connaît les viles erreurs, les interprétations forcées de l'Écriture, les hérésies, les vanités qui se pressent dans les volumes (des Pères) des premiers temps? » (1).

3. Saint Augustin.

En arrivant à saint Augustin, l'on entre enfin dans l'ordre, la cohérence, la logique et le bon sens. C'est bien avec juste raison que Milton s'est attaché à lui, et l'on trouve sur presque tous les points que le poète a suivi le plus grand des Pères, même lorsque ce n'était que pour le combattre.

En cela, d'ailleurs, Milton était de son siècle, pendant lequel la *Cité de Dieu* fut un des livres les plus populaires en Angleterre, comme dans le reste de l'Europe.

Saint Augustin a mis la chute des anges au début de la création, avant la formation de ce monde; il lui a donné pour motif l'orgueil et non plus la luxure; il a définitivement identifié à Satan le serpent tentateur d'Ève; il a allié la sensualité à la chute de l'homme, et non plus à la chute des anges, dont elle avait jusque-là été le motif dominant, même dans Lactance.

Sauf en cette dernière clause, Milton a donc suivi entièrement le récit de saint Augustin. Le poète a opéré une sorte de synthèse entre les deux traditions, celle d'Hénoch et celle d'Augustin, en introduisant la luxure dans la chute de Satan. Mais ce motif n'intervient dans Milton qu'à titre allégorique et philosophique : il représente une idée personnelle importante pour le poète, non une croyance dogmatique. On ne le trouve pas dans le *Traité de la Doctrine.*

Il est, par conséquent, intéressant d'examiner de près les textes de saint Augustin.

Les anges furent créés avant toute autre chose. « Ils sont indiqués, soit par le « ciel », quand il est dit : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre », soit par « la lumière » (2).

Les mauvais anges tombèrent avant la création de ce monde.

---

(1) V. ci-dessus, p. 255.
(2) *La cité de Dieu*, traduction Saisset, XI, 9.

« Dieu sépara la lumière des ténèbres » signifie que Dieu sépara les bons des mauvais, et ces derniers furent « précipités dans la plus basse partie du monde » (1).

Milton dit :

« Les anges furent créés en même temps que l'univers visible (2) et on les considère comme compris dans le nom général de « cieux » (3).

» Il semble même probable que l'apostasie qui causa l'expulsion du ciel de tant de milliers eut lieu avant que les fondations de ce monde fussent posées (4). »

L'enfer de Milton est aussi au point le plus bas du monde, « hors des limites de cet univers » (5), contrairement à celui du Dante qui est au centre de la terre.

Sur le motif de la chute des anges, saint Augustin ne s'avance qu'à regret au delà des textes, qui sont très vagues. En tout cas, il répudie avec énergie la version d'*Hénoch*, car dans cette version, les anges tombent bien après la chute de l'homme, et tout le plan du mythe est renversé.

« Nous ne pouvons nier qu'Hénoch n'ait écrit quelque chose... Mais ces écrits, qui portent que les géants n'ont pas eu des hommes pour pères, sont justement rejetés par les chrétiens sages (6). »

Les « fils du ciel » de l'Écriture sont simplement les enfants de Seth (7), les hommes bons. Ainsi Milton (8) :

That sober race of men, whose lives
Religious titled them the Sons of God.

Le motif de la chute des anges semble à saint Augustin avoir été l'orgueil. « Cet ange superbe et envieux, ce prince des démons qui s'éloigne de son Créateur pour se tourner vers lui-même, et s'érige en tyran (9). » (Il faut noter que, pour Milton aussi, Satan est l'archétype du tyran (10).)

De même, le trait dominant le premier plan du Satan de Milton est l'orgueil; l'envie paraît à titre secondaire.

Le rôle de Satan dans la chute est très clair pour saint Augustin. « Il choisit le serpent, animal fin et rusé, et s'en servit pour parler à la femme (11). »

« Ceux qui, après s'être révoltés au commencement contre Dieu, tombèrent du ciel avec le diable leur prince, dont l'envie perdit le premier homme par une malice de serpent (12). »

(1) XI, 33.
(2) Saint Augustin insiste aussi sur ce point : XI, 32.
(3) *T. C. D.*, p. 184.
(4) *T. C. D.*, p. 184.
(5) *T. C. D.*, p. 490. Cf. Masson, VI, p. 540, sur la cosmologie de Milton.
(6) XV, 13 et XVIII, 38.
(7) XV, 23.
(8) *P. L.*, XI, 580, 621.
(9) XIV, 11; XI, 15 et XII, 6.
(10) V. ci-dessus, 2e partie.
(11) XIV, 11.
(12) XV, 23.

On trouve ici l'origine ferme de la tradition orthodoxe, suivie tout naturellement par Milton.

Dans le récit même de la chute, le même parallélisme se poursuit : « Il n'y a pas d'apparence que le premier homme ait violé la loi de Dieu pour avoir été trompé par sa femme, mais pour n'avoir pu résister à l'amour qu'il lui portait (1). »

Against his better knowledge, not deceived,
But fondly overcome by female charm.

Mais c'est dans la description de l'état de chute que les ressemblances entre la *Cité de Dieu* et le *Paradis perdu* sont le plus frappantes. La conception centrale identique est que dans l'état de chute, la chair et ses organes cessent d'obéir à l'homme :

« Les mouvements de la concupiscence sont des suites du péché (2) ».

« Ils cachèrent leurs parties honteuses. Ils sentirent un nouveau mouvement dans leur chair devenue indocile en représailles de leur propre indocilité. Comme l'âme s'était complu dans un mauvais usage de sa liberté et avait dédaigné de se soumettre à Dieu, le corps refusa de s'assujettir à elle. Ce fut alors que la chair commença à convoiter contre l'esprit et nous naissons avec ce combat, portant la discorde trop souvent victorieuse dans nos membres rebelles et dans notre nature corrompue (3). »

Ainsi Milton fait de la sensualité la première conséquence de la chute (4).

De même que Milton, Augustin oppose à la concupiscence, à la convoitise, la sagesse, la raison :

« Elles (les passions) ont besoin d'être conduites et modérées par la raison ; il faut que la raison les retienne et les arrête pour ne leur permettre de se porter qu'à de bonnes actions, comme la colère à châtier justement, la concupiscence à engendrer des enfants (5). »

Milton a la même conception du rôle de la raison vis-à-vis des passions (6). Car, pour tous deux, l'idée de chute s'élargit jusqu'à comprendre toutes les passions, tout le désir mauvais de l'homme « qui se détourne de Dieu pour se complaire en lui-même » (7). L'orgueil, la cause première de la chute, est « le désir des grandeurs du moi ».

C'est la source de toutes les passions, la mauvaise volonté qui précède le péché, ce que Milton appelle « le désir mauvais : evil concupiscence » (8). Ce désir mauvais est, dans son sens le plus précis, la révolte de la chair contre l'âme, de la passion contre la raison :

---

(1) XIV, 11.

(2) XIII, 24, *in fine*.

(3) XIII, 13, 15, 16 et XIV, 17, où l'expression d'Augustin est très crue.

(4) V. ci-dessus, p. 163 et suivantes.

(5) XIV, 19. Augustin insiste sur ce point que la raison d'Adam suffisait à le préserver du charme mauvais d'Ève : « Comme s'il y avait quelqu'un que l'on dût plutôt croire et à qui l'on dût plutôt céder qu'à Dieu. » XIV, 15.

(6) V. ci-dessus, 2e partie.

(7) XIV, 13.

(8) *T. C. D.*, p. 259.

« La nature humaine a été tellement viciée et changée en lui qu'il a senti dans ses membres la révolte de la concupiscence (1) »;

et, dans son sens le plus général, le déchirement et la lutte au sein de l'homme même :

« En quoi consiste au fond la misère de l'homme, si ce n'est dans une révolte de soi contre soi, en sorte qu'il veut ce qu'il ne peut (2)? »

C'est bien là cet état de révolte intérieure que décrit Milton dans son tableau de la chute (3).

Ainsi, dans saint Augustin comme dans Milton, la conception de la chute est la même :

D'une façon abstraite, c'est la séparation d'avec Dieu par le libre arbitre, à cause du désir mauvais qui triomphe de la raison; dans la pratique, c'est surtout la sensualité, le triomphe de la chair sur l'âme. Le mal dans l'homme est la révolte intérieure de la passion contre la raison, la sensualité, comme le mal dans le Cosmos est la révolte de l'homme contre Dieu, l'orgueil.

Mais si Milton semble ainsi s'être basé sur les conceptions de saint Augustin, il les a complétées et modifiées suivant ses propres idées générales. Aussi, même les divergences, en portant sur des points précis traités spécialement par le Père de l'Église, montrent que le poète l'avait en l'esprit et le combattait intentionnellement, et cela est encore une façon de subir son influence.

La plus grande divergence se produit sur la question de la sensualité. Milton, en effet, reconnaît une volupté qui est bonne, lorsque le caractère de révolte n'y entre pas. Et même, en cela, il ne fait donc qu'appliquer jusqu'au bout l'idée centrale de saint Augustin, l'idée que le mal, c'est la révolte. Lorsque la raison approuve le désir, lorsque l'union est consentie et voulue par l'intelligence de l'âme, la volupté est normale et même sacrée. Milton rentre par là à la fois dans la saine nature humaine et dans la tradition hébraïque :

As saints and patriarchs used.

Il admet ainsi la volupté dans le Paradis avant la chute, et, citant le texte « croissez et multipliez », demande hardiment « who bids abstain? »

Saint Augustin, au contraire, consacre de longues pages à prouver que dans le paradis la volupté n'existait pas; il reconnaît bien le texte sacré (4) et proclame sa sainteté; mais il imagine que « on eût engendré des enfants dans le paradis sans aucun mouvement de concupiscence » (5) :

« Avec une entière tranquillité de corps et d'esprit, sans ressentir en sa chair aucun aiguillon de volupté. »

C'est ce que Milton, avec une sorte d'amusement féroce et colère, appelle les « crabbed opinions » de saint Augustin, et certes ici encore le poète exprime sur le Père le jugement de l'esprit moderne.

Mais, même en se séparant de lui, Milton ne fait ici encore qu'appliquer,

---

(1) XIII, 3.
(2) XIV, 15.
(3) *P. L.*, IX, 1122. V. ci-dessus, p. 161.
(4) XIV, 21.
(5) Titre du chap. 22, liv. XIV, et chap. 23 à 27 du même livre.

avec plus de logique que le Père même, les opinions de celui-ci qui avoue :

« Il ne faut pas accuser la chair en elle-même, puisque la chair est bonne en son genre (1). »

Mais la chair pour saint Augustin est devenue corrompue, alors que, pour Milton, la nature, la matière et la chair sont toujours emplies des forces divines et intarissables du Créateur (2).

Ce qui pour Augustin, comme pour Paul, n'est qu'une tolérance à laquelle encore « une honte s'attache même dans le mariage » (3), est pour Milton la loi naturelle et saine toujours.

En somme, Milton suit toutes les idées générales d'Augustin sur la chute, et même quand il se sépare de lui, ce n'est qu'en croyant mieux appliquer les principes mêmes posés dans la *Cité de Dieu.*

D'autres points de ressemblance entre les idées générales d'Augustin et de Milton confirment l'hypothèse d'une influence du Père sur le poète : autant que Milton peut être soumis à une influence, c'est-à-dire en gardant sa pleine indépendance, en n'acceptant que ce qu'il eût lui-même trouvé seul, en rejetant avec énergie ce qui lui paraît mauvais, même si c'est intimement mêlé à ce qu'il accepte.

Tous deux sont partisans fermes du libre arbitre, ce qui est opposé à la croyance calviniste à la prédestination, qui prévalait du temps de Milton. Saint Augustin intitule un de ses chapitres :

« Que l'homme créé innocent ne s'est perdu que par le mauvais usage de son libre arbitre (4). »

Pour tous deux, le péché est prévu dans l'ordre providentiel qui a été établi, en conséquence, la libre conduite des hommes et leur péché en étant comme les matériaux, et sans que la liberté de l'homme soit limitée pour cela. Saint Augustin expose cette théorie dans le chapitre traitant

« Des hommes et des anges prévaricateurs dont le péché ne trouble pas l'ordre de la divine providence (5). »

Le mal est ainsi un instrument de Dieu, qui s'en sert pour manifester sa plus grande gloire :

« Qui oserait dire que Dieu n'ait pu empêcher la chute de l'homme et de l'ange? Mais il a préféré la laisser en leur pouvoir, afin de montrer de quel mal l'orgueil est capable, et ce que peut sa grâce victorieuse (6). »

Ce sont ces mêmes considérations qui consolent Adam de sa chute (7).

Dans la doctrine de la création de l'homme, les ressemblances sont frappantes :

« Le corps de l'homme devait devenir spirituel (8) », dit saint Augustin. Et

(1) XIV, 5.
(2) V. ci-dessus, 2e partie.
(3) Tit. du chap. 17, XIV.
(4) XIII, 14. Quoi que d'autres aient pu tirer de saint Augustin, Milton n'a pu en tirer que des arguments en faveur du libre arbitre.
(5) XIV, 27. Pour Milton, V. 2e partie.
(6) XIV, 27 *in fine* et XIII, 19.
(7) *P. L.*, XII, 470.
(8) XIV, 13.

l'on retrouve là un germe du monisme de Milton, et des théories exprimées par Raphaël (1) :

Your bodies may at last turn all to spirit.

Saint Augustin consacre autant d'attention que Milton à ce texte fondamental pour la pensée du poète : « Et il devint une âme vivante. » Le Père prouve longuement (2) qu'il ne s'agit pas ici de « l'âme immortelle » de l'homme, mais seulement de sa vie. « L'Écriture a voulu que l'on entendît par là le principe du sentiment dans les animaux ou les corps animés. » Et comme Milton, saint Augustin montre que le mot « âme » dans l'Écriture s'applique aux animaux :

« Ces animaux dont l'Écriture a dit : « Que la terre produise toute âme vivante (3). »

Ceci n'est qu'un point secondaire pour saint Augustin, qui croit au dualisme du corps et de l'âme, mais devient pour Milton une preuve de la non-existence de l'âme, une de ses idées fondamentales. Cette insistance commune sur un même texte, compris de la même façon contraire à l'opinion orthodoxe, n'en est que plus frappante.

La conception du Christ dans les deux systèmes présente aussi de grandes ressemblances.

Le Christ est le Second Homme, le Père de tous les régénérés :

« Le corps spirituel, tel qu'il est dans Jésus-Christ, et tel qu'il sera dans ses membres lors de la Résurrection (4). » « Les hommes deviennent ses membres par sa grâce pour faire ensemble un même Christ (5). »

C'est ici le « Greater Man » de Milton, l'humanité régénérée incorporée au Christ, l'ensemble des élus.

Pour tous deux, le Christ est l'Homme régénéré par le triomphe de la raison sur les passions dominées ; en lui, l'homme doit, d'après Augustin, « vivre selon l'esprit (6) », c'est-à-dire surtout selon la raison, « selon la vérité et non selon le mensonge » (7). Ce trait de la domination de l'intelligence est plus fortement accusé dans Milton, mais il est déjà nettement marqué dans saint Augustin.

Il faut noter ici le peu de place que la vie terrestre et réelle de Jésus occupe dans les deux systèmes, et de même le peu de place consacré à la Rédemption par les deux penseurs, alors que la Rédemption est pourtant le mystère central du christianisme.

Tous deux croient à une seconde création en le Christ, par la grâce ; mais tous deux parlent peu de la mort du Christ pour l'homme : la régénération s'accomplit en l'homme par la venue du Christ, et cette venue tend à être

(1) V. ci-dessus, 2e partie, et *P. L.*, V, 497.
(2) XIII, 24.
(3) XIII, 24.
(4) XIII, 23.
(5) XIV, 2.
(6) XIV, 2.
(7) XIV, 4.

symbolique de la venue de la raison, de l'esprit dans chacun des élus. Aussi, la vie du Christ terrestre est laissée relativement dans l'ombre. De ses vingt-cinq livres, dont beaucoup ont quelque trente chapitres, saint Augustin consacre à Jésus et à son sacrifice deux chapitres du livre XVIII (1). Ainsi Milton parle à peine de la Crucifixion et place dans la tentation au désert la régénération de l'homme.

Il semble que le Christ terrestre gêne par sa réalité ces grands métaphysiciens, qui tendent à faire de lui une figure, un symbole de l'homme régénéré.

Tous deux cependant croient littéralement aux récits évangéliques; mais ils ont la même méthode d'interprétation et saint Augustin parle pour Milton quand il dit :

« Ces explications allégoriques sont très bonnes, pourvu que l'on croie en même temps à la très fidèle exactitude du récit historique (2). »

C'est ainsi que tous deux croient en Jésus, et leur croyance littérale est une sorte de rançon qui, une fois payée, libère toute leur imagination et justifie toute leur métaphysique (3).

Enfin, dans leur politique, les deux théologiens sont aussi d'accord. Leur principe commun est posé dans Augustin (4) : la servitude est la peine du péché.

« C'est le péché qui assujettit un homme à un homme — ce qui n'arrive que par le jugement de Dieu. »

L'homme esclave au dedans, dominé par ses passions, est fait esclave au dehors.

> But justice, and some fatal curse annexed,
> Deprives them of their outward liberty
> Their inward lost (5).

Saint Augustin dit : « Dieu n'a pas voulu que l'homme règne sur les hommes. »

Et Milton :

> — — But man over men
> He made not lord : such title to Himself
> Reserving, human left from human free (6).

L'homme a été fait par Dieu pour être libre; mais pour jouir de ce privilège extérieur, il doit être libre en lui-même.

C'est là la source et du républicanisme invétéré de Milton, et de ses vues sur l'histoire, qui sont les mêmes que celles de saint Augustin. La servitude des nations est la suite inévitable de leur corruption (7).

Pour tous deux aussi la guerre est chose mauvaise en soi, la paix est le bien suprême des peuples, le but des guerres :

(1) Chap. 46 et 50.
(2) XIII, 21.
(3) V. pour « la double vision » de Milton, ci-dessous, 2e section.
(4) XIX, 15, etc.
(5) *P. L.*, XII, 99. Cf. ci-dessus, 2e partie.
(6) *P. L.*, XII, 69.
(7) Saint Augustin, XIX, 15; Milton, V. ci-dessus, 2e partie.

« Pour jouir de ces biens terrestres, on désire une certaine paix... »
« C'est cette paix qui est le but de toutes les guerres (1). »

On trouve un peu partout ce mépris intellectuel de Milton pour la guerre :

> Not sedulous by nature to indite
> War (2).

Un dernier détail révèle une relation typique entre saint Augustin et Milton : Milton (3) croit au règne terrestre et millénaire du Christ à la fin des temps. Saint Augustin n'est pas de cet avis, mais il l'a été, et le trouverait admissible si (4) « l'on croyait que durant ce sabbat les saints jouiront de quelques délices spirituels », si les âmes devaient prendre part à la gloire du règne ultime du Sauveur, et non seulement les corps.

Or, le « si » ne peut exister dans le système de Milton, où il n'y a pas d'âmes.

Et cela montre encore une fois Milton appliquant et poussant à l'extrême, suivant ses propres principes, les idées d'Augustin.

Ces ressemblances, multiples et précises, prouvent une influence directe d'Augustin sur Milton, probablement la plus grande influence individuelle que Milton ait subie — que ce soit d'ailleurs consciemment ou non.

Les deux systèmes sont fondamentalement identiques, sauf sur des points, essentiels d'ailleurs, qui constituent l'originalité propre de Milton. Les différences se ramènent à une.

Pour Augustin, Dieu a créé la matière de rien (XIV, 11) et, par conséquent, la matière tend vers le mal, étant radicalement mauvaise et vaine par son origine. Pour Milton, au contraire, la matière a été tirée de Dieu même, est bonne et divine. Par cette conception, Milton s'avance bien au delà d'Augustin, jusque dans la science moderne qui voit dans la matière le réceptacle et la source de toute vie.

Si, avec cette clé, on lit saint Augustin, on peut le transposer en Milton et expliquer les deux autres différences essentielles :

C'est parce que la matière est bonne, et la source de tout ce qui est, que pour Milton l'âme est une « hypothèse inutile » et supprimée ;

C'est parce que la matière est bonne et divine en son origine que ses désirs innés sont légitimes et qu'il existe une volupté bonne et normale.

Cette relation prouve à la fois, non seulement pour Augustin, mais pour toutes les traditions qui ont fait l'objet de cette étude, et la profonde connaissance des sources que possédait Milton, et l'originalité essentielle d'un esprit qui remodelait et transfigurait tout ce qu'il recevait du dehors, même de textes et d'autorités considérés comme sacrés et intangibles par le reste des hommes, se faisant à la fois l'héritier, l'interprète de toute la culture humaine antérieure et le prophète d'une révélation nouvelle.

---

(1) XV, 4.
(2) Cf. ci-dessous, 2e section.
(3) Cf. ci-dessus, 2e partie *in fine*.
(4) XX, 7.

APPENDICE A LA PREMIÈRE SECTION

MILTON ET L'ANTIQUITÉ PAÏENNE

Nous avons retracé l'origine des idées de Milton dans sa propre vie par le travail de son intelligence sur les données de son expérience sentimentale et politique ; nous avons retrouvé dans les traditions judéo-chrétiennes tous les grands symboles mythologiques et toutes les formules théologiques dont il s'est servi pour son expression.

La formation de Milton semble ainsi complète sans que se soit posé un problème pourtant inévitable : Que doit Milton à la culture grecque et latine, dans laquelle il a été nourri, dont il est si évidemment pénétré?

La réponse me semble précise :

Beaucoup pour la forme, peu pour le fond, quelque chose pour le développement de sa personnalité et, par conséquent, de ses points de vue sur la vie.

Il est évident que bien des idées grecques d'origine sont arrivées à Milton par le christianisme, et notamment par saint Augustin ; mais, dans ces cas, ce n'est pas aux Grecs que Milton les doit.

D'autre part, aucun parti pris n'empêchait Milton de puiser aux sources de la pensée classique. Ses idées sur l'inspiration divine accordée même aux païens en font foi (1).

C'est donc que la pensée de Milton s'est formée autrement ; connaissant parfaitement les textes légués par l'antiquité, il ne leur a à peu près rien emprunté en fait d'idées précises.

L'étude de la forme de Milton et de ce qu'elle doit aux classiques n'entre pas dans notre sujet. D'ailleurs, cette étude a été faite d'innombrables fois, et une thèse d'Emmanuel des Essarts a fait le recensement des passages parallèles et des imitations évidentes (2).

Le grand rôle joué par la mythologie classique dans les poèmes de Milton est également bien connu. En adoptant l'ingénieuse hypothèse de saint Jérôme sur l'identité des dieux antiques et des diables du christianisme, Milton a, pour ainsi dire, transvasé le tout de l'antiquité grecque dans la tradition chrétienne.

De plus, de façon large et vague, la lutte entre les géants et les dieux a

(1) V. ci-dessous, 2e section, chap. I.

(2) Paris, 1871 : *De veterum poetarum tum Græciæ, tum Romæ apud Miltonem imitatione.*

plus ou moins inspiré les luttes miltoniennes entre les anges et les démons; et des Essarts a relevé les ressemblances précises et évidentes entre le Prométhée d'Eschyle et le Satan de Milton. Ce parallélisme, présent à tous les esprits cultivés, accentue la sympathie qu'inspire Satan, tant au poète qu'au lecteur; et Satan en devient, dans une certaine mesure, le champion de la liberté.

Mais la sympathie de Milton pour Satan a des sources bien plus intimes dans la psychologie même du poète (1), et les ressemblances entre Prométhée et l'archange tombé sont, en somme, tout extérieures.

Laissant de côté ces influences sur la forme — quelle que soit d'ailleurs leur très grande force — on peut passer à quelques précisions sur la pensée de Milton, telle que nous la révèlent le *Traité de la Doctrine* et les grands poèmes, dans ses relations avec quelques aspects de la pensée grecque ou latine.

Il faut d'abord s'entendre sur la notion d'influence.

Il ne suffit pas, pour reconnaître une influence, de constater des ressemblances d'expression, qui peuvent n'être que pure imitation de rhétorique. Il ne suffit pas même de constater des identités d'idées. Il faut voir si l'esprit qui a amené Milton à certaines conclusions est le même que l'esprit des anciens en des opinions semblables. Et comme l'esprit des anciens est quelque chose en somme d'assez hypothétique la plupart du temps, il faudra s'en tenir à quelques exemples types assez grossiers et évidents. Il faut voir encore si au moins l'inspiration antique est ou n'est pas susceptible d'être reçue comme auxiliaire par celle de Milton, et de renforcer des idées déjà acceptées indépendamment.

Par exemple, le monisme des Milésiens et des Éléates (2) — si tant est que Milton le connût — ne peut guère avoir influencé ni même aidé son propre monisme, puisque l'idée centrale de Milton est que la matière est une partie de Dieu même, tandis que les premiers penseurs grecs essayaient de faire sortir le monde de l'eau (3), de l'air (4) ou de l'espace plein (5).

Il est assez probable que Milton eût méprisé ces lointains précurseurs, même lorsqu'ils étaient d'accord avec lui.

Par contre, des idées opposées peuvent s'influencer directement, par esprit d'opposition, comme en témoignent les relations entre Milton et saint Augustin.

Mais la pensée grecque ou latine n'a guère agi sur Milton ni d'une façon ni de l'autre, au moins en tant que pensée abstraite.

Souvent Milton se sert des idées de l'antiquité classique par pure rhétorique, sans leur accorder foi ou leur donner d'importance dans son système, mais uniquement pour construire un paragraphe. C'est ainsi qu'on peut

---

(1) V. 2e section, chap. II.

(2) Windelband, *A history of philosophy*, p. 29 à 40.

(3) Thalès.

(4) Anaximène.

(5) Parménide, Windelband, p. 32 et 37.

retrouver (ainsi que le signalent nombre d'éditions critiques) la plupart des idées connues de Platon ou d'Aristote dans les pamphlets et les poèmes. C'est ainsi qu'il se sert d'un passage d'Euripide, qu'il est d'ailleurs obligé d'interpréter, dans le *Traité de la Doctrine* (1).

Quelques exemples précis permettent de voir que ces ressemblances ou ces emprunts n'ont rien de fondamental pour la pensée de Milton.

Le *Commonplace book* de Milton (2) (collection d'extraits de lectures) nous montre qu'un des penseurs qu'il méditait le plus est Socrate, le Socrate de Xénophon autant que celui de Platon. On peut considérer (3) que le principe essentiel de la maïeutique et de la doctrine de Socrate est une identification du savoir et de la moralité, qui fait que le péché n'est qu'une erreur, et qu'il suffit de convaincre un homme d'erreur pour le faire renoncer au mal. Or, cette idée est contraire à la conception essentielle de Milton sur ce point, puisque, pour le poète, l'homme pèche le plus et le plus souvent

Against his better knowledge, not deceived.

Quant à Platon lui-même, l'essence de sa théorie des idées paraît être la séparation du monde entre une réalité non matérielle et une réalité matérielle, et ceci est tout à fait contraire aux conceptions de Milton, ainsi que nous l'avons surabondamment démontré.

Ou, si l'on veut considérer que pour Platon il n'y a, en fin de compte, qu'une réalité, le monde des idées, et que le monde matériel n'est pour lui qu'un reflet de cette réalité suprême, Milton est tout aussi éloigné de ce point de vue, puisque pour lui la matière est le fond même de tout être, la source unique et suffisante de toute activité vivante ou spirituelle.

En morale (ou en psychologie), la division de l'homme (4) en trois parties, avec une vertu correspondante pour chacune et une vertu de synthèse, n'inquiète aucunement Milton, qui voit en l'homme deux parties, la raison et la passion, ou du moins ne s'occupe activement que de ces deux.

Dans un ou deux passages paraît dans les poèmes une troisième partie de l'âme, « the will », qui semble bien une survivance de ce deuxième pouvoir que Platon voyait en l'homme (le coursier sage du *Phèdre* et du *Banquet*, le θύμος de *La République*, qui aide la raison) ; ainsi le passage plusieurs fois cité contient un reste de platonisme :

For understanding ruled not, and the will
Heard not her lore, both in subjection now
To sensual appetite.

De même, sans qu'il y ait correspondance exacte, le coursier grossier de Platon entraîne parfois l'autre coursier (will) et le cocher (understanding). Mais Milton ne croit pas plus à ce coursier sage qu'il ne croit au Saint-Esprit ;

---

(1) V. ci dessus, p. 157.

(2) Découvert en 1876. V. *Memorial Lectures, Royal Society of Literature*, 1908, Frowde, p. 217.

(3) Windelband, p. 80.

(4) Windelband, p. 126.

il se sert à l'occasion de ces deux triades, celle de l'allégorie platonicienne et celle du christianisme orthodoxe, par pure rhétorique. Le « will » n'a aucun rôle dans sa philosophie; dans ses pamphlets politiques et sa théorie de la corruption des peuples et des hommes, il n'y fait aucune allusion; dans les poèmes même, il oublie généralement d'en parler (1). Sa conception de l'âme est essentiellement dualiste, raison et passion, comme sa conception de la divinité ne comprend que Dieu et le Fils.

Cependant, un idéal semblable, obtenu par des moyens différents, domine les deux morales : l'idéal de l'harmonie au sein de l'âme humaine, harmonie obtenue non par la suppression de certaines parties, mais par l'équilibre de toutes. L'esprit des deux penseurs est le même, non leurs idées.

L'un des grands poètes latins les plus imités par Milton (2) est Lucrèce, dont l'œuvre constitue dans l'antiquité une sorte de pendant à l'œuvre philosophique de Milton, un système de pensée construit et exprimé par un poète. De plus, on trouve dans les deux poètes la même haute et âpre passion philosophique, qui fait dire à Milton :

> How charming is divine philosophy
> Not harsh and crabbed as dull fools suppose,

et qui fait que Lucrèce met Épicure au rang des dieux; et tous deux ont le même talent si rare d'argumenter puissamment en vers.

Tous deux enfin exposent une philosophie foncièrement moniste, qui considère la matière comme la base de tout l'univers.

Malgré tant de prédispositions, aucune influence profonde n'est passée de Lucrèce en Milton. En réalité, l'esprit même de leurs œuvres est différent. Lucrèce est un physicien, autant qu'il se peut, un esprit scientifique; il construit son monde d'atomes, sans force intérieure, et sans le secours des dieux, par le hasard des combinaisons, au long cours du temps.

Milton n'est ni un physicien ni un esprit scientifique en aucun sens; les atomes lui sont inconnus. Sa « matière » est divine, et tout sort d'elle par la vertu de sa force intérieure qui est Dieu.

Pour Lucrèce, la mort est totale et définitive. Pour Milton, elle est totale, mais non définitive, puisqu'elle ne rompt pas le pacte fait avec Dieu (3).

Lucrèce admet la liberté (4); il cherche à l'établir par l'observation des faits — de façon très peu effective d'ailleurs — mais qui témoigne malgré tout d'un esprit scientifique, puisqu'il est observateur. Lucrèce place, comme Milton, la liberté à l'origine des choses, comme condition indispensable de l'existence, mais cette liberté originelle est dans Lucrèce l'inexplicable déclinaison des atomes tombants, et pour Milton la séparation voulue des êtres d'avec Dieu.

Et Milton, basant la liberté sur l'ontologie, ne se préoccupe de rechercher aucune preuve de fait.

---

(1) Cf. 2e partie, p. 161-163, tous les autres passages sur la chute ne font pas mention du « will ».
(2) V. des Essarts.
(3) V. 2e partie.
(4) II, 264 à 294.

Sur un point aussi essentiel et élaboré par tous deux avec tant de patience que le sujet de l'identité complète de l'âme et du corps (1), on ne peut retrouver un argument commun.

Ces exemples des deux penseurs de l'antiquité classique qui semblent les plus capables d'influencer Milton à cause de leur valeur littéraire doivent nous suffire. On peut dire, si l'on prend cette formule au sens étroit, que les idées grecques ou latines n'occupent guère de place dans la pensée de Milton.

Mais tout change si l'on considère non plus les idées particulières et précises, mais la façon de comprendre la vie. Milton a passé sa jeunesse et la première partie de son âge mûr à s'assimiler la culture classique, comme l'avait révélée ou comprise la Renaissance. Le contact perpétuel avec les textes de l'antiquité a certainement développé en l'âme de Milton des germes qui étaient présents; et des germes qui, sans cette aide, auraient eu plus de difficulté à grandir, car l'atmosphère du puritanisme qui allait s'intensifiant leur était essentiellement défavorable.

Et ce qui a profité de l'aide de l'esprit classique, ce sont justement ces qualités fondamentales qui ont bâti peu à peu toute la philosophie de Milton; ces qualités que nous avons étudiées dans sa jeunesse, l'amour de la beauté artistique ou réelle, la sensualité native, l'orgueil moral et littéraire. Les points de vue où le plaçait son tempérament étaient, pour ainsi dire, fortifiés comme de remparts protecteurs par la culture classique; et ses grandes théories de la légitimité des passions, de la domination nécessaire de la raison, de la liberté individuelle, quoique sorties de Milton lui-même, se sont nourries de la fréquentation, non des idées, mais des âmes mêmes de l'antiquité grecque et romaine.

Ses premiers poèmes latins nous le montrent exprimant suivant les modèles antiques, mais en mêlant à la rhétorique une passion amoureuse déjà vraie : l'éveil de la sensualité dans son âme (2). Il est peu probable qu'à cette époque de sa vie, il se fût cru permis de s'exprimer ainsi en anglais; l'imitation des anciens fut donc favorable à son développement propre. La plupart des grands poètes grecs et latins purent ainsi contribuer à développer en lui la sensualité qui est toujours plus ou moins le fond de l'amour antique; il s'autorisa d'ailleurs également du *Cantique des cantiques*, pour légitimer la passion qu'il sentait en lui (3). Il s'agissait évidemment moins de favoriser la croissance d'une passion que de lui trouver une justification intellectuelle que l'atmosphère puritaine rendait indispensable. L'art classique, couvrant sa sensualité des belles formes de la rhétorique et des rythmes consacrés, dut constituer dans l'esprit de Milton une justification des plus réconfortantes.

Mais Milton dut aussi développer, au contact des Grecs et des Latins, son idéal de l'équilibre de l'âme. Le génie grec est (ou du moins paraissait à la Renaissance) éminemment raisonnable. L'idéal grec en morale, l'idéal de

---

(1) Lucrèce, III, 137, etc.; Milton, *T. C. D.*, chap. IV.
(2) V. ci-dessus, 1re partie, les citations.
(3) Ditto, 2e partie, *Le Tétrachordon*.

Socrate et de Platon est, en somme, dans la domination de la raison. Milton dut donc fortifier ce trait de son tempérament dans la lecture des classiques. Il trouvait en eux sa belle conception de l'état normal, dans l'exercice des désirs et non leur suppression, dans leur approbation par la raison tant qu'ils sont justifiables devant elle.

Cependant, pour Milton, après les crises de sa vie privée, cet état d'équilibre est le résultat d'une lutte souvent pénible, d'un triomphe de la raison combattante. Il peut nous sembler que chez les Grecs l'équilibre était naturel et que cette lutte entre la raison et les passions était moins marquée. Du moins, ils ne nous paraissent pas avoir insisté sur cette lutte dans leurs œuvres d'art. Le Socrate de Platon n'éprouve aucune lutte en lui-même avant de boire la ciguë, et le Spartiate de la littérature n'a que du mépris pour les faiblesses de son propre corps, nous semblant d'ailleurs en cela à l'opposé des autres Grecs. Il est assez probable que cette glorification de la volonté triomphante est le résultat d'une lutte pénible contre les passions, mais la culture grecque ne nous représente, dans ces cas, que le résultat de la lutte, alors que c'est l'analyse de la lutte elle-même qui intéresse Milton. Si Euripide est l'un des poètes favoris de Milton, c'est peut-être parce qu'en lui on trouve plus de cette lutte intime qu'en aucun autre Grec. Son Agamemnon, hésitant cruellement entre son devoir religieux et ses préoccupations politiques d'une part, et son affection paternelle de l'autre, reçoit du chœur des conseils qui peuvent sembler miltoniens :

« L'avantage le plus précieux est de discerner le devoir par les lumières de la raison ; il y a lieu de croire alors que nous obtiendrons une gloire impérissable (1). »

L'orgueil de Milton et son amour jaloux de la liberté rappellent aussi des souvenirs classiques.

Son besoin de liberté surtout, comme nous l'avons étudié dans sa dernière période, se rapproche bien plus des sentiments aristocratiques des Brutus romains que de ceux de nos démocrates modernes (2). La liberté pour Milton, c'est surtout la liberté des grands caractères, la liberté de Milton et de ses pairs et non la liberté des masses populaires. Et c'était bien là, nous semble-t-il, la liberté que désiraient Tacite et tous les grands aristocrates de Rome. Mais cette conception n'était venue à Milton que graduellement, après la perte de ses illusions sur le peuple et les masses. Dans ses premiers pamphlets, il demande pour tous, même pour les humbles artisans manuels (3), dont il célèbre la sagesse et le bon sens, la participation aux fonctions de la religion et de l'État. L'idéal aristocratique de la liberté romaine n'a donc pas été naturellement le sien, et même lorsqu'il l'a adopté par force, il y a mêlé une amertume de désillusion que ne connaissait pas la tranquille insolence des patriciens (4).

De même, la conception de la femme dans Milton paraît se rapprocher des

(1) *Iphigénie à Aulis,* 564-567 (édit. Pessonneaux).
(2) V. ci-dessus, 2e partie, p. 204.
(3) V. ci-dessus, 1re partie, p. 61.
(4) V. ci-dessus, 2e partie, p. 205.

conceptions antiques, mais en réalité lui est venue par un processus tout différent. Les anciens semblent, en général, avoir eu naturellement une pauvre opinion du sexe féminin. Dans les pamphlets sur le divorce, Milton part, au contraire, d'une haute idée de la femme. Il veut en faire la compagne des travaux intellectuels de son époux ; il va jusqu'à dire que si la femme est plus raisonnable que l'homme, c'est elle qui doit prendre la tête de l'association conjugale. Puis, se tournant vers la réalité, il constate avec rage et désespoir que la femme n'est pas à la hauteur de cet idéal, qu'elle est inférieure à l'homme en raison et en volonté, non nécessairement et en principe, mais en fait. Milton continuera jusqu'à la fin de sa vie à reconnaître des exceptions. Cette opinion défavorable de la femme a pu se confirmer par la connaissance des lois et des mœurs antiques — hébraïques surtout bien plus que grecques ou romaines — mais elle lui vient essentiellement de son expérience privée. On n'en trouve pas trace dans sa jeunesse : la « Dame » de *Comus* est, pour les choses de l'esprit, l'égale ou la supérieure de l'homme. En tout cas, jamais cette idée n'a rien eu de commun avec ce sentiment de l'antiquité qui faisait que Caton l'Ancien, par exemple, mettait l'épouse à peu près au rang de l'esclave.

Dans le premier texte que nous ayons relevé où Milton parle de l'infériorité de la femme, dans l'*Apologie de Smectymnuus*, de 1642, il marque que, d'après saint Paul, la femme est la gloire de l'homme, alors que l'homme est la gloire de Dieu (1), accusant à la fois la position subordonnée et la dignité cependant imprescriptible de la femme. Et c'est un exemple de plus de la tendance de Milton de chercher appui pour ses idées, non dans l'antiquité grecque, mais dans la Bible.

D'autre part, Milton a tiré du christianisme et de l'histoire et non des Grecs sa conception de la destinée. Pour Milton, la destinée ne fait qu'enregistrer les résultats d'une sorte de justice nationale et individuelle (2), ce qui est une conception, autant que nous le sachions, hébraïque et non grecque.

Peut-être dans le *Samson*, la notion de destinée se rapproche de l'idée grecque, lorsque le poète insiste sur l'incompréhensibilité des voies de Dieu (3). Mais ce sont toujours les voies de Dieu, « amenables » à la raison : on peut à ce Dieu demander des comptes et, en définitive, il en rend, ce que le sort grec semble bien ne pas faire.

De même l'esprit stoïcien n'est pas en Milton. Milton, comme son Satan, ne peut supporter la souffrance qu'en se rebellant contre elle, en gardant l'orgueil actif, la foi en la revanche,

And courage never to submit or yield.

Si l'orgueil est la base du stoïcisme, comme le veulent les apologistes, Milton dépasse de beaucoup les stoïciens eux-mêmes.

On peut donc dire en conclusion qu'il y a en Milton quelques traits du carac-

---

(1) Cf. 1re partie, p. 59.
(2) V. 2e partie, p. 205. La destinée.
(3) Cf. ci-dessous, chap. IV.

tère romain, et surtout quelques ressemblances avec des conceptions grecques telles que nous les comprenons. Milton a cependant adopté peu de chose des Grecs ou des Romains; ses idées lui sont venues de ses passions, de ses luttes, de ses réflexions. Mais la culture grecque et latine a donné des forces et des formes à son esprit, surtout dans sa jeunesse.

Pourtant, ce n'est ni le laisser vivre grec, ni l'orgueil latin qui l'ont le plus aidé. Peut-être même s'est-il senti trompé par sa culture classique quand il est venu en contact avec les réalités de la vie. L'antiquité païenne ne lui avait guère appris qu'il y a lutte non seulement hors de l'homme, mais en l'homme même; aussi, après la crise passionnelle de son mariage et après ses expériences politiques, Milton s'est tourné tout entier vers le christianisme, car la théorie de la chute seule lui expliquait sa propre destinée. Il sentit le besoin de tenir en main les passions, et non plus seulement de les cultiver aimablement, ou raisonnablement, ou impérieusement. On peut dire, semble-t-il, qu'après les premiers poèmes, l'esprit classique perd du terrain en Milton et ne se manifeste plus guère qu'en influençant ses formes. Cette réaction atteint à son apogée dans le célèbre passage du *Paradis reconquis* où Milton condamne la culture grecque (1).

Le christianisme et la Bible ont aidé sa pensée même à se former, la culture grecque a influencé surtout les moules de sa pensée, aussi n'avons-nous pas à nous en occuper sérieusement.

---

(1) V. 2e section, *Le Paradis reconquis,* IV, vers 291 et suiv. :

Ces doctrines (celles des Grecs) sont fausses, ou ne contiennent guère que des rêves,
Des conjectures, des imaginations, sans fondement solide.
Le premier (Socrate) et le plus sage de tous ne prétendait
Savoir qu'une chose : qu'il ne savait rien;
Le second (Platon) se réfugia dans les fables et les jeux d'esprit;
D'autres doutaient de tout, même des choses les plus évidentes, etc.

But these are false, or little else but dreams,
Conjectures, fancies, built on nothing firm.
The first and wisest of them all profess'd
To know this only, that he nothing knew;
The next to fabling fell and smooth conceits;
A third sort doubted all things, though plain sense, etc.

TROISIÈME PARTIE

DEUXIÈME SECTION

LES GRANDS POÈMES

CHAPITRE PREMIER

RELATIONS ENTRE LA FOI, LA PENSÉE ET LA POÉSIE DANS L'ŒUVRE DE MILTON

Ce serait une erreur d'étudier la pensée de Milton uniquement dans les idées abstraites qu'il a exprimées. C'est sa plus grande originalité — et c'est une originalité très rare — d'avoir construit un système cohérent de philosophie et d'avoir en même temps transposé ce système dans une œuvre artistique de premier ordre. L'œuvre artistique complète sur bien des points l'œuvre abstraite, parce qu'elle est une expression plus achevée du caractère de l'auteur. Dans la conception des choses que se forme un grand artiste, il n'y a pas seulement des idées abstraites et logiques ; il y entre beaucoup de sentiments, plus ou moins vaguement reconnus, qui se révèlent dans l'œuvre d'art ; il y a aussi des conceptions d'ensemble de pure imagination, exprimées par exemple dans la construction de l'œuvre, dans la peinture des caractères.

Il est donc nécessaire d'examiner du point de vue de la pensée les grands poèmes de Milton ; cet examen permet à la fois d'appliquer et de compléter les résultats de l'étude du caractère et de la philosophie. Les poèmes expliquent souvent le *Traité de la Doctrine chrétienne*, car les poèmes sont généralement libres des soucis de la controverse et même de la foi : le poète laisse voler son inspiration. Le traité est écrit contre les théologiens, et bien des choses dans sa composition s'expliquent par le souci de ne pas prêter aux attaques des critiques ecclésiastiques.

D'autre part, le traité est plus abstrait et plus clair que les poèmes. Il contient au fond très peu de dogme : ainsi Milton ne s'aventure pas à y préciser la date de la création des anges, ni les péripéties des luttes dans le ciel, ni les raisons de la révolte des anges et de la création du monde (1) : toutes choses de haute importance dans le poème. Cela montre que Milton considérait le dogme comme une sorte de mythe à réserver surtout à la poésie. Il a ainsi gardé largement le dogme pour sa poétique et, comme s'il le trouvait même alors insuffisant, il l'a doublé en tout cas d'une explication interne, psychologique, qui donne au poème sa valeur humaine, totale et permanente, indépendante du dogme transitoire.

---

(1) *T. C. D.*, p. 184 et 213..

Nous pouvons donc et nous devons considérer sa religion comme en grande partie une figuration poétique et suivre le poème à l'aide de la « seconde vision », comme dit Blake.

Même ainsi, il reste des points obscurs. L'orgueil et la pudeur du caractère de Milton l'empêchent de se livrer tout entier. Quoique sa personnalité soit si marquée, l'élément personnel de son œuvre nous échappe souvent.

De même qu'il a écrit sur le divorce poussé par sa passion en révolte, mais sans nous en parler, il semble parfois avoir réservé, même dans le traité et lès poèmes, ce qu'il y a de plus intime dans sa pensée. On sent souvent, en le lisant, des résistances et des réticences; et nos hypothèses ne sont pas complètement satisfaisantes. Il reste dans l'expression des lacunes qu'un esprit aussi systématique que Milton ne semble pas avoir pu laisser subsister dans sa pensée. Ainsi pour la question de la personnalité du Christ : peut-être le Christ de Milton n'est-il qu'un homme; on se croit forcé d'abandonner ce doute devant des affirmations catégoriques, mais ce doute revient souvent à la lecture du *Paradis reconquis*, à la lecture de *Samson* (1). Ainsi pour la question de la crucifixion, dont Milton parle à peine. Ainsi pour la question de la nature de Dieu : Milton enlève à Dieu tous ses attributs avec un zèle un peu inquiétant; il ne lui laisse guère que la justice, en faisant, comme le remarque Blake, une sorte de destinée. Et peut-être même a-t-il eu des doutes, au fond, sur cette justice, puisque toute son œuvre est consacrée à essayer de la prouver. Milton a dû avoir un besoin profond de cette preuve, et peut-être, après tout, cherchait-il d'abord, sans trop se l'avouer, à se convaincre lui-même, à

Justifier les voies de Dieu devant les hommes,

sans doute, mais devant Milton surtout.

Les sectes les plus avancées du temps, parmi lesquelles Milton avait des amis (2), avaient de bien grandes hardiesses. Malgré les recherches de Masson, on sait peu de choses sur ces sectes en ce qui concerne leurs idées abstraites; ce sont surtout les croyances pittoresques ou grotesques qui ont impressionné les mémoiristes. On sait cependant que Milton n'était pas le seul à ne pas croire à l'existence de l'âme; il y avait autour de lui, connus de lui, leurs noms publiquement associés au sien dans la réprobation des presbytériens, non seulement des « Soul-sleepers », qui croyaient que l'âme s'endort à la mort, mais des sociniens, qui ne croyaient pas à la divinité du Christ, des matérialistes avérés et même des athées.

Sans doute, la pensée de Milton est claire dans ses grandes lignes, mais il nous manque des précisions qui seraient peut-être des révélations, comme l'ont été les précisions du *Traité de la Doctrine*.

Nous savons, en tout cas, qu'il admettait une double révélation, la Bible et l'inspiration personnelle. Le devoir du chrétien est de faire coïncider les deux.

« Nous possédons, pour ainsi dire, une double révélation : l'une externe,

---

(1) Cf. ci-dessous, chap. III et IV. Cf. Sir Walter Raleigh, p. 164 : « The central mystery of the Christian religion occupied very little space in Milton's scheme of religion and thought. »

(2) Cf. Masson, III, p. 186-189, etc.

qui est l'Écriture, et l'autre interne, qui est l'Esprit Saint ; celle qui est interne, et la possession spéciale de chaque croyant, est bien supérieure à toute autre ; j'entends par là l'Esprit lui-même (1). »

Nous avons vu, en effet, très souvent que, lorsqu'il y a conflit, c'est, en réalité, la Bible qui cède.

« D'après l'Écriture elle-même, tout doit, en dernier lieu, être décidé par l'Esprit, c'est-à-dire par l'inspiration non écrite (2). »

Milton se vantait de croire à la lettre du texte. Mais il savait expliquer, à l'occasion, que l'Ancien Testament était plein d'images poétiques à ne pas prendre littéralement, et que là où l'on a voulu voir le « Fils de Dieu », dans les *Proverbes*, il n'y a qu'une « personnification poétique de la sagesse » (3). Il savait que le texte de l'Écriture est corrompu et il savait trop ingénieusement justifier la divinité d'avoir laissé corrompre le texte sacré pour ne pas avoir supprimé par la pensée des textes embarrassants :

« La lettre du Nouveau Testament a été exposée à de nombreuses corruptions et, dans quelques cas, a été réellement corrompue par le nombre, et quelquefois la mauvaise foi de ceux qui nous l'ont transmise, la variété et le manque d'accord des manuscrits originaux, et les divergences ajoutées encore par les éditions postérieures, manuscrites et imprimées. »

« Il est difficile d'imaginer le but de la Providence en confiant les écrits du Nouveau Testament à des soins si incertains et si peu consistants, si ce but n'est de nous apprendre, par ce fait même, que l'Esprit qui nous est donné est un guide plus sûr que l'Écriture, et que c'est, par conséquent, notre devoir de suivre cet Esprit (4). »

Et surtout Milton a découvert cette redoutable doctrine que l'écrivain sacré s'est adapté aux temps et aux hommes pour qui il écrivait, et que nous devons par conséquent le « retraduire » en termes de notre propre pensée (5).

Il a aussi une facilité fatale à retrouver dans la Bible tout ce qu'il y veut trouver.

Il n'était donc pas aussi lié par le texte sacré qu'on a voulu le dire. La question reste donc : en quelle mesure ses propres personnages du *Paradis perdu* sont-ils des « personnifications poétiques », en quelle mesure y croit-il ?

Enfin, et ceci complète sa libération mentale, Milton se croyait lui-même inspiré : il considérait d'abord sa propre raison comme la voix même de Dieu, ainsi que la raison de tous les élus ; mais, de plus, il avait son inspiration poétique particulière, dont il parle dans le *Paradis perdu*.

C'est une remarque de sa veuve qui vient directement de lui-même, que : « Il ne doit rien à personne qu'à la muse qui l'inspirait, et c'était l'Esprit Saint de Dieu (6). »

Ses idées sur l'inspiration étaient très larges. Les livres sacrés avaient été

(1) *T. C. D.*, XXX, p. 447. V. ci-dessus, p. 222, pour ces textes.
(2) *T. C. D.*, p. 450.
(3) *T. C. D.*, p. 174.
(4) *T. C. D.*, p. 447-448-449.
(5) *Areop.*, p. 43, et *Tetrachordon*, p. 391, 420, etc. Ci-dessus, 2e partie, p. 199.
(6) Masson, VI, 746 : « He stole from nobody but the muse that inspired him, and that was God's Holy Spirit. »

inspirés peut-être plus précisément que les autres, mais, au fond, tous les grands livres de l'humanité étaient inspirés par l'Esprit (1).

« Ces talents, partout où on les rencontre, sont les dons inspirés de Dieu, accordés rarement, et pourtant accordés à quelques hommes (quoique la plupart en fassent mauvais usage) dans chaque nation. «

Euripide pouvait expliquer un point que l'Évangile avait laissé obscur (2), et Spenser était « un meilleur maître que Thomas d'Aquin et Scot » (3). Aristote est cité dans le *Traité de la Doctrine* : ainsi l'École sert même contre l'orthodoxie.

Lorsque donc des critiques comme Garnett disent (4) que Milton n'a pas justifié les voies de Dieu, et que, « sur ses données, le problème était absolument insoluble », que « Dieu a permis à ses créatures de se perdre sans faire autre chose que de les avertir », ils oublient que Milton n'était pas un croyant ordinaire, et que même il n'était pas un croyant du tout, en ce sens qu'il ne croyait que ce que sa raison lui présentait comme acceptable.

Les inconsistances du dogme n'existent que pour ceux qui croient à la lettre; dès que, comme Milton, on voit, derrière la lettre et même derrière les événements acceptés comme historiques, des faits spirituels et psychologiques, les données du problème changent. La solution adoptée doit être examinée d'un autre point de vue.

Dans la chute d'Adam, Milton veut décrire le triomphe de la passion sur la raison dans l'homme libre. Dieu est pleinement justifié par le fait d'avoir donné la raison à l'homme et parce qu'Adam agit

Against his better knowledge, not deceived.

Pour le reste, Dieu n'est que la juste destinée et enregistre des résultats acquis dans l'âme de l'homme.

Évidemment, Milton n'a pas touché au problème de la fatalité des passions ; il ne s'est pas demandé si l'homme pouvait résister à ses inclinations. Ce problème n'existait pas pour lui : le libre arbitre, c'est à-dire le pouvoir de faire dominer la raison, est à l'essence même de son ontologie : un homme fatalement incliné dans un sens quelconque serait pour Milton une machine, et non un être pensant. D'ailleurs, les critiques anglais et anglicans de Milton ne se placent pas à ce point de vue, mais au point de vue théologique. Ainsi R.-C. Browne, l'éditeur des poèmes pour la *Clarendon Press*, dit que Milton n'a pas réussi à expliquer l'origine du mal, puisque Adam et Ève, dans le *Paradis perdu*, connaissent le mal avant la chute ; il ajoute que les diables ne sont pas conquis par la bonté de Dieu, mais punis par sa force. Milton n'eût eu que du mépris pour ce genre d'argumentation, déjà démodé de son temps.

---

(1) *Reason of Church Government*, Bohn, II, p. 479. These abilities, wheresoever they be found are the inspired gift of God, rarely bestowed, but yet to some (though most abuse), in every nation.

(2) *T. C. D.*

(3) *Areop.*, p. 15 (Garnett).

(4) Garnett, *Milton*, p. 154. Sir Walter Raleigh a fait justice de ces objections de Garnett et de Pattison au point de vue littéraire, p. 83 à 90.

Il est donc trop facile de dire que les fautes de Milton lui ont été imposées par son sujet. Milton a ajouté beaucoup à son sujet ; il en a retranché ce qu'il a voulu. Non seulement il ne s'est pas attaché à la lettre, mais il n'a souvent même pas gardé l'esprit du christianisme.

C'est donc uniquement la vérité humaine du poème qui pourra justifier le poète. Les raisons de ses « fautes », — si on veut ainsi les appeler, alors qu'en réalité ce sont souvent des sources de beauté et de profondeur, — par exemple, les situations fausses dans lesquelles il se met si souvent, lorsque ses sympathies sont du côté qu'il semble intellectuellement condamner, viennent de son caractère et non de sa foi.

Au fond, ce qui occupait Milton, c'était le problème moral et psychologique bien plus que le problème métaphysique ou cosmologique. C'est la science moderne qui nous a rendu si difficile l'histoire de la création. Pour les croyants d'autrefois, la création du monde n'était pas si grosse affaire, ni affaire si intéressante, qu'à nos yeux.

Il est important de remarquer aussi que Milton avait intérêt à adopter le dogme, qu'il avait besoin du dogme. Le besoin de la pensée mythée, si fort chez bien des grands poètes, a certainement contribué à retenir Milton dans la foi, à une époque où des esprits moins profonds que le sien, Hobbes, Lord Herbert of Cherbury, étaient, en apparence, plus libéraux que lui. Souvent la profondeur d'esprit d'un homme comme Milton ou Pascal est un obstacle à sa libération du dogme — ou, si l'on renverse le point de vue, une force qui le retient dans la foi : — cette profondeur fait trouver dans le dogme des sens qui n'y sont pas et qui satisfont le penseur; mais cette adhésion est de mauvais aloi. Les poètes ont un besoin particulier des mythes. Ainsi Shelley s'est bâti une mythologie sur des débris de légendes grecques. Ainsi Blake, ne croyant plus au dogme chrétien, s'est reconstitué des mythes nouveaux auxquels il a cru. Car il reste toujours un regret chez les poètes lorsqu'ils ne peuvent croire à leurs fictions.

Ainsi Milton a cru à la fois par besoin poétique et par son haut besoin de sincérité, alors qu'intellectuellement il était bien près de ne pas croire. Il insiste avec orgueil sur ce fait que ses mythes sont vrais, alors que ceux des poètes anciens étaient faux.

Enfin, ce mode de pensée à l'intérieur du dogme est profondément inculqué à certains esprits par leur éducation; il devient nécessaire à certaines époques où il y a de la religion et où il y a des penseurs; et pour certains tempéraments, comme ceux de Milton et de Blake, il devient pour ainsi dire le langage dans lequel ils pensent, sans croire autrement aux idées traditionnelles impliquées dans ce langage.

Le dernier pamphlet de Milton (1) traite du peu d'importance à attacher aux erreurs religieuses : ce n'est pas là le langage d'un homme qui croit.

De plus, comme l'ont remarqué Pattison et Sir Water Raleigh, après le *Paradis Perdu*, Milton réagit contre le dogme et la mythologie. Le *Paradis reconquis* en est presque vide. On verra que *Samson,* et cela sur les points les plus importants, contient encore moins des dogmes les plus essentiels.

(1) En 1673 : *Of true Religion, heresy and schism.*

Ces derniers poèmes se passent de plus en plus dans l'abstrait ; Milton s'est en fait, débarrassé de la mythologie chrétienne et traite sous forme allégorique du problème du monde et de la destinée. Ceci confirme l'idée qu'il s'était débarrassé de tout dogmatisme. Milton avait trop travaillé la vieille mythologie chrétienne, il avait fini par passer au delà, au travers, dans la région des idées.

En somme, Milton semble avoir cru de façon permanente à deux choses :

Un esprit divin, essentiellement inconnaissable, mais base unique de tout, et dont tout être est une part;

Une chute morale, qui n'a pas seulement eu lieu historiquement une fois pour toutes, mais qui a lieu en chacun des hommes, et dont chacun des hommes peut se relever par ses propres forces.

Tout le reste, consciemment ou non, est pour lui œuvre d'imagination, à interpréter, à repenser. Ceci nous est montré doublement par les additions purement poétiques qu'il s'est permis d'apporter au dogme, et par les contradictions qu'il n'a évidemment pas pris la peine d'éviter dans sa présentation du dogme.

Les descriptions de l'enfer et des actes de ses habitants dans les premiers chants sont pure littérature, ainsi que l'allégorie du péché et de la mort. Les dialogues entre Dieu et le Fils dans le livre III ne sont qu'une présentation dramatique, puisque le cours du monde est fixé de toute éternité, en tous cas pour ce qui a trait aux décrets divins, et puisque Dieu même est totalement non manifesté et « ne peut être vu ni entendu » (1).

Les luttes dans le ciel des chants V et VI sont entièrement étrangères au dogme, et l'attribution de l'invention de la poudre aux anges rebelles a toujours scandalisé les chrétiens.

Les livres IV, VII et VIII ne contiennent pas de dogmes particuliers au christianisme et s'accordent avec le simple déisme, de même que presque tout dans les livres XI et XII. Les livres IX et X enfin contiennent une version de la chute qui accepte le dogme, mais qui y ajoute beaucoup, notamment sur le sujet de la sensualité.

Ainsi Milton ne donne nulle part la seule pure doctrine, et par conséquent la question reste ouverte de savoir s'il croyait toujours au dogme même plus sérieusement qu'à ce qu'il y ajoutait.

Enfin, sur l'un des points les plus importants de son récit, Milton se met en contradiction évidente avec lui-même. Dans le livre III, il nous donne sa doctrine fixe sur le Fils :

> Thee next they sang of all creation first,
> Begotten Son —
> He Heaven of Heavens and all the Powers therein
> By thee created (2).

(1) Cf. 2e partie, I

(2) III, 383-390.

Et pourtant, Dieu déclare, au livre V (1) :

This day I have begot whom I declare
My only Son, and on this Holy Hill
Him have anointed —
— Your Head I him appoint.

Et le Fils, nouvellement créé, après tous les anges, leur est présenté comme leur chef.

Milton ne croit certainement pas à la possibilité de cette présentation. Mais il cherche une raison à la rébellion de Satan. L'apparition du Fils à une certaine date est nécessaire au plan de son drame. Si le Fils avait créé tous les anges, et, depuis l'éternité, coexistait avec Dieu, ou même régnait depuis le début de la création, Satan n'aurait eu aucune cause de révolte en ce jour particulier « de la grande année du ciel » plutôt qu'en aucun autre. Ses anges n'auraient eu aucune raison de le suivre et de l'appeler

Deliverer from new lords (2).

Toute l'économie des livres V et VI eût été différente et dramatiquement inférieure. Mais en sacrifiant un point de son dogme, Milton gagne en valeur narrative.

On peut donc dire ainsi que Milton ne croit pas à la possibilité des événements de deux des livres du *Paradis perdu*. Ceci est pour nous un avertissement de ne pas prendre trop au sérieux toute la mythologie de Milton. S'il a consenti à sacrifier à de pures considérations littéraires un point pour lui si important, qui peut savoir dans quelle mesure son besoin d'une mythologie l'a entraîné ailleurs?

Milton nous avertit de ne pas prendre littéralement ce que Dieu dit de lui-même dans les Écritures; acceptons ce qui est écrit, dit-il; employons des termes semblables : ils sont sanctionnés par Dieu; mais rappelons-nous que ces termes ne répondent pas à la réalité (3).

Si donc même ce que Dieu dit de lui-même ne doit pas être pris trop au sérieux, à plus forte raison ce que chante Milton dans le *Paradis perdu* ne doit pas trop nous convaincre qu'il y croyait intégralement. Milton n'attache pas grande importance au dogme. Ce qu'il cherche avant tout, c'est le sens psychologique et moral qu'on peut y trouver ou y ajouter. Il se sert souvent du dogme sans scrupules, comme d'une fable antique. Le mélange de légendes grecques aux traditions chrétiennes est une des caractéristiques les plus marquées de toute son œuvre poétique.

Un autre ordre de considérations vient encore affaiblir ce qu'on peut appeler la foi de Milton : Blake, dans un passage célèbre du *Mariage du ciel et de l'enfer*, écrit :

---

(1) 603.
(2) *P. L.*, VI, 451.
(3) Cf. ci-dessus, p. 132, 2e partie. *T. C. D.*, p. 17 et 18.

« Ceux qui dominent leur désir, le font parce que leur désir est assez faible pour être dominé; et le dominateur, la raison, usurpe sa place et gouverne ceux qui n'ont pas de désir.

» L'histoire de ces faits est écrite dans le *Paradis perdu*, et le dominateur ou raison y est appelé le Messie.

» Et l'archange premier, le possesseur du commandement de l'armée céleste, est appelé le Diable ou Satan, et ses enfants sont appelés le Péché et la Mort.

» Dans Milton, le Père est la destinée, le Fils est la raison basée sur les cinq sens, et le Saint-Esprit n'est rien.

» *Note :* La raison pour laquelle Milton écrivait chargé de chaînes quand il chantait les anges et Dieu, mais en liberté lorsqu'il parlait des diables et de l'enfer, est qu'il était un vrai poète, et du parti du diable sans le savoir. »

Ce passage, de la part de Blake, qui ne connaissait pas le *Traité de la Doctrine chrétienne,* est une intuition de génie, et marque une compréhension de Milton qui est le signe d'une parenté essentielle d'esprit.

On a vu que le Christ est, en effet, la raison triomphant du désir. Le Père est certainement « la destinée », bien plutôt qu'un Dieu antropomorphe et agissant; le Saint-Esprit ne possède qu'une infime portion de la foi de Milton. Satan est-il donc le symbole de la passion, comme le dit Blake ?

Le visionnaire applique à son prédécesseur, avec juste cause, on l'a vu, son procédé de la « vision double ». La question du symbolisme de Milton se pose donc.

Je ne crois pas qu'il faille interpréter Milton intégralement, comme on a essayé d'interpréter Blake lui-même, en trouvant à chaque caractère et à chaque événement dans ses poèmes, un sens allégorique et caché. Milton, contrairement à Blake, est un poète clair, un esprit précis, parfaitement maître de sa pensée et de ses moyens, qui dit ce qu'il veut dire et tout ce qu'il veut dire. Mais il ne faut pas non plus s'arrêter à la lettre de ses écrits, parce que la lettre, chez lui, par suite de l'intensité de ses convictions et de la profondeur de ses idées, veut dire plus que chez les autres. Derrière les mots et les dogmes, il trouve et rend des réalités que nous avons l'habitude d'oublier. Plus encore, derrière ses idées, il y a ses sentiments puissants et profonds qui les remplissent de leur sève nutritive. Si nous ne connaissons pas ses idées, nous resserrerons le sens de ses images et de ses conceptions ; et si nous ne connaissons pas ses sentiments, nous restreindrons la portée de ses idées.

Ainsi le Christ est « la raison », mais non pas par une allégorie : parce qu'il est vraiment la partie raisonnable de chacun des croyants, chaque homme étant membre de Dieu (1). Il est douteux que Milton ait fait à Satan l'honneur de le répandre ainsi dans chaque âme humaine. Mais Satan, s'il n'est pas « la passion » au même titre que le Christ est « la raison », est cependant le grand représentant de la passion en révolte contre la raison divine. Milton avait trop d'instinct poétique pour gâter son merveilleux Satan en en

(1) Ci-dessus, 2e partie, IV, 3.

faisant une allégorie. Mais il l'a diversifié à plaisir et lui a donné les passions nécessaires pour qu'il soit vraiment, sur le plan intellectuel aussi, le digne adversaire de la raison déifiée. Nous avons vu que pour Milton, Satan est le prototype de tous ceux que Milton couvre de son exécration, tyrans et même rois, papes et même prêtres. Nous verrons que dans le *Paradis perdu*, il est le meneur du camp de la passion. Car il est bien vrai que dans une certaine mesure, le sujet du *Paradis perdu* est la lutte de la passion contre la raison. C'est surtout ce sens du *Paradis perdu* que nous considérons, et ce sens est clair après l'étude du *Traité de la Doctrine* et des idées générales exprimées dans le poème. Mais ici encore, il faut noter soigneusement que cela n'est pas tout le *Paradis perdu*. Ce n'en est que le sens général, que Milton sans doute garde en l'esprit, mais dont il s'écarte suivant son plaisir, car il est poète et homme de lettres, et il entend faire entrer dans son grand poème tout ce qui relève de la littérature. Ses broderies sur son thème principal sont innombrables, et ne sont qu'assez rarement inspirées par des idées philosophiques : le philosophe a eu des idées, mais c'est le poète qui les a exprimées, et le poète avait bien autre chose à exprimer en plus.

Cependant Milton a aussi employé à son gré le symbole, et d'une façon particulière. Nous avons vu qu'il trouvait autorité en saint Augustin pour sa façon de croire (1), pour sa double vision des faits de l'Écriture. Milton a probablement cru au serpent tentateur qui était Satan et à la pomme mangée par Ève; mais pour lui ces faits physiques, quoique réels en eux-mêmes, sont aussi des symboles de faits moraux. Les faits des Écritures, la vie terrestre du Christ même sont une sorte de poétique dans laquelle Dieu s'est exprimé pour se faire comprendre des hommes, comme le poète Milton s'est exprimé dans les allégories du péché et de la mort. Les hommes intelligents savent retrouver le sens de ces événements. Ainsi Milton croyait en Jésus-Christ, rédempteur et victime expiatoire, mais il croyait surtout que le sacrifice de la passion à la raison doit s'accomplir en chacun de nous (2). La vie terrestre du Christ est l'image, l'expression sensible de la vie des élus. C'est ainsi que Satan est l'image de la passion dans tous les hommes, l'expression de notre sensualité et de nos vices, alors qu'en réalité il est l'esprit damné précipité du ciel par le tonnerre.

Ainsi, alors que Milton n'interprétait pas le dogme de façon à le détruire, il construisait, parallèlement, un cycle d'événements psychologiques qui correspondaient à ce dogme, et certainement il établissait une relation nécessaire entre les deux ordres d'idées.

Aussi ne faut-il pas chercher exactement dans le *Paradis perdu* une allégorie, mais bien plutôt des idées générales, exprimées de toutes façons, et parfois par symboles.

Il y a une part de mythe dans Milton et une part de symbole. Mais une part seulement dans chaque cas. Au fond, Milton est un esprit clair et raisonnable qui méprise les vieilles superstitions quand elles ne cadrent pas avec ses

---

(1) V. ci-dessus, section I, p. 270.
(2) V. ci-dessus, 2e partie, IV, 3.

idées. Il ne s'est pas assujetti à un symbolisme précis, pas plus qu'il ne s'est soumis à un dogme particularisé.

Il était trop grand pour se laisser enfermer dans un mythe. Il expose ses conceptions de la vie humaine et non une mystique adoptée par lui, ou même, comme Blake, construite par lui.

C'est l'élément clarté, culture, raison, qui prédomine en Milton, et toute son œuvre est un effort sain et vigoureux vers la lumière et la liberté.

CHAPITRE II

LE PARADIS PERDU

1. Milton dans le « Paradis perdu ».

Le *Paradis perdu* se compose de deux grands thèmes artistement mêlés : la chute des anges et la chute de l'homme; le cours général du poème est harmonieusement balancé de l'un à l'autre sujet.

Les premiers chants dépeignent l'état des anges après leur chute, l'enfer et les efforts de ses habitants.

En opposition, les chants suivants, après une étape dans le ciel, présentent le tableau de l'état de l'homme avant la chute, dans le Paradis terrestre.

Ensuite vient le tableau de la chute des anges et de la création qui la répare; et enfin le tableau de la chute de l'homme et du cours du monde qui la réparera.

L'intérêt dramatique dans la première partie réside dans les efforts de Satan, et dans la seconde, dans le drame humain entre Adam et Ève; les deux parties sont liées parce que ce sont les efforts de Satan qui amènent le drame humain.

On retrouve dans ce plan général, auquel d'ailleurs Milton ne s'est pas étroitement lié, les caractères de son esprit. C'est un système simple et clair, majestueux et cependant souple dans son ordonnance.

Du point de vue psychologique et philosophique qui nous intéresse ici, le *Paradis perdu* est d'abord la mise en œuvre de toutes les idées générales de Milton que nous avons étudiées. C'est ensuite, et plus particulièrement, une sorte de transposition de l'expérience politique et privée, de toute la vie de Milton. Plus ou moins consciemment, le poète a puisé inévitablement dans sa propre vie pour en tirer les traits du poème. Souvent il s'est ainsi mis dans une situation fausse, car l'analogie des situations et des caractères l'a amené à puiser en lui-même ou chez ses amis les traits nécessaires au tableau des anges rebelles.

C'est ainsi que le caractère de Satan inspire souvent une sympathie et une admiration assez peu orthodoxes.

Le motif traditionnel de la révolte de Satan est l'orgueil. Milton se mit donc à peindre l'orgueil de Satan. Mais l'orgueil était la passion prédominante et pour ainsi dire essentielle dans le caractère du poète. Aussi le caractère de Satan est-il peint avec une puissance unique dans la littérature. En réalité,

Milton épanche ses propres sentiments; les premiers discours de Satan sont du lyrisme miltonien. Car, de plus, comme celui de Satan, l'orgueil de Milton avait été vaincu.

Qu'importe l'échec et le triomphe de l'ennemi, si l'on est résolu à ne pas se soumettre? Ce sont ici les sentiments de rage et de défiance de Milton aux approches de la Restauration, dès la mort de Cromwell (1) :

... Et pourtant ni ses armes,
Ni ce que le vainqueur tout-puissant en sa rage
Peut infliger, ne me feront me repentir,
Ni dans ce corps changé ne changent mon courage
Ou le ressentiment du mérite outragé.
... La bataille est perdue,
Mais tout n'est pas perdu : l'indomptable vouloir,
Le désir de vengeance et la haine immortelle,
Et le courage qui ne cède ou ne faiblit,
Et tout ce qui jamais ne se laisse accabler;
Cette gloire, jamais sa colère ou sa force
Ne l'obtiendra : qu'à lui je demande pitié,
Le genou suppliant, que j'adore ce Dieu
Qui devant la terreur de ce bras récemment
Douta de son empire, oh ! cela serait vil,
Honte et ignominie pires que cette chute.
Et puisque par le sort notre force divine
Ne peut s'anéantir, ni nos corps éthérés,
Et qu'instruits maintenant par nos calamités,
En armes aussi forts, en prudence plus riches,
Avec meilleur espoir de succès nous pouvons

(1) I, 95 à 124 :

— Yet not for those
Nor what the potent victor in his rage
Can else inflict, do I repent or change,
Though changed in outward lustre, that fix'd mind
And high disdain from sense of injured merit.
— What though the field be lost?
All is not lost : th'unconquerable will
And study of revenge, immortal hate,
And courage never to submit or yield,
And what is else not to be overcome.
That glory never shall his wrath or might
Extort from me : to bow and sue for grace
With suppliant knee, and deify his pow'r,
Who from the terror of this arm so late
Doubted his empire; that were low indeed!
That were an ignominy and shame beneath
This downfall; since by fate the strength of Gods
And this empyreal substance cannot fail,
Since through experience of this great event,
In arms not worse, in foresight much advanced,
We may with more successful hope resolve

Par ruse ou par combat mener guerre éternelle,
Irréconciliables, contre l'adversaire,
Qui triomphe à présent, et superbe de joie,
Règne seul, possédant la tyrannie du ciel.

La faiblesse d'âme est le seul malheur du vaincu; le vaincu qui ne s'abandonne pas n'est pas vaincu.

Ange tombé, le seul malheur est d'être faible
Dans la souffrance ou l'action (1).

Milton, traqué à la Restauration, calomnié et menacé de mort, se rappelant les rêves d'établissement de la cité divine sur terre, et voyant la débauche et la violence régner hautement, a dû penser à peu près ainsi (2) :

Est-ce la région, la terre et le climat,
— Dit l'archange perdu — est-ce ici le séjour
Qui remplace le ciel? Ces ténèbres affreuses
Sont donc notre clarté? Qu'il en soit donc ainsi,
Puisque celui qui maintenant règne commande
Qu'il en doit être ainsi. Le mieux est le plus loin
De lui, que notre esprit égala, car sa force
A seule terrassé ses égaux. Adieu, champs
De l'éternelle joie! Salut, horreurs, salut,
A toi, monde infernal! O toi, dernier abîme,
Reçois ton nouveau maître, qui apporte ici
Un esprit inchangé par le temps ou le lieu,
Car l'esprit crée son propre lieu, et peut en soi
Faire un ciel de l'enfer, ou un enfer du ciel.

To wage by force or guile eternal war,
Irreconcileable to our grand foe,
Who now triumphs, and in th' excess of joy
Sole reigning holds the tyranny of heav'n.

(1) I, 157 :

Fallen cherub, to be weak is miserable
Doing or suffering.

(2) I, 242-255 :

Is this the region, this the soil, the clime,
Said then the lost Archangel, this the seat
That we must change for heav'n, this mournful gloom
For that celestial light? Be it so, since he
Who now is Sovran can dispose and bid
What shall be right : farthest from him is best,
Whom reason hath equall'd, force hath made supreme
Above his equals. Farewell happy fields,
Where joy for ever dwells : Hail horrors, hail
Infernal world, and thou profoundest Hell
Receive thy new possessor; one who brings
A mind not to be changed by place or time.
The mind is its own place, and in itself
Can make a Heav'n of Hell, a Hell of Heav'n.

Lorsque Beelzebub s'écrie :

— The mind and the spirit remain
Invincible (1),

il exprime l'invincible résolution des grands puritains, tels que Harrison, qui, pendant son jugement, dit au tribunal :

« My lords, this matter... was not a thing done in a corner »,

et qui argumenta jusqu'au bout sur les questions de droit et de légalité (2).

Il fut condamné, avec ses camarades d'autrefois, Vane, Hugh Peters et les autres, à être pendu, puis, vivant encore, dépendu et éventré, et, après cela seulement, décapité.

Avant son exécution, il déclara au peuple :

« If I had ten thousand lives, I could freely and cheerfully lay down them all to witness in this matter. By God I have leaped over a wall; by God I have run through a troop, and by God I will get through this death, and he will make it easy to me. However men presume to call it by hard names, there was more of God in it than men are now aware of. »

Et ces paroles fières ont dû retentir dans l'âme orgueilleuse de Milton. C'est la rage des puritains abattus qui est passée dans les premiers discours de Satan.

Mais Satan n'est pas seulement l'orgueil; il est la passion en général; il est même en particulier la sensualité, et Milton lui a gratuitement imposé ce trait (3). Une passion charnelle l'unit à sa fille Péché, et leur but, lui propose-t-elle, est d'arriver :

A ce monde nouveau de lumière et de joie,
Parmi les dieux qui sont heureux, pour y régner,
Voluptueuse à tes côtés, comme il convient
A ta fille et amante, en toute éternité (4).

Et Satan se complaît aux souvenirs de luxure qui lui sont rappelés (5) :

Fille chérie, puisque tu viens te révéler,
Et me montres ce fils, le gage précieux

---

(1) I, 139.

(2) Masson, VI, 82, 95, 96 : « Lords, cette chose-là n'a pas été faite dans un coin. — Si j'avais dix mille vies, c'est avec joie que je les donnerais toutes en témoignage à cette cause. — Avec l'aide de Dieu, j'ai sauté des murailles : avec son aide, j'ai brisé des escadrons, et avec l'aide de Dieu, je subirai cette mort, et il me la rendra aisée. — Quoique les hommes osent maintenant appeler cette action de noms insultants, c'était l'action de Dieu, plus qu'ils ne s'en rendent compte. »

(3) V. ci-dessus, 1re section.

(4) II, 866 :

To that new world of light and bliss, among
The gods who live at ease, where I shall reign
At thy right hand voluptuous, as beseems
Thy daughter and thy darling, without end.

(5) II, 817 :

Dear daughter, since thou claim'st me for thy sire,
And my fair son here show'st me, the pledge

Des plaisirs partagés au ciel, et de délices
Si douces...

Satan représente la passion elle-même, le désir mauvais, l'envie et la colère, comme l'orgueil et la sensualité (1).

Il s'adresse ainsi au soleil (2) :

O toi, qui, couronné de gloire incomparable,
Sur ton trône exalté sembles être le dieu
De ce monde nouveau, devant qui les étoiles
Cachent leurs têtes obscurcies, vers toi j'élève
Ma voix qui n'est plus d'un ami, et je te crie,
O soleil, à quel point j'exècre tes rayons
Qui viennent rappeler à mon cœur la splendeur
Que j'ai perdue, jadis plus glorieux que toi.

Et Milton ajoute :

Toutes les passions obscurcissaient sa face,
Et la colère, et le désespoir et l'envie (3).

Or, Johnson n'avait pas complètement tort en reconnaissant en Milton des passions semblables.

De plus, et pour Milton lui-même, la passion n'est pas entièrement condamnable. Le désir est un élément fondamental de l'homme qui doit être maîtrisé, mais non supprimé. Satan est éternellement nécessaire, afin qu'on puisse éternellement le combattre, sinon toujours le vaincre.

Donc, outre la sympathie naturelle et inconsciente de Milton pour Satan, les principes mêmes du poète ne condamnaient pas absolument le Révolté, et son instinct littéraire empêchait Milton de le peindre complètement en noir.

Of dalliance had with thee in Heav'n, and joys
Then sweet, now sad to mention.

(1) Ce sont là, sauf la sensualité, les défauts que Johnson reproche à Milton, dans un passage spirituellement commenté par Sir W. Raleigh, p. 57 : « It may, at least, be credited to Johnson for moderation, that he requires only four of the Seven Deadly Sins, to wit, Pride, Envy, Anger and Sloth, to explain Milton's political tenets. Had he permitted himself another sentence, an easy place might surely have been made for Gluttony, Luxury, and Covetousness, the three whose absence cannot fail to be remarked by any lover of thorough and detailed treatment in these intricate problems of human character ».

(2) IV, 31 à 39 :

O thou that, with surpassing glory crowned,
Look'st from thy sole dominion like the god
Of this new world, at whose sight all the stars
Hide their diminished heads, to thee I call,
But with no friendly voice, and add thy name,
O Sun, to tell thee how I hate thy beams,
That bring to my remembrance from what state
I fell, how glorious once above thy sphere.

(3) 114 :

Thus while he spoke each passion dimmed his face,
Thrice changed with pale ire, envy et despair.

La passion en Satan fait plutôt appel à la sympathie de Milton; d'où son succès dans son portrait de l'archange tombé. C'est la passion qui a refoulé la raison que Milton condamne, et Satan lui-même, dans ses moments d'examen de conscience, se condamne pour les mêmes motifs; il s'explique à lui-même que la raison lui demandait de rester fidèle ; ses passions l'ont entraîné, lui aussi,

Against his better knowledge.

Sa raison lui suggère même l'idée du repentir, qu'il dédaigne de considérer, dit-il lui-même, par orgueil (1) :

L'orgueil, l'ambition m'ont donc précipité
Du ciel, où je luttai contre le Roi suprême,
Et pourquoi? De ma part, il ne méritait rien
De tel, m'ayant créé en tout ce que j'étais,
Dans ma splendeur superbe, et il ne rappelait
A aucun ses faveurs, et n'exigeait que peu.
De quel côté, ô misérable! puis-je fuir
La colère infinie, l'infini désespoir?
De tous côtés, l'enfer : je suis l'enfer moi-même.
O cesse donc enfin! N'est-il aucune voie
Laissée au repentir et laissée au pardon?
La soumission seule, et ce mot maintenant
M'est défendu par mon orgueil, et par ma crainte
Du dédain des esprits tombés que j'ai séduits,
Leur promettant, leur célébrant tout autre chose
Que la soumission, jurant d'humilier
Le Tout-Puissant!

Il y a, enfin, une sympathie intellectuelle assez marquée entre Satan et Milton.

Satan est naturellement un grand hérétique. Sa position lui donne une

---

(1) IV, 40 à 90 :

Till pride and worse ambition threw me down
Warring in Heav'n against Heav'n's matchless King :
Ah wherefore! he deserved no such return
From me, whom he created what I was
In that bright eminence, and with his good
Upbraided none; nor was his service hard.
Me miserable! which way shall I fly
Infinite wrath, and infinite despair?
Which way I fly is Hell; myself am Hell.
O then at last relent. Is there no place
Left for repentance, none for pardon left?
None left but by submission; and that word
Disdain forbids me, and my dread of shame
Among the Spirits beneath, whom I seduced
With other promises and other vaunts
Than to submit, boasting I could subdue
Th' Omnipotent.

liberté d'esprit naturellement assez rare. Et il voit dans les voies de Dieu bien des fautes et des lacunes. Certainement un poète d'esprit orthodoxe n'aurait pas pu prêter de ces doutes à Satan, et ce sont les tendances rationalistes et incrédules de Milton qui ont libre jeu dans ces hardiesses.

Ainsi Satan, au livre IV et au livre IX, suggère qu'après tout Dieu n'est peut-être pas le créateur (1), et son matérialisme est bien ressemblant à celui de Milton quand il affirme que tout est sorti naturellement de la terre.

Surtout Satan n'a que peu d'estime pour les procédés de Dieu, en ce qui concerne la pomme. Il ne voit aucune raison à l'interdiction de la science, quoiqu'il soit disposé à en profiter, comme on profite d'une bévue de l'adversaire.

Il est un fruit fatal, le fruit de la science.
Qui leur est défendu. Science défendue?
Étrange ... sans raison ... Pourquoi donc leur Seigneur
La leur défendrait-il? Science, est-ce péché?
Et serait-ce la mort? Et ne subsistent-ils
Que par leur ignorance (2)?

Quelles fondations posées pour y bâtir
Leur ruine! En leur esprit je veux donc exciter
Le désir de savoir, leur faire rejeter
Les ordres de l'envie, inventés à dessein
Pour leur abaissement; peut-être le savoir
En ferait-il des dieux; voulant le devenir,
Ils mangeront ... et ils mourront ... certainement (3).

A son retour aux enfers, devant l'assemblée des siens, il se moque avec jubilation de la pomme qui a séduit Ève. La disproportion entre le crime et le châtiment qui choque le goût moderne était pleinement conçue par le tentateur, et donc par Milton lui-même :

---

(1) Cf. ci-dessus, 1re section, p. 227-228, et aussi 2e partie : Milton croit également que tout est sorti naturellement de la matière.

(2) IV, 513 :

One fatal tree there stands, of Knowledge call'd,
Forbidden them to taste. Knowledge forbidden?
Suspicious, reasonless. Why should their Lord
Envy them that? Can it be sin to know?
Can it be death? And do they only stand
By ignorance?

(3) IV, 521.

O fair foundation laid whereon to build
Their ruin! Hence I will excite their minds
With more desire to know, and to reject
Envious commands, invented with design
To keep them low whom knowledge might exalt
Equal with Gods : aspiring to be such,
They taste and die. What likelier can ensue?

... Et j'ai séduit l'homme par ruse,
Le séparant de Dieu. Chose stupéfiante,
Au moyen d'une pomme! Il en fut offensé,
— Cela vaut qu'on en rie — il a abandonné
A la fois l'homme si aimé, et tout ce monde,
Au péché, à la mort en proie, et donc à nous,
Sans nul danger, sans nul risque et sans nulle crainte,
Nous y pouvons errer, y habiter, sur l'homme
Nous y pouvons régner, sur tout ce qui est sien (1).

Satan montre ici l'insuffisance du dogme pris au sens littéral; et le sentiment de cette insuffisance est à la base même des explications du *Traité de la Doctrine :* Satan n'est pas seulement une part de l'âme de Milton, il est aussi une part de son esprit.

Satan, le grand révolté, est ainsi nécessairement la figure dominante du poème : Milton connaissait trop intimement en lui-même ce caractère pour ne pas le peindre complètement et de façon sympathique. Mais Satan n'est pas le héros du poème; il est intellectuellement condamné malgré toutes les sympathies du poète et du lecteur.

Il n'a de contrepoids ni en le Messie, ni en Dieu, ni en Adam, et on a ainsi pu reprocher à Milton de n'avoir pas de héros ou d'avoir un héros mauvais.

Mais ce reproche n'est vrai qu'en apparence. Dans le fond des choses, Milton n'a pas pu sentir le manque d'équilibre entre les pouvoirs du bien et ceux du mal. Car, en réalité, il y a dans le *Paradis perdu* un caractère plus grand que celui de Satan, un adversaire digne de l'adversaire : le héros du *Paradis perdu,* c'est Milton lui-même.

Le poète se jette personnellement dans la lutte contre Satan, et de la lecture du *Paradis perdu* on retire deux impressions inévitables : la grandeur de Satan, la grandeur de Milton.

De là vient le lyrisme dont éclate souvent le poème, de là viennent la passion et la profondeur. Milton remplit plus que le rôle du chœur antique; il commente les événements, mais non en spectateur passif et désintéressé; il commente en acteur passionné. Il doute de sa force ou il triomphe d'avoir su visiter l'abîme et regarder le Mauvais face à face.

C'est là la signification du lyrisme du *Paradis perdu.* Au fond, celui qui combat Satan, ce n'est ni Dieu ni le Messie, c'est Milton. C'est pour cela qu'il introduit son autobiographie dans le poème, pour la même raison qu'il l'avait

---

(1) X, 480 :

Him by fraud I have seduced
From his Creator, and the more to increase
Your wonder, with an apple! He thereat
Offended — worth your laughter — hath given up
Both his beloved Man and all his world,
To Sin and Death a prey, and so to us,
Without our hazard, labour, or alarm,
To range in, and to dwell, and over Man
To rule, as over all he should have ruled.

introduite dans ses pamphlets : dans les deux cas, il est le duelliste, il a part personnelle au combat.

Milton nous montre la grandeur de son adversaire, mais aussi et surtout ses faiblesses, ses chutes irrémédiables. Il y a pour l'âme humaine une fascination exercée par le mal, le péché, la luxure. C'est cette fascination de Satan pour lui que Milton combat : la fascination de la passion. Il la peint, il lui rend justice, puis il l'analyse avec une sorte de rage et montre sa vanité.

D'où le caractère héroïque de Milton tel qu'il reste en notre imagination après la lecture du poème : il est l'homme qui a regardé le mal en face, qui a vu sa force, sa grandeur, sa beauté même, et puis l'a jugé, condamné et rejeté.

C'est Milton et non Dieu ou le Fils qui, en analysant Satan, le terrasse. Il le suit en toutes ses entreprises; il les marque, par un adjectif, par un vers, d'un sceau révélateur de leur faiblesse ultime. Il « expose » Satan et, dans ce rôle, il se passionne tant qu'il oublie les ennemis naturels de Satan, Dieu et le Messie. C'est qu'il prend leur place devant l'adversaire. Qu'a-t-il besoin d'un héros?

L'égotisme superbe de tout son caractère, tel qu'il est manifesté dans toute sa vie, dans toute sa prose, le poussait inévitablement à cela. Mais il y avait à cette attitude, plus ou moins inconsciente, bien entendu, une raison plus profonde que la vie de Milton nous a fait connaître aussi. C'est que Milton avait Satan en lui et voulait l'expulser. Il avait senti la passion s'emparer de lui, dans ses colères contre la chair et les désespoirs de son amour écrasé. Il sentait en lui l'orgueil et la sensualité. Il sentait surtout qu'il prenait plaisir à créer ce caractère de Satan, parce que ce caractère représentait largement le sien.

Ce plaisir même de Milton en sa création est aussi la joie de se libérer par l'expression de ses propres tendances, mauvaises ou bonnes, en les extériorisant dans une œuvre d'art. Cette joie est fréquente chez les artistes et se mêle profondément à la peinture de Satan en faisant de lui cet étrange monstre qui inspire la sympathie et l'admiration. Alors que les monstres des autres artistes sont construits artificiellement, Milton prend le sien en lui, tout vivant et chaud de sa propre vie.

La critique incessante de Satan que fait Milton a donc les caractères du « self-criticism », de l'examen de conscience du puritain, et on a vu Satan lui-même s'examiner de cette façon.

Et non seulement le caractère de Milton le poussait à prendre cette attitude, mais ses idées générales étaient en cela en harmonie avec ses sentiments. Nous avons vu que Satan est le désir mauvais, « Lust », le sentiment qui est, en l'homme même, à combattre, à dominer, à soumettre à l'intelligence. C'est dans l'homme même que cette lutte est menée. Milton était donc poussé inévitablement à faire de son poème, sous les formes narratives de l'épopée, un drame psychologique et lyrique. Or, Dieu n'est pas acteur dans le drame humain. Dieu est l'éternelle justice qui tient la balance, qui enregistre et sanctionne le résultat. Il n'est pas le lutteur; il ne peut être le héros. Le lutteur, donc le héros, c'est l'homme.

Or, l'homme, dans le poème, est représenté par Milton. Il n'était pas pos-

sible à Adam de suivre Satan partout, de le regarder en face et de le confondre à tout moment. Seul le poète-chœur-héros pouvait le faire. Adam, admirable d'ailleurs, n'est que secondaire, comme Dieu et le Messie et les anges. Adam n'est pas même en contact avec Satan. Le drame lyrique, qui est le fond du *Paradis perdu,* a pour acteurs Satan et Milton; et la scène en est l'âme même du poète, l'âme humaine elle-même.

Ainsi, le drame l'intéressant à un si haut point, Milton est fatalement amené à laisser dans l'ombre les protagonistes qu'il oppose à Satan et à le confronter lui-même, à le décrire, à l'analyser et à le juger. Et quand il aura fini, Milton n'aura pas le sentiment qu'il manque quelque chose au poème, parce que son but sera rempli : le poète, l'homme en lui sera satisfait.

Cela nuit évidemment à l'équilibre externe du poème, Satan étant laissé, artistiquement parlant, sans adversaire. Mais cela rend le poème bien plus prenant. Et c'est dans le *Paradis perdu* surtout que nous puisons notre idée du caractère de Milton.

La voix commentatrice du poète juge et confond le mal : il est le porte-parole de tout ce que l'humanité a de plus haut, de plus intelligent, de plus fort, en face des séductions et des puissances du Mauvais.

C'est pour cela qu'il a abandonné la forme dramatique, où il n'aurait pu s'introduire ainsi. En ce sens, son génie, comme on l'a dit, est essentiellement lyrique. Et le *Paradis perdu* a ce trait en commun avec la *Divine Comédie* que dans les deux épopées le poète est le principal héros.

Ainsi donc, toute la vie de Milton a graduellement élaboré, édifié le *Paradis perdu :* d'où le riche courant de lyrisme qui donne à toute l'œuvre, en dépit de son caractère surhumain, un parfum permanent de profonde humanité.

Les luttes, les souffrances, les angoisses métaphysiques, les espoirs impérissables de Milton y sont pétris, sa chair, sa vie même. Milton n'a pas seulement cherché à résoudre un problème métaphysique; il a, de plus, cherché à s'exprimer tout entier, à exprimer l'homme même.

S'il était du parti du diable sans le savoir, il était aussi, et en même temps, du parti de Dieu, et, ce qui est plus important, en le sachant : il sentait la passion en lui, et il voulait, non la supprimer, mais la dompter. C'est pour cela qu'il l'a si bien dépeinte et si furieusement combattue.

Voici Milton entrant dans son entreprise : il a besoin d'aide, et il prie (1) :

> Chante, ô Muse céleste, ô Muse de l'Horeb,
> La révolte première de l'homme, et le fruit
> De l'arbre défendu, dont le toucher fatal
> Mit la mort en ce monde et tout notre malheur,
> Perdit l'Éden, jusqu'à ce que l'Homme parfait
> Nous régénère, nous rendant la vie heureuse;

(1) I, 1-26 :

> Of man's first disobedience, and the fruit
> Of that forbidden tree, whose mortal taste
> Brought death into the world, and all our woe,
> With loss of Eden, till one greater man
> Restore us, and regain the blissful seat,

Muse, jàdis sur les sommets mystérieux
De l'Horeb, du Sina, c'est toi qui inspiras
Ce pâtre qui montra au peuple élu de Dieu
Comme, au commencement, et les cieux et la terre
Sortirent du chaos. Ou, si le mont Sion
Te retient, le ruisseau de Silo, qui coulait
Près de l'oracle du Seigneur, de ce séjour,
Viens apporter ton aide à mon chant téméraire,
Qui veut voler plus haut que les essors vulgaires
Et plus haut que le mont d'Aonie, poursuivant
Des sujets que les vers et que la prose ignorent.
Et toi surtout, Esprit qui préfères aux temples
Le cœur purifié et droit, daigne m'instruire,
Toi qui sais; ô toi, qui, dès le commencement,
Fus présent, tes puissantes ailes étendues,
Colombe qui couvas l'abîme immesurable
Et qui le fécondas. Illumine en mon âme
Ce qui est sombre, hausse et soutiens ce qui est bas,
Afin que, pleinement, en mon thème sublime,
Je revendique l'éternelle Providence
Et justifie les voies de Dieu devant les hommes.

Et voici Milton échappé aux enfers et invoquant la lumière divine (1) :

Salut, Lumière sainte, fille aînée du ciel,
Ou bien de l'Éternel gloire coéternelle,

Sing Heav'nly Muse, that on the secret top
Of Oreb, or of Sinai, didst inspire
That Shepherd, who first taught the chosen seed
In the beginning, how the heav'ns and earth
Rose out of Chaos. Or if Sion hill
Delight thee more, and Siloa's brook that flow'd
Fast by the oracle of God; I thence
Invoke thy aid to my advent'rous song,
That with no middle flight intends to soar
Above th' Aonian mount, while it pursues
Things unattempted yet, in prose or rhyme.
And chiefly Thou, O Spirit, that dost prefer
Before all temples th' upright heart and pure,
Instruct me, for Thou know'st : Thou from the first
Wast present, and with mighty wings outspread
Dove-like sat'st brooding on the vast abyss,
And mad'st it pregnant. What in me is dark
Illumine, what is low raise and support,
That to the height of this great argument
I may assert eternal Providence,
And justify the ways of God to Men.

(1) III, 1-55 :

Hail, holy Light, offspring of Heav'n first-born,
Or of th' Eternal coeternal beam,

Puis-je oser te chanter ? Puisque Dieu est lumière,
Et seulement dans la lumière inapprochable
Dès son éternité réside, donc en toi,
Toi, splendeur émanant de la splendeur suprême!
Ou m'entends-tu, fleuve d'éther immaculé,
Et qui dira ta source? Avant le soleil même,
Avant les cieux, tu existais, et à la voix
De Dieu tu entouras, ainsi que d'un manteau,
Le monde tout formé d'eaux sombres et profondes,
Sortant de l'infini sans forme ni sans fond.
Mon aile a plus de force en revenant à toi,
En s'échappant du lac Stygien, quoique longtemps
Retenue aux séjours obscurs, lorsqu'en mon vol
Remontant du plus loin des ténèbres ultimes,
En notes inconnues à la lyre d'Orphée,
J'ai chanté le chaos et la nuit éternelle,
Par la muse du ciel conduit à me risquer
A la descente épouvantable et remonter
D'où nul n'est remonté : Je te reviens, indemne,
Je sens ton souverain flambeau; mais toi, Lumière,
Tu ne reviens pas à mes yeux, qui en vain cherchent
Tes rayons pénétrants et ne te trouvent pas,
Car la goutte sereine enveloppe leurs globes,
Où quelque voile encor les couvre — cependant,
Je ne cesse d'errer où les Muses fréquentent,

May I express thee unblamed? since God is Light,
And never but in unapproached light
Dwelt from eternity, dwell then in thee,
Bright effluence of bright essence increate.
Or hear'st thou rather, pure ethereal stream,
Whose fountain who shall tell? Before the Sun,
Before the Heav'ns thou wert, and at the voice
Of God, as with a mantle, didst invest
The rising world of waters dark and deep,
Won from the void and formless infinite.
Thee I revisit now with bolder wing,
Escaped the Stygian pool, though long detain'd
In that obscure sojourn, while in my flight
Through utter and through middle darkness borne
With other notes than to th' Orphean lyre
I sung of Chaos and eternal Night,
Taught by the heav'nly Muse to venture down
The dark descent, and up to re-ascend,
Though hard and rare : thee I revisit safe,
And feel thy sov'reign vital lamp : but thou
Revisit'st not these eyes, that roll in vain
To find thy piercing ray, and find no dawn;
So thick a drop serene hath quench'd their orbs,
Or dim suffusion veil'd. Yet not the more
Cease I to wander where the Muses haunt

Colline ensoleillée, ombrage ou source claire —
Pénétré de l'amour de la poésie sainte.
Et toi surtout Sion, et tes ruisseaux fleuris
Qui lavaient tes pieds saints de murmures coulants,
Je te revois toutes les nuits; je n'oublie pas
Ces chanteurs dont le sort fut égal à mon sort
— Et pût ma renommée à la leur être égale —
L'aveugle Thamyris, le Méonide aveugle,
Tirésias, Phinée, ces prophètes d'antan;
M'enivrant de pensées qui à leur gré commandent
Les vers harmonieux; comme l'oiseau qui veille
Et chante obscur et se cachant dans les fourrés
Et s'épanche en ses chants nocturnes. Chaque année
Reviennent les saisons; mais jamais ne reviennent
Le jour, ou la douceur du soir ou du matin,
Ou la fleur printanière ou la rose d'été,
Ni les troupeaux, ni la divine face humaine,
Mais la brume en leur place et la nuit permanente
M'entourent, des façons joyeuses des humains
Me séparant, au lieu de son livre admirable
Me présentant l'abolition universelle
De la nature, qui n'existe plus pour moi.
Le savoir m'a fermé l'une de ses entrées.
A cause de cela, toi, Lumière céleste,
Brille en moi, illumine en toutes ses puissances

Clear spring, or shady grove, or sunny hill,
Smit with the love of sacred song; but chief
Thee, Sion, and the flow'ry brooks beneath,
That wash thy hallow'd feet, and warbling flow,
Nightly I visit : nor sometimes forget
Those other two equall'd with me in fate,
So were I equall'd with them in renown,
Blind Thamyris and blind Mæonides,
And Tiresias and Phineus, prophets old;
Then feed on thoughts, that voluntary move
Harmonious numbers; as the wakeful bird
Sings darkling, and in shadiest covert hid
Tunes her nocturnal note. Thus with the year
Seasons return, but not to me returns
Day, or the sweet approach of ev'n or morn,
Or sight of vernal bloom, or summer's rose,
Or flocks, or herds, or human face divine;
But cloud instead, and ever-during dark
Surrounds me, from the cheerful ways of men
Cut off, and for the Book of knowledge fair
Presented with an universal blank
Of Nature's works, to me expunged and rased,
And Wisdom at one entrance quite shut out.
So much the rather thou, celestial Light,
Shine inward, and the mind through all her pow'rs

Mon esprit; donne-lui des yeux, le débarrasse
De ses brouillards, pour que je voie et que je chante
Des choses que les yeux des hommes ne voient pas.

Voici Milton, entouré de dangers, invoquant la muse céleste, afin qu'elle lui permette de finir sa tâche (1) :

Descends du ciel, Urania, si de ce nom
On te peut appeler; suivant ta voix divine
J'ai plané au-dessus des monts olympiens,
Bien au delà du vol de l'aile de Pégase.
Et je n'invoque pas ce nom, mais ton esprit,
Car tu n'es pas des Neuf et tu n'habites pas
Sur l'Olympe ancien, toi qui naquis au ciel;
Dès avant que les monts parussent, ou les sources,
Tu conversais avec la sagesse éternelle,
La sagesse, ta sœur, te jouant avec elle
Devant le Père tout-puissant qui écoutait
Ta céleste chanson. M'élevant avec toi,
Jusqu'au plus haut des cieux j'osai m'aventurer,
Moi, mortel, respirer les airs de l'empyrée,
Sous ta protection. Protège ma descente
Et ramène-moi donc à l'élément natal
De peur que le coursier ailé (comme autrefois
Bellérophon, qui ne s'éleva pas si haut)
Me précipite aussi sur les champs aléens
Pour y errer, abandonné et stupéfait.

Irradiate, there plant eyes; all mist from thence
Purge and disperse, that I may see and tell
Of things invisible to mortal sight.

(1) VII, 1, 39 :

Descend from Heav'n, Urania, by that name
If rightly thou art call'd, whose voice divine
Following, above th' Olympian hill I soar,
Above the flight of Pegasean wing.
The meaning, not the name I call; for thou
Nor of the Muses nine, nor on the top
Of old Olympus dwell'st, but heav'nly born :
Before the hills appear'd, or fountain flow'd,
Thou with eternal Wisdom didst converse,
Wisdom thy sister, and with her didst play
In presence of th' Almighty Father, pleased
With thy celestial song. Up led by thee
Into the Heav'n of Heav'ns I have presumed,
An earthly guest, and drawn empyreal air,
Thy temp'ring. With like safety guided down,
Return me to my native element;
Lest from this flying steed unrein'd, (as once
Bellerophon, though from a lower clime),
Dismounted, on th' Aleian field I fall
Erroneous there to wander, and forlorn.

La moitié du chemin me reste à parcourir,
Mais plus visible et dans la sphère familière,
Touchant la terre et non plus au-dessus du pôle,
Ma voix humaine ici plus sûre d'elle-même,
Malgré les jours mauvais, sans trouble ou défaillance,
Malgré les jours mauvais, et les langues mauvaises,
Dans les ténèbres, de dangers environné,
Et solitaire; mais non pas abandonné
Tant que mes nuits te recevront, ou mes matins,
Quand l'Orient s'empourpre; ô gouverne mes chants
Et trouve-moi le peu qui sauront les entendre.
Mais chasse loin de moi le vacarme barbare
De Bacchus et des siens, cortège échevelé,
Race qui déchira le barde de la Thrace
Sur le Rhodope, où bois et rochers écoutaient,
Ravis, mais les clameurs sauvages éteignirent
Harpe et chanson. La muse alors ne put défendre
Son fils. Tu sais aider, toi, celui qui t'implore,
Car tu es près de Dieu : elle n'était qu'un rêve.

Voici, enfin arrivé en vue du port, Milton qui revendique la noblesse de sa tâche et se réclame une fois de plus de l'inspiration divine qu'il est conscient de recevoir (1) :

Ni Dieu, ni les esprits célestes n'entretiennent
Plus Adam; en amis, familièrement,
Ne s'asseoient, bienveillants, à sa table et partagent

Half yet remains unsung, but narrower bound
Within the visible diurnal sphere;
Standing on earth, not rapt above the pole,
More safe I sing with mortal voice, unchanged
To hoarse or mute, though fall'n on evil days,
On evil days though fall'n, and evil tongues;
In darkness, and with dangers compass'd round,
And solitude; yet not alone, while thou
Visit'st my slumbers nightly, or when morn
Purples the east : still govern thou my song,
Urania, and fit audience find, though few;
But drive far off the barb'rous dissonance
Of Bacchus and his revellers, the race
Of that wild rout that tore the Thracian bard
In Rhodope, where woods and rocks had ears
To rapture, till the savage clamour drown'd
Both harp and voice; nor could the Muse defend
Her son. So fail not thou, who thee implores;
For thou art heav'nly, she an empty dream.

(1) IX, 1 à 47 :

No more of talk where God or Angel guest
With Man, as with his friend, familiar used
To sit indulgent, and with him partake

Ses champêtres repas; ne lui permettent plus
De leur parler comme il le veut; je dois passer
Au ton tragique! ... Tâche attristante, et pourtant,
Sujet plus héroïque encore que la colère
Du redoutable Achille contre le Troyen
Qui fuit trois fois autour des murs, ou que la rage
De Turnus, lors du rapt de sa Lavinia,
Si je puis obtenir la force nécessaire
De la céleste inspiratrice, qui, daignant
Descendre en moi la nuit, sans que je l'en implore,
Me dicte ma chanson en rêve ou fait jaillir
Sans méditation le vers rapide et sûr,
Depuis que ce sujet d'héroïque chanson
Me plut, ayant choisi longtemps, commençant tard,
Peu disposé de ma nature à célébrer
La guerre, seul sujet jusqu'alors héroïque.
... Sans goût et sans savoir
Pour chanter les combats, il me reste un sujet
Plus noble et suffisant pour immortaliser
Mon nom, s'il n'est trop tard sur terre, ou si le froid
Du climat ou les ans n'affaiblissent mon aile
Ambitieuse, et je craindrais, si j'étais seul
Et sans celle qui vient la nuit à mon oreille.

Ainsi périodiquement, aux grands tournants de son épopée, Milton s'introduit dans son œuvre ouvertement, reprend des forces, en redemande à Dieu,

---

Rural repast, permitting him the while
Venial discourse, unblamed: I now must change
Those notes to tragic.
Sad task! yet argument
Not less but more heroic than the wrath
Of stern Achilles on his foe pursued
Thrice fugitive about Troy wall: or rage
Of Turnus for Lavinia disespoused,
If answerable style I can obtain
Of my celestial patroness, who deigns
Her nightly visitation unimplored,
And dictates to me slumb'ring, or inspires
Easy my unpremeditated verse
Since first this subject for heroic song
Pleased me, long choosing, and beginning late;
Not sedulous by nature to indite
Wars, hitherto the only argument
Heroic deem'd.
Me of these
Nor skill'd nor studious, higher argument
Remains, sufficient of itself to raise
That name, unless an age too late, or cold
Climate, or years, damp my intended wing
Depress'd, and much they may, if all be mine,
Not hers who brings it nightly to my ear.

se félicite de l'œuvre accomplie et jette un regard confiant sur le chemin encore à parcourir.

Quant à Milton, adversaire, critique et compagnon de Satan, on le trouve partout où sont Satan et les siens; et parfois même il les oublie dans sa préoccupation des circonstances où il se trouve lui-même; c'est ainsi qu'il passe de Bélial à ses propres ennemis au milieu du catalogue héroïque des princes de l'enfer (1).

Bélial vint enfin, l'esprit le plus obscène
Qui fût tombé du ciel; le plus grossier, aimant
Le vice pour lui-même; aucun temple pour lui,
Aucun autel ne fut bâti, mais plus souvent
Qu'aucun autre, il se trouve au temple et à l'autel
Quand le prêtre sans foi, comme les fils d'Héli
Met aux parvis de Dieu la luxure et le viol.
Il règne également dans les cours, les palais
Et les cités voluptueuses, où le bruit
De la débauche monte au-dessus des tours mêmes,
Le bruit de violence et d'insulte, et, la nuit,
Dans les rues assombries, vont parader les fils
De Bélial, remplis d'insolence et de vin.

Mais c'est surtout à Satan qu'il s'attache, armé de la colère de Dieu. Il n'est certes pas l'historien impassible des actes de l'archange tombé et il ajoute sa malédiction personnelle à tous les désavantages dont souffre Satan (2).

Qui les poussa d'abord à l'infâme révolte?
Le serpent infernal! C'est lui dont la malice,
Excitée par l'envie et la haine, trompa
La mère des humains au temps où son orgueil
L'avait précipité du ciel avec les hordes

(1) I, 490-502 :

Belial came last, than whom a spirit more lewd
Fell not from heaven, or more gross to love
Vice for itself : to whom no temple stood,
Nor altar smoked; yet who more oft than he
In temples and at altars, when the priest
Turns atheist, as did Eli's sons, who fill'd
With lust and violence the house of God?
In courts and palaces he also reigns,
And in luxurious cities, where the noise
Of riot ascends above their loftiest towers,
And injury and outrage : and when night
Darkens the streets, then wander forth the sons
Of Belial, flown with insolence and wine.

(2) I, 33 à 60 :

Who first seduc'd them to that foul revolt?
Th' infernal serpent! he it was, whose guile,
Stirr'd up with envy and revenge, deceiv'd
The mother of mankind, what time his pride
Had cast him out from heav'n, with all his host

Des anges révoltés; par leur aide aspirant
A établir sa gloire au-dessus de ses pairs,
Il avait cru pouvoir s'égaler au Très Haut,
Dans sa révolte, et plein d'idées ambitieuses,
Contre l'omnipotence et le trône de Dieu
Il suscita la guerre impie et orgueilleuse,
Dans l'inutile effort. Le Pouvoir Tout-Puissant
L'avait précipité flambant du haut du ciel,
Ruine épouvantable en flammes, s'écroulant
Dans la perdition sans fin...
...Avec ses compagnons horribles
Il gisait, par le gouffre en flammes ballotté,
Et accablé, quoique immortel. Sa destinée
Le gardait pour souffrir davantage; l'idée
De son bonheur perdu et des douleurs sans fin
Le tourmentait. Il releva ses yeux sinistres
Qui laissaient voir le désespoir et l'épouvante
Et l'orgueil obstiné, et la haine incessante...

Le mot « infernal », caractérisant le serpent, n'est pas seulement l'indication de son séjour, mais aussi la marque de l'exécration du poète; et dans tout le passage éclate la jubilation de Milton devant l'épouvantable défaite de son ennemi, presque tous les adjectifs étant de pures insultes.

A tout moment Milton fait intervenir l'idée du crime et du châtiment. Beelzebub est ainsi caractérisé (1) :

One next to him in power, and next in crime :

Le premier après lui en pouvoir comme en crime.

Of rebel Angels : by whose aid aspiring
To set himself in glory above his Peers,
He trusted to have equall'd the Most High,
If he oppos'd : and with ambitious aim,
Against the throne and monarchy of God,
Rais'd impious war in heav'n, and battle proud,
With vain attempt. Him the Almighty Pow'r
Hurl'd headlong flaming from th' ethereal sky,
With hideous ruin and combustion, down
To bottomless perdition.
— He with his horrid crew
Lay vanquish'd, rolling in the fiery gulf,
Confounded, though immortal! But his doom
Reserv'd him to more wrath : for now the thought
Both of lost happiness, and lasting pain,
Torments him. Round he throws his baleful eyes,
That witness'd huge affliction and dismay,
Mix'd with obdurate pride, and stedfast hate.

(1) I, 79.

Et le premier discours de Satan est suivi du commentaire (1) :

So spake the apostate angel, though in pain,
Vaunting aloud, but rackt with deep despair.

Ainsi parlait l'ange apostat, dans ses tourments,
Plein de jactance, et torturé de désespoir.

Et le premier geste du grand rebelle après la chute est l'occasion de cette malédiction (2) :

En sa longueur immense, étendu, le démon
Était en proie au lac de feu, et n'eût jamais
Levé même la tête, sans la volonté
Et la permission du Seigneur Tout-puissant,
Qui le laissa se mettre à ses projets néfastes,
Afin qu'en ses forfaits réitérés, il pût
Accumuler ses châtiments, en essayant
De perdre l'homme; afin qu'il sentît avec rage
Que sa malice ne servait qu'à amener
La bonté infinie, la grâce et le pardon
Sur l'homme qu'il avait séduit; et sur lui-même
La destruction, et la colère, et la vengeance.

On trouve ici la même note de réjouissance terrible en le désastre de Satan qui a inspiré les vers magnifiques :

With hideous ruin and combustion, down
To bottomless perdition.

Et à la description du sol maudit, Milton ajoute ce trait à l'adresse de Satan :

Such resting found the sole
Of unblessed feet :

Sur ce sol descendirent
Les pieds maudits.

---

(1) 125-127.
(2) I, 209-220 :

So stretch'd out huge in length the Arch-fiend lay,
Chain'd on the burning lake : nor ever thence
Had ris'n, or heav'd his head, but that the will
And high permission of all-ruling heaven,
Left him at large to his own dark designs :
That with reiterated crimes he might
Heap on himself damnation, while he sought
Evil to others; and enrag'd might see,
How all his malice serv'd but to bring forth
Infinite goodness, grace, and mercy shewn
On man by him seduc'd : but on himself
Treble confusion, wrath, and vengeance pour'd.

Puis Milton insiste sur l'erreur des deux princes du mal (1):

Son second le suivit,
Pleins d'orgueil d'échapper au lac Stygien, tous deux,
Comme des dieux, et par leurs forces revenues,
Non par permission du pouvoir souverain.

Et ce sont au milieu des délibérations infernales du livre II, qui semblent à Milton trop bien menées et trop fructueuses, ces deux courts hémistiches qui interrompent l'exposition de la diplomatie satanique :

But their spite still serves
His (God's) glory to augment (2).

Mais leur haine ne peut servir
Qu'à augmenter la gloire de Dieu.

Et voici Satan dans son magnifique voyage à travers le chaos. Milton l'admire, mais il ne s'oublie pas; c'est un malheur que l'archange ne périsse pas (3) :

Et tout d'un coup, sans s'y attendre,
Ses plumes s'agitant en vain, il s'abattit
Dix mille brasses, et jusqu'à cette heure même,
Il fût tombé, si quelque déplorable chance
Ne l'eût fait rebondir sur un nuage plein
De salpêtre et de feu, qui le lança soudain
Dix mille lieues vers les hauteurs.

Le voyage fini, Milton ne peut conclure le second livre sans ajouter une malédiction (4) :

Thither, full fraught with mischievous revenge,
Accursed, and in a cursed hour he hies.

Et vers ce lieu, chargé des vengeances néfastes,
Il se hâte, maudit, en cette heure maudite.

---

(1) I, 238 à 241 :

Him follow'd his next mate,
Both glorying to have scap'd the Stygian flood,
As Gods, and by their own recover'd strength ;
Not by the suff'rance of supernal pow'r.

(2) II, 385.

(3) II, 932 :

All unawares
Flutt'ring his pennons vain, plumb down he drops
Ten thousand fathom deep, and to this hour
Down had been falling, had not by ill chance,
The strong rebuff of some tumultuous cloud,
Instinct with fire and nitre, hurried him
As many miles aloft.

(4) II, 1053.

Lorsque Satan passe près du lieu où l'échelle de Jacob touche au monde, Milton ne laisse pas échapper l'occasion (1) :

The stairs were then let down —

Et les marches étaient en place, défiant
Le démon de monter, et lui faisant sentir
Amèrement l'exclusion du seuil heureux.

Et le livre IV débute par des regrets. Milton demande où était la voix secourable de l'Apocalypse (2) :

O pourquoi cette voix alors se taisait-elle,
Que le voyant de l'Apocalypse entendit
Crier, quand le Dragon, pour la seconde fois,
Battu et furieux vint se venger des hommes :
« Malheur aux habitants de la Terre ! » A cette heure,
Alors qu'il était temps encore, l'homme eût su
Que l'ennemi secret arrivait et peut-être,
Peut-être eût évité le traquenard fatal.
Car Satan, enflammé de rage, descendait,
Tentateur qui devait se faire accusateur,
Venger sur l'innocent fragile sa défaite
En son premier assaut, et sa fuite aux enfers.

Et ainsi jusqu'aux livres IX et X, où Satan disparaît, Milton ayant inventé une dernière ignominie, dans le corps d'un immonde serpent, de même que tous ses compagnons.

De cette façon Milton suit pas à pas son ennemi, entassant sur lui, à chaque occasion favorable, les insultes, les malédictions et les prophéties de désastre. Nous avons vu Milton sous cet aspect déjà, poursuivant de même sans pitié, pas à pas, l'auteur de l'*Eikon Basilike* dans l'*Eikonoclastes*, Saumaise dans la *Defensio ;* l'insulte à la fin du livre II rappelle particulièrement la finale de la plupart des chapitres de la *Defensio*, qui reviennent toujours à Saumaise pour le traîner une fois de plus dans la boue.

Milton traite Satan comme l'anonyme Gauden et le célèbre Saumaise, en ennemi personnel. Et, de même que Milton était alors le champion du peuple anglais, il est maintenant le champion de Dieu et le vengeur de l'homme.

---

(1) III, 523.

(2) O for that warning voice, which he who saw
Th' Apocalypse heard cry in Heav'n aloud,
Then when the Dragon, put to second rout,
Came furious down to be revenged on men,
Woe to th' inhabitants on earth! that now,
While time was, our first parents had been warn'd
The coming of their secret foe, and' scaped,
Haply so 'scaped his mortal snare : for now
Satan, now first inflamed with rage, came down,
To wreck on innocent frail man his loss
Of that first battle and his flight to hell.

2. La révolte des anges et le mal politique. Les luttes civiles dans le « Paradis perdu ».

D'autre part, il était indispensable à la thèse générale de Milton que les rebelles fussent aussi forts que possible. Non seulement l'intérêt dramatique l'exigeait, puisqu'ils se révoltaient contre le Tout-Puissant, et que c'est merveille que toutes leurs forces réunies accomplissent quoi que ce soit; mais aussi Milton devait prouver que, avec tout en leur faveur, ils échoueraient fatalement, parce qu'ils étaient contre Dieu et la justice. C'étaient là sa preuve et son espoir de vengeance : les fils de Bélial, qui avaient triomphé du Commonwealth et régnaient maintenant sur l'Angleterre, tomberont comme Satan et les siens, malgré leur nombre, malgré leur union, malgré leur courage.

De plus, la sympathie de Milton pour des caractères semblables au sien est, pour ainsi dire, libérée par la condamnation qu'il leur inflige; il n'a pas peur de peindre l'archange tombé de trop belles couleurs, parce que, même en l'admirant, il le poursuit de son exécration.

Le courage de Satan est véritablement admirable dans sa sortie de l'enfer et son expédition à travers le chaos. Aussi inspire-t-il à tous les siens une affection et une confiance mêlées de terreur qui établissent une belle discipline dans l'armée infernale :

Vers leur chef, ils s'inclinèrent,
Et ne manquèrent pas de dire ses louanges,
Puisque pour le salut de tous il oubliait
Le sien; car les esprits damnés ne perdent pas
Toute vertu; sur terre autrement les méchants
Pourraient tirer orgueil des actes spécieux
Où vit l'ambition sous le vernis du zèle.
Ainsi mirent-ils fin à leurs conseils sinistres
En se réjouissant de leur chef sans pareil —
— Honte aux humains! Car les démons damnés entre eux
Avec constance se soutiennent; seuls, des êtres
Doués de la raison, les hommes se déchirent (1).

---

(1) II, 477.
Tow'rds him they bend —
Nor fail'd they to express how much they praised,
That for the gen'ral safety he despised
His own : for neither do the Spirits damn'd
Lose all their virtue : lest bad men should boast
Their specious deeds on earth, which glory excites,
Or close ambition, varnish'd o'er with zeal.
Thus they their doubtful consultations dark
Ended, rejoicing in their matchless chief —
O shame to men! Devil with Devil damn'd
Firm concord holds, men only disagree
Of creatures rational.

Et les occupations des démons en l'absence de leur chef ne manquent ni de charme ni de dignité. Il est évident que Milton, une fois sur la pente de la sympathie, se laisse entraîner par le charme littéraire du sujet et par son juste instinct poétique.

Il est bien du parti du diable sans le savoir : les sentiments qui inspirent les rebelles, l'obstination, le courage, le refus de désespérer et, d'autre part, la disposition intellectuelle à l'hérésie, toutes les tendances des rebelles enfin éveillent en Milton même l'écho de ses sentiments et de ses luttes passées.

Car les luttes dans le ciel sont essentiellement des guerres civiles; et dans toute la guerre civile anglaise, ce sont Cromwell et les siens, les amis de Milton, qui sont les rebelles aux yeux de l'Europe et à leurs propres yeux. Ce sont eux aussi qui possédèrent à la fin de ces luttes une discipline et une union qui sont celles des anges tombés.

La lutte dans le ciel est une guerre civile, c'est-à-dire une guerre où l'on se jette réciproquement à la face les reproches de trahison et les défis insolents.

Ainsi Abdiel parle à Satan (1) :

Esprit maudit, qui t'es retourné contre Dieu,
Abandonné de la vertu ! Je vois ta chute
Inévitable, entraînant ceux qui t'ont suivi
Dans cette perfidie, esprits contaminés
Par ton crime, et atteints du même châtiment !

Ainsi Michel parle à Satan (2) :

Auteur du mal, avant ta révolte inconnu
Sans nom au ciel, et qui abonde maintenant,
En combats abhorrés de tous et qui surtout
Pèsent de tout leur poids sur toi et sur les tiens,
Comment as-tu détruit la sainte paix du ciel,
Dans la nature même introduit la souffrance
Qui n'avait pas été créée avant le crime
De ta rebellion ?

---

(1) V, 876 :

O alienate from God, O Spirit accursed,
Forsaken of all good ! I see thy fall
Determined, and thy hapless crew involved
In this perfidious fraud, contagion spread
Both of thy crime and punishment.

(2) VI, 262 à 293 :

Author of evil, unknown till thy revolt,
Unnamed in Heav'n, now plenteous, as thou seest
These acts of hateful strife, hateful to all,
Though heaviest by just measure on thyself
And thy adherents, how hast thou disturb'd
Heav'n's blessed peace, and into nature brought
Misery, uncreated till the crime
Of thy rebellion?

Et Satan répond (1) :

N'espère pas par ta menace impérieuse
Me chasser du combat et terminer ainsi
La guerre que tu dis mauvaise et que j'appelle
La guerre glorieuse, et que nous gagnerons —
Ou bien nous changerons le ciel en cet enfer
Que tu as inventé. Mais nous y resterons
Si nous n'y régnons pas.

Des discours et des reproches semblables durent être échangés entre les divers partis des factions anglaises, lorsque les conférences s'achevaient dans la colère.

Or dans cette guerre civile, c'est Satan qui est le grand guerrier, le chef plein de ressources, et, par conséquent, Milton devait fatalement l'assimiler plus ou moins à Cromwell : il ne connaissait de sa propre expérience aucun autre grand chef; et Milton exploitait son expérience jusqu'aux limites ultimes.

Voici Cromwell inspectant avec orgueil ses « Ironsides » (2) :

Dans les files armées
Son œil de chef se meut et puis saisit d'un coup
L'ensemble des guerriers en leur ordre impeccable,
Avec leur gigantesque apparence de dieux;
Il compute leur nombre. Et maintenant son cœur
Se réjouit : jamais, depuis la création,
Ne s'assembla d'armée qui devant celle-ci
N'eût paru comparable à l'infanterie naine
Qui combattit les grues.

Et voici l'enthousiasme qui accueillait Cromwell lorsque les soldats le voyaient paraître devant leurs lignes, et clamaient tous ensemble : « A Cromwell! A Cromwell! » (3).

---

(1) Err not that so shall end
The strife which thou call'st evil, but we style
The strife of glory; which we mean to win,
Or turn this Heav'n itself into the Hell
Thou fablest, here however to dwell free,
If not to reign.

(2) I, 567 : He through the armed files
Darts his experienced eye, and soon traverse
The whole battalion views, their order due,
Their visages and stature as of gods :
Their number last he sums. And now his heart
Distends with pride, and hardening in his strength
Glories : for never since created man
Met such embodied force, as, named with these,
Could merit more than that small infantry
Warr'd on by cranes.

(3) Masson, vol. III, p. 85, 166, etc.

Il dit : pour soutenir ses discours flamboyèrent
Des milliers d'épées jaillissant des ceintures
Des puissants chérubins; leur éclair tout à coup
Illumina l'enfer. Ils hurlaient leur colère
Contre le Tout-Puissant, et leurs armes, frappant
Sur les boucliers résonnants, retentissaient,
Et leur défi monta vers la voûte du ciel (1).

Et Satan, comme Cromwell qui chargeait en personne à la tête de ses cavaliers, est le meilleur soldat de son armée :

Et leurs forces étaient de beaucoup au-dessus
Des prouesses de l'homme, mais ils observaient
Leur maître redouté; car au-dessus de tous,
Unique par sa forme et sa démarche altière,
Il se dressait comme une tour (2).

Il ne serait pas vrai de dire que Cromwell et ses puritains sont les modèles du tableau de Satan et de ses guerriers. Mais la situation entraînait le poète; et naturellement ses sympathies pour l'armée puritaine percent très souvent dans ses descriptions de l'armée infernale.

D'ailleurs, en un sens limité, dans les conceptions générales du poète, il y avait une ressemblance entre les deux causes et les deux chefs.

Cromwell avait négligé les avis de Milton; il avait notamment désiré

To exalt himself in glory above his peers.

Cromwell avait été quelque peu un tyran à la façon de Satan : adoré et craint de son parti, régnant par le consentement des siens, mais jaloux de toute influence autre que la sienne.

Milton était très défavorablement impressionné par ce trait. Il respectait et aimait Cromwell, lui aussi; mais il détestait ses fautes et il a mis de ses fautes en Satan comme de ses qualités.

Une ressemblance plus large existait.

Cromwell, tel qu'il apparaissait à Milton après 1654 (3), avait essayé de

---

(1) I, 663 :

He spake : and, to confirm his words, out flew
Millions of flaming swords, drawn from the thighs
Of mighty Cherubim : the sudden blaze
Far round illumined Hell. Highly they raged
Against the highest, and fierce with grasped arms
Clash'd on their sounding shields the din of war,
Hurling defiance tow'rd the vault of Heaven.

(2) I, 587 : Thus far these beyond
Compare of mortal prowess, yet observed
Their dread commander : he, above the rest
In shape and gesture proudly eminent,
Stood like a tower.

(3) V. ci-dessus, 1re partie, p. 103.

fonder un empire terrestre; il avait repoussé la politique religieuse que lui proposait Milton — et que d'autres voix plus autorisées lui proposaient; il s'était servi de la religion pour des fins de ce monde. Au lieu de l'empire des saints, il avait fondé un royaume temporel. Cromwell, et les puritains, et l'Angleterre avaient suivi leurs passions contre l'intérêt du ciel : comme Satan et ses révoltés.

Or, pour Milton, la raison de la chute du Commonwealth était là. La cause de l'échec de Satan et des siens est la cause de tous les échecs : ils ont suivi la passion au lieu de la raison. La solution du problème historique du *Paradis perdu* est donc déjà dans la chute de Satan et des anges rebelles, qui s'étaient, eux aussi, lancés dans une grande équipée politique.

Il ne faut pas d'ailleurs exagérer ce motif dans la vie politique de Milton, qui resta fidèle à Cromwell, quoique n'étant pas complètement satisfait.

Mais écrivant en liberté, et non pour l'histoire, dans le *Paradis perdu*, il généralisa un principe qu'il avait tiré de l'échec des puritains.

Et ceci encore augmente la sympathie de Milton pour les révoltés; car, après tout et malgré tout, il était du parti de Cromwell, du parti qui avait échoué. Même si sa raison voyait les causes de l'échec, son cœur était avec les victimes.

Sans doute aussi Milton essaie de « tourner les tables », et de faire de Satan, suivant ses idées générales, l'archétype du tyran. Il prédit en sa chute la chute de toutes les tyrannies. Les « fils de Bélial » sont les royalistes, et Satan invoque

Necessity, the tyrant's plea.

Mais au fond, au point de vue artistique, cela n'est pas convaincant; Satan est admiré des siens, et très populaire; Cromwell était un tyran de ce genre pour les Indépendants.

Un autre côté de la vie politique du temps de Milton, le côté parlementaire, est magnifiquement représenté dans le conseil infernal du second livre. Alors que les discours de Dieu et de son Fils sont presque purement didactiques et n'ont guère qu'un intérêt philosophique, les discours des anges tombés sont des chefs-d'œuvre d'argumentation serrée et d'éloquence politique. C'est probablement ici le conseil le plus impressionnant de la littérature, et par la grandeur des personnages et par la magnificence et la force intellectuelle de leurs discours. L'esprit de Milton était naturellement tourné vers la rhétorique oratoire. Plusieurs de ses œuvres en prose sont adressées au Parlement. Son style même, négligé souvent et lorsqu'il le faut, terrible ou sublime, est le grand style des orateurs; sa prose est souvent comparable à celle de Bossuet.

Il est évident que la période dans laquelle il vécut, le faisant témoin des luttes du Long Parlement, des débats violents des Parlements de Cromwell, et de la mâle et simple éloquence du Protecteur, développa ces talents de Milton. Mais le génie du poète l'élève bien au-dessus de tous les orateurs de son époque, et probablement de tous les orateurs politiques, Démosthène excepté, par l'ordonnance et la précision des arguments, et par la splendeur et la force du langage.

Une analyse de ces 500 vers du deuxième livre ne peut donner qu'une faible idée de la force convaincante de cette éloquence. Chaque orateur donne des arguments si justes qu'on s'attend à le voir emporter l'opinion du conseil, mais chaque orateur successif est égal à ses prédécesseurs.

Le conseil s'ouvre par un discours du trône :

High on a throne of royal state, which far
Outshone the wealth of Ormus and of Ind,

Satan parle comme jadis peut-être Charles, et, comme lui, pour affirmer sa supériorité.

Puis, Moloch propose la guerre. Une arme nouvelle est trouvée dans les feux de l'enfer qui peut-être épouvanteront les anges fidèles et assiégeront Dieu sur son trône. En tout cas, si on échoue, on n'a rien à craindre, et voici le dilemme :

Que peut-il y avoir de pire
Que d'habiter ici ?... Un châtiment plus dur
Nous anéantirait et nous cesserions d'être.
Que craindre donc? Que nous importe d'exciter
Son courroux le plus fort? A son plus haut degré
Sa rage nous consume, et si elle réduit
A néant notre essence, cela vaudra mieux
Que d'exister éternellement dans la peine;
Ou bien, si notre essence est divine vraiment
Et ne peut être anéantie, il n'est plus rien
Qui nous puisse toucher (1).

Ensuite, Bélial, après l'hommage traditionnel à l'orateur précédent, propose cependant la paix; lui redoute la destruction totale :

Qui voudrait perdre,
Même s'il souffre, cette essence intelligente,
Et ces pensers qui parcourent l'éternité,
Et préfère périr, englouti et perdu
Dans l'immense chaos de la nuit incréée
Privé de mouvement et de sens? Et qui sait
Si c'était désirable, si notre ennemi

(1) II, 85 à 100 :

— What can be worse
Than to dwell here ? —
— More destroyed than thus
We should be quite abolish'd, and expire.
What fear we then ? what doubt we to incense
His utmost ire? which to the height enraged
Will either quite consume us, and reduce
To nothing this essential, happier far
Than mis'rable to have eternal being.
Or if our substance be indeed divine,
And cannot cease to be, we are at worst
On this side nothing.

Peut l'accomplir ou le voudrait? Il est douteux
Qu'il le puisse, il est sûr qu'il ne le voudra pas (1).

Et il trouve un argument psychologique tout moderne pour conseiller le repos : l'habitude finira par enlever toute terreur et même toute souffrance à l'enfer (3) :

Ces feux dévorants
Se calmeront, si son souffle ne les excite,
Notre essence plus pure alors dominera
Leurs nuisibles vapeurs, ou s'y habituera,
Ou bien se changera, s'adaptant à l'endroit
Dans sa nature et dans ses modes, deviendra
Familière aux feux et ne souffrira plus.
L'horreur s'adoucira, l'ombre s'éclairera (2).

Ensuite, Mammon, le Dieu avide, appuie le discours de Bélial et propose la colonisation de l'enfer, dont on pourra tirer beaucoup :

Ce sol désert
N'est pas sans ses trésors cachés, perles et or
Et nous avons assez d'adresse et d'art pour faire
Des merveilles encor que le ciel enviera (3).

L'assemblée incline décidément vers le parti de la paix. Mais ce n'est pas là l'intention de Satan. En « leader » avisé, il n'intervient pas lui-même dans

---

(1) II, 143-155 :

Who would lose,
Though full of pain, this intellectual being,
Those thoughts that wander through eternity,
To perish rather, swallow'd up and lost
In the wide womb of uncreated night,
Devoid of sense and motion? And who knows,
Let this be good, whether our angry Foe
Can give it, or will ever? How he can
Is doubtful; that he never will is sure.

(2) II, 214-220 :

These raging fires
Will slacken, if his breath stir not their flames.
Our purer essence then will overcome
Their noxious vapour, or inured not feel,
Or changed at length, and to the place conform'd
In temper and in nature, will receive
Familiar the fierce heat, and void of pain;
This horror will grow mild, this darkness light.

Milton a prévu cette faiblesse possible de l'enfer; dans le livre II (585 à 603), il explique que les damnés sont, à certaines périodes, transportés dans des déserts de glace, afin que le contraste leur fasse sentir davantage les tourments alternés du feu et du froid. Bélial ne rend pas justice à l'intelligence de son ennemi.

(3) II, 270-273.

This desert soil
Wants not her hidden lustre, gems and gold
Nor want we skill or art, from whence to raise
Magnificence; and what can Heav'n show more?

le débat, réservant son influence pour la fin, ne voulant ni la risquer en vain, ni la montrer trop évidemment. Beelzebub parle donc, à l'instigation de son chef, et propose un compromis. Qu'on n'attaque pas Dieu directement, puisque l'entreprise semble dangereuse, mais qu'on essaie de ruiner sa nouvelle création.

L'assemblée est favorable à cet avis. Alors Beelzebub, lieutenant bien stylé, et qui sait que Satan veut se réserver la gloire de l'entreprise, en fait ressortir les dangers; la terreur plane sur l'assemblée; Satan saisit le moment, et se propose pour le risque et pour l'honneur. Et dès qu'il a parlé, de peur que quelque habile politique, sûr maintenant d'être refusé, ne se propose aussi, pour avoir la gloire du beau geste, Satan lève précipitamment la séance et va faire se débander l'armée (1).

On retrouve ici, transportées sur le plan sublime de l'épopée, les manœuvres parlementaires, les façons de dominer une assemblée, dont Milton avait été témoin : Cromwell, qui avait presque toujours la majorité de ses assemblées contre lui, était maître en ce genre de diplomatie. De lui aussi, comme de Satan, on eût pu croire qu'il se donnait bien du mal pour rien — pour s'assurer une apparence de légalité — alors qu'en réalité la terreur dominait l'assemblée, et eût suffi à lui faire tout voter en dépit de ses opinions.

But they
Dreaded not more the enterprise than his voice
Forbidding; and at once with him they rose (2).

3. La vie privée dans le « Paradis perdu ». L'état normal et la chute.

Faisant pendant à la vie politique du *Paradis perdu*, qui est représentée par l'histoire de la chute des anges, la vie familiale est le second grand thème de Milton.

Les événements qu'on peut appeler domestiques — si on ne tient pas compte ici de leur importance philosophique et religieuse, — les conversations et les occupations d'Adam et Ève, et le drame humain qui se déroule autour de la chute de l'homme, tiennent dans le poème une place aussi importante que les événements épiques et politiques de la rébellion de Satan.

On trouve ainsi dans l'épopée une sorte de transposition de la vie de Milton, car sa vie privée avait été pour lui aussi importante et aussi douloureuse que sa vie politique.

Les leçons de ces deux tableaux parallèles sont celles des deux parties de sa vie. La cruelle expérience de son premier mariage lui avait appris les dangers de la sentimentalité amoureuse et de la sensualité. C'est là la leçon de la chute d'Adam et Ève.

---

(1) II, 460 à 520.
(2) Ils craignaient moins cette aventure que sa voix qui la leur défendait; tous alors se levèrent avec lui.

Sa vie politique lui avait appris à élargir sa conception de la chute de façon à y faire entrer toutes les passions qui aveuglent la raison humaine. C'est cette conception plus large de la chute qui est représentée dans l'histoire de la révolte des anges.

Les deux idées sont également importantes dans le *Paradis perdu*. Les deux parties se balancent harmonieusement dans tout l'ouvrage, parce qu'elles sont également importantes dans la vie même de Milton.

Les descriptions de la vie familiale et humaine sont distribuées en trois groupes. Les chants IV, V, VIII dépeignent l'état normal de l'homme; le chant IX, l'état de chute; dans les chants X et XI, on trouve l'histoire de la régénération de l'homme.

De plus, dans la vie de Satan même, les affections familiales ne sont pas absentes; car Satan a une famille digne de lui. La rencontre du livre X, lorsque Satan a triomphé de l'homme et que ses enfants ont réussi à bâtir leur pont majestueux, est touchante à sa façon. Milton semble oublier les horreurs dont il a chargé cette famille au livre II. Satan admire l'œuvre des siens. Péché, sa fille, « belle et enchanteresse », lui en fait hommage (1).

Et sur la rive du Chaos, auprès du pied
De ce pont merveilleux et nouveau, il trouva
Ses enfants bien-aimés venant à sa rencontre.
Leur joie fut grande en se voyant, et au spectacle
Du pont stupéfiant Satan se réjouit
Davantage, admirant. Alors Péché, sa fille,
Belle et enchanteresse, ainsi s'adresse à lui :
« O père, ce sont là tes exploits magnifiques,
Tes trophées, regardés par toi en étranger,
Car tu es leur auteur et premier architecte :
Aussitôt que mon cœur devina ton succès,
Car mon cœur bat encore en harmonie secrète
Avec le tien, mêlés l'un à l'autre en leur joie...
Les bornes de l'enfer ne purent nous contraindre,

(1) X, 347 à 380 :

And at the brink of Chaos, near the foot
Of this new wondrous pontifice, unhoped
Met who to meet him came, his offspring dear.
Great joy was at their meeting, and at sight
Of that stupendous bridge his joy increased.
Long he admiring stood, till Sin, his fair
Enchanting daughter, thus the silence broke :
O Parent, these are thy magnific deeds,
Thy trophies, which thou view'st as not thine own!
Thou art their author and prime architect :
For I no sooner in my heart divined,
My heart, which by a secret harmony
Still moves with thine, join'd in connexion sweet,
That thou on Earth hadst prosper'd —
Hell could no longer hold us in her bounds,

Le gouffre enténébré et sans chemins non plus
Ne put nous empêcher de suivre la lumière... »

Et le Prince du Mal, joyeux, leur répondit :
« Tu as bien mérité de moi, fille superbe,
Et toi aussi, mon fils, et de l'Empire entier
Des Enfers... »

C'est certes une curieuse sympathie qui permet à Milton de décrire ces relations infernales.

Mais les descriptions du Paradis sont aussi saines que magnifiques dans leur représentation de l'état normal des affections humaines.

Les deux idées dominantes ont été étudiées avec la philosophie de Milton : la supériorité de l'homme en tant que représentant de l'Intelligence, et la sainteté de l'amour conjugal, sanctionné par la voix de Dieu.

On trouve ici à tout moment ces traits délicats de pudeur, de sentiment intime, de bonne affection humaine que l'on semble oublier quand l'on reproche à Milton sa dureté et son manque de sympathie. Nul poète, pas même Shakespeare, n'a eu plus de chaude sympathie pour les sentiments ordinaires, simples et normaux. Les situations tragiques et l'exaltation des passions ne lui sont pas nécessaires; les reproches qu'on lui fait viennent de ce qu'il n'a pas peint, comme Shakespeare, les passions violentes, tendres ou furieuses de l'amour; mais après tout, ces passions exaltées sont rares et à peu près inconnues au commun des hommes. Au contraire, ce sont les sentiments du commun des hommes qu'on trouve dans Milton :

Relations dear, and all the charities
Of father, son, and brother (1).

Voici Adam et Ève à leur repas (2) :

Et, se tenant les mains, passait le plus beau couple
Que l'étreinte d'amour ait réuni depuis;
. . . .
Ils s'assirent; ayant accompli leur travail
Paisiblement, dans leurs jardins, suffisamment

Nor this unvoyageable gulf obscure
Detain from following thy illustrious track —.

Whom thus the Prince of Darkness answered glad :
Fair daughter, and thou son and grandchild both —
(Ye) Amply have merited of me, of all
The infernal Empire.

(1) IV, 756.
(2) IV, 320 :

So hand in hand they pass'd, the loveliest pair
That ever since in love's embraces met;
Adam the goodliest man of men since born,
His sons : the fairest of her daughters Eve.
They sat them down; and after no more toil
Of their sweet gard'ning labour than sufficed

Pour rendre le zéphir agréable et leur aise
Plus heureux, et plus doux le plaisir d'apaiser
Et leur soif et leur faim, à leurs fruits ils se mirent.

. . . .

Ni douce attention, ni sourire d'amour
Ne manquaient, ni caresses jeunes qui conviennent
A deux amants que joint l'heureux nœud nuptial,
Et seuls comme ceux-ci.

Voici la vanité et la coquetterie d'Ève qui ne sont pas des péchés, mais des charmes aux yeux de Milton et de Dieu même :

Ève se regarde au miroir d'un ruisseau (1).

Et j'y revins, charmée,
Et l'image revint, me montrant en retour
Affection et sympathie; et j'eus gardé
Les yeux fixés sur cette image pour toujours
Me consumant en vains désirs, mais une voix
M'avertit : c'est toi-même, ô belle créature,
Que tu vois là...
Puis je te vis! noble vraiment, majestueux,
Sous un platane, beau, pensai-je, mais moins beau,
Et de grâce attrayante et d'aimable douceur,
Que cette image du ruisseau; je reculai,
Tu me suivis, en m'appelant : « Ève splendide,
Reviens !... »

C'est sur la joie de ces sentiments simples et normaux que s'élève la religion de Milton : un sentiment profond et simple aussi, mais aussi essentiel à l'âme humaine que ces affections pures et fondamentales qui sont sa base.

To recommend cool Zephyr, and made ease
More easy, wholesome thirst and appetite
More grateful, to their supper-fruits they fell, —
Nor gentle purpose, nor endearing smiles
Wanted, nor youthful dalliance as beseems
Fair couple link'd in happy nuptial league,
Alone as they.

(1) IV, 463 à 480 :

But pleased I soon return'd ;
Pleased it return'd as soon with answ'ring looks
Of sympathy and love : there I had fix'd
Mine eyes till now, and pined with vain desire,
Had not a voice thus warn'd me : What thou seest,
What there thou seest, fair Creature, is thyself —.

Till I espy'd thee, fair indeed, and tall,
Under a platan ; yet, methought, less fair,
Less winning soft, less amiably mild,
Than that smooth watry image : back I turn'd,
Thou following cry'dst aloud : Return fair Eve.

Et c'est ce sentiment d'adoration que Milton ne veut pas laisser profaner par le rituel et le dogme. Il le sent couler en lui-même; il veut le garder libre et pur. Le sentiment religieux de Milton est le sentiment élémentaire sur lequel toutes les religions ont bâti; mais Milton le retrouve le plus clairement lorsqu'il est débarrassé de toutes religions. Ce sentiment n'est pour lui que la consécration et l'exaltation des autres sentiments humains. C'est l'unité de l'homme et du Créateur : la nature humaine est divine aussi, et la prière est le prélude de l'amour, aussi sacré qu'elle.

Tous deux debout alors sous le ciel adorèrent
Ce Dieu qui fit le ciel, l'air, la terre et les globes
Qu'ils contemplaient; la lune, astre resplendissant,
Et les étoiles : « Tu as fait la nuit aussi,
Créateur tout-puissant, et tu as fait le jour,
Qu'occupés au travail que tu nous a fixé,
Nous passâmes heureux de l'aide mutuelle,
De notre affection, comble à tout le bonheur
Que tu nous a donné... »
Et se prenant la main
Dans leur retraite intime ensemble ils pénétrèrent (1).

Lorsque Ève est troublée par les inspirations mauvaises de Satan et qu'Adam l'a consolée, le poète ajoute avec amour :

So cheered he his fair spouse, and she was cheered.

Ce même sentiment élémentaire, le besoin d'aide qu'a l'homme dans ses inquiétudes, le tourne vers Dieu; et la poésie est alors aussi naturelle que la religion.

Avec une simple éloquence, Adam exprime à Dieu ses besoins naturels d'amour et de société humaine. Et pour un moment — le seul peut-être dans le *Paradis perdu* — Dieu s'humanise. Son ironie se fait affectueuse; il semble lui aussi demander à l'homme sa sympathie.

Adam dit :

Ne trouve nulle offense en mes mots, Tout-Puissant,
Et sois propice, ô Créateur, à ma demande!
N'as-tu pas fait de moi ton seul représentant

(1) IV, 720-740 :

Both stood,
Both turn'd, and under open sky adored
The God that made both sky, air, earth, and heav'n,
Which they beheld, the moon's resplendent globe,
And starry pole : Thou also mad'st the night,
Maker omnipotent, and thou the day,
Which we in our appointed work employ'd
Have finish'd, happy in our mutual help
And mutual love, the crown of all our bliss
Ordain'd by thee —
— Into their inmost bower
Handed they went.

Et au-dessous de moi placé tes créatures?
Et quel commerce alors m'est possible avec elles,
Quelle harmonie et quel véritable plaisir?...
... Et bienveillant, le Tout-Puissant me répondit :
« Un bonheur délicat et subtil, il me semble,
Adam, est désiré de ton cœur, en ton choix
De tes associés; tu ne veux accepter
Le bonheur, même alors que tu es heureux, seul.
Mais que penses-tu donc de moi, de mon état?
Et ne me crois-tu pas suffisamment pourvu
De félicité, moi qui cependant suis seul
De toute éternité? Je n'ai pas de second
Ni de semblable, et je ne puis avoir d'égal.
Avec qui puis-je donc converser, si ce n'est
Avec les créatures que je fis? Combien
Elles me sont inférieures! Bien plus loin
De moi que tous les autres ne sont loin de toi. »
Il se tut; humblement, je dis : « Pour pénétrer
L'éternité de tes desseins inaccessibles,
Mon humaine pensée est faible, ô Souverain !
Mais toi tu es parfait toi-même et dans ton être
Nul défaut ne se trouve, ainsi que dans le mien (1). »

---

(1) VIII, 379 :

Let not my words offend thee, Heav'nly Pow'r!
My Maker, be propitious while I speak!
Hast thou not made me here thy substitute,
And these inferior far beneath me set?
Among unequals what society
Can sort? what harmony or true delight?

Whereto th' Almighty answer'd not displeased :
A nice and subtle happiness I see
Thou to thyself proposest in the choice
Of thy associates, Adam, and wilt taste
No pleasure, though in pleasure, solitary.
What think'st thou then of me, and this my state?
Seem I to thee sufficiently possess'd
Of happiness, or not, who am alone
From all eternity? for none I know
Second to me, or like, equal much less.
How have I then with whom to hold converse
Save with the creatures which I made? and those
To me inferior! infinite descents
Beneath what other creatures are to thee.
He ceased; I lowly answer'd : To attain
The height and depth of thy eternal ways,
All human thoughts come short. Supreme of things
Thou in thyself art perfect, and in thee
Is no deficience found. Not so is Man.

En contraste avec les scènes calmes et harmonieuses de la vie normale se présentent les tableaux de la chute et de la dégradation.

Ève, en raison de sa plus faible intelligence, est tentée la première. Satan, adroitement, fait appel aux désirs de la femme, avant de lui proposer la tentation. Il remplit ici pleinement son rôle miltonien de représentant de la passion. Il s'adresse d'abord à la vanité :

Tous les êtres vivants te contemplent et tous
T'appartiennent de droit, adorant ta beauté
Que sans ravissement nul ne voit... Tu devrais
Parmi les dieux être déesse et adorée
Et servie tous les jours par d'innombrables anges (1).

Et Ève est flattée, et sa curiosité demande raison du miracle apparent, et sa vanité demande d'autres louanges encore :

Redouble ce miracle encor, et me raconte
Comment, muet, tu vins à parler, et comment
Tu pris tant d'amitié pour moi, seul parmi tous
Les autres animaux (2).

Et Satan satisfait les deux passions, curiosité et coquetterie, commençant :

Empress of this fair world, resplendent Eve,

Impératrice de ce monde, Ève splendide,

et terminant sur le même ton, ce qui amène Ève à coqueter avec le serpent, et à faire le premier pas vers la tentation :

O serpent, tu me loues tellement que je doute
De la vertu d'intelligence de ce fruit
Que tu goûtas; mais où est l'arbre? Loin d'ici? (3)

Lorsqu'enfin le fruit miraculeux se révèle comme étant le fruit défendu, Ève est toute prédisposée à écouter son nouvel ami, le serpent merveilleux et flatteur. Seule sa raison résiste, et Satan, dans son dernier discours, en triomphe aisément.

Milton connaissait par expérience la rhétorique convaincante de la passion

---

(1) IX, 540 et suiv. :
Thee all things living gaze on, all things thine
By gift, and thy celestial beauty adore
With ravishment beheld!
Who should'st be seen
A Goddess among Gods, adored and served
By Angels numberless, thy daily train.

(2) Redouble then this miracle, and say,
How cam'st thou speakable of mute; and how
To me so friendly grown above the rest
Of brutal kind.

(3) Serpent, thy overpraising leaves in doubt
The virtue of that fruit, in thee first proved.
But say, where grows the tree? from hence how far?

lorsqu'elle trompe l'intelligence de l'homme, et ce discours de Satan est un chef-d'œuvre de dialectique excellente au service d'un désir mauvais. Ève est trompée, parce qu'elle veut être trompée. La sophistique du serpent flatte tour à tour sa vanité, son ambition, et la défiance contre Dieu qu'il a réussi à éveiller.

La gourmandise s'ajoute aux autres passions. Ève se répète les arguments du serpent, et, convaincue, cède. Et aussitôt d'autres passions s'élèvent en elle : le désir de devenir supérieure à Adam, désir combattu et dominé par la jalousie, qui lui fait décider d'entraîner Adam dans sa chute.

Ève réfléchit sur les conséquences possibles (1) :

« Mais comment me montrer à Adam ? Lui ferai-je
Connaître ma grandeur nouvelle en lui donnant
Une félicité comme la mienne, ou bien
Garderai-je pour moi l'avantage plutôt,
Seule en science ? afin d'ajouter ce qui manque
Au sexe féminin, m'assurant son amour,
Devenant son égale et, peut-être, qui sait ?
— Ce qui ne serait pas à dédaigner — parfois
Sa supérieure ? Une inférieure n'est pas libre
Ceci serait heureux ; mais si Dieu m'avait vue
Et que la mort survînt ? — Alors je cesserais.
Et Adam, épousant une autre Ève peut-être,
Avec elle vivrait heureux — je serais morte —
O pensée pire que la mort !... »

Ainsi, pour Ève, la passion a trompé la raison ; mais, pour Adam, la passion, son amour pour Ève, triomphe de la raison (2).

« Quoi qu'il arrive, à toi s'unit ma destinée,
Et je veux partager ton sort ; et si la mort
A toi me réunit, la mort sera ma vie.

(1) IX, 816 : But to Adam, in what sort
Shall I appear? Shall I to him make known
As yet my change, and give him to partake
Full happiness with me, or rather not,
But keep the odds of knowledge in my pow'r
Without copartner? so to add what wants
In female sex, the more to draw his love,
And render me more equal, and perhaps,
A thing not undesirable, sometime
Superior; for inferior, who is free?
This may be well: but what if God have seen,
And death ensue? Then I shall be no more;
And Adam, wedded to another Eve,
Shall live with her enjoying; I extinct.
A death to think!

(2) IX, 952 : However, I with thee have fix'd my lot,
Certain to undergo like doom. If death
Consort with thee, death is to me as life :

Car je sens en mon cœur même, profondément,
Le besoin de mon être allant vers la partie
De lui-même qui est en toi, car tu es mienne ;
Nous ne pouvons nous séparer ; nous sommes un ;
Une chair seulement ; te perdre, c'est me perdre. »

. . . .

Lors elle l'embrassa tout en pleurant de joie
Et de tendresse, étant touchée de son amour
Noble, qui préférait, en toute liberté,
Encourir le courroux de Dieu, ou la mort même,
Pour elle. Et comme prix de son amour mauvais,
Qui méritait ce prix, alors, Ève de l'arbre
Lui donna le beau fruit attrayant et fatal
De généreuse main ; et il n'hésita pas,
Malgré la voix de sa raison, sans s'y tromper,
Mais pris par la folie du charme féminin.

Puis, pour lui comme pour Ève, les passions sortent des passions et s'accumulent : la luxure d'abord, la première manifestation de la chute, puis la haine et la discorde, et le tout aggravé par la honte et la terreur du jugement à venir dès que l'illusion du moment abandonne Adam (1) :

« O, que ne puis-je
Vivre sauvage et solitaire en des fourrés
Obscurs, aux bois épais qui sont impénétrables
A l'étoile, au soleil, leur ombre s'étendant,
Noire comme la nuit. O couvrez-moi, ô pins !
O cèdres, vous ! de vos feuillages innombrables
Cachez-moi, et que nul ne puisse plus me voir ! »

So forcible within my heart I feel
The bond of nature draw me to my own,
My own in thee! for what thou art is mine :
Our state cannot be severed ; we are one,
One flesh. To lose thee were to lose myself.

So saying, she embraced him, and for joy
Tenderly wept, much won that he his love
Had so ennobled, as of choice to incur
Divine displeasure for her sake, or death.
In recompense, for such compliance bad
Such recompense best merits, from the bough
She gave him of that fair, enticing fruit
With liberal hand; he scrupled not to eat
Against his better knowledge, not deceived,
But fondly overcome with female charm.

(1) IX, 1084 :
O might I here
In solitude live savage, in some glade
Obscured, where highest woods impenetrable
To star or sun-light, spread their umbrage broad,
And brown as ev'ning! Cover me, ye Pines ;
Ye Cedars, with innumerable boughs,
Hide me —

Puis il adresse à Ève les premiers reproches et Ève répond :

En accusation mutuelle ils passèrent
Les heures vaines; aucun d'eux ne se blâmant,
A leur triste querelle il n'était pas de fin (1).

Ainsi l'homme s'enfonce dans la dégradation, son intelligence ne lui servant plus qu'à se torturer dans le long monologue désespéré d'Adam au livre X, jusqu'à ce qu'enfin, graduellement, la raison revienne et conseille le repentir, la soumission et la prière.

Au moment décisif du drame humain, l'expérience personnelle de Milton vient à son aide et lui inspire une scène admirable. C'est bien la raison d'Adam qui, à travers les propositions affolées d'Ève et les sophismes de son propre désespoir, retrouve le véritable chemin. Mais c'est pourtant l'affection humble d'Ève qui ouvre la nouvelle voie et Milton abandonne heureusement sa théorie de la domination de la raison sur le sentiment, ou plutôt nous montre la raison guidée cette fois par le sentiment. Une scène magnifique remplace ce qui aurait pu être une narration de pédant, parce que Milton avait vécu et souffert lui-même, et parce qu'il se souvenait de l'appel fait à ses sentiments par sa femme repentante. Ainsi triomphe l'humanité fondamentale de Milton, comme elle avait triomphé dans sa propre vie (2) :

« Ne m'abandonne pas, Adam ! Le ciel le sait
Quel amour véritable en mon cœur, quel respect
J'ai pour toi, moi qui t'ai ruiné sans comprendre,
Et malheureusement trompé. Je te supplie,
J'embrasse tes genoux. O ne me prive pas
De ce qui fait ma vie : ta douceur et ton aide,
Et tes conseils en ce malheur le plus profond,
Ma seule force et mon soutien. Privée de toi,
Où m'en irai-je? et où pourrais-je subsister?
Pendant que nous vivons, peut-être une heure encore,
Que la paix soit entre nous deux... »

---

(1) IX, 1187 :

Thus they in mutual accusation spent
The fruitless hours, but neither self-condemning :
And of their vain contest appear'd no end.

(2) X, 914, etc. :

Forsake me not thus, Adam! Witness, Heav'n,
What love sincere, and rev'rence in my heart
I bear thee, and unweeting have offended,
Unhappily deceived! Thy suppliant
I beg, and clasp thy knees. Bereave me not,
Whereon I live, thy gentle looks, thy aid,
Thy counsel in this uttermost distress,
My only strength and stay. Forlorn of thee,
Whither shall I betake me? where subsist?
While yet we live, scarce one short hour perhaps,
Between us two let there be peace; both joining,

Elle se tut, pleurante, et son humble posture,
Qu'elle gardait jusqu'au pardon de cette faute
Avouée, déplorée, en Adam fit venir
La pitié. Et son cœur bientôt s'ouvrit à elle,
Jusqu'à ce jour sa vie et son bonheur entier,
Maintenant à ses pieds soumise en sa détresse,
Si belle, et demandant à être pardonnée,
Conseillée et aidée par le maître offensé;
Et sa colère le quitta, et désarmé
Avec des mots de paix, il la fit se lever.

De sorte qu'au fond, c'est l'influence sur Adam de son amour pour Ève qui devient l'instrument de sa régénération, comme elle avait été la cause de sa chute.

Ainsi Milton revendique une fois de plus la nécessité du sentiment, nécessaire et bienfaisant aux hommes lorsqu'il leur montre les voies de la raison.

Ainsi l'homme est régénéré, non pas seulement par le triomphe en lui de la raison, mais par l'alliance harmonieuse de la raison et du sentiment; et c'est cette harmonie intérieure reconquise qui va lui permettre d'affronter victorieusement la destinée, reconnaissant à la fois la justice et la providence de Dieu.

Ainsi Adam et Ève, forts de leur amour, quittent le Paradis perdu (1).

Ils virent, se tournant, l'orient tout entier
Du Paradis, jusqu'à ce jour demeure heureuse,
Illuminé des flammes de l'épée; la porte
Pleine d'armes de feu et de faces terribles,
D'inévitables pleurs furent vite essuyés :

As join'd in injuries, one enmity
Against a foe by doom express assign'd us,
That cruel Serpent. On me exercise not
Thy hatred for this misery befall'n,
On me already lost, me than thyself
More miserable. Both have sinn'd; but thou
Against God only; I against God and thee.
She ended weeping; and her lowly plight,
Immoveable till peace obtain'd from fault
Acknowledged and deplored, in Adam wrought
Commiseration. Soon his heart relented
Tow'rds her, his life so late and sole delight,
Now at his feet submissive in distress,
Creature so fair his reconcilement seeking,
His counsel, whom she had displeased, his aid;
As one disarm'd, his anger all he lost,
And thus with peaceful words upraised her soon.

(1) XII, 642 :

They looking back, all the eastern side beheld
Of Paradise (so late their happy seat)
Waved over by that flaming brand, the gate
With dreadful faces throng'd and fiery arms :
Some natural tears they dropt, but wiped them soon :

Le monde entier était devant eux pour choisir
Le lieu de leur repos; Dieu même était leur guide;
Les mains unies, de leurs pas lents et incertains,
A travers l'Éden, seuls, ils prirent leur chemin (1).

3. Dieu dans le Paradis perdu. L'ironie divine.

Comparée à la vie intense et entreprenante du parti de l'enfer, à la vie pathétique et profonde du premier couple humain, la vie du parti du ciel ne compte pas.

Les anges fidèles n'existent que dans la mesure où le poète a besoin d'eux comme adversaires des rebelles ou comme instituteurs d'Adam. Les anges ont aussi une discipline, des jeux et des exercices, mais ce ne sont là que de pâles copies de l'activité des armées de Satan.

Dieu n'intervient pour ainsi dire pas en tant qu'acteur dans le poème. Si l'on peut dire de Satan qu'il représente la passion, il faut dire de Dieu, et en grande mesure du Fils, qu'ils sont la Raison, et la Raison raisonnante. Ils sont indispensables au poème principalement parce que la philosophie qui est l'armature intellectuelle du *Paradis perdu* est dans les discours qu'ils échangent : c'est de ce point de vue qu'on peut trouver des considérations en leur faveur (2), et que leurs raisonnements nous sont précieux.

Ils forment aussi le contrepoids indispensable au parti satanique, contrepoids sans lequel le *Paradis perdu* ne serait pas une épopée chrétienne et, par conséquent, n'eût pas été possible à l'esprit profondément religieux de Milton : le blasphème implicite de sa présentation des démons eût éclaté à ses propres yeux.

D'autre part, le magnifique langage du poète et la profondeur de ses sentiments religieux revêtent de temps en temps d'un manteau de splendeur ces personnages nécessaires mais factices.

Mais, en somme, Milton n'a pas pu peindre Dieu et n'a pas peut-être essayé de le faire : il s'est probablement rendu compte de son incapacité. Il s'est contenté de faire de Dieu le contenant de ses propres idées abstraites.

Cependant, Milton a touché à un sentiment susceptible d'un riche développement, à la fois poétique et philosophique, dans sa présentation de la Divinité.

Si les plans divins sont faits de toute éternité, si Dieu a prévu toutes les manifestations des volontés libres et y a pourvu, le seul sentiment qui puisse émouvoir Dieu devant tous les efforts dirigés contre lui et même les efforts destinés à le connaître est l'ironie : l'ironie d'une destinée intelligente qui contemplerait les vaines luttes des créatures soumises à la loi inéluctable.

---

(1) The world was all before them, where to choose
Their place of rest, and Providence their guide.
They hand in hand, with wand'ring steps and slow
Through Eden took their solitary way.

(2) V. ci-dessus, 2e partie, p. 132-133.

Mais pour traiter dignement ce sujet, il eût fallu peut-être un poète païen — même Gœthe n'a attribué quelque peu de cette ironie qu'à Méphistophélès — et un poète qui ne crût pas comme Milton à la liberté essentielle des êtres. Il manquait de plus à Milton l'agilité intellectuelle et peut-être le tact parfait et l'amertume profonde nécessaires à ce tableau.

Aussi les traits de Milton sont lourds et dénués de poésie ou de profondeur. Il a vu les possibilités de ce thème, mais il lui était impossible de les exploiter. Il lui reste cependant le mérite de l'essai et celui d'avoir perçu cette situation.

Dieu contemple la révolte des anges à ses débuts et dit au Fils (1) :

« Il convient maintenant d'être bien assurés
De notre omnipotence, et de savoir les armes
Qui serviront à soutenir nos prétentions
A la Divinité, à l'empire; un si grand
Ennemi s'est levé qui prétend établir
Son trône, au nôtre égal, dans le Nord infini;
Et qui, de plus, a bien l'intention d'essayer
Par la guerre quels sont nos droits, ou notre force.
Avisons; assemblons donc contre ces dangers
Rapidement ce qui nous reste de guerriers,
Afin de nous garder, de peur que nous perdions
Notre haut lieu, ce sanctuaire au haut du mont ».
D'un visage serein et calme, alors le Fils,
Éclairé de lueur ineffable et divine,
Lui répondit : « Père puissant, les ennemis
Sont les sujets de ta juste dérision ;
Tu peux te rire de leurs plans tumultueux... »

Cette même ironie accompagne les efforts infructueux de l'homme vers la science.

---

(1) V, 721 :

Nearly it now concerns us to be sure
Of our omnipotence, and with what arms
We mean to hold what anciently we claim
Of Deity or empire; such a foe
Is rising, who intends to erect his throne
Equal to ours, throughout the spacious north;
Nor so content, hath in his thought to try
In battle what our pow'r is, or our right.
Let us advise, and to this hazard draw
With speed what force is left, and all employ
In our defence, lest unawares we lose
This our high place, our sanctuary, our hill.
To whom the Son, with calm aspect and clear,
Lightning divine, ineffable, serene,
Made answer : Mighty Father, thou thy foes
Justly hast in derision, and secure
Laugh'st at their vain designs and tumults vain.

S'il leur plaît d'essayer
Leurs conjectures, sa construction des cieux
A leurs disputes est livrée peut-être afin
De l'amuser par leurs idées extravagantes
Dans l'avenir quand ils mesureraient les cieux
Et calculeraient les étoiles... (1).

Et le rire du ciel descend sur la confusion des hommes de Babel (2) :

Mais Dieu qui vient souvent pour visiter les hommes,
Inconnu, et parcourt leurs habitations
Observant leurs façons de faire, les contemple
Et vient voir leur cité, avant que cette tour
Ne porte ombrage aux tours du ciel. Pour se moquer
D'eux il met un esprit pervers entre leurs lèvres
Et leur fait oublier les syllabes natales
Et produire des bruits inconnus jusqu'alors.
Un rire formidable s'empara des anges
Qui regardaient d'en haut le tumulte étonnant
Et l'entendaient, et la tour fut abandonnée,
Ridicule, et nommée du nom « Confusion ».

En deux occasions cependant cette ironie divine est plus sympathique, parce qu'elle s'allie à une compassion qui va bien à la Divinité. Nous avons déjà signalé la première, lorsqu'Adam demande à ne pas être laissé à sa solitude et que Dieu lui répond (3) :

---

(1) VIII, 75 :

Or if they list to try
Conjecture, he his fabric of the Heav'ns
Hath left to their disputes, perhaps to move
His laughter at their quaint opinions wide
Hereafter, when they come to model Heav'n
And calculate the stars, how they will wield
The mighty frame, how build, unbuild, contrive
To save appearances, how gird the sphere
With centric and eccentric scribbled o'er,
Cycle and epicycle, orb in orb.

(2) XII, 48 :

But God, who oft descends to visit men
Unseen, and through their habitations walks
To mark their doings, them beholding soon,
Comes down to see their city, ere the tow'r
Obstruct Heav'n-tow'rs, and in derision sets
Upon their tongues a various spirit to rase
Quite out their native language, and instead
To sow a jangling noise of words unknown.
— — Great laughter was in Heav'n;
And looking down, to see the hubbub strange,
And hear the din; thus was the building left
Ridiculous, and the work Confusion named.

(3) VIII, 399. V. ci-dessus, p. 325.

A nice and subtle happiness I see
Thou to thyself proposest.

Et enfin, Dieu se permet une dernière observation, très justifiée en somme, avant d'accepter, comme il est raisonnable, le repentir d'Adam et d'Ève : il s'adresse à ses anges fidèles (1) :

Enfants, il est vraiment pareil à l'un de nous,
Depuis qu'il a goûté de ce fruit défendu
Et connaît le bien et le mal.

De sorte que même dans le Dieu de Milton on trouve en fin de compte des traces de « l'humanité » du poète. De même qu'Adam pardonne à Ève repentante, de même que Milton avait pardonné à sa femme, de même Dieu pardonne à l'homme soumis, et la raison divine se réconcilie avec quelque ironie, mêlée de compassion, au sentiment humain.

(1) XI, 84 :

O Sons ! like one of us Man is become,
To know both good and evil, since his taste
Of that defended fruit !

CHAPITRE III

LE PARADIS RECONQUIS

Le *Paradis reconquis* chante la régénération de l'homme. Peut-être la célèbre question du jeune quaker Ellwood : « Tu nous as parlé longuement du *Paradis perdu,* mais n'as-tu rien à nous dire du *Paradis retrouvé?* » fit-elle croire à Milton qu'il ne s'était pas assez clairement expliqué sur ce sujet.

Le poème de la régénération, bien moins intéressant au point de vue littéraire que le poème de la chute, sauf dans quelques passages splendides, présente un intérêt capital du point de vue de l'étude des idées de Milton. Le point le plus remarquable est que ce titre, le *Paradis reconquis,* soit donné à cette œuvre.

En effet, la rédemption, qui pour le chrétien s'accomplit sur la croix, pour Milton s'accomplit au désert. Le Christ n'est pas le Fils de Dieu qui se sacrifie à la justice céleste, mais l'homme qui triomphe de la tentation.

La divinité du Christ ne paraît que comme accessoire poétique, et assez rarement. Dans tout le poème, le Christ est homme, tellement que si l'on ne connaissait que cette œuvre de Milton — et même si l'on n'avait pas le *Traité de la Doctrine,* la clé de sa philosophie — on pourrait se demander avec raison si, au fond, Milton croyait à la divinité du Christ et à la valeur de la crucifixion. Il est certain que ces deux mystères n'ont que peu d'importance dans sa pensée.

Le Christ Jésus du *Paradis reconquis* n'est pas le glorieux Fils de Dieu, le seul créateur, la seule manifestation du Dieu inaccessible. Il ne se pare en nulle occasion de ses pouvoirs primitifs de créateur. C'est que pour Milton le Christ n'est nécessairement qu'une partie du Fils, comme toutes les autres créatures (1).

Jésus n'a donc pour confronter Satan que ses forces humaines, et particulièrement sa raison. Car tout le poème n'est qu'une argumentation.

Pour Milton, l'homme doit se sauver seul (2). Dieu ne fait qu'enregistrer et sanctionner la rédemption. C'est donc l'élément humain du Christ qui doit triompher de Satan, comme c'est l'élément humain qui a succombé en Adam.

Le Christ Dieu n'apparaît pas. Il n'est Dieu que par son origine, et Satan

---

(1) V. Ci-dessus, 2e partie, p. 185.

(2) V. Ci-dessus, 2e partie, p. 191.

lui rappelle rudement que tous les êtres créés, et même lui Satan, sont fils de Dieu par leur origine.

Le Messie est donc le représentant de l'homme, car c'est en l'âme de l'homme que doit avoir lieu sa régénération.

Le drame est tout intellectuel. Il n'y a ni action, ni passions en jeu. La tentation première s'était déroulée sur le plan intellectuel : Ève avait été trompée en son intelligence ; Adam avait laissé son intelligence succomber. Le côté purement émotif de l'histoire du Christ, la souffrance sur la croix, n'a pas tenté Milton. Ce sacrifice sanglant à la justice de Dieu l'attirait peu et lui semblait peu intéressant au point de vue humain. C'était, pensait-il sans doute, question de politique intérieure pour la divinité elle-même ; peut-être un mystère incompréhensible, et Milton n'aimait pas les mystères ; peut-être un dogme regardé avec quelque suspicion.

L'amour divin, l'amour de Dieu pour le monde, qui fait que Dieu sacrifie son Fils pour le salut de ses créatures, l'amour du Messie qui vient racheter les hommes de son sang n'attire pas non plus le poète. Milton n'était pas sentimental et n'était pas mystique. Il avait sa forte part des sentiments et des passions de l'homme, mais il était simple et naturel, et satisfaisait ses sentiments à la simple manière humaine, sans quintessencier. Il avait, de plus, l'intelligence claire, et voulait, avant tout, comprendre. Dieu incompréhensible est pour lui un fait intellectuel, une perception intellectuelle des limites de l'intelligence humaine. Ce n'est pas le mystère de l'amour qui ferme les yeux et s'abandonne.

Donc, comme la chute de l'homme avait été une argumentation dans laquelle l'homme s'était laissé tromper, la rédemption est une argumentation dans laquelle l'homme triomphe. Le *Paradis reconquis* est une joute psychologique : c'est la passion et la raison discutant en l'homme à qui aura la prééminence. Le poème est aussi près que possible de l'allégorie, et n'en est pas une uniquement parce que Milton tient, pour l'amour de la poésie, à conserver les caractères de Satan et du Christ.

D'ailleurs, dans ce poème adressé au public lettré et non aux théologiens, Milton opère simplement. On a vu, par son *Traité de la Doctrine*, que pour lui le Christ est la raison divine qui vient recréer l'homme en descendant en chacun des élus, et le libérer de la passion mauvaise. Mais Milton ne souffle mot de ces théories abstraites dans le *Paradis reconquis*. Il raconte seulement l'histoire de la tentation au désert ; et par sa simplicité monumentale, le poème eût dû être une énigme complète à tout théologien avant la publication du *Traité*. Pourquoi Milton ne parlait-il pas de la crucifixion ? Croyait-il que l'homme avait été sauvé par une discussion de rhéteurs ?

Nous savons maintenant que Milton ne représente pas la rédemption de l'homme par le Fils de Dieu descendu du ciel, mais par le triomphe de la raison sur la passion en lui-même. Mais Milton, fidèle à la consigne poétique de simplicité qu'il s'était imposée, n'en dit rien dans le poème.

Le Christ discutant avec Satan est donc le représentant de la saine raison humaine.

Satan n'est pas l'archange puissant et déchu, comme dans les premiers livres du *Paradis perdu*, mais l'avocat de la passion, l'argumentateur subtil

au service des désirs secrets de l'homme, comme dans le livre IX, dans la tentation. C'est le tentateur d'Ève qui paraît dans le *Paradis reconquis,* et non le chef des anges rebelles.

Dans sa présentation littéraire du Christ au livre premier, Milton est induit, par son propre égotisme, en ce qui nous semble une faute de goût assez marquée. Il nous présente le Messie comme un peu trop conscient de son rôle dès ses jeunes années, et ce qui est magnifique dans le caractère de Satan — et dans celui de Milton — touche presque au grotesque dans le caractère de Jésus. Milton n'a pas su s'inspirer du Nouveau Testament aussi bien que de l'Ancien.

Satan, par contre, dans ce rôle où l'intelligence seule a part, est digne de sa gloire du *Paradis perdu.* Il est aussi logique, il est aussi perçant dans son discernement du point faible possible de l'adversaire. C'est avec une véritable profondeur psychologique qu'il voit que les tentations grossières de la sensualité n'auront pas de prise sur Jésus et qu'il ne faut faire appel en lui qu'à des désirs légitimes, sains et normaux.

Cette immunité du Christ est typique de Milton, et nous montre bien la part essentielle que jouait pour lui la sensualité dans la chute. L'homme ferme, l'homme qui ne peut tomber, n'est pas soumis à la sensualité. Et c'est la sensualité de Milton lui-même qui rend vivantes les délicieuses phrases de Bélial (1) :

« Sur son chemin, mettez des femmes, sous ses yeux,
Les plus belles parmi les filles des humains,
Il en est en tout lieu surpassant en beauté
Le ciel ensoleillé; semblables aux déesses
Plus qu'aux mortels, et gracieuses et tentantes,
Sachant les arts d'amour, de langue enchanteresse,
Persuasive; en leur virginité superbe
Douces et tendres, et terribles quelquefois,
Sachant se retirer, et en se retirant
Emporter tous les cœurs dans leurs filets d'amour ».

. . . .

Et Satan répondit avec rapidité :
« Bélial, la balance est mauvaise où tu pèses

(1) II, 153, *P. R.* :

Set women in his eye, and in his walk,
Among daughters of men, the fairest found;
Many are in each region passing fair.
As the noon sky : more like to goddesses
Than mortal creatures, graceful and discreet,
Expert in amorous arts, enchanting tongues
Persuasive, virgin majesty with mild
And sweet allay'd, yet terrible to approach,
Skill'd to retire, and in retiring draw
Hearts after them tangled in amorous nets.

To whom quick answer Satan thus return'd :
Belial, in much uneven scale thou weigh'st

Les autres à ton poids; dès le commencement,
Parce que tu t'épris des femmes, admirant
Leur forme, leurs couleurs et leur grâce attrayante,
Tu crois qu'il n'en est point que ces jouets ne tentent. »

Ainsi Satan est toujours le chef, le seul digne de mener les entreprises des anges rebelles.

Satan a essayé d'abord de faire appel à la pitié du Messie dans un discours qui ne manque ni d'adresse, ni de pathétique, ni de grandeur — pensant avant Nietzsche que la pitié est la dernière tentation des grandes âmes (1). Il a dit à Jésus (2) :

Il est vrai que je suis l'esprit infortuné
Qui, avec des millions d'autres, en sa révolte
Téméraire, tomba du ciel et fut jeté
Loin du bonheur céleste à l'abîme sans fond.
... Et quoique j'aie perdu
Beaucoup de ma splendeur première et ne sois plus
Aimé de Dieu, je n'ai pas perdu tout amour,
Toute admiration et tout étonnement
Devant ce qui est beau, devant ce qui est bon
Et vertueux : ce serait là perdre le sens...
. . . .
On dit que c'est l'envie qui me fait essayer
De me trouver des compagnons de mes tortures.

All others by thyself; because of old
Thou thyself doat'st on womankind, admiring
Their shape, their colour, and attractive grace,
None are, thou think'st, but taken with such toys.

Dans les quatre vers suivants, Milton propose une ingénieuse version des premiers versets du chapitre VI de la Genèse (voir plus haut, p. 236) :

Ces « fils de Dieu » auraient été Bélial et ses compagnons :

Before the Flood thou with thy lusty crew,
False till'd sons of God, roaming the Earth,
Cast wanton eyes on the daughters of men,
And coupl'd with them, and begot a race.

Ceci est particulièrement piquant, parce que c'est la Bible même qui appellerait ainsi ces démons « Fils de Dieu », et Milton prend donc sur lui de rappeler à l'ordre — et, de plus, par la bouche de Satan — le narrateur divin qui leur donne ce « faux titre ».

(1) Satan lui-même n'est pas inaccessible à la pitié : l'innocence d'Ève le désarme un moment IX, 460 à 475; mais il triomphe de cette tentation d'une façon tout à fait complète.

(2) I, 377 à 405 :

Though I have lost
Much lustre of my native brightness, lost
To be beloved of God, I have not lost
To love, at least contemplate and admire,
What I see excellent in good, or fair,
Or virtuous; I should so have lost all sense. —
Envy they say excites me, thus to gain
Companions of my misery and woe.

Peut-être ce fut vrai autrefois, mais depuis
Que je connais le mal, je ne sais que trop bien
Qu'aucune compagnie ne soulage la peine,
Ni ne lève le poids supporté par chacun...
A quoi me servirait que l'homme me fût joint?
Ce qui me fait le plus souffrir, c'est la pensée
Que l'homme se relève après sa chute, et moi
Jamais plus.

Le Christ, sans tenir compte de la part de vérité de ce discours, en dévoile l'hypocrisie.

Satan tente donc ensuite Jésus par la faim, à laquelle il joint malgré tout l'accompagnement de tentations plus délicates et plus sensuelles (1) :

Dans le lointain,
Sous les arbres passaient ou restaient immobiles
Les nymphes qui suivaient Diane et les Naïades
Avec les fleurs, les fruits du cornet d'Amalthée,
Les femmes des jardins hespérides, semblant
Plus belles que jamais la fable ne rendit
L'enchanteresse fée dans la forêt profonde,
Que rencontraient les chevaliers de Lyonesse,
Ou Logres, Lancelot, Pelléas, Pellénore,
Et tout ce temps des mélodies harmonieuses
Passaient, et luths sonnants, flûtes enchantées, vents
Les plus doux, qui laissaient les parfums d'Arabie
Descendre de leur aile, et les senteurs de Flore.

Ensuite Satan offre au Christ son aide pour l'établissement du royaume

---

At first it may be; but long since with woe
Nearer acquainted, now I feel by proof,
That fellowship in pain divides not smart,
Nor lightens aught each man's peculiar load.
Small consolation then, were man adjoin'd :
This wounds me most (what can it less?) that man,
Man fall'n, shall be restored, I never more.

(1) II, 353 à 365 :

Distant more
Under the trees now tripp'd, now solemn stood,
Nymphs of Diana's train, and Naiades,
With fruits and flow'rs from Amalthea's horn,
And ladies of th' Hesperides, that seem'd
Fairer than feign'd of old, or fabled since
Of faery damsels met in forest wide
By knights of Logres, or of Lyones,
Lancelot, or Pelleas, or Pellenore :
And all the while harmonious airs were heard
Of chiming strings, or charming pipes, and winds
Of gentlest gale Arabian odours fann'd
From their soft wings, and Flora's earliest smells.

céleste, essayant s'il est sensible à l'amour de la richesse, puis à la gloire des empires du monde.

Mais chacun de ses discours est victorieusement combattu par un discours plus long et plus logique encore.

Il fait enfin appel à l'ambition intellectuelle du Christ, ce qui nous vaut deux tirades jumelles semblables à la réplique de l'*Allegro* et de l'*Il Penseroso*, Milton étant évidemment des deux côtés à la fois.

Satan dit au Christ (1) :

> « Regarde encore avant d'abandonner ce mont
> Athène, œil de la Grèce et la mère des arts,
> Et des discours, et des esprits les plus célèbres...
> Et regarde le bois d'olivier d'Académe,
> Retraite de Platon où l'oiseau de l'Attique
> Fait vibrer ses chansons superbes tout l'été... »
> . . . .
> Notre Sauveur lui répondit lors sagement :

(Mais avec quelque rudesse, nous semble-t-il.)

> « Ne te figure pas que j'ignore cela,
> Et si je l'ignorais, que m'importerait donc? »
> . . . .
> Trop de livres,
> Comme on l'a dit, sont fatigants; celui qui lit
> Incessamment, sans apporter à ses lectures
> Un esprit judicieux, égal ou supérieur,
> (Et que lui sert de chercher là ce qu'il apporte?)
> Et dans l'incertitude et l'hésitation

---

(1) IV, 235 à 335 :

> Look once more ere we leave this specular mount,
> Westward, much nearer by south-west, behold
> Where on the Ægean shore a city stands
> Built nobly, pure the air, and light the soil,
> Athens the eye of Greece, mother of arts
> And eloquence, native to famous wits
> Or hospitable, in her sweet recess,
> City or suburban, studious walks and shades;
> See there the olive grove of Academe,
> Plato's retirement, where the Attic bird
> Trills her thick-warbled notes the summer long;
> To whom our Saviour sagely thus replied :
> « Think not but that I know these things, or think
> I know them not; not therefore am I short
> Of knowing what I ought —
> — However, many books,
> Wise men have said, are wearisome; who reads
> Incessantly, and to his reading brings not
> A spirit and judgment equal or superior
> (And what he brings, what needs he elsewhere seek?)
> Uncertain and unsettled still remains,

Est plongé, trop profond dans les livres, en soi
Superficiel...
Si je voulais charmer mes heures de loisir
Par la musique ou les poètes, n'ai-je pas
Mon langage natal qui, bien mieux qu'aucun autre,
Me contenterait ?...
Les harpes et les chants des Hébreux prisonniers
Des Babyloniens satisfaisaient l'oreille.

Enfin, Satan, à bout de ressources, a un mouvement d'humour et une de ces saillies qui, malgré toutes ses manigances contre nous (1), nous le rendent cher. Il dit au Christ :

Puisque l'or, les honneurs, ni les arts, ni la guerre,
Ou royaume, ou empire, ou rien donc ne te plaît,
Ni la vie de l'esprit que je t'ai proposée,
Ni la vie d'action, la gloire ou la splendeur,
Que fais-tu dans ce monde? Au désert sûrement
Tu dois te convenir ; là où je te trouvai ;
Je veux t'y rapporter (2).

Apparemment pour se venger de sa défaite, il envoie au Christ un orage superbe; mais il est salué le matin suivant par cette remarque, qui n'est pas dénuée de pédantisme, alors qu'elle aurait pu se colorer de l'ironie que Dieu le Père savait employer parfois :

Me worse than wet thou find'st not (3),

Outre d'être mouillé, rien ne m'est arrivé.

Et à la fin de la lutte vaine, le Christ est debout et triomphant :

But Satan, smitten with amazement, fell.

Mais Satan, stupéfait d'étonnement, tomba.

Deep versed in books and shallow in himself,
Or if I would delight my private hours
With music or with poems, where so soon
As in our native language can I find
That solace ? —
Our Hebrew songs and harps in Babylon,
That pleased so well our victors' ear —

Voir ci-dessus, p. 279, le jugement du Christ sur les penseurs grecs.

(1) Cf. cet autre passage du *Paradis reconquis*, IV, 510, où Satan explique qu'il est venu au baptême de Jean, mais non pour être baptisé : il y a bien aussi quelque humour dans sa réflexion « The Son of God I also am ».

(2) IV, 368 :

Since neither wealth, nor honour, arms nor arts,
Kingdom nor empire pleases thee, nor aught
By me proposed in life contemplative,
Or active, tended on by glory, or by fame,
What dost thou in this world ? the wilderness
For thee is fittest place ; I found thee there,
And thither will return thee.

(3) IV, 486.

Et sa stupéfaction n'est pas sans nous inspirer quelque sympathie.

Milton a, en effet, poussé les choses trop loin : il a bâti sur une idée abstraite un exercice de rhétorique qui contient de magnifiques passages, dignes du poète du *Paradis perdu*, mais dont les longueurs sont trop apparentes.

Landor a donné sur le *Paradis reconquis* un jugement à la fois juste et pittoresque lorsqu'il a dit :

« Milton is caught sleeping after his exertions in Paradise Lost, and the lock of his strength is shorn off; but here and there a prominent muscle swells out from the vast mass of the collapsed (1). »

(1) *Southey and Landor.*

CHAPITRE IV

SAMSON AGONISTES

Samson Agonistes est le testament littéraire et philosophique de Milton. C'est un pur joyau, presque aussi splendide et bien plus humain que le *Paradis perdu* lui-même. Si les proportions majestueuses de l'épopée ne défendaient toute comparaison, on serait presque tenté de commettre un sacrilège et de mettre *Samson* à la première place dans les œuvres de Milton.

Dans *Samson*, Milton reprend tous les thèmes directeurs de sa pensée et les présente sous une forme plus simple et plus largement humaine que dans ses *Paradis*.

On trouve d'abord le sujet particulier de la chute par la femme, c'est-à-dire par la sensualité; et ensuite le triomphe plus général de la passion sur la raison.

Comme Adam, Samson cède

> Against his better knowledge, not deceived
> But fondly overcome by female charm.

On y trouve aussi la régénération : le rejet de la femme, de la sensualité, de Dalila, et le triomphe de la raison.

On y trouve ensuite la question au destin qui est le fond de l'angoisse miltonienne :

> God of our fathers, what is man?

Et on y trouve la réponse : la chute de l'homme en lui-même est traduite au dehors par des catastrophes, sa régénération intérieure par des victoires.

Or, le *Samson Agonistes* est une réaction vers la simplicité. Milton abandonne les complications du dogme, la chute et la régénération, et place franchement le drame dans la psychologie, dans l'âme de Samson. Et le drame est mené vers des buts précis par le destin, par Dieu. Dieu est plus mystérieux et plus terrifiant ; il n'est plus le logicien trop clair du *Paradis perdu*, il est le pouvoir incompréhensible et cependant juste qui règle le cours du monde.

Dans le *Paradis reconquis*, Milton fait un premier pas pour se débarrasser de la mythologie ; il place l'action dans la psychologie des caractères et insiste bien plus que dans le *Paradis perdu* sur le drame intérieur. Dans *Samson*, Milton fait le second pas et se libère complètement du dogme : il n'en retient plus qu'un Dieu-Destin.

Or, ces trois modes de plus en plus simples de pensée et de mythologie ne sont pour ainsi dire presque pas successifs, mais à peu près simultanés. Le *Paradis reconquis* et le *Samson* ont été écrits immédiatement après le *Paradis perdu,* alors que les idées de Milton n'avaient pu changer. Il faut donc lire aussi le *Paradis perdu* à la lumière plus simple des deux autres poèmes. Dans le *Paradis perdu,* le sujet, choisi et développé dans un plan grandiose, imposait la mythologie et la théologie. Il est très probable que l'exécution de son plan produisit en Milton une sorte de satiété et le fit revenir à la simplicité fondamentale de son esprit.

Pattison note justement (1) que, dans le *Paradis perdu,* Milton avait trop ajouté à ses croyances; il les avait trop ornées, trop concrétisées. Il avait été amené à traiter comme des réalités ce qui n'était que des figures de pensée ou même de mots. Pattison explique ainsi la nudité d'ornement du *Paradis reconquis* par la réaction de l'esprit du poète.

Mais la question dépasse la rhétorique et nous donne un jour précieux sur la pensée de Milton. Pour équilibrer justement les idées du poète, il faut mettre en regard du *Paradis perdu* le *Paradis reconquis* et le *Samson.*

Milton donne dans le *Samson* un tableau complet de la vie, et de sa vie : d'abord, de la vie de l'homme en général, puis de l'histoire politique de l'Angleterre — Samson étant le parti puritain terrassé, alors que les Philistins royalistes triomphent dans les fêtes, et la fin du poème étant la prophétie du triomphe ultime des bons (2); — enfin, de la vie de Milton lui-même, ayant échoué dans ses ambitions, aveugle et pauvre, et méditant et perpétrant la glorieuse revanche qu'est le *Paradis perdu.*

Ces trois thèmes sont artistement menés de front sous la simple histoire biblique, et la doublent d'un pathétique profondément humain.

On a donc dans le *Samson* le tableau de la conception miltonienne de l'existence, son dernier mot sur la vie, le résultat de l'expérience de sa carrière politique et privée, et de ses réflexions. Et ce qui doit frapper le plus, c'est tout ce que Milton a pu abandonner pour construire ce tableau, ce qui n'était donc pas essentiel à sa conception des choses.

En premier lieu, il a abandonné la théorie du péché originel. Cela est d'autant plus remarquable que, dans ce sujet hébraïque, tout à fait en harmonie de plus avec l'idée de la chute par la femme, il aurait logiquement dû faire intervenir la chute originelle. Mais cette omission est en harmonie avec le caractère de Milton, avec la pleine et fière conscience qu'il avait de sa valeur morale aussi bien qu'intellectuelle. Il répugnait au fond à l'idée que la nature humaine est mauvaise en son origine; il trouvait bonne la matière et bons les désirs de la chair; il ne s'était jamais senti coupable, quoiqu'il se fût souvent senti trompé. Milton n'a même jamais insisté trop fortement sur ce caractère originel du péché : ce qui lui semble essentiel, c'est la théorie de la chute, mais de la chute individuelle, où chaque individu paie pour ses propres fautes et ses propres passions.

---

(1) *Milton,* p. 191.
(2) Cf. Pattison, p. 196-197.

Son sens de la justice acceptait difficilement cette transmission du péché et du châtiment, qu'il avait trop besoin d'expliquer et d'interpréter (1).

De plus, son idée générale que tout vient de Dieu le disposait à croire que tout est bon par nature, et perverti seulement dans des cas particuliers, bien qu'innombrables. Les élus sont la normale, sinon la majorité.

La théorie du péché originel étant ainsi abandonnée, si la nature humaine n'est pas corrompue en son essence, pourquoi la main de Dieu est-elle si lourde? D'où l'angoisse de la question du *Samson :*

God of our fathers, what is man?

angoisse bien plus profonde, plus personnelle, plus pathétique qu'elle ne paraît dans les descriptions de la chute d'Ève et de la pomme défendue (2).

Cette question ne se poserait pas si la réponse était si facile à trouver dans l'idée du péché premier. La solution simpliste du dogme littéral ne satisfait plus, ne satisfait pas Milton.

Il insiste pour la première fois sur une autre solution que celle de la justice divine : l'éducation de l'homme. La main de Dieu est lourde, hors de proportion avec la faute, parce que Dieu, par la douleur, fait notre éducation intime et nous mène à la régénération. Dieu traite ainsi les individus comme les peuples. Milton avait appris bien des choses dans son expérience douloureuse et il espérait que l'Angleterre aussi apprendrait la leçon du malheur.

En second lieu, Milton renonce aussi à l'idée du rachat par le Christ : aucune allusion, aucune prophétie à ce sujet dans le *Samson,* alors que le thème poétique eût dû être tentant.

Cela était préparé déjà, dans le *Paradis perdu,* par l'idée que le rachat du Christ n'est valable que pour ceux qui le veulent et l'opèrent en eux-mêmes. Cela était préparé de plus, dans le *Paradis reconquis*, par l'insistance sur la nature humaine du Christ et le caractère purement moral de sa lutte contre Satan.

Le besoin de justice de Milton devait aussi l'amener à trouver peu satisfaisant le « vicarious atonement » (3). Il semble le remplacer par la mort, qui règle définitivement tous les comptes dus. Le juste même meurt, et c'est son expiation. Samson s'ensevelit dans son triomphe. Mais cette mort n'est plus rien de redoutable : c'est la libération définitive des passions physiques, le triomphe de l'intelligence :

And calm of mind, all passion spent.

En dernier lieu, Milton abandonne ses précisions sur l'idée de Dieu, et particulièrement ce qu'il lui restait de la conception de la Trinité. Le Fils n'est pas mentionné dans le *Samson*. Seul Dieu reste, et un Dieu caché, secret et incompréhensible, sujet d'angoissantes questions, et non plus des explications précises du *Paradis perdu*.

---

(1) Cf. ci-dessus, 2e partie.

(2) Cf. Mark Pattison qui note cette intensité personnelle du *Samson,* p. 197.

(3) Cf. ci-dessus, 2e partie, p. 191.

Ainsi, depuis longtemps, le Saint-Esprit n'avait plus pour ainsi dire d'existence et de fonctions officielles dans les doctrines de Milton. Le Christ Fils de Dieu tend aussi vers sa disparition. En tant que Fils, il est identifié à Dieu Créateur, dont il prend le nom; en tant que Christ régénérateur, il tend à être simplement la Raison divine en chacun des élus (1); en tant que Jésus, il tend de plus en plus vers l'humanité pure et simple. Cette dispersion de la seconde personne de la Trinité, la plus embarrassante pour les hérétiques et les rationalistes, rapproche Milton des idées du déisme pur et simple, du déisme sans précisions.

Mais avec la perte en précision, l'idée de Dieu gagne en grandeur. On voit paraître dans l'œuvre de Milton, pour la première fois, un élément qui manque au *Paradis perdu*, le sentiment que les Anglais appellent « awe », devant Dieu : une sorte de terreur respectueuse et pourtant confiante.

Ainsi dans sa dernière œuvre, Milton renonce délibérément, en essayant de résoudre les questions qui l'occupaient depuis toujours, les questions permanentes de l'esprit humain, à deux théories semi-mythologiques, fondamentales dans le *Paradis perdu;* il les remplace par des explications psychologiques, qui n'avaient existé auparavant — officiellement du moins — que comme interprétation du dogme. La théorie du péché originel est remplacée par la conception de la chute individuelle, le triomphe dans l'individu de la passion sur la raison; la théorie de la Rédemption par le Christ, par l'idée de la régénération intérieure, par les forces de chacun, aidées seulement par ce Dieu inconnu qui fait régner la Justice.

Or, les idées de Milton n'avaient guère pu changer depuis le *Paradis perdu*. La dernière œuvre de Milton est donc en partie une dernière énigme. Milton n'était-il pas, à la fin de sa vie, bien plus libéré du dogme qu'on ne le croit généralement? Le fait que la question se pose nous force à interpréter très libéralement les mythes du *Paradis perdu* et à chercher le point fixe et central de sa pensée non pas dans sa religion, mais dans sa philosophie.

Milton est plus intimement présent dans *Samson Agonistes* que dans ses autres œuvres; il y a mis l'histoire de sa propre vie. N'y a-t-il pas mis aussi le dernier mot de sa pensée?

Voici Milton aveugle et se plaignant pour la première fois : son attitude est changée — lassitude ou simple besoin de donner libre cours à ses regrets (2) :

O perte de la vue, infortune suprême
Parmi les ennemis, aveugle! Pire encore
Que chaînes ou prison ou que décrépitude,
La lumière, de Dieu première œuvre, n'est plus
Pour moi, et les objets joyeux qu'elle illumine
Me sont anéantis; leur vue m'eût consolé.

---

(1) De même, l'antagoniste du Fils dans le *Paradis perdu*, Satan, n'apparait pas dans le *Samson ;* son rôle est rempli par la Passion même du héros, comme le rôle régénérateur du Fils est rempli par la Raison.

(2) 66 à 109.

. . . .

Le soleil est obscur pour moi,
Silencieux comme la lune
Quand elle abandonne la nuit,
Dans sa caverne mensuelle se cachant.
Si la lumière est si nécessaire à la vie
Qu'elle est presque la vie, puisque
L'on dit que notre âme est lumière,
Et notre âme est par tout le corps, pourquoi la vue
Fut-elle réservée à des globes si frêles,
Si exposés, et si faciles à détruire (1)?

Et puis voici le doute au cœur de l'âme humaine (2), et il semble évident que Milton demande compte à Dieu de sa conduite envers les élus, les puritains de Cromwell, envers lui-même et ses amis :

Ceux que tu choisis solennellement,
En vue de quelque œuvre à ta gloire
Et du salut du peuple, en partie assuré...
... Soumis aux tribunaux injustes, en des temps
Changés, et condamnés par les foules ingrates.

Et la vieillesse du poète même est amèrement décrite, avec sa maladie de la goutte, que sa vie de tempérance ne lui méritait pas, et la pauvreté relative de la fin :

S'ils échappent à tout cela, dans la misère
Tu les courbes d'infirmités, d'afflictions,
De maladies pénibles, de difformités
Dans leur vieillesse délabrée,
Et quoique tempérants, ils souffrent sans raison
Les châtiments des jours de débauche ancestrale.

---

(1) 70 et suiv. :

O loss of sight, of thee I most complain!
Blind among enemies, O worse than chains,
Dungeon, or beggary, or decrepit age!
Light, the prime work of God, to me's extinct,
And all her various objects of delight
Annulled, which might in part my grief have eased.

The sun to me is dark
And silent as the moon
When she deserts the night,
Hid in her vacant interlunar cave.
Since light so necessary is to life,
And almost life itself, if it be true
That light is in the soul,
She all in every part; why was the sight
To such a tender ball as th' eye confined,
So obvious and so easy to be quenched?

(2) 667 à 704.

Après avoir si longtemps fait la leçon aux peuples et aux grands, et à Milton même, au nom de Dieu, le vieux prophète se retourne contre son maître, tel un vieux ministre faisant des remontrances à son roi, et cette fois, au nom du peuple, et des grands, et de Milton même, semble bien faire la leçon à Dieu (1) :

Dieu de nos pères, qu'est donc l'homme,
Pour que tu le traites de main si diverse
  Ou si contradictoire?
Distribuant ta providence sur sa vie
  Inégalement et non pas
Suivant ce que tu fais aux anges et aux brutes
  Sans raison et muettes?
Et des hommes, je ne parle pas de la foule
  Qui erre çà et là,
Qui croît et qui périt comme l'été la mouche,
Têtes sans nom dont personne ne se souvient,
  Mais de ceux que tu choisis
. . . .
Et vers ceux-là pourtant si élevés, souvent
  Au midi de leur gloire,
Tu changes de visage et de main, oublieux
  De tes hautes faveurs passées,
  Ou de leurs services rendus.
Non seulement tu les dégrades ou les rends
A la vie du commun, renvoi justifié,
Mais tu les mets plus bas que tu ne les levas,

(1) God of our fathers, what is man !
That thou towards him with hand so various,
Or may I say contrarious,
Temper'st thy providence through his short course
Not evenly, as thou rul'st
The angelic orders and inferior creatures mute,
Irrational and brute.
Nor do I name of men the common rout,
That wandering loose about
Grow up and perish, as the summer fly,
Heads without name no more remembered,
But such as thou hast solemnly elected,
With gifts and graces eminently adorned
To some great work, thy glory,
And people's safety, which in part they effect :
Yet toward these thus dignified, thou oft
Amidst their height of noon,
Changest thy countenance, and thy hand with no regard
Of highest favonrs past
From thee on them, or them to thee of service.
Nor only dost degrade them, or remit
To life obscured, which were a fair dismission,
But throw'st them lower than thou didst exalt them high,

Catastrophe à l'œil humain incompréhensible,
Trop rude pour le seul péché d'omission.
Tu les laisses souvent aux épées furieuses
Du païen et du criminel, et leur carcasse
Est la proie des oiseaux et des chiens.
. . . .
Juste et injuste également sont misérables,
Une pareille fin les attend tous les deux.

Puis vient la magnifique rencontre avec Dalila, qui marque le triomphe de Samson sur la passion qui a causé sa chute et sa dégradation (1).

Mais Milton ne croit plus avec sa pleine confiance d'antan à la possibilité de dominer entièrement la passion ; et le chœur clôt l'épisode de Dalila sur le mode du doute; ici encore Milton s'est fait plus humain, il a regardé plus en face l'humaine faiblesse (2).

Mais enfin, à Samson purifié par ses souffrances et par ses méditations, l'occasion est offerte de triompher malgré tout de ses ennemis; sa régénération intérieure va être traduite par la victoire glorieuse. Et sa victoire est la chute des Philistins : chute amenée sur eux par leurs passions, qui les ont aveuglés, alors que la souffrance régénérait Samson. Sur cette conclusion de toute sa pensée, Milton termine sa dernière œuvre (3).

Lorsque leurs cœurs étaient tout joyeux et divins,
Ivres d'idolâtrie, ivres de vin,
Et regorgeant des chairs des bœufs et des chevreaux,
Chantant l'idole, et la mettant
Au-dessus du terrible Dieu

Unseemly falls in human eye,
Too grievous for the trespass of omission ;
Oft leav'st them to the hostile sword
Of heathen and profane, their carcasses
To dogs and fowls a prey, or else captived ;
Or to the unjust tribunals, under change of times,
And condemnation of the ingrateful multitude.
If these they 'scape, perhaps in poverty
With sickness and disease thou bow'st them down,
Painful diseases and deformed,
In crude old age :
Though not disordinate, yet causeless suff'ring
The punishment of dissolute days : in fine,
Just or unjust, alike seem miserable,
For oft alike both come to evil end.

(1) 928 à 937.

(2) 1010 à 1018. V. ci-dessus, 2e partie, p. 177.

(3) 1669 à 1708 :

While their hearts were jocund and sublime,
Drunk with idolatry, drunk with wine,
And fat regorged of bulls and goats,
Chanting their idol, and preferring
Before our living Dread who dwells

Du sanctuaire de Silo,
Dieu envoya sur eux l'esprit de frénésie
Qui leur dérangea les esprits,
Leur inspirant le désir insensé
D'appeler celui-là qui devait les détruire,
Et ne voulant que s'amuser,
Sans le savoir ils demandèrent
Que leur ruine vînt rapidement sur eux;
Car c'est ainsi que les mortels,
Que l'ire de leur Dieu poursuit,
Par leur propre folie précipitent leur chute,
Dans leur stupidité rebelles à leurs sens,
Frappés de cécité dans l'âme.

Ainsi les voies de Dieu sont justifiées à l'homme et les destinées humaines sont accomplies : La calamité a fait l'éducation de l'homme, lui enseignant les sages volontés de Dieu, et le débarrassant de ses passions; l'intelligence est grandie, la passion est épuisée, l'harmonie est complète en l'âme du poète (1).

Il n'est rien à pleurer ici, rien qui nous fasse
Nous frapper la poitrine, infamie, ni faiblesse,
Ni critique, ni blâme, ou rien qui ne soit bien
Et ne nous laisse en paix dans une mort si noble.
. . . .

Le chœur :

Tout est au mieux, malgré nos doutes,
Sur ce que l'insondable plan

In Silo His bright sanctuary ;
Among them He a spirit of frenzy sent,
Who hurt their minds,
And urged them on with mad desire
To call in haste for their destroyer ;
They, only set on sport and play,
Unweetingly importuned
Their own destruction to come speedy upon them.
So fond are mortal men,
Fallen into wrath divine,
As their own ruin on themselves to invite,
Insensate left, or to sense reprobate
And with blindness internal struck.

(1) 1721 à 1724 et 1745 à 1758 :

Nothing is here for tears, nothing to wail
Or knock the breast; no weakness, no contempt,
Dispraise, or blame; nothing but well and fair,
And what may quiet us in a death so noble.
. . . .

Chor. All is best, though we oft doubt,
What the unsearchable dispose

Du Très Sage fait arriver;
La fin, en tout, révèle sa sagesse.
Souvent il nous paraît cacher sa face
Mais à l'improviste il revient;
Pour son champion fidèle, au moment nécessaire,
Il s'est manifesté; et Gaza se désole
Et tous ceux-là qui veulent résister
Aux volontés inévitables;
Ses fidèles, avec un gain renouvelé
De vraie sagesse acquise en cet événement,
Il les a renvoyés en paix et consolés,
L'esprit calme, purgés de toute passion.

Of Highest Wisdom brings about,
And ever best found in the close.
Oft He seems to hide His face,
But unexpectedly returns,
And to His faithful champion hath in place
Bore witness gloriously; whence Gaza mourns,
And all that band them to resist
His uncontrollable intent :
His servants He, with new acquist
Of true experience from this great event,
With peace and consolation hath dismissed,
And calm of mind, all passion spent.

CONCLUSION

Milton a sa place dans l'histoire de la pensée européenne, à côté de la grande école classique française du XVIIe siècle, dans le courant philosophique de Descartes à Spinoza, dans l'atmosphère littéraire de Corneille.

Malgré des différences essentielles et une ignorance réciproque qui semble complète, Milton d'une part, Descartes et Corneille de l'autre, ont vécu et travaillé sur une conception semblable de l'homme : l'opposition entre la raison et la passion, et la nécessité et la possibilité de faire triompher la raison sur la passion.

Les idées morales qui forment le fond de la tragédie cornélienne sont essentiellement celles qu'on retrouve derrière les épopées lyriques de Milton. Dans les deux cas, elles ont été formées en contact avec les révolutions politiques et religieuses, au cours des guerres civiles, et n'ont été que l'expression par deux grands poètes de l'esprit de leur temps.

Mais Milton traitait le thème avec une liberté d'esprit impossible à ceux qui, de son temps, étaient « nés chrétiens et Français ». Les Français, limités par leur orthodoxie religieuse, appliquèrent cette idée de la lutte entre la raison ou le devoir et la passion, uniquement à la psychologie de l'amour, alors que Milton la transporta dans l'explication de l'univers entier, et dépeignit hardiment l'Intelligence divine, le Christ, triomphant des passions en la personne de Satan et de ses anges.

Il est curieux de noter de plus qu'un des aboutissants ultimes de la philosophie cartésienne, le panthéisme de Spinoza, trouve aussi un parallèle dans le panthéisme de Milton.

Il est possible et même, semble-t-il, très probable, que Milton ait eu l'occasion de discuter les idées de Spinoza. Ils avaient un ami commun, Henry Oldenburg, agent de la ville de Brême en Angleterre, et l'un des fondateurs de la Société Royale de Londres. La correspondance entre Milton et Oldenburg est fréquente et soutenue, si l'on tient compte de ce qu'est la correspondance de Milton. Or, en 1661, Oldenburg avait eu avec Spinoza une conversation mémorable « sur Dieu, sur la pensée et l'étendue infinie, sur les différences et les relations de ces attributs, et sur la nature de l'union du corps et de l'âme » (1).

Spinoza envoya à Oldenburg une longue lettre sur ces questions, lettre qui se trouve dans tous les recueils des œuvres de Spinoza, et qui est probablement le reste le plus intéressant de sa correspondance.

---

(1) Lettre d'Oldenburg à Spinoza, I.

Spinoza explique à Oldenburg — élève un peu obtus en métaphysique, et qui préférait les investigations expérimentales — sa conception d'une seule substance, qui ne peut avoir été créée et qui est infinie et parfaite (1).

Il paraît probable qu'Oldenburg, qui était à Londres et voyait Milton, lui a communiqué cette intéressante lettre; et Milton, en ce cas, dut être frappé des ressemblances de cette conception avec la sienne. Lui aussi, comme Spinoza, voyait en tous les êtres des parties d'une même substance divine; et il avait résolu la question de l'union de l'âme et du corps, discutée en Hollande par les deux amis, d'une façon bien proche de celle de Spinoza lui-même : en refusant d'admettre la dualité de Descartes et en faisant de la matière sa « substance »

the chief productive stock of every subsequent good,

y compris les sentiments et la raison.

Ces ressemblances sont d'ordre tout général. En 1661, les idées de Milton étaient formées et la lettre de Spinoza, s'il en a eu connaissance, n'a pu que l'intéresser et non l'influencer. D'ailleurs, des différences profondes séparaient ces deux esprits, d'accord sur une grande idée. Spinoza s'était débarrassé plus complètement que Milton des formes du dogme religieux. Et cependant, dans son chapitre IV du *Traité sur Dieu, l'homme et son bien-être*, Spinoza dit que la « natura naturata » est le Fils; et cela est bien près de l'idée miltonienne du Fils — Cosmos aussi bien que Créateur.

Mais un autre point fondamental du système de Milton, la liberté essentielle à toute existence, n'aurait guère pu s'accorder avec le déterminisme intransigeant de Spinoza; et de ce point découlent les divergences les plus profondes dans la conception de l'homme et du monde. Mais ici c'était Milton qui restait inconsciemment fidèle à la doctrine cartésienne, et surtout à l'esprit de vigueur et à la forte affirmation de la volonté personnelle dont cette philosophie était sortie; et c'était Spinoza qui, délibérément, s'en écartait.

Mais le seul fait qu'on puisse placer Milton en cette compagnie, et trouver des ressemblances essentielles, si l'on considère que Milton avait devancé Spinoza, donne au poète une haute dignité philosophique et le met au premier rang des penseurs de son siècle.

L'amitié d'Oldenburg, l'homme de science, nous rappelle aussi que Milton s'est intéressé à l'éveil de la science moderne. Son esprit n'avait pas la tournure scientifique : Milton était avant tout un grand rhétoricien au service d'un grand moraliste. Mais il admirait vivement la science; Galilée est un de ses héros permanents; Bacon a tout son respect.

Mais Milton a, au point de vue philosophique, une valeur autre que sa valeur historique de représentant de son temps.

Les divergences d'opinions religieuses sont devenues si accentuées dans notre monde moderne que la question de savoir si Milton était arien ou non a bien perdu de son intérêt, si ce n'est peut-être comme preuve de sa liberté d'esprit.

Ce qui nous intéresse, ce sont surtout les opinions que Milton a pu avoir

(1) Lettre 3 des recueils.

soit en marge de la foi qu'il semble adopter, soit à l'intérieur de cette foi même, en en interprétant les termes, en y introduisant des symboles, en ajoutant au sens précis des mots de sa croyance un second sens plus large et plus profond. Ce qui nous intéresse, c'est, derrière la religion de Milton, sa philosophie, telle qu'elle était sortie de la longue formation de son caractère et du travail incessant de sa pensée.

Qu'entendons-nous par le mot « profond » ? Il me semble que nous l'appliquons à ce qui, dans des œuvres même antiques ou démodées de pensée, nous frappe, même nous, hommes d'aujourd'hui, comme neuf et original, et comme étant encore une sorte de révélation pour nous. Au milieu de la théosophie de Platon, qui nous semble bien puérile, de la mythologie des philosophes indous, qui nous semble bien artificielle, de la religion de Pascal — quelles que soient nos opinions religieuses — nous trouvons de ces phrases, de ces idées qui nous apportent encore une sensation de puissance supérieure de pensée, des lambeaux de vérité cachés jusque-là à notre intelligence ordinaire. Par-dessus toutes les modes et tous les systèmes, ces pensées restent éternellement vraies, neuves et surprenantes pour l'humanité. Elles font vivre des livres qui, parfois, sans elles, seraient aussi oubliés que tant d'innombrables sommes du moyen âge, par exemple.

Cette puissance de pensée, qui nous attache à jamais aux maîtres, quelles que soient, d'autre part, leurs erreurs ou leurs croyances pour nous périmées, Milton l'a possédée à un degré éminent. Son œuvre est remplie de passages comme celui où Milton proclame que l'homme doit travailler,

While other animals inactive range,
And of their doings God takes no account (1).

Encore aujourd'hui, l'homme moderne peut se servir de ces formes magnifiques pour y modeler sa propre pensée; l'homme le plus cultivé peut lire Milton avec profit intellectuel, y découvrir des idées neuves et profondes.

Et il nous semble qu'il en sera toujours ainsi. Car Milton n'a pas seulement construit un système cosmologique et métaphysique, il a été plus profond : il a cherché l'essence de la réalité dans le cœur de l'homme. Ainsi, quelle que soit la valeur externe — cosmologique — de l'explication du monde qu'il a en partie adoptée et en partie construite, sa peinture de la nature humaine est éternellement valable, en grandes lignes simples, claires et fortes.

Justifier les voies de Dieu devant les hommes

peut nous sembler dépourvu d'intérêt. Nous avons perdu le sens des vieilles croyances. Nous ne savons plus qu'on pouvait autrefois croire à la lettre et en même temps lui donner un sens large et intelligent. Nous sommes plus étroits d'esprit en matière religieuse que les vieux croyants du type de Milton. C'est pour cela peut-être que nous ne croyons plus ; ils voyaient des réalités que nous avons oubliées où nous ne voyons plus que des limitations.

---

(1) *P. Lost,* IV, 621 :

Pendant que les autres animaux errent, inactifs,
— et Dieu ne tient pas compte de ce qu'ils font.

Ce que Milton cherche, en réalité, à justifier aux yeux des hommes, ce sont les voies de la destinée. Et Péguy a senti et déclaré que le problème de la destinée reste encore le grand problème de l'homme moderne (1).

Un des esprits les plus modernes de notre siècle, l'un des plus cultivés et des plus débarrassés de toute théologie et de tout système, profond psychologue et grand écrivain, digne représentant enfin de l'homme moderne en ce qu'il a de meilleur, George Meredith, s'est posé le même problème que Milton et y a répondu de la même façon.

La leçon qui sort de la longue et magnifique série des romans de Meredith est la leçon de Milton :

la destinée des hommes est la traduction en événements extérieurs de leur histoire intime; leurs faiblesses leur amènent des catastrophes; leurs qualités leur donnent des victoires; le Dieu de ce monde est intérieur; il est la force inévitable qui exprime en faits les tendances de nos âmes, dans leurs forces et leurs insuffisances.

C'est Meredith qui a dit, c'est Milton qui aurait pu dire :

Forgetful is green Earth, the Gods alone
Remember everlastingly; they strike
Remorselessly, and ever like for like :
For their great memories the Gods are known (2).

« The Fates are within us. Those which are the forces of the outer world are as shadows to the power we have created within us. It is true that our destiny is of our own weaving (3). »

Et l'idéal du mariage pour Meredith est, dans l'ensemble, le même que pour Milton : ils n'ont pas eu peur du désir profond et normal, et l'ont célébré tous deux comme sacré, dans son harmonie avec l'esprit :

« The senses running their live sap, and the minds companioned and the spirits made one by the whole-natured conjunction — — between the ascetic rocks and the sensual whirlpools (4). »

Leur conception de la femme elle-même n'est pas si différente qu'il semblerait au premier abord : les femmes dans Meredith, comme Diana, finissent généralement par trouver en l'homme le chef à suivre, et c'est tout ce que Milton demande d'elles, et Milton les admettrait à tous les privilèges que Meredith demande pour elles (5).

Et c'est Milton qui a dit, et Meredith qui aurait voulu avoir dit, comme en témoigne tout l'*Essay on Comedy* :

Smiles from reason flow,
— Delight to reason joined (6),

(1) *Victor Marie, comte Hugo.*
(2) *Odes in Contribution to the Song of French History,* France, 1870, p. 60.
(3) *Vittoria,* p. 483-484.
(4) *Diana of the Crossways.*
(5) Cf. 2e partie, p. 180.
(6) *P. L.*, IX, 239 et 243.

définitions essentielles de l' « Esprit comique » de Meredith, l'Esprit comique qui sort des relations intellectuelles entre les sexes, car c'est Adam qui propose à Ève ces formules et cet idéal.

L'esprit humain n'a donc pas dépassé la pensée de Milton, et doit révérer encore, dans le poète merveilleux, le penseur profond.

Ses points de contact avec Spinoza nous donnent la mesure de sa force; ses points de contact avec Meredith nous donnent l'assurance de sa solidité; et ces deux grands esprits si différents nous sont témoins, à des époques si diverses, de la valeur, et de la valeur permanente, de la pensée de Milton.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

LA FORMATION

CHAPITRE PREMIER. — **La jeunesse et les éléments du caractère** 7

1. Le caractère et la famille 7
2. L'Université et Horton 11
3. Les premiers poèmes 19
4. Le voyage en Italie 31

CHAPITRE II. — **L'homme d'action et de passion** 34

1. Milton homme d'action 34
2. La lutte contre les évêques 45
3. La première crise : la vie privée et la conception de la chute 62
4. La seconde crise : le problème politique 80
5. La lutte politique et la conception du mal 89
6. L'échec 107
7. Le problème et l'œuvre 117

DEUXIÈME PARTIE

LE SYSTÈME

CHAPITRE PREMIER. — **Ontologie : Dieu** 125

1. Dieu absolu 125
2. Dieu non manifesté 128
3. Les êtres particuliers : le retrait 133
4. Le plan total : les décrets de Dieu 135
5. Les buts de la création 141

Pages

CHAPITRE II. — **Cosmologie : la création** 143
1. Le Fils 143
2. Le Saint-Esprit 143
3. La matière 146
4. La mort et la résurrection 154

CHAPITRE III. — **Psychologie** 160
1. Origine du mal et dualité de l'homme 160
2. La chute 161
a) La chute en général : le triomphe de la passion sur la raison 161
b) La chute en particulier : la sensualité 163
3. L'état normal ou régénéré 166
a) La bonne volupté 166
b) La conception de la femme 170
c) La raison triomphante 182

CHAPITRE IV. — **La religion : la seconde création ; la régénération** 184
1. La seconde création 184
2. Le Christ : intelligence 186
3. Le Christ : Greater Man 187

CHAPITRE V. — **La politique** 195
1. La liberté 195
a) morale : pas de loi 196
b) religieuse : pas de prêtres 197
c) intellectuelle : pas de censure 198
d) politique : pas de tyrans 199
2. La destinée : Dieu et l'histoire 205

CHAPITRE VI. — **Vue d'ensemble** 212

APPENDICE (textes) 215

TROISIÈME PARTIE

L'EXPRESSION

PREMIÈRE SECTION. — **LE MYTHE : SOURCES ET INTERPRÉTATION** 227

CHAPITRE PREMIER. — **Sources hébraïques** 231
1. Chute de l'homme 231
2. Chute des anges : le livre d'Hénoch 236

CHAPITRE II. — **L'ère chrétienne** 247
1. Paul 247
2. Judaïsme postérieur 250

CHAPITRE III. — **Les Pères de l'Église** 254
1. Opinions de Milton sur les Pères 254
2. Les Pères avant saint Augustin 260
3. Saint Augustin 264

APPENDICE. — **Milton et l'antiquité païenne** 272

Pages

DEUXIÈME SECTION. — **LES GRANDS POÈMES** 281

CHAPITRE PREMIER. — **Relations entre la foi, la pensée et la poésie** 283

CHAPITRE II. — **Le Paradis perdu** 293

1. Milton dans le *Paradis perdu* 293
2. La révolte des anges et le mal politique : la guerre civile dans le *Paradis perdu* 314
3. La vie privée dans le *Paradis perdu :* l'état normal et la chute 321
4. Dieu dans le *Paradis perdu :* l'ironie divine 332

CHAPITRE III. — **Le Paradis reconquis** 336

CHAPITRE IV. — **Samson** 344

CONCLUSION 355

ERRATA

P. 32, 4e ligne, *lire :* Bonmattei, *au lieu de :* Boumattei.

P. 250 et p. 261, à propos d'Épiphane, *au lieu de :* vers 300 après J.-C., *lire :* vers 380 après J.-C.

P. 262, *au lieu de :* Clément, *lire :* Clément Ier.

37.780. — Bordeaux. Imprimerie Y. Cadoret, 17, rue Poquelin-Molière.

